COLLECTION

COMPLETTE

DES

ŒUVRES

PHILOSOPHIQUES,

LITTÉRAIRES ET DRAMATIQUES

DE

M. DIDEROT.

TOME I.

C

LIT

9907

COLLECTION
COMPLETTE
DES
ŒUVRES
PHILOSOPHIQUES,
LITTÉRAIRES ET DRAMATIQUES
DE
M. DIDEROT.

TOME I.

LONDRES.

M. DCC. LXXIII.

PROSPECTUS

DE

L'ENCYCLOPÉDIE, (*)

OU

DU DICTIONNAIRE

RAISONNÉ

DES SCIENCES, DES ARTS

ET DES MÉTIERS.

L'OUVRAGE que nous annonçons, n'eſt plus un Ouvrage à faire. Le Manuſcrit & les Deſſeins en ſont complets. Nous pouvons aſſurer qu'il n'aura pas moins de huit Volumes, & de ſix cens Planches, & que les Volumes ſe ſuccéderont ſans interruption.

Après avoir informé le Public de l'état préſent de l'ENCYCLOPÉDIE, & de la diligence que nous

(*) Le mot *Encyclopédie* ſignifie enchaînement des Sciences. Il eſt compoſé de ἐν *en*, κύκλος *cercle*, & de παιδεία *inſtitution* ou *ſcience*. Ceux qui ont prétendu que cet Ou-

apporterons à la publier ; il eſt de notre devoir de le ſatisfaire ſur la nature de cet Ouvrage, & ſur les moyens que nous avons pris pour l'exécution. C'eſt ce que nous allons expoſer, avec le moins d'oſtentation qu'il nous ſera poſſible.

On ne peut diſconvenir que depuis le renouvellement des Lettres parmi nous, on ne doive, en partie, aux Dictionnaires les lumieres générales qui ſe ſont répandues dans la ſociété, & ce germe de ſcience, qui diſpoſe inſenſiblement les eſprits à des connoiſſances plus profondes. Combien donc n'importoit-il pas d'avoir, en ce genre, un Livre qu'on pût conſulter ſur toutes les matieres, & qui ſervît autant à guider ceux qui ſe ſentiroient le courage de travailler à l'inſtruction des autres, qu'à éclairer ceux qui ne s'inſtruiſent que pour eux-mêmes.

C'eſt un avantage que nous nous ſommes propoſé ; mais ce n'eſt pas le ſeul. En réduiſant, ſous la forme de Dictionnaire, tout ce qui concerne les Sciences & les Arts, il s'agiſſoit encore de faire ſentir les ſecours mutuels qu'ils ſe prêtent ; d'uſer de ces ſecours pour en rendre les principes plus ſûrs, & leurs conſéquences plus claires ; d'indiquer les liaiſons éloignées ou prochaines des êtres qui compoſent la Nature, & qui ont occupé les hommes ; de montrer, par l'entrelacement des racines & par celui des branches, l'impoſſibilité de bien connoître quelques parties de ce tout, ſans

vrage étoit impoſſible, ne connoiſſoient pas, ſelon toute apparence, le paſſage qui ſuit : il eſt du Chancelier Bacon. *De impoſſibilitate ita ſtatuo : ea omnia poſſibilia, & præſtabilia cenſenda, quæ ab aliquibus perfici poſſunt, licet non à quibuſvis ; & quæ à multis conjunctim, licet non ab uno ; & quæ in ſucceſſione ſæculorum, licet non eodem ævo ; & denique quæ* MULTORUM *cura & ſumptu, licet non opibus & induſtria ſingulorum.* BAC. lib. 2, de Aug. Scient. cap. 1, p. 103.

remonter ou descendre à beaucoup d'autres ; de former un tableau général des efforts de l'esprit humain, dans tous les genres & dans tous les siecles ; de présenter ces objets avec clarté ; de donner à chacun d'eux l'étendue convenable ; & de vérifier, s'il étoit possible, notre Epigraphe par notre succès.

Tantum series junctura pollet,
Tantum de medio sumptis accedit honoris!
HORAT. Art. Poet.

JUSQU'ICI personne n'avoit conçu un ouvrage aussi grand ; ou du moins personne ne l'avoit exécuté. Leibnitz, de tous les Savans le plus capable d'en sentir les difficultés, desiroit qu'on les surmontât. Cependant on avoit des Encyclopédies ; & Leibnitz ne l'ignoroit pas, lorsqu'il en demandoit une.

La plupart de ces Ouvrages parurent avant le siecle dernier, & ne furent pas tout-à-fait méprisés. On trouva que s'ils n'annonçoient pas beaucoup de génie, ils marquoient au moins du travail & des connoissances. Mais que seroit ce pour nous que ces Encyclopédies ? quel progrès n'a-t-on pas fait depuis dans les Sciences & dans les Arts ? Combien de vérités, découvertes aujourd'hui, qu'on n'entrevoyoit pas alors ? La vraie Philosophie étoit au berceau ; la Géométrie de l'Infini n'étoit pas encore ; la Physique expérimentale se montroit à peine ; il n'y avoit point de Dialectique ; les loix de la saine critique étoient entiérement ignorées. Descartes, Boyle, Huygens, Newton, Leibnitz, Bernoulli, Lock, Bayle, Pascal, Corneille, Racine, Bourdaloue, Bossuet, &c. ou n'existoient pas, ou n'avoient pas écrit. L'esprit de recherche & d'émulation n'animoit pas les

Savans : un autre eſprit, moins fécond peut-être, mais plus rare, celui de juſteſſe & de méthode, ne s'étoit point ſoumis les différentes parties de la Littérature ; & les Académies, dont les travaux ont porté ſi loin les Sciences & les Arts, n'étoient pas inſtituées.

Si les découvertes des grands Hommes & des Compagnies ſavantes, dont nous venons de parler, offrirent dans la ſuite de puiſſans ſecours pour former un Dictionnaire Encyclopédique, il faut avouer auſſi que l'augmentation prodigieuſe des matieres rendit, à d'autres égards, un tel Ouvrage beaucoup plus difficile. Mais ce n'eſt point à nous à juger ſi les ſucceſſeurs des premiers Encyclopédiſtes ont été hardis ou préſomptueux ; & nous les laiſſerions tous jouir de leur réputation, ſans en excepter *Ephraïm Chambers*, le plus connu d'entr'eux, ſi nous n'avions des raiſons particulieres de peſer le mérite de celui-ci.

L'Encyclopédie de Chambers, dont on a publié à Londres un ſi grand nombre d'Editions rapides ; cette Encyclopédie, qu'on vient de traduire tout récemment en Italien, & qui, de notre aveu, mérite en Angleterre & chez l'Etranger, les honneurs qu'on lui rend, n'eût peut-être jamais été faite, ſi avant qu'elle parût en Anglois, nous n'avions eu dans notre langue des ouvrages où Chambers a puiſé, ſans meſure & ſans choix, la plus grande partie des choſes dont il a compoſé ſon Dictionnaire. Qu'en auroient donc penſé nos François, ſur une traduction pure & ſimple ? Il eût excité l'indignation des Savans & le cri du Public, à qui ont n'eût préſenté, ſous un titre faſtueux & nouveau, que des richeſſes qu'il poſſédoit depuis long-tems.

Nous ne refuſons point à cet Auteur la juſtice qui lui eſt dûe. Il a bien ſenti le mérite de l'ordre encyclopédique, ou de la chaîne par laquelle on peut deſcendre, ſans interruption, des premiers principes d'une Science ou d'un Art, juſqu'à ſes conſéquences les plus éloignées, & remonter de ſes conſéquences les plus éloignées juſqu'à ſes premiers principes; paſſer imperceptiblement de cette Science ou de cet Art à un autre; &, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, faire, ſans s'égarer, le tour du monde littéraire. Nous convenons avec lui que *le plan & le deſſein de ſon Dictionnaire ſont excellens; & que ſi l'exécution en étoit portée à un certain degré de perfection, il contribueroit plus lui ſeul aux progrès de la vraie Science que la moitié des livres connus.* Mais nous ne pouvons nous empêcher de voir combien il eſt demeuré loin de ce degré de perfection. En effet, conçoit-on que tout ce qui concerne les Sciences & les Arts puiſſe être renfermé en deux volumes *in-folio.* La nomenclature d'une matiere auſſi étendue en fourniroit un elle ſeule, ſi elle étoit complette. Combien donc ne doit-il pas y avoir dans ſon Ouvrage d'articles omis ou tronqués?

Ce ne ſont point ici des conjectures. La traduction entiere du Chambers nous a paſſé ſous les yeux, & nous avons trouvé une multitude prodigieuſe de choſes à deſirer dans les SCIENCES; dans les ARTS LIBÉRAUX, un mot où il falloit des pages; & tout à ſuppléer dans les *Arts méchaniques.* Chambers a lu des Livres; mais il n'a guere vu d'Artiſtes; cependant il y a beaucoup de choſes qu'on n'apprend que dans les Atteliers. D'ailleurs, il n'en eſt pas ici des omiſſions comme dans un autre ouvrage. L'Encyclopédie, à la rigueur, n'en permet aucune. Un article omis dans un Dic-

tionnaire commun, le rend ſeulement imparfait. Dans une Encyclopédie, il rompt l'enchaînement, & nuit à la forme & au fonds; & il a fallu tout l'art d'Ephraïm Chambers, pour pallier ce défaut. Il n'eſt donc pas à préſumer qu'un ouvrage auſſi imparfait pour tout Lecteur, & ſi peu neuf pour tout Lecteur François, eût trouvé beaucoup d'admirateurs parmi nous.

Mais, ſans nous étendre davantage ſur les imperfections de l'Encyclopédie Angloiſe, nous annonçons que l'Ouvrage de Chambers n'eſt point la baſe ſur laquelle nous avons élevé: que nous avons refait un grand nombre de ſes articles, & que nous n'avons employé preſqu'aucun des autres ſans addition, correction, ou retranchement; qu'il rentre ſimplement dans la claſſe des Auteurs que nous avons particuliérement conſultés, & que la diſpoſition générale eſt la ſeule choſe qui ſoit commune entre notre Ouvrage & le ſien.

NOUS avons ſenti avec l'Auteur Anglois, que le premier pas que nous avions à faire vers l'exécution raiſonnée & bien entendue d'une Encyclopédie, c'étoit de former un Arbre généalogique de toutes les Sciences & de tous les Arts, qui marquât l'origine de chaque branche de nos connoiſſances, les liaiſons qu'elles ont entr'elles & avec la tige commune, & qui nous ſervit à rappeller les différens articles à leurs chefs. Ce n'étoit pas une choſe facile. Il s'agiſſoit de renfermer en une page le canevas d'un Ouvrage qui ne ſe peut exécuter qu'en pluſieurs volumes *in folio*, & qui doit contenir un jour toutes les *connoiſſances des hommes*.

Cet Arbre de la connoiſſance humaine pouvoit être formé de pluſieurs manieres, ſoit en rapportant aux diverſes facultés de notre ame nos diffé-

rentes connoiſſances, ſoit en les rapportant aux êtres qu'elles ont pour objet. Mais l'embarras étoit d'autant plus grand, qu'il y avoit plus d'arbitraire. Et combien ne devoit-il pas y en avoir ? La Nature ne nous offre que des choſes particulieres, infinies en nombre, & ſans aucune diviſion fixe & déterminée. Tout s'y ſuccede par des nuances inſenſibles. Et ſur cette mer d'objets qui nous environne, s'il en paroît quelques-uns, comme des pointes de rochers, qui ſemblent percer la ſurface & dominer les autres, ils ne doivent cet avantage qu'à des ſyſtêmes particuliers, qu'à des conventions vagues, & qu'à certains événemens étrangers à l'arrangement phyſique des êtres, & aux vraies inſtitutions de la Philoſophie. Si l'on ne pouvoit ſe flatter d'aſſujettir l'Hiſtoire ſeule de la nature à une diſtribution qui embraſſât tout, & qui convînt à tout le monde, ce que MM. de Buffon & d'Aubenton n'ont pas avancé ſans fondement ; combien n'étions-nous pas autoriſés dans un ſujet beaucoup plus étendu, à nous en tenir, comme eux, à quelque méthode ſatisfaiſante pour les bons eſprits qui ſentent ce que la nature des choſes comporte ou ne comporte pas. On trouvera, à la fin de ce Projet, cet Arbre de la connoiſſance humaine, avec l'enchaînement des idées qui nous ont dirigés dans cette vaſte opération. Si nous en ſommes ſortis avec ſuccès, nous en aurons principalement obligation au Chancelier Bacon, qui jettoit le plan d'un Dictionnaire univerſel des Sciences & des Arts, en un tems où il n'y avoit, pour ainſi dire, ni Sciences ni Arts. Ce génie extraordinaire, dans l'impoſſibilité de faire l'hiſtoire de ce qu'on ſavoit, faiſoit celle de ce qu'il falloit apprendre.

C'eſt de nos facultés que nous avons déduit

nos connoiſſances ; l'Hiſtoire nous eſt venue de la mémoire ; la Philoſophie, de la raiſon ; & la Poéſie, de l'imagination ; diſtribution féconde, à laquelle la Théologie même ſe prête ; car dans cette Science, les faits ſont de l'Hiſtoire, & ſe rapportent à la mémoire, ſans même en excepter les Prophéties, qui ne ſont qu'une eſpece d'hiſtoire, où le récit a précédé l'événement : les myſteres, les dogmes & les préceptes ſont de Philoſophie *éternelle* & de Raiſon *divine* ; & les paraboles, ſorte de Poéſie allégorique, ſont d'imagination *inſpirée*. Auſſi-tôt nous avons vu nos connoiſſances découler les unes des autres ; l'Hiſtoire s'eſt diſtribuée en eccléſiaſtique, civile, naturelle, littéraire, &c. La Philoſophie, en ſcience de Dieu, de l'Homme, de la Nature, &c. La Poéſie, en narrative, dramatique, allégorique, &c. De-là, *Théologie*, *Hiſtoire naturelle*, *Phyſique*, *Métaphyſique*, *Mathématiques*, &c. *Météorologie*, *Hydrologie*, &c. *Méchanique*, *Aſtronomie*, *Optique*, &c. en un mot, une multitude innombrable de rameaux & de branches, dont la ſcience des *axiomes*, ou *des propoſitions évidentes par elles-mêmes*, doit être regardée, dans l'ordre ſynthétique, comme le tronc commun.

A L'ASPECT d'une matiere auſſi étendue, il n'eſt perſonne qui ne faſſe avec nous la réflexion ſuivante. L'expérience journaliere n'apprend que trop combien il eſt difficile à un Auteur de traiter profondément de la Science ou de l'Art dont il a fait toute ſa vie une étude particuliere ; il ne faut donc pas être ſurpris qu'un homme ait échoué dans le projet de traiter de toutes les Sciences & de tous les Arts. Ce qui doit étonner, c'eſt qu'un homme ait été aſſez hardi & aſſez borné pour le

tenter ſeul. Celui qui s'annonce pour ſavoir tout, montre qu'il ignore les limites de l'eſprit humain.

Nous avons inféré de-là, que pour ſoutenir un poids auſſi grand que celui que nous avions à porter, il étoit néceſſaire de le partager; & ſur le champ, nous avons jetté les yeux ſur un nombre ſuffiſant de Savans & d'Artiſtes; d'Artiſtes habiles, & connus par leurs talens; de Savans exercés dans les genres particuliers qu'on avoit à confier à leur travail. Nous avons diſtribué à chacun la partie qui lui convenoit; les Mathématiques au Mathématicien; les Fortifications à l'Ingénieur; la Chymie au Chymiſte; l'Hiſtoire ancienne & moderne à un homme verſé dans ces deux parties; la Grammaire à un Auteur connu par l'eſprit philoſophique qui regne dans ſes Ouvrages; la Muſique, la Marine, l'Architecture, la Peinture, la Médecine, l'Hiſtoire naturelle, la Chirurgie, le Jardinage, les Arts libéraux, les principaux d'entre les Arts méchaniques, à des hommes qui ont donné des preuves d'habileté dans ces différens genres: ainſi, chacun n'ayant été occupé que de ce qu'il entendoit, a été en état de juger ſainement de ce qu'en ont écrit les Anciens & les Modernes, & d'ajouter aux ſecours qu'il en a tirés, des connoiſſances puiſées dans ſon propre fonds: perſonne ne s'eſt avancé ſur le terrein d'autrui, ni ne s'eſt mêlé de ce qu'il n'a peut-être jamais appris; & nous avons eu plus de méthode, de certitude, d'étendue, & de détails qu'il ne peut y en avoir dans la plupart des Lexicographes. Il eſt vrai que ce plan a réduit le mérite d'Editeur à peu de choſe; mais il a beaucoup ajouté à la perfection de l'Ouvrage, & nous penſerons toujours nous être acquis aſſez de gloire, ſi le Public eſt ſatisfait.

La ſeule partie de notre travail, qui ſuppoſe

quelqu'intelligence, c'eſt de remplir les vuides qui ſéparent deux Sciences ou deux Arts, & de renouer la chaîne dans les occaſions où nos collegues ſe ſont repoſés les uns ſur les autres de certains articles, qui paroiſſant appartenir également à pluſieurs d'entr'eux, n'ont été faits par aucun. Mais afin que la perſonne chargée d'une partie, ne ſoit point comptable des fautes qui pourroient ſe gliſſer dans des morceaux ſurajoutés, nous aurons l'attention de diſtinguer ces morceaux par une étoile. Nous tiendrons exactement la parole que nous avons donnée; le travail d'autrui ſera ſacré pour nous; & nous ne manquerons pas de conſulter l'Auteur, s'il arrive, dans le cours de l'Edition, que ſon ouvrage nous paroiſſe demander quelque changement conſidérable.

Les différentes mains que nous avons employées, ont appoſé à chaque article, comme le ſceau de leur ſtyle particulier, du ſtyle propre à la matiere & à l'objet d'une partie. Un procédé de Chymie ne ſera point du même ton que la deſcription des bains & des théatres anciens, ni la manœuvre d'un Serrurier, expoſée comme les recherches d'un Théologien, ſur un point de dogme ou de diſcipline. Chaque choſe a ſon coloris, & ce ſeroit confondre les genres que de les réduire à une certaine uniformité. La pureté du ſtyle, la clarté & la préciſion ſont les ſeules qualités qui puiſſent être communes à tous les articles, & nous eſpérons qu'on les y remarquera. S'en permettre davantage, ce ſeroit s'expoſer à la monotonie & au dégoût, qui ſont preſqu'inſéparables des ouvrages étendus, & que l'extrême variété des matieres doit écarter de celui-ci.

Nous en avons dit aſſez pour informer le Pu-

blic de l'état préſent d'une entrepriſe à laquelle il a paru s'intéreſſer ; des avantages généraux qui en réſulteront, ſi elle eſt bien exécutée ; du bon ou du mauvais ſuccès de ceux qui l'ont tentée avant nous ; de l'étendue de ſon objet ; de l'ordre auquel nous nous ſommes aſſujettis ; de la diſtribution qu'on a faite de chaque partie, & de nos fonctions d'EDITEURS : nous allons maintenant paſſer aux principaux détails de l'exécution.

Toute la matiere de l'*Encyclopédie* peut ſe réduire à trois chefs ; les SCIENCES, les ARTS LIBÉRAUX, & les ARTS MÉCHANIQUES. Nous commencerons par ce qui concerne les Sciences & les Arts libéraux, & nous finirons par les Arts méchaniques.

On a beaucoup écrit ſur les Sciences. Les traités ſur les Arts libéraux ſe ſont multipliés ſans nombre ; la République des Lettres en eſt inondée. Mais combien peu donnent les vrais principes ? Combien d'autres les étouffent dans une affluence de paroles, ou les perdent dans des ténebres affectées ? Combien dont l'autorité en impoſe, & chez qui une erreur placée à côté d'une vérité, ou décrédite celle-ci, ou s'accrédite elle-même à la faveur de ce voiſinage ? On eût mieux fait ſans doute d'écrire moins & d'écrire mieux.

Entre tous les Ecrivains, on a donné la préférence à ceux qui ſont généralement reconnus pour les meilleurs. C'eſt de-là que les principes ont été tirés. A leur expoſition claire & préciſe, on a joint des exemples ou des autorités conſtamment reçues. La coutume vulgaire eſt de renvoyer aux ſources, ou de citer, d'une maniere vague, ſouvent infidelle, & preſque toujours confuſe, en ſorte que dans les différentes parties dont un article eſt compoſé, on ne ſait exactement quel

Auteur on doit conſulter ſur tel ou tel point, ou s'il faut les conſulter tous, ce qui rend la vérification longue & pénible. On s'eſt attaché, autant qu'il a été poſſible, à éviter cet inconvénient, en citant, dans le corps même des articles, les Auteurs ſur le témoignage deſquels on s'eſt appuyé; rapportant leur propre texte, quand il eſt néceſſaire; comparant par-tout les opinions; balançant les raiſons; propoſant des moyens de douter ou de ſortir de doute; décidant même quelquefois; détruiſant, autant qu'il eſt en nous, les erreurs & les préjugés; & tâchant, ſur-tout, de ne les pas multiplier, & de ne les point perpétuer, en protégeant, ſans examen, des ſentimens rejettés, ou en proſcrivant, ſans raiſon, des opinions reçues. Nous n'avons pas craint de nous étendre, quand l'intérêt de la vérité & l'importance de la matiere le demandoient, ſacrifiant l'agrément toutes les fois qu'il n'a pu s'accorder avec l'inſtruction.

L'empire des Sciences & des Arts eſt un monde éloigné du vulgaire, où l'on fait, tous les jours, des découvertes, mais dont on a bien des relations fabuleuſes. Il étoit important d'aſſurer les vraies, de prévenir ſur les fauſſes, de fixer des points d'où l'on partît, & de faciliter ainſi la recherche de ce qui reſte à trouver. On ne cite des faits; on ne compare des expériences; on n'imagine des méthodes, que pour exciter le génie à s'ouvrir des routes ignorées, & à s'avancer à des découvertes nouvelles, en regardant comme le premier pas celui où les grands hommes ont terminé leur courſe. C'eſt auſſi le but que nous nous ſommes propoſé, en alliant aux principes des Sciences & des Arts libéraux, l'hiſtoire de leur origine & de leurs progrès ſucceſſifs; & ſi nous l'avons atteint, de bons eſprits ne s'occuperont

plus à chercher ce qu'on ſavoit avant eux ; il ſera facile, dans les productions à venir ſur les Sciences & ſur les Arts libéraux, de démêler ce que les inventeurs ont tiré de leur fonds, d'avec ce qu'ils ont emprunté de leurs prédéceſſeurs : on appréciera les travaux ; & ces hommes, avides de réputation, & dépourvus de génie, qui publient hardiment de vieux ſyſtêmes comme des idées nouvelles, ſeront bientôt démaſqués. Mais, pour parvenir à ces avantages, il a fallu donner à chaque matiere une étendue convenable, inſiſter ſur l'eſſentiel, négliger les minuties, & éviter un défaut aſſez commun, celui de s'appeſantir ſur ce qui ne demande qu'un mot, de prouver ce qu'on ne conteſte point, & de commenter ce qui eſt clair. Nous n'avons ni épargné ni prodigué les éclairciſſemens. On jugera qu'ils étoient néceſſaires partout où nous en avons mis, & qu'ils auroient été ſuperflus où l'on n'en trouvera pas. Nous nous ſommes encore bien gardés d'accumuler les preuves où nous avons cru qu'un ſeul raiſonnement ſolide ſuffiſoit ; ne les multipliant que dans les occaſions où leur force dépendoit de leur nombre & de leur concert.

Ce ſont-là toutes les précautions que nous avions à prendre. Voilà les richeſſes ſur leſquelles nous pouvions compter ; mais il nous en eſt ſurvenu d'autres, que notre entrepriſe doit, pour ainſi dire, à ſa bonne fortune. Ce ſont des Manuſcrits qui nous ont été communiqués par des Amateurs, ou fournis par des Savans, entre leſquels nous nommerons ici M. Formey, Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Sciences & des Belles-Lettres de Pruſſe. Cet habile Académicien avoit médité un Dictionnaire, tel à peu près, que

le nôtre, & il nous a généreuſement ſacrifié la partie conſidérable qu'il en avoit exécutée, & dont nous ne manquerons pas de lui faire honneur. Ce ſont encore des recherches ou obſervations que chaque Artiſte ou Savant, chargé d'une partie de notre Dictionnaire, renfermoit dans ſon cabinet, & qu'il a bien voulu publier par cette voie. De ce nombre ſont preſque tous les articles de Grammaire générale & particuliere. Nous croyons pouvoir aſſurer qu'aucun Ouvrage connu ne ſera ni auſſi riche ni auſſi inſtructif que le nôtre, ſur les regles & les uſages de la langue françoiſe, & même ſur la nature, l'origine & le philoſophique des langues en général. Nous ferons donc part au Public, tant ſur les Sciences que ſur les Arts libéraux, de pluſieurs fonds littéraires, dont il n'auroit peut-être jamais eu connoiſſance.

Mais ce qui ne contribuera guere moins à la perfection de ces deux branches importantes, ce ſont les ſecours obligeans que nous avons reçus de tous côtés; protection de la part des *Grands*; accueil & communication de la part de pluſieurs Savans; Bibliotheques publiques, Cabinets particuliers, Recueils, Porte-feuilles, &c. tout nous a été ouvert, & par ceux qui cultivent les Lettres, & par ceux qui les aiment. Un peu d'adreſſe & beaucoup de dépenſe ont procuré ce qu'on n'a pu obtenir de la pure bienveillance; & les récompenſes ont preſque toujours calmé ou les inquiétudes réelles ou les alarmes ſimulées de ceux que nous avions à conſulter.

Nous ſommes principalement ſenſibles aux obligations que nous avons à M. *l'Abbé Sallier*, Garde de la Bibliotheque du Roi: auſſi n'attendrons-nous pas pour l'en remercier, que nous rendions, ſoit à nos collegues, ſoit aux perſonnes

qui ont pris intérêt à notre ouvrage, le tribut de louanges & de reconnoiſſance qui leur eſt dû. M. l'Abbé Sallier nous a permis, avec cette politeſſe qui lui eſt naturelle, & qu'animoit encore le plaiſir de favoriſer une grande entrepriſe, de choiſir dans le riche fonds dont il eſt dépoſitaire, tout ce qui pouvoit répandre de la lumiere ou des agrémens ſur notre Encyclopédie. On juſtifie, nous pourrions même dire qu'on honore le choix du Prince, quand on ſait ſe prêter ainſi à ſes vues. Les Sciences & les Beaux-Arts ne peuvent trop concourir à illuſtrer, par leurs productions, le regne d'un Souverain qui les favoriſe; pour nous, ſpectateurs de leurs progrès & leurs Hiſtoriens, nous nous occuperons ſeulement à les tranſmettre à la poſtérité. Qu'elle diſe, à l'ouverture de notre Dictionnaire; tel étoit alors l'état des Sciences & des Beaux-Arts. Qu'elle ajoute ſes découvertes à celles que nous aurons enregiſtrées, & que l'Hiſtoire de l'eſprit humain & de ſes productions aille d'âge en âge juſqu'aux ſiecles les plus reculés. Que l'Encyclopédie devienne un ſanctuaire, où les connoiſſances des hommes ſoient à l'abri des tems & des révolutions. Ne ſerons-nous pas trop flattés d'en avoir poſé les fondemens? Quel avantage n'auroit-ce pas été pour nos peres & pour nous, ſi les travaux des peuples anciens, des Egyptiens, des Chaldéens, des Grecs, des Romains, &c. avoient été tranſmis dans un ouvrage encyclopédique, qui eût expoſé en même tems les vrais principes de leurs langues! Faiſons donc, pour les ſiecles à venir, ce que nous regrettons que les ſiecles paſſés n'aient pas fait pour le nôtre. Nous oſons dire que ſi les anciens euſſent exécuté une Encyclopédie, comme ils ont exécuté tant de grandes choſes, & que ce Manuſcrit ſe fût échap-

pé ſeul de la fameuſe Bibliotheque d'Alexandrie il eût été capable de nous conſoler de la perte des autres.

VOILA ce que nous avions à expoſer au Public ſur les Sciences & les Beaux-Arts. La partie des Arts méchaniques ne demandoit ni moins de détails ni moins de ſoins. Jamais, peut-être, il ne s'eſt trouvé tant de difficultés raſſemblées, & ſi peu de ſecours pour les vaincre. On a trop écrit ſur les Sciences : on n'a pas aſſez bien écrit ſur la plupart des Arts libéraux : on n'a preſque rien écrit ſur les Arts méchaniques ; car qu'eſt-ce que le peu qu'on en rencontre dans les Auteurs, en comparaiſon de l'étendue & de la fécondité du ſujet ? Entre ceux qui en ont traité, l'*un* n'étoit pas aſſez inſtruit de ce qu'il avoit à dire, & a moins rempli ſon objet que montré la néceſſité d'un meilleur ouvrage : *un autre* n'a qu'effleuré la matiere, en la traitant plutôt en Grammairien & en homme de Lettres, qu'en Artiſte : *un troiſieme* eſt, à la vérité, plus riche & plus *ouvrier* ; mais il eſt en même tems ſi court, que les opérations des Artiſtes & la deſcription de leurs machines, cette matiere, capable de fournir ſeule des ouvrages conſidérables, n'occupe que la très-petite partie du ſien. Chambers n'a preſque rien ajouté à ce qu'il a traduit de nos Auteurs. Tout nous déterminoit donc à recourir aux Ouvriers.

On s'eſt adreſſé aux plus habiles de Paris & du Royaume. On s'eſt donné la peine d'aller dans leurs Atteliers, de les interroger, d'écrire ſous leur dictée, de développer leurs penſées, d'en tirer les termes propres à leurs profeſſions, d'en dreſſer des tables, de les définir, de converſer avec ceux dont on avoit obtenu des mémoires, &

& (précaution preſqu'indiſpenſable) de rectifier dans de longs & fréquens entretiens avec les uns, ce que d'autres avoient imparfaitement, obſcurément, & quelquefois infidelement expliqué. Il eſt des Artiſtes qui ſont en même tems gens de Lettres, & nous en pourrions citer ici; mais le nombre en ſeroit fort petit: la plupart de ceux qui exercent les Arts méchaniques, ne les ont embraſſés que par néceſſité, & n'operent que par inſtinct. A peine entre mille en trouve-t-on une douzaine en état de s'exprimer avec quelque clarté ſur les inſtrumens qu'ils emploient & ſur les ouvrages qu'ils fabriquent. Nous avons vu des ouvriers qui travailloient depuis quarante années, ſans rien connoître à leurs machines. Il nous a fallu exercer avec eux la fonction dont ſe glorifioit Socrate, la fonction pénible & délicate de faire accoucher les eſprits, *obſtetrix animorum.*

Mais il eſt des métiers ſi ſinguliers & des manœuvres ſi déliées, qu'à moins de travailler ſoi-même, de mouvoir une machine de ſes propres mains, & de voir l'ouvrage ſe former ſous ſes propres yeux, il eſt difficile d'en parler avec préciſion. Il a donc fallu pluſieurs fois ſe procurer les machines, les conſtruire, mettre la main à l'œuvre, ſe rendre, pour ainſi dire, apprentif, & faire ſoi-même de mauvais ouvrages, pour apprendre aux autres comment on en fait de bons.

C'eſt ainſi que nous nous ſommes convaincus de l'ignorance dans laquelle on eſt ſur la plupart des objets de la vie, & de la néceſſité de ſortir de cette ignorance. C'eſt ainſi que nous nous ſommes mis en état de démontrer que l'homme de Lettres qui ſait le plus ſa langue, ne connoît pas la vingtieme partie des mots; que, quoique chaque Art ait la ſienne, cette langue eſt encore bien

imparfaite ; que c'eſt par l'extrême habitude de converſer les uns avec les autres, que les ouvriers s'entendent, & beaucoup plus par le retour des conjonctures que par l'uſage des termes. Dans un Attelier, c'eſt le moment qui parle, & non l'Artiſte.

Voici la méthode qu'on a ſuivie pour chaque Art. On a traité, 1°. de la matiere, des lieux où elle ſe trouve ; de la maniere dont on la prépare ; de ſes bonnes & mauvaiſes qualités ; de ſes différentes eſpeces ; des opérations par leſquelles on la fait paſſer, ſoit avant que de l'employer, ſoit en la mettant en œuvre.

2°. Des principaux ouvrages qu'on en fait, & de la maniere de les faire.

3°. On a donné le nom, la deſcription & la figure des outils & des machines, par pieces détachées & par pieces aſſemblées, la coupe des moules & d'autres inſtrumens, dont il eſt à propos de connoître l'intérieur, leurs profils, &c.

4°. On a expliqué & repréſenté la main-d'œuvre & les principales opérations dans une ou pluſieurs planches, où l'on voit tantôt les mains ſeules de l'Artiſte, tantôt l'Artiſte entier en action, & travaillant à l'ouvrage le plus important de ſon Art.

5°. On a recueilli & défini, le plus exactement qu'il a été poſſible, les termes propres de l'Art.

Mais le peu d'habitude qu'on a & d'écrire, & de lire des écrits ſur les Arts, rend les choſes difficiles à expliquer d'une maniere intelligible. De-là naît le beſoin de figures. On pourroit démontrer, par mille exemples, qu'un Dictionnaire pur & ſimple de langue, quelque bien qu'il ſoit fait, ne peut ſe paſſer de figures, ſans tomber dans des définitions obſcures ou vagues ; combien donc, à

plus forte raiſon, ce ſecours ne nous étoit-il pas néceſſaire ? Un coup d'œil ſur l'objet ou ſur ſa repréſentation en dit plus qu'une page de diſcours.

On a envoyé des Deſſinateurs dans les Atteliers. On a pris l'eſquiſſe des machines & des outils. On n'a rien omis de ce qui pouvoit les montrer diſtinctement aux yeux. Dans le cas où une machine mérite des détails par l'importance de ſon uſage, & par la multitude de ſes parties, on a paſſé du ſimple au compoſé. On a commencé par aſſembler, dans une premiere figure, autant d'élémens qu'on en pouvoit appercevoir ſans confuſion. Dans une ſeconde figure, on voit les mêmes élémens avec quelques autres. C'eſt ainſi qu'on a formé ſucceſſivement la machine la plus compliquée, ſans aucun embarras, ni pour l'eſprit, ni pour les yeux. Il faut quelquefois remonter de la connoiſſance de l'ouvrage à celle de la machine, & d'autres fois deſcendre de la connoiſſance de la machine à celle de l'ouvrage. On trouvera, à l'article ART, des réflexions philoſophiques ſur les avantages de ces méthodes, & ſur les occaſions où il eſt à propos de préférer l'une à l'autre.

Il y a des notions qui ſont communes à preſque tous les hommes, & qu'ils ont dans l'eſprit avec plus de clarté qu'elles n'en peuvent recevoir du diſcours. Il y a auſſi des objets ſi familiers, qu'il ſeroit ridicule d'en faire des figures. Les Arts en offrent d'autres ſi compoſés, qu'on les repréſenteroit inutilement : dans les deux premiers cas, nous avons ſuppoſé que le Lecteur n'étoit pas entiérement dénué de bon ſens & d'expérience ; & dans le dernier, nous renvoyons à l'objet même. Il eſt en tout un juſte milieu, & nous avons tâché de ne le pas manquer ici. Un ſeul Art dont on voudroit tout dire & tout repréſenter, four-

niroit des volumes de diſcours & de planches. On ne finiroit jamais ſi l'on ſe propoſoit de rendre en figures tous les états par leſquels paſſe un morceau de fer, avant que d'être transformé en aiguilles. Que le diſcours ſuive le procédé de l'Artiſte dans le dernier détail; à la bonne heure. Quant aux Figures, nous les avons reſtreintes aux mouvemens importans de l'Ouvrier, & aux ſeuls momens de l'opération, qu'il eſt très-facile de peindre, & très-difficile d'expliquer. Nous nous en ſommes tenus aux circonſtances eſſentielles, à celles dont la repréſentation, quand elle eſt bien faite, entraîne néceſſairement la connoiſſance de celles qu'on ne voit pas. Nous n'avons pas voulu reſſembler à un homme qui feroit planter des guides, à chaque pas, dans une route, de crainte que les voyageurs ne s'en écartaſſent: il ſuffit qu'il y en ait par-tout où ils ſeroient expoſés à s'égarer.

Au reſte, c'eſt la main-d'œuvre qui fait l'Artiſte, & ce n'eſt point dans les Livres qu'on peut apprendre à manœuvrer. L'Artiſte rencontrera ſeulement dans notre Ouvrage des vues qu'il n'eût peut-être jamais eues, & des obſervations qu'il n'eût faites qu'après pluſieurs années de travail. Nous offrirons au Lecteur ſtudieux ce qu'il eût appris d'un Artiſte, en le voyant opérer, pour ſatisfaire ſa curioſité; & à l'Artiſte, ce qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'il apprît du Philoſophe pour s'avancer à la perfection.

Nous avons diſtribué dans les Sciences & dans les Arts Libéraux, les Figures & les Planches, ſelon le même eſprit & avec la même économie que dans les Arts Méchaniques; cependant nous n'avons pu réduire le nombre des unes & des autres, à moins de ſix cens. Les deux Volumes

qu'elles formeront ne ſeront pas la partie la moins intéreſſante de l'Ouvrage, par l'attention que nous aurons de placer au *verſo* d'une Planche, l'explication de celle qui ſera vis-à-vis, avec des renvois aux endroits du Dictionnaire auxquels chaque Figure ſera relative. Un Lecteur ouvre un volume de Planches ; il apperçoit une machine qui pique ſa curioſité : c'eſt, ſi l'on veut, un Moulin à poudre, à papier, à ſoie, à ſucre, &c. il lira vis-à-vis, fig. 50, 51 ou 60, &c. *Moulin à poudre*, *Moulin à ſucre*, *Moulin à papier*, *Moulin à ſoie*, &c. il trouvera enſuite une explication ſuccinte de ces machines, avec les renvois aux articles, *Poudre*, *Papier*, *Sucre*, *Soie*, &c.

La Gravure répondra à la perfection des Deſſins, & nous eſpérons que les Planches de notre *Encyclopédie* ſurpaſſeront celles du Dictionnaire Anglois, autant en beauté qu'elles les ſurpaſſent en nombre. Chambers a trente Planches. L'ancien projet en promettoit cent vingt ; & nous en donnerons ſix cens au moins. Il n'eſt pas étonnant que la carriere ſe ſoit étendue ſous nos pas. Elle eſt immenſe ; & nous ne nous flattons pas de l'avoir parcourue.

MALGRÉ les ſecours & les travaux dont nous venons de rendre compte, nous déclarons ſans peine, au nom de nos Collegues & au nôtre, qu'on nous trouvera toujours diſpoſés à convenir de notre inſuffiſance, & à profiter des lumieres qui nous ſeront communiquées. Nous les recevrons avec reconnoiſſance, & nous nous y conformerons avec docilité ; tant nous ſommes perſuadés que la perfection derniere d'une Encyclopédie eſt l'ouvrage des ſiecles. Il a fallu des ſiecles pour commencer ; il en faudra pour finir ;

mais A LA POSTÉRITÉ, ET A L'ÊTRE QUI NE MEURT POINT.

Nous aurons cependant la ſatisfaction intérieure de n'avoir rien épargné pour réuſſir : une des preuves que nous en apporterons, c'eſt qu'il y a des parties dans les Sciences & dans les Arts qu'on a refaites juſqu'à trois fois. Nous ne pouvons nous diſpenſer de dire, à l'honneur des Libraires aſſociés, qu'ils n'ont jamais refuſé de ſe prêter à ce qui pouvoit contribuer à les perfectionner toutes. Il faut eſpérer que le concours d'un auſſi grand nombre de circonſtances, telles que les lumieres de ceux qui ont travaillé à l'Ouvrage, les ſecours des perſonnes qui s'y ſont intéreſſées, & l'émulation des Editeurs & des Libraires, produira quelque bon effet.

DE tout ce qui précede, il s'enſuit que dans l'Ouvrage que nous annonçons, on a traité des Sciences & des Arts, de maniere qu'on n'en ſuppoſe aucune connoiſſance préliminaire; qu'on y expoſe ce qu'il importe de ſavoir ſur chaque matiere; que les articles s'expliquent les uns par les autres; & que par conſéquent la difficulté de la nomenclature n'embarraſſe nulle part. D'où nous inférerons que cet Ouvrage pourroit tenir lieu de Bibliotheque dans tous les genres à un homme du monde; & dans tous les genres, excepté le ſien, à un Savant de profeſſion; qu'il ſuppléera aux Livres élémentaires; qu'il développera les vrais principes des choſes; qu'il en marquera les rapports; qu'il contribuera à la certitude & au progrès des connoiſſances humaines, & qu'en multipliant le nombre des vrais Savans, des Artiſtes diſtingués & des Amateurs éclairés, il répandra dans la ſociété de nouveaux avantages.

I NE

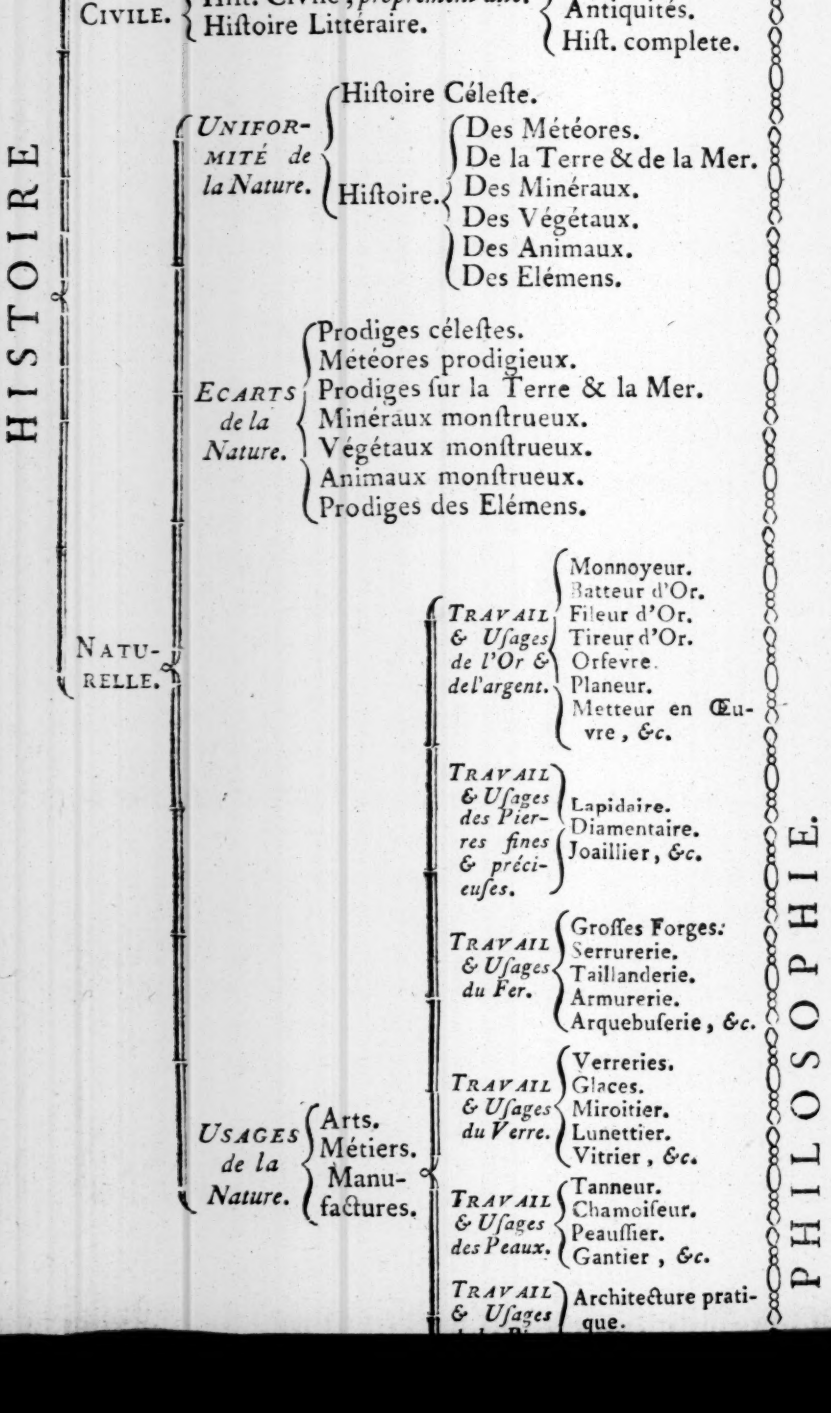
ieure
e des
l y a
Arts
pou-
s Li-
de ſe
rfec-
cours
telles
l'Ou-
nt in-
s Li-

dans
é des
ſup-
on y
e ma-
ar les
de la
nous
eu de
ne du
ſien,
a aux
vrais
rap-
pro-
mul-
tiſtes
andra

SYSTÊME

DES CONNOISSA

ENTEN



ME FIGURÉ

SANCES HUMAINES.

TENDEMENT.

RAISON.

- ie / le. / gie / e. — Religion. *D'où par abus,* Superſtitions.
- e / its / al — Divination. / Magie noire.

Science de l'Ame. — Raiſonnable. / Senſitive.

Pneumatologie, *ou* Science de l'Eſprit, *ou* Métaphyſique particuliere.

- *Appréhenſion.* — Science des Idées.
- *Jugement.* — Science des Propoſitions.
- *Raiſonnement, & Méthode.* — Induction. / Démonſtration. — Analyſe. / Syntheſe.
- *Mémoire.* — *Naturelle.* / *Artificielle.* — Prénotion. / Emblême.
- *Supplément de la Mémoire.* — Ecriture. / Imprimerie. — Alphabet. / Chiffres. — Arts d'écrire, d'imprimer, de lire, de déchiffrer. — Orthographe.
- *Science de l'inſtrument du Diſcours.* — Grammaire. — Signes. — Geſte. — Pantomime. / Déclamation. — Caracteres. — Idéaux. / Hiéroglyphiques. / Héraldiques *ou* Blazon. — Proſodie. / Syntaxe. / Philologie. / Critique. / Pédagogique. — Choix des Etudes. / Maniere d'enſeigner.
- *Science des qualités du Diſcours.* — Rhéthorique. / Méchanique de la Poéſie *ou* Verſification.

Science du bien & du mal en général. Des devoirs en général. De la vertu. De la néceſſité d'être vertueux, &c.

- *Science des Loix*, ou *Juriſprudence.* — *Naturelle.* — Architecture Civile. (1)
- *Economique.* — Architecture Navale. / Commerce intérieur, extérieur de Terre & de Mer.
- *Politique.* — Art Militaire. (2) — Tactique. / Fortifications, *ou* Architecture Militaire. / Pyrotechnie Militaire.

QUE générale, *ou* Ontologie, *ou* Science de l'Être en général. ſibilité. De l'Exiſtence. De l'Etendue. De l'Impénétrabilité. rée, &c.

- *Arithmétique.* — *Numérique,* / Algebre. — Elémentaire. / Infinitéſi- — Différentielle.

IMAGINATION.

POÉSIE — SACRÉE. PROFANE.

- NARRATIVE. — Poëme Épique. / Madrigal. / Épigramme. / Roman, &c.
- DRAMATIQUE. — Tragédie. / Comédie. / Opéra. / Paſtorales, &c.
- PARABOLIQUE. — Allégories.

Muſique. — Théorique / Pratique / Inſtrumentale / Vocale.

Peinture.

Sculpture.

Gravure.

- *de la Nature.*
  - Métiers.
  - Manufactures.
    - Vitrier, *&c.*
    - *Travail & Usages des Peaux.*
      - Tanneur.
      - Chamoiseur.
      - Peaussier.
      - Gantier, *&c.*
    - *Travail & Usages de la Pierre, du Plâtre, de l'Ardoise*, &c.
      - Architecture pratique.
      - Sculpture pratique.
      - Maçon.
      - Couvreur, *&c.*
    - *Travail & Usages de la Soie.*
      - Tirage.
      - Moulinage.
      - Ouvrages, *comme* Velours.
      - Droguets brochés, *&c.*
    - *Travail & Usages de la Laine.*
      - Draperie.
      - Bonneterie, *&c.*
    - *Travail & Usages* &c.

SCIENCE DE LA NATURE.

- Métaphysique générale, De la Possibilité. De l'
  De la Durée, *&c.*
- Mathématiques.
  - Pures.
    - *Arithmétique.*
      - N
      - A
    - *Géométrie.*
      - E
      - T
  - Mixtes.
    - *Méchanique.*
      - S
      - D
    - *Astronomie géométrique.*
      - C
      - C
      - C
    - *Optique* . . .
      - C
      - I
      - C
    - *Acoustique.*
    - *Pneumatique.*
    - *Art de conjectur*
  - Physico-Mathématiqu
- Physique.
  - Générale.
  - Particuliere.
    - *Astronomie Phys*
    - *Météorologie.*
    - *Cosmologie.*
      - U
      - A
      - G
      - H
    - *Botanique.*
      - Ag
      - Ja
    - *Minéralogie.*
    - *Zoologie...*
      - Ar
      - Ph
      - M
      - Ve
      - Ma
      - Ch
      - Pê
      - Fa
- Chymie.
  - Chymie, *propr*
  - Métallurgie.
  - Alchymie. . . .
  - Magie Naturell

(1) (2) On peut renvoyer, si l'on veut, leurs principes. *Voyez là-dessu*

IQUE générale, *ou* Ontologie, *ou* Science de l'Être en général.
ɔſſibilité. De l'Exiſtence. De l'Etendue. De l'Impénétrabilité.
urée, *&c.*

- *Arithmétique.*
  - *Numérique.*
  - Algebre. .
    - Elémentaire.
    - Infinitéſimale.
      - Différentielle.
      - Intégrale.
- *Géométrie.*
  - *Elémentaire.*
  - *Tranſcendante.*

- *Méchanique.*
  - Statique. .
    - Statique, *proprement dite.*
    - Hydroſtatique.
  - Dynamique.
    - Dynamique, *proprement dite.*
    - Balliſtique.
    - Hydrodynamique.
      - Hydraulique.
      - Navigation.
- *Aſtronomie géométrique.*
  - Coſmographie.
    - Uranographie.
    - Géographie
    - Hydrographie.
  - Chronologie.
  - Gnomonique.
- *Optique . .*
  - Optique, *proprement dite.*
  - Dioptrique. Perſpective.
  - Catoptrique.
- *Acouſtique.*
- *Pneumatique.*
- *Art de conjecturer.* Analyſe des Haſards.

co-Mathématiques.

le.

- *Aſtronomie Phyſique.* Aſtrologie.
  - Aſtrologie Judiciaire.
  - Aſtrologie Phyſique.
- *Météorologie.*
- *Coſmologie.*
  - Uranologie.
  - Aérologie.
  - Géologie
  - Hydrologie.
- *Botanique.*
  - Agriculture.
  - Jardinage.
- *Minéralogie.*
- *Zoologie...*
  - Anatomie.
    - Simple.
    - Comparée.
  - Phyſiologie.
  - Médecine.
    - Hygienne.
      - Hygienne, *proprement dite.*
      - Coſmétique. (Orthopédie.
      - Athlétique. (Gymnaſtique.
    - Pathologie.
    - Sémeiotique.
    - Thérapeutique.
      - Diete.
      - Chirurgie.
      - Pharmacie.
  - Vétérinaire.
  - Manege.
  - Chaſſe.
  - Pêche.
  - Fauconnerie.

Chymie, *proprement dite.*
Métallurgie.
Alchymie. . . . Teinture.
Magie Naturelle.

yer, ſi l'on veut, ces parties, à la branche des Mathématiques qui traite de
es. *Voyez là-deſſus le Syſtême raiſonné.*

SYSTÊME
DES
CONNOISSANCES HUMAINES.

LEs Etres phyſiques agiſſent ſur les ſens. Les impreſſions de ces Etres en excitent les perceptions dans l'Entendement. L'Entendement ne s'occupe de ſes perceptions que de trois façons, ſelon ſes trois facultés principales, la Mémoire, la Raiſon, l'Imagination. Ou l'Entendement fait un dénombrement pur & ſimple de ſes perceptions par la Mémoire ; ou il les examine, les compare, & les digere par la Raiſon ; ou il ſe plaît à les imiter, & à les contrefaire par l'Imagination. D'où réſulte une diſtribution générale de la connoiſſance humaine qui paroît aſſez bien fondée ; en *Hiſtoire*, qui ſe rapporte à la *Mémoire* ; en *Philoſophie*, qui émane de la *Raiſon* ; & en *Poéſie*, qui naît de l'*Imagination*.

MÉMOIRE, *d'où* HISTOIRE.

L'Hiſtoire eſt des *faits* ; & les faits ſont ou de *Dieu*, ou de l'*Homme*, ou de la *Nature*. Les faits qui ſont de Dieu, appartiennent à l'*Hiſtoire Sacrée*. Les faits qui ſont de l'homme appartiennent à l'*Hiſtoire Civile* ; & les faits qui ſont de la Nature, ſe rapportent à l'*Hiſtoire Naturelle*.

HISTOIRE I. SACRÉE. II. CIVILE. III. NATURELLE.

I. L'HISTOIRE SACRÉE ſe diſtribue en *Hiſtoire Sacrée*, ou *Eccléſiaſtique proprement dite*, où l'événement a précédé le récit ; & en *Hiſtoire des Prophéties*, où le récit a précédé l'événement.

II. L'HISTOIRE CIVILE, cette branche de l'Hiſtoire Univerſelle, *cujus fidei exempla majorum, viciſſitudines rerum, fundamenta prudentiæ civilis, hominum denique nomen, & fama commiſſa ſunt*, ſe diſtribue, ſuivant ſes objets, en *Hiſtoire Civile proprement dite*, & en *Hiſtoire Littéraire.*

Les Sciences ſont l'ouvrage de la réflexion & de la lumiere naturelle des hommes. Le Chancelier Bacon a donc raiſon de dire, dans ſon admirable Ouvrage *de dignitate & augmento Scientiarum*, que l'Hiſtoire du Monde, ſans l'Hiſtoire des Savans, c'eſt la ſtatue de Polipheme, à qui on a arraché l'œil.

L'Hiſtoire Civile proprement dite, peut ſe ſous-diviſer en *Mémoires*, en *Antiquités*, & en *Hiſtoire complette.* S'il eſt vrai que l'Hiſtoire ſoit la peinture des tems paſſés, les *Antiquités* en ſont des deſſins preſque toujours endommagés, & l'*Hiſtoire complette*, un tableau dont les *Mémoires* ſont des études.

III. La diſtribution de L'HISTOIRE NATURELLE eſt donnée par la différence des *faits* de la Nature, & la différence des faits de la Nature, par la différence des *états* de la Nature. Ou la Nature eſt uniforme, & ſuit un cours réglé, tel qu'on le remarque généralement dans les *corps céleſtes*, les *animaux*, les *végétaux*, &c. ou elle ſemble forcée, & dérangée de ſon cours ordinaire, comme dans

les *monſtres*; ou elle eſt contrainte, & pliée à différens uſages, comme dans les *Arts*. La Nature fait tout, ou dans ſon *cours ordinaire & réglé*, ou dans ſes *écarts*, ou dans ſon *emploi*. *Uniformité de la Nature*, premiere Partie d'Hiſtoire Naturelle. *Erreurs* ou *Ecarts de la Nature*, ſeconde Partie d'Hiſtoire Naturelle. *Uſages de la Nature*, troiſieme Partie d'Hiſtoire Naturelle.

Il eſt inutile de s'étendre ſur les avantages de l'*Hiſtoire de la Nature uniforme*. Mais ſi l'on nous demande à quoi peut ſervir l'*Hiſtoire de la Nature monſtrueuſe*, nous répondrons, à paſſer des prodiges de ſes *écarts* aux merveilles de l'*Art*; à l'égarer encore, ou à la remettre dans ſon chemin, & ſur-tout à corriger la témérité des Propoſitions générales, *ut axiomatum corrigatur iniquitas*.

Quant à l'*Hiſtoire de la Nature pliée à différens uſages*, on en pourroit faire une branche de l'Hiſtoire Civile; car l'Art, en général, eſt l'induſtrie de l'homme, appliquée par ſes beſoins, ou par ſon luxe, aux productions de la Nature. Quoi qu'il en ſoit, cette application ne ſe fait qu'en deux manieres, ou en rapprochant, ou en éloignant les corps naturels. L'homme peut quelque choſe, ou ne peut rien, ſelon que le rapprochement, ou l'éloignement des corps naturels eſt, ou n'eſt pas poſſible.

L'Hiſtoire de la Nature uniforme ſe diſtribue, ſuivant ſes principaux objets, en *Hiſtoire céleſte*, ou des *Aſtres*, de *leurs mouvemens*, *apparences ſenſibles*, &c. ſans en expliquer la cauſe par des ſyſtêmes, des hypotheſes, &c. il ne s'agit ici que de phénomenes purs. En *Hiſtoire des Météores*, comme *vents*, *pluies*, *tempêtes*, *tonnerres*, *aurores boréales*, &c. En *Hiſtoire de la Terre & de la Mer*, ou des *montagnes*, des *fleuves*, des *rivieres*, des *courants*,

du *flux & du reflux*, des *ſables*, des *terres*, des *forêts*, des *iſles*, des *figures des continens*, &c. En *Hiſtoire des Minéraux*, en *Hiſtoire des Végétaux*, & en *Hiſtoire des Animaux*. D'où réſulte une *Hiſtoire des Elémens*, de la *Nature apparente*, des *effets ſenſibles*, des *mouvemens*, &c. du *Feu*, de l'*Air*, de la *Terre*, & de *l'Eau*.

L'Hiſtoire de la Nature monſtrueuſe doit ſuivre la même diviſion. La Nature peut opérer des prodiges dans les Cieux, dans les régions de l'Air, ſur la ſurface de la Terre, dans ſes Entrailles, au fond des Mers, *&c.* en tout & par-tout.

L'Hiſtoire de la Nature employée eſt auſſi étendue que les différens uſages que les hommes font de ſes productions dans les Arts, les Métiers, & les Manufactures. Il n'y a aucun effet de l'induſtrie de l'homme, qu'on ne puiſſe rappeller à quelque production de la Nature. On rappellera au travail & à l'emploi de l'Or & de l'Argent, les Arts du *Monnoyeur*, du *Batteur-d'Or*, du *Fileur-d'Or*, du *Tireur-d'Or*, du *Planeur*, &c. au travail & à l'emploi des Pierres précieuſes, les Arts du *Lapidaire*, du *Diamantaire*, du *Joaillier*, du *Graveur en Pierres fines*, &c. au travail & à l'emploi du Fer, les *Groſſes-Forges*, la *Serrurerie*, la *Taillanderie*, l'*Armurerie*, l'*Arquebuſerie*, la *Coutellerie*, &c. au travail & à l'emploi du Verre, la *Verrerie*, les *Glaces*, l'Art du *Miroitier*, du *Vitrier*, &c. au travail & à l'emploi des Peaux, les Arts de *Chamoiſeur*, *Tanneur*, *Peauſſier*, &c. au travail & à l'emploi de la Laine & de la Soie, ſon *tirage*, ſon *moulinage*, les Arts de *Drapiers*, *Paſſementiers*, *Galonniers*, *Boutonniers*, *Ouvriers en Velours*, *Satins*, *Damas*, *Etoffes brochées*, *Luſtrines*, &c. au travail & à l'emploi de la Terre, la *Poterie de terre*, la *Faïance*, la *Porcelaine*, &c. au tra-

vail & à l'emploi de la Pierre, la partie méchanique de l'*Architecte*, du *Sculpteur*, du *Stuccateur*, &c. au travail & à l'emploi des Bois, la *Menuiſerie*, la *Charpenterie*, la *Marquetterie*, la *Tabletterie*, &c. & ainſi de toutes les autres matieres, & de tous les autres Arts, qui ſont au nombre de plus de deux cens cinquante. On a vu dans le corps de ce projet, comment nous nous ſommes propoſé de traiter de chacun.

Voilà tout l'*Hiſtorique* de la connoiſſance humaine; ce qu'il en faut rapporter à la *mémoire*, & ce qui doit être la matiere premiere du Philoſophe.

RAISON, *d'où* PHILOSOPHIE.

La Philoſophie, ou la portion de la connoiſſance humaine qu'il faut rapporter à la Raiſon, eſt très-étendue. Il n'eſt preſqu'aucun objet apperçu par les ſens, dont la réflexion n'ait fait une Science. Mais dans la multitude de ces objets, il y en a quelques-uns qui ſe font remarquer par leur importance, *quibus abſcinditur infinitum*, & auxquels on peut rapporter toutes les Sciences. Ces chefs ſont *Dieu*, à la connoiſſance duquel l'homme s'eſt élevé par la réflexion ſur l'Hiſtoire Naturelle & ſur l'Hiſtoire Sacrée: l'*Homme*, qui eſt ſûr de ſon exiſtence par conſcience, ou ſens interne; la *Nature*, dont l'homme a appris l'hiſtoire par l'uſage de ſes ſens extérieurs. *Dieu*, l'*Homme*, & la *Nature*, nous fourniront donc une diſtribution générale de la *Philoſophie*, ou de la *Science* (car ces mots ſont ſynonimes); & la *Philoſophie*, ou *Science*, ſera *Science de Dieu*, *Science de l'Homme*, & *Science de la Nature*.

PHILOSOPHIE. ou SCIENCE. { I. SCIENCE DE DIEU. II. SCIENCE DE L'HOMME. III. SCIENCE DE LA NATURE.

I. SCIENCE DE DIEU. L'Hiſtoire Sacrée & l'Hiſtoire de la Nature, ou plutôt la réflexion ſur ces Hiſtoires, nous a conduit à la connoiſſance de Dieu. Mais le progrès naturel de l'eſprit humain eſt de s'élever des individus aux eſpeces, des eſpeces aux genres, des genres prochains aux genres éloignés, & de former, à chaque pas, une Science, ou du moins d'ajouter une branche nouvelle à quelque Science déja formée : ainſi la notion d'une Intelligence incréée, infinie, *&c.* que nous rencontrons dans la Nature, & que l'Hiſtoire Sacrée nous annonce; & celle d'une Intelligence créée, finie, & unie à un corps que nous appercevons dans l'homme, & que nous ſuppoſons dans la brute, nous ont conduits à la notion d'une Intelligence créée, finie, qui n'auroit point de corps ; & de-là, à la notion générale de l'Eſprit. Nous avons donc eu dans un ordre renverſé, la *Science de l'Eſprit*, ou la *Pneumatologie*, ou ce qu'on appelle communément *Métaphyſique particuliere* : & cette Science s'eſt diſtribuée en *Science de Dieu*, ou *Théologie naturelle*, qu'il a plu à Dieu de rectifier, & de ſanctifier par la *Révélation*, d'où *Religion & Théologie proprement dite ;* d'où par abus, *Superſtition*. En *doctrine des Eſprits bien & malfaiſans*, ou des *Anges & des Démons* ; d'où *Divination*, & la chimere de la *Magie noire*. En *Science de l'Ame*, qu'on a ſous-diviſée en *Science de l'Ame raiſonnable*, & en *Science de l'Ame ſenſitive, ou des Bêtes.*

II. SCIENCE DE L'HOMME. La distribution de la Science de l'Homme nous est donnée par celle de ses facultés. Les facultés principales de l'Homme, sont l'*Entendement*, & la *Volonté*; l'*Entendement*, qu'il faut diriger à la *Vérité*; la *Volonté*, qu'il faut plier à la *Vertu*. L'une est le but de la *Logique*; l'autre est celui de la *Morale*.

LA LOGIQUE peut se distribuer en *Art de penser*, en *Art de retenir ses pensées*, & en *Art de les communiquer*.

L'*Art de penser* a autant de branches, que l'Entendement a d'opérations principales. Mais on distingue dans l'Entendement quatre opérations principales, l'*Appréhension*, le *Jugement*, le *Raisonnement*, & la *Méthode*. On peut rapporter à l'*Appréhension* la *Doctrine des idées*, ou *Perceptions*; au *Jugement*, celle des *Propositions*; au *Raisonnement & à la Méthode*, celle de l'*Induction & de la Démonstration*. Mais dans la *Démonstration*, où l'on remonte de la chose à démontrer aux premiers principes; où l'on descend des premiers principes à la chose à démontrer: d'où naissent l'*Analyse* & la *Synthese*.

L'*Art de retenir* a deux branches, la *Science de la Mémoire même*, & la *Science des Supplémens de la Mémoire*. La Mémoire, que nous avons considérée d'abord comme une faculté purement passive, & que nous considérons ici comme une puissance active que la raison peut perfectionner, est ou *Naturelle*, ou *Artificielle*. La *Mémoire naturelle* est une affection des organes; l'*Artificielle* consiste dans la *Prémotion* & dans l'*Emblême*: la *Prémotion*, sans laquelle rien, en particulier, n'est présent à l'esprit; l'*Emblême*, par lequel l'Imagination est appellée au secours de la Mémoire.

Les *Repréſentations artificielles* ſont le *Supplément de la Mémoire.* L'*Ecriture* eſt une de ces repréſentations : mais on ſe ſert, en écrivant, ou de *Caracteres courans*, ou de *Caracteres particuliers.* On appelle la collection des premiers, l'*Alphabet* ; les autres ſe nomment *Chiffres* : d'où naiſſent les Arts de *lire*, d'*écrire*, de *déchiffrer*, & la Science de l'*Orthographe.*

L'*Art de tranſmettre* ſe diſtribue en *Science de l'Inſtrument du Diſcours*, & en *Science des qualités du Diſcours.* La Science de l'Inſtrument du Diſcours s'appelle *Grammaire.* La Science des qualités du Diſcours, *Rhétorique.*

La *Grammaire* ſe diſtribue en Science des *Signes*, de la *Prononciation*, de la *Conſtruction*, & de la *Syntaxe.* Les *Signes* ſont les ſons articulés ; la *Prononciation*, ou *Proſodie*, l'Art de les articuler ; la *Syntaxe*, l'Art de les appliquer aux différentes vues de l'eſprit, & la *Conſtruction*, la connoiſſance de l'ordre qu'ils doivent avoir dans le diſcours, fondé ſur l'uſage, ou ſur la réflexion. Mais il y a d'autres Signes de la penſée que les ſons articulés : ſavoir, le *Geſte* & les *Caracteres.* Les *Caracteres* ſont ou *idéaux*, ou *hiéroglyphiques*, ou *héraldiques. Idéaux*, tels que ceux des Indiens, qui marquent chacun une idée, & qu'il faut, par conſéquent, multiplier autant qu'il y a d'êtres réels. *Hiéroglyphiques*, qui ſont l'écriture du Monde dans ſon enfance. *Héraldiques*, qui forment ce que nous appellons la *Science du Blaſon.*

C'eſt auſſi à l'*Art de tranſmettre* qu'il faut rapporter la *Critique*, la *Pædagogique* & la *Philologie.* La *Critique*, qui reſtitue dans les Auteurs les endroits corrompus, donne des éditions, *&c.* La *Pædagogique*, qui traite du choix des études, & de la maniere d'enſeigner. La *Philologie*, qui s'occupe de la connoiſſance de la Littérature univerſelle.

C'eſt à l'*Art d'embellir le Diſcours* qu'il faut rapporter la *Verſification*, ou *le méchanique de la Poéſie*. Nous omettrons la diſtribution de la Rhétorique dans ſes différentes parties, parce qu'il n'en découle ni Science ni Art; ſi ce n'eſt, peut-être, la *Pantomime*, du Geſte; & du Geſte & de la Voix, la *Déclamation*.

LA MORALE, dont nous avons fait la ſeconde partie de la *Science de l'Homme*, eſt ou *générale*, ou *particuliere*. Celle-ci ſe diſtribue en *Juriſprudence Naturelle*, *Economique* & *Politique*. La *Juriſprudence Naturelle* eſt la Science des devoirs de l'Homme ſeul, dont un des principaux eſt de ſe conſerver; d'où naît l'*Architecture civile*, qui n'étoit dans ſon origine que l'Art de ſe garantir des injures des élémens (1) : l'*Economie*, la Science des devoirs de l'Homme en famille : la *Politique*, celle des devoirs de l'Homme en ſociété. Mais la *Morale* ſeroit incomplette, ſi ces Traités n'étoient précédés de celui de la *réalité du bien & du mal moral*; de la *néceſſité de remplir ſes devoirs*, d'être *bon*, *juſte*, *vertueux*, &c. c'eſt l'objet de la *Morale générale*.

Si l'on conſidére que les ſociétés ne ſont pas moins obligées d'être vertueuſes que les particuliers, on verra naître les devoirs des ſociétés, qu'on pourroit appeller *Juriſprudence naturelle* d'une ſociété : *Economie* d'une ſociété, d'où *Architecture navale* (2), *Commerce intérieur*, *extérieur*, *de terre* & *de mer*; & *Politique* d'une ſociété. L'Art de ſe défendre, de s'étendre, &c. eſt la branche de la *Politique* qui a donné naiſſance à l'*Art militaire* (3), dont la *Tactique*, ou l'Art de camper, de ranger les Armées en bataille, &c. *l'Architecture militaire*, ou les Fortifications, & la *Pyrotechnie militaire* (4), ou l'*Art d'appliquer le feu aux*

(1) (2) (3) (4) On ne peut nier que les Architecture

uſages de la guerre, ſont des ſous-diviſions.

III. SCIENCE DE LA NATURE. Nous diſtribuerons la Science de la Nature en *Phyſique*, *Mathématique*, & *Métaphyſique générale*. Nous tenons encore cette diſtribution de la réflexion & de notre penchant à généraliſer. Nous avons pris par les ſens la connoiſſance des individus réels; *Soleil*, *Lune*, *Sirius*, &c. Aſtres; *Air*, *Feu*, *Terre*, *Eau*, &c. Elémens: *Pluies*, *Neiges*, *Gréles*, *Tonnerres*, &c. Météores; & ainſi du reſte de l'Hiſtoire Naturelle. Nous avons pris en même tems la connoiſſance des abſtraits, *couleur*, *ſon*, *ſaveur*, *odeur*, *denſité*, *rareté*, *chaleur*, *froid*, *molleſſe*, *dureté*, *fluidité*, *ſolidité*, *roideur*, *élaſticité*, *peſanteur*, *légéreté*, &c. *figure*, *diſtance*, *mouvement*, *repos*, *durée*, *étendue*, *quantité*, *impénétrabilité*, *exiſtence*, *poſſibilité*.

Nous avons vu, par la réflexion, que de ces abſtraits, les uns convenoient à tous les individus réels, comme *poſſibilité*, ordre d'*exiſtence*, de *coéxiſtence*, &c. *impénétrabilité*, *quantité*, &c. & nous en avons fait les Sciences qu'on appelle *Métaphyſique générale*, ou *Ontologie*, ou *Science de l'Etre en général*; & *Mathématiques*, aſſignant pour objet à l'*Ontologie*, l'*impénétrabilité*, l'*exiſtence*, l'*étendue*, la *poſſibilité*, &c. conſidérées par rapport à leur nature; & la *quantité* ſeule, aux *Mathématiques*. Quant aux autres abſtraits qui ne conviennent qu'à une certaine collection d'individus, ils ont conſtitué la Science qu'on appelle *Phyſique*.

Civile & Navale, l'Art militaire, &c. ne ſoient ici placés à leur origine; mais rien n'empêche le Lecteur de renvoyer ces parties à la branche des Mathématiques qui traite de leurs principes, s'il le juge à propos.

Mais

Mais ces derniers abſtraits, objet de la *Phyſique*, pouvoient être conſidérés, ou ſeuls, & indépendamment des individus réels qui nous en ont donné l'idée, ou dans ces individus réels; & cette nouvelle vue de la réflexion a diſtribué la *Phyſique* en *Phyſique générale*, & en *Phyſique particuliere*.

Pareillement, la *quantité*, objet des *Mathématiques*, pouvoit être conſidérée, ou ſeule, & indépendamment des individus réels, & des individus abſtraits dont on en tenoit la connoiſſance; ou dans ces individus réels & abſtraits; ou dans leurs effets recherchés d'après des cauſes réelles, ou ſuppoſées; & cette ſeconde vue de la réflexion a diſtribué les *Mathématiques* en *Mathématiques pures*, *Mathématiques mixtes*, *Phyſico-Mathématiques*.

La *quantité abſtraite*, objet des Mathématiques pures, eſt ou *nombrable*, ou *étendue*. La *quantité abſtraite nombrable* eſt devenue l'objet de l'*Arithmétique*; & la *quantité abſtraite étendue*, celui de la *Géométrie*.

L'*Arithmétique* ſe diſtribue en *Arithmétique numérique*, ou par *Chiffres*, & en *Algebre*, ou *Arithmétique univerſelle par Lettres*, qui n'eſt autre choſe que le calcul des grandeurs en général, & dont les opérations ne ſont proprement que des opérations arithmétiques indiquées d'une maniere abrégée: car, à parler exactement, il n'y a calcul que de nombres.

L'*Algebre* eſt *élémentaire*, ou *infinitéſimale*, ſelon la nature des quantités auxquelles on l'applique. L'*infinitéſimale* eſt ou *différentielle*, ou *intégrale*: *différentielle*, quand il s'agit de deſcendre de l'expreſſion d'une quantité finie, ou conſidérée comme telle, à l'expreſſion de ſon accroiſſement, ou de ſa diminution inſtantanée; *intégrale*, quand il

s'agit de remonter de cette expreſſion à la quantité finie même.

La *Géométrie*, ou a pour objet les propriétés du cercle & de la ligne droite; ou embraſſe dans ſes ſpéculations toutes ſortes de courbes; ce qui la diſtribue en *élémentaire*, & en *tranſcendante*.

Les *Mathématiques mixtes* ont autant de diviſions & de ſous-diviſions qu'il y a d'êtres réels dans leſquels la *quantité* peut être conſidérée. La *quantité* conſidérée dans les corps en tant que mobiles, & tendans à ſe mouvoir, eſt l'objet de la *Méchanique*. La *Méchanique* a deux branches, la *Statique* & la *Dynamique*. La *Statique* a pour objet la *quantité* conſidérée dans les corps en équilibre, & tendans ſeulement à ſe mouvoir. La *Dynamique* a pour objet la *quantité* conſidérée dans les corps actuellement mûs. La *Statique* ſe diſtribue en *Statique proprement dite*, qui a pour objet la *quantité* conſidérée dans les corps ſolides en équilibre, & tendans ſeulement à ſe mouvoir; & en *Hydroſtatique*, qui a pour objet la *quantité* conſidérée dans les corps fluides en équilibre, & tendans ſeulement à ſe mouvoir. La *Dynamique* ſe diſtribue en *Dynamique proprement dite*, qui a pour objet la *quantité* conſidérée dans les corps ſolides actuellement mûs; & en *Hydrodynamique*, qui a pour objet la *quantité* conſidérée dans les corps fluides actuellement mûs. Mais ſi l'on conſidere la *quantité* dans les eaux actuellement mues, l'*Hydrodynamique* prend alors le nom d'*Hydraulique*. On pourroit rapporter la *Navigation* à l'Hydrodynamique, & la *Balliſtique* ou le jet des Bombes, à la Méchanique.

La *quantité* conſidérée dans les mouvemens des Corps céleſtes, donne l'*Aſtronomie géométrique*; d'où la *Coſmographie*, ou *Deſcription de l'Univers*,

qui se divise en *Uranographie*, ou *Description du Ciel;* en *Hydrographie*, ou *Description des Eaux*, & en *Géographie*; d'où encore la *Chronologie*, & la *Gnomonique*, ou l'*Art de construire des Cadrans*.

La *quantité* considérée dans la lumiere, donne l'*Optique*. Et la *quantité* considérée dans le mouvement de la lumiere, les différentes branches d'*Optique*. Lumiere mue en ligne directe, *Optique proprement dite*; lumiere réfléchie dans un seul & même milieu, *Catoptrique*; lumiere rompue en passant d'un milieu dans un autre, *Dioptrique*. C'est à l'*Optique* qu'il faut rapporter la *Perspective*.

La *quantité* considérée dans le son, dans sa véhémence, son mouvement, ses degrés, ses réflexions, sa vîtesse, *&c.* donne l'*Acoustique*.

La *quantité* considérée dans l'Air, sa pesanteur, son mouvement, sa condensation, raréfaction, *&c.* donne la *Pneumatique*.

La *quantité* considérée dans la possibilité des événemens, donne l'*Art de conjecturer*, d'où naît l'*Analyse des Jeux de hasard*.

L'objet des Sciences Mathématiques étant purement intellectuel, il ne faut pas s'étonner de l'exactitude de ses divisions.

La *Physique particuliere* doit suivre la même distribution que l'Histoire Naturelle. De l'Histoire, prise par les sens, des *Astres*, de *leurs mouvemens*, *apparences sensibles*, &c. la réflexion a passé à la recherche de leur origine, des causes de leurs phénomenes, *&c.* & a produit la Science qu'on appelle *Astronomie physique*, à laquelle il faut rapporter la *Science de leurs influences*, qu'on nomme *Astrologie*; d'où l'*Astrologie physique*, & la chimere de l'*Astrologie judiciaire*. De l'Histoire, prise par les sens, des *vents*, des *pluies*, *grêles*, *tonnerres*, &c. la réflexion a passé à la recherche de leurs origi-

nes, cauſes, effets, &c. & a produit la Science qu'on appelle *Météorologie*.

De l'Hiſtoire, priſe par les ſens, de la *Mer*, de la *Terre*, des *fleuves*, des *rivieres*, des *montagnes*, des *flux* & *reflux*, &c. la réflexion a paſſé à la recherche de leurs cauſes, origines, &c. & a donné lieu à la *Coſmologie*, ou *Science de l'Univers*, qui ſe diſtribue en *Uranologie*, ou *Science du Ciel*, en *Aérologie*, ou *Science de l'Air*, en *Géologie*, ou *Science des Continens*, & en *Hydrologie*, ou *Science des Eaux*. De l'Hiſtoire des *Mines*, priſe par les ſens, la réflexion a paſſé à la recherche de leur formation, travail, &c. & a donné lieu à la Science qu'on nomme *Minéralogie*. De l'Hiſtoire des *Plantes*, priſe par les ſens, la réflexion a paſſé à la recherche de leur économie, propagation, culture, végétation, &c. & a engendré la *Botanique*, dont l'*Agriculture* & le *Jardinage* ſont deux branches.

De l'Hiſtoire des *Animaux*, priſe par les ſens, la réflexion a paſſé à la recherche de leur conſervation, propagation, uſage, organiſation, &c. & a produit la Science qu'on nomme *Zoologie*; d'où ſont émanés la *Médecine*, la *Vétérinaire*, & le *Manege*; la *Chaſſe*, la *Péche*, & la *Fauconnerie*; l'*Anatomie ſimple & comparée*. La *Médecine* (ſuivant la diviſion de Boerhaave) ou s'occupe de l'économie du corps humain, & *raiſonne* ſon anatomie, d'où naît la *Phyſiologie*: ou s'occupe de la maniere de le garantir des maladies, & s'appelle *Hygiene*: ou conſidere le corps malade, & traite des cauſes, des différences & des ſymptomes des maladies, & s'appelle *Pathologie*: ou a pour objet les ſignes de la vie, de la ſanté, & des maladies, leur diagnoſtic & prognoſtic, & prend le nom de *Sémeiotique*: ou enſeigne l'Art de guérir,

& ſe ſous-diviſe en *Diete*, *Pharmacie* & *Chirurgie*, les trois branches de la *Thérapeutique*.

L'*Hygiene* peut ſe conſidérer relativement à la *ſanté* du corps, à ſa *beauté*, & à ſes *forces*; & ſe ſous-diviſer en *Hygiene proprement dite*, en *Coſmétique*, & en *Athlétique*. La *Coſmétique donnera l'Orthopédie*, ou l'*Art de procurer aux membres une belle conformation*; & l'*Athlétique* donnera la *Gymnaſtique*, ou l'*Art de les exercer*.

De la connoiſſance expérimentale, ou de l'Hiſtoire, priſe par les ſens, des *qualités extérieures*, *ſenſibles*, *apparentes*, &c. *des corps naturels*, la réflexion nous a conduit à la recherche artificielle de leurs propriétés intérieures & occultes; & cet Art s'eſt appellé *Chymie*. La *Chymie* eſt imitatrice & rivale de la Nature : ſon objet eſt preſque auſſi étendu que celui de la Nature même : je dirois preſque que cette partie de la Phyſique eſt, entre les autres, ce que la Poéſie eſt entre les autres genres de Littérature : ou elle *décompoſe* les Êtres; ou elle les *révivifie*; ou elle les *transforme*, &c. La *Chymie* a donné naiſſance à l'*Alchymie*, & à la *Magie naturelle*. La *Métallurgie*, ou l'*Art de traiter les Métaux en grand*, eſt une branche importante de la *Chymie*. On peut encore rapporter à cet Art la *Teinture*.

La Nature a ſes écarts, & la Raiſon ſes abus. Nous avons rapporté les *monſtres* aux écarts de la Nature; & c'eſt à l'abus de la Raiſon qu'il faut rapporter toutes les Sciences & tous les Arts qui ne montrent que l'avidité, la méchanceté, la ſuperſtition de l'Homme, & qui le déshonorent.

Voilà tout le *Philoſophique* de la connoiſſance humaine, & ce qu'il en faut rapporter à la Raiſon.

IMAGINATION, *d'où* POÉSIE.

L'Hiſtoire a pour objet les individus circonſcrits par le tems & par les lieux; & la Poéſie, les individus imaginés à l'imitation des Êtres hiſtoriques. Il ne ſeroit donc pas étonnant que la Poéſie ſuivît une des diſtributions de l'Hiſtoire. Mais les différens genres de Poéſie, & la différence de ſes ſujets, nous en offrent deux diſtributions très-naturelles. Ou le ſujet d'un Poëme eſt *ſacré*, ou il eſt *profane* : ou le Poëte raconte des choſes paſſées, ou il les rend préſentes, en les mettant en action ; ou il donne du corps à des Etres abſtraits & intellectuels. La premiere de ces Poéſies ſera *Narrative* : la ſeconde, *Dramatique* : la troiſieme, *Parabolique*. Le *Poëme Epique*, le *Madrigal*, l'*Epigramme*, &c. ſont ordinairement de Poéſie *narrative*. La *Tragédie*, la *Comédie*, l'*Opéra*, l'*Eglogue*, &c. de Poéſie *dramatique* ; & les *Allégories*, &c. de Poéſie *parabolique*.

POÉSIE. I. NARRATIVE. II. DRAMATIQUE. III. PARABOLIQUE.

NOUS n'entendons ici par *Poéſie* que ce qui eſt Fiction. Comme il peut y avoir Verſification ſans Poéſie, & Poéſie ſans Verſification, nous avons cru devoir regarder la *Verſification* comme une quantité du ſtyle, & la renvoyer à l'Art Oratoire. En revanche, nous rapporterons la *Muſique*, la *Peinture*, la *Sculpture*, la *Gravure*, &c. à la Poéſie ; car il n'eſt pas moins vrai de dire du Peintre qu'il eſt un Poëte, que du Poëte qu'il eſt un Peintre ; & du Sculpteur ou Graveur qu'il eſt un Peintre en relief, ou en creux, que du Muſicien

qu'il eſt un Peintre par les ſons. Le *Poëte*, le *Muſicien*, le *Peintre*, le *Sculpteur*, le *Graveur*, &c. imitent, ou contrefont la Nature : mais l'un emploie le *diſcours*; l'autre, les *couleurs*; le troiſieme, le *marbre*, l'*airain*, &c. & le dernier, l'*inſtrument*, ou la *voix*. La *Muſique* eſt *Théorique* ou *Pratique*, *Inſtrumentale* ou *Vocale*.

La Poéſie a ſes monſtres comme la Nature ; il faut mettre de ce nombre toutes les productions de l'imagination déréglée, & il peut y avoir de ces productions en tous genres.

Voilà toute la *Partie Poétique* de la connoiſſance humaine ; ce qu'on en peut rapporter à l'*Imagination*, & la fin de notre Diſtribution généalogique [ou, ſi l'on veut, Mappemonde] des Sciences & des Arts, que nous craindrions, peut-être, d'avoir trop détaillée, s'il n'étoit de la derniere importance de bien connoître nous-mêmes, & d'expoſer clairement aux autres l'objet d'une ENCYCLOPÉDIE.

MAIS une conſidération que nous ne pouvons trop rappeller, c'eſt que le nombre des ſyſtêmes poſſibles de la connoiſſance humaine eſt auſſi grand que le nombre des eſprits, & qu'il n'y a certainement que le ſyſtême qui exiſte dans l'Entendement divin, d'où l'arbitraire ſoit exclus. Nous avons rapporté les Architectures civile, navale & militaire à leur origine : mais on pouvoit également bien les rapporter à la partie des Mathématiques, qui traite de leurs principes ; peut-être même à la branche de l'Hiſtoire Naturelle, qui embraſſe tous les uſages des productions de la Nature ; ou renvoyer la Pyrotechnie à la Chymie ; ou aſſocier l'Architecture à la Peinture, à la Sculpture, *&c.* Cette diſtribution eût été plus ordinaire ;

mais le Chancelier Bacon n'a pas cru que ce fût une raiſon pour la ſuivre ; & nous l'avons imité dans cette occaſion, & dans beaucoup d'autres ; toutes les fois, en un mot, que l'Hiſtoire ne nous inſtruiſant point de la naiſſance d'une Science ou d'un Art, elle nous laiſſoit la liberté de nous en rapporter à des conjectures philoſophiques. Il y a, ſans doute, un ſyſtême de la connoiſſance humaine, qui eſt le plus clair, le mieux lié, & le plus méthodique : l'avons-nous rencontré ? c'eſt ce que nous n'avons pas la préſomption de croire. Auſſi nous demanderons ſeulement, qu'avant que de rien décider de celui que nous avons préféré, on ſe donne la peine de l'examiner & de l'entendre. L'objet eſt ici d'une telle étendue, que nous ſerions en droit de récuſer pour Juges ceux qui ſe croiroient ſuffiſamment inſtruits par un coup d'œil jetté rapidement ou ſur la *figure* de notre ſyſtême, ou ſur l'*expoſition* que nous venons d'en faire. Au reſte, nous avons mieux aimé ajouter à notre Projet ces deux morceaux qui forment un Tableau ſur lequel le Lecteur eſt en état de connoître l'ordonnance de l'Ouvrage entier, que de lui communiquer des articles qui ne lui auroient donné qu'une idée très-imparfaite de quelques-unes de ſes parties. Si l'on nous objecte que l'ordre alphabétique détruira la liaiſon de notre ſyſtême de la connoiſſance humaine, nous répondrons que cette liaiſon conſiſtant moins dans l'arrangement des matieres que dans les rapports qu'elles ont entr'elles, rien ne peut l'anéantir, & que nous aurons ſoin de la rendre ſenſible par la diſpoſition des matieres dans chaque article, & par l'exactitude & la fréquence des renvois.

DE L'ÉDUCATION PUBLIQUE.

Populus ſapiens, gens magna. Deut. 4.

PRÉFACE.

§. I.

OBJET DE CET OUVRAGE.

ON a beaucoup écrit ſur l'Education domeſtique. Eſt-ce pour ſuppléer, par la multiplicité des avis, à tous les inconvéniens qu'elle entraîne ? Auroit-on méconnu les avantages de l'Education commune, ou déſeſpéré d'en jouir ? A-t-on jugé plus facile de diriger des Parens ignorans, mais zélés pour leurs enfans, que de réformer des Maîtres entêtés de leurs routines ? Quand il y auroit quelque doute ſur le choix, il n'y en peut avoir ſur la néceſſité : il nous faut une éducation publique. L'affaire eſt de voir ſi la nôtre eſt bonne, pour la ſoutenir, ou ſi elle eſt défectueuſe, pour la corriger. Or, on ſe plaint depuis long-tems, & aujourd'hui l'on crie très-haut qu'elle eſt ſûrement mauvaiſe, puiſqu'un Pays ſi beau produit ſi peu d'excellens Hommes ; que l'on y enſeigne mal la Religion, puiſqu'il en ſort ſi peu d'Hommes ſolidement Chrétiens ; & qu'elle eſt conduite par de mauvais Maîtres, en cela même qu'ils ont l'orgueil de ſe croire irréformables. Là-deſſus les eſprits fermentent, le zele s'échauffe, la paſſion devient enthouſiaſme ; on ne parle que de ſupprimer, de chaſſer, d'anéantir. Mais ſera-t-il dit que ſous le premier des Rois qui, pouvant tout, ne veut que le bien & le repos ; ſous un Miniſtere éclairé, auquel il ne manque que des ſuccès pour couronner ſes vues ; avec un Corps épiſcopal, plus jaloux de la paix de l'Egliſe & du ſalut de l'Etat, que de la domination & des richeſſes ; avec un ordre de Magiſtrats accoutumés à protéger les malheureux, à ne réſiſter qu'aux abus, à

ne ſévir que contre les vexations & les crimes; ſera-t-il dit que l'on attaquera tout ſans rien défendre, & que l'on voudra, ſans ceſſe, innover, ſans mieux faire, ou détruire ſans édifier ? La ſageſſe économique veut que l'on maintienne ce qui eſt, en empêchant qu'il ne nuiſe; que l'on n'abatte point ſa maiſon, quand il ſuffit de la réparer; ou qu'on ne la renverſe, que pour en rebâtir une meilleure. Mais auſſi elle ne permet pas de penſer que ce qui eſt foncièrement vicieux, puiſſe jamais devenir bon; ni que ce qui a duré long-tems, doive pour cela reſter toujours; parce que la poſſeſſion ne peut être un droit, quand elle eſt contraire au titre qui l'établit. Quel eſt donc ici le titre ? Quel eſt le principe fondamental de l'Education publique ? C'eſt qu'embraſſant tous les états, elle forme tous les ſujets aux vertus, au patriotiſme, & aux talens qui leur conviennent. Il ne s'agit pas ici de diſcuter les choſes & les faits, parce qu'il eſt ſouvent mieux d'ignorer le paſſé, que de le cenſurer, ni de juger les perſonnes & leurs motifs, parce qu'on peut faire mal, en voulant bien. Mais ſi, en préſentant ſimplement un nouveau plan, l'on faiſoit ſentir tous les défauts de l'ancien, les remedes & les moyens; la queſtion ne ſeroit-elle pas décidée, & ne rendroit-on pas au Public un aſſez grand ſervice, pour ſe flatter d'en être accueilli, & ſecondé ? Je me mets donc au rang des Architectes : je me ſuppoſe même conſulté; parce qu'en effet, tout Citoyen qui a quelques lumieres, a un ordre naturel de dire ſon avis dans ce qui intéreſſe la Patrie; & ſi vingt ans d'étude & d'expérience; un amour pour les hommes que les traverſes n'ont pu altérer, & la liberté d'une retraite profonde, où les préjugés ſe taiſent, ainſi que les eſpérances & les craintes, peuvent donner quelque droit de parler, j'oſerai élever ma voix avec la liberté modeſte que me permet le plus juſte des Gouvernemens, & la confiance généreuſe qu'inſpire le vœu de tous les

gens de bien. Quand je paroîtrai me ſervir des idées d'autrui, on voudra bien penſer que j'ai lu, avec aſſez de mémoire, pour profiter de tout, & trop peu pour citer perſonne. Quand on me trouvera des vues nouvelles, je prie de ſuppoſer d'abord qu'elles ſont réfléchies; & enſuite de les rejetter, pourvu qu'on rencontre mieux.

Pour mettre un ordre aiſé dans la foule des idées qui ſouvent ſe compliquent, je partagerai cet Ouvrage en trois parties.

Après quelques obſervations ſur l'Education en général, j'offrirai :

1°. Un tableau méthodique des connoiſſances humaines.

De-là viendra de ſoi-même,

2°. La diſtribution graduelle des études ſcholaſtiques.

Enfin, cherchant les moyens d'étendre & d'aſſurer l'Education publique, j'établirai,

3°. L'ordre & la diſcipline des Ecoles.

Je préviens que cette partie eſt preſque toute de projets. Mais, ſi l'on ne vouloit refaire que ce qui eſt, ce ne ſeroit pas la peine de projetter.

§. 2.

Objet de l'Education en général.

Il s'agit d'un enfant. Il faut en faire un homme, & il faut que cet homme ſoit Chrétien & Citoyen, Magiſtrat, Evêque, Général d'Armée, Miniſtre d'Etat, un homme univerſel, s'il ſe peut, & parfait en tout. Point de petit plan; point de vues bornées. La jeuneſſe eſt l'âge d'apprendre; l'Education eſt le noviciat de la vie; & dans la vie les états ſont divers. Pourquoi ne ſeroit-on pas préparé à ſervir la ſociété dans tous les emplois? Oſera-t-on décider d'avance

un ſujet dont les talens ſont inconnus ? & comment les talens ſe manifeſteront-ils, s'ils n'ont été eſſayés dans tous les genres ? Sait-on les deſſeins de la Providence, ou peut-on riſquer de s'y oppoſer ? Tous ne peuvent pas être Magiſtrats, ou Evêques. Il y aura encore moins de Généraux & de Miniſtres : mais il y aura plus de gens capables de l'être. Et ne faut-il pas des Maîtres qui les forment, & des Subalternes qui les aident ? Des hommes de génie, qui conçoivent des projets ; des Grands inſtruits qui les protégent, & des Riches généreux qui tentent de les réaliſer ? Auroit-on peur qu'il n'y eût trop d'excellens Citoyens, ou trop de grands hommes ? Le premier moyen d'élever l'ame, c'eſt d'étendre les idées.

Il y a un ame & un corps à former, & ces deux objets n'en font qu'un, auquel il faut que tout concoure. Un corps bien conſtitué ſe prête aux opérations de l'ame ; & une ame bien réglée facilite les fonctions du corps. D'une part, ſanté & gaieté, adreſſe & vigueur, propreté mâle, & graces ſoutenues ; de l'autre, connoiſſances étendues & jugement ferme, religion ſage & ſentimens nobles, bonté vraie & politeſſe aiſée . . . Voilà où il faut diriger ſes vues & ſes ſoins ; ouvrage grand, d'un détail long & pénible, où ſouvent l'on veut plus qu'on ne peut, parce que les ſujets s'y refuſent, où il eſt toujours permis d'eſpérer, & quelquefois très-injuſte de prétendre : mais quand on trouve des diſpoſitions favorables, la méthode fait tout : l'on ſeme à propos, l'on cultive avec patience ; le tems amene les fruits.

On formera le corps par un régime modéré, & des exercices convenables. Les alimens ſimples font les corps ſains ; le mouvement & le grand air les rendent vigoureux ; & l'adreſſe acquiſe, en donnant un air d'agilité & d'élégance, augmente la force, ou y ſupplée. Les hommes ſont trop mous, parce qu'on éle-

ve trop délicatement les enfans. L'expérience devroit corriger; & l'on s'obſtine contre l'expérience. Pourquoi autrefois la Nobleſſe étoit-elle plus robuſte qu'aujourd'hui ? Elle vivoit à la campagne, dormoit la nuit, chaſſoit le jour au Soleil & à la pluie, ſe baignoit ſouvent, & mangeoit beaucoup ; non à force de ragoûts, qui brûlent le ſang, & émouſſent les organes, mais de fatigue, & à force d'appétit. Pourquoi les payſans ſont-ils moins fluxionaires, moins cacochymes que les habitans des Villes ? Ils vont mal vêtus, ſouvent nuds pieds, s'enferment peu, travaillent fort, & digerent bien : leur malheur n'eſt que d'être trop pauvres. Pourquoi dans les Villes mêmes les enfans des petits ſont-ils plus forts, plus adroits, plus alertes que ceux des grands ? Ils ſe donnent plus de mouvement; ils s'exercent. Ce n'eſt pas de s'échauffer, qui eſt à craindre; il faut agir & tranſpirer, pour diſſoudre les humeurs, & fortifier les fibres; mais de ſe refroidir, quand on a chaud; & l'on peut y obvier. Endurcir la peau à tous les tems ; aſſouplir les muſcles à tous les exercices ; accoutumer l'eſtomac à tous les mêts ſimples ; voilà ce qui donnera aux enfans une ſanté ferme ; & c'eſt ce que les peres négligent, & ce que les meres n'entendent point. Les études rendent l'éducation aſſez ſédentaire ; il faut les couper par des délaſſemens actifs. Le corps ne peut être ſans ſe mouvoir, non plus que l'ame ſans penſer.

On formera l'ame à force de bons exemples & d'inſtructions ménagées: il eſt impoſſible de ſéparer ces deux choſes. La conduite des hommes, & encore plus des enfans, va naturellement par imitation. Il eſt plus commode de faire comme les autres, que d'examiner s'ils font bien ; & plus ils ont d'autorité, plus on eſt tenté de les ſuivre. Un caractere heureux ſe pervertira parmi des méchans, ou ſera, au moins, ſemblant de leur reſſembler ; ce qui eſt une lâcheté honteuſe.

Et un eſprit bas ou méchant, qui ne verroit que de la groſſiereté & des vertus, s'il ne pouvoit changer, ſe contraindroit à les contrefaire; & c'eſt quelque choſe pour la ſociété. L'exemple domeſtique eſt donc la premiere leçon, & la plus puiſſante ſur un jeune cœur. Mais cet enfant ſera homme; il eſt deſtiné à marcher ſeul, & peut-être à conduire les autres : il lui faut des principes à l'épreuve des circonſtances. Or, un diſcernement éclairé eſt le meilleur guide de l'ame. Les paſſions ſont moins de mal que la nonchalance, la ſottiſe & l'erreur.

L'étude eſt donc le grand point : & tout doit être étude. Mais que ce mot n'effarouche pas ; toute étude peut être une occupation douce, animée par le plaiſir, ou par la gloire. La gêne eſt, ſans doute, une des premieres choſes qu'on doive apprendre ; parce qu'il n'eſt ni rang ni état dans la vie où il ne faille ſe gêner : mais c'eſt une extrémité terrible que l'on en ſoit réduit à pouſſer la gêne juſqu'au tourment. C'eſt le cas de ces malheureux que l'on écraſe par la rigueur des Loix, parce qu'on déſeſpere de les corriger. Les moyens durs & violens ne peuvent être admis que quand tous les autres ont été éprouvés en vain, & qu'il n'y a qu'un ſeul parti à prendre.

L'étude eſt le grand point : mais l'étude n'eſt qu'un travail illuſoire & ſtérile, ſi elle n'eſt dirigée par un ſavoir plus judicieux que profond, adoucie par une patience attentive, ſoutenue par les appas de l'émulation, &, ce qui eſt bien important, toujours aſſortie aux facultés actuelles des ſujets; car il y a différentes ſortes d'études, comme il y a différentes ſortes de connoiſſances : les confondre, ou ſe méprendre à la valeur de chacune, ce ſeroit s'égarer dès le premier pas. Il faut donc voir d'abord ce que l'homme peut ſavoir, pour examiner enſuite ce que l'éducation doit lui apprendre.

TABLEAU

TABLEAU
MÉTHODIQUE
DES
CONNOISSANCES HUMAINES.

PREMIERE PARTIE.

LE tableau que j'entreprends, ne peut être que vaſte ; il y faut de l'entente, de la préciſion & des détails.

Diviſion générale.

Il y a des connoiſſances ſimplement inſtrumentales ; il y en a d'eſſentielles, & d'autres de convenance. L'on verra bientôt ſi cette diſtinction eſt arbitraire ou ſuperflue.

Connoiſſances inſtrumentales.

J'appelle connoiſſances inſtrumentales, celles qui ne ſont que des moyens d'apprendre, ou de produire ce qu'on ſait ; qui ſont moins de ſciences, que la clef indiſpenſable des ſciences, &, pour ainſi dire, les mains de la raiſon ; dont il ſeroit

impoſſible de ſe paſſer, & ridicule de ſe contenter. Tels ſont :

1°. Le langage ; ce qui comprend parler, lire & écrire par uſage, & ſelon les idiomes divers que le beſoin preſcrit. Ceci demande une explication, qui à préſent m'arrêteroit trop.

2°. L'arithmétique, ſoit la vulgaire, qui compte avec des chiffres ; ſoit l'algebre, qui généraliſe encore plus les quantités, en les déſignant par des lettres, ſignes vagues, avec leſquels néanmoins elle oſe calculer l'infini. L'arithmétique eſt d'un beſoin journalier & continuel, dans le moral autant que dans les affaires ; car en cette vie, où tout eſt mêlé de probabilités & de doutes, de projets & d'obſtacles, de demi-plaiſirs & de grandes peines, tout eſt affaire de calcul.

3°. La logique, qui apprend à raiſonner juſte, & à s'exprimer de même, non-ſeulement ſur les idées, mais auſſi, & plus ſouvent, ſur les ſentimens & les faits, vulgairement négligés ; mais du moins, auſſi importans, & beaucoup plus difficiles à diſcerner. La grammaire en eſt la partie élémentaire, la critique le fonds, & la rhétorique l'ornement.

4°. La géométrie, qui meſure les grandeurs, combine leurs rapports, & par-là, devient la logique ſpéciale des mathématiques & des arts. Elle dirige l'Arpenteur & le Machiniſte ; l'Architecte & l'Ingénieur ſont ſes ouvriers : la matiere ne prend des formes régulieres que ſous ſes mains : auſſi le deſſein va à ſa ſuite, comme un inſtrument ſubſidiaire, également utile & agréable.

5°. Enfin, la poétique, qui, auſſi différente de la poéſie, que la rhétorique l'eſt de l'éloquence, enſeigne ſimplement les regles uſitées de la verſification, & la tournure convenue des différens

poëmes : au lieu que la poéſie invente & exécute, ne parle qu'en expreſſions meſurées, par fictions, par images, ſans ſouffrir de médiocrité ; parce qu'elle n'eſt point néceſſaire, il faut qu'elle enchante & étonne. Digne dans ſon ſublime, que l'emphaſe l'appelle la langue des Dieux ; dans ſes écarts, la raiſon l'appelle le délire des fous.

Connoiſſances eſſentielles.

J'appelle connoiſſances eſſentielles, celles qui ont des objets réels & néceſſaires à tous les états, dans tous les tems, & auxquelles rien ne peut ſuppléer, parce qu'elles comprennent tout ce que l'homme doit abſolument ſavoir & faire, ſous peine d'être dégradé & malheureux. Elles ſe réduiſent à trois.

1°. La religion, par laquelle nous devons commencer, continuer & finir ; parce que nous ſommes de Dieu, par lui & pour lui.

2°. La morale, pour ſe connoître ſoi-même & les autres, ce que l'on peut, & ce que l'on doit dans les cas divers où il plaît à la Providence de nous placer.

3°. La phyſique, pour prendre une idée de la nature & de ſes opérations ; de ſon propre corps, & de ce qui fait la ſanté, ou la rétablit ; des arts divers qui augmentent l'aiſance, en adouciſſant les ennuis.

Si l'homme n'étoit qu'un automate iſolé, jetté au haſard, & pour un moment ſur la terre, on le trouveroit peut-être auſſi heureux que les bêtes, avec un inſtinct & des organes, des mains & des dents ; mais il a une ame à perfectionner, des devoirs à obſerver, & une autre vie à prétendre ; il eſt ſous la main de Dieu, lié à une ſociété & chargé de lui-même. Or, le premier commande-

dement de Dieu, eſt qu'on lui rende hommage de toutes ſes facultés, en travaillant ſelon l'ordre de ſa Providence. La premiere loi de toute ſociété eſt qu'on lui ſoit utile, pour racheter, par des ſervices, les avantages qu'elle procure. Le premier conſeil de l'amour-propre eſt d'augmenter ſon bien-être par l'aiſance que la raiſon permet, & la conſidération que le mérite attire. Il faut donc que l'on abjure ſa deſtination & ſon exiſtence, ou que l'on connoiſſe les œuvres de Dieu, & le culte qu'il exige; le droit de la nature & les reſſources de l'économie; les loix de ſa Patrie, & les talens qu'elle honore; les moyens de la ſanté & les arts d'agrément. Il faut adorer Dieu, aimer les hommes, & travailler à ſon bonheur pour le tems & pour l'éternité. Religion, morale, phyſique; ces trois objets ſe repréſentent ſans ceſſe, & ne ſe ſéparent point.

Connoiſſances de convenance.

Enfin, ce qu'on nomme études de convenance, ce n'eſt que ces trois mêmes choſes, avec les connoiſſances inſtrumentales qui y préparent; mais pouſſées plus loin, & plus ou moins approfondies, ſelon les perſonnes, ou les états accidentels; ſelon les goûts, ou les vues que l'on ſe propoſe. A tel il en faudra une partie entiere; à tel autre ſeulement une branche, & quelquefois une des moindres. Par exemple, il y a quelque langue à apprendre outre la nationale; car tant qu'il reſtera établi que les Chrétiens prieront Dieu dans une langue qui n'eſt point leur langue, & que les François ſe régiront par des loix qui ne ſont pas leurs loix, le latin ſera une langue néceſſaire comme la priere publique & les loix; &, comme tous les peuples d'Europe ſont, à peu près, dans le

même cas, le latin ſera de plus une langue commune à tous ces peuples, & partant une preuve d'éducation & une reſſource aux voyageurs ; mais le grec & l'hébreu, comme l'allemand & l'anglois, &c. ne ſont que des études de convenance, & relatives à l'état ou à l'eſpece de ſcience qu'on embraſſe ; & le latin même, que l'économie du tems doit borner au langage commun & à l'intelligence des livres d'uſage, devient une étude de convenance pour ceux dont le principal emploi eſt d'en faire leçon : permis à eux de rechercher ſans ceſſe, & de mettre au plus haut prix les fineſſes d'une langue que nous ne ſavons pas même prononcer. Ainſi, le développement le plus détaillé de la théologie ou des loix devient l'affaire propre du Docteur ou du Magiſtrat, & ſeroit un travers pour celui qui doit ſuivre le commerce ou les armes. Ainſi, un Miniſtre de la religion n'a que faire d'être un grand Mathématicien, ni un Magiſtrat d'être profond Chymiſte. Ainſi, la danſe, la muſique & la peinture, qui ſeront l'occupation de tous les jours, pour le Maître à danſer, le Muſicien & le Peintre ne doivent être pour d'autres, qu'un amuſement paſſager ; ainſi du reſte. Il n'eſt pas permis de n'être rien, ni de ſe promener vaguement ſur les ſciences & les arts ; ni quand on a choiſi un état, de s'y contenter d'une indigne médiocrité. L'on doit toujours viſer au parfait, & ſans examiner, ſi en retranchant des ſciences ce que la vaine curioſité & la charlatanerie y ont jetté de ſuperflu, l'eſſentiel de ces ſciences, eſt en effet, ſans bornes ; il eſt toujours certain que chacun dans ce monde doit avoir un poſte, & que ce n'eſt jamais trop de tous ſes ſoins pour le remplir avec ſuccès. Revenons donc aux trois grandes études.

Diviſion des connoiſſances eſſentielles.

Il y a ici un myſtere très-important, & trop peu connu ; c'eſt que la meilleure & même la ſeule bonne maniere de diſtinguer les parties des ſciences, eſt auſſi préciſément la ſeule bonne maniere de les étudier avec fruit, la ſeule qui s'ajuſte bien avec la marche & le progrès naturel de la raiſon. Il convient que je m'explique.

J'obſerve d'abord, que de tous les objets ſur leſquels l'intelligence humaine peut s'exercer, il n'en eſt aucun, excepté peut-être, & tout au plus, l'arithmétique & la géométrie, qui ſoient abſolument indépendantes des faits. Nous ſentons aſſez que nous ne dévinons rien, & les enfans encore moins. Ce ſont les choſes de fait qui font naître les idées. Sans la connoiſſance des faits, c'eſt une néceſſité que l'on raiſonne faux, ou en l'air, comme on ne le voit que trop ſouvent, même avec ce qu'on appelle de l'eſprit ; &, au contraire, plus on a de faits, plus il eſt aiſé de juger, puiſqu'on a plus de pieces de comparaiſon ; & plus on combine, mieux on ſe décide, mieux on agit ; ce qui fait la différence du ſavoir & de la routine, de l'artiſte & du manœuvre ; & il y a des manœuvres dans tous les genres.

J'obſerve enſuite que la religion, la morale & la phyſique, c'eſt-à-dire, toutes les vraies ſciences, ont, en effet, chacune trois parties bien diſtinctes, dont la premiere eſt le fondement de la ſeconde, & celle-ci le principe de la troiſieme, ſavoir :

1°. L'hiſtoire, c'eſt-à-dire, le recueil des faits relatifs à la choſe, & qui ſervent de matériaux à l'eſprit.

2°. La théorie, qui combine ces faits, en cherche les raiſons, & en déduit la chaîne des axiomes & des regles.

3°. La pratique, qui, munie de ces ſecours, opere avec lumiere, & doit être le principal & dernier but de toute étude ſenſée.

C'eſt donc par les faits qu'il faut commencer; & c'eſt auſſi ce que les enfans demandent. Il eſt d'obſervation conſtante qu'ils ſentent avant que d'imaginer; ſe ſouviennent beaucoup & raiſonnent peu, ou point; qu'ils ſont remuans & même actifs, mais uniquement d'imitation, & même encore aſſez groſſiere; qu'ils ſaiſiſſent aſſez bien les objets, mais en gros & par maſſes détachées, ſans jamais ſonger à les détailler, & rarement à les comparer; & qu'ils ne vont guere que par degrés, ou même par ſauts, toujours interrompus par la légéreté & la pareſſe, ou, ce qui eſt peut-être plus exactement vrai, par les beſoins & les difficultés. Le plan le plus convenable des études eſt donc décidé par l'ordre naturel des connoiſſances humaines; & tout va ſe développer ſans effort.

Partie hiſtorique des Sciences.

Je vais jetter une eſquiſſe légere, mais diſtincte des grands objets de nos ſciences, & des moyens de s'en aſſurer.

Hiſtoire de la Religion.

L'hiſtoire de la Religion a deux parties; celle du Peuple de Dieu, laquelle remonte à l'origine des ſiecles, ce que n'a fait aucune autre Hiſtoire; & celle de l'Egliſe, qui, remplaçant ce peuple proſcrit, ne finira qu'avec le monde. L'une con-

tient les faits, les loix & les oracles, qui ont préparé le Meſſie; l'autre nous montre la loi nouvelle & immuable, établie par le Meſſie & ſes Apôtres, avec l'oracle toujours ſubſiſtant dans l'Egliſe, qui explique ſes myſteres, & conſerve ſa doctrine. Les monumens authentiques de cette hiſtoire ſont, d'une part, les livres ſacrés de l'ancien & du nouveau Teſtament; & de l'autre, les déciſions des ſaints conciles généraux, & les traditions unanimement reçues des anciens Peres. On y ajoute la ſuite de la diſcipline, des rits & des établiſſemens divers, moins eſſentiels ſans doute, puiſqu'ils peuvent changer, mais qui conſtituent ſpécialement l'Hiſtoire Eccléſiaſtique. Voilà les faits de la religion, & l'objet de ce qu'on appelle théologie poſitive, ſans laquelle il n'y eut jamais que de vains & dangereux raiſonneurs. Je ne parle donc ici que de la religion révélée. L'hiſtoire des religions fauſſes & des héréſies en eſt, à la vérité, un acceſſoire, mais qui dépend de la morale, puiſque c'eſt l'hiſtoire, non de Dieu, mais des hommes.

Hiſtoire de la Morale.

L'hiſtoire de la morale eſt ce qu'on nomme ſimplement l'hiſtoire, c'eſt-à-dire, celle des hommes, en tant qu'agens libres & ſociables; c'eſt donc l'hiſtoire de l'eſprit & du cœur humain, des opinions & des entrepriſes, des nations libres & des peuples policés, des loix & uſages publics, & des faits domeſtiques.

L'on regarde la géographie politique & la chronologie comme les préliminaires de l'hiſtoire, quoiqu'on ne les connoiſſe que par l'hiſtoire; mais c'en ſont des extraits qui guident, ſauf à les vérifier en chemin faiſant.

Il y a des hiſtoires univerſelles, compilées ou extraites des autres; les hiſtoires nationales & les perſonnelles. Il y a les mémoires, qui ne comprennent que certains tems ou certaines choſes; & les diſſertations hiſtoriques, qui diſcutent des époques ou des faits; enfin, les médailles, les archives & les autres anciens monumens, qui ſervent à conſtater des dates, des uſages, ou même des événemens qui font titre.

Dans les grandes hiſtoires on obſerve le caractere général des hommes, & les influences toujours puiſſantes du droit primitif de la nature, l'origine des Etats, & leurs conſtitutions diverſes; les rapports de la religion & des mœurs, du droit public & des loix, des uſages & des arts, les établiſſemens de ces choſes, les cauſes des variations, & leurs effets.

Dans les hiſtoires perſonnelles, on cherche des idées inſtructives & de grands exemples; comment certains hommes & ſi peu d'hommes ſont devenus la gloire de leur Patrie, & les modeles de la poſtérité.

Dans toutes on diſtingue, avec grand ſoin, les Ecrivains originaux & contemporains, de ceux qui écrivent ſans garans, ou après coup; les Hiſtoriens qui ont dû être inſtruits & ſinceres, des hommes obſcurs, paſſionnés, ou intéreſſés à être faux.

Mais dans l'hiſtoire, que de récits de pure curioſité! & ne ſeroit-ce pas un beau travail d'entaſſer dans ſa tête une multitude de détails également inutiles à la ſociété & à nous-mêmes, ou dont tout le réſultat eſt qu'il y a eu des ſcélérats & des fous. Lire l'hiſtoire, & étudier l'hiſtoire, ſont deux choſes très-différentes; l'un eſt l'amuſement de l'oiſiveté; l'autre eſt l'occupation de la

raiſon : l'un fait des conteurs, l'autre des ſages. Le vrai but de l'hiſtoire eſt de nous éclairer, moins ſur ce qu'on a fait, que ſur ce que nous devons, ou pouvons faire ; comme on étudie la phyſique, moins pour ſavoir ce qui eſt, que l'uſage dont il peut être.

Hiſtoire de la Phyſique.

L'hiſtoire de la phyſique eſt ce que l'on nomme l'hiſtoire naturelle, ſoutenue de la phyſique expérimentale ; c'eſt-à-dire, la collection de tout ce que l'on connoît de la nature, ſoit par la ſimple obſervation, ſoit par des eſſais haſardés ou réfléchis, avec ou ſans inſtrumens.

1°. L'hiſtoire naturelle, qu'on nomme autrement la coſmographie, eſt la deſcription de cet univers viſible & des êtres qu'il contient ; c'eſt donc premiérement la notice générale du Ciel & des aſtres ; de notre athmoſphere, & des météores qui s'y forment.

2°. La géographie phyſique, laquelle, ſans égard aux diviſions politiques qui ſont l'ouvrage des hommes, & auſſi inconſtantes qu'eux, décrit la terre par les climats & les mers, les montagnes & les fleuves, les ſources minérales & les volcans, &c.

3°. Ce qu'il a plu d'appeller ſpécialement l'hiſtoire naturelle, c'eſt-à-dire le détail des corps terreſtres, diviſé en trois *Regnes*, des minéraux, des végétaux & des animaux. Ces trois regnes ſe ſubdiviſent par claſſes, genres & eſpeces ; & dans toutes il y a à obſerver, non pas ſeulement leurs noms & leurs figures, ce qui demande cependant un tems & une mémoire extraordinaire ; mais encore leurs terres natales, leurs formations & leurs

variétés, leurs propriétés & leurs uſages. Les végétaux ont leur hiſtoire particuliere, qui eſt la botanique : & il y en a une pour l'homme ſeul, qui eſt l'anatomie ; mais celle-ci eſt preſque toute de phyſique expérimentale. Il y a même une ſorte de phyſique de l'ame, en tant qu'unie au corps ; & ce n'eſt pas une des moindres parties de la médecine & de la morale.

L'obſervation appartient certainement à l'expérience phyſique ; mais n'eſt point du tout ce qu'on nomme phyſique expérimentale. Dans celle-là il ne faut que des yeux, de l'attention, & un peu de jugement. Dans celle-ci, l'eſprit raiſonne, & la main travaille : déja riche des découvertes de l'autre, elle y ajoute ſes propres inventions ; & alors elle peut ſe préſenter ſous deux faces très-différentes ; ou bien, ſuivant un plan coſmographique quelconque, elle met ſes épreuves à côté de chaque objet, pour en éclaircir les propriétés ; & c'eſt à cette méthode ſage que ſemblent ſe borner les plus célebres Académies, pour l'aſtronomie, la chymie, l'agriculture, &c. ou bien, plus hardie, elle annonce une théorie, qu'elle étaie de ſes opérations, quoiqu'il y ait des parties entieres de la phyſique qu'elle n'effleure ſeulement pas.

D'ailleurs, dans l'hiſtoire naturelle, il eſt aſſez permis de ſe défier des faits ; car combien de rapports haſardés par gens qui n'ont point vu, ou qui ont mal vu ; & combien d'opérations équivoques, dont d'autres eſſais combattent les réſultats ! Il faudroit tout vérifier par ſoi-même, ou n'en croire que des garans ſûrs.

Théorie des Sciences.

En tout genre, l'hiſtoire ſeule fait les érudits ; il faut encore la théorie pour faire des ſavans, & les ſciences ne peuvent être complettes, qu'autant que l'on a tous les faits néceſſaires pour les former. Tant que l'on devine, ou que l'on ſuppoſe, l'on n'a que des hypotheſes, des aſſertions proviſoires, qui amuſent l'eſprit, qui ſuffiſent à l'ignorance, que l'orgueil peut ſoutenir, mais que la prudence ne ſuit qu'en tremblant ; comme l'on marche dans l'obſcurité en attendant le grand jour.

Théorie de la Religion.

Si ces réflexions ſont juſtes, il s'enſuit qu'il ne peut y avoir de Théorie & plus ſûre & plus nette, que celle de la Religion, puiſque les faits qui lui ſervent de baſe ſont décidés & authentiques, & qu'il n'eſt point d'ignorance plus honteuſe que celle de la vraie Théologie ; puiſqu'il n'eſt point de ſcience plus importante & plus aiſée à apprendre, & que, ſi néanmoins il y a tant d'obſcurité & de diſputes dans cette étude, c'eſt que ce qu'on appelle Théologie, n'eſt point la Théologie.

La Théorie de la Religion eſt proprement la Théologie ſcholaſtique, tant dogmatique que morale, différente de la poſitive, qui eſt l'hiſtoire, non-ſeulement par l'arrangement méthodique des choſes, qui en eſt le fonds, mais auſſi par les inductions de pure raiſon, qu'elle tire des points décidément révélés, & qui en ſont l'acceſſoire.

La Théologie dogmatique n'eſt & ne peut être qu'une Logique ſaine, appliquée aux faits de la Religion, pour traiter avec ordre des Dogmes,

de Dieu & de ſes Myſteres, de l'Egliſe & de ſes Sacremens. Encore même cette multitude épineuſe de queſtions qu'elle agite, ſe réſout naturellement en une ſeule : y a-t-il ſur la terre un tribunal conſtamment infaillible ? Après quoi, il ne s'agit plus que d'entendre ce que ce tribunal a prononcé, & de ſe taire ſur le ſurplus.

La Théologie morale, qui ſe réduit de même à une ſeule grande regle, la conformité de nos volontés à celles de Dieu, n'eſt de même qu'un développement ſuivi de la Loi de l'évangile, & des ordonnances de l'Egliſe univerſelle. Mais cette partie a une appendice très-conſidérable, & dont on fait une ſcience à part. C'eſt le Droit-Canon, qui regle dans l'Egliſe l'ordre extérieur & la diſcipline générale ; la différence des perſonnes, leurs devoirs & leurs droits ; l'uſage des choſes ſacrées, & des biens qui appartiennent à ces choſes, ou aux perſonnes : ce qui, fort ſimple dans les commencemens, à force de varier ſelon les tems & les lieux, eſt devenu très-compliqué, très-étendu, & très-aiſé à confondre avec la morale humaine.

Théorie de la Morale.

La Théorie de la Morale a deux parties, la Métaphyſique & le Droit.

La premiere conſidérant l'homme en lui-même, comme un être intelligent & libre, capable de projets & de direction, de mérite & de blâme, remonte aux principes des mœurs, l'amour-propre & la raiſon ; l'indépendance primitive & la ſociabilité ; la ſouveraineté de Dieu & ſa providence ; & en déduit les préceptes de la religion naturelle, & les regles générales de notre conduite.

La ſeconde, ſuivant l'homme dans ſes relations diverſes, ſe compoſe de plus en plus : & delà.

1°. Le droit naturel, qui aſſigne les droits & les devoirs reſpectifs des hommes, antécédemment à toute convention & établiſſement de leur fait. Ce droit univerſel dans ſon origine, & impreſcriptible dans ſon eſſence, eſt la baſe néceſſaire de toutes les Loix.

2°. Le droit des gens, qui ajoute au droit de la nature les conventions libres des particuliers, ou des ſociétés, par leſquelles ils cedent ou promettent quelque choſe, ou par pure bienfaiſance, ou en vue de plus grands avantages.

3°. Le droit public des Etats, qui, les partageant en ſouverains & en ſujets, détermine l'autorité des uns & les privileges des autres, & dirige au plus grand bien le concert général des forces & des volontés.

4°. Le droit civil, qui regle entre les concitoyens les obligations des perſonnes, & les diſpoſitions des biens; & y ajoute la *ſanction* des peines, pour contraindre les réfractaires, & réprimer les offenſeurs.

5°. Enfin, l'économie perſonnelle, qui, toujours ſubordonnée à la Religion & aux Loix, apprend à réunir l'agréable & l'utile, par l'intelligence des affaires, & l'aimable civilité.

Voilà tout le ſyſtême du vrai ſage. Toute autre Philoſophie avilit l'homme, au lieu de l'illuſtrer. Mais le moral eſt inſéparable du phyſique : tout eſt lié dans les ſciences, comme tout ſe tient dans l'Univers.

Théorie de la Phyſique.

Une vraie Théorie Phyſique ſeroit, ce ſemble,

celle que l'on déduiroit d'un petit nombre de principes bien exiſtans, mais qui n'auroient de cauſe immédiate que Dieu même; comme ſi, par exemple, on faiſoit tout dépendre de ces deux ou trois propriétés primitives de tous les corps, la figure, la gravitation, & le reſſort; & que, par des calculs fondés ſur les faits, on expliquât également & les phénomenes particuliers, & la marche générale de la nature. Mais au défaut de principes ſuffiſans, on ſe borne aux cauſes prochaines pour en tirer des regles palpables; & la maſſe de ces regles peut ſe diviſer en deux ſortes.

1°. Les ſciences ſenſibles, qui n'inſtruiſent que d'après l'expérience. Telles ſont la Chymie, l'Agriculture, & la Médecine, leſquelles ſe rapportent aux trois regnes de l'hiſtoire naturelle.

3°. Les Mathématiques, qui de plus s'appuient ſur la Géométrie, & ſur le calcul. Telles ſont la Méchanique, qui donne les principes des forces en mouvement, & des inſtrumens de toute eſpece; l'Aſtronomie, qui, ſuivant l'ordre & le cours des aſtres, dirige la Chronologie, l'Horlogerie & le Pilotage; l'Optique, pour la lumiere & la magie des couleurs; l'Acouſtique, pour les ſons & l'harmonie; la Pyrotechnie pour l'artillerie & les feux d'artifice: ce qui embraſſe le reſte de la nature connue.

Il ne faut pas s'étonner que l'on trouve tant de choſes reſſerrées dans de ſi petits volumes; & qu'il faille cependant tant de volumes, pour ne ſavoir qu'imparfaitement ces choſes. C'eſt qu'en effet, la Théorie Phyſique eſt très-bornée; mais elle ſuppoſe & rappelle la connoiſſance des faits, qui eſt immenſe.

Pratique des Sciences.

Mais la plus belle théorie ſeroit la plus miſérable vanité, ſi l'on ſe bornoit à ſavoir ſans agir, ou que les actions démentiſſent les connoiſſances. Or, la pratique, je dis, la bonne & la ſeule ſûre, ce ſont ces mêmes théories réduites en exercice, chacune ſelon ſon objet. Et c'eſt par-là que l'homme ſe conduit vraiment en homme, Chrétien & Philoſophe, non en brute ni en automate, par ſenſation & par routine.

Pratique de la Religion.

La pratique de la Religion, également éloignée de la ſuperſtition qui rend imbécille, & du fanatiſme qui rend féroce, eſt pour les Paſteurs le gouvernement de leur Egliſe, & l'adminiſtration des Sacremens; pour les Docteurs, la prédication & la controverſe; pour les Bénéficiers, la priere & la frugalité; pour tous, la foi éclairée, la piété ſolide, & la charité univerſelle. Mais celles-ci ſont le principe & la fin, le fondement & le faîte de l'édifice éternel: car ſans elles, Dieu eſt oublié ou inſulté; le Controverſiſte aigrit, au lieu de convaincre: le Prédicateur amuſe, au lieu de toucher; le Confeſſeur égare, au lieu de diriger; le Bénéficier ſcandaliſe, au lieu d'édifier; le Paſteur s'endort, ou gouverne avec le ſceptre qui dans des mains de paix ne fait que des hypocrites ou des rebelles; & les brebis étonnées ſe diviſent, ou ne ſe rapprochent que pour s'entre-déchirer. La religion ne prêche que l'ordre & l'amour; elle n'ôte point la raiſon; mais elle l'épure & l'anoblit; elle ne détruit pas les hommes; mais elle en fait des Saints.

Pratique

Pratique de la Morale.

La morale humaine n'eſt point le Chriſtianiſme; mais elle ne peut le contredire; elle vient du ciel, comme lui. La pratique de la morale, c'eſt la juſtice, qui comprend également la piété & l'humanité, & dans ces deux, toutes les vertus.

La piété adore Dieu avec le reſpect profond d'une foible créature pour le Maître éternel de l'Univers; & la tendre confiance d'un fils honnête pour un pere.

L'humanité active & généreuſe cherche ſon bien-être dans l'avantage des autres; & ſelon ſes rapports différens, elle prend pluſieurs noms.

1°. La probité, qui eſt la juſtice rigoureuſe due à tous les hommes, ce qui ſemble préſenter une idée plus étroite, puiſqu'elle ſemble bornée à tenir ſa parole, & ne point faire tort.

2°. La politique, moins générale encore, puiſqu'elle ſuppoſe les hommes diviſés d'intérêts. C'eſt l'art de procurer à ſa nation les plus grands biens, ſans interrompre l'amitié avec les étrangers. C'eſt l'art propre des Ambaſſadeurs.

3°. Le Miniſtere, qui a pour objet d'unir ſi étroitement la dignité du Souverain, & l'intérêt des Peuples, qu'en étendant les reſſources de l'Etat au profit des particuliers, les talens des particuliers concourent à la gloire de l'Etat, & que les Finances ſoient un moyen, non de deſtruction, mais de force & d'embonpoint.

4°. La Légiſlation, qui, étudiant le génie & la poſition des peuples, leur fait trouver les loix néceſſaires & l'obéiſſance douce. A ſa ſuite ſont la Magiſtrature, qui, exerçant une portion de la

ſouveraineté, applique l'autorité des loix au maintien de la paix intérieure & de l'ordre public; & la Procédure, qui, inſtruite des loix & des formalités judiciaires, aide les particuliers à ſoutenir leurs droits devant les Tribunaux.

On pourroit, ce ſemble, parler ici de l'éloquence; mais j'oſe à peine la compter dans les Arts moraux, parce que je n'y vois en tout qu'une imagination qui en maîtriſe d'autres, & un talent équivoque qui ſert également le menſonge & la vérité, le vice & la vertu.

5°. L'économie domeſtique, qui travaille à mettre chez ſoi l'ordre & l'aiſance relative à ſon rang, au point de pouvoir encore aider l'Etat, & ſoulager les malheureux.

Cette partie a deux annexes importantes; la pédagogie, ou l'art de diſpoſer les enfans à devenir des hommes ſages & vigoureux, utiles & agréables; & la politeſſe, qui, pêtrie de modeſtie & de complaiſance, rend les autres auſſi contens d'eux que de nous.

Voilà les produits de la théorie des mœurs.

Pratique de la Phyſique.

Le but de la morale eſt la vertu; celui de la phyſique l'induſtrie. Ici le détail eſt infini; puiſque l'activité humaine a formé autant d'arts, que la nature libérale lui a préſenté d'objets. Mais pour ſe mettre à l'aiſe, on peut les ranger tous ſous quatre ou cinq claſſes.

1°. Les arts phyſiologiques, qui opérent ſpécialement ſur les qualités des corps & leurs effets.

2°. Les arts mathématiques, ſur les quantités & leurs rapports.

3°. Les arts manouvriers, ſur les formes & leurs uſages.

4°. Les arts d'imagination, dont le mérite eſt de bien copier la nature.

5°. Enfin, les arts d'exercice, qui mettent en méthode nos mouvemens ſpontanés.

Arts Phyſiologiques.

Les Arts Phyſiologiques ſont l'Agriculture, la Chymie & la Médecine.

Je mets avant tous l'Agriculture, parce que c'eſt ſa place; parce que c'eſt le plus reſpectable & le plus néceſſaire des arts; je dirois encore, le plus agréable, ſi le luxe n'avoit corrompu les vrais goûts de la ſimple, belle & ſage nature. Si vous ne voyez dans l'Agriculture qu'un miſérable au bout d'une charrue, & des bœufs qui ſillonnent péſamment un champ qui n'eſt point à lui, vous n'en avez point d'idée. Il s'agit de connoître la nature des terres & de les améliorer; d'y adopter les plantes & de perfectionner leurs fruits; de multiplier les troupeaux, & de nous orner de leurs dépouilles : les forêts, comme les vergers, s'embelliſſent par ſes ſoins; le vin & le miel ſont ſes dons; la Botanique lui demande les ſimples; les Manufactures ſa ſoie, ſes laines & ſes chanvres; la chaſſe & la pêche ſont de ſa dépendance. La campagne produit tout; les Villes ne font que conſommer. Qu'on me pardonne cet éloge; j'écris au milieu du plus riant & du plus riche payſage.

La Chymie ne préſente de même à l'eſprit inattentif, qu'un homme ſale auprès d'un fourneau; mais, outre ſes découvertes en Phyſique, & ſes remedes en Médecine, la Poterie, depuis la cruche

du Payſan, juſqu'à la plus brillante porcelaine, la verrerie & ſes glaces, la métallurgie & ſes émaux, la teinture & ſes couleurs, la diſtillation & ſes parfums, ne ſont que des parties de cet art important.

La médecine, dont on peut dire trop de bien & trop de mal, ſe partage en diétetique, pharmaceutique, & chirurgicale; & delà trois profeſſions moins néceſſaires par nos infirmités, que par nos excès. Ce ſont eux qui, compliquant ſans ceſſe les principes de nos maux, rendent dangereuſe la pratique d'un art, dont la théorie ne peut ſe fixer.

Arts Mathématiques.

Les Arts Mathématiques ſont la méchanique, l'Architecture, la Marine & la Guerre.

La Méchanique eſt l'art des inſtrumens pour l'aſtronomie, l'hydraulique, la muſique, les métiers, &c. L'horlogerie n'eſt qu'un de ſes emplois, & ſes jeux ſont des prodiges. Rien ne rend plus ſenſible, combien l'homme eſt ſupérieur aux bêtes, & combien l'adreſſe l'emporte ſur la force. Tout lui cede, & la nature ſemble ſe plaire à lui obéir.

L'Architecture, dans l'uſage commun, n'eſt guere qu'un peu de deſſein, de maçonnerie & de charpente. C'eſt dans les ponts & chauſſées, dans les temples, places & ſpectacles publics, qu'elle peut développer ſon génie, quand la magnificence lui permet de travailler en grand. J'ajouterois les fortifications, ſi elles n'en différoient par leurs principes, autant que par leur objet.

La marine comprend la conſtruction, le pilotage & la manœuvre; que ne comprend-elle pas? Un vaiſſeau en mouvement eſt le chef-d'œuvre

de preſque tous les arts ; une machine qui étonne, même celui qui l'a faite, & celui qui la dirige.

La guerre eſt, par excellence, l'art de la gloire dans l'idée de tous les peuples, moins ſans doute par les dangers où il expoſe, que par l'amour généreux de la Patrie, qui les fait braver ; moins par les connoiſſances qu'il exige, que par le génie qui le guide. On ne l'apprend ni dans les ſalles d'armes, ni au manege. La fortification & l'artillerie ne ſont que ſes ſervantes. C'eſt la combinaiſon des marches, le choix des camps, la mobilité des troupes ; c'eſt une méchanique d'un ordre ſublime & tranſcendant, qui emploie des multitudes d'agens animés contre d'autres agens ſemblables, où les forces des corps ſont en raiſon des ames, & où l'inertie même ſe calcule... Mais de quoi vais-je parler ? Il ne convient qu'aux héros de révéler leurs ſecrets ; j'oſerai ſeulement dire qu'un militaire ſans amour de la Patrie & ſans talens, n'eſt qu'un artiſan armé, qui expoſe ſa vie dans une campagne, comme le couvreur ſur un toit.

Arts Manouvriers.

J'ai compté les autres ; ici le nombre eſt celui de nos beſoins, multiplié par nos caprices ; le pays où il y en a le plus, eſt donc le pays le plus induſtrieux ; mais non pas le plus ſage, à moins qu'il n'en faſſe une reſſource pour ſubſiſter. Le bois ſeul occupe plus de dix ſortes d'ouvriers, le bucheron & le charbonnier, le ſabotier & le ſcieur de long, le charpentier & le menuiſier, le charon & le tonnelier, le ſculpteur & le tourneur, l'ébéniſte, &c. Je dis donc, en trois mots : il y a des arts de néceſſité, comme la ferronnerie ; de commodité, comme l'imprimerie ; de pur luxe, comme

les modes. Après cela, que l'on ſe donne la peine de parcourir les atteliers divers ; il n'en eſt pas un qui ne ſoit digne d'attention, par l'invention des machines, ou par l'adreſſe des mains.

Le commerce eſt moins un art que l'agent des arts : il fournit aux manufactures les matieres, & met en valeur les produits. Il doit connoître le prix des choſes brutes & façonnées, les facilités des tranſports, & le cours de l'argent, pour chaque lieu ; c'eſt ſa partie hiſtorique ; ſa théorie eſt toute de calcul, & ſa pratique d'activité, pour multiplier ſes ventes, & hâter ſes paiemens, & mettre ſon crédit au-deſſus de ſes vices.

Arts d'Imagination.

Les Arts d'Imagination ſont la muſique, la peinture & la ſculpture ; amuſemens, ſouvent trop eſtimés, du loiſir & du goût.

La muſique, faite pour exprimer par les ſons la nature & les ſentimens, emprunte des mathématiques les principes de l'harmonie, & de l'imagination la mélodie des chants ; c'eſt par leur concours, qu'elle va juſqu'à l'enchantement ; mais le ſimple exécuteur n'eſt qu'un agréable manœuvre.

La peinture, travaillant d'après l'hiſtoire & la nature, compoſe ſes ſujets de génie, & ajoute au deſſein la ſéduction des couleurs, & les fineſſes de la perſpective ; fruit d'une étude longue & de talens heureux.

La ſculpture, plus bornée, parce qu'elle eſt plus aſſervie à ſa matiere, tire ſon plus grand mérite du choix des attitudes, & des ornemens dont elle enrichit l'architecture. Elle s'ennobliroit, ſi, au lieu de nous retracer ſans ceſſe les folies de la

fable, on l'employoit davantage à conſacrer la mémoire de nos grands hommes.

Arts d'Exercice.

Les Arts d'Exercice, les ſeuls que notre éducation admette, ſont la danſe, les armes & le manege. La courſe & la nage, dont les anciens faiſoient tant de cas, ſont abandonnées au vil peuple ; la paume paroît trop fatigante, & la chaſſe eſt devenue meſquine, depuis que les Nobles ont dédaigné leurs châteaux, pour s'enterrer dans les villes.

Le manege eſt en honneur comme il le mérite.

La danſe donne des graces ; & la nature l'a inſpirée comme le chant à tous les peuples.

Les armes ſont néceſſaires chez un peuple qui porte des armes au milieu de la paix, & où il eſt toléré que l'on s'égorge avec un étourdi.

Mais, quand on penſe que la jeuneſſe apprend à danſer juſqu'à vingt ans, pour ne plus danſer à trente, & ſavoir à peine marcher à quarante ; & qu'elle apprendroit les fortifications, l'artillerie, & tous les exercices de la guerre dans le tems qu'elle emploie à faire des armes, qui ſervent ſi peu à la guerre, on a droit de s'étonner que les hommes mettent tant de perfections & de ſoins à deux exercices qui ne rendent l'homme ni aimable ni guerrier. Tant il importe de donner à chaque choſe ſon vrai prix, & de n'eſtimer les arts & les talens qu'à proportion qu'ils ſont eſtimables & utiles à la Patrie.

Je n'ai pu me refuſer d'être un peu long dans cet article, parce que j'aime tous les arts, & pour faire ſentir combien il y a de choſes dont on ne donne pas même les premieres idées. N'eſt-on

donc fait que pour apprendre un peu de latin & de dialectique ? Faut-il y conſumer les plus précieuſes années de la vie ? De quoi cette riche proviſion ſervira-t-elle à la ſociété ? A quel emploi pourront aſpirer ces enfans qui nous ſont ſi chers, pour qui nous faiſons tant de projets ? Eſt-ce-là ce qu'attend la Patrie ? & une Nation ſi éclairée, ſi glorieuſe, a-t-elle pu s'en contenter ?

Concluſion.

A préſent nous avons un grand point de vue, un tableau général, &, ſi je ne me trompe, aſſez méthodique, des connoiſſances humaines. C'eſt par les faits qu'il faut commencer, je le répete encore ; mais cela n'empêche pas qu'on ne puiſſe dès-lors, & même qu'on ne doive jetter à propos, & autant de fois que l'occaſion le permet, quelques ſemences de théorie. L'on ne peut trop montrer à l'eſprit qu'il y a des regles à ſuivre ; & encore convient-il qu'elles ſoient plus en autorité qu'en raiſons, parce qu'il eſt plus ſimple d'obéir que de raiſonner ; & qu'on les rende ſenſibles par quelques remarques pratiques, ſoit ſur les choſes, ſoit ſur les perſonnes ; ce qui regarde ſur-tout la religion & les ſentimens, la décence & la ſanté, qui ſont d'uſage dès les premiers inſtans, & dans tous les inſtans. Ceci eſt une affaire de prudence & de zele, des plus importantes ſans doute, mais qui, dépendant preſque toujours de circonſtances momentanées, ne peut être ſoumiſe à des regles.

L'on ne peut regler que l'ordre & la diſtribution des études : & il faut ſuivre non-ſeulement l'ordre & l'importance des choſes, mais auſſi, & encore plus, la force & le progrès des facultés. D'abord voir les choſes purement ſenſibles, d'i-

magination, & les maſſes avant les détails ; enſuite celles de ſentiment réfléchi & de ſimple raiſon ; & puis celles de combinaiſon & de preuves, comme les plus mal aiſées : les tempérer alors même par les autres ; les varier toutes par des exercices de corps qui délaſſent & amuſent, ſoutiennent & fortifient ; ne point ſe précipiter pour avancer ; aller toujours au but, ſans s'égarer ; mais en ſe prêtant de bonne grace à tous les détours qui en facilitent l'approche.

Il s'agit donc à préſent de répartir chaque choſe ſuivant les tems ; enſorte qu'un jour prépare à l'autre ; que l'étude d'une année ſoit le commencement de la ſuivante, & que les dernieres leçons ne ſoient conſtamment que des développemens des premieres.

Par-là, les études inſtrumentales, ainſi que les eſſentielles, marcheront comme de front, & à peu près ſur une même ligne, s'élargiſſant peu à peu, avec proportion, ſans effort, ſans retour en arriere, jamais au delà de ce que le génie des ſujets pourra ſaiſir & conſerver ; mais autant qu'il faudra, pour qu'aſſez pleins de faits sûrs & de bons principes, ils puiſſent de bonne heure commencer à agir, étendre eux-mêmes leurs connoiſſances, fortifier leur raiſon, & perfectionner leurs mœurs. Heureux les éleves qui ſeront parvenus à ſavoir ſe ſentir, lire, réfléchir & conſulter ! Heureux les maîtres, qui pendant les premieres années, auront pu les conduire juſques-là ; plus heureux ceux qui pourront dire : ce jeune-homme ira plus loin que moi. Il n'eſt encore parfait en rien, mais en état de le devenir. Ce ſeroit une grande erreur d'en vouloir davantage.

Fin de la premiere Partie.

DISTRIBUTION
GRADUELLE
DES
ÉTUDES SCHOLASTIQUES.

SECONDE PARTIE.

QUE l'on ne s'épouvante pas du vaſte plan que nous avons tracé : l'on va voir que la carriere n'eſt point impoſſible. Que l'on ne s'imagine pas qu'il n'en ſortira que des eſprits ſuperficiels, confus & préſomptueux : l'on n'eſt point ſuperficiel, quand on a les grands & vrais principes ; l'on n'eſt point confus, quand on étudie avec ordre ; l'on n'eſt point préſomptueux, quand on ne ſait que ce qu'il faut, & autant qu'il faut, pour entrevoir combien il reſte encore à ſavoir.

Les détails ſont immenſes ; mais les principes ſont bornés ; & c'eſt ſur-tout les principes qu'il faut apprendre dans les premieres études : les détails n'appartiennent qu'aux études de convenance. L'on puiſe dans les écoles de l'enfance les connoiſſances inſtrumentales, & les élémens des ſciences néceſſaires ; & de bons élémens menent loin. Les grands développemens ne ſont pas de cet âge, puiſqu'ils doivent être l'occupation de toute

la vie ; & les arts ne vont qu'avec ces développemens, puiſque ce ſont les réſultats des ſciences miſes en œuvre.

Selon la portée ordinaire des eſprits, l'on n'eſt guere capable de choiſir un état avant ſeize ans, ni de s'appliquer utilement à rien avant huit. C'eſt donc à huit ans que je commence, & huit ans que je conſacre aux premieres études ; & c'eſt auſſi à peu près le tems que l'uſage commun, fondé ſur l'expérience, y emploie par-tout, mais qu'il s'agit d'y employer autrement.

Juſques à huit ans l'enfance eſt tendre, le corps délicat, l'eſprit foible. Beaucoup de mouvement, peu ou point d'application gênante ; la plus grande liberté en tout ce qui n'annonce aucun vice de caractere ; mais point d'amour aveugle, point d'admiration pour des gentilleſſes, qui ne ſont que des niaiſeries ou des impertinences ; point d'indulgence pour les volontés de caprice, les petits airs impérieux, & la déſobéiſſance opiniâtre. Que l'on s'accoutume à diſtinguer la vraie vivacité, qui eſt toute d'eſprit & de ſentiment, de l'étourderie des propos, & de la pétulance des manieres. Que l'on accoutume l'enfant à écouter ſes maîtres, à obéir à ſes parens, à reſpecter les choſes ſaintes, à aimer le vrai, à s'aider lui-même, à être courageux vis-à-vis des choſes, & modeſte vis-à-vis des perſonnes, à ſentir qu'il a beſoin de chacun, & que tout peut lui être refuſé ; car c'eſt en effet, ce qu'il doit faire & éprouver toute ſa vie ; & ſans cela, point d'eſpérance qu'il ait jamais l'eſprit droit & l'ame forte.

Qu'il ſache lire & prononcer proprement ; écrire & ortographier couramment ; former les chiffres & les nombrer ; le plus petit catéchiſme & les prieres communes ; voilà toutes les provi-

ſions qu'il lui faut pour entrer dans les écoles publiques ; & ſi l'on pouvoit dès-lors lui apprendre un peu de latin, par uſage, comme il apprend ſa langue en l'entendant parler, comme les enfans de qualité apprennent le françois en Allemagne avec leurs gouvernantes ; que de peine & de tems épargnés !

Il nous faudra autre choſe qu'un Rudiment, des Dictionnaires, & cinq ou ſix Auteurs latins, qui ne ſont même donnés que par lambeaux ; l'on a dû s'y attendre. Il nous faudra des livres élémentaires dans tous les genres ; & heureuſement nulle nation n'eſt plus riche que nous à cet égard ; mais ſi nous manquons de quelques livres convenables à mon plan, il ſera aiſé d'y ſuppléer ; & ſi je manque moi-même à indiquer les meilleurs, on en ſera quitte pour rectifier mon choix.

Quelle facilité, quelle vivacité n'aurions-nous pas aujourd'hui dans les premieres études, ſi les hommes plus zélés peut-être qu'éclairés, à qui l'on doit tous ces commentaires ſur les livres claſſiques, *ad uſum Delphini*, euſſent étendu leurs vues, & donné à la France d'excellens élémens, proportionnés à tous les degrés de la jeuneſſe, & ſur toutes les parties des ſciences. Ce beau préſent les auroit mieux éterniſés ; mais le ſiecle précédent auroit trop de gloire, s'il n'eût pas laiſſé quelque choſe à faire au nôtre, & un travail ſi eſtimable nous eſt réſervé.

Reprenons donc notre plan général, & ſuivons-le.

PREMIERE CLASSE.

De huit à neuf ans.

Deux heures le matin, & autant le ſoir.

Cet âge veut encore beaucoup de ſommeil & peu d'étude à la fois. Enſuite on diminue l'un, & on augmente l'autre, à proportion que les organes ſe fortifient, & que le travail devient habitude; mais dès ce moment, il faut que tout ſoit reglé & que chaque heure ait ſon emploi, à la maiſon, comme à l'école, pour l'amuſement comme pour l'étude.

SCIENCES NÉCESSAIRES.

Religion.

Ce ſera toujours la premiere leçon, & la leçon de tous les jours. Eſt-il concevable que juſqu'à préſent l'on n'ait pas ſenti que cela devoit être, & que des gens qui ſe croient ou ſe diſent les boulevards de la religion, ſoient reſtés en poſſeſſion de le négliger. N'eſt-il pas ſcandaleux que les jeunes gens parlent ſi hardiment de religion dans le monde, & qu'ils en ſoient ſi peu inſtruits; ou qu'ils puiſſent s'imaginer qu'elle n'a pas de meilleurs fondemens que ce qu'on leur en a appris.

L'on commencera par faire apprendre aux enfans le petit Cathéchiſme de Fleury; il eſt vraiment ſubſtantiel, au deſſus de tout éloge, & fait exprès pour mon plan. C'eſt à de tels hommes qu'il convient de faire de petits abrégés; mais s'il étoit permis de toucher à un morceau ſi précieux, l'on ajouteroit à la partie hiſtorique trois ou qua-

tre leçons ſur les Conciles & les Peres ; & autant à la partie dogmatique ſur la grace, les abſtinences & les fêtes.

Morale & Phyſique.

Nous avons *le Livre des Enfans.* C'eſt une idée excellente, que l'on peut perfectionner. L'objet eſt de donner des notions nettes & ſimples de ce qu'il y a de plus important, & de plus commun dans la vie ; de ce qu'on doit voir, ou de ce qu'on voit ſans le connoître.

Connoiſſances inſtrumentales.

Grammaire.

La grammaire la plus ſimple eſt, à coup sûr, la meilleure ; mais on ne peut trop reſter ſur les détails.

L'on enſeignera la grammaire latine ; mais on commencera par la françoiſe, parce que c'eſt la plus néceſſaire ; parce qu'il eſt plus aiſé de l'entendre ; parce qu'on entendra mieux l'autre, en comparant leurs rapports & leurs différences. Et, puiſqu'on n'apprend les langues qu'autant qu'on en ſait les mots, la prononciation de ces mots, leurs inflexions & leur arrangement ſelon le génie de ces langues, il n'y a qu'une bonne maniere de procéder.

D'abord bien connoître les différentes ſortes de mots dont eſt compoſé le langage, & les modifications dont ils ſont ſuſceptibles. Il faudroit toujours l'apprendre par la ſuite ; & s'en donneroit-on la peine, lorſqu'étant parvenu à parler de routine, l'on pourroit s'imaginer que ces diſtinctions

ne ſont que pédanteſques & ſuperflues : interrogez l'expérience. La grammaire décide d'ailleurs le principe, & peut-être l'eſſentiel de la logique des idées. *La Grammaire générale & raiſonnée* donnera ſur cela de bonnes ouvertures.

2°. Apprendre autant de mots qu'il eſt poſſible, & ſur-tout des choſes uſuelles. Le nouvel *Indiculus univerſalis* eſt fait dans cette vue. Ainſi qu'à chaque déclinaiſon, l'on preſcrive pluſieurs mots à traduire pour la leçon ſuivante ; & de même aux conjugaiſons : mais il ſuffira de décliner & de conjuguer, & même de dire ces mots de vive voix. Enſuite que l'on ſache exactement les pronoms, les prépoſitions & conjonctions. Ces mots ſe répetent ſans ceſſe dans le diſcours. Rien n'aidra davantage à hâter les progrès.

3°. Voir dès-lors les regles générales de la proſodie latine ; elles ſont en très-petit nombre. L'uſage & le tems feront le reſte. Il faut au moins marquer les ſyllabes longues & les breves dans une langue, dont la prononciation & l'accent nous ſont inconnus ; mais les fautes de *quantité* empêchent de lire les Poëtes & changent le ſens des mots. Nous n'en ſommes pas là pour notre langue ; cependant la plupart des provinciaux la prononcent plus mal que les étrangers ; & des François manquent également notre proſodie & notre accent ; eſt-il excuſable que l'on y faſſe ſi peu d'attention ?

4°. Réduire la ſyntaxe latine à ſes vrais principes. Si l'on ſe donne la peine de conſulter la *Minerve* de *Sanctius*, & la *Grammaire raiſonnée* (*Philoſophica*) *de Scioppius*, on ſe convaincra que douze ou quinze regles fixes & ſans exceptions, ſuffiſent pour faire face à tout. Il eſt bien étonnant que des ouvrages ſi heureuſement travaillés,

n'aient pas encore détruit ou rectifié tous les autres de cette eſpece.

5°. A chaque regle de ſyntaxe appliquer des exemples latins, courts, mais multipliés, & que l'on fera tourner en françois, pour inculquer les regles, & accoutumer aux phraſes. On a les Sentences du P. Syrus; les *Penſées de Ciceron choiſies*, par M. l'Abbé d'Olivet, les Maximes de Salomon, & autres de l'Ecriture Sainte. Il n'eſt pas encore tems de rien tourner en latin, parce qu'il faut des matériaux avant que de bâtir.

Arithmétique.

Elle doit être bornée aux trois premieres regles; & ne commencer qu'après les premiers mois. Il ſuffira qu'à la fin, l'on ſoit ferme ſur ce que l'on nomme livret de multiplication, & auſſi exercé à en diviſer les nombres, qu'à les multiplier. On ajoutera aux opérations en chiffres qui doivent être ſimples, les ſignes & les lettres de l'algebre, pour que ce mot ne ſoit plus un épouvantail.

Avec cela, que l'on faſſe écrire chaque jour une des leçons du cathéchiſme, ou du livre des enfans, pour former la main à bien peindre & aſſurer l'ortographe; c'eſt tout ce que je demande pour cette premiere année, & ce peu ſuffit.

Il n'y a point à préſent d'exercices à leur preſcrire. Qu'ils faſſent ce que la nature leur ſuggere; qu'ils ſortent, ſe promenent, ſautent, courent & tombent tant qu'il leur plaira, pourvu que ce ſoit en lieu où ils en ſoient quittes pour ſe relever; même l'hiver, s'ils aiment mieux ſe remuer à l'air froid que d'être tranquilles auprès du feu; ce qui ne manque jamais d'arriver. Ils ſeront bientôt forts, & point enrhumés.

SECONDE CLASSE.

De neuf à dix ans.

Deux heures & demie le matin ; deux heures le ſoir.

SCIENCES NÉCESSAIRES.

Religion.

Le Catéchiſme de Fleury, le même que l'année précédente; mais en latin.

Il faudroit des inſtructions plus longues ſur la confeſſion & la communion ; mais comme les parens croient avoir de bonnes raiſons pour y préparer leurs enfans, les uns plutôt, les autres plus tard, cela ſort de mon plan. D'ailleurs, comme on doit fréquenter ſon Egliſe, & connoître ſon Paſteur, rien n'eſt plus décent que d'aller aux catéchiſmes de Paroiſſe, ſur ces deux importans & redoutables Sacremens.

Phyſique & Morale.

Le livre des enfans, auſſi en latin. Il ſera aiſé d'entendre ces deux ouvrages, puiſqu'on les ſait en françois, & que la grammaire eſt appriſe ; mais, pour plus grande sûreté, il convient que les enfans ſoient préparés à expliquer ce qu'ils récitent.

La géographie moderne, & enſuite une idée de l'ancienne, comparée avec la moderne. On pourra ſuivre la *Géographie des enfans* de Lenglet du Freſnoi. Mais il faut abſolument qu'il y ait des cartes. Point de géographie ſans cartes : on ne l'apprend ſolidement qu'à force de les voir, & le

travail en eſt incomparablement moindre. Point de ſphere que le globe terreſtre. La ſphere armillaire, qui eſt l'ancien ſyſtême du Ciel de Ptolomée, n'eſt plus d'uſage en Phyſique : pourquoi s'obſtineroit-on à la montrer ? Il eſt, au moins, inutile d'apprendre ce qu'il faudroit enſuite oublier ; & l'autre ſphere, qui eſt celle de Copernic, eſt encore trop forte pour cet âge. Les enfans s'y tourmentent beaucoup, & y mordent peu. Il faut aller par degrés ; c'eſt toujours la grande méthode.

Connoiſſances inſtrumentales.

Le Latin.

Dialogues latins ſur les choſes & affaires uſuelles, en phraſes courtes & ſimples. C'eſt le plus utile, & ce qu'on retient le mieux ; il faut les expliquer, les faire traduire, & apprendre par cœur. Nous en avons beaucoup ; mais aucun peut-être qu'il ne faille retoucher pour le fonds ou pour la forme. Ceux qui connoîtront bien les Comédies de Térence, les Epîtres d'Horace, & les Fables de Phédre, les Lettres de Cicéron, de Séneque & de Pline, y travailleront avec ſuccès. Et quand le latin nous refuſera des mots pour les choſes modernes, on pourra en compoſer. Ce livre élémentaire eſt un des plus importans.

L'Arithmétique.

Suivre la diviſion, la regle de proportion & les fractions, appliquer les exemples aux monnoies, poids & meſures : ce ſont des choſes généralement trop ignorées. Faire les mêmes opérations en méthode algébrique. On commencera à en ſentir la commodité dans le jeu des fractions & des rapports.

Nous avons à préſent quatre leçons de mémoire, deux pour le matin, & autant pour le ſoir, & nous n'en aurons jamais davantage. Ne craignez pas que ces leçons faſſent tort au jugement : au contraire, elles le préparent. De quoi jugera-t-on, ſi l'on ne commence par connoître ? La mémoire eſt avide, & ne demande qu'à ſe remplir. Le jugement eſt lent à ſe former ; le danger eſt de le trop preſſer. Quelques obſervations jettées comme par haſard ; quelques queſtions faites à propos, donnent plus de jour à l'eſprit que ces diſſertations déplacées, ces maximes verbeuſes dont on a la mauvaiſe coutume de l'étourdir.

La Danſe.

L'on peut, à cet âge, donner un maître de danſe, mais ſeulement pour marcher. La juſte poſition du corps, le bon air à ſe préſenter & ſaluer, en faut-il davantage ? Les maîtres montrent le menuet ; & éternellement le menuet : rien de plus beau. Un menuet bien danſé eſt le chef-d'œuvre de l'élégance & des graces. Mais où voit-on que le menuet ſoit une danſe d'enfans : cela eſt trop grave, trop ſolitaire pour eux. Les payſans l'entendent mieux ; ils danſent pour ſe remuer, pour ſauter, pour rire. Que l'on me donne des danſes compoſées pour le nombre ; mais ſimples pour la figure, avec des airs bien chantans, bien gais, alors ce ſera un vrai exercice, auſſi amuſant qu'utile à la ſanté, ſur-tout pour l'hiver, où l'on ſort peu, & les enfans ne ſe plaindront point qu'on leur dérobe le tems de leurs récréations, pour les ennuyer à faire toujours platement & triſtement les mêmes pas.

TROISIEME CLASSE.

De dix à onze ans.

Deux heures & demie le matin ; autant le ſoir.

Religion.

Hiſtoire Sainte. Nous en avons beaucoup d'abrégés ; mais le meilleur ſeroit un extrait ſuivi des livres hiſtoriques de l'écriture ſainte, formé autant qu'il ſe pourra du pur texte, que l'on aura l'attention de faire expliquer, en marquant ſoigneuſement le peu que l'on croira néceſſaire d'y ajouter pour lier les faits, & en s'arrangeant de façon que l'ancien & le nouveau Teſtament fourniſſent des leçons à cette année & à la ſuivante. Il ne faut pas gliſſer trop légérement ſur les Loix de Moyſe. Il y un chef-d'œuvre d'économie politique, dont les plus fameux Légiſlateurs n'ont pas approché. Des enfans de cet âge ne peuvent pas le ſentir ; mais il leur en reſtera une idée qui ſervira dans la ſuite.

Morale.

Une petite hiſtoire univerſelle. On peut ſuivre celle que La Croze a faite pour les Princes de Saxe-Gotha, en y changeant, comme il convient, quelques petits endroits ; ou celle qui eſt dans le recueil intitulé, *Science des Gens de Cour, de Robe & d'Epée*, ou celle de Buffier, avec ſes vers techniques. Cette ſorte de vers, quoique peu goûtée par bien des gens, eſt cependant une vraie chronologie en rimes, & par conſéquent plus aiſée pour la mémoire. Or il n'y a point d'hiſtoire ſans chronologie, non plus que de géographie ſans cartes.

Il faut abſolument mettre dans ſa tête le double tableau de l'univers, celui des lieux & celui des tems, & voir ſur le fond de ſon imagination la ligne des grandes époques, comme on parvient à y voir le plan des pays & des mers. Ainſi la chronologie eſt l'objet propre de cette année, en avertiſſant des opinions diverſes, mais ſans les diſcuter.

Phyſique.

La Coſmographie. C'eſt ici le lieu de recourir à la ſphere de Copernic, ſans ſe laſſer de l'expliquer, juſqu'à ce qu'il ne reſte plus de nuage. On a une coſmographie très-ſuffiſante dans la petite phyſique intitulée, je ne ſais pourquoi, *Grammaire des ſciences philoſophiques*, traduite de l'Anglois de Benjamin-Martin. Et l'on conſultera encore, ſi l'on veut, *l'Hiſtoire du Ciel* de Pluche; mais toujours en évitant les ſyſtêmes. Il ne faut que les grands traits de l'univers.

Langue Latine.

L'on fera traduire des traits courts, dégagés des embarras, & toujours analogues aux leçons des ſciences que l'on apprend alors, par conſéquent tirés de la ſainte Bible & des Peres, auſſi bien que des bons écrivains profanes. Les Peres ont ſûrement autant d'eſprit que les plus beaux génies d'Athenes & de Rome. On ne peut les connoître trop-tôt; & cela vaut mieux que de s'attacher à un ſeul Auteur Latin, que le plus ſouvent même on n'acheve pas. Cela fait ſuite avec le reſte, & accoutume aux différens ſtyles. On a les *Hiſtoriæ ſelectæ*, & les *Latini Sermonis Exemplaria*, qui ſont des recueils très-eſtimables. On

a des morceaux choiſis de l'Ecriture & des Peres dans le bréviaire de Paris. Pourquoi ne montreroit-on pas aux jeunes Fideles, ce que l'Egliſe fait réciter à ſes Prêtres au nom de tous les Fideles?

Je n'ai jamais compris que l'on pût travailler ſérieuſement à enſeigner à des enfans les *Délices* & *Elégances*, ou ſoi-diſant telles, d'une langue morte, qu'ils n'entendent point encore, & qu'ils ne ſentiront jamais bien. Ne diroit-on pas que l'ancienne Rome va renaître de ſes ruines, & qu'au ſortir du College, ils vont haranguer le peuple ſur la tribune, ou réciter des Poëmes à Auguſte? Il s'agit d'entendre le latin, non pour le latin même, mais les choſes utiles écrites en cette langue, & de le parler, non pour devenir Préteur ou Conſul, mais pour ſe faire entendre à des étrangers qui ne veulent que nous entendre. Auſſi eſt-il à propos d'exercer dès-lors, & même d'obliger les enfans à parler latin entr'eux & avec leurs Maîtres. La grammaire, les petites phraſes, & les dialogues des deux années précédentes les y ont aſſez préparés.

Arithmétique & Géométrie.

L'on achevera l'arithmétique, en pouſſant l'Algebre juſqu'aux équations ſimples, & en propoſant divers problêmes intéreſſans ſur cet objet. Les *Récréations Mathématiques* d'Ozanam en fourniront des modeles. Quand on va doucement & de ſuite, le travail eſt léger. Ces jeunes têtes apprendront à ſe faire un badinage du calcul.

Enſuite on les initiera aux premiers élémens de la Géométrie, en ſe bornant aux définitions & aux petits problêmes, pour les façonner à la regle & au compas. Les élémens de le Blond, ou de Dechales, ſont plus que ſuffiſans pour lors.

Muſique.

C'eſt auſſi le tems d'apprendre la Muſique, ſurtout l'inſtrumentale, qui demande des doigts ſouples & du tems; mais il eſt eſſentiel de commencer toujours par la vocale : car, quand on connoît la note, la meſure & le mouvement, l'oreille & l'œil ſont libres; il n'y a plus que la main qui travaille, & le progrès devient ſenſible.

QUATRIEME CLASSE.

De onze à douze ans.

Les heures, comme l'année précédente.

Religion.

Suite des extraits de l'Hiſtoire Sacrée, comme ci-deſſus.

On y verra comment le peuple Juif, qui auroit dû cent fois être anéanti, mais qui avoit le dépôt des Oracles, & dont le Chriſt devoit ſortir, s'eſt toujours relevé & ſoutenu, juſqu'à ce que le myſtere du ſalut a été manifeſté au monde, & que l'Egliſe s'eſt établie ſur les ruines de la Synagogue.

Morale.

L'hiſtoire ancienne. Souvenons-nous que c'eſt pour apprendre par cœur, toujours une table chronologique & des cartes devant les yeux; & qu'ainſi elle doit être très-courte, d'environ 200 pages au plus, par conſéquent très-ſubſtantielle, & plus en obſervations qu'en récits. L'immortel *Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle*, de Boſſuet eſt, ſans

doute, un modele en ce genre. On remarquera comment les peuples ſe ſont formés, diviſés, réunis; comment les uns ont ſubjugué les autres, & ont enſuite été ſubjugués eux-mêmes; quels hommes & quels événemens ont le plus contribué à ces grandes révolutions, & quelles influences ont eu mutuellement les unes ſur les autres la politique & la religion, les ſciences & les mœurs.

L'on ne fera qu'une mention très-légere des fables des Grecs adoptées par les Romains, & ſimplement comme d'une partie de leur littérature ou de leur religion. J'en demande pardon aux amateurs de la mythologie; mais un objet ſi extravagant, & qu'il ſeroit plus qu'inutile de connoître, ſans le goût ſervile des ſtatuaires & des peintres qui n'imaginent rien de mieux que de nous les répéter, ne doit pas occuper ſérieuſement un tems court & précieux. Celles qui ſont évidemment morales, ſont corps avec les apologues d'Eſope & de Phédre; &, dans ce point de vue, l'on en fera des lectures agréables & inſtructives, comme nous le dirons dans la ſuite.

Phyſique.

L'hiſtoire naturelle des trois Regnes. C'eſt encore ici un ouvrage à faire.

Les Allemands ont mieux étudié les minéraux, parce que leur pays les invite naturellement à ce travail. L'on ſuivra donc, ſi l'on veut, la méthode de Cartheuſer, ou de quelqu'autre; mais les leçons ſont totalement inutiles en ce genre, ſi l'on n'a des échantillons des principales eſpeces, &, ſi l'on en excepte les pierres précieuſes, c'eſt une très-petite dépenſe. Le plus important peut-être eſt de bien connoître les terres, puiſque c'eſt l'eſ-

ſentiel de l'agriculture. Dans les Provinces où il y a des mines, comme la Lorraine & le Dauphiné, &c. on aura ſoin d'appuyer davantage ſur cet article.

Il en ſera de même des plantes. Il faut un herbier, &, en ſe bornant aux plantes les plus uſuelles, le volume ne ſera pas immenſe. On peut donner une idée des méthodes de Tournefort & de Linnæus; mais comme nous viſons toujours moins au curieux, qu'à l'utile du moment, il vaudra mieux, après quelques obſervations ſur la végétation & la greffe, les ranger ſelon leurs qualités comme remedes, & auſſi comme alimens, ce qui eſt peut-être beaucoup trop négligé, & l'on pourra ſuivre Boerhaave, ou Chomel, &c. d'autant plus qu'on ne les diſtingue bien sûrement qu'à force de les voir. A préſent, les promenades deviennent un exercice autant pour l'eſprit que pour le corps; & toute la campagne devient un jardin de botanique.

L'étude des animaux ſera encore plus reſtreinte. Les grandes ménageries ne ſont que pour les Princes, & les grands cabinets que pour les Capitales. On n'eſt pas à portée d'en jouir; & tout cela même eſt très-incomplet, quoique ſouvent trop chargé; car deux cens papillons, & autant de coquillages, qui ne different que par leurs nuances, n'inſtruiſent pas plus ſur la nature de ces animaux, que deux cens variétés de marbre ſur celle des pierres calcaires. Il eſt permis de s'amuſer des couleurs; mais les moutons, les vers à ſoie, les abeilles, &c. ſont vraiment dignes d'une ſage attention. M. de Réaumur & de Buffon nous prêteront ici de grands ſecours; c'eſt là de ces hommes qui ſavent voir & dire ce qu'ils ont vu.

Le Latin.

Comme l'année précédente.

Les bornes étroites que nous donnons à nos Abrégés d'Hiſtoire, ne nous permettent pas de détailler aucun trait. Nous pouvons trouver ici un ſupplément, en choiſiſſant, pour traduire, les endroits les plus intéreſſans; & il y a une maniere de les rendre infiniment utiles; c'eſt de demander aux Eleves ce qu'ils en penſent, juſqu'à ce que quelqu'un rencontre bien, en les engageant à parler, plutôt qu'en parlant ſoi-même. S'il y a un ſecret pour développer leur raiſon, & hâter leur jugement, je crois que c'eſt cela.

La Géométrie.

L'on continuera les Elémens, en finiſſant par la trigonométrie rectiligne, en joignant par-tout, autant qu'il ſe pourra, la pratique aux regles, en grand & ſur le terrein, pour ôter la tentation ſi naturelle de dire: A quoi tout cela ſert-il? L'on pourra ſuivre, pour cette partie & les ſuivantes, le petit *Cours des Mathématiques* de Wolff, que nous avons en François, ou en chercher un meilleur. Lorſqu'on aura conduit un Enfant juſqu'à la fin des élémens d'Algebre & de Géométrie de Clairaut, il ſaura ſur ces deux objets tout ce qu'il faut ſavoir.

Deſſin.

On commencera, ſi l'on veut, les premieres leçons du Deſſin, par l'ornement & les fleurs, pour prendre une idée du trait & des ombres, enſuite un peu de figure, moins pour prétendre

y réuſſir à un certain point, ce qui demande un travail long & aſſidu, que pour apprendre les proportions du corps humain, & ſaiſir les attitudes.

CINQUIEME CLASSE.

De douze à treize ans.

Mêmes heures.

Religion.

L'on a parcouru l'hiſtorique des Livres ſacrés, il faut paſſer aux Prophetes ; & puiſqu'ils ont compoſé d'avance l'hiſtoire de Jeſus-Chriſt & de l'Egliſe, il paroît convenable de former la ſuite des extraits, moins ſelon l'âge de ces Ecrivains inſpirés, que ſelon l'ordre des faits. On y verra, avec admiration, la ſublimité des idées & l'exactitude des rapports, fondemens ſenſibles de la Religion établie par l'eſprit ſuprême, ſeul capable d'annoncer l'avenir, parce que tout eſt préſent pour lui.

Cela n'occupera que quelques mois ; & enſuite l'on commencera l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, juſqu'à l'époque de la paix de l'Egliſe ſous Conſtantin. On pourra conſulter ici, comme pour les autres, parties, les *Principes de l'Hiſtoire* de Lenglet du Freſnoi. Nous avons de plus l'*Abrégé chronologique* de Maquer, &c. mais je demande cet ouvrage en Latin, parce qu'il s'agit de la Religion, & que cette langue lui eſt conſacrée ; ſeulement on continuera de faciliter les leçons par une explication légere.

Morale.

L'Hiſtoire moderne, auſſi abrégée que l'ancienne, mais auſſi pleine d'objets réellement importans. Les Nations libres du Nouveau-Monde, préſentant, comme les premiers hommes connus, des images du Droit naturel, méritent, à cet égard, une attention particuliere. Outre Lenglet du Freſnoi, nous avons un Ouvrage bien ſupérieurement écrit; c'eſt l'abrégé de l'*Hiſtoire univerſelle* de M. de Voltaire Tout y eſt réfléchi, & tous les traits peignent. Seulement, comme on travaille pour des Enfans, il faut éviter toute inſinuation, tout point de vue, d'où peuvent leur naître des difficultés que l'on n'a pas alors le loiſir de réſoudre.

Phyſique.

Nous allons commencer un cours de Phyſique expérimentale; & M. l'Abbé Nollet ſera notre principal guide; mais nous nous bornerons pour cette année aux propriétés communes des corps, à ce qui regarde en général, l'eau, l'air, le feu, & la lumiere. Il nous faut ici quelques machines, & une main un peu exercée à s'en ſervir.

Mathématique.

La Méchanique ſe place naturellement à côté des premieres leçons d'expérience phyſique. Ces deux études s'appuient, & n'en font qu'une; mais il faut voir toutes les machines que l'on peut, & les faire jouer ſoi-même.

Deſſin.

Le Deſſin marchera auſſi de concert avec elles, en s'occupant des machines & de l'Architecture. On trouvera des machines à choiſir dans le beau Recueil que l'Académie des Sciences a autoriſé de ſon approbation; mais le mieux ſeroit d'avoir des modeles en petit, & l'excellent de les deſſiner d'après Nature. Quant à l'Architecture, je dois obſerver ici, puiſque l'on s'y méprend quelquefois, que c'eſt l'entente des touts & la diſtribution des parties, relativement à l'emplacement & à la deſtination des édifices, qui conſtituent l'Architecture, & non les cinq Ordres, qui n'en ſont que l'ornement. Il faut donc s'exercer ſur les plans réels, plus que ſur les élévations de parure.

Le Latin.

Le Latin va toujours parallelement aux autres études. Nous en ſommes à l'Hiſtoire moderne; nous en donnerons quelques traits, quelques deſcriptions, quelques éloges à tourner en Latin, ſans abandonner abſolument les verſions en François. Je ne commence qu'à préſent à faire écrire en Latin, parce qu'à préſent les Enfans, ayant traduit, & parlé long-tems, en ſont à peu près capables, & que plutôt, ils ne s'y fuſſent eſſayés qu'avec dégoût & ſans fruit.

SIXIEME CLASSE.

De treize à quatorze ans.

Les heures comme auparavant.

Religion.

Suite de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, juſqu'à notre ſiecle.

La Doctrine ſouvent attaquée ou par les violences des perſécuteurs, ou par les illuſions des Hérétiques, & toujours défendue par l'autorité des Conciles généraux, & par les écrits des ſaints Docteurs : la diſcipline aſſervie par l'orgueil, ou corrompue par le luxe, & toujours rappellée par le zele des Chrétiens éclairés ; ce ſont les deux grands objets de cette Hiſtoire, où les écarts & les troubles n'empêchent jamais de voir la perpétuité de la foi, & la pureté des mœurs de l'Evangile.

Morale.

L'Hiſtoire de France. On a la petite Hiſtoire de Châlons, qui n'eſt peut-être pas aſſez lue, & l'*Abrégé* de M. le Préſident Hénaut, qu'on ne lira jamais trop. Mais le point le plus important dans un eſpace ſi ſerré, eſt, ſi je ne me trompe, d'y marquer la trace de notre droit public, ſi peu apperçu dans nos grandes Hiſtoires, & généralement ſi négligé parmi nous. On aura toujours aſſez le tems de voir le ſang ruiſſeler dans les batailles, & d'y compter le nombre des morts. Il faudroit même réſerver quelques leçons pour le Blazon. Ce ſera une occaſion d'indiquer les prin-

cipales Familles & les terres titrées du Royaume.

Phyſique.

L'on continuera la Phyſique expérimentale ; & cette année ſera toute occupée par la chymie, la végétation & l'anatomie. La diſtillation & l'extraction des ſels ; le développement des germes, & l'organiſation des plantes ; le méchaniſme général & la nutrition du corps humain peuvent être partagés avec un tel ſoin, que l'on en prenne des notions aſſez lumineuſes.

Mathématique.

L'on verra les principes de l'Optique, qui donnent ceux de la Perſpective ; & l'Acouſtique, qui donne la théorie des ſons & les fondemens de la compoſition muſicale. Les jeunes gens pourront déja faire entr'eux de petits concerts, & voir les atteliers & les manufactures. On peut aſſurer, je crois, qu'ils s'y intéreſſeront, & que cela vaudra bien pour eux les Marionnettes, &c.

Deſſin.

On deſſinera des Plans ichnographiques, & des Payſages : tout cela va de ſuite.

Le Latin.

Comme l'année précédente. On pourroit, de plus, s'exercer à écrire quelques Lettres en Latin ſur des ſujets donnés.

La Danſe.

C'eſt le tems d'apprendre, ſi l'on veut, le Menuet & les Contredanſes de mode, puiſque nous touchons bientôt à celui où l'on ſe hâte, & trop mal à propos peut-être, de montrer ſes enfans au monde; mais ſi on les aime auſſi réellement qu'on en fait parade, & pour eux plus que pour ſoi, que ne ſe ſouvient-on que nos bals furent ſouvent l'écueil, jamais l'école des mœurs, ni de la fortune.

SEPTIEME CLASSE.

De quatorze à quinze ans.

Trois heures le matin, deux heures & demie le ſoir.

Les fondemens de l'Hiſtoire ſont jettés: nous entrons dans la théorie. La mémoire eſt enrichie, autant qu'il ſe peut, & qu'il convient à cet âge; l'eſprit s'eſt eſſayé ſur quelques parties des mathématiques; il va s'étendre & développer ſes forces.

Logique.

Aidons-nous des ſecours de la Logique. Je l'ai dit ailleurs; la bonne Grammaire eſt la vraie baſe. Parcourons donc encore la *Grammaire générale & raiſonnée*, & ajoutons-y les *Tropes* de du Marſais. Quand on entend bien la propriété des mots, & la force des expreſſions figurées, c'eſt un grand point pour parler juſte, & s'entendre.

Les regles du ſyllogiſme ſont courtes & ſimples,

ples, & toutes les ſortes de raiſonnement ſe rappellent au ſyllogiſme, comme toutes les méthodes de raiſonner ſe réduiſent à l'analyſe & à la ſyntheſe. La Logique, ou l'*Art de penſer* de Port-Royal, ſuffit pour ces deux articles.

Après cela, le Clerc nous apprendra les regles de la Critique, ou l'art d'apprécier l'autorité des Ecrivains, & la vérité des faits.

Enfin, ce qui eſt le plus délicat, & peut-être le plus uſuel, quoique le plus négligé, ce ſont les degrés de probabilité, pour décider dans l'obſcurité des raiſons, & l'incertitude des faits, le jugement & la conduite. On les trouvera calculés dans l'*Introduction à la Logique* de S'gravesande.

Morale.

Le premier uſage de la Logique eſt de s'élever à la métaphyſique de la morale, & le premier objet de la métaphyſique eſt Dieu, non pour que l'on oſe mettre en queſtion ſon Exiſtence, ce qui eſt, au moins, ſuperflu à tous égards; mais pour ſe convaincre de ſa majeſté ſuprême & de ſon aimable Providence. Le ſecond eſt l'Ame, c'eſt-à-dire, ſa ſpiritualité & ſa liberté, d'où s'enſuit la néceſſité de quelques regles que l'homme doit ſuivre, le mérite naturel de la vertu, & par conſéquent, une autre vie deſtinée au châtiment & à la récompenſe. On pourra former un extrait du commencement du *Traité de la Religion*, par Abbadie, de l'*Introduction à la Métaphyſique* de S'gravesande, & des *Principes du Droit naturel* de Burlamaqui.

Religion.

L'on donnera les preuves fondamentales du

Chriſtianiſme, d'après Grotius, le François, Ditton, &c. Mais comme c'eſt reſter à mi-chemin que de montrer l'authenticité des Livres ſacrés & la Divinité de Jeſus-Chriſt, ſi l'on n'établit encore l'unité & l'infaillibilité de l'Egliſe, ſans laquelle on peut abuſer, à ſon gré, des Livres ſacrés, & s'égarer ſur la Doctrine de Jeſus-Chriſt, il faut que cette queſtion importante ſoit entamée avec préciſion, & traitée avec une vérité qui ſatisfaſſe.

Phyſique.

Expoſition & diſcuſſion courte des Syſtêmes généraux. La Phyſique latine de le Monnier fournira, à peu près, toutes les lumieres néceſſaires; mais je ſuis d'avis qu'on donne cette partie en François.

Mathématique.

L'Aſtronomie, avec quelques obſervations, le Téleſcope en main, &c. & ſon application à la Gnomonique & au Pilotage, avec les principes de la conſtruction des vaiſſeaux.

Deſſin.

En conſéquence, on deſſinera des marines & des vaiſſeaux avec leurs coupes.

Le Latin.

Il paroît qu'avec l'habitude que l'on a contractée de parler cette langue, & de la traduire ſur toutes ſortes de ſujets, on eſt préſentement en état de s'exprimer avec quelque aiſance. Pour l'augmenter, on donnera la métaphyſique, & les

preuves de la Religion en Latin, & ſelon la méthode ſcholaſtique, par ſyllogiſmes, objections & réponſes.

Quelque prévention que certaines gens montrent contre cette méthode, l'expérience prouve qu'elle ſert merveilleuſement à exercer l'eſprit, & à le rompre aux matieres de diſcuſſion; c'eſt l'abus des termes vuides de ſens, les queſtions frivoles ou abſurdes, la déraiſon & l'opiniâtreté à ne ſe pas rendre, qu'il faut abſolument proſcrire, & non la diſpute ſage & honnête, mais ſuivie & exacte, qu'il faut, au contraire, encourager, & à laquelle les gens ſenſés ne peuvent qu'applaudir.

Les Armes.

Voici un tout autre genre de diſputes; mais où il faut de même réunir la préciſion & la ſageſſe. Cet âge eſt le tems de faire des armes; mais, comme malheureuſement ce n'eſt pas toujours un jeu, & qu'il vaut mieux n'en point ſavoir du tout, que de n'en ſavoir qu'à demi, parce que l'on eſt moins expoſé à la tentation & au danger, l'on continuera encore l'année ſuivante, quoique ſeulement par intervalles, & alors on y ajoutera le Manege, ſi l'on eſt à portée de ſe procurer cet exercice

HUITIEME ET DERNIERE CLASSE.

De quinze à ſeize ans.

Les heures, comme l'année précédente.

Cette année & la précédente ſont les plus chargées d'études, au rebours de l'uſage ordinaire;

mais la raiſon en eſt ſimple, l'on eſt plus fort; & l'on va finir.

Religion.

Expoſition de la Doctrine chrétienne, dogmatique & morale. On ſuivra le plan commun des Ecoles de Théologie. Chaque theſe ſera prouvée par des textes formels de l'Ecriture, des Conciles, & des Peres, mais ſans diſcuſſion & ſans écarts; c'eſt-à-dire, que l'on aura un bon & ſolide Catéchiſme latin, d'où ſera exclus, avec ſcrupule, tout ce qui n'eſt qu'opinion, & encore plus toute nouveauté ſuſpecte, ou combattue. La Religion eſt ſimple, fixe, ſublime; c'eſt un attentat & un ſcandale d'oſer l'embarraſſer de ſes vains & périlleux ſyſtêmes.

Je quitte déja la méthode ſyllogiſtique. Il n'y a rien à faire ici que pour la mémoire; & l'on n'inſtruit la mémoire que pour diriger les ſentimens.

Morale.

Le Droit naturel. On a les *Loix naturelles* de Cumberland, & le *Droit naturel* de Wolff, abrégé par Formey. On conſultera auſſi, avec fruit, l'excellent *Traité préliminaire des Loix civiles* de Domat; mais il me paroît important, au lieu d'appuyer ſur les détails, de marquer les principales exceptions du Droit poſitif, toujours fondées ſur des raiſons de convenance, & autoriſées ou par la Religion révélée, ou par le renoncement des Peuples aux privileges primitifs.

Enſuite une idée du Droit des Gens, ou, pour mieux dire, du Droit public de l'Europe. Nous en avons un bon Eſſai par M. Mably, avec des notes de Rouſſet. En général, nous ignorons trop

ces objets ; & de-là vient que tant d'eſprits hardis & préſomptueux parlent ſi témérairement des droits des Souverains & des Peuples, de la politique & des mœurs.

Ici, comme pour la Religion, il faut expliquer & répondre aux queſtions, mais ſans diſpute entre les Eleves, parce qu'à cet âge où l'on eſt vif, ſuffiſant, & encore peu ferme ſur les principes, on ne diſpute guere ſans indécence & ſans danger, ni ſur les dogmes avérés de la Religion, ni ſur les préceptes innés du ſentiment, ni ſur les Loix fondamentales des Etats.

Phyſique.

C'eſt un troiſieme Catéchiſme à apprendre comme les deux précédens. On y indiquera les principes généraux de la Médecine, d'après Boerhaave & Cheyne ; de l'Agriculture, d'après M. du Hamel & Patullo ; & du Commerce, d'après Belloni & M. Forboney. Le tout en aphoriſmes, ou préceptes ſimples, mais dont les raiſons ſeront miſes par l'explication, dans une évidence ſenſible.

Mathématique.

Je ne dis rien ici de la Guerre, parce que je finis les Mathématiques par les Fortifications & l'Artillerie, ce qui mene à la guerre de ſiege ; & le deſſein par les plans de batailles, ce qui donne quelque idée de celle de campagne. Au ſurplus, je ne crois pas qu'il ſoit permis de ne faire qu'effleurer les principes d'une théorie ſi compliquée, & pour cela même il faudroit d'autres Maîtres que des Profeſſeurs de College, & d'autres théatres que leurs jardins.

Rhétorique & Poéſie.

Il me reſte à égayer la ſéchereſſe de tant d'études graves par les fleurs de la Rhétorique & les charmes de la Poéſie. Il a fallu apprendre un peu à raiſonner, avant de ſonger à embellir la raiſon, & empêcher le brillant hardi de l'imagination d'offuſquer les lumieres encore foibles du bon ſens. C'eſt à ces deux beaux arts que je conſacre tout le tems de cette année que laiſſeront les quatre leçons précédentes.

On donnera, ſi l'on veut, les regles les plus ſimples & les moins conteſtées de l'un & de l'autre, d'après le *Cours de Belles Lettres de* M. le Batteux, en les appuyant de quelques beaux morceaux des deux langues, pour le ſacré & pour le profane; mais point de moyen plus efficace & plus court que d'analyſer quelques ouvrages entiers de chaque genre, d'en ſaiſir le plan, le rempliſſage & les détails. Les regles dirigent le goût; mais les grands modeles l'épurent. On parvient à aimer le beau, & à juger par ſentiment; ce qui eſt toujours le plus agréable, & auſſi le plus ſûr, quand le ſentiment a été éclairé par la raiſon.

Moyens de faciliter les Etudes.

J'ai différé juſqu'à préſent de parler de deux moyens généraux, &, ce me ſemble, indiſpenſables, pour aſſurer nos études, & y répandre de l'agrément.

PREMIER MOYEN.

Répétitions.

La mémoire des Enfans eſt un crible, dont les choſes échappent auſſi aiſément qu'elles y entrent. On n'en remplit les vuides qu'à force de répéter. Je voudrois donc que toutes les ſemaines, on répétât, le Dimanche matin, les leçons de Religion; le lundi matin, celles de Morale, & le Jeudi matin, celles de Phyſique. Je ſuppoſe que le Mercredi ſoir, eſt congé, & rien de plus. De plus, que le premier jour après les fêtes de Noël, Pâque, & Pentecôte, fût employé à répéter les leçons des intervalles précédens, les derniers jours de l'année à répéter le tout, même en public, & les premiers de l'année ſuivante, à le répéter encore. Ainſi l'on tiendra la pareſſe en haleine, pendant les Vacances; l'on mettra en évidence les progrès réels, & les eſprits diſſipés ſe remettront, ſur les voies, ſans effort.

SECOND MOYEN.

Lectures.

J'entends que les répétitions de ſemaine n'occuperont que la moitié du tems de l'école; car, en interrogeant ſans ſuite, tantôt l'un, tantôt l'autre, il eſt aiſé de voir s'ils ſavent, d'autant plus que l'on connoît bientôt les pareſſeux. Il y a une façon encore plus commode d'en être ſûr, c'eſt de charger les premiers Ecoliers de chaque claſſe, de faire répéter leurs voiſins, ſous peine de payer pour eux, s'ils ſont ſurpris à rendre, en leur fa-

veur, un témoignage trop indulgent. Or, je demande qu'à chaque répétition, l'on faſſe ſuccéder réguliérement quelques petites lectures choiſies, relatives aux leçons courantes; ç'en ſera un heureux ſupplément, & les Enfans s'habitueront à lire promptement, avec grace & intelligence, ce qui eſt un talent très-peu commun. On réſervera même une petite demi-heure pour faire rendre compte à quelques-uns de ce qu'ils ont entendu, & répondre aux difficultés que l'on permettroit à d'autres de leur faire. Ceci regarde, ſur-tout, les claſſes un peu avancées; & il ſuffit, je penſe, de propoſer cette idée pour que l'on en preſſente tout l'avantage.

Je vais donc indiquer quelques livres courts, mais bien écrits, & analogues à mon objet, en les plaçant de ſuite à côté de chacun des petits traités qui nous ſervent de leçons.

PREMIERE ANNÉE.

LEÇONS.

Catéchiſme de Fleury.

Livres des Enfans.

Lectures pieuſes, pour les Dimanches & Fêtes.
Explication courte de l'Epître & Evangile du jour.
Inſtruction ſur la fête, ou vie du Saint.

Lectures des autres jours.

Dialogues Socratiques, de Vernet.
Et des Morts, de Fénelon.
Quelques Fables de la Fontaine, & Métamorphoſes d'Ovide.

Quelques beaux endroits du Spectacle de la Nature.

SECONDE ANNÉE.

Leçons.

Les mêmes traités que ci-deſſus, en Latin, & la Géographie.

Lectures.

Mœurs des Iſraélites & des Chrétiens, de Fleury.

Penſées choiſies des Peres de l'Egliſe, par Bouhours.

Abrégé des Mœurs & Coutumes des Peuples, par Maſſuet.

Penſées choiſies des Anciens & des Modernes, par Bouhours.

Le Télémaque de Fénelon.

TROISIEME ANNÉE.

Leçons.

Abrégé de l'Hiſtoire Sainte.

Abrégé de l'Hiſtoire Univerſelle.

Abrégé de la Coſmographie.

Lectures.

Extrait de la Bible, avec des réflexions, de Royaumont (Sacy.)

Les Conſeils de la Sageſſe.

Hiſtoire du Ciel poétique, de Pluche.

La Pluralité des Mondes, de Fontenelle.

Le Newtonianiſme, d'Algarotti.

QUATRIEME ANNÉE.

Leçons.

Suite de l'Hiſtoire Sainte.
Hiſtoire Ancienne.
Hiſtoire naturelle des trois Regnes.

Lectures.

Vie de J. C., par Dom Calmet.
Apologétique, de Tertullien.
La Grandeur de Dieu dans les ouvrages de la Nature, Poëme de Dullard.
Quelques Vies de Plutarque.
Réflexions de l'Empereur Marc-Antonin.

CINQUIEME ANNÉE.

Leçons.

Précis des Prophetes & Hiſtoire Eccléſiaſtique.
Hiſtoire Moderne.
Phyſique expérimentale.

Lectures.

Regles pour l'intelligence de l'Ecriture Sainte, par Duguet.
Diſcours de Fleury ſur l'Hiſtoire Eccléſiaſtique.
De l'exiſtence de Dieu, de Nieuwentit.
Hiſtoire des Belles-Lettres, de Juvenel de Carlencas.
Caracteres de la Bruyere.

SIXIEME ANNÉE.

Leçons.

Suite de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique.
Hiſtoire Nationale.
Phyſique expérimentale.
Chymie, &c.

Lectures.

Saint Cyprien, de l'unité de l'Egliſe.
Hiſtoire abrégée des Héréſies.
Eloges de Fontenelle.
Hommes illuſtres de Perrault.
La Henriade de Voltaire.

SEPTIEME ANNÉE.

Leçons.

Traité de la Religion.
Morale. Métaphyſique.
Syſtêmes Phyſiques.

Lectures.

Connoiſſance de Dieu & de ſoi-même. Boſſuet.
La Religion, Poëme de Racine.
Penſées de Paſcal.
Eſſai ſur l'Homme, de Pope, par Dureſnel.
Origine ancienne de la Phyſique nouvelle, de Regnault.
Abrégé de l'Eſſai ſur l'Entendement humain, de Lock.
Traité des Syſtêmes, de Condillac.

HUITIEME ET DERNIERE ANNÉE.

Leçons.

Expoſition de la Doctrine Chrétienne.
Aphoriſmes de Médecine.
Agriculture & Commerce.
Droit Naturel, & Droit Public d'Europe.
Rhétorique & Poétique.

Lectures.

Endroits choiſis de la Cité de Dieu, de Saint Auguſtin.
Sermons de Bourdaloue, &c.
Oraiſons Funebres de Fléchier, &c.
Eſſai ſur le Beau, d'André.
Art Poétique, de Boileau.
Quelques Pieces de Théatre, &c.

Si, avec ces lectures, l'on a ſoin de citer dans chaque Traité les Auteurs qui ont le mieux écrit ſur chaque partie, l'on aura une Bibliotheque toute dreſſée pour la plupart des études de convenance, où ſouvent, ſur-tout dans les Provinces, on manque de guides aſſez éclairés pour aller auſſi loin que le génie naturel ſemble le promettre, ou du moins aſſez ſages pour ſouffrir que l'on ne ſuive pas ſervilement leur marche.

Concluſion.

Les premieres études ſont achevées, & je croîs mes promeſſes accomplies. A préſent que l'eſprit s'eſt tâté dans tous les genres, on peut faire un choix, avec eſpérance de ſuccès. Que l'on s'éleve

aux ſublimités de la Théologie ; que l'on s'enferme dans le labyrinthe du Droit, ou que l'on ſe promene dans les obſcurités de la Médecine ; que l'on marche aux périls brillans de la Guerre ; ou que l'on ſe jette dans le tourment épineux des affaires publiques ; ou que l'on ſe cache dans les ſentiers lucratifs du Commerce & des Arts ; on ne s'y trouvera point abſolument neuf. Quelque état que l'on embraſſe, on pourra s'y livrer tout entier, avec une confiance aſſez bien fondée, que l'on en ſait ſur le reſte à peu près autant que la plupart de ceux mêmes qui paſſent pour cultivés & inſtruits ; puiſque la plupart ayant étudié ſans méthode, ſavent ſans méthode & ſans but, par particules détachées, & toujours nageant vaguement ſur les ſurfaces.

Je ne ſais ſi je me trompe, ſi je donne trop à mes idées, ſi une fauſſe lueur me ſéduit ; mais il me ſemble que mon Plan eſt bon & pratiquable ; qu'il fera des Chrétiens éclairés, & des Citoyens utiles ; il me ſemble que s'il rencontre des contradicteurs, la routine de penſer ne preſcrira point contre les avantages démontrés d'une innovation néceſſaire ; que tôt ou tard, je ſerai écouté & ſuivi, ou qu'un meilleur génie montrera une meilleure route, ce qui ſeroit le comble de mes vœux.

Fin de la ſeconde Partie.

ORDRE
ET
DISCIPLINE
DES
ÉCOLES.

TROISIEME PARTIE.

MA tâche n'eſt point finie : je n'ai parlé que des études. L'Education Publique comprend d'autres objets : il y a des obſervations à faire ſur les Ecoles, ſur les Maîtres & ſur les Eleves.

Des Ecoles.

J'ai ſuppoſé des Ecoles complettes, où l'on auroit à ſouhait tous les Maîtres ; je n'ai donc parlé que pour les grandes villes ; mais les petites villes, mais les bourgs & les villages ſont auſſi des parties de l'Etat. Les enfans les plus pauvres n'en ſont pas moins les enfans de la Patrie ; c'eſt de-là que viennent les artiſans, les laboureurs & les ſoldats, ſans leſquels il n'y a ni Etat ni Patrie. D'ailleurs, Dieu voit avec la même complaiſance la chaumiere du pauvre, & les lambris du riche ;

& ſa Providence ſuprême n'a point d'égard à nos petites diſtinctions de rang & de naiſſance dans la diſtribution des talens.

L'expérience a démontré, depuis long-tems, que c'eſt l'éducation & les premieres habitudes de voir & d'entendre, qui diſtinguent les hommes, beaucoup plus que le ſang & le nom de leurs Peres. Sortons donc de l'enceinte étroite de nos murs, & étendons nos regards ſur cette multitude de ſujets diſperſés dans les bourgs & les campagnes. Ceux qui en ont approché, & qui ont une ame, gémiſſent de voir tant d'enfans, toujours & en dépit de notre orgueil, nos compatriotes & nos freres, ſi négligés, ſi dénués des ſecours auxquels ils ont droit comme les autres, en raiſon de leurs beſoins, & plus que les autres, parce qu'ils ont moins de moyens. Il ne s'agit pas de les dégoûter des travaux auxquels ils ſe trouvent comme naturellement deſtinés ; mais de les en rendre plus capables. Il convient d'augmenter les cultivateurs, plutôt que d'en diminuer le nombre ; mais il faut auſſi les former à ce qu'ils doivent être, & s'il en eſt qui annoncent quelque talent ſupérieur, il faut des reſſources pour les ſeconder.

Je demande ici la permiſſion de faire un petit calcul.

L'on compte en France au moins dix-huit millions d'habitans ; c'eſt environ deux millions de garçons à inſtruire depuis ſept ans juſqu'à ſeize.

Que l'on compte trois cens colleges fondés & en regle, grands ou petits ; que l'on y ſuppoſe l'un dans l'autre juſqu'à cinq cens étudians ; ce ſera cent-cinquante mille ; que l'on y ajoute, ſi l'on veut, trente mille enfans enſeignés dans les petites écoles par les Freres, ou autres également fon-

dés : ce ſera sûrement trop ; & l'on aura au plus, cent quatre-vingt mille, c'eſt-à-dire, plus des trois quarts & demi, qui ſont abſolument ſans maîtres, ou qui n'ont que des inſtructions achetées, arbitraires, défectueuſes & incertaines.

L'on ne ſera point étonné de ce réſultat, ſi l'on conſidere qu'il y a en France au moins trente-ſix mille Paroiſſes, & qu'il n'y en a guere plus de mille dans les villes ; qu'il y a environ trois cens villes, grandes ou petites, & qu'elles ne comprennent peut-être pas trois millions d'ames ; tout le reſte eſt bourgs ou villages ; mais l'on s'étonnera, ſans doute, que l'éducation publique ayant toujours paſſé aux yeux des Sages comme une affaire d'Etat du premier ordre & de la plus haute conſidération, nous ayons en France ſi peu d'enfans qui y aient part.

D'ailleurs, nos villes ſont très-différentes entr'elles pour le nombre des habitans. Sans parler de la capitale, qui, contenant plus de huit cens mille ames, ne peut entrer en comparaiſon avec les autres, elles vont toujours en décroiſſant depuis environ quatre-vingt mille, juſqu'à quatre mille, & même au deſſous ; & toujours dans un plus grand rapport, à meſure qu'elles ſont petites. Cette différence graduelle en exige donc une proportionnée dans les écoles. J'aurai donc manqué mon but, ſi je ne diſtingue pluſieurs ſortes d'écoles, ſelon les lieux, & ſelon les choſes qu'il convenoit d'y montrer.

DISTINCTION DES ÉTUDES.

Écoles du premier degré.

C'eſt pour les villages. Un maître dans le chef-lieu

lieu de chaque Paroiſſe ſuffira ; d'autant mieux que la pauvreté trop commune dans les campagnes, obligeant le payſan à faire travailler ſes enfans, dès qu'ils ont la force de marcher, ils ne peuvent guere prendre de leçons ſuivies, que durant la mauvaiſe ſaiſon ; &, ce tems répété trois ou quatre ans, on pourra leur montrer tout ce qu'il leur convient de ſavoir ; ce que je borne à ce qui ſuit.

1°. Qu'ils ſachent lire & écrire. On ne peut trop les exercer à lire toutes ſortes d'écritures ; c'eſt l'eſſentiel pour eux. Quel ordre, quel arrangement peut mettre dans ſes affaires un laboureur, un fermier, qui ſouvent ne ſait pas même ſigner ſon nom.

2°. Qu'ils connoiſſent l'arithmétique vulgaire, les poids & meſures des environs, & leurs rapports. Il leur importe à tous d'avoir un livre de comptes. Ils ſeront la plupart dans le cas de faire quelque petit commerce ; & cela leur deviendra néceſſaire.

3°. Outre les catéchiſmes que l'on doit faire réguliérement pour eux dans leur Egliſe, qu'ils apprennent celui de Fleury ; mais un peu amplifié à l'égard de la partie hiſtorique, qu'aucun Chrétien ne doit ignorer.

4°. J'ai ſouhaité, depuis long-tems, que l'on composât un petit Code ruſtique, en forme de Catéchiſme, & diviſé en deux parties.

La premiere ſeroit de droit. On y parleroit ſuccinctement de ce qu'ils doivent au Souverain, à leurs Seigneurs & à leurs Curés ; & de ce qu'ils peuvent ſelon les petits privileges de leurs communautés. Enſuite on leur donneroit une idée des contrats & des baux, avec quelques avis ſur la miſere des procès, par où l'ignorance &

la prévention les menent ſouvent à leur ruine.

La ſeconde partie ſeroit de pratique. On y donneroit d'abord les principes généraux de l'agriculture ; & enſuite des inſtructions bien expliquées ſur les moyens de mettre au plus haut produit les terres & les animaux de chaque endroit. Le zele de MM. les Intendans, & l'émulation des amateurs de l'agriculture, qui ſe multiplient partout, fourniront sûrement les ſecours & les lumieres propres au local des cantons. Outre l'avantage inexprimable qui en réſulteroit pour l'Etat, ce ſeroit une reſſource de ſubſiſtance pour les pauvres campagnes, où les paiemens accumulés abſorbant ſouvent le revenu commun des terres, il ne leur reſte plus pour vivre que les fruits de l'induſtrie.

Ecoles du ſecond degré.

C'eſt pour les bourgs, où il y a au moins mille perſonnes, & un Vicaire. Je demande deux maîtres ; & je n'ajoute pour le ſecond que deux choſes à ce qui précede.

1°. Le latin, dont l'important eſt que l'on entende les offices de l'Egliſe.

2°. L'arpentage, avec quelques principes de méchanique, ſur-tout pour les moulins de toute eſpece, & les inſtrumens d'agriculture. L'expérience ſeule fait ſentir combien il eſt utile de pouvoir entendre, & même diriger les ouvriers de campagne, qui d'ordinaire ne ſuivent qu'une routine très-imparfaite.

3°. Il ſeroit à propos de donner quelques leçons de plain-chant à ceux qui ont un peu de voix : la priere publique s'en feroit avec plus de décence. En Bohême, il n'y a pas un bourg tant ſoit peu conſidérable, où l'on ne trouve une école, non-

ſeulement de plain-chant, mais de muſique inſtrumentale & vocale, ainſi que de latin. Il eſt commun d'y rencontrer des payſans qui parlent cette langue, & exécutent des *Trio*.

Ecoles du troiſieme degré.

Pour les petites villes, depuis deux à trois mille juſqu'à cinq ou ſix mille ames. Il y a ſouvent dans ces villes des manufactures & du commerce. Il y a des Bourgeois aiſés, & en état d'avancer leurs enfans. Il faut donc que les études y ſoient arrangées de façon que ceux qui doivent reſter là, ſachent ce qui leur eſt néceſſaire, & que les autres ſoient prêts à aller plus loin; il faut donc trois ou quatre maîtres.

Outre le latin, que l'on enſeignera, à peu près, comme dans les grandes écoles, ſur-tout en le faiſant parler, on donnera les premiers élémens de la Géographie, & de l'Hiſtoire-Sainte & Profane, de la Géométrie, de la Méchanique & du Commerce, mais toujours expreſſément dirigés aux circonſtances & aux beſoins de chaque endroit.

Ecoles du quatrieme degré.

Pour les villes médiocres, depuis ſix à ſept mille, juſqu'à douze ou quinze mille habitans.

Ces villes ne different guere des autres, que par le nombre, à moins que ce ne ſoit des Cathédrales, où il y a des Ecoles de Théologie.

Il faut cinq à ſix Maîtres, indépendamment de ceux qui montrent à lire & à écrire, dans les endroits où d'ailleurs les autres ſont aſſez occupés. On ne peut donc fixer préciſément ce qu'ils doivent enſeigner, puiſque cela dépend de leur nom-

bre : ſeulement ils ſe rapprocheront le plus qu'il ſera poſſible du plan général que j'ai tracé, en obſervant que, s'il y a École de Théologie, la Logique & la Métaphyſique morale deviennent indiſpenſables.

Ecoles du cinquieme degré.

Me voilà revenu au plan général, & aux écoles complettes, leſquelles ne conviennent guere qu'aux Capitales des Provinces & aux autres grandes Villes, à cauſe de la dépenſe qu'elles exigent, & parce que c'eſt ſpécialement delà que doivent ſortir les hommes publics, qui feront la gloire & le ſoutien de l'Etat.

Des Univerſités.

L'on ſera peut-être ſurpris que je ne réſerve pas aux Univerſités le nom d'école complette, comme le mot ſemble le marquer; mais les dénominations les plus autoriſées par l'uſage, ne ſont pas toujours les plus juſtes : d'ailleurs, les Univerſités ſont pour les études de convenance, & par-là ſortent de mon plan, ainſi que les écoles militaires, & celles d'artillerie & de génie. Cependant cet objet fait naître tant de réflexions, que je ne peux me défendre de m'y arrêter un inſtant.

L'on compte en France dix-huit Univerſités, où l'on reçoit le bonnet de Docteur en Théologie, Droit & Médecine.

Je ne vois point quelle néceſſité il y a de vouloir abſolument réunir ces trois ſciences, tandis qu'elles n'ont aucun rapport néceſſaire enſemble; & je vois encore moins pourquoi l'on borne les Univerſités à ces trois ſciences.

Pourquoi ne peut-on être admis aux grades de

nos Univerſités, ſans avoir fait ſes premieres études dans ces Univerſités mêmes, & y avoir obtenu des Lettres de Maîtres-ès-Arts ? Eſt-il juſte d'exclure ceux qui ſe ſeroient bien réellement diſtingués ailleurs, ſur-tout dans la partie relative à la ſcience qu'ils embraſſent ? Et les Univerſités ne donnent-elles jamais lieu de les regarder comme des boutiques ouvertes, où l'on vend des titres à qui en veut ?

Pourquoi des Cours ſouveraines, n'ayant qu'une Ecole de Droit dans leur reſſort, ſouffrent-elles qu'elle ſoit hors de leur ſiege, & loin de leurs yeux ? Pluſieurs n'y vont que de loin à loin, & pour la forme ; & dès-lors les Profeſſeurs deviennent inutiles. Ceux qui y réſident ne peuvent s'inſtruire de la pratique de la Cour, & en ce cas-là la théorie eſt inſuffiſante. Mais pourquoi, en général, les Profeſſeurs en Droit ſont-ils ſi indulgens pour les abſences, ſi faciles pour les examens, & ſi exacts pour leurs droits ? comme s'il ne s'agiſſoit que d'une vaine cérémonie pour leurs légiſtes, & d'honoraires lucratifs pour eux ! comme ſi le public n'y étoit point intéreſſé ! comme ſi leurs diſciples n'avoient pas enſuite la hardieſſe d'exercer des Magiſtratures dont ils ſont indignes, ou de ſe charger d'affaires dont ils ſont incapables ; tandis que d'autres, à l'abri d'un titre noble, qu'ils aviliſſent, croient devoir reſter ſans emploi.

Pourquoi n'y a-t-il pas dans toutes les grandes villes, non-ſeulement des écoles de médecine, mais auſſi de chirurgie, avec jardin de botanique, amphithéatre d'anatomie, & cours reglé d'opérations & de chymie ? Eſt-il moins important au public d'avoir des Chirurgiens habiles, des Apothicaires sûrs, que de ſavans Médecins. D'ailleurs, ces trois profeſſions, que l'utilité ou la vanité di-

viſe avec tant de ſoin dans les villes, ſont réunies de fait dans les campagnes. La ſanté des payſans, qui ſont, comme on l'a vu, le plus grand nombre dans l'Etat, eſt-elle moins précieuſe à l'Etat, que celle des autres habitans ? Ou ne ſait-on pas à quelle ſorte de gens ils ſe trouvent abandonnés? Les premiers venus s'y établiſſent, & il faut que l'on s'en contente. Exigeroit-on qu'ils allaſſent étudier à Montpellier ou à Paris, tandis qu'en multipliant les écoles, on peut rapprocher les ſecours ?

Pourquoi chaque Dioceſe, ayant une Ecole de Théologie, ne fait-il pas auſſi ſes Docteurs en Théologie, avec les mêmes avantages que ceux de Sorbonne ou d'ailleurs ? C'eſt par ſa célébrité même, que la Sorbonne me ſemble nuire au vrai bien public ; puiſque c'eſt par-là que les meilleurs ſujets, ou du moins les plus aiſés, y courent de toutes parts chercher un titre plus utile peut-être qu'honorable ; & quand une fois ils ont goûté le ſéjour de la capitale, viennent les grandes eſpérances, & les petites intrigues, le dédain de leurs Provinces, & la fuite des ſaints emplois ; c'eſt-à-dire, ce qui par-tout ailleurs ſeroit abſurde & contradictoire, l'ambition & la fainéantiſe. Or, à quoi ſervent dans l'Etat des ſujets qui auront des bénéfices ſans fonctions, des Eccléſiaſtiques qui ne ſerviront pas l'Egliſe ? Et ſans examiner s'ils ont toujours la doctrine que leur titre ſuppoſe, comment eſt-on Docteur, quand on n'enſeigne point ? Ce n'eſt pas la doctrine ſeule qui mérite des revenus & des privileges, mais le bon uſage que l'on en fait. Je vais donc plus loin. Pourquoi en Sorbonne, non plus qu'ailleurs, accorder à la doctrine ſeule ce qui ne doit être que la récompenſe de l'édification & des ſervices ? Le ſavoir eſt un

titre pour demander de l'emploi : le travail utile peut ſeul prétendre aux récompenſes. Qui empêcheroit donc que les bénéfices des Dioceſes, je ne dis pas, les grandes Abbayes, dont les bons Eccléſiaſtiques n'ont que faire, & qu'ils ne deſirent point, mais les canonicats, & autres ſemblables, ne fiſſent le partage propre de ceux qui ſe diſtingueroient dans l'enſeignement public & le ſaint miniſtere ? A la bonne heure même qu'ils ſoient avancés enſuite en proportion de leur mérite : car s'il ne leur convient pas de ſervir l'Egliſe par intérêt, il eſt permis d'y ſonger pour eux : &, puiſque l'Egliſe poſſede des biens qu'on lui envie, il n'y a qu'à les diſtribuer de façon que l'envie même ſoit forcée d'y applaudir.

Pourquoi n'avons-nous aucune Ecole de droit naturel, ni de droit public. En Allemagne, où les Princes ne ſont rien moins que deſpotes, & où cependant les ſujets ſont auſſi ſoumis que dans les plus ſéveres Monarchies, on enſeigne par-tout ce double droit, & l'on s'en trouve bien. L'on n'oſeroit pas élever dans l'obſcurité, tant de queſtions indécentes & dangereuſes, ſi l'inſtruction publique répandoit mieux les vrais principes.

Pourquoi dans les villes commerçantes n'y a-t-il point d'école de commerce ? Eſt-il de l'intérêt public que l'on faſſe des entrepriſes au haſard ; que l'on ne devine les reſſources, qu'à force de tems, ou quand il n'eſt plus tems, & que l'on ne connoiſſe les dangers que par ſes pertes ? Un négociant habile & patriote, ſupérieur aux mauvaiſes manœuvres par ſa probité, & aux jalouſies de gain par ſes richeſſes, en enſeigneroit plus dans ſa patrie en vingt leçons, que l'on en fait en dix ans de comptoir, où la défiance des maîtres les oblige à ſe cacher de leurs facteurs.

Pourquoi dans les villes de guerre, où la jeuneſſe a tant de loiſir, & étudie ſi peu l'art dont elle eſt ſi fiere de porter les marques.... Mais je me ſuis interdit de parler de la guerre; peut-être même ai-je pouſſé trop loin cette excurſion, qui paroîtra déplacée à pluſieurs, offenſante à quelques-uns. Je ſupplie qu'on la pardonne à mon zele; je n'ai pas la force de l'effacer.

Des bâtimens des Ecoles.

Je ne dirai que deux mots ſur cet article.

Je voudrois que l'on eût par-tout des jours favorables, un air pur, & la plus ſoigneuſe propreté; & ſi ce ſont des maiſons de penſion, il me paroît indiſpenſable qu'il y ait des couverts d'arbres, pour les recréations des beaux jours, aſſez ſpacieux pour s'y exercer à l'aiſe, aſſez bornés pour y être vus de par-tout, ſans boſquets, ſans eaux, ſans réduits; & pour les mauvais tems, des ſalles ſuffiſamment vaſtes, élevées, bien percées, & accompagnées de quelques cabinets pour les exercices qui ne ſe font pas en commun. Combien d'écoles reſſemblent à de miſerables priſons? On eſt étonné, ſur-tout à Paris, de voir preſque tous les colleges entaſſés parmi des hôpitaux énormes, dans le quartier le plus ſerré de cette vaſte capitale, & l'élite de notre jeune Nobleſſe enfermée pour tout plaiſir entre quatre murs hauts & étroits, & obligée, au premier rayon de Soleil, ainſi qu'à la premiere goutte de pluie, de ſe réfugier dans des chambres, ſouvent obſcures & infectes.

Je pourrois étendre ces obſervations; je le devrois peut-être, & je ne craindrois pas qu'elles fuſſent indignes de l'attention publique.

De la direction des Ecoles.

La direction des Ecoles appartient à la grande police de l'Etat. Il me paroît inexplicable qu'on l'entende autrement. Il s'agit des enfans, qui ſont l'eſpérance publique, & le bien propre de la Patrie. Il s'agit des maîtres, qui ſont des hommes publics, & les dépoſitaires du premier tréſor de l'Etat; il s'agit de l'enſeignement public, qui doit être tout dirigé au bien général, & à la conſtitution propre de l'Etat; il s'agit de la ſtructure de bâtimens publics, où tout doit annoncer la magnificence ſimple, & la ſageſſe attentive du Gouvernement. Les Ecoles ſont donc l'affaire de tout l'Etat, du moins autant que les hôpitaux; certainement plus que les marchés & les ſpectacles. Il convient donc que les hommes choiſis des principales parties de l'Etat en aient l'inſpection & l'intendance. Toute Ecole devroit donc être ſoumiſe à trois Directeurs, un Eccléſiaſtique, un Magiſtrat, ou autre Officier de Juſtice, & un Officier municipal, ou un des principaux habitans, tous trois délégués authentiquement à cet effet par leurs Corps ou Supérieurs reſpectifs.

Ce ſeroient eux qui régleroient les études, & mettroient à la diſcipline le ſceau de l'autorité publique, pour ôter l'arbitraire aux Maîtres, imprimer du reſpect aux éleves, & aſſurer la confiance des parens.

Ce ſeroient eux qui choiſiroient les Maîtres ou les congédiroient, ſelon les cas, qui ſe chargeroient de leur payer les gages, & de veiller à l'entretien des bâtimens, pour ôter tout ſoupçon de vénalité, de faveur, d'intrigue & de mauvaiſe économie. Car, s'il faut dans les grandes écoles un chef, qui

ait l'inſpection immédiate, un Procureur n'eſt jamais qu'un gagiſte de plus.

Mais les directeurs auroient attention de ne rien ſtatuer, ſans avoir conſulté les maîtres; parce que perſonne ne peut mieux juger de ce qu'il faut pour une école, que ceux qui y enſeignent, & dont l'honneur y eſt intéreſſé; parce que c'eſt une marque de confiance & d'égard, qui ſemble être dûe; parce que rien n'eſt plus propre à établir l'harmonie entre tous, ſans quoi il n'y a que trouble, & point de ſuccès.

Des Maîtres.

Il faut qu'ils aient le ſavoir ſuffiſant, les mœurs eſtimables, & l'indépendance relative à leur état.

Qu'ils ſachent ce qu'ils doivent enſeigner. Ce ſera peut-être le moins difficile, ſi une fois on a de bons livres élémentaires; encore moins difficile, quand on aura des Maîtres formés eux-mêmes ſelon mon plan. La doctrine ſera ſûre, commune & fixe; il ne reſtera de travail que pour bien faire entendre ce que tous auront devant les yeux; & de liberté que pour y ajouter de vive voix les développemens, ou les découvertes que le tems & leurs obſervations propres leur apprendront. On cherchera donc en eux plus de ſageſſe que de ſcience; plus de bon eſprit que de génie; plus d'application & d'exactitude que de brillant & de graces. La ſcience ſans ſageſſe n'inſpire que l'orgueil; le génie ſans jugement expoſe à trop de travers; & le goût du brillant ſans application diſtrait du devoir.

Qu'ils jouiſſent d'une réputation intacte du côté de la religion, des ſentimens & des mœurs, ſans bigotterie, ſans humeur, & ſans rudeſſe. On n'inſ-

pire point des ſentimens nobles, quand on a l'ame baſſe : on prêche mal la religion, quand on en manque : la mauvaiſe réputation détruit l'autorité ; la fauſſe dévotion rend ridicule ; l'humeur ôte la confiance, & la rudeſſe rebute. Il faut une politeſſe qui ait de la dignité ; une bonté qui attache les cœurs ; mais avec une fermeté qui ne ſouffre aucun écart. Or, l'on eſt honnête, quand on ſonge que l'on parle à des hommes ; on eſt bon, quand on ſe regarde comme le ſubſtitut des peres & des meres ; & l'on eſt en même tems ferme, quand on ſent que la regle eſt le principe de tout bien.

Qu'ils ſoient indépendans de tout ce qui gêne la perfection de l'enſeignement public, & les progrès de l'étude perſonnelle. Des hommes deſtinés à former des citoyens, doivent jouir eux-mêmes de la liberté civile, & n'être ſoumis qu'aux loix. Toute domination particuliere entrave l'eſprit & iſole l'ame. Si ces hommes avoient renoncé à leurs familles pour former eux-mêmes une famille idéale ſans parens & ſans deſcendans, quelle idée donneroient-ils des liens reſpectables du ſang & de la parenté ? Si leur profeſſion retirée les éloignoit des affaires & des hommes, quel goût répandroient-ils pour les affaires & les arts utiles ? S'ils étoient ſujets à un Supérieur étranger, quel attachement pourroient-ils conſerver & inſpirer pour la patrie ? & ſi ce Supérieur les portoit à ſuivre des opinions, qu'il ſeroit inutile ou même dangereux d'adopter, comment garantir leurs éleves de cet eſprit de parti toujours préjudiciable à la tranquillité de l'État ?

Des hommes tout conſacrés à l'étude doivent avoir l'aiſance qui exclut les embarras du jour, & la ſécurité qui épargne les inquiétudes de l'avenir. Que les maîtres ſoient donc célibataires, logés

décemment, & payés avec cette honnête médiocrité, qui ſuffit toujours à des gens de lettres. Il eſt trop difficile d'avoir pour des enfans étrangers la bonté attentive que l'éducation exige, quand on a le cœur, ou trop plein, ou mécontent des ſiens propres. Il eſt trop difficile de porter dans une école la ſérénité impoſante & l'égalité d'humeur que l'inſtruction demande, quand on a l'ame affaiſſée, ou du moins partagée par les ſoins domeſtiques. A Paris les maîtres ont quinze-cens livres de gages; on peut partir de là, en diminuant dans les Provinces, ſelon la proportion des dépenſes. De plus, on ſe flatteroit en vain que des hommes qui ſe ſentiroient quelque mérite, renonçaſſent à toute eſpérance de fortune pour ſe livrer au plus gênant & au plus ennuyeux des emplois, ſi leur ſort n'étoit du moins aſſuré. L'on n'eſt pas toujours jeune & vigoureux. Après avoir ſervi le public avec ſuccès, l'on peut ſonger à vivre un peu pour ſoi; &, au bout de quinze ou vingt ans de travaux utiles, précédés de quinze ou vingt autres, pour s'y préparer, il faut la perſpective d'un honorable repos.

Si ces réflexions ſont juſtes, il eſt tout naturel de choiſir les maîtres dans le Clergé ſéculier. C'eſt là où le célibat n'eſt point ſuſpect, parce qu'il y eſt de regle, ſans obligation de s'engager dans les ordres; c'eſt-là où la doctrine & les mœurs ſe rencontrent le plus ſouvent réunies, parce que leur union y eſt néceſſaire plus que par-tout ailleurs; c'eſt-là où il eſt le plus aiſé de trouver des gages & des récompenſes, ſans ajouter de nouvelles charges ni aux Villes, ni à l'Etat, ſans rien ôter à perſonne qui exiſte: je dis plus, ſans diminuer ni le nombre ni le revenu des vrais emplois, encore moins des dignités eccléſiaſtiques.

Je regarde donc, & je ne peux m'empêcher de regarder les maîtres occupés de l'éducation publique, comme faiſant partie néceſſaire du Clergé ; puiſque la perfection des facultés de l'ame, & le développement des talens naturels, l'attachement légitime à ſa famille, & l'obéiſſance au Souverain, le zele pour le travail & l'amour de la Patrie, les vertus ſociales & la charité univerſelle, la connoiſſance des vérités éternelles, & la ſoumiſſion due à l'égliſe, ſont autant de parties eſſentielles de la religion dans l'état politique, & que mon plan renferme tout cela, & n'eſt que cela : puiſqu'en conſéquence l'éducation publique étant tellement dirigée au bien général, que la religion y a par-tout la premiere place, & que tout y rappelle à la religion, elle eſt en effet le plus grand ſervice que le Clergé puiſſe rendre à l'Etat ; elle fait donc dès-lors partie néceſſaire du miniſtere de la religion, qui appartient proprement au Clergé. C'eſt donc au Clergé à fournir les maîtres, & à les payer. Et peut-on douter que le Clergé ſéculier, toujours ſi attentif à conſerver ſes vraies prérogatives, ait jamais cédé, ou cede jamais à d'autres, qu'avec le plus grand regret, une fonction auſſi noble que celle de l'enſeignement public ?

Que l'on n'appréhende point de manquer de maîtres pour les campagnes ; ils ſont trouvés, & voici comment. La plupart des jeunes gens qui ſe deſtinent à l'état eccléſiaſtique ſont de la campagne, & n'ont guere d'autre ambition ni d'autre eſpérance que de parvenir à quelque cure de campagne. Ils ont fini leur théologie, &, ſi l'on veut, leur ſéminaire à environ vingt ans, & ne peuvent être Prêtres, ni par conſéquent Vicaires, &c. qu'à vingt-cinq. Voilà donc quatre ou cinq ans, où ils ſont ſans emploi, ſans occupation fixe, trop ſou-

vent ſans courage pour s'en preſcrire à eux-mêmes, qui ſoit utile ni à eux ni encore moins au public, & livrés à leur propre conduite dans le premier feu de l'âge, où le moindre danger pour eux, le moindre mal eſt de ne rien faire. Ce ſont eux que je deſtine aux petites écoles de campagne, & non ces maîtres ignorans dont on ſe ſert, plus mal payés que des valets, & auſſi groſſiers que leurs éleves. Il faut qu'ils vivent chez eux; le moindre ſecours les fera vivre ailleurs. C'eſt-là que, ſous les yeux du Curé & du public, ils leur ſeront comptables de leurs mœurs & de leur tems, & que ce tems deviendra tout à la fois une épreuve aſſez ſûre de leur caractere, avant qu'ils ſoient admis aux ordres, & une habitude heureuſe de s'occuper honnêtement, & un ſervice précieux pour l'égliſe & pour l'Etat.

Ceux des villes qui auront plus de peine à vivre dans les villages, pourront s'attacher à leurs paroiſſes pour les catéchiſmes, & la décence de l'office public, en attendant qu'ils puiſſent les ſervir dans un rang plus élevé, puiſqu'en effet elles ont par-tout trop peu de Miniſtres. Et pourquoi ne les y obligeroit-on pas? Peut-on commencer trop-tôt les fonctions d'un état dont on porte l'habit? ou peut-on ſonger à prendre un état dont on ne voudroit remplir aucune fonction? Ou dans tout ce qui a trait à la religion, eſt-il aucune fonction que l'on oſe dédaigner? Mais ceci paſſe mon objet.

Que l'on appréhende encore moins de manquer de maîtres pour les villes, ſur-tout ſi mon plan étoit une fois établi. Parmi les éleves qu'il produiroit, il ſeroit aiſé de trouver des maîtres. Quiconque paroît ſi épouvanté de toute idée de changement, ne s'eſt apparemment pas donné la

peine d'examiner comment ces maîtres qu'il protege, auroient acquis des lumieres & des talens ſi ſupérieurs ; on veut diſſimuler que ce ne ſont que des écoliers revêtus, & obligés d'apprendre au jour la journée ce qu'ils enſeigneront demain. D'ailleurs, il ſe préſentera plus de ſujets pour l'état eccléſiaſtique, quand il offrira plus de places ſolides à remplir, & moins de faveur pour des profeſſions ou des titres qui lui ſont comme étrangers. L'intérêt, l'honneur & le goût ſont d'aſſez grands attraits. On n'auroit bientôt plus que l'heureux embarras du choix. Je touche encore l'article de l'intérêt, parce qu'il n'eſt guere dans l'humanité que les riches ayent aſſez de zele pour prendre à leurs frais des emplois ſi pénibles, ni que les autres les recherchent, ſi leur fortune n'y trouve ſon compte.

Il y eut un tems où des hommes ſe ſont préſen-
» tés, & ont dit : vous manquez d'écoles & de
» maîtres : confiez-nous vos enfans, le moindre
» coin nous ſuffira ; nous ne vous demandons que
» la permiſſion de vous faire du bien. Cet appas de gratuité a prévenu. On a regardé avec admiration des hommes ſi déſintéreſſés ; on s'eſt cru heureux de les recevoir. Mais comment s'eſt-on imaginé que des hommes qui n'avoient rien, vivroient de rien, ſur-tout lorſqu'ils ſe ſeroient multipliés ? Il eſt arrivé ce qui devoit être. On leur a donné, on les a dotés, & ces hommes qui ne vouloient rien, ſe ſont trouvés au point de ne manquer de rien, d'avoir même du ſuperflu, &c.

Mais comment doter cette multitude d'écoles de toute eſpece ?

Quand on conſidere qu'il n'y a peut-être pas une Ville, où quelque ſuppôt de Finances, Directeur, Receveur, ou Contrôleur, n'ait à lui ſeul

autant ou plus de revenus réels, qu'il n'en faudroit pour le College de cette Ville; n'eſt-on pas étonné que l'Etat ſoit ſi prodigue pour des fonctions ſi peu néceſſaires, ou du moins ſi aiſées; & qu'il y ait tant d'embarras à trouver des fonds pour l'éducation publique, qui eſt ſi pénible & qui importe tant à l'Etat?

Quand on devroit prendre l'entretien des Colleges directement ſur les revenus ou impôts des Provinces, oſeroit-on dire que cet emploi ne tourneroit pas au vrai bien, ou même au premier bien des Provinces?

Quand les Villes y deſtineroient une partie de leurs octrois; cette deſtination ne ſeroit-elle pas auſſi utile, n'auroit-elle pas plus de vraie magnificence, que des feux d'artifices, &c?

Ce n'eſt cependant pas-là mes reſſources. Je viens de dire que l'entretien des écoles regarde le Clergé, & je ne l'ai pas oublié. D'ailleurs, il y a déja grand nombre de Colleges ſuffiſamment fondés. Il ne s'agit donc que de ſuppléer à ce qui manque pour le préſent, & de pourvoir aux récompenſes pour l'avenir.

Dans les Pays-Bas, où l'on trouve les Chapitres plus nombreux, & les Abbayes plus riches qu'il n'eſt néceſſaire, il y a des prébendes affectées par indult au paiement des maîtres, & le Souverain aſſigne ſur les Abbayes des penſions révocables à volonté: cela s'appelle pain d'Abbaye, & s'accorde même aux femmes. Voilà, non pas un projet, mais un exemple. J'ai encore d'autres idées: j'ai fait des calculs. Mais dans tout ce qui a beſoin de l'autorité du Prince, il m'a toujours paru auſſi indécent qu'inutile de rien publier ſans l'aveu du Miniſtere; & de plus, je dois penſer que ſi l'on juge mon plan vraiment avantageux, aſſez

assez d'autres, sans moi, trouveront les moyens de le réaliser.

Des Etudians.

Il n'y a que deux choses à demander aux enfans, la docilité & l'émulation; puisque sans elles, ou ils ne font rien, ou ils restent en deçà de ce qu'ils pourroient faire. Il ne s'agit donc que d'aider l'une & d'exciter l'autre, pour se promettre le plus heureux succès.

Mais il faut distinguer deux sortes de docilités, celle d'esprit, & celle de cœur. La premiere est l'aptitude naturelle aux sciences; la seconde est la volonté de les apprendre. Ces deux qualités ne sont pas toujours réunies; l'on seroit trop heureux.

Il y a des enfans qui ont quelqu'esprit, mais sans goût pour l'étude, & sans soupleſſe pour les leçons. Cela doit être suspect. Ce sont quelquefois des esprits gauches & rétifs, qui n'ont qu'un vain babil & une fausse vivacité, dont les parens ont la foibleſſe d'être contents. Il faut les animer par les moyens doux; mais, s'ils sont inefficaces, il faut essayer la contrainte. Une fermeté constante les pliera peu-à-peu au travail, & peut-être qu'enfin les succès caressés feront venir le goût.

Il y a des enfans qui ont la meilleure volonté, sans talens. Que l'on se garde bien de les négliger, encore plus de les maltraiter. Souvent ce sont des talens cachés, qu'une étude opiniâtre développe; des esprits lents, mais dont les progrès seront solides. L'envie d'apprendre est toujours le premier moyen de savoir.

Il y en a qui ne montrent ni volonté ni talens. Il paroit plus qu'inutile de les tourmenter. Il faut

leur chercher des professions où le corps agisse plus que l'ame ; peut-être y réussiront-ils.

Cependant je crois avoir bien remarqué qu'il y a deux pierres de touche pour essayer les jeunes esprits, la géométrie & la logique. Tant qu'ils n'ont pas une incapacité avérée pour ces sciences instrumentales, c'est manquer à eux & au public que d'en désespérer.

Dans tous les cas on leur doit l'instruction la mieux dirigée, & la discipline la plus exacte.

J'ai dit sur l'instruction ce qui m'a semblé le meilleur. Je réduis la discipline à deux regles qui me semblent remédier seules à tous les inconvéniens.

1°. Qu'il n'y ait rien d'arbitraire ni pour les leçons ni pour les châtimens. Les enfans n'aiment point l'ordre, parce qu'il les gêne ; mais ils sentent la justice autant ou plus que les hommes faits, & ils s'y soumettent. Or, point de justice sans ordre public & sans loix fixes. Il faut donc que toutes leurs études & leurs heures soient décidées, & qu'ils sachent aujourd'hui ce qu'ils doivent faire demain. Il faut de plus, que toutes les fautes & manquemens soient prévus, & qu'il y ait un code pénal, où chacun trouve son arrêt prononcé avant que d'avoir failli. Mais que les punitions soient distinguées plus par la honte que par le travail qu'elles imposent ; qu'elles soient gênantes, mais praticables ; qu'elles soient courtes, mais répétées irrémissiblement, de façon qu'il y ait toujours lieu à l'amendement & jamais à l'indulgence. Je voudrois même qu'un maître ne jugeât point seul ni des récompenses d'honneur, ni des peines un peu graves. Il n'auroit qu'à former un petit conseil de ses premiers écoliers, & prendre publiquement leurs avis. Il n'y aura pour lors nul

ſoupçon de partialité ; les enfans s'accoutumeront à apprécier les actions, à être juſtes, & j'oſe répondre qu'ils ſeront auſſi ſéveres que lui. Des maîtres d'école ne doivent point paroître deſpotes ; cela ſeroit trop ridicule ; mais ils doivent être reſpectés, & ils le ſeront infailliblement, quand on croira obéir moins à eux qu'aux loix, & que les loix n'ayant rien que de convenable, il ne pourra y avoir d'eſpérance de grace, parce que toute grace ne pourroit être que déſordre & injuſtice.

J'appuie beaucoup ſur la légiſlation & l'exactitude à l'obſerver ; parce que je regarde les enfans comme de petits hommes, & l'éducation publique comme une image de la vie commune dans un état policé. Or, cette vie eſt un mêlange continuel de regle & de liberté. La regle y a ſes avantages, & la liberté ſes bornes. Or, voilà le double principe ſur lequel doit rouler la police de l'éducation. Que les enfans apprennent de bonne heure à obéir gaiement, quand ils le doivent, & à jouir ſagement d'eux-mêmes, quand ils le peuvent ; & ils ſauront ce qu'ils doivent toujours faire.

2°. Qu'il n'y ait point d'avancement de claſſe ſans progrès de ſavoir. L'indulgence en ce genre eſt offenſante pour le public, & funeſte aux particuliers ; car alors les foibles arrêtent les forts, ce qui eſt injuſte ; ou ils reſtent au même point, ce qui les décourage ſans retour. Et ſi la ſeconde année n'eſt pas plus heureuſe que la premiere, le ſeul parti ſage eſt de les renvoyer abſolument comme ineptes. Si c'eſt imbécillité réelle, il faut les plaindre ; mais les maîtres ne ſont point faits pour être garde-enfans. Si c'eſt mauvaiſe volonté, c'eſt aux parens à y pourvoir : nul autre ne doit ſouffrir de leur coupable négligence. Cependant, comme ces extrêmités ſont toujours douloureuſes,

je voudrois que la ſentence d'excluſion fût de l'avis de tous les maîtres.

Mais ce n'eſt pas aſſez d'établir des châtimens pour les fautes, ſi l'on n'y joint des récompenſes pour les ſuccès : & ſi les châtimens doivent être publics, pour que la honte intimide, les récompenſes doivent être éclatantes, pour que l'émulation s'enflamme. L'émulation n'eſt pas préciſément l'envie de faire le mieux qu'il eſt poſſible; ce ſeroit une vertu pure; mais l'envie de faire mieux que les autres; ce qui tient de la vanité. Malgré ce côté défectueux, elle n'en eſt pas moins la ſource des plus belles choſes dans la ſociété. La ſupériorité eſt un goût général; le plaiſir le plus actif eſt celui de la gloire. L'affaire eſt de lui préſenter des objets eſtimables; & l'amour-propre ſera toujours la plus grande reſſource dans un Etat policé.

Je ſouhaiterois donc, par exemple, que, dans chaque claſſe, il y eût quelques médailles d'argent de différentes grandeurs, qui euſſent d'un côté une croix fleurdeliſée, avec le nom du Souverain en légende, & celui de la ville au bas; & de l'autre côté, un compas ouvert ſur un livre, & pour légende le numéro de la claſſe & du grade, avec une exergue en blanc, que l'on rempliroit, à la fin de l'année, du nom de celui qui la mériteroit alors, & à qui elle reſteroit pour témoignage & pour prix.

Et, comme dans les écoles, ainſi qu'ailleurs, il y a deux ſortes de mérite, celui des mœurs & celui des talens, il ſeroit auſſi à propos qu'on les honorât chacun d'une diſtinction propre, pour que les jeunes gens s'accoutumaſſent auſſi à les bien diſtinguer : ainſi pour la ſageſſe, la médaille pourroit être ſoutenue d'un ruban bleu; pour le

ſavoir, d'un ruban aurore ; & celui qui réuniroit les deux, ce qui arrive aſſez ſouvent, auroit le ruban aurore & bleu : on lui donneroit même quelque ſorte d'autorité ſur ſes condiſciples, parce que ce double mérite eſt en effet la ſource de toute vraie autorité.

Un autre moyen d'émulation auſſi puiſſant, & peut-être plus utile, ſeroit qu'après le cours des premieres études, il y eût pour les ſujets qui ſe ſeroient le plus diſtingués, des dons & des avantages relatifs au genre de vie qu'ils voudroient embraſſer ; par exemple, pour ceux qui ſe deſtineroient à la guerre, quelques belles armes, avec des facilités pour entrer au ſervice, telles qu'il plairoit au miniſtere de les accorder. Pour les autres, à proportion, ſelon leur objet. Pour ceux qui ſeroient moins aiſés, quelque bourſe qui les aideroit à aller plus loin : il y en a de fondées en pluſieurs endroits ; il ſeroit noble d'en fonder davantage, pourvu qu'elles fuſſent données, non aux petites recommendations, mais au ſeul mérite ; car, tant qu'on pourra obtenir par la faveur & l'intrigue le prix des talens & de la vertu, qui ſe mettra en peine de devenir meilleur ? Il n'eſt pas croyable combien l'Etat perd d'excellens hommes, faute de pareils ſecours. Que les eſprits médiocres reſtent en arriere ; c'eſt un bien, même pour eux : mais n'eſt-il pas affligeant que des ames bien faites, des génies heureuſement nés, rampent dans l'obſcurité, ou ſoient réduits, pour ſe ſoutenir, à des reſſources qui les dégradent ?

Voilà pour le commun des écoles : mais dans les maiſons de penſion en regle, où les jeunes gens vivent enſemble, il faut de plus y établir la plus exacte honnêteté. C'eſt-là que les objets d'émulation ſe multiplient ; c'eſt-là que l'on allie commo-

dément les études avec les exercices; c'eſt-là, & non dans les maiſons particulieres, où tout devient écueil, que l'on empêche les domeſtiques d'être ſerviles, flatteurs & corrupteurs, & les éleves d'être fantaſques, ſuborneurs, & hautains; que les parens foibles ou ſcandaleux & les amis faux ou intéreſſés ne traverſent point le bien; & que les enfans ne comptent que ſur eux-mêmes; que l'on commande avec politeſſe, même aux coupables; & que l'on obéit ſans replique, ſur quelque tête que réſide l'autorité; que les grands s'accoutument à avoir de la bonté ſans faſte, & de la dignité ſans inſolence; & les petits des égards ſans baſſeſſe, & de l'amitié ſans groſſiéreté; que l'on fait ſentir aux uns ce qu'ils doivent, & aux autres ce qu'ils peuvent; que l'on donne un extérieur de reſpect au nom & à la naiſſance; & la conſidération réelle aux talens & aux vertus; que l'on eſt loin des mauvais exemples, ou du moins des vices impunis, & que l'on ramene les pratiques de religion à la ſainte uniformité que l'égliſe preſcrit, &c. Ce point ſeul demanderoit un volume. Une maiſon de penſion nombreuſe & bien conduite, ſera le plus excellent noviciat de la jeuneſſe, tant que les Peres & les Meres ne ſeront pas les plus excellens modeles & les meilleurs maîtres.

Ce n'eſt pas encore tout. En vain s'efforcera-t-on de perfectionner l'éducation des garçons, ſi l'on ne ſonge efficacement à réformer celle des filles. Tant qu'il ſera dans nos mœurs que les jeunes gens entrent dans le monde, dès qu'ils quittent leurs maîtres, ou même avant; que les femmes ſe communiqueront ſi librement, & ſe plairont même à les agacer; qu'il ſera du bon air de leur faire la cour, & de commencer ſa réputation par elles; qu'elles auront un crédit dominant, & que tous

les premiers égards ſeront pour elles; que cependant, elles ne ſauront rien, & ne pourront ni ne voudront entendre parler que d'ajuſtemens & de figures, de ſpectacles & de bals, de parties de promenade, & d'arrangement de ſoupers, de petites intrigues & de miſérables rivalités; quelques graces qu'elles aient d'ailleurs, quelque décence que l'on ſuppoſe dans leur conduite, il eſt abſurde d'eſpérer que de jeunes gens deviennent jamais avec elles des hommes ſages, appliqués, patriotes, encore moins de grands hommes dans aucun genre, & ſur-tout dans ceux qui demandent de la gravité, & un extérieur reſpectable. Si l'on puiſe dans ce commerce la légéreté & la gentilleſſe que les étrangers nous envient, delà vient auſſi la frivolité qu'ils nous reprochent. Si l'on croit y être à l'abri des mauvaiſes compagnies, l'expérience n'apprend que trop qu'il y a des maſques trompeurs. La parure, la muſique & la danſe occupent à peu près la jeuneſſe des filles. Si l'on y ajoute un petit eſſai de géographie, de mithologie & d'hiſtoire, c'eſt une éducation complette. Néanmoins, elles n'ont nulle bonne idée de la nature, ni des ſciences phyſiques, encore moins de la métaphyſique, & de la ſolide morale; nuls grands principes, pas même de religion. A peine ſavent-elles écrire plus correctement que les femmes qui les ſervent. Il ne s'agit pour elles que de plaire à des hommes déſœuvrés, ou d'inſpirer de la jalouſie à leurs compagnes. On ne ſonge ſeulement pas qu'elles n'auront que deux partis à prendre, ou de vivre enfermées dans un couvent, ce qui eſt l'antipode de leur éducation, ou de donner, non pas ſimplement des enfans, mais des citoyens & des défenſeurs à la patrie; ce dont elles ſont auſſi

incapables, que leurs épagneuls de produire des lions, ou leurs ſerins des aigles.

Qu'à la place de cette éducation futile, on les inſtruiſe à peu près comme les hommes, & des mêmes choſes que les hommes, ſelon les rangs & les états, en ſubſtituant ſeulement, à ce qui ne convient qu'à notre ſexe, les ouvrages des mains, qui ſont ſi ſéants au leur, & que ſouvent elles dédaignent : alors nous aurons des femmes inſtruites, & non d'agréables perroquets; des femmes honnêtes, & non des jolies marionnettes, des femmes actives & capables d'inſpirer aux hommes la noble émulation de vertus, & non des pagodes parées, qui ne veulent que leur encens. Les jeunes gens ſeroient déſormais plus jaloux de leur eſtime que de leur prétendue faveur; &, perſuadés qu'ils ne ſeront accueillis qu'en ſe rendant louables, au lieu de renoncer à toute étude, dès qu'ils quittent leurs maîtres, comme on ne le voit que trop ſouvent, ils chercheroient à perfectionner leur eſprit, & à s'attirer, par leurs ſentimens, & l'élévation de leur ame, des regards dont on ne ſe cacheroit point, & des attentions qui ſeroient glorieuſes, parce qu'elles ſeroient des preuves de mérite.

Je ne finirois pas ſur cet article; tant il me ſemble intéreſſant. Mais peut-être que j'en dis même trop, & que pluſieurs regarderont cette idée, comme une ſimplicité impertinente, ou tout au plus comme une belle chimere, à reléguer au pays des ſonges. Et en effet le petit nombre des femmes raiſonnables & éclairées ſont des eſpeces de monſtres, qui fuient le monde, parce qu'il n'eſt pas digne d'elles; que l'on ne peut s'empêcher d'admirer, mais que l'on n'oſe voir, qu'à la dérobée, ſous peine de ridicule & d'anathême; quoiqu'une

figure touchante avec une raiſon cultivée, ſoit le plus charmant objet de la nature. Mais pourquoi donc penſer ſi mal de cette moitié de notre eſpece? Pourquoi mépriſer ſi cruellement celles que nous flattons ſans meſure? Pourquoi les laiſſer s'avilir elles-mêmes, en traitant leurs ames comme incapables de le diſputer aux nôtres; en ſe croyant moins que nous, ou en bornant tout leur mérite & leurs forces à quelques attraits paſſagers, qui bientôt flétris, ne leur laiſſeront qu'une triſte retraite & de longs regrets. Mais ſi elles s'obſtinent à vouloir que la frivolité & la vanité ſoient leur unique partage, ne ſouffrons pas que des hommes, faits pour penſer, ne ſoient que des automates. Elevons nous courageuſement au deſſus des routines aveugles & des mauvais préjugés; &, par de ſages efforts, oſons aſpirer à ce qu'il y a de plus parfait.

Concluſion.

Voyez, comparez, & choiſiſſez.

Sine fictione didici, ſine invidiâ communico, & honeſtatem non abſcondo. Sap. 7.

FIN.

ESSAI
SUR
LE MÉRITE
ET
LA VERTU.

A

MON FRERE.

* *

* * * * * * *Oui, mon Frere, la Religion bien entendue & pratiquée avec un zele éclairé, ne peut manquer d'élever les Vertus morales. Elle s'allie même avec les connoiſſances naturelles ; & quand elle eſt ſolide, les progrès de celles-ci ne l'alarment point pour ſes droits. Quelque difficile qu'il ſoit de diſcerner les limites qui ſéparent l'Empire de la Foi de celui de la Raiſon, le Philoſophe n'en confond pas les objets : ſans aſpirer au chimérique honneur de les concilier, en bon citoyen, il a pour eux de l'attachement & du reſpect. Il y a de la Philoſophie à l'Impiété auſſi loin que de la Religion au Fanatiſme ; mais du Fanatiſme à la Barbarie, il n'y a qu'un pas. Par* Barbarie, *j'entends, comme vous, cette ſombre diſpoſition qui rend un homme inſenſible aux charmes de la Nature & de l'Art, & aux douceurs de la Société. En effet, comment appeller ceux qui mutilerent les Statues qui s'étoient ſauvées des ruines de l'ancienne Rome, ſinon des* Barbares ? *Et quel autre nom donner à des gens qui, nés avec cet enjouement qui répand un coloris de fineſſe ſur la Raiſon, & d'aménité ſur les Vertus, l'ont émouſſé, l'ont perdu, & ſont parvenus, rare & ſublime effort ! juſqu'à fuir comme des monſtres ceux qu'il leur eſt ordonné d'aimer. Je dirois volontiers que les uns & les autres n'ontconnu de la Religion que le* Spectre. *Ce qu'il y de vrai, c'eſt qu'ils ont eu des terreurs paniques, indignes d'elle ; terreurs qui furent jadis*

fatales aux Lettres, & qui pouvoient le devenir à la Religion même. » Il eſt certain qu'en ces premiers » tems, dit Montagne, *que notre Religion com- » mença de gagner autorité par les loix, le zele en » arma pluſieurs contre toutes ſortes de Livres » Païens; de quoi les Gens de Lettres ſouffrent une » merveilleuſe perte. J'eſtime que ce déſordre ait porté » plus de nuiſance aux Lettres que tous les feux des » Barbares. Cornelius Tacitus en eſt un bon témoin; » car quoique l'Empereur Tacitus, ſon parent, en » eût peuplé, par ordonnances expreſſes, toutes les » Librairies du Monde; toutefois un ſeul exemplaire » entier n'a pu échapper à la curieuſe recherche de ceux » qui deſiroient l'abolir pour cinq ou ſix vaines clau- » ſes contraires à notre croyance «. Il ne faut pas être grand raiſonneur pour s'appercevoir que tous les efforts de l'incrédulité étoient moins à craindre que cette Inquiſition. L'incrédulité combat les preuves de la Religion; cette Inquiſition tendoit à les anéantir. Encore ſi le zele indiſcret & bouillant ne s'étoit manifeſté que par la délicateſſe gothique des eſprits foibles, les fauſſes alarmes des ignorans, ou les vapeurs de quelques atrabilaires; mais rappellez-vous l'Hiſtoire de nos troubles civils, & vous verrez la moitié de la Nation ſe baigner par piété dans le ſang de l'autre moitié, & violer, pour ſoutenir la cauſe de Dieu, les premiers ſentimens de l'humanité; comme s'il falloit ceſſer d'être homme pour ſe montrer* religieux! *La Religion & la Morale ont des liaiſons trop étroites pour qu'on puiſſe faire contraſter leurs principes fondamentaux. Point de Vertu ſans Religion; point de bonheur ſans Vertu: ce ſont deux vérités que vous trouverez approfondies dans ces réflexions que notre* utilité commune *m'a fait écrire. Que cette expreſſion ne vous bleſſe point; je connois la ſolidité de votre eſprit & la bonté de votre cœur. Ennemi de*

l'enthouſiaſme & de la bigotterie, vous n'avez point ſouffert que l'un ſe retrécît par des opinions ſingulieres, ni que l'autre s'épuiſât par des affections puériles. Cet Ouvrage ſera donc, ſi vous voulez, un antidote deſtiné à réparer en moi un tempérament affoibli, & à entretenir en vous des forces encore entieres. Agréez-le, je vous prie, comme le préſent d'un Philoſophe & le gage d'un Frere.

DISCOURS

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

NOus ne manquons pas de longs Traités de Morale; mais on n'a point encore penſé à nous en donner des Elémens; car je ne peux appeller de ce nom ni ces concluſions futiles qu'on nous dicte, à la hâte, dans les Ecoles, & qu'heureuſement on n'a pas le tems d'expliquer; ni ces Recueils de maximes ſans liaiſon & ſans ordre, où l'on a pris à tâche de déprimer l'homme, ſans s'occuper beaucoup de le corriger. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait quelque différence à faire entre ces deux ſortes d'Ouvrages: j'avoue qu'il y a plus à profiter dans une page de la Bruyere que dans le volume entier de Pourchot; mais il faut convenir auſſi qu'ils ſont les uns & les autres incapables de rendre un Lecteur vertueux par principes.

La ſcience des mœurs faiſoit la partie principale de la Philoſophie des Anciens; en cela, ce me ſemble, beaucoup plus ſages que nous. On croiroit, à la façon (1) dont nous la traitons, ou

(1) You muſt allow me, PALEMON, thus to bemoan *Philoſophy*; ſince you have forc'd me to ingage witth her at a time when her Credit runs ſo low. She is no longer *active* in the World; nor can hardly, with any advantage, be brought upon the publick *Stage*. We have immur'd her [poor Lady!] in Colleges and Cells; and have ſet her ſervilely to ſuch Works as thoſe in the Mines. Empirics, and pedantick Sophiſts are her chief Pupils. The *School-ſyllogiſm*, and the *Elixir*, are the choiceſt of her Products.

qu'il eſt moins eſſentiel maintenant de connoître ſes devoirs, ou qu'il eſt plus aiſé de s'en acquitter. Un jeune homme au ſortir de ſon cours de Philoſophie, eſt jetté dans un monde d'Athées, de Déiſtes, de Sociniens, de Spinoſiſtes, & d'autres impies, fort inſtruit des propriétés de la matiere ſubtile & de la formation des tourbillons, connoiſſances merveilleuſes qui lui deviennent parfaitement inutiles ; mais à peine ſait-il les avantages de la Vertu, ce que lui en a dit un Précepteur ; ou des fondemens de ſa Religion, ce qu'il en a lu dans ſon Catéchiſme. Il faut eſpérer que ces Profeſſeurs éclairés qui ont purgé la Logique des *univerſaux* & des *cathégories* ; la métaphyſique des *entités* & des *quiddités*, & qui ont ſubſtitué dans la Phyſique, l'Expérience & la Géométrie, aux *hypotheſes frivoles*, ſeront frappés de ce défaut, & ne refuſeront pas à la Morale quelques-unes de ces veilles qu'ils conſacrent au bien public. Heureux ſi cet Eſſai trouve place dans la multitude des matériaux qu'ils raſſembleront.

Le but de cet Ouvrage eſt de montrer que la Vertu eſt preſque indiviſiblement attachée à la connoiſſance de Dieu, & que le bonheur temporel de l'homme eſt inſéparable de la Vertu. Point de Vertu ſans croire en Dieu : point de bonheur ſans Vertu ; ce ſont les deux propoſitions de l'il-

So far is she from producing Statesmen, as of old, that hardly any Man of Note in the publick cares to own the leaſt Obligation to her. If ſome few maintain their Acquaintance, & com now and then to her Receſſes, 'tis as the Diſciple of Quality *came* to his Lord and Maſter ; » *ſe-* » *cretly*, and *by night* «. Peinture admirable du triſte état de la Philoſophie parmi nous ; mais qu'on ne peut rendre dans notre Langue avec toute ſa force.

luſtre Philoſophe dont je vais expoſer les idées. Des Athées qui ſe piquent de probité, & des Gens ſans probité qui vantent leur bonheur; voilà mes adverſaires. Si la corruption des mœurs eſt plus funeſte à la Religion que tous les ſophiſmes de l'incrédulité, & s'il eſt eſſentiel au bon ordre de la Société que tous ſes membres ſoient vertueux; apprendre aux hommes que la Vertu ſeule eſt capable de faire leur félicité préſente, c'eſt rendre à l'une & à l'autre un ſervice important. Mais de crainte que des préventions fondées ſur la hardieſſe de quelques propoſitions mal examinées, n'étouffent les fruits de cet Ecrit, j'ai cru devoir en préparer la lecture par un petit nombre de réflexions, qui ſuffiront, avec les Notes que j'ai répandues par-tout où je les ai jugées néceſſaires, pour lever les ſcrupules de tout Lecteur attentif & judicieux.

1. Il n'eſt queſtion dans cet Eſſai que de la Vertu morale; de cette Vertu que les Saints Peres mêmes ont accordée à quelques Philoſophes Païens; Vertu que le culte qu'ils profeſſoient, ſoit de cœur, ſoit en apparence, tendoit à détruire de fond en comble, bien loin d'en être inſéparable; Vertu que la Providence n'a pas laiſſée ſans récompenſe, s'il eſt vrai, comme on le prouvera dans la ſuite, que l'Intégrité morale fait notre bonheur en ce Monde. Mais qu'eſt-ce que l'*Intégrité*?

2. L'Homme eſt integre ou vertueux, lorſque ſans aucun motif bas & ſervile, tel que l'eſpoir d'une récompenſe, ou la crainte d'un châtiment, il contraint toutes ſes paſſions à conſpirer au bien général de ſon eſpece: effort héroïque, & qui toutefois n'eſt jamais contraire à ſes intérêts particuliers. *Honeſtum id intelligimus, quod tale eſt,*

ut, detractâ omni utilitate, ſine ullis præmiis, fructibusve, per ſeipſum poſſit jure laudari. Quod, quale ſit, non tam definitione quâ ſum uſus intelligi poteſt, quanquam aliquantum poteſt, quàm communi omnium judicio & optimi cujuſque ſtudiis atque factis, qui per multa ob eam unam cauſam faciunt, quia decet, quia rectum, quia honeſtum eſt, etſi nullum conſecuturum emolumentum vident. Cicer. *de Orat.* Mais ne pourroit-on pas inférer de cette définition, que l'eſpoir des biens futurs & l'effroi des peines éternelles anéantiſſent le mérite & la vertu ? C'eſt une objection à laquelle on trouvera des réponſes dans la Section troiſieme du premier Livre. C'eſt-là que, ſans donner dans les viſions du Quiétiſme, ou faire de la dévotion un trafic, on releve tous les avantages d'un culte qui préconiſe cette croyance.

3. Après avoir déterminé en quoi conſiſtoit la Vertu (entendez par-tout Vertu morale), nous prouverons, avec une préciſion vraiment géométrique, que de tous les ſyſtêmes concernant la Divinité, le *Théïſme* eſt le ſeul qui lui ſoit favorable. » Le *Théiſme*, dira-t-on ! Quel blaſpheme ! » Quoi ces ennemis de toute révélation ſeroient » les ſeuls qui puſſent être bons & vertueux « ? A Dieu ne plaiſe que je me rende jamais l'écho d'une pareille doctrine. Auſſi n'eſt-ce point celle de M. S. qui a ſoigneuſement prévenu la confuſion qu'on pourroit faire des termes de *Déiſte* & de *Théiſte*. Le *Déiſte*, dit-il, eſt celui qui croit en Dieu, mais qui nie toute révélation ; le *Théiſte*, au contraire, eſt celui qui eſt prêt d'admettre la révélation, & qui admet déja l'exiſtence d'un Dieu. Mais en Anglois le mot de *Théiſt* déſigne indiſtinctement *Déiſte* & *Théiſte*. Confuſion odieuſe contre laquelle ſe récrie M. S. qui n'a pu ſuppor-

ter qu'on proſtituât à une troupe d'impies le nom de *Théiſtes*, le plus auguſte de tous les noms. Il s'eſt efforcé d'effacer les idées injurieuſes qui y ſont attachées dans ſa langue, en marquant, avec toute l'exactitude poſſible, l'oppoſition du *Théiſme* à l'*Athéiſme*, & ſes liaiſons étroites avec le *Chriſtianiſme*. En effet, quoiqu'il ſoit vrai de dire que tout *Théiſte* n'eſt pas encore Chrétien, il n'eſt pas moins vrai d'aſſurer que pour devenir *Chrétien*, il faut commencer par être *Théiſte*. Le fondement de toute Religion c'eſt le *Théiſme*. Mais pour détromper le Public de l'opinion peu favorable qu'il peut avoir conçue de cet illuſtre Auteur, ſur le témoignage de quelques Ecrivains, intéreſſés apparemment à l'entraîner dans un parti qui ſera toujours trop foible, la probité m'oblige de citer à ſon honneur & à leur honte ſes propres paroles.

As averſe as I am to the Cauſe of Theiſm, *or Name of* DEIST, *when taken in a ſenſe excluſive of Revelation; I conſider ſtill that, in ſtrictneſs, the Root of all is* THEISM; *and that to be a ſettled Chriſtian, it is neceſſary to be firſt of all.* a good THEIST .....
.....
.....
..... *Nor have I patience to hear the Name of* THEIST [*the higheſt of all Names*] *decry'd, and ſet in oppoſition to* Chriſtianity. *As if our Religion was a kind of* Magik, *which depended not on the Belief of a ſingle ſupreme Being. Or as if the firm & rational*

» Quelqu'horreur que
» j'aie, dit-il, (Vol. II.
» pag. 209) du Déiſme, ou
» de cette hypotheſe oppo-
» ſée à la révélation, toute-
» fois je conſidere le Théiſ-
» me comme le fondement
» de toute Religion. Je crois
» que pour être bon Chré-
» tien, il faut commencer
» par être bon Théiſte. Et
» conſéquemment je ne peux
» ſouffrir qu'en oppoſant l'un
» à l'autre, on décrie injuſ-
» tement le plus ſacré de tous
» les noms, le nom de Théiſ-
» te; comme ſi notre Reli-
» gion étoit une eſpece de
» culte magique, & qu'elle
» eût d'autre baſe que la

Belief of ſuch a Being on philoſophical grounds, was an improper Qualification for Believing any thing further. Excellent Préſomption, for thoſe who naturaly incline tho the Disbelief of Revelation, or who thrò Vanity affect a Freedom of this kind!

» croyance d'un ſeul Etre
» ſuprême, ou que la croyan-
» ce d'un ſeul Etre ſuprê-
» me, fondée ſur des rai-
» ſonnemens philoſophiques,
» fût incompatible avec no-
» tre Religion. Certes, ce
» ſeroit donner beau jeu à
» ceux qui, ſoit par Scep-
» ticiſme, ſoit par vanité, ne
» ſont déja que trop enclins
» à rejetter toute révélation.

Et ailleurs, voici comment il s'exprime encore.

THE *only Subject on which we are perfectl y ſecure, and without fear of any juſt Cenſure or Reproach, is that of* FAITH, *and* Orthodox BELIEF. *For in the firſt place, it will appear, that thro' a profound Reſpect, and religious Veneration, we have forborn ſo much as to name any of the ſacred and ſolemn* Myſterys *of* Revelation. *And, in the next place, as we can with confidence declare, that we have never in any Writing, publick or private, attempted ſuch high Reſearches, nor have ever in Practice acquitted outeſelves otherwiſe than as juſt* Conformiſts *to the lawful Church; ſo we may, in a proper Senſe, be ſaid faithfully and dutifully* to embrace *tho ſe holy* Myſterys, *even in their minuteſt Particulars, and without the leaſt Exception on account of their amazing Depth.*

» Quant à la foi & à l'or-
» thodoxie de ma croyance,
» je me ſens, dit-il, (Vol. III.
» pag. 315), dans une ſécurité
» parfaite & raiſonnable, &
» je me flatte de n'avoir ſur
» ces articles ni reproches, ni
» cenſures équitables à crain-
» dre. Tel eſt le religieux
» reſpect, telle eſt la véné-
» ration profonde que je por-
» te à la révélation, que dans
» le cours de cet Ouvrage
» je me ſuis ſcrupuleuſement
» abſtenu, je ne dis pas de
» diſcuter, mais même de
» nommer les divins myſte-
» res qu'elle nous a tranſ-
» mis. C'eſt avec toute la
» confiance que donne la vé-
» rité, que je déclare n'avoir
» jamais fait de ces propo-
» ſitions ſublimes la matiere
» de mes Ecrits publics ou
» particuliers, & que je pro-
» teſte, quant à ma conduи-
» te, qu'elle a toujours été
» conforme aux préceptes de l'Egliſe autoriſée par nos Loix;
» enſorte qu'on peut dire, avec la derniere exactitude,
» que, fortement attaché au culte de mon Pays, j'en em-

» braſſe tous les dogmes dans toute leur étendue, ſans que » cette profondeur dont mon eſprit eſt étonné, ait le plus » légérement altéré ma croyance «.

Je ne conçois pas comment, après des proteſtations auſſi ſolemnelles d'une entiere ſoumiſſion de cœur & d'eſprit aux myſteres ſacrés de ſa religion, il s'eſt trouvé quelqu'un aſſez injuſte pour compter M. S. au nombre des Aſgils, des Tindales & des Tolands, gens auſſi décriés dans leur Egliſe, en qualité de Chrétiens, que dans la république des Lettres, en qualité d'Auteurs; mauvais Proteſtans & miſérables Ecrivains. Swift, qui s'y connoît ſans doute, en porte ce jugement dans ſon chef-d'œuvre de plaiſanterie. » Auroit-» on jamais ſoupçonné, dit-il, qu'Aſgil fût un » beau génie & Toland un Philoſophe, ſi la re-» ligion, ce ſujet inépuiſable, ne les avoit pour-» vus abondamment d'eſprit & de ſyllogiſmes? » Quel autre ſujet renfermé dans les bornes de la » nature & de l'art auroit été capable de procu-» rer à Tindale le nom d'Auteur profond, & de » le faire lire? Si cent plumes de cette façon » avoient été employées pour la défenſe du chriſ-» tianiſme, elles auroient été d'abord livrées à » un oubli éternel. «

4. Enfin, tout ce que nous dirons à l'avantage de la connoiſſance du Dieu des Nations, s'appliquera, avec un nouveau degré de force, à la connoiſſance du Dieu des Chrétiens. C'eſt une réflexion que chaque page de cet Ouvrage offrira à l'eſprit. Voilà donc le Lecteur conduit à la porte de nos Temples. Le Miſſionnaire n'a qu'à l'attirer maintenant aux pieds de nos Autels. C'eſt ſa tâche. Le Philoſophe a rempli la ſienne.

Il ne me reſte qu'un mot à dire ſur la maniere

dont j'ai traité M. S... je l'ai lu & relu : je me ſuis rempli de ſon eſprit, & j'ai, pour ainſi dire, fermé ſon livre, lorſque j'ai pris la plume. On n'a jamais uſé du bien d'autrui avec tant de liberté. J'ai reſſerré ce qui m'a paru trop diffus, étendu ce qui m'a paru trop ſerré ; rectifié ce qui n'étoit penſé qu'avec hardieſſe ; & les réflexions qui accompagnent cette eſpece de texte, ſont ſi fréquentes, que l'Eſſai de M. S.... qui n'étoit proprement qu'une démonſtration métaphyſique, s'eſt converti en élémens de morale aſſez conſidérables. La ſeule choſe que j'aie ſcrupuleuſement reſpectée, c'eſt l'ordre, qu'il étoit impoſſible de ſimplifier : auſſi cet ouvrage demande-t-il encore de la contention d'eſprit. Quiconque n'a pas la force ou le courage de ſuivre un raiſonnement étendu, peut ſe diſpenſer d'en commencer la lecture ; c'eſt pour d'autres que j'ai travaillé.

ESSAI
SUR
LE MÉRITE
ET
LA VERTU.

LIVRE PREMIER.

PARTIE PREMIERE.

SECTION PREMIERE.

LA Religion & la Vertu ſont unies par tant de rapports, qu'on les regarde communément comme deux inſéparables compagnes. C'eſt une liaiſon dont on penſe ſi favorablement, qu'on permet à peine d'en faire abſtraction dans le diſcours, & même dans

l'eſprit. Je doute cependant, que cette idée ſcrupuleuſe ſoit confirmée par la connoiſſance du monde; & nous ne manquons pas d'exemples qui paroiſſent contredire cette union prétendue. N'a-t-on pas vu des peuples, qui, avec tout le zele imaginable pour leur religion, vivoient dans la derniere dépravation, & n'avoient pas ombre d'humanité; tandis que d'autres, qui ſe piquoient ſi peu d'être religieux, qu'on les regarde comme de vrais athées, obſervoient les grands principes de la morale, & nous ont arraché l'épithete de vertueux, par la tendreſſe & l'affection généreuſe qu'ils ont eues pour le genre humain. En général, on a beau nous aſſurer qu'un homme eſt plein de zele pour ſa religion; ſi nous avons à traiter avec lui, nous nous informons encore de ſon caractere. » *M.* ***** *a de la religion*, dites-vous; « » mais *a-t-il de la probité* ? » (1) Si vous m'euſſiez fait entendre d'abord qu'il étoit honnête homme,

(1) Remarquez qu'il eſt queſtion ici de la Religion en général. Si le Chriſtianiſme étoit un culte univerſellement embraſſé, quand on aſſureroit d'un homme qu'il eſt bon Chrétien, peut-être ſeroit-il abſurde de demander s'il eſt honnête homme; parce qu'il n'y a point, dira-t-on, de Chriſtianiſme réel ſans probité. Mais il y a preſqu'autant de cultes différens que de Gouvernemens; & ſi nous en croyons les Hiſtoires, leurs préceptes croiſent ſouvent les principes de la Morale: ce qui ſuffit pour juſtifier ma penſée: mais afin de lui donner toute l'évidence poſſible, ſuppoſez que, dans un beſoin preſſant de ſecours, on vous adreſſât à quelque Juif opulent: vous ſavez que ſa Religion permet l'uſure avec l'Etranger: eſpéreriez-vous donc traiter à des conditions plus favorables, parce qu'on vous aſſureroit que cet homme eſt un des Sectateurs les plus zélés de la Loi de Moïſe? & tout bien conſidéré, ne vaudroit-il pas beaucoup mieux, pour vos intérêts, qu'il paſſât pour un fort mauvais Juif, & qu'il fût même ſoupçonné dans la Synagogue d'être un peu Chrétien?

je ne me ſerois jamais aviſé de demander s'il étoit *dévot*. (*) TANT EST GRANDE SUR NOS ESPRITS, L'AUTORITÉ DES PRINCIPES MORAUX.

Qu'eſt-ce donc que la Vertu morale ? quelle influence la religion, en général, a-t-elle ſur la probité ? Juſqu'à quel point ſuppoſe-t-elle de la vertu ? Seroit-il vrai de dire que l'Athéiſme exclut toute probité, & qu'il eſt impoſſible d'avoir quelque vertu morale, ſans reconnoître un Dieu ? Ces queſtions ſont une ſuite de la réflexion précédente, & feront la matiere de ce premier Livre.

Ce ſujet eſt preſque tout neuf; d'ailleurs, l'examen en eſt épineux & délicat : qu'on ne s'étonne donc pas ſi je ſuis une méthode un peu ſinguliere. La licence de quelques plumes modernes a répandu l'alarme dans le camp des *Dévots* : telle eſt en eux l'aigreur & l'animoſité, que, quoi qu'un Auteur puiſſe dire en faveur de la religion, on ſe récriera contre ſon Ouvrage, s'il accorde quelque poids à d'autres principes. D'une autre part, les beaux eſprits & les gens du bel air, accoutumés à n'enviſager dans la religion que quelques abus qui font la matiere éternelle de leurs plaiſanteries, craindront de s'embarquer dans un examen ſérieux, (car les raiſonneurs les effraient), & traiteront d'imbécille un homme qui profeſſe le déſintéreſſement, & qui ménage les principes de religion. Il ne faut pas s'attendre à recevoir d'eux plus de quartier qu'on ne leur en a fait ; & je les vois réſolus à penſer auſſi mal de la morale de leurs Antagoniſtes, que leurs Antagoniſtes pen-

[1] Par-tout où ce mot ſe prend en mauvaiſe part, il faut entendre, comme dans la Bruyere & la Roche-Foucault, faux Dévot ; ſens auquel une longue, & peut-être odieuſe preſcription l'a déterminé.

ſent mal de la leur. Les uns & les autres croiroient avoir trahi leur cauſe, s'ils avoient abandonné un pouce de terrein. Ce ſeroit un miracle que de perſuader à ceux-ci qu'il y a quelque mérite dans la religion, & à ceux-là, que la vertu n'eſt pas concentrée toute entiere dans leur parti. Dans ces extrêmités, quiconque s'éleve en faveur de la religion & de la vertu, & s'engage, en marquant à chacune ſa puiſſance & ſes droits, de les conſerver en bonne intelligence, celui-là, dis-je, s'expoſe à faire un mauvais (*) perſonnage.

(1) Je me ſuis demandé quelquefois pourquoi tous ces Ecrits dont la fin derniere eſt proprement de procurer aux hommes un bonheur infini, en les éclairant ſur des vérités ſurnaturelles, ne produiſent pas autant de fruits qu'on auroit lieu d'en attendre. Entre pluſieurs cauſes de ce triſte effet, j'en diſtinguerai deux, la méchanceté du Lecteur, & l'inſuffiſance de l'Ecrivain. Le Lecteur, pour juger ſainement de l'Ecrivain, devroit lire ſon ouvrage dans le ſilence des paſſions: l'Ecrivain, pour arriver à la conviction du Lecteur, devroit, par une entiere impartialité, réduire au ſilence les paſſions dont il a plus à redouter que des raiſonnemens. Mais un Ecrivain impartial, un Lecteur équitable ſont preſque deux êtres de raiſon dans les matieres dont il s'agit ici. Je dirois donc à tous ceux qui ſe préparent d'entrer en lice contre le vice & l'impiété: examinez-vous avant que d'écrire. Si vous vous déterminez à prendre la plume, mettez dans vos Ecrits le moins de bile & le plus de ſens que vous pourrez. Ne craignez point de donner trop d'eſprit à votre Antagoniſte; faites-le paroître ſur le champ de bataille avec toute la force, toute l'adreſſe, tout l'art dont il eſt capable. Si vous voulez qu'il ſe confeſſe vaincu, ne l'attaquez point en lâche. Saiſiſſez-le corps à corps: prenez-le par les endroits les plus inacceſſibles. Avez-vous de la peine à le terraſſer? n'en accuſez que vous-même: ſi vous avez fait les mêmes proviſions d'armes qu'Abbadie & Ditton, vous ne riſquez rien à montrer ſur l'arêne la même franchiſe qu'eux. Mais ſi vous n'avez ni les nerfs ni la cuiraſſe de ces athletes, que ne demeurez-

Quoi qu'il en ſoit, ſi nous prétendons atteindre à l'évidence, & répandre quelques lumieres dans cet Eſſai, nous ne pouvons nous diſpenſer de prendre les choſes de loin, & de remonter à

vous en repos ? Ignorez-vous qu'un ſot Livre en ce genre fait plus de mal en un jour, que le meilleur Ouvrage ne fera jamais de bien. Car telle eſt la méchanceté des hommes, que ſi vous n'avez rien dit qui vaille, on avilira votre cauſe, en vous faiſant l'honneur de croire qu'il n'y avoit rien de mieux à dire. J'avouerai cependant, qu'il y a des hommes aſſez déréglés pour affecter l'Athéiſme & l'irréligion, à qui, par conſequent, il vaudroit mieux faire honte de leur vanité ridicule, que de les combattre en forme. Car pourquoi chercheroit-on à les convaincre ? Ils ne ſont pas proprement incrédules. Si l'on en croyoit Montagne, il faudroit en renvoyer la converſion au Médecin : l'approche du danger leur fera perdre contenance. *S'ils ſont aſſez fous*, dit-il, *ils ne ſont pas aſſez forts. Ils ne lairront de joindre leurs mains vers le Ciel, ſi vous leur attachez un bon coup d'épée dans la poitrine, & quand la crainte & la maladie aura appeſanti cette licencieuſe ferveur d'humeur volage, ils ne lairront de ſe revenir, & laiſſer manier tout diſcrettement aux créances & exemples publics. Autre choſe eſt un dogme ſérieuſement digéré ; autre choſe, ces impreſſions ſuperficielles, leſquelles nées de la débauche d'un eſprit débauché, vont nageant témérairement & incertainement dans la fantaiſie. Hommes bien miſérables & écervelés qui tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent.* On ne peut s'empêcher de reconnoître dans cette peinture un très-grand nombre d'impies, & il ſeroit peut-être à ſouhaiter qu'elle convînt à tous. Mais s'il y a quelques impies de bonne foi, comme la multitude des ouvrages dogmatiques lancés contr'eux ne permet pas d'en douter, il eſt eſſentiel à l'intérêt, & même à l'honneur de la Religion, qu'il n'y ait que les eſprits ſupérieurs qui ſe chargent de les combattre. Quant aux autres qui peuvent avoir autant & quelquefois plus de zele avec moins de lumieres, ils devroient ſe contenter de lever leurs mains vers le Ciel pendant l'action, & c'eſt le parti que j'aurois pris, ſans doute, ſi je ne regardois l'Auteur dont je m'appuie à chaque pas, comme un de ces hommes extraordinaires, & proportionnés à la dignité de la cauſe qu'ils ont à ſoutenir.

la ſource, tant de la croyance naturelle, que des opinions fantaſques, concernant la Divinité. Si nous nous tirons heureuſement de ces commencemens épineux, il faut eſpérer que le reſte de notre route ſera doux & facile.

SECTION SECONDE.

Ou tout eſt conforme au bon ordre dans l'Univers, ou il y a des choſes qu'on auroit pu former plus adroitement, ordonner avec plus de ſageſſe, & diſpoſer plus avantageuſement pour l'intérêt général des êtres & du tout.

Si tout eſt conforme au bon ordre, ſi tout concourt au bien général; ſi tout eſt fait pour le *mieux*; il n'y a point de mal *abſolu* dans l'Univers, point de mal *relatif au tout.*

Tout ce qui eſt tel qu'il ne peut être *mieux*, eſt parfaitement bon.

S'il y a dans la Nature, quelque mal *abſolu*, il eſt poſſible qu'il y eût quelque choſe de mieux; ſinon, tout eſt parfait & comme il doit être.

S'il y a quelque choſe d'*abſolument* mal, il a été produit *à deſſein*, ou s'eſt fait par *haſard.*

S'il a été produit *à deſſein*, ou l'ouvrier éternel n'eſt pas ſeul, ou n'eſt pas excellent. Car s'il étoit excellent, il n'y auroit point de mal *abſolu*: ou s'il y a quelque mal *abſolu*, c'eſt un autre qui l'aura cauſé.

Si le haſard a produit dans l'Univers quelque mal *abſolu*, l'Auteur de la Nature n'eſt pas la cauſe de tout. Conſéquemment, ſi l'on ſuppoſe un être intelligent qui ne ſoit que la cauſe du bien, mais qui n'ait pas voulu, ou qui n'ait pu prévenir le mal *abſolu* que le haſard ou quelque intelligence rivale a produit; cet être eſt impuiſſant ou défec-

tueux. Car ne pouvoir prévenir un mal *abſolu*, c'eſt impuiſſance : ne vouloir pas le prévenir, quand on le peut, c'eſt mauvaiſe volonté.

L'Etre tout-puiſſant dans la Nature, & qu'on ſuppoſe la gouverner avec intelligence & bonté, c'eſt ce que les hommes, d'un conſentement unanime, ont appellé *Dieu*.

S'il y a dans la Nature pluſieurs êtres & ſemblables & ſupérieurs, ce ſont autant de *Dieux*.

Si cet Etre ſupérieur, ſuppoſé qu'il n'y en ait qu'un, ſi ces Etres ſupérieurs, ſuppoſé qu'il y en ait pluſieurs, ne ſont pas eſſentiellement *bons*, on les appelle *Démons*.

Croire que tout a été fait & ordonné, que tout eſt gouverné pour le *mieux*, par une ſeule intelligence eſſentiellement bonne, c'eſt un parfait *Théiſte*. (1)

Ne reconnoître dans la Nature d'autre cauſe, d'autre principe des Etres que le haſard ; nier qu'une intelligence ſuprême ait fait, ordonné, diſpoſé tout à quelque bien général ou particulier, c'eſt être un parfait *Athée*.

Admettre pluſieurs intelligences ſupérieures, toutes eſſentiellement bonnes, c'eſt être *Polithéiſte*.

Soutenir que tout eſt gouverné par une ou pluſieurs intelligences capricieuſes, qui, ſans égard pour l'ordre, n'ont d'autres loix que leurs volontés, qui ne ſont pas eſſentiellement bonnes, c'eſt être *Démoniſte*.

Il y a peu d'eſprits qui aient été en tout tems,

(1) Gardez-vous bien de confondre ce mot avec celui de *Déiſte*. Voyez le *Traité de la véritable Religion*, par M. l'Abbé Delachambre, Doct. de Sorb., ſi vous voulez être inſtruit à fond de la différence du *Théiſme* & du *Déiſme*.

invariablement attachés à la même hypotheſe ſur un ſujet auſſi profond que la cauſe univerſelle des Etres & l'économie générale du Monde ; de l'aveu même des perſonnes les plus religieuſes (1), toute leur foi leur ſuffit à peine en certains momens, pour les ſoutenir dans la conviction d'une intelligence ſuprême ; il eſt des conjonctures, où frappées des défauts apparens de l'adminiſtration de l'Univers, elles ſont violemment tentées de juger déſavantageuſement de la Providence.

Qu'eſt-ce que l'*opinion* d'un homme ? celle qui lui eſt habituelle. C'eſt l'hypotheſe à laquelle il revient toujours, & non celle dont il n'eſt jamais ſorti, que nous appellerons *ſon ſentiment*. Qui pourra donc aſſurer qu'un homme qui n'eſt pas un ſtupide, eſt un parfait Athée ? Car ſi toutes ſes penſées ne luttent pas en tout tems, en toute occaſion, contre toute idée, toute imagination, tout ſoupçon d'une intelligence ſupérieure, il n'eſt pas un parfait Athée. De même, ſi l'on n'eſt pas conſtamment éloigné de toute idée de haſard ou de mauvais génie, on n'eſt pas parfait *Théiſte* ; c'eſt le ſentiment dominant qui détermine l'état. Quiconque voit moins d'ordre dans l'Univers que de haſard & de confuſion, eſt plus Athée que Théiſte. Quiconque apperçoit dans le monde des traces plus diſtinctes d'un mauvais génie que du bon, eſt moins Théiſte que Démoniſte. Mais tous ces ſyſtématiques prendront leur dénomination, ſelon le côté où l'eſprit ſe ſera fixé le plus ſouvent dans ſes oſcillations.

Du mêlange de ces opinions, il en réſulte un

(1) *Penè moti ſunt pedes mei, pacem peccatorum videns.* DAVID. in Pſalm.

grand

grand nombre d'autres (1), toutes différentes entr'elles.

L'athéiſme ſeul exclut toute religion. Le parfait Démoniſte peut avoir un culte. Nous connoiſſons même des nations entieres qui adorent un diable, à qui la frayeur ſeule porte leurs prieres, leurs offrandes & leurs ſacrifices ; & nous n'ignorons pas que dans quelques religions, on ne regarde Dieu que comme un Etre violent, deſpotique, arbitraire, & deſtinant les créatures à un malheur inévitable, ſans aucun mérite ou démérite prévu ; c'eſt-à-dire, qu'on éleve un diable ſur ces autels où l'on croit adorer un Dieu.

Outre les ſectateurs des différentes opinions dont nous venons de faire mention, nous remarquerons de plus, qu'il y a beaucoup de perſonnes,

(1) Le Théiſme avec le Démoniſme. Le Démoniſme avec le Polythéiſme. Le Déiſme avec l'Athéiſme. Le Démoniſme avec l'Athéiſme. Le Polythéiſme avec l'Athéiſme. Le Théiſme avec le Polythéiſme. Le Théiſme ou le Polythéiſme avec le Démoniſme, ou avec le Démoniſme & l'Athéiſme. Ce qui arrive, lorſqu'on admet

Un Dieu dont la nature eſt bonne & mauvaiſe ; ou deux principes, l'un pour le bien, & l'autre pour le mal.

Ou pluſieurs Intelligences ſuprêmes & mauvaiſes ; ce que l'on pourroit proprement appeller Polydémoniſme.

Ou lorſque Dieu & le haſard partagent l'empire de l'Univers.

Ou lorſque l'Univers eſt gouverné par le haſard & par un mauvais Génie.

Ou lorſqu'on admet pluſieurs Intelligences mauvaiſes ; ſans exclure le haſard.

Ou lorſqu'on ſuppoſe le Monde fait & gouverné par pluſieurs Intelligences toutes bienfaiſantes.

Ou lorſqu'on admet pluſieurs Intelligences ſuprêmes tant bonnes que mauvaiſes.

Ou lorſqu'on ſuppoſe que l'adminiſtration des choſes eſt partagée entre pluſieurs Intelligences tant bonnes que mauvaiſes, & le haſard.

qui, par eſprit de ſcepticiſme, par indolence, ou par défaut de lumieres, ne ſont décidées pour aucune.

Tous ces ſyſtêmes ſuppoſés, il nous reſte à examiner comment chaque ſyſtême en particulier, & l'indéciſion même, s'accordent avec la Vertu, & juſqu'où ils ſont compatibles avec un caractere honnête & moral.

SECONDE PARTIE.

PREMIERE SECTION.

LOrſque je tourne les yeux ſur les Ouvrages d'un Artiſte ou ſur quelque production ordinaire de la Nature, & que je ſens en moi-même combien il eſt difficile de parler avec exactitude des *parties*, ſans une connoiſſance profonde du *Tout*; je ne ſuis point étonné de notre inſuffiſance dans les recherches qui concernent le Monde, le chef-d'œuvre de la Nature. Cependant, à force d'obſervations & d'étude, à force de combiner les proportions & les formes dont la plupart des créatures qui nous environnent, ſont revêtues, nous ſommes parvenus à déterminer quelques-uns de leurs uſages. Mais quelle eſt la fin de ces créatures en particulier ? En général même, à quoi ſert l'eſpece entiere de quelques-unes d'entr'elles ? C'eſt ce que nous ne connoîtrons peut-être jamais. Cependant

Nous ſavons que chaque créature a un *Intérêt privé*, un *bien-être* qui lui eſt propre, & auquel elle tend de toute ſa puiſſance; penchant raiſonnable qui a ſon origine dans les avantages de ſa

conformation naturelle. Nous ſavons que ſa condition *relative* aux autres Etres eſt bonne ou mauvaiſe; qu'elle affectionne la bonne, & que le Créateur lui en a facilité la poſſeſſion. Mais ſi toute créature a un bien particulier, un intérêt privé, un but auquel tous les avantages de ſa conſtitution ſont naturellement dirigés; & ſi je remarque dans les paſſions, les ſentimens, les affections d'une créature, quelque choſe qui l'éloigne de ſa fin; j'aſſurerai qu'elle eſt mauvaiſe & mal conditionnée. Par rapport à elle-même, cela eſt évident. De plus, ſi ces ſentimens, ces appétits qui l'écartent de ſon but naturel, croiſent encore celui de quelqu'individu de ſon eſpece, j'ajouterai qu'elle eſt mauvaiſe & mal conditionnée, relativement aux autres. Enfin, ſi le même déſordre dans ſa conſtitution naturelle, qui la rend mauvaiſe par rapport aux autres, la rendoit auſſi mauvaiſe par rapport à elle-même; ſi la même économie dans ſes affections, qui la qualifie bonne par rapport à elle-même, produiſoit le même effet relativement à ſes ſemblables, elle trouveroit en ce cas ſon avantage particulier en cette bonté, par laquelle elle feroit le bien d'autrui; & c'eſt en ce ſens que l'intérêt privé peut s'accorder avec la vertu morale.

Nous approfondirons ce point dans la derniere partie de cet eſſai. Notre objet, quant-à-préſent, c'eſt de chercher en quoi conſiſte cette qualité que nous déſignons par le nom de *bonté*. Qu'eſt-ce que la *bonté* ?

Si un hiſtorien ou quelque voyageur nous faiſoit la deſcription d'une créature parfaitement iſolée, ſans ſupérieure, ſans égale, ſans inférieure, à l'abri de tout ce qui pourroit émouvoir ſes paſſions, ſeule, en un mot, de ſon eſpece; nous dirions, ſans

héſiter, *que cette créature ſinguliere doit être plongée dans une affreuſe mélancolie; car, quelle conſolation pourroit-t-elle avoir en un monde qui n'eſt pour elle qu'une vaſte ſolitude.* Mais ſi l'on ajoutoit, *qu'en dépit des apparences, cette créature jouit de la vie, ſent le bonheur d'exiſter, & trouve en elle-même de la félicité;* alors nous pourrions convenir *que ce n'eſt pas tout-à-fait un monſtre, & que relativement à elle-même, ſa conſtitution naturelle n'eſt pas entiérement abſurde; mais nous n'irons jamais juſqu'à dire que cet Etre eſt bon.* Cependant ſi l'on inſiſtoit, & qu'on nous objectât *qu'il eſt parfait dans ſa maniere, & conſéquemment que nous lui refuſons à tort l'épithete de bon; car qu'importe qu'il ait quelque choſe à déméler avec d'autres, ou non?* il faudroit bien franchir le mot, & reconnoître *que cet Être eſt bon, s'il eſt poſſible toutefois, qu'il ſoit parfait en ſoi-même, ſans avoir aucun rapport avec l'univers dans lequel il eſt placé.* Mais ſi l'on venoit à découvrir, à la longue, quelque ſyſtême dans la nature dont on pût conſidérer ce vivant automate, comme faiſant partie, il perdroit incontinent le titre de bon, dont nous l'avions décoré? car comment conviendroit-il à un individu qui, par ſa ſolitude & ſon inaction, tendroit auſſi directement à la ruine de ſon eſpece (1)?

(1) Divin Anachorete, ſuſpendez un moment la profondeur de vos méditations, & daignez détromper un pauvre *Mondain*, & qui fait gloire de l'être. J'ai des paſſions, & je ſerois bien fâché d'en manquer: c'eſt très-paſſionnément que j'aime mon Dieu, mon Roi, mon Pays, mes parens, mes Amis, ma Maîtreſſe & moi-même.

Je fais un grand cas des richeſſes: j'en ai beaucoup, & j'en deſire encore: un homme bienfaiſant en a-t-il jamais aſſez? Qu'il me ſeroit doux de pouvoir animer ce talent qui languit ſous mes yeux, unir ces amans que l'indigence retient dans le célibat, venger, par mes largeſſes, ce labo-

Mais ſi dans la ſtructure de cet Animal ou de tout autre, j'entrevois des liens qui l'attachent à des Êtres connus & différens de lui ; ſi ſa conformation m'indique des rapports, même à d'autres eſpeces que la ſienne, j'aſſurerai qu'il fait partie de quelque ſyſtême. Par exemple, s'il eſt mâle, il a rapport en cette qualité avec la femelle ; & la conformation relative du mâle & de la femelle annonce une nouvelle chaîne d'êtres & un nouvel ordre de choſes. C'eſt celui d'une eſpece ou d'une race particuliere de créatures qui ont une tige commune ; race qui s'accroît & s'éterniſe aux dépens de pluſieurs ſyſtêmes qui lui ſont deſtinés.

Donc ſi toute une eſpece d'animaux contribue à l'exiſtence ou au bien-être d'une autre eſpece, l'eſpece ſacrifiée n'eſt que partie d'un autre ſyſtême.

L'exiſtence de la Mouche eſt néceſſaire à la ſubſiſtance de l'Araignée : auſſi le vol étourdi, la

rieux Commerçant des revers de la fortune ! Je ne fais chaque jour qu'un ingrat ; que ne puis-je en faire un cent ! C'eſt à mon aiſance, Religieux fanatique, que vous devez le pain que votre quêteur vous apporte.

J'aime les plaiſirs honnêtes : je les quitte le moins que je peux : je les conduis d'une table moins ſomptueuſe que délicate, à des jeux plus amuſans qu'intéreſſés, que j'interromps pour pleurer les malheurs d'Andromaque, ou rire des boutades du Miſanthrope : je me garderai bien de les exiler par de noires réflexions : que l'épouvante & le trouble pourſuivent ſans ceſſe le crime ! l'eſpoir & la tranquillité, compagnes inſéparables de la juſtice, me conduiront par la main juſqu'au bord du précipice que le ſage Auteur de mes jours m'a dérobé par les fleurs dont il l'a couvert ; & malgré les ſoins avec leſquels vous vous préparez à un inſtant que je laiſſe venir, je doute que votre fin ſoit plus douce & plus heureuſe que la mienne. En tout cas, ſi la conſcience reproche à l'un de nous deux d'avoir été inutile à ſa Patrie, à ſa Famille & à ſes Amis, je ne crains point que ce ſoit à moi.

ſtructure délicate, & les membres déliés de l'un de ces inſectes, ne le deſtinent pas moins évidemment à être la *proie*, que la force, la vigilance & l'adreſſe de l'autre à être le *prédateur*. Les toiles de l'Araignée ſont faites pour des aîles de Mouche.

Enfin, le rapport mutuel des membres du corps humain; dans un arbre, celui des feuilles aux branches, & des branches au tronc, n'eſt pas mieux caractériſé, que l'eſt dans la conformation & le génie de ces animaux, leur deſtination réciproque.

Les Mouches ſervent encore à la ſubſiſtance des Poiſſons & des Oiſeaux; les Poiſſons & les Oiſeaux à la ſubſiſtance d'une autre eſpece. C'eſt ainſi qu'une multitude de ſyſtêmes différens ſe réuniſſent & ſe fondent, pour ainſi dire, les uns dans les autres pour ne former qu'un ſeul ordre de choſes.

Tous les Animaux compoſent un ſyſtême, & ce ſyſtême eſt ſoumis à des loix méchaniques ſelon leſquelles tout ce qui y entre eſt calculé.

Or, ſi le ſyſtême des Animaux ſe réunit au ſyſtême des Végétables, & celui-ci au ſyſtême des autres Etres qui couvrent la ſurface de notre Globe, pour conſtituer enſemble le ſyſtême Terreſtre: ſi la Terre elle-même a des relations connues avec le Soleil & les Planetes, il faudra dire que tous ces ſyſtêmes ne ſont que des parties d'un ſyſtême plus étendu. Enfin, ſi la Nature entiere n'eſt qu'un ſeul & vaſte ſyſtême que tous les autres Etres compoſent, il n'y aura aucun de ces Etres qui ne ſoit mauvais ou bon par rapport à ce grand Tout, dont il eſt une partie (1); car ſi cet Etre eſt ſu-

[1] Dans l'Univers tout eſt uni. Cette vérité fut un des premiers pas de la Philoſophie, & ce fut un pas de Géant.

perflu, ou déplacé, c'eſt une imperfection, & conſéquemment un mal abſolu dans le ſyſtême général.

Si un Etre eſt abſolument mauvais, il eſt tel relativement au ſyſtême général, & ce ſyſtême eſt imparfait. Mais ſi le mal d'un ſyſtême particulier fait le bien d'un autre ſyſtême; ſi ce mal

Ac mihi quidem veteres illi majus quiddam animo complexi, multo plus etiam vidiſſe videntur, quam quantum noſtrorum acies intueri poteſt, qui omnia hæc quæ ſupra & ſubter, unum eſſe & unâ vi, atque unâ conſenſione Naturæ conſtricta eſſe dixerunt. Nullum eſt enim genus rerum, quod aut avulſum à cæteris per ſeipſum conſtare, aut quo cætera ſi careant, vim ſuam atque æternitatem conſervare poſſint. Cic. *Lib.* 3. *de Orat.* Toutes les découvertes des Philoſophes modernes ſe réuniſſent pour conſtater la même propoſition. Tous les Auteurs de ſyſtême, ſans en excepter Epicure, la ſuppoſoient, lorſqu'ils ont conſidéré le Monde comme une Machine dont ils avoient à expliquer la formation, & à développer les reſſorts ſecrets. Plus on voit loin dans la Nature, & plus on y voit d'union. Il ne nous manque qu'une Intelligence & des expériences proportionnées à la multitude des Parties & à la grandeur du Tout, pour parvenir à la démonſtration. Mais ſi le Tout eſt immenſe, ſi le nombre des Parties eſt infini, devons-nous être ſurpris que cette union nous échappe ſouvent? Quelle raiſon a-t-on d'en conclure qu'elle ne ſubſiſte pas. Je ne vois pas comment ce Phénomene fatal à cette eſpece eſt, par une ſuite de l'ordre univerſel des choſes, avantageux à une autre eſpece: donc l'ordre univerſel eſt une chimere. Voilà le raiſonnement de ceux qui attaquent la nature. Voici maintenant la réponſe & le raiſonnement de ceux qui la défendent: je ſuis en état de démontrer que ce qui fait en mille occaſions le mal d'un ſyſtême, ſe tourne, par une ſuite merveilleuſe de l'ordre univerſel, à l'avantage d'un autre: donc, lorſque je n'ai pas la même évidence par rapport à d'autres phénomenes ſemblables, ce n'eſt point altération dans l'ordre mais inſuffiſance dans mes lumieres; donc l'ordre univerſel des choſes n'en eſt pas moins réel & parfait. Entre la préſomption raiſonnable de ceux-ci, & l'ignorante témérité de leurs antagoniſtes, il n'eſt pas difficile de prendre parti.

apparent contribue au bien général, comme il arrive lorſqu'une eſpece ſubſiſte par la deſtruction d'une autre ; lorſque la corruption d'un Etre en fait éclore un nouveau ; lorſqu'un tourbillon ſe fond dans un tourbillon voiſin ; ce mal particulier n'eſt pas un mal abſolu ; non plus qu'une dent qui pouſſe avec douleur, n'eſt un mal réel dans un ſyſtême, que cet inconvénient prétendu conduit à ſa perfection.

Nous nous garderons donc de prononcer qu'un Etre eſt abſolument mauvais, à moins que nous ne ſoyons en état de démontrer qu'il n'eſt bon dans aucun ſyſtême. (1)

Si l'on remarquoit dans la Nature une eſpece qui fût incommode à toute autre, cette eſpece mauvaiſe relativement au ſyſtême général, ſeroit mauvaiſe en elle-même. De même, dans chaque

(1) Que deviennent donc les Manichéens, avec la néceſſité prétendue de leurs principes? où aboutiſſent les reproches que les Athées font à la Nature ? On diroit, à les entendre dogmatiſer, qu'ils ſont initiés dans tous ſes deſſeins ; qu'ils ont une connoiſſance parfaite de ſes ouvrages, & qu'ils ſeroient en état de ſe mettre au gouvernail, & de manœuvrer à ſa place. Et ils ne veulent pas s'appercevoir qu'ils ſont, par rapport à l'univers, dans un cas plus déſavantageux qu'un de ces Mexicains qui ne connoiſſant ni la Navigation, ni la nature de la Mer, ni les propriétés des vents & des eaux, s'éveilleroit au milieu d'un vaiſſeau, arrêté en plein Océan par un calme profond. Que penſeroit-il en conſidérant cette peſante machine ſuſpendue ſur un Elément ſans conſiſtance ? Et que penſeroit-on de lui, s'il venoit à traiter de poids incommodes & ſuperflus, les ancres, les voiles, les mâts, les échelles, les vergues & tout cet attirail de cordages dont il ignoreroit l'utilité. En attendant qu'il fût mieux inſtruit, (dût-il ne l'être jamais parfaitement), ne lui ſieroit-il pas mieux de juger, ſur les proportions qu'il remarque dans le petit nombre de parties qui ſont à ſa portée, plus avantageuſement de l'Ouvrier & du Tout.

eſpece d'Animaux; par exemple, dans l'eſpece humaine, ſi quelqu'individu eſt d'un caractere pernicieux à tous ſes ſemblables, il méritera le nom de mauvais dans ſon eſpece.

Je dis *d'un caractere pernicieux*; car un méchant homme, ce n'eſt ni celui dont le corps eſt couvert de peſte, ni celui qui, dans une fievre violente, s'élance, frappe & bleſſe quiconque oſe l'approcher. Par la même raiſon, je n'appellerai point honnête-homme celui qui ne bleſſe perſonne, parce qu'il eſt étroitement garrotté, ou, ce qui revient à cet état, celui qui n'abandonne ſes mauvais deſſeins que par la crainte d'un châtiment ou par l'eſpoir d'une récompenſe.

Dans une créature raiſonnable, tout ce qui n'eſt point fait par affection n'eſt ni mal, ni bien: l'homme n'eſt bon ou méchant que lorſque l'intérêt ou le déſavantage de ſon ſyſtême eſt l'objet immédiat de la paſſion qui le meut.

Puiſque l'inclination ſeule rend la créature méchante ou bonne, conforme à ſa nature, ou dénaturée; nous allons maintenant examiner quelles ſont les inclinations naturelles & bonnes, & quelles ſont les affections contraires à ſa nature, & mauvaiſes.

SECTION SECONDE.

Remarquez d'abord, que toute affection qui a pour objet un bien imaginaire, devenant ſuperflue, & diminuant l'énergie de celles qui nous portent aux biens réels, eſt vicieuſe en elle-même, & mauvaiſe relativement à l'intérêt particulier & au bonheur de la créature.

Si l'on pouvoit ſuppoſer que quelqu'un de ces penchans qui entraînent la créature à ſes intérêts

particuliers, fût, dans ſon énergie légitime, incompatible avec le bien général, un tel penchant ſeroit vicieux. Conſéquemment à cette hypotheſe, une créature ne pourroit agir conformément à ſa nature ſans être mauvaiſe dans la ſociété; ou contribuer aux intérêts de la ſociété, ſans être dénaturée par rapport à elle-même. Mais ſi le penchant à ſes intérêts privés, n'eſt injurieux à la ſociété que quand il eſt exceſſif, & jamais lorſqu'il eſt tempéré; nous dirons alors que l'excès a rendu vicieux un penchant qui dans ſa nature étoit bon. Ainſi toute inclination qui portera la créature à ſon bien particulier, pour être vicieuſe, doit être nuiſible à l'intérêt public. C'eſt ce défaut qui caractériſe l'homme intéreſſé; défaut contre lequel on ſe récrie ſi haut (1), quand il eſt trop marqué.

Mais ſi dans la créature, l'amour de ſon intérêt propre n'eſt point incompatible avec le bien

(1) Tous les Livres de Morale ſont pleins de déclamations vagues contre l'intérêt. On s'épuiſe en détails, en diviſions, & en ſubdiviſions, pour en venir à cette concluſion énigmatique, *que quel que ſoit le déſintéreſſement ſpécieux, quelle que ſoit la généroſité apparente dont nous nous parions; au fond, l'intérêt & l'amour-propre ſont les ſeuls principes de nos actions.* Si au lieu de courir après l'eſprit, & d'arranger des phraſes, ces Auteurs, partant de définitions exactes, avoient commencé par nous apprendre ce que c'eſt qu'intérêt, ce qu'ils entendent par amour-propre, leur Ouvrages avec cette clef, pourroient ſervir à quelque choſe. Car nous ſommes tous d'accord que la créature peut s'aimer, peut tendre à ſes ntérêts, & pourſuivre ſon bonheur temporel, ſans ceſſer d'être vertueuſe. La queſtion n'eſt donc pas de ſavoir, ſi nous avons agi par amour-propre ou par intérêt; mais de déterminer quand ces deux ſentimens concouroient au but que tout homme ſe propoſe, c'eſt-à-dire, à ſon bonheur. Le dernier effort de la prudence humaine, c'eſt de s'aimer, c'eſt d'entendre ſes intérêts, c'eſt de connoître ſon bonheur comme il faut.

général, quelque concentré que cet amour puiſſe être; s'il eſt même important à la ſociété que chacun de ſes membres s'applique ſérieuſement à ce qui le concerne en ſon particulier; ce ſentiment eſt ſi peu vicieux, que la créature ne peut être bonne, ſans en être pénétrée: car ſi c'eſt faire tort à la ſociété que de négliger ſa conſervation, cet excès de déſintéreſſement rendroit la créature méchante & dénaturée autant que l'abſence de toute autre affection naturelle: Jugement qu'on ne balanceroit pas à porter, ſi l'on voyoit un homme fermer les yeux ſur les précipices qui s'ouvriroient devant lui; ou, ſans égard pour ſon tempérament & pour ſa ſanté, braver la diſtinction des ſaiſons & des vêtemens. On peut envelopper dans la même condamnation quiconque ſeroit frappé (1) d'averſion pour le commerce des femmes, & qu'un tempérament dépravé, mais non pas un vice de conformation, rendroit inhabile à la propagation de l'eſpece.

L'amour des intérêts privés peut donc être bon ou mauvais: ſi cette paſſion eſt trop vive, & telle, par exemple, qu'un attachement à la vie qui nous rendroit incapable d'un acte généreux, elle eſt vicieuſe; & conſéquemment, la créature qu'elle dirige eſt mal dirigée, & plus ou moins mauvaiſe. Celui donc à qui, par un deſir exceſſif de vivre, il arriveroit de faire quelque bien, ne mérite non plus par le bien qu'il fait, qu'un Avocat

(1) On conſidere ici l'homme dans l'état de pure nature, & il n'eſt pas queſtion de ces hommes ſaints qui ſe ſont éloignés du Sexe, par un eſprit de continence qu'on ſe garde bien de blâmer. Il eſt évident que cet endroit ne leur convient en aucune façon: car on ne peut aſſurément les accuſer d'averſion pour les Femmes, ou de dépravation dans le tempérament.

qui n'a que ſon ſalaire en vue, lors même qu'il défend la cauſe de l'innocence; ou qu'un ſoldat qui, dans la guerre la plus juſte, ne combat que parce qu'il reçoit la paie.

Quelqu'avantage que l'on ait procuré à la ſociété, le motif ſeul fait le mérite. Illuſtrez-vous par des grandes actions, tant qu'il vous plaira : vous ſerez vicieux, tant que vous n'agirez que par des principes intéreſſés. Vous pourſuivez votre bien particulier avec toute la modération poſſible; à la bonne heure; mais vous n'aviez point d'autre motif en rendant à votre eſpece ce que vous lui deviez par inclination naturelle; vous n'êtes pas vertueux.

En effet, quels que ſoient les ſecours étrangers qui vous ont incliné vers le bien; quoi que ce ſoit qui vous ait prêté main-forte contre vos inclinations perverſes, tant que vous conſerverez le même caractere, je ne verrai point en vous de bonté. Vous ne ſerez bon que quand vous ferez le bien d'affection & de cœur.

Si, par haſard, quelqu'une de ces créatures douces, privées, & amies de l'homme, développant un caractere contraire à ſa conſtitution naturelle, devenoit ſauvage & cruelle; on ne manqueroit pas d'être frappé de ce phénomene, & de ſe récrier ſur ſa dépravation. Suppoſons maintenant que le tems & des ſoins la dépouillaſſent de cette férocité accidentelle, & la ramenaſſent à la douceur de celles de ſon eſpece, on diroit que cette créature s'eſt rétablie dans ſon état naturel. Mais ſi la guériſon n'eſt que ſimulée; ſi l'animal hypocrite revient à ſa méchanceté, ſi-tôt que la crainte de ſon géolier l'abandonne, direz-vous que la douceur eſt ſon vrai caractere, ſon caractere actuel? non, ſans

doute. Le tempérament eſt tel qu'il étoit, & l'animal eſt toujours méchant.

Donc, la bonté ou la méchanceté animale (1) de la créature a ſa ſource dans ſon tempérament actuel. Donc, la créature ſera bonne en ce ſens, lorſqu'en ſuivant la pente de ſes affections, elle aimera le bien, & le fera ſans contrainte, & qu'elle haïra & fuira le mal, ſans effroi pour le châtiment. La créature ſera méchante, au contraire, ſi elle ne reçoit pas de ſes inclinations naturelles la force de remplir ſes fonctions, ou ſi des inclinations dépravées l'entraînent au mal, & l'éloignent du bien qui lui ſont propres.

(1) Il y a trois eſpeces de Bonté. Une bonté d'être; c'eſt une certaine convenance d'attributs qui conſtitue une choſe ce qu'elle eſt. Les Philoſophes l'appellent *Bonitas Entis*.

Une bonté animale. C'eſt une économie dans les paſſions que toute créature ſenſible & bien conſtituée reçoit de la Nature; c'eſt en ce ſens qu'on dit d'un chien de chaſſe, lorſqu'il eſt bon, qu'il n'eſt ni lâche, ni opiniâtre, ni lent, ni emporté, ni timide, ni indocile; mais ardent, intelligent & prompt.

Une bonté raiſonnée propre à l'Etre penſant, qu'on appelle Vertu: qualité qui eſt d'autant plus méritoire en lui, qu'étoient grandes les mauvaiſes diſpoſitions qui conſtituent la méchanceté animale, & qu'il avoit à vaincre pour parvenir à la bonté raiſonnée. Exemple.

Nous naiſſons tous plus ou moins dépravés; les uns timides, ambitieux & coleres: les autres avares, indolens & téméraires: mais cette dépravation involontaire du tempérament ne rend point par elle-même la créature vicieuſe: au contraire, elle ſert à relever ſon mérite, lorſqu'elle en triomphe. Le ſage Socrate naquit avec un penchant merveilleux à la luxure. Pour juger combien on eſt éloigné du ſentiment impie & bizarre de ceux qui donnent tout au tempérament, vices & vertus, on n'a qu'à lire la Section ſuivante, & ſur-tout le commencement de la Section quatrieme.

En général, lorſque toutes les affections ſont d'accord avec l'intérêt de l'eſpece, le tempérament naturel eſt parfaitement bon. Au contraire, ſi l'on manque de quelqu'affection avantageuſe, ou qu'on en ait de ſuperflues, de foibles, de nuiſibles, & d'oppoſées à cette fin principale, le tempérament eſt dépravé, & conſéquemment, l'animal eſt méchant; il n'y a que du plus ou du moins.

Il eſt inutile d'entrer ici dans le détail des affections, & démontrer que la colere, l'envie, la pareſſe, l'orgueil & le reſte de ces paſſions généralement déteſtées ſont mauvaiſes en elles-mêmes, & rendent méchante la créature qui en eſt affectée. Mais il eſt à propos d'obſerver que la tendreſſe la plus naturelle, celle des meres pour leurs petits, & des parens pour leurs enfans, a des bornes preſcrites, au delà deſquelles elle dégénere en vice. L'excès de l'affection maternelle peut anéantir les effets de l'amour, & le trop de commiſération mettre hors d'état de procurer du ſecours. Dans d'autres conjonctures, le même amour peut ſe changer en une eſpece de frénéſie; la pitié devenir foibleſſe; l'horreur de la mort ſe convertir en lâcheté; le mépris des dangers en témérité; la haine de la vie, ou toute autre paſſion qui conduit à la deſtruction, en déſeſpoir ou folie.

TROISIEME SECTION.

Mais pour paſſer de cette bonté pure & ſimple dont toute créature ſenſible eſt capable, à cette qualité qu'on appelle *Vertu*, & convient ici-bas à l'homme ſeul.

Dans toute créature capable de ſe former des notions exactes des choſes, cette écorce des êtres dont les ſens ſont frappés, n'eſt pas l'unique objet

de ſes affections. Les actions elles-mêmes, les paſſions qui les ont produites, la commiſération, l'affabilité, la reconnoiſſance & leurs Antagoniſtes s'offrent bientôt à ſon eſprit, & ces familles ennemies, qui ne lui ſont point étrangeres, ſont pour elle de nouveaux objets d'une tendreſſe ou d'une haine réfléchie.

Les ſujets intellectuels & moraux agiſſent ſur l'eſprit à peu près de la même maniere que les êtres organiſés, ſur les ſens. Les figures, les proportions, les mouvemens & les couleurs de ceux-ci ne ſont pas plutôt expoſés à nos yeux, qu'il réſulte de l'arrangement & de l'économie de leurs parties, une beauté qui nous récrée, ou une difformité qui nous choque. Tel eſt auſſi ſur les eſprits, l'effet de la conduite & des actions humaines. La régularité & le déſordre dans ces objets, les affectent diverſement, & le jugement qu'ils en portent n'eſt pas moins néceſſité que celui des ſens.

L'entendement a ſes yeux : les eſprits entr'eux ſe prêtent l'oreille : ils apperçoivent des proportions : ils ſont ſenſibles à des accords : ils meſurent, pour ainſi dire, les ſentimens & les penſées. En un mot, ils ont leur critique, à qui rien n'échappe. Les ſens ne ſont ni plus réellement ni plus vivement frappés, ſoit par les nombres de la Muſique, ſoit par les formes & les proportions des êtres corporels, que les eſprits par la connoiſſance & le détail des affections. Ils diſtinguent dans les caracteres, la douceur & la dureté; ils y démêlent l'agréable & le dégoûtant, le diſſonant & l'harmonieux ; en un mot, ils y diſcernent & laideur & beauté ; laideur, qui va juſqu'à exciter leur mépris & leur averſion ; beauté qui les tranſporte quelquefois d'admiration, & les tient en ex-

taſe. Devant tout homme qui peſe mûrement les choſes, ce ſeroit une affectation puérile (1) que de nier qu'il y ait dans les êtres moraux, ainſi

(1) En effet, n'eſt-ce pas une puérilité que de nier ce dont on eſt évidemment ſoi-même affecté ? Lorſque quelques-uns de nos dogmatiſtes modernes nous aſſurent, de la meilleure foi du monde, diſent-ils, » que la Divinité n'eſt » qu'un vain fantôme ; que le vice & la vertu ſont des » préjugés d'éducation ; que l'immortalité de l'ame ; que » la crainte des peines & l'eſpérance des récompenſes à » venir ſont chimériques « ? ne ſont-ils pas actuellement ſous le *charme* ? Le plaiſir de paroître ſincere n'agit-il pas en eux ? Ne ſont-ils pas affectés du *decorum & dulce* ? Car, enfin, leur intérêt privé demanderoit qu'ils ſe réſervaſſent toutes ces rares connoiſſances : plus elles ſeront divulguées, moins elles leur ſeront utiles. Si tous les hommes ſont une fois perſuadés que les Loix divines & humaines ſont des barrieres qu'on a tort de reſpecter, lorſqu'on peut les franchir ſans danger, il n'y aura plus de dupes que les Sots. Qui peut donc les engager à parler, à écrire, & à nous détromper même au péril de leur vie ; car ils n'ignorent pas que leur zele eſt aſſez mal récompenſé par le Gouvernement : il me ſemble que j'entends M. S. qui dit à un de ces Docteurs : » La Philoſophie que vous avez la bonté de me » révéler, eſt tout-à-fait extraordinaire. Je vous ſuis obli- » gé de vos lumieres : mais quel intérêt prenez-vous à » mon inſtruction ? Que vous ſuis-je ? êtes-vous mon Pere ? » quand je ſerois votre Fils, me devriez-vous quelque choſe » en cette qualité ? Y auroit-il en vous quelque *affection* » *naturelle*, quelque ſoupçon qu'il eſt doux, qu'il eſt beau de » détromper, à ſes riſques & fortunes, un différend ſur » des choſes qui lui importent ? Si vous n'éprouvez rien » de ces ſentimens, vous prenez bien de la peine, & vous » courez de grands dangers pour un homme qui ne ſera » qu'un ingrat, s'il ſuit exactement vos principes : que ne » gardez-vous votre ſecret pour vous ? Vous en perdez » tout l'avantage en le communiquant. Abandonnez-moi » à mes préjugés ; il n'eſt bon ni pour vous ni pour moi » que je ſache que la Nature m'a fait Vautour, & que je » peux demeurer, en conſcience, tel que je ſuis «.

que

que dans les objets corporels, un vrai beau, un beau eſſentiel, un ſublime réel. (1)

Or, de même que les objets ſenſibles, les ima-

(1) S'il n'y a ni beau, ni grand, ni ſublime dans les choſes, que deviennent l'amour, la gloire, l'ambition, la valeur? A quoi bon admirer un Poëme ou un Tableau, un Palais ou un Jardin; une belle taille ou un beau viſage? Dans ce ſyſtême phlegmatique, l'héroïſme eſt une extravagance. On ne fera pas plus de quartier aux Muſes: le Prince des Poëtes ne ſera qu'un Ecrivain ſuffiſamment inſipide. Mais cette Philoſophie meurtriere ſe dément à chaque moment; & ce Poëte qui a employé tous les charmes de ſon art pour décrier ceux de la Nature, s'abandonne plus que perſonne aux tranſports, aux raviſſemens & à l'enthouſiaſme: & à en juger par la vivacité de ſes deſcriptions, qui que ce ſoit ne fut plus ſenſible que lui aux beautés de l'Univers. On pourroit dire que ſa Poéſie fait plus de tort à l'hypotheſe des atomes, que tous ſes raiſonnemens ne lui donnent de vraiſemblance. Ecoutons-le chanter un moment.

Alma Venus, Cœli ſubter labentia ſigna,
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes
Concelebras. . . . . .
Quæ, quoniam rerum naturam ſola gubernas,
Nec ſine te, quidquam dias in luminis oras
Exoritur; neque fit lætum, neque amabile quidquam;
Te ſociam ſtudeo ſcribundis verſibus eſſe.

Quand on a ſenti toute la grace de cette invocation, tout ce qu'on peut alléguer contre la beauté, ne doit faire qu'une impreſſion bien légere.
Et ailleurs.

Belli fera munera Mavors
Armipotens regit, in gremium qui ſæpe tuum ſe
Rejicit, æterno devinctus vulnere amoris . . .
Paſcit amore avidos inhians in te, Dea, viſus
Æquè tuo pendet reſupini ſpiritus ore . . . .
Hunc tu, Diva, tuo recubantem corpore ſancto

ges des corps, les couleurs & les ſons agiſſent perpétuellement ſur nos yeux, affectent nos ſens, lors même que nous ſommeillons, les êtres intel-

Circumfuſa ſuper, ſuaves ex ore loquelas
Funde.

Je conviens que ces vers ſont d'une grande beauté, dira-t-on. Il y a donc quelque choſe de beau ? *Sans doute ; mais ce n'eſt pas dans la choſe décrite, c'eſt dans la deſcription : il n'eſt point de monſtre odieux qui, par l'art imité, ne puiſſe plaire aux yeux : quelque difforme que ſoit un Etre (ſi toutefois, il a difformité réelle), il plaira, pourvu qu'il ſoit bien repréſenté. Mais cette repréſentation qui me ravit, ne ſuppoſe aucune beauté dans la choſe : ce que j'admire, c'eſt la conformité de l'Objet & de la Peinture. La Peinture eſt belle ; mais l'Objet n'eſt ni beau ni laid.*

Pour ſatisfaire à cette objection, je demanderai ce qu'on entend par un *Monſtre*. Si l'on déſigne, par ce terme, un compoſé de parties raſſemblées au haſard, ſans liaiſon, ſans ordre, ſans harmonie, ſans proportion, j'oſe aſſurer que la repréſentation de cet Etre ne ſera pas moins choquante que l'Etre lui-même. En effet, ſi dans le deſſein d'une Tête, un Peintre s'étoit aviſé de placer les dents au deſſous du menton, les yeux à l'occiput, & la langue au front ; ſi toutes ces parties avoient encore entr'elles des grandeurs démeſurées ; ſi les dents étoient trop grandes & les yeux trop petits, relativement à la Tête entiere, la délicateſſe du pinceau ne nous fera jamais admirer cette figure. *Mais*, ajoutera-t-on, *ſi nous ne l'admirons pas, c'eſt qu'elle ne reſſemble à rien.* Cela ſuppoſé, je refais la même queſtion : qu'entendez-vous donc par un *Monſtre* ? Un Etre qui reſſemble à quelque choſe, tel que la Sirene, l'Hippogrife, le Faune, le Sphinx, la Chimere, & les Dragons ailés ? Mais n'appercevez-vous pas que ces Enfans de l'imagination des Peintres & des Poëtes n'ont rien d'abſurde dans leur conformation ; que, quoiqu'ils n'exiſtent pas dans la Nature, ils n'ont rien de contradictoire aux idées de liaiſon, d'harmonie, d'ordre & de proportion : il y a plus ; n'eſt-il pas conſtant qu'auſſi-tôt que ces figures pécheront contre ces idées, elles ceſſeront d'être belles ? Cependant, puiſque ces Etres n'exiſtent point dans la Na-

lectuels & moraux, non moins puiſſans ſur l'eſprit, l'appliquent & l'exercent en tout tems. Ces formes les captivent dans l'abſence même des réalités.

Mais le cœur regarde-t-il avec indifférence les eſquiſſes des mœurs que l'eſprit eſt forcé de tracer, & qui lui ſont preſque toujours préſentes? Je m'en rapporte au ſentiment intérieur. Il me dit qu'auſſi néceſſité dans ſes jugemens, que l'eſprit dans ſes opérations, ſa corruption ne va jamais juſqu'à lui dérober totalement la différence

ture, qui eſt-ce qui a déterminé la longueur de la queue de la Sirene, l'étendue des ailes du Dragon, la poſition des yeux du Sphinx, & la groſſeur de la cuiſſe velue & du pied fourchu des Sylvains? Car ces choſes ne ſont pas arbitraires. On peut répondre *que pour appeller beaux ces Etres poſſibles, nous avons deſiré, ſans fondement, que la Peinture obſervât en eux les mêmes rapports que ceux que nous avons trouvés établis dans les Etres exiſtans, & que c'eſt encore ici la reſſemblance qui produit notre admiration.* La queſtion ſe réduit donc, enfin, à ſavoir ſi c'eſt raiſon ou caprice qui nous a fait exiger l'obſervation de la loi des Etres réels dans la Peinture des Etres imaginaires; queſtion décidée, ſi l'on remarque que dans un Tableau, le Sphinx, l'Hyppogrife, & le Sylvain ſont en action, ou ſont ſuperflus: s'ils agiſſent, les voilà placés ſur la toile, de même que l'homme, la femme, le cheval & les autres animaux ſont placés dans l'Univers: or, dans l'Univers, les devoirs à remplir déterminent l'organiſation: l'organiſation eſt plus ou moins parfaite, ſelon le plus ou le moins de facilité que l'automate en reçoit pour vaquer à ſes fonctions: car qu'eſt-ce qu'un bel homme? ſi ce n'eſt celui dont les membres bien proportionnés conſpirent, de la façon la plus avantageuſe, à l'accompliſſement des fonctions animales. Mais cet avantage de conformation n'eſt point imaginaire: les formes qui le produiſent ne ſont pas arbitraires, ni par conſéquent la beauté, qui eſt une ſuite de ces formes. Tout cela eſt évident pour quiconque connoît un peu les proportions géométriques que doivent obſerver les parties du corps entr'elles pour conſtituer l'économie animale.

du beau & du laid, & qu'il ne manquera pas d'approuver le naturel & l'honnête, & de rejetter le déshonnête & le dépravé, ſur-tout dans les momens déſintéreſſés : c'eſt alors un connoiſſeur équitable, qui ſe promene dans une galerie de Peintures, qui s'émerveille de la hardieſſe de ce trait, qui ſourit à la douceur de ce ſentiment, qui ſe prête autour de cette affection, & qui paſſe dédaigneuſement ſur tout ce qui bleſſe la belle Nature.

Les ſentimens, les inclinations, les affections, les penchans, les diſpoſitions, & conſéquemment toute la conduite des créatures dans les différens états de la vie, ſont les ſujets d'une infinité de tableaux, exécutés par l'eſprit, qui ſaiſit avec promptitude, & rend avec vivacité, & le bien & le mal. Nouvelle épreuve, nouvel exercice pour le cœur, qui, dans ſon état naturel & ſain, eſt affecté du raiſonnable & du beau ; mais qui dans la dépravation, renonce à ſes lumieres, pour embraſſer le monſtrueux & le laid.

Par conſéquent, point de vertu morale, point de mérite, ſans quelques notions claires & diſtinctes du bien général, & ſans une connoiſſance réfléchie de ce qui eſt moralement bien ou mal, digne d'admiration ou de haine, droit ou injuſte. Car, quoique nous diſions communément d'un cheval mauvais, qu'il eſt vicieux, on n'a jamais dit d'un bon cheval, ou de tout autre animal imbécille & ſtupide, pour docile qu'il fût, qu'il étoit méritant & vertueux.

Qu'une créature ſoit généreuſe, douce, affable, ferme & compatiſſante ; ſi jamais elle n'a réfléchi ſur ce qu'elle pratique & voit pratiquer aux autres ; ſi elle ne s'eſt fait aucune idée nette & préciſe du bien & du mal ; ſi les charmes de la vertu & de l'honnêteté ne ſont point les objets

de ſon affection ; ſon caractere n'eſt point vertueux par principes : elle en eſt encore à acquérir cette connoiſſance active de la droiture qui devoit la déterminer ; cet amour déſintéreſſé de la vertu, qui ſeul pouvoit donner tout le prix à ſes actions.

Tout ce qui part d'une mauvaiſe affection eſt mauvais, inique & blâmable ; mais ſi les affections ſont ſaines, ſi leur objet eſt avantageux à la ſociété, & digne, en tout tems, de la pourſuite d'un être raiſonnable ; ces deux conditions réunies formeront ce qu'on appelle droiture, équité dans les actions. Faire tort, ce n'eſt pas faire injuſtice : car un fils généreux peut, ſans ceſſer de l'être, tuer par malheur, ou par mal-adreſſe, ſon pere, au lieu de l'ennemi dont il s'efforçoit de le garantir. Mais ſi par une affection déplacée, il eût porté ſes ſecours à quelqu'autre, ou négligé les moyens de le conſerver par défaut de tendreſſe, il eût été coupable d'injuſtice.

Si l'objet de notre affection eſt raiſonnable, s'il eſt digne de notre ardeur & de nos ſoins ; l'imperfection & la foibleſſe des ſens ne nous rendent point coupable d'injuſtice. Suppoſons qu'un homme dont le jugement eſt entier & les affections ſaines, mais la conſtitution ſi bizarre & les organes ſi dépravés, qu'à travers ces miroirs trompeurs il n'apperçoive les objets que défigurés, eſtropiés, & tout autres qu'ils ſont, il eſt évident que le défaut ne réſidant point dans la partie ſupérieure & libre, cette infortunée créature ne peut paſſer pour vicieuſe.

Il n'en eſt pas ainſi des opinions qu'on adopte, des idées qu'on ſe fait, ou des religions qu'on profeſſe. Si dans une de ces contrées, jadis ſoumiſes aux plus extravagantes ſuperſtitions, où les

chats, les crocodiles, les ſinges, & d'autres animaux vils & mal-faiſans étoient adorés, un de ces Idolâtres ſe fût ſaintement (1) perſuadé qu'il étoit juſte de préférer le ſalut d'un chat au ſalut de ſon pere, & qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer en conſcience, de traiter en ennemi, quiconque ne profeſſoit pas ce culte; ce fidele croyant n'eût été qu'un homme déteſtable, & toute action fondée ſur des dogmes puériles, ne peut être qu'injuſte, abominable & maudite.

Toute mépriſe ſur la valeur des choſes, qui tend à détruire quelqu'affection raiſonnable, ou à en produire d'injuſtes, rend vicieux, & nul motif ne peut excuſer cette dépravation. Celui, par exemple, qui, ſéduit par des vices brillans, a mal placé ſon eſtime, eſt vicieux lui-même. Il eſt quelquefois aiſé de remonter à l'origine de cette corruption nationale. Ici, c'eſt un ambitieux, qui vous étonne par le bruit de ſes exploits; là, c'eſt un pirate, ou quelqu'injuſte conquérant, qui, par des crimes illuſtres, a ſurpris l'admiration des peuples, & mis en honneur des caracteres qu'on devroit déteſter. Quiconque applaudit à ces *renommées*, ſe dégrade lui-même. Quant à celui qui croyant eſtimer & chérir un homme vertueux, n'eſt que la dupe d'un ſcélérat hypocrite, il peut être un ſot; mais il n'eſt pas un méchant pour cela.

L'erreur de fait ne touchant point aux affections, ne produit point le vice; mais l'erreur de droit, influe dans toute créature raiſonnable & conſéquente, ſur ſes affections naturelles, & ne peut manquer de la rendre vicieuſe.

Mais il y a beaucoup d'occaſions où les matie-

(1) *O ſanctas gentes quibus hæc naſcuntur in hortis numina!* Juv.

res de droit ſont d'une diſcuſſion trop épineuſe, même pour les perſonnes les plus éclairées. (1) Dans ces circonſtances, une faute légere ne ſuffit pas pour dépouiller un homme du caractere & du titre de vertueux. Mais lorſque la ſuperſtition ou des coutumes barbares le précipitent dans de groſſieres erreurs ſur l'emploi de ſes affections; lorſque ces bévues ſont ſi fréquentes, ſi lourdes & ſi compliquées qu'elles tirent la créature de ſon état naturel; c'eſt-à-dire, lorſqu'elles exigent d'elle des ſentimens contraires à l'humaine ſociété, & pernicieux dans la vie civile; céder, c'eſt renoncer à la vertu.

Concluons donc que le mérite ou la vertu dépendent d'une connoiſſance de la juſtice, & d'une fermeté de raiſon, capables de nous diriger dans l'emploi de nos affections. Notions de la juſtice, courage de la raiſon, reſſources uniques dans le danger où l'on ſe trouve de conſacrer ſes efforts, & de proſtituer ſon eſtime à des abominations, à des horreurs, à des idées deſtructives de toute

(1) Les erreurs particulieres engendrent les erreurs populaires, & alternativement : on aime à perſuader aux autres ce que l'on croit, & l'on réſiſte difficilement à ce dont on voit les autres perſuadés. Il eſt preſqu'impoſſible de rejetter les opinions qui nous viennent de loin, & comme de main en main: le moyen de donner un démenti à tant d'honnêtes gens qui nous ont précédés! Les tems écartent, d'ailleurs, une infinité de circonſtances qui nous enhardiroient: » Ceux qui ſe ſont abreuvés ſucceſſivement de ces étrangetés, dit Montagne, ont ſenti, par les oppoſitions qu'on leur a faites, où logeoit la difficulté de la perſuaſion, & ils ont calfeutré ces endroits de pieces nouvelles; ils n'ont point craint d'ajouter de leur invention, autant qu'ils le croyoient néceſſaire, pour ſuppléer à la réſiſtance & au défaut qu'ils penſoient être en la conception d'autrui «: hiſtoire fidelle & naïve de l'origine & du progrès des erreurs populaires.

affection naturelle. Affections naturelles, fondemens de la ſociété, que les loix ſanguinaires d'un point d'honneur, & les principes erronés d'une fauſſe religion tendent quelquefois à ſaper. Loix & principes qui ſont vicieux, & ne conduiront ceux qui les ſuivent qu'au crime & à la dépravation, puiſque la juſtice & la raiſon les combattent. Quoi que ce ſoit donc qui, ſous prétexte d'un bien préſent ou futur, preſcrive aux hommes, de la part de Dieu, la trahiſon, l'ingratitude & les cruautés. Quoi que ce ſoit, qui leur apprenne à perſécuter leurs ſemblables par bonne amitié, à tourmenter par paſſe-tems leurs priſonniers de guerre, à ſouiller les autels de ſang humain, à ſe tourmenter eux-mêmes, à ſe macérer cruellement, à ſe déchirer dans des accès (1) de

(1) Domptez vos paſſions, dit la Religion : conſervez-vous, dit la Nature. Il eſt toujours poſſible de ſatisfaire à l'une & à l'autre ; du moins il faut le ſuppoſer, car il ſeroit bien ſingulier qu'il y eût un cas où l'on ſeroit forcé de devenir homicide de ſoi-même, pour être vertueux. C'eſt ce que les Piétiſtes outrés ne manqueroient pas d'appercevoir, s'ils oſoient conſulter la Raiſon. Celui qui, fatigué de lutter contre lui-même, finiroit la querelle d'un coup de piſtolet, ſeroit un enragé, leur diroit-elle. Mais celui qui, révolté de ce procédé bruſque, prendroit par amour de Dieu, & pour le bien de ſon ame, chaque jour, une doſe légere d'un poiſon qui le conduiroit inſenſiblement au tombeau, ſeroit-il moins fol ? non ſans doute. Si le crime eſt dans le *ſuicide*, qu'importe qu'on ſe tue par des jeûnes & des veilles, de l'arſénic ou du ſublimé ? dans un inſtant ou dans l'eſpace de dix années ; avec un cilice & des fouets, un piſtolet ou un poignard ? C'eſt diſputer ſur la forme du crime c'eſt s'excuſer ſur la couleur du poiſon. Telle étoit la penſée de Saint Auguſtin. Ceux qui croient honorer Dieu par ces excès, ſont dans la même ſuperſtition que ces Païens dont il dit dans ſon Traité merveilleux de la Cité de Dieu : *tantus eſt perturbatæ mentis & ſedibus ſuis pulſæ furor, ut ſic Dii placentur, quemadmodùm ne homines quidem ſæ iunt.*

zele en préſence de leurs Divinités, & à commettre, pour les honorer ou pour leur complaire, quelque action inhumaine & brutale ; qu'ils refuſent d'obéir, s'ils ſont vertueux, & qu'ils ne permettent point aux vains applaudiſſemens de la coutume, ou aux oracles impoſteurs de la ſuperſtition, d'étouffer les cris de la Nature & les conſeils de la Vertu. Toutes ces actions que l'humanité (1) proſcrit, ſeront toujours des horreurs en dépit des coutumes barbares, des loix capricieuſes, & des faux cultes qui les auront ordonnées. Mais rien ne peut altérer les loix éternelles de la Juſtice.

SECTION QUATRIEME.

Les Créatures qui ne ſont affectées que par les objets ſenſibles, ſont bonnes ou mauvaiſes, ſelon que leurs affections ſenſibles ſont bien ou mal or-

(1) La hardieſſe d'un Egyptien eſprit fort, qui bravant la doctrine du Sacré College, eût refuſé de porter ſon hommage à des Etres deſtinés à ſa nourriture, & d'adorer un Chat, un Crocodile, un Oignon, eût été pleinement juſtifiée par l'abſurdité de cette croyance. Tout dogme qui conduit à des infractions groſſieres de la Loi naturelle, ne peut être reſpecté en ſûreté de conſcience. Lorſque la Nature & la Morale ſe récrient contre la voix des Miniſtres, l'obéiſſance eſt un crime. Qui niera que le crédule Egyptien qui, pour donner du ſecours à ſon Dieu, eût laiſſé périr ſon Pere, n'eût été un vrai parricide ? Si l'on me dit jamais, trahis, vole, pille, tue ; c'eſt ton Dieu qui l'ordonne : je répondrai ſans examen : trahir, voler, piller, tuer, ſont des crimes ; donc Dieu ne me l'ordonne pas. La pureté de la morale peut faire préſumer la vérité d'un culte ; mais ſi la morale eſt corrompue, le culte qui préconiſe cette dépravation, eſt démontré faux. Quel avantage cette réflexion ſeule ne donne-t-elle pas au Chriſtianiſme ſur toutes les autres Religions ! Quelle morale comparable à celle de Jeſus-Chriſt !

données. Mais c'eſt toute autre choſe dans les créatures capables de trouver dans le bien ou le mal moral, des motifs raiſonnés de tendreſſe ou d'averſion; car dans un individu de cette eſpece, quelque déréglées que ſoient les affections ſenſibles, le caractere ſera bon, & l'individu vertueux, tant que ces penchans libertins demeureront ſubordonnés aux affections réfléchies dont nous avons parlé.

Il y a plus. Si le tempérament eſt bouillant, colere, amoureux; & ſi la créature domptant ces paſſions, s'attache à la vertu, en dépit de leurs efforts; nous diſons alors que ſon mérite en eſt d'autant plus grand, & nous avons raiſon. Si toutefois, l'intérêt privé étoit la ſeule digue qui la retînt; ſi, ſans égard pour les charmes de la vertu, ſon unique bien étoit le fléau de ſes vices, nous avons démontré qu'elle n'en ſeroit pas plus vertueuſe; mais il eſt certain que ſi, de plein gré, & ſans aucun motif bas & ſervile, l'homme colere étouffe ſa paſſion, & le luxurieux réprime ſes mouvemens; ſi tous deux ſupérieurs à la violence de leurs penchans, ils ſont devenus, l'un modeſte, & l'autre tranquille & doux; nous applaudirons à leur vertu, beaucoup plus hautement que s'ils n'avoient point eu d'obſtacles à ſurmonter. Quoi donc! le penchant au vice ſeroit-il un relief pour la vertu? Des inclinations perverſes ſeroient-elles neceſſaires pour *parfaire* l'homme vertueux?

Voici à quoi ſe réduit cette eſpece de difficulté. Si les affections libertines ſe révoltent par quelqu'endroit, pourvu que leur effort ſoit ſouverainement réprimé; c'eſt une preuve inconteſtable que la vertu, maîtreſſe du caractere, y prédomine; mais ſi la créature vertueuſe à meilleur compte,

n'éprouve aucune ſédition de la part de ſes paſſions, on peut dire qu'elle ſuit les principes de la vertu, ſans donner d'exercice à ſes forces. La vertu, qui n'a point d'ennemis à combattre dans ce dernier cas, n'en eſt peut-être pas moins puiſſante ; & celui qui dans le premier cas, a vaincu ſes ennemis, n'en eſt pas moins vertueux. Au contraire, débarraſſé des obſtacles qui s'oppoſoient à ſes progrès, il peut ſe livrer entiérement à la vertu, & la poſſéder dans un degré plus éminent.

C'eſt ainſi que la vertu ſe partage en degrés inégaux chez l'eſpece raiſonnable ; c'eſt-à-dire, chez les hommes, quoiqu'il n'y en ait pas entr'eux, peut-être, qui jouiſſe de cette raiſon ſaine & ſolide, qui ſeule peut conſtituer un caractere uniforme & parfait. C'eſt ainſi qu'avec la vertu, le vice diſpoſe de leur conduite, alternativement vainqueur & vaincu : car il eſt évident par ce que nous avons dit juſqu'à préſent, que, quel que ſoit dans une créature, le déſordre des affections, tant par rapport aux objets ſenſibles, que par rapport aux êtres intellectuels & moraux ; quelqu'effrénés que ſoient ſes principes ; quelque furieuſe, impudique ou cruelle qu'elle ſoit devenue, ſi toutefois il lui reſte la moindre ſenſibilité pour les charmes de la vertu ; ſi elle donne encore quelque ſigne de bonté, de commiſération, de douceur ou de reconnoiſſance ; il eſt, dis-je, évident que la vertu n'eſt pas morte en elle, & qu'elle n'eſt pas entiérement vicieuſe & dénaturée.

Un criminel qui, par un ſentiment d'honneur & de fidélité pour ſes complices, refuſe de les déclarer, & qui, plutôt que de les trahir, endure les derniers tourmens & la mort même, a certainement quelques principes de vertu, mais qu'il

déplace. C'eſt auſſi le jugement qu'il faut porter de ce malfaiteur, qui plutôt que d'exécuter ſes compagnons, aima mieux mourir avec eux.

Nous avons vu combien il étoit difficile de dire de quelqu'un qu'il étoit un parfait Athée; il paroît maintenant qu'il ne l'eſt guere moins d'aſſurer qu'un homme eſt parfaitement vicieux. Il reſte aux plus grands ſcélérats toujours quelqu'étincelle de vertu, & un mot des plus juſtes que je connoiſſe, c'eſt celui-ci : » Rien n'eſt ſi rare qu'un par» fait honnête homme, ſi ce n'eſt peut-être un » parfait ſcélérat « : car par-tout où il y a la moindre affection integre, il y a, à parler exactement, quelque germe de vertu.

Après avoir examiné ce que c'eſt que la vertu en elle-même, nous allons conſidérer comment elle s'accorde avec les différens ſyſtêmes, concernant la Divinité.

TROISIEME PARTIE.

PREMIERE SECTION.

PUiſque l'eſſence de la vertu conſiſte, comme nous l'avons démontré, dans une juſte diſpoſition, dans une affection tempérée de la créature raiſonnable pour les objets intellectuels & moraux de la juſtice, afin d'anéantir ou d'énerver en elle les principes de la vertu, il faut,

1°. Ou lui ôter le ſentiment & les idées naturelles d'injuſtice & d'équité.

2°. Ou lui en donner de fauſſes idées.

3°. Ou ſoulever contre ce ſentiment intérieur d'autres affections.

De l'autre côté, pour accroître & fortifier les principes de la vertu, il faut,

1°. Ou nourrir & aiguiſer, pour ainſi dire, le ſentiment de droiture & de juſtice.

2°. Ou l'entretenir dans toute ſa pureté.

3°. Ou lui ſoumettre toute autre affection.

Conſidérons maintenant quel eſt celui de ces effets, que chaque hypotheſe concernant la Divinité doit naturellement produire, ou tout au moins favoriſer.

PREMIER EFFET.

Priver la Créature du ſentiment naturel d'injuſtice & d'équité.

On ne nous ſoupçonnera pas, ſans doute, d'entendre par » priver la créature du ſentiment na- » turel d'injuſtice & d'équité « effacer en elle toute notion du bien & du mal relatifs à la ſociété. Car qu'il y ait bien & mal par rapport à l'eſpece, c'eſt un point qu'on ne peut totalement obſcurcir. L'intérêt public eſt une choſe généralement avouée; & rien de mieux connu de chaque particulier, que ce qui les concerne tous en général. Ainſi, quand nous dirons qu'une créature a perdu tout ſentiment de droiture & d'injuſtice, nous ſuppoſerons, au contraire, qu'elle eſt toujours capable de diſcerner le bien & le mal relatifs à ſon eſpece; mais qu'elle y eſt devenue parfaitement inſenſible, & que l'excellence & la baſſeſſe des actions morales n'excitent plus en elle ni eſtime ni averſion: de ſorte que, ſans un intérêt particulier, & des plus étroitement concentrés, qui vit toujours en elle, & qui lui arrache quelquefois des jugemens favorables à la vertu, on pourroit dire

qu'elle n'affectionne dans les mœurs ni laideur ni beauté, & que tout y eſt, par rapport à elle, d'une monſtrueuſe uniformité.

Une créature raiſonnable qui en offenſe une autre mal-à-propos, ſent que l'appréhenſion d'un traitement égal doit ſoulever contr'elle le reſſentiment & l'animoſité de celles qui l'obſervent. Celui qui fait tort à un ſeul, ſe reconnoît intérieurement pour auſſi odieux à chacun, que s'il les avoit tous offenſés.

Le crime trouve donc pour ennemis tous ceux qu'il alarme; & par la raiſon des contraires, la vertu d'un particulier a droit à la bienveillance & aux récompenſes de tout le monde. Ce ſentiment n'eſt pas étranger aux hommes les plus méchans. Lors donc qu'on parle de ſentiment naturel d'injuſtice & d'équité, ſi par cette expreſſion on prétend déſigner quelque choſe de plus que ce que nous venons de dire, c'eſt, ſans doute, cette vive antipathie pour l'injuſtice, & cette affection tendre pour la droiture, particulieres aux profondément honnêtes gens.

Qu'une créature ſenſible puiſſe naître ſi dépravée, ſi mal conſtituée, que la connoiſſance des objets qui ſont à ſa portée, n'excite en elle aucune affection; qu'elle ſoit originellement incapable d'amour, de pitié, de reconnoiſſance & de toute autre paſſion ſociale; c'eſt une hypotheſe chimérique. Qu'une créature raiſonnable, quelque tempérament qu'elle ait reçu de la nature, ait ſenti l'impreſſion des objets proportionnés à ſes facultés; que les images de la juſtice, de la généroſité, de la tempérance & des autres vertus ſe ſoient gravées dans ſon eſprit, & qu'elle n'ait éprouvé aucun penchant pour ces qualités, aucune averſion pour leurs contraires; qu'elle ſoit

demeurée vis-à-vis de ces repréſentations dans une parfaite neutralité, c'eſt une autre chimere. L'eſprit ne ſe conçoit non plus ſans affection pour les choſes qu'il connoit, que ſans la puiſſance de connoître; mais s'il eſt une fois en état de ſe former des idées d'action, de paſſion, de tempérament & de mœurs, il diſcernera dans ces objets, laideur & beauté, auſſi néceſſairement que l'œil apperçoit rapports & diſproportions dans les figures, & que l'oreille ſent harmonie & diſſonance dans les ſons. On pourroit ſoutenir contre nous, qu'il n'y a ni charmes ni difformité réelle dans les objets intellectuels & moraux; mais on ne diſconviendra jamais qu'il n'y en ait d'imaginés, & dont le pouvoir eſt grand. Si l'on nie que la choſe ſoit dans la nature, on avouera du moins, que c'eſt de la nature que nous tenons l'idée qu'elle y exiſte: car la prévention naturelle en faveur de cette diſtinction de laideur & de beauté morales eſt ſi puiſſante; cette différence dans les objets intellectuels & moraux préoccupe tellement notre eſprit, qu'il faut de l'art, de violens efforts, un exercice continué, & de pénibles méditations pour l'obſcurcir.

Le ſentiment d'injuſtice & d'équité nous étant auſſi naturel que nos affections; cette qualité étant un des premiers élémens de notre conſtitution, il n'y a point de ſpéculation, de croyance, de perſuaſion, de culte capable de l'anéantir immédiatement & directement. Déplacer ce qui nous eſt naturel, c'eſt l'ouvrage d'une longue habitude; autre nature. Or, la diſtinction d'injuſtice & d'équité nous eſt originelle: appercevoir dans les êtres intellectuels & moraux, laideur & beauté, c'eſt une opération auſſi naturelle, & peut-être antérieure dans notre eſprit, à l'opération ſembla-

ble ſur les êtres organiſés. Il n'y a donc qu'un exercice contraire qui puiſſe la troubler pour toujours, ou la ſuſpendre pour un tems.

Nous ſavons tous que, ſi par défaut de conformation, par accident ou par habitude, on prend une contenance déſagréable, on contracte un tic ridicule, on affecte quelque geſte choquant, toute l'attention, tous les ſoins, toutes les précautions qu'un deſir ſincere de s'en défaire peut ſuggérer, ſuffiſent à peine pour en venir à bout. La nature eſt bien autrement opiniâtre. Elle s'afflige & s'irrite ſous le joug, toujours prête à le ſecouer; c'eſt un travail ſans fin que de la maîtriſer. L'indocilité de l'eſprit eſt prodigieuſe, ſurtout quand il eſt queſtion des ſentimens naturels & de ces idées anticipées, telles que la diſtinction de la droiture & de l'injuſtice. On a beau les combattre & ſe tourmenter; ce ſont des hôtes intraitables, contre leſquels il faut recourir aux grands expédiens, aux dernieres violences. La plus extravagante ſuperſtition, l'opinion nationale la plus abſurde, ne les excluront jamais parfaitement.

Comme le Déiſme, le Théiſme, l'Athéiſme & même le Démoniſme, n'ont aucune action immédiate & directe, relativement à la diſtinction morale de la droiture & de l'injuſtice; comme tout culte, ſoit impie, ſoit religieux, n'opere ſur cette idée naturelle & premiere que par l'intervention & la révolte des autres affections, nous ne parlerons de l'effet de ces hypotheſes que dans la troiſieme ſection, où nous examinerons l'accord ou l'oppoſition des affections avec le ſentiment naturel par lequel nous diſtinguons la droiture de l'injuſtice.

SECTION

Section Seconde.

Second Effet.

Dépraver le ſentiment naturel de la droiture & de l'injuſtice.

Cet effet ne peut être que le fruit de la coutume & de l'éducation, dont les forces ſe réuniſſent quelquefois contre celles de la nature, comme on peut le remarquer dans ces contrées où l'uſage & la politique encouragent par des applaudiſſemens, & conſacrent par des marques d'honneur, des actions naturellement odieuſes & déshonnêtes. C'eſt à l'aide de ces preſtiges qu'un homme ſe ſurmontant lui-même, s'imagine ſervir ſa Patrie ; étendre la terreur de ſa nation, travailler à ſa propre gloire, & faire un acte héroïque, en mangeant, en dépit de la nature & de ſon eſtomac, la chair de ſon ennemi.

Mais pour en venir aux différens ſyſtêmes, concernant la Divinité, & à l'effet qu'ils produiſent dans ce cas :

D'abord, il ne paroît pas que l'Athéiſme ait aucune influence diamétralement contraire à la pureté du ſentiment naturel de la droiture & de l'injuſtice. Un malheureux, que cette hypotheſe aura jetté & entretenu dans une longue habitude de crimes, peut avoir les idées de juſtice & d'honnêteté fort obſcurcies ; mais elle ne le conduit point par elle-même à regarder comme grande & belle, une action vile & déshonnête. Ce ſyſtême, moins dangereux en ceci ſeulement que la ſuperſtition, ne prêche point qu'il eſt beau de s'accoupler avec des animaux, ou de s'aſſouvir

de la chair de ſon ennemi. Mais il n'y a point d'horreurs, point d'abominations qui ne puiſſent être embraſſées comme des choſes excellentes, louables & ſaintes, ſi quelque culte dépravé les ordonne. (1)

Et je ne vois point en cela de prodige; car toutes les fois que ſous l'autorité prétendue ou

(1) Sans entrer dans un long détail ſur cette matiere, je citerai ſeulement deux exemples qu'on lit, Chap. II. ſect. 9. pag. 29. de l'*Eſſai philoſophique ſur l'Entendement humain*: il eſt difficile de ſe refuſer au témoignage d'un Voyageur, lorſqu'il eſt ſcellé de l'autorité d'un Ecrivain tel que Lock. Les Topinambous ne connoiſſent pas de meilleurs moyens pour aller en Paradis, que de ſe venger cruellement de leurs ennemis, & d'en manger le plus qu'ils peuvent. Ceux que les Turcs canoniſent, & mettent au nombre des Saints, menent une vie qu'on ne peut rapporter ſans bleſſer la pudeur. Il y a ſur ce ſujet un endroit fort remarquable dans le Voyage de Baum-Garten. Comme ce Livre eſt aſſez rare, je tranſcrirai ici le paſſage tout au long dans la même langue qu'il a été publié. *Ibi* [*ſcil. prope Belbes in Ægypto*] *vidimus ſanctum unum Saracenicum inter arenarum cumulos, ita ut ex utero matris prodiit, nudum ſedentem. Mos eſt, ut didicimus, Mahometiſtis, ut eos qui amentes, & ſine ratione ſunt, pro ſanctis colant & venerentur. Inſuper & eos qui, cum diu vitam egerint inquinatiſſimam, voluntariam demum pœnitentiam & paupertatem, ſanctitate venerandos deputant. Ejuſmodi verò genus hominum libertatem quamdam effrœnem habent, domos quas volunt intrandi, edendi, bibendi, & quod majus eſt, concumbendi: ex quo concubitu ſi proles ſecuta fuerit, ſancta ſimiliter habetur. His ergo hominibus dum vivunt, magnos exhibent honores; mortuis verò vel templa, vel monumenta extruunt ampliſſima, eoſque ſepelire vel contingere maximæ fortunæ ducunt loco. Audivimus hæc dicta & dicenda per interpretem à Mureclo noſtro. Inſuper ſanctum illum, quem eo loci vidimus, publicitus apprimè commendari, eum eſſe hominem ſanctum, divinum ac integritate præcipuum, eo quod nec fœminarum unquam eſſet nec puerorum, ſed tantummodò aſellarum concubitor atque mularum.* On peut voir encore, au ſujet de cette eſpece de Saints ſi fort reſpectés par les Turcs, ce qu'en dit Pietro della Valle, dans une Lettre du 25 Janvier 1616.

le bon plaiſir des Dieux, la ſuperſtition exige quelque action déteſtable ; ſi, malgré le voile ſacré dont on l'enveloppe, le fidele en pénetre l'énormité ; de quel œil verra-t-il les objets de ſon culte (1) ? en portant aux pieds de leurs autels, des offrandes que la crainte lui arrache, il les traitera dans le fond de ſon cœur, comme des tyrans odieux & méchans : mais c'eſt ce que ſa Religion lui défend expreſſément de penſer : » les Dieux ne ſe » contentent pas d'encens, lui crie-t-elle ; il faut » que l'eſtime accompagne l'hommage. « Le voilà donc forcé d'aimer & d'admirer des Etres qui lui paroiſſent injuſtes, de reſpecter leurs commandemens, d'accomplir en aveugle les crimes qu'ils ordonnent, & par conſéquent de prendre pour ſaint & pour bon, ce qui eſt en ſoi horrible & déteſtable.

Si Jupiter eſt le Dieu qu'on adore, & ſi ſon hiſtoire le préſente d'un tempérament amoureux, & ſe livrant ſans pudeur à toute l'étendue de ſes deſirs ; il eſt conſtant qu'en prenant ce récit à la lettre, ſon adorateur doit regarder l'impudicité comme une Vertu. (2) Si la ſuperſtition éleve ſur

(1) Faites rougir ces Dieux qui vous ont condamnée. *Rac. Iph. act. 4. ſcen. 4.*

(2) Exprimer les ſentimens & les mœurs d'un Peuple dans ſa conduite ordinaire & familiere, c'eſt le propre de la Comédie ; & dans Terence ſur-tout. Or, voici ce que ce Poëte fait dire à un jeune Libertin qui ſe ſert de l'exemple de ces Dieux pour juſtifier une vile métamorphoſe, & s'encourager à une action infame.

... Dum apparatur, virgo in conclavi ſedet,
Suſpectans tabulam quandam pictam, ubi inerat picturæ hæc, Jovem.
Quo pacto Danaæ miſiſſe, aiunt, quondam in gremium imbrem aureum.
Egomet quoque id ſpectare cœpi, & quia conſimilem luſerat

des autels un Etre vindicatif, colere, rancunier, ſophiſte, lançant ſes foudres au haſard, & puniſſant, quand il eſt offenſé, d'autres que ceux qui lui ont fait injure ; ſi, pour finir ſon caractere, il aime la ſupercherie ; s'il encourage les hommes au parjure & à la trahiſon ; & ſi, par une injuſte prédilection, il comble de ſes biens un petit nombre de favoris ; je ne doute point qu'à l'aide des Miniſtres & des Poëtes, le Peuple ne reſpecte inceſſamment toutes ces imperfections, & ne prenne d'heureuſes diſpoſitions à la vengeance, à la haine, à la fourberie, au caprice & à la partialité : car il eſt aiſé de métamorphoſer des vices groſſiers en qualités éclatantes, quand on vient à les rencontrer dans un Etre ſur lequel on ne leve les yeux qu'avec admiration.

Cependant, il faut avouer que, ſi le culte eſt vuide d'amour, d'eſtime & de cordialité ; ſi c'eſt un pur cérémonial auquel on eſt entraîné par la coutume & par l'exemple, par la crainte ou par la violence, l'Adorateur n'eſt pas en grand danger d'altérer ſes idées naturelles : car ſi, tandis qu'il ſatisfait aux préceptes de ſa religion, qu'il s'occupe à

Jam olim ille ludum, impendio magis animum gaudebat mihi, Deum ſeſe in hominem convertiſſe, atque per alienas tegulas, Veniſſe clanculùm per impluvium, fucum factum mulieri. At quem Deum ! qui templa Cœli ſumma ſonitu concutit ; Ego homuncio hoc non facerem ? ego verò illud feci & lubens. TERENT. Eun. act. 3. ſcen. 5.

Et Petrone, l'Auteur de ſon tems qui connoiſſoit le mieux les hommes, & qui en a peint le plus vivement les mœurs, a dit ; *ne bonam quidem mentem aut bonam valetudinam petunt : ſed ſtatim, antequam limen Capitolii tangunt, alius donum promittit. ſi propinquum divitem extulerit ; alius, ſi ad trecenties H. S ſalvus pervenerit. Ipſe ſenatus, recti bonique præceptor, mille pondo auri Capitolio promittere ſolet ; & ne quis dubitet pecuniam concupiſcere, Jovem quoque peculio exorat ;*

ſe concilier les faveurs de ſa Divinité, en obéiſſant à ſes ordres prétendus, c'eſt l'effroi qui le détermine : s'il conſomme à regret un ſacrifice qu'il déteſte au fond de ſon ame, comme une action barbare & dénaturée; ce n'eſt pas à ſon Dieu, dont il entrevoit la méchanceté, qu'il rend hommage; c'eſt proprement à l'équité naturelle dont il reſpecte le ſentiment, dans l'inſtant même de l'infraction. Tel eſt dans le vrai ſon état, quelque réſervé qu'il puiſſe être à prononcer entre ſon cœur & ſa religion, & à former un ſyſtême raiſonné ſur la contradiction de ſes idées avec les préceptes de ſa Loi. Mais perſévérant dans ſa crédulité, & répétant ſes pieux exercices, ſe familiariſe-t-il à la longue avec la méchanceté, la tyrannie, la rancune, la partialité, la bizarrerie de ſon Dieu ? il ſe réconciliera proportionnellement avec les qualités qu'il abhorroit en lui ; & telle ſera la force de cet exemple, qu'il en viendra juſqu'à regarder les actions les plus cruelles & les plus barbares, je ne dis pas comme bonnes & juſtes, mais comme grandes, nobles, divines & dignes d'être imitées.

Celui qui admet un Dieu vrai, juſte & bon, ſuppoſe une droiture & une injuſtice, un vrai & un faux, une bonté & une malice, indépendans de cet Etre ſuprême, & par leſquels il juge qu'un Dieu doit être vrai, juſte & bon. Car ſi ſes décrets, ſes actions, ou ſes loix conſtituoient la bonté, la juſtice, & la vérité; aſſurer de Dieu qu'il eſt vrai, juſte & bon, ce ſeroit ne rien dire : puiſque, ſi cet Etre affirmoit les deux parties d'une propoſition contradictoire, elles ſeroient vraies l'une & l'autre : ſi, ſans raiſon, il condamnoit une créature à ſouffrir pour le crime d'autrui, ou s'il deſtinoit, ſans ſujet & ſans diſtinction,

les uns à la peine & les autres aux plaiſirs, tous ces jugemens ſeroient équitables. En conſéquence d'une telle ſuppoſition, aſſurer qu'une choſe eſt vraie ou fauſſe, juſte ou inique, bonne ou mauvaiſe, c'eſt dire des mots, & parler ſans s'entendre.

D'où je conclus que rendre un culte ſincere & réel à quelque Etre ſuprême qu'on connoît pour injuſte & méchant, c'eſt s'expoſer à perdre tout ſentiment d'équité, toute idée de juſtice, & toute notion de vérité. Le zele doit, à la longue, ſupplanter la probité dans celui qui profeſſe de bonne-foi une religion dont les préceptes ſont oppoſés aux principes fondamentaux de la Morale.

Si la méchanceté reconnue d'un Etre ſuprême influe ſur ſes adorateurs; ſi elle déprave les affections, confond les idées de vérité, de juſtice, de bonté, & ſape la diſtinction naturelle de la droiture & de l'injuſtice; rien, au contraire, n'eſt plus propre à modérer les paſſions, à rectifier les idées, & à fortifier l'amour de la juſtice & de la vérité, que la croyance d'un Dieu que ſon hiſtoire repréſente, en toute occaſion, comme un modele de véracité, de juſtice & de bonté. La perſuaſion d'une Providence Divine qui s'étend à tout, & dont l'Univers entier reſſent conſtamment les effets, eſt un puiſſant aiguillon pour nous engager à ſuivre les mêmes principes dans les bornes étroites de notre ſphere. Mais ſi dans notre conduite, nous ne perdons jamais de vue les intérêts généraux de notre eſpece; ſi le bien public eſt notre bouſſole, il eſt impoſſible que nous errions jamais dans les jugemens que nous porterons de la droiture & de l'injuſtice.

Ainſi, quant au ſecond effet, la religion produira beaucoup de mal ou beaucoup de bien,

ſelon qu'elle ſera bonne ou mauvaiſe. Il n'en eſt pas de même de l'Athéiſme : il peut, à la vérité, occaſionner la confuſion des idées d'injuſtice & d'équité ; mais ce n'eſt pas en qualité pure & ſimple d'Athéiſme : c'eſt un mal réſervé aux cultes dépravés, & à toutes ces opinions fantaſques concernant la Divinité ; monſtrueuſe famille qui tire ſon origine de la ſuperſtition, & que la crédulité perpétue.

SECTION TROISIEME.

TROISIEME EFFET.

Révolter les affections contre le ſentiment naturel de droiture & d'injuſtice.

Il eſt évident que les principes d'intégrité ſeront des regles de conduite pour la créature qui les poſſede, s'ils ne trouvent aucune oppoſition de la part de quelque penchant entiérement tourné à ſon intérêt particulier, ou de ces paſſions bruſques & violentes qui ſubjuguant tout ſentiment d'équité, éclipſent même en elle les idées de ſon bien privé, & la jettent hors de ces voies familieres qui la conduiſent au bonheur.

Notre deſſein n'eſt pas d'examiner ici par quel moyen ce déſordre s'introduit & s'accroît ; mais de conſidérer ſeulement quelles influences favorables ou contraires, il reçoit des ſentimens divers concernant la Divinité.

Qu'il ſoit poſſible qu'une créature ait été frappée de la laideur & de la beauté des objets intellectuels & moraux, & conſéquemment que la diſtinction de la droiture & de l'injuſtice lui ſoit familiere, long-tems avant que d'avoir eu des no-

tions claires & distinctes de la Divinité ; c'est une chose presque indubitable. (1) En effet, conçoit-on qu'un Etre tel que l'homme, en qui la faculté de penser & de réfléchir s'étend par des degrés insensibles & lents, soit, moralement parlant, assez exercée au sortir du berceau, pour sentir la

(1) Qu'une société d'hommes n'ait eu ni Dieux, ni Autels, ni même de nom dans sa langue pour désigner un Etre suprême ; qu'un Peuple entier ait croupi dans l'Athéisme long-tems après avoir été policé ; c'est ce qui est arrivé. « La réalité de l'Athéisme spéculatif négatif : (dit » M. l'Abbé Delachambre, dans son *Traité de la véritable Religion*, Tom. 1, pag. 7. , n'est ni moins certaine » ni moins inconteſtable : combien y a-t-il encore de Peuples sur la Terre qui n'ont aucune idée d'une Divinité » souveraine, soit parce qu'ils sont stupides & incapables » de tout raisonnement, soit parce qu'ils n'ont jamais pensé à réfléchir sur ce point ! » C'est ce qui est arrivé, dis-je, & ce qui ne doit pas extrêmement surprendre. Les miracles de la Nature sont exposés à nos yeux, long-tems avant que nous ayons assez de raison pour en être éclairés. Si nous arrivions dans ce Monde avec cette raison que nous portâmes dans la Salle de l'Opéra, la premiere fois que nous y entrâmes, & si la toile se levoit brusquement, frappés de la grandeur, de la magnificence & du jeu des décorations, nous n'aurions pas la force de nous refuser à la connoissance de l'Ouvrier éternel qui a préparé le Spectacle : mais qui s'avise de s'émerveiller de ce qu'il voit depuis cinquante ans ? Les uns, occupés de leurs besoins, n'ont guére eu le tems de se livrer à des spéculations Métaphysiques : le lever de l'Astre du jour les appelloit au travail : la plus belle nuit, la nuit la plus touchante étoit muette pour eux ; on ne leur disoit autre chose, sinon qu'il étoit l'heure du repos. Les autres moins occupés, ou n'ont jamais eu l'occasion d'interroger la Nature, ou n'ont pas eu l'esprit d'entendre sa réponse. Le génie Philosophe, dont la sagacité secouant le joug de l'habitude, s'étonna le premier des prodiges qui l'environnoient, descendit en lui-même, se demanda & se rendit raison de tout ce qu'il voyoit, a pu se faire attendre long-tems, & mourir sans avoir accrédité ses opinions.

juſteſſe & la liaiſon de ces ſpéculations déliées & de ces raiſonnemens ſubtils & métaphyſiques ſur l'exiſtence d'un Dieu.

Mais ſuppoſons qu'une créature incapable de penſer & de réfléchir, ait toutefois de bonnes qualités & quelques affections droites ; qu'elle aime ſon eſpece ; qu'elle ſoit courageuſe, reconnoiſſante & miſéricordieuſe ; il eſt certain que, dans le même inſtant que vous accorderez à cet Automate la faculté de raiſonner, il approuvera ces penchans honnêtes ; qu'il ſe complaira dans ces affections ſociales ; qu'il y trouvera de la douceur & des charmes, & que les paſſions contraires lui paroîtront odieuſes. Or, le voilà dès-lors frappé de la différence de la droiture & de l'injuſtice, & capable de Vertu.

On peut donc ſuppoſer qu'une créature avoit des idées de droiture & d'injuſtice, & que la connoiſſance du vice & de la Vertu la préoccupoit, avant que de poſſéder des notions claires & diſtinctes de la Divinité. L'expérience vient encore à l'appui de cette ſuppoſition ; car chez les peuples qui n'ont pas ombre de religion, ne remarque-t on pas entre les hommes la même diverſité de caracteres que dans les contrées éclairées ? Le vice & la Vertu morale ne les différencient-ils pas entr'eux ? Tandis que les uns ſont orgueilleux, durs & cruels, & conſéquemment enclins à approuver les actes violens & tyranniques ; d'autres ſont naturellement affables, doux, modeſtes, généreux, & dès-lors amis des affections paiſibles & ſociales.

Pour déterminer maintenant ce que la connoiſſance d'un Dieu opere ſur les hommes, il faut ſavoir par quels motifs & ſur quel fondement ils lui portent leurs hommages, & ſe conforment à

ſes ordres. C'eſt, ou relativement à ſa toute-puiſſance, & dans la ſuppoſition qu'ils en ont des biens à eſpérer & des maux à craindre ; ou relativement à ſon excellence, & dans la penſée qu'imiter ſa conduite, c'eſt le dernier degré de la perfection.

En premier lieu : ſi le Dieu qu'on adore n'eſt qu'un Etre puiſſant ſur la créature qui ne lui porte ſon hommage que par le ſeul motif d'une crainte ſervile ou d'une eſpérance mercénaire ; ſi les récompenſes qu'elle attend, ou les châtimens qu'elle redoute, la contraignent à faire le bien qu'elle hait, ou à s'éloigner du mal qu'elle affectionne ; nous avons démontré qu'il n'y avoit en elle, ni vertu, ni bonté. Cet adorateur ſervile, avec une conduite irréprochable devant les hommes, ne mérite non plus devant Dieu que s'il avoit ſuivi, ſans frayeur, la perverſité de ſes affections. Il n'y a non plus de piété, de droiture, de ſainteté dans une créature ainſi réformée, que d'innocence & de ſobriété dans un ſinge ſous le fouet ; que de douceur & de docilité dans un tigre enchaîné. Car, quelles que ſoient les actions de ces animaux, ou de l'homme à leur place, tant que l'affection ſera la même, que le cœur ſera rebelle, que la crainte dominera & inclinera la volonté ; l'obéiſſance, & tout ce que la frayeur produira, ſera bas & ſervile. Plus prompte ſera l'obéiſſance, plus profonde la ſoumiſſion ; plus il y aura de baſſeſſe & de lâcheté, quel que ſoit leur objet. Que le maître ſoit mauvais ou bon ; qu'importe, ſi l'Eſclave eſt toujours le même : je dis plus : ſi l'Eſclave n'obéit que par une crainte hypocrite, à un maître plein de bonté, ſa nature n'en eſt que plus méchante, & ſon ſervice que plus vil. Cette diſpoſition habituelle décele un attachement ſouverain

à ſes propres intérêts, & une entiere dépravation dans le caractere.

En ſecond lieu : ſi le Dieu d'un peuple eſt un Etre excellent & qui ſoit adoré comme tel; ſi, faiſant abſtraction de ſa puiſſance, c'eſt particuliérement à ſa bonté que l'on rend hommage; ſi l'on remarque dans le caractere que ſes Miniſtres lui donnent, & dans les hiſtoires qu'ils en racontent, une prédilection pour la vertu, & une affection générale pour tous les Etres; certes, un ſi beau modele ne peut manquer d'encourager au bien, & de fortifier l'amour de la juſtice, contre les affections ennemies.

Mais un autre motif ſe joint encore à la force de l'exemple pour produire ce grand effet. Un Théiſte parfait eſt fortement perſuadé de la prééminence d'un Etre tout-puiſſant, ſpectateur de la conduite humaine, & témoin oculaire de tout ce qui ſe paſſe dans l'univers. Dans la retraite la plus obſcure, dans la ſolitude la plus profonde, ſon Dieu le voit. Il agit donc en la préſence d'un Etre plus reſpectable pour lui mille fois que l'aſſemblée du monde la plus auguſte. Quelle honte n'auroit-il pas de commettre une action odieuſe en cette compagnie ? quelle ſatisfaction, au contraire, d'avoir pratiqué la vertu en préſence de ſon Dieu, quand même, déchiré par des langues calomnieuſes, il ſeroit devenu l'opprobre & le rebut de la ſociété. Le Théiſme favoriſe donc la vertu; & l'Athéiſme, privé d'un ſi grand ſecours, eſt en cela défectueux.

Conſidérons à préſent ce que la crainte des peines à venir, & l'eſpoir des biens futurs occaſionneroient dans la même croyance, relativement à la vertu. D'abord il eſt aiſé d'inférer de ce que nous avons dit ci-devant, que cet eſpoir & cet

effroi ne ſont pas du genre des affections libérales & généreuſes, ni de la nature de ces mouvemens qui complétent le mérite moral des actions. Si ces motifs ont une influence prédominante dans la conduite d'une créature que l'amour déſintéreſſé devroit principalement diriger, la conduite eſt ſervile, & la créature n'eſt pas encore vertueuſe.

Ajoutez à ceci une réflexion particuliere; c'eſt que dans toute hypotheſe de religion, où l'eſpoir & la crainte ſont admis comme motifs principaux & premiers de nos actions, l'intérêt particulier, qui naturellement n'eſt en nous que trop vif, n'a rien qui le tempere & qui le reſtreigne, & doit, par conſéquent, ſe fortifier chaque jour par l'exercice des paſſions, dans des matieres de cette importance. Il y a donc à craindre que cette affection ſervile ne triomphe à la longue, & n'exerce ſon empire dans toutes les conjonctures de la vie; qu'une attention habituelle à un intérêt particulier ne diminue d'autant plus l'amour du bien général, que cet intérêt particulier ſera grand; enfin, que le cœur & l'eſprit ne viennent à ſe rétrécir; défaut, à ce qu'on dit en morale, remarquable dans les *zélés* de toute religion (1).

Quoi qu'il en ſoit, il faut convenir que ſi la vraie piété conſiſte à aimer Dieu par rapport à lui-même, une attention inquiete à des intérêts privés, doit, en quelque ſorte, la dégrader. Aimer Dieu ſeulement comme la cauſe de ſon bonheur particulier, c'eſt avoir pour lui l'affection du méchant pour le vil inſtrument de ſes plaiſirs. D'ail-

(1) Voilà ce qui conſtitue proprement la Bigotterie: car la vraie Piété, qualité preſque eſſentielle à l'héroïſme, étend le cœur & l'eſprit.

leurs, plus le dévouement à l'intérêt privé occupe de place, moins il en laisse à l'amour du bien général ou de tout autre objet digne par lui-même, de notre admiration & de notre estime; tel, en un mot, que le Dieu des personnes éclairées.

C'est ainsi qu'un amour excessif de la vie peut nuire à la vertu, affoiblir l'amour du bien public, & ruiner la vraie piété; car plus cette affection sera grande, moins la créature sera capable de se résigner sincérement aux ordres de la Divinité: & si par hasard, l'espoir des récompenses à venir étoient, à l'exclusion de tout amour, le seul motif de sa résignation; si cette pensée excluoit absolument en elle tout sentiment libéral & désintéressé, ce seroit un vrai marché qui n'indiqueroit ni vertu ni mérite, & dont voici, à proprement parler, la cédule: » Je résigne à Dieu ma vie & mes plaisirs présens, à condition d'en recevoir, en » échange, une vie & des plaisirs futurs qui valent » infiniment mieux. »

Quoique la violence des affections privées puisse préjudicier à la vertu, j'avouerai toutefois qu'il y a des conjonctures dans lesquelles la crainte des châtimens & l'espoir des récompenses lui servent d'appui, toutes mercénaires qu'elles soient.

Les passions violentes, telles que la colere, la haine, la luxure & d'autres peuvent, comme nous l'avons déja remarqué, ébranler l'amour le plus vif du bien public, & déraciner les idées les plus profondes de vertu. Mais si l'esprit n'avoit aucune digue à leur opposer, elles produiroient infailliblement ce ravage, & le meilleur caractere se dépraveroit à la longue. La religion y pourvoit: elle crie incessamment que ces affections, & toutes les actions qu'elles produisent, sont maudites & détestables aux yeux de Dieu: sa voix consterne

le vice, & raſſure la vertu : le calme renaît dans l'eſprit : il apperçoit le danger qu'il a couru, & s'attache plus fortement que jamais aux principes qu'il étoit ſur le point d'abandonner.

La crainte des peines, & l'eſpoir des récompenſes ſont encore propres à raffermir celui que le partage des affections fait chanceler dans la vertu. Je dis plus : quand une fois l'eſprit eſt imbu d'idées fauſſes, & lorſque la créature, entêtée d'opinions abſurdes, ſe roidit contre le vrai, méconnoît le bon, porte ſon eſtime & donne la préférence au vice, ſans la crainte des peines & l'eſpoir des récompenſes, il n'y a plus de retour.

Imaginez un homme qui ait quelque bonté naturelle & de la droiture dans le caractere, mais né avec un tempérament lâche & mol qui le rende incapable de faire face à l'adverſité, & de braver la miſere ; vient-il, par malheur, à ſubir ces épreuves ? le chagrin s'empare de ſon eſprit ; tout l'afflige ; il s'irrite ; il s'emporte contre ce qu'il imagine etre la cauſe de ſon infortune. Dans cet état, s'il s'offre à ſa penſée, ou ſi des amis corrompus lui ſuggerent que ſa probité eſt la ſource de ſes peines, & que pour ſe réconcilier avec la fortune, il n'a qu'à rompre avec la vertu, il eſt certain que l'eſtime qu'il porte à cette qualité, s'affoiblira à meſure que le trouble & les aigreurs augmenteront dans ſon eſprit, & qu'elle s'éclipſera bientôt, ſi la conſidération des biens futurs dont la vertu lui promet la jouiſſance, en dédommagement de ceux qu'il regrette, ne le ſoutient contre les penſées funeſtes qui lui viennent, ou les mauvais avis qu'il reçoit, ne ſuſpend la dépravation imminente de ſon caractere, & ne le fixe dans ſes premiers principes.

Si, par de faux jugemens, on a pris quelques vi-

ces en affection, & les vertus contraires en dédain ; ſi, par exemple, on regarde le pardon des injures comme une baſſeſſe, & la vengeance comme un acte héroïque, on préviendroit peut-être les ſuites de cette erreur, en conſidérant que la douceur porte avec elle ſa récompenſe, dans la tranquillité & les autres avantages qu'elle procure, & que la rancune détruit. C'eſt par cet utile artifice que la modeſtie, la candeur, la ſobriété & d'autres vertus, quelquefois mépriſées, pourroient rentrer dans l'eſtime, & les paſſions oppoſées, dans le mépris qui leur eſt dû, & qu'on parviendroit, avec le tems, à pratiquer les unes, & à déteſter les autres, ſans le moindre égard pour les plaiſirs ou pour les peines qui les accompagnent.

C'eſt par ces raiſons que rien n'eſt plus avantageux dans un État, qu'une adminiſtration vertueuſe, & qu'une équitable diſtribution des punitions & des récompenſes. C'eſt un mur d'airain contre lequel ſe briſent preſque toujours les complots des méchans : c'eſt une digue qui tourne leurs efforts au bien de la ſociété ; c'eſt plus que tout cela : c'eſt un moyen ſûr d'attacher les hommes à la vertu, en attachant à la vertu leur intérêt particulier ; d'écarter tous les préjugés qui les en éloignent ; de lui préparer dans leurs cœurs un accueil favorable, & de les mettre, par une pratique conſtante du bien, dans un ſentier dont on ne les détourneroit pas ſans peine. S'il arrivoit qu'un peuple arraché au deſpotiſme & à la barbarie, policé par des loix, & devenu vertueux dans le cours d'une adminiſtration équitable, retombât bruſquement ſous un gouvernement arbitraire, tel que celui des Peuples Orientaux ; ſa vertu s'irritant dans les fers, il n'en ſera que plus

prompt à les ſecouer, & que plus propre à les rompre. Si toutefois, la tyrannie & ſes artifices viennent à prévaloir, & ſi ce peuple perdtoute liberté, avant qu'une injuſte diſtribution des récompenſes & des châtimens lui ait ôté le ſentiment de cette injure; avant que l'habitude l'ait fait à ſa chaîne, les ſemences diſperſées de ſa vertu premiere pouſſeront des racines qu'on diſtinguera juſques dans les générations ſuivantes.

Mais quoique la diſtribution équitable des récompenſes & des punitions ſoit, dans un gouvernement, une cauſe eſſentielle de la vertu d'un peuple; nous remarquerons que l'exemple plus efficace encore décide ſes inclinations (1), & forme ſon caractere. Si le Magiſtrat n'eſt pas vertueux, la meilleure adminiſtration produira peu de choſe : au contraire, les ſujets aimeront & reſpecteront les loix, s'ils ſont une fois perſuadés de la vertu de celui qui les juge.

Mais, pour en revenir aux récompenſes & aux châtimens, c'eſt moins l'attrait ou l'effroi qui fait leur avantage dans la ſociété, que l'eſtime de la vertu & la haine du vice que ces expreſſions

(1) Tous les Moraliſtes ne ſont pas de cet avis : » telle » eſt, dit un d'entr'eux dans ſon projet pour l'avancement » de la Religion, la perverſité des hommes, que le ſeul » exemple d'un Prince vicieux entraînera bientôt la maſſe » générale de ſes Sujets, & que la conduite exemplaire » d'un Monarque vertueux n'eſt pas capable de les réformer, ſi elle n'eſt ſoutenue d'autres expédiens. Il faut » donc que le Souverain, en exerçant avec vigueur l'autorité que les Loix & ſon Sceptre lui donnent, faſſe » enſorte qu'il ſoit de l'intérêt de chacun de s'attacher à la » Vertu, en privant les vicieux de toute eſpérance d'avancement « : il eſt clair que ce ſavant Auteur donne la préférence aux avantages d'une bonne adminiſtration, ſur ceux d'un bon exemple.

publiques

publiques de l'approbation ou de la cenſure du genre humain réveillent dans l'honnête-homme & dans le ſcélérat. En effet, dans les exécutions, on voit aſſez communément que la honte du crime & l'infamie du ſupplice ſont preſque toute la peine des criminels. Ce n'eſt pas tant la mort qui cauſe l'horreur du patient & des ſpectateurs, que la potence ou la roue qui le déclare infracteur des loix de la Juſtice & de l'humanité.

Dans les familles, l'effet des récompenſes & des châtimens eſt le même que dans la ſociété. Un maître ſevere, le fouet à la main, rendra, ſans doute, ſon eſclave ou ſon mercénaire attentif à ſes devoirs; mais il n'en ſera pas meilleur. Cependant, le même homme, revêtu d'un caractere plus doux, avec de foibles récompenſes & des corrections légeres, formera des enfans vertueux. A l'aide, tantôt de ſes menaces, tantôt de ſes careſſes, il leur inculquera des principes qu'ils ſuivront bientôt, ſans égard pour la récompenſe qui les encourageoit, ou pour la verge qui les effrayoit. Et c'eſt là ce que nous appellons une éducation honnête & libérale. Tout autre culte rendu à Dieu, tout autre ſervice rendu à l'homme, eſt vil, & ne mérite aucun éloge.

Dans la religion, ſi les récompenſes qu'elle promet ſont libérales; ſi le bonheur futur conſiſte dans la jouiſſance d'un plaiſir vertueux, tel, par exemple, que la pratique ou la contemplation de la vertu même, dans une autre vie (c'eſt le cas du Chriſtianiſme *); il eſt évident que le deſir de

[*] On peut conclure de cette réflexion, que le Chriſtianiſme a peut-être été le ſeul culte établi dans le monde, qui ait propoſé aux hommes des récompenſes à venir dignes d'eux. Le Juif, content du bonheur temporel, ne connoiſſoit gueres d'autres eſpérances. L'Egyptien ſe promettoit, à

cet état ne peut naître que d'un grand amour de la vertu, & conſerve, par conſéquent, toute la dignité de ſon origine. Car ce deſir n'eſt point un ſentiment intéreſſé : l'amour de la vertu n'eſt jamais un penchant vil & ſordide ; le deſir de la vie par amour de la vertu, ne peut donc paſſer pour tel. Mais ſi ce deſir d'une autre vie naiſſoit de l'horreur ou de la mort ou de l'anéantiſſement ; s'il étoit occaſionné par quelqu'affection vicieuſe, ou par un attachement à des choſes étrangeres à la vertu, il ne ſeroit plus vertueux.

Si donc une créature raiſonnable, ſans égard pour la vertu, aime la vie par rapport à la vie même, peut-être fera-t-elle, pour la conſerver, ou par horreur de la mort, quelque action de virilité : peut-être en s'efforçant de mépriſer les objets de ſa crainte, tendra-t-elle à la perfection ; mais cet effort n'eſt pas encore une vertu. Cette créature eſt tout au plus dans les avenues, ſur la route : après s'être embarquée par pur intérêt, la baſſeſſe avouée du motif ne la met point au port : en un mot, elle ne ſera vertueuſe que quand ſes efforts feront germer en elle quelqu'affection pour la bonté morale conſidérée comme telle, & ſans égard à ſes intérêts.

Tels ſont les avantages & les déſavantages qui reviennent à la vertu, de ſes liaiſons avec les intérêts privés de la créature. Car quoique la multiplicité des vues intéreſſées ſoit peu propre à don-

force de bien vivre, de devenir un jour Eléphant blanc. Le Païen comptoit ſe promener dans les Champs Eliſées, boire le Nectar, & ſe repaître d'Ambroiſie. Le Mahométan, privé de vin par ſa Loi, & voluptueux par tempérament, eſpere s'enivrer éternellement entre des Houris griſes, rouges, vertes & blanches. Mais le chrétien jouira de ſon Dieu.

ner du relief aux actions, l'homme n'en ſera que plus ferme dans la vertu, s'il eſt une fois convaincu qu'elle ne croiſe jamais ſes vrais intérêts.

Celui donc qui, par un mûr examen & de ſolides réflexions, s'eſt aſſuré qu'on n'eſt heureux dans ce monde qu'autant qu'on eſt vertueux, & que le vice ne peut être que miſérable, a mis ſa vertu dans un abri louable & néceſſaire. Sans chercher dans l'intégrité morale des commodités relatives à ſon état préſent, à ſa conſtitution, ou à d'autres circonſtances pareilles; s'il eſt perſuadé qu'une puiſſance ſupérieure & toujours attentive au train du monde, prête un ſecours immédiat à l'honnête-homme contre les attentats du méchant, il ne perdra jamais rien de l'eſtime qu'il doit à la vertu; eſtime qui s'affoibliroit peut-être en lui, ſans cette croyance. Mais ſi, peu convaincu d'une aſſiſtance actuelle de la Providence, il eſt dans une attente ferme & conſtante des récompenſes à venir, ſa vertu trouvera le même appui dans cette hypotheſe.

Remarquez cependant que, dans un ſyſtême où l'on feroit ſonner ſi haut ces récompenſes infinies, les cœurs en pourroient tellement être affectés, qu'ils négligeroient & peut-être oublieroient à la longue les motifs déſintéreſſés de pratiquer la vertu. D'ailleurs, cette merveilleuſe attente des biens ineffables d'une autre vie, doit conſéquemment déprimer la valeur & ralentir la pourſuite des choſes paſſageres de celle-ci. Une créature poſſédée d'un intérêt ſi particulier & ſi grand, pourroit compter le reſte pour rien, & toute occupée de ſon ſalut éternel, traiter quelquefois comme des diſtractions mépriſables, & des affections viles, terreſtres & momentanées, les douceurs de l'amitié, les loix du ſang, & les devoirs de l'hu-

manité. Une imagination frappée de la ſorte décriera peut-être les avantages temporels de la bonté & les récompenſes naturelles de la vertu; élevera juſqu'aux nues la félicité des méchans, & déclarera, dans les accès d'un zele inconſidéré, que » ſans l'attente des biens futurs, & ſans la crainte » des peines éternelles, elle renonceroit à la pro- » bité, pour ſe livrer entiérement à la débauche, » au crime & à la dépravation. « Ce qui démontre que rien, en quelque façon, ne ſeroit plus fatal à la vertu qu'une croyance incertaine & vague des récompenſes & des châtimens à venir. Car ſi ce fondement ſur lequel on auroit appuyé tout l'édifice (1) moral, vient une fois à manquer, je vois la vertu chanceler, reſter ſans appui & prête à s'écrouler.

Quant à l'Athéiſme, le décri des avantages de la vertu n'eſt pas une conſéquence directe de cette hypotheſe. (2) Pour être convaincu qu'il y a du

(1) J'ai connu un Architecte qui étaya ſi fortement un Bâtiment qui menaçoit ruine d'un côté, qu'il en fut renverſé de l'autre. Le même accident eſt preſque arrivé en morale. On ne s'eſt pas contenté de relever les avantages de la Vertu & de l'honnêteté; on s'eſt méfié de ces appuis, & on y en a ajouté d'autres d'une façon à culbuter l'édifice. On a tant exalté les récompenſes qui l'attendoient, que les hommes ont été expoſés à n'avoir pas d'autres raiſons d'être vertueux. Toutefois, ſi ce ſentiment vient à exclure les motifs plus relevés, tout mérite ſemble s'anéantir dans la créature qu'il dirige.

(2) L'Athéiſme laiſſe la probité ſans appui. Il fait pis, il pouſſe indirectement à la dépravation. Cependant Hobbs étoit bon citoyen, bon parent, bon ami, & ne croyoit point en Dieu. Les hommes ne ſont pas conſéquens: on offenſe un Dieu dont on admet l'exiſtence: on nie l'exiſtence d'un Dieu dont on a bien mérité; & s'il y avoit à s'étonner, ce ne ſeroit pas d'un Athée qui vit bien, mais d'un Chrétien qui vit mal.

profit à être vertueux, il n'eſt pas néceſſaire de croire en Dieu. Mais le préjugé contraire une fois contracté, le mal eſt ſans remede, & il faut convenir qu'indirectement l'Athéiſme y conduit.

Il eſt preſqu'impoſſible de faire grand cas des avantages préſens de la vertu, ſans concevoir une haute idée de la ſatisfaction qui naît de l'eſtime & de la bienveillance du genre-humain. Mais pour connoître tout le prix de cette ſatisfaction, il faut l'avoir éprouvée. C'eſt donc ſur la poſſeſſion raviſſante de l'affection généreuſe des hommes, & ſur la connoiſſance de l'énergie de ce plaiſir, que ſont fondés ceux qui placent le bonheur actuel dans la pratique des vertus. Mais ſuppoſer qu'il n'y a ni bonté ni charmes dans la nature; que cet Etre ſuprême qui nous preſcrit la bienveillance pour nos ſemblables, par les témoignages journaliers que nous recevons de la ſienne, eſt un être chimérique; ce n'eſt pas le moyen d'aiguiſer les affections ſociales, & d'acquérir l'amour déſintéreſſé de la vertu. Au contraire, un tel ſyſtême tend à confondre les idées de laideur & de beauté, & à ſupprimer ce tribut habituel d'admiration que nous rendons au deſſin, aux proportions & à l'harmonie qui regnent dans l'ordre des choſes. Car que peut offrir l'Univers de grand & d'admirable à celui qui regarde l'Univers même, comme un modele de déſordre? Celui pour qui le tout dénué de perfections, n'eſt qu'une vaſte difformité, remarquera-t-il quelque beauté dans les parties ſubordonnées?

Cependant, quoi de plus affligeant que de penſer que l'on exiſte dans un éternel chaos? qu'on fait partie d'une machine détraquée, dont on a mille déſaſtres à craindre, & où l'on n'apperçoit rien de bon, rien de ſatisfaiſant, rien qui n'excite

le mépris, la haine & le dégoût. Ces idées ſombres & mélancoliques doivent influer ſur le caractere, affecter les inclinations ſociales, mettre de l'aigreur dans le tempérament, affoiblir l'amour de la juſtice, & ſaper, à la longue, les principes de la vertu.

Il n'en eſt pas de même de celui qui adore un Dieu; mais un Dieu qui ne ſoit pas vainement honoré du titre de bon, qui le ſoit en effet; un Dieu, dont l'hiſtoire offre à chaque page des marques de douceur & de bonté. Un tel homme admet conſéquemment des récompenſes & des châtimens à venir; il eſt perſuadé de plus, que les récompenſes ſont deſtinées au Mérite & à la Vertu, & les châtimens au vice & à la méchanceté, ſans que des qualités étrangeres à celles-là, ou des circonſtances imprévues puiſſent tromper ſon attente; autrement, perdant de vue les notions de châtiment & de récompenſe, il n'admettroit qu'une diſtribution capricieuſe de biens & de maux, & tout ſon ſyſtême ſur l'autre monde, ne ſeroit dans celui-ci, d'aucun avantage pour ſa vertu. A l'aide de ces hypotheſes, il pourroit conſerver ſon intégrité dans les plus critiques circonſtances de la vie; eût-il été jetté, par des événemens ſinguliers ou des raiſonnemens ſophiſtiques, dans l'opinion malheureuſe qu'il faut renoncer à ſon bonheur, pour travailler à ſon ſalut.

Toutefois, ce préjugé contraire à la vertu me paroît incompatible avec un Théiſme épuré (1),

(1) Si, dès ce Monde, la Vertu porte avec elle ſa récompenſe, & le vice ſon châtiment, quel motif d'eſpérance pour le Théiſte? N'aura-t-il pas raiſon de croire que l'Etre ſuprême, qui exerce dans cette vie une juſtice diſtributive entre les bons & les méchans, n'abandonnera pas cette voie conſolante dans l'autre? Ne pourra-t-il pas regarder

quoi qu'il en ſoit de l'autre vie, ou des récompenſes & des châtimens à venir ; celui qui, comme un bon Théiſte, admet un Etre ſouverain dans la nature, une intelligence qui gouverne tout avec ſageſſe & bonté, peut-il imaginer qu'elle ait attaché ſon malheur en ce monde à des pratiques qui lui ſont ordonnées? Suppoſer que la vertu ſoit un des maux naturels de la créature, & que le vice faſſe conſtamment ſon bien-être, n'eſt-ce pas accuſer l'ordonnance de l'Univers & la conſtitution générale des choſes, d'un défaut eſſentiel & d'une groſſiere imperfection ?

Il me reſte à conſidérer un nouvel avantage que le Théiſme fournit à la créature pour être vertueuſe, à l'excluſion de l'Athéiſme. Le premier coup d'œil

les biens paſſagers dont il jouit, comme des arrhes du bonheur éternel qui l'attend ? Car ſi la Vertu a des avantages actuels, toutefois il en coûte pour être vertueux : ſi l'état de l'honnête-homme ici bas n'eſt pas déplorable, il s'en faut bien que ſa félicité ſoit complette : il lui reſte toujours des deſirs ; & ces deſirs, preuves inconteſtables de l'inſuffiſance de ſa récompenſe actuelle, ne conſpirent-ils pas, avec la révélation qu'il eſt prêt d'admettre, pour l'aſſurer d'une vie à venir. Mais ſi l'on ſuppoſoit, au contraire, que l'honnête-homme ne peut être que malheureux en ce Monde, & que la félicité temporelle eſt incompatible avec la Vertu, l'économie ſinguliere qui regneroit dans l'Univers, ne le porteroit-elle pas à ſe méfier de l'ordre qui regnera dans l'autre vie ? Décrier la Vertu, n'eſt-ce donc pas prêter main-forte à l'Athéiſme ? Amplifier les déſordres apparens dans la Nature, n'eſt-ce pas ébranler l'exiſtence d'un Dieu, ſans fortifier la croyance d'une vie à venir ? Un fait vrai, c'eſt que ceux qui ont la meilleure opinion des avantages de la Vertu dans ce Monde, ne ſont pas les moins fermes dans l'attente de l'autre. Une propoſition vraiſemblable, c'eſt qu'il eſt auſſi naturel aux défenſeurs de la Vertu d'aſſurer l'immortalité de l'Ame, qu'ils ont raiſon de ſouhaiter, qu'aux partiſans du vice de combattre ce ſentiment, dont ils ont lieu de craindre la vérité.

ne ſera peut-être pas favorable à la réflexion qui ſuit : je crains qu'on ne la prenne pour une vaine ſubtilité, & qu'on ne la rejette comme un raffinement de Philoſophie. Si toutefois elle peut avoir quelque poids, c'eſt à la ſuite de ce que nous venons de dire.

Toute créature, comme nous l'avons prouvé, a naturellement quelques degrés de malice qui lui viennent d'une averſion ou d'un penchant qui ne ſera pas au ton de ſon intérêt privé ou du bien général de ſon eſpece. Qu'un être penſant ait la meſure d'averſion néceſſaire pour l'alarmer à l'approche d'une calamité, ou pour l'armer dans un péril imminent ; juſques-là il n'y a rien à dire ; tout eſt dans l'ordre. Mais ſi l'averſion continue, après que le malheur eſt arrivé ; ſi la paſſion augmente, lorſque le mal eſt fait ; ſi la créature, furieuſe du coup qu'elle a reçu, ſe récrie contre le ſort, s'emporte & déteſte ſa condition ; il faut avouer que cet emportement eſt vicieux dans ſa nature & dans ſes ſuites ; car il déprave le tempérament, en le tournant à la colere, & trouble dans l'accès cette économie tranquille des affections, ſi convenable à la vertu ; mais avouer que cet emportement eſt vicieux, c'eſt reconnoître que dans les mêmes conjonctures, une patience muette, & qu'une modeſte fermeté ſeroient des vertus. Or, dans l'hypotheſe de ceux qui nient l'exiſtence d'un Etre ſuprême, il eſt certain que la néceſſité prétendue des cauſes ne doit amener aucun phénomene qui mérite leur haine ou leur amour, leur honneur ou leur admiration. Mais comme les plus belles réflexions du monde ſur le caprice du haſard, ou ſur le mouvement fortuit des atomes, n'ont rien de conſolant ; il eſt difficile que dans des circonſtances fâcheuſes, que dans

des tems durs & malheureux, l'Athée n'entre en mauvaise humeur, & ne se déchaîne contre un arrangement si détestable & si mal-faisant. Mais le Théiste est persuadé que » quelqu'effet » que l'ordre qui regne dans l'Univers ait pro» duit, il ne peut qu'être bon. « Cela suffit. Le voilà prêt à regarder, sans horreur, les plus affreuses calamités, & à supporter, sans murmure, ces événemens qui ne semblent être faits que pour rendre à toute créature sensible & raisonnable, sa condition incommode & son existence odieuse. Ce n'est pas tout. Son système peut le conduire à une réconciliation plus entiere : il chérira son état actuel ; car qui l'empêche, en étendant ses idées, de sortir de son espece, & de regarder le fléau qui l'afflige, comme le bonheur d'une Patrie moins étroite, dont il est membre, & dont il doit aimer les avantages en citoyen généreux & fidele.

Ce tour d'affection doit produire la plus héroïque constance qu'un homme puisse montrer dans un état de souffrance, & le résoudre, de la façon la plus généreuse, aux entreprises que l'honneur & la vertu peuvent exiger. A travers ce télescope, on apperçoit les accidens particuliers, les injustices & les méchancetés dans un jour qui dispose à les tolérer, & à conserver dans le cours de la vie toute l'égalité possible. Ce tour d'affection & ce télescope moral sont donc vraiment excellens, & la créature qui les possede est bonne & vertueuse par excellence. Car tout ce qui tend à attacher la créature à son rôle dans la société, & à l'animer d'un zele plus qu'ordinaire pour le bien général de son espece, est, sans contredit, en elle le germe d'une vertu peu commune.

Un fait constant, c'est que, par une espece de sympathie, le sentiment & l'amour de l'harmo-

nie, des proportions & de l'ordre, en quelque genre que ce puiſſe être, redreſſe le tempérament, fortifie les affections ſociales, & ſoutient la vertu, qui n'eſt elle-même qu'un amour de l'ordre, des proportions & de l'harmonie dans les mœurs & dans la conduite. Dans les ſujets les plus frivoles, l'ordre frappe, & ſe fait approuver; mais ſi c'eſt une fois l'ordre & la beauté de l'Univers qui ſoient les objets de notre admiration & de notre amour, nos affections partageront la grandeur & la magnificence du ſujet, & l'*élégante* ſenſibilité pour le beau, diſpoſition ſi favorable à la vertu, nous conduira juſqu'à l'extaſe. (1) En effet, tandis qu'un peu d'harmonie & quelques proportions remarquées dans les productions des ſciences ou des arts, tranſportent d'admiration les maîtres & les connoiſſeurs, ſeroit-il poſſible de contempler un chef-d'œuvre divin, ſans éprouver le raviſſement. Donc,

Le Théiſme fût-il traité comme une fauſſe hypotheſe, l'ordre de l'Univers fût-il une chimere, la belle paſſion pour la Nature n'en ſeroit pas moins favorable à la vertu. Mais s'il eſt raiſonna-

[1] *Eſt enim animorum ingeniorumque naturale quoddam quaſi pabulum conſideratio, contemplatioque naturæ. Erigimur, elatiores fieri videmur, humana deſpicimus; cogitanteſque ſupera atque cœleſtia, hæc noſtra ut exigua & minima, contemnimus. Indagatio ipſa rerum tum maximarum tum occultiſſimarum habet delectationem. Si verò aliquid occurrat, quod veriſimile videatur, humaniſſimâ completur animus voluptate.* A meſure que l'Univers s'étend aux yeux d'un Philoſophe, tout ce qui l'environne ſe rapetiſſe. La terre s'évanouit ſous ſes pieds. Lui-même, que devient-il? Cependant, il reſſent un doux frémiſſement dans cette contemplation qui l'anéantit; après s'être vu noyé, pour ainſi dire, & perdu dans l'immenſité des Etres, il éprouve une ſatisfaction ſecrete à ſe retrouver ſous les yeux de la Divinité.

ble de croire en Dieu ; ſi la beauté de l'Univers eſt réelle ; l'admiration devient juſte, naturelle & néceſſaire dans toute créature reconnoiſſante & ſenſible.

Préſentement, il eſt facile de déterminer l'analogie de la vertu à la piété. Celle-ci eſt proprement le complément de l'autre : où la piété manque, la fermeté, la douceur, l'égalité d'eſprit, l'économie des affections & la vertu ſont imparfaites.

On ne peut donc atteindre à la perfection morale, arriver au ſuprême degré de la vertu, ſans la connoiſſance du vrai Dieu.

ESSAI
SUR
LE MÉRITE
ET
LA VERTU.

LIVRE SECOND.

PARTIE PREMIERE.

SECTION PREMIERE:

NOus avons déterminé ce que c'eſt que la vertu morale, & quelle eſt la créature qu'on peut appeller moralement vertueuſe. Il nous reſte à chercher quels motifs & quel intérêt nous avons à mériter ce titre.

Nous avons découvert que celui-là ſeul mérite le nom de vertueux, dont toutes les affections, tous les penchans, en un mot, toutes les

diſpoſitions d'eſprit & de cœur, ſont conformes au bien général de ſon eſpece, c'eſt-à-dire, du ſyſtême de créatures, dans lequel la Nature l'a placé, & dont il fait partie.

Que cette économie des affections, ce juſte tempérament entre les paſſions, cette conformité des penchans au bien général & particulier, conſtituoient la droiture, l'intégrité, la juſtice & la bonté naturelle.

Et que la corruption, le vice & la dépravation, naiſſoient du déſordre des affections, & conſiſtoient dans un état préciſément contraire au précédent.

Nous avons démontré que les affections d'une créature quelconque avoient un rapport conſtant & déterminé avec l'intérêt général de ſon eſpece. C'eſt une vérité que nous avons fait toucher au doigt, quant aux inclinations ſociales, telles que la tendreſſe paternelle, le penchant à la propagation, l'éducation des enfans, l'amour de la compagnie, la reconnoiſſance, la compaſſion, la conſpiration mutuelle dans les dangers, & leurs ſemblables; de ſorte qu'il faut convenir qu'il eſt auſſi naturel à la créature de travailler au bien général de ſon eſpece, qu'à une plante de porter ſon fruit, & à un organe, ou à quelqu'autre partie de notre corps, de prendre l'étendue & la conformation qui conviennent à la machine entiere, (1) & qu'il

(1) On pourroit ajouter à cela que nous ſommes chacun dans la Société, ce qu'eſt une partie relativement à un Tout organiſé. La meſure du tems eſt la propriété eſſentielle d'une Montre: le bonheur des particuliers eſt la fin principale de la Société. Ces effets, ou ne ſe produiront point, ou ne ſe produiront qu'imparfaitement, ſans une conſpiration mutuelle des parties dans la Montre, & des membres dans la Société. Si quelque roue ſe dérange, la meſure du tems ſera ſuſpendue, ou troublée. Si quelque

n'eſt pas plus naturel à l'eſtomac de digérer, aux poumons de reſpirer, aux glandes de filtrer, & aux autres viſceres de remplir leurs fonctions ; quoique toutes ces parties puiſſent être troublées dans leurs opérations, par des obſtructions & d'autres accidens.

Mais en diſtribuant les affections de la créature, en inclinations favorables au bien général de ſon eſpece, & en penchans dirigés à ſes intérêts particuliers, on en conclura que ſouvent elle ſe trouvera dans le cas de croiſer & de contredire les unes pour favoriſer & ſuivre les autres, & l'on conclura juſte ; car comment, ſans cela, l'eſpece pourroit-elle ſe perpétuer ? Que ſignifieroit cette affection naturelle qui la précipite à travers les dangers, pour la défenſe & la conſervation de ces êtres qui lui doivent déja la naiſſance, & dont l'éducation lui coûtera tant de ſoins.

On ſeroit donc tenté de croire qu'il y a une oppoſition abſolue entre ces deux eſpeces d'affections, & l'on préſumeroit que s'attacher au bien général de ſon eſpece, en écoutant les unes, c'eſt fermer l'oreille aux autres, & renoncer à ſon intérêt particulier. Car, en ſuppoſant que les ſoins, les dangers & les travaux, de quelque nature qu'ils ſoient, ſont des maux dans le ſyſteme individuel, puiſqu'il eſt de l'eſſence des affections ſociales d'y porter la créature, on en inférera ſur le champ, qu'il eſt de notre intérêt de ſe défaire de ces penchans.

Nous convenons que toute affection ſociale, telle que la commiſération, l'amitié, la reconnoiſſance & les autres inclinations libérales & gé-

particulier occupe une place qui n'étoit point faite pour lui, le bien général en ſouffrira, ou même s'anéantira ; & la Société ne ſera plus que l'image d'une Montre détraquée.

néreuſes, ne ſubſiſte & ne s'étend qu'aux dépens des paſſions intéreſſées ; que les premieres nous diviſent d'avec nous-mêmes, & nous ferment les yeux ſur nos aiſes & ſur notre ſalut particulier. Il ſemble donc que pour être parfaitement à ſoi, & tendre à ſon intérêt avec toute la vigueur poſſible, on n'auroit rien de mieux à faire pour ſon propre bonheur, que de déraciner, ſans ménagement, toute cette ſuite d'affections ſociales, & de traiter la bonté, la douceur, la commiſération, l'affabilité, & leurs ſemblables, comme des extravagances d'imagination, ou des foibleſſes de la nature.

En conſéquence de ces idées ſingulieres, il faudroit avouer que dans chaque ſyſtême de créatures, l'intérêt de l'individu eſt contradictoire à l'intérêt général, & que le bien de la nature dans le particulier eſt incompatible avec celui de la commune nature. Etrange conſtitution ! dans laquelle il y auroit certainement un déſordre & des bizarreries, que nous n'appercevons point dans le reſte de l'Univers. J'aimerois autant dire de quelque corps organiſé, animal ou végétatif, que, pour aſſurer que chaque partie jouit d'une bonne ſanté, il faut abſolument ſuppoſer que le tout eſt malade.

Mais pour expoſer toute l'abſurdité de cette hypotheſe, nous allons démontrer que, tandis que les hommes s'imaginant que leur avantage préſent eſt dans le vice, & leur mal réel dans la vertu, s'étonnent d'un déſordre qu'ils ſuppoſent gratuitement dans la conduite de l'Univers, la Nature fait préciſément le contraire de ce qu'ils imaginent ; que l'intérêt particulier de la créature eſt inſéparable de l'intérêt général de ſon eſpece ; enfin, que ſon vrai bonheur conſiſte dans la vertu,

& que le vice ne peut manquer de faire ſon malheur.

SECTION SECONDE.

Peu de gens oſeroient ſuppoſer qu'une créature en qui ils n'apperçoivent aucune affection naturelle, qui leur paroît deſtituée de tout ſentiment ſocial, & de toute inclination communicative, jouit en elle-même de quelque ſatisfaction, & retire de grands avantages de ſa reſſemblance avec d'autres êtres : l'opinion générale, c'eſt qu'une pareille créature, en rompant avec le genre-humain, en renonçant à la ſociété, n'en a que moins de contentement dans la vie, & n'en peut trouver que moins de douceur dans les plaiſirs des ſens. Le chagrin, l'impatience & la mauvaiſe humeur, ne ſeront plus en elle des momens fâcheux; c'eſt un état habituel, auquel tout caractere inſociable ne manque pas de ſe fixer. C'eſt alors qu'une foule d'idées triſtes s'emparent de l'eſprit, & que le cœur eſt en proie à mille inclinations perverſes qui l'agitent & le déchirent ſans relâche : c'eſt alors que, des noirceurs de la mélancolie & des aigreurs de l'inquiétude, naiſſent ces antipathies cruelles, par qui la créature, mécontente d'elle-même, ſe révolte contre tout le monde. Le ſentiment intérieur, qui lui crie qu'un être ſi dépravé, incommode à quiconque l'approche, ne peut qu'être odieux à ſes ſemblables, la remplit de ſoupçons & de jalouſies, la tient dans les craintes & les horreurs, & la jette dans des perplexités, que la fortune la mieux établie, & la plus conſtante proſpérité ſont incapables de calmer.

Tels ſont les ſymptomes de la perverſité complette, & l'on eſt d'accord ſur leur évidence. Lorſque la dépravation eſt totale; lorſque l'amitié, la candeur,

la candeur, l'équité, la confiance, la ſocialité, ſont anéanties ; lors enfin, que l'apoſtaſie morale eſt conſommée, tout le monde s'apperçoit & convient de la miſere qui la ſuit. Quand le mal eſt à ſon dernier degré, il n'y a qu'un avis. Pourquoi faut-il qu'on perde de vue les funeſtes influences de la dépravation dans ſes degrés inférieurs ? on s'imagine que la miſere n'eſt pas toujours proportionnée à l'iniquité ; comme ſi la méchanceté complette pouvoit entraîner la plus grande miſere poſſible, ſans que ſes moindres degrés partageaſſent ce châtiment. Parler ainſi, c'eſt dire qu'à la vérité, le plus grand dommage qu'un corps puiſſe ſouffrir, c'eſt d'être diſloqué, démembré, & mis en mille pieces ; mais que la perte d'un bras ou d'une jambe, d'un œil, d'une oreille ou d'un doigt, c'eſt une bagatelle qui ne mérite pas qu'on y faſſe attention.

L'eſprit a, pour ainſi dire, ſes parties, & ſes parties ont leurs proportions. Les dépendances réciproques & le rapport mutuel de ces parties, l'ordre & la connexion des penchans, le mêlange & la balance des affections qui forment le caractere, ſont des objets faciles à ſaiſir par celui qui ne juge pas cette anatomie intérieure, indigne de quelqu'attention. L'économie animale n'eſt ni plus exacte, ni plus réelle. Peu de gens toutefois ſe ſont occupés à anatomiſer l'ame, & c'eſt un art que perſonne ne rougit d'ignorer parfaitement (1).

(1) On ſe pique de connoître les qualités d'un bon Cheval, d'un bon Chien & d'un bon Oiſeau. On eſt parfaitement inſtruit des affections du tempérament, des humeurs & de la forme convenable à chacune de ces eſpeces. Si, par haſard, un Chien décele quelque défaut contraire à ſa nature : » Cet animal, dit-on incontinent, eſt » vicieux « ; & fortement perſuadé que ce vice le rend moins propre aux ſervices qu'on en doit attendre, on met

Tout le monde convient que le tempérament varie, & que ſes viciſſitudes peuvent être funeſtes; & qui que ce ſoit ne ſe met en peine d'en chercher la cauſe. On ſait que notre conſtitution intellec-

tout en œuvre pour le corriger. Il y a peu de jeunes gens qui n'entendent plus ou moins cette diſcipline. Suivons cet écervelé qui, pour quelque ordre futile & peut-être déshonnête, différé, ou mal-adroitement exécuté, feroit périr un Domeſtique ſous le bâton; ſuivons-le, dans ſes écuries, & demandons-lui pourquoi ce Cheval eſt ſéparé de la ſociété des autres: » Il a la jambe fine; il porte noblement ſa tête, » il eſt, en apparence, plein d'ame & de feu: Vous avez » raiſon, vous répondra-t-il; mais il eſt exceſſivement » fougueux; on n'en approche pas ſans danger; ſon om- » bre l'effarouche; une mouche lui fait prendre le mords » aux dents, il faut que je m'en défaſſe «. De-là paſſant à ſes Chiens: » Voyez-vous, ajoutera-t-il, tout de ſuite, » (car vous avez touché ſa corde), voyez-vous cette pe- » tite Chienne noire & blanche: elle eſt aſſez mal coëffée: » ſon poil & ſa taille ne ſont pas avantageux: elle paroit » manquer de jarret; mais elle a l'odorat exquis; pour la » ſagacité, je ne connois pas ſa pareille: & de l'ardeur: » hélas! elle n'en a que trop pour ſa force. Si j'avois le mal- » heur de la perdre, je donnerois, pour la retrouver, tous » ces grands Chiens de parade qui m'embarraſſent plus » qu'ils ne me ſervent. Fainéans, lâches & gourmands, » mon Piqueur a pris des peines infinies pour n'en rien faire » qui vaille: ils ont tellement dégénéré (car Finaude leur » mere, étoit admirable!), qu'il faut que, par la négligence » de ces coquins à rouer à coups de barre (ce ſont ſes » Valets d'écurie), elle ait été couverte par quelque mâtin » de ma baſſe-cour «. C'eſt ainſi que ceux qui ont le moins étudié la nature dans leur eſpece, diſtinguent, à merveille, & les défauts qui lui ſont étrangers, & les qualités qui lui conviennent, en d'autres Créatures. C'eſt ainſi que la bonté qui les affecte ſi peu en eux-mêmes & dans leurs ſemblables, ſurprend ailleurs leur hommage: tant eſt naturel le ſentiment que nous en avons. C'eſt bien ici que nous aurons raiſon de dire avec Horace:

Naturam expellas furcâ, tamen uſque recurret.

tuelle eſt ſujette à des paralyſies qui l'accablent, & l'on n'eſt point curieux de connoître l'origine de ces accidens. Perſonne ne prend le ſcalpel, & ne travaille à s'éclairer dans les entrailles du cadavre (1) : on en eſt à peine dans cette matiere aux idées de parties & de Tout. On ignore entiérement l'effet que doivent produire une affection réprimée, un mauvais penchant négligé, ou quelque bonne inclination relâchée. Comment une ſeule action a-t-elle occaſionné dans l'eſprit une révolution capable de le priver de tout plaiſir ; c'eſt ce qu'on voit arriver ; c'eſt ce qu'on ne comprend pas ; & dans l'indifférence de s'en inſtruire, on eſt tout prêt à ſuppoſer qu'un homme peut violer ſa foi, s'abandonner à des crimes qui ne lui ſont point familiers, & ſe plonger dans les vices, ſans porter le trouble dans ſon ame, & ſans s'expoſer à des ſuites fatales à ſon bonheur.

On dit tous les jours : » Un tel a fait une baſ-» feſſe ; mais en eſt-il moins heureux ? « Cepen-

(1) Le Chirurgien habile s'exerce long-tems ſur les morts, avant que d'opérer ſur les vivans : il s'inſtruit, le ſcalpel à la main, de la ſituation, de la nature, & de la configuration des parties : il avoit exécuté cent fois ſur le cadavre les opérations de ſon art, avant que de les tenter ſur l'homme. C'eſt un exemple que nous devrions tous imiter : *te ipſum concute.* Rien n'eſt plus reſſemblant à ce que l'Anatomiſte appelle *un Sujet*, que l'ame dans un état de tranquillité : il ne faut alors, pour opérer ſur elle, ni la même adreſſe ni le même courage que quand les paſſions l'échauffent & l'animent. On peut ſonder ſes bleſſures, & parcourir ſes replis, ſans l'entendre ſe plaindre, gémir, ſoupirer : au contraire, dans le tumulte des paſſions, c'eſt un malade puſillanime & ſenſible, que le moindre appareil effraie ; c'eſt un patient intraitable qu'on ne peut réſoudre. Dans cet état, quel eſpoir de guériſon, ſur-tout ſi le Médecin eſt un ignorant ?

dant, en parlant de ces hommes ſombres & farouches, on dit encore : » Cet homme eſt ſon propre bourreau. « Une autre fois, on conviendra » qu'il y a des paſſions, des humeurs, tel tempérament capable d'empoiſonner la condition la » plus douce, & de rendre la créature malheureuſe dans le ſein de la proſpérité. « Tous ces raiſonnemens contradictoires ne prouvent-ils pas ſuffiſamment que nous n'avons pas l'habitude de traiter des ſujets moraux, & que nos idées ſont encore bien confuſes ſur cette matiere.

Si la conſtitution de l'eſprit nous paroiſſoit telle qu'elle eſt en effet ; ſi nous étions bien convaincus qu'il eſt impoſſible d'étouffer une affection raiſonnable, ou de nourrir un penchant vicieux, ſans attirer ſur nous une portion de cette miſere extrême, dont nous convenons que la dépravation complette eſt toujours accompagnée, ne reconnoîtrions-nous pas, en meme tems, que toute action injuſte portant le déſordre dans le tempérament, ou augmentant celui qui y regne déja, quiconque fait mal ou préjudicie à ſa bonté, eſt plus fou, eſt plus cruel à lui-même que celui qui, ſans égard pour ſa ſanté, ſe nourriroit de mets empoiſonnés, ou qui ſe déchirant le corps de ſes propres mains, ſe plairoit à ſe couvrir de bleſſures.

SECTION TROISIEME.

Nous avons fait voir que, dans l'animal, toute action qui ne part point de ſes affections naturelles, ou de ſes paſſions, n'eſt point une action de l'animal. Ainſi, dans ces accès convulſifs, où la créature ſe frappe elle-même & s'élance ſur ceux qui la ſecourent ; c'eſt une horloge détraquée, qui

ſonne mal-à-propos : c'eſt la machine qui agit, & non l'animal.

Toute action de l'animal, conſidéré comme animal, part d'une affection, d'un penchant, ou d'une paſſion qui le meut; telle que ſeroient, par exemple, l'amour, la crainte, ou la haine.

Des affections foibles ne peuvent l'emporter ſur des affections plus puiſſantes qu'elles; & l'animal ſuit néceſſairement (1) dans l'action le parti le plus fort. Si les affections inégalement partagées forment, en nombre ou en eſſence, un côté ſupérieur à l'autre, c'eſt de celui-là que l'animal inclinera. Voilà le balancier qui le met en mouvement & qui le gouverne.

Les affections qui déterminent l'animal dans ſes actions, ſont de l'une ou de l'autre de ces trois eſpeces.

Ou des affections naturelles & dirigées au bien général de ſon eſpece.

Ou des affections naturelles & dirigées à ſon intérêt particulier.

Ou des affections qui ne tendent ni au bien général de ſon eſpece, ni à ſes intérêts particuliers, qui même ſont oppoſées à ſon bien privé, & que par cette raiſon nous appellerons affections dénaturées : ſelon l'eſpece & le degré de ces affections, la créature qu'elles dirigent, eſt bien ou mal conſtituée, bonne ou mauvaiſe.

Il eſt évident que la derniere eſpece d'affections eſt toute vicieuſe. Quant aux deux autres, elles peuvent êtres bonnes ou mauvaiſes, ſelon leur degré. Elles maîtriſent toujours la créature purement ſenſible ; mais la créature ſenſible & raiſonnable peut toujours les maîtriſer, quelque puiſſantes qu'elles ſoient.

(1) Remarquez qu'il ne s'agit que de l'Animal.

Peut-être trouvera-t-on étrange que des affections ſociales puiſſent être trop fortes, & des affections intéreſſées trop foibles. Mais pour diſſiper ce ſcrupule, on n'a qu'à ſe rappeller (ce que nous avons dit plus haut) que dans des circonſtances particulieres, les affections ſociales deviennent quelquefois exceſſives, & ſe portent à un point qui les rend vicieuſes : lors, par exemple, que la commiſération eſt ſi vive, qu'elle manque ſon but, en ſupprimant, par ſon excès, les ſecours qu'on a droit d'en attendre : lorſque la tendreſſe maternelle eſt ſi violente, qu'elle perd la mere, & par conſéquent l'enfant avec elle. » Mais, » dira-t-on, traiter de vicieux & de dénaturé, ce » qui n'eſt que l'excès de quelqu'affection natu- » relle & généreuſe, n'y auroit-il pas en cela un » rigoriſme mal entendu ? « Pour toute réponſe à cette objection, je remarquerai que la meilleure affection dans ſa nature ſuffit, par ſon *intenſité*, pour endommager toutes ſes compagnes, pour reſtreindre leur énergie, & ralentir ou ſuſpendre leurs opérations. En accordant trop à l'une, la créature eſt contrainte de donner trop peu à d'autres de la même claſſe, & qui ne ſont ni moins naturelles ni moins utiles. Voilà donc l'injuſtice & la partialité introduites dans le caractere : conſéquemment, quelques devoirs ſeront remplis avec négligence ; & d'autres, moins eſſentiels peut-être, ſuivis avec trop de chaleur.

On peut avouer ſans crainte, ces principes dans toute leur étendue ; puiſque la religion même, conſidérée comme une paſſion, mais de l'eſpece héroïque, peut être pouſſée trop loin (1), &

(1) *Inſani ſapiens nomen ferat, æquus iniqui,*
Ultrà quam ſatis eſt, virtutem ſi petat ipſam.
HORAT. Satyr.

troubler, par ſon excès, toute l'économie des inclinations ſociales. Oui, la religion, j'oſe le dire, ſeroit trop énergique en celui qu'une contemplation immodérée des choſes céleſtes, qu'une intempérance d'extaſe, refroidiroit ſur les offices de la vie civile, & les devoirs de la ſociété. Cependant, » ſi l'objet de la dévotion eſt raiſonnable, & ſi la croyance eſt orthodoxe; quelle que » ſoit la dévotion, pourra-t-on dire encore, il » eſt dur de la traiter de ſuperſtition? Car enfin, » ſi la créature laiſſe aller ſes affaires domeſtiques à l'abandon, & néglige les intérêts temporels de ſon prochain & les ſiens, c'eſt l'excès d'un zele ſaint dans ſon origine qui produit » ces effets. « Je réponds à cela que la vraie religion ne commande pas une abnégation totale des ſoins d'ici-bas: ce qu'elle exige, c'eſt la préférence du cœur: elle veut qu'on rende à Dieu, aux autres & à ſoi-même, tout ce qu'on leur doit, ſans remplir une de ces obligations, au préjudice d'une autre. Elle ſait les concilier entr'elles par une ſubordination ſage & meſurée.

Mais ſi, d'un côté, les affections ſociales peuvent être trop énergiques; de l'autre, les paſſions intéreſſées peuvent être trop foibles. Si, par exemple, une créature ferme les yeux ſur les dangers, & mépriſe la vie; ſi les inclinations utiles à ſa défenſe, à ſon bien-être & à ſa conſervation, manquent de force; c'eſt aſſurément un vice en elle, relativement au deſſein & au but de la Nature. Les loix & la méthode qu'elle obſerve dans ſes opérations, en ſont des preuves authentiques. Dira-t-on que le ſalut de l'animal entier l'intéreſſe moins que celui d'un membre, d'un organe ou d'une ſeule de ſes parties? Non, ſans doute. Or, elle a donné, nous le voyons, à chaque membre,

à chaque organe, à chaque partie, les propriétés néceſſaires à ſa sûreté ; de ſorte qu'à notre inſçu même, ils veillent à leur bien-être & agiſſent pour leur défenſe. L'œil, naturellement circonſpect & timide, ſe ferme de lui-même, & quelquefois malgré nous : ôtez-lui ſa promptitude & ſon indocilité, & toute la prudence imaginable ne ſuffira pas à l'animal pour ſe conſerver la vue. La foibleſſe dans les affections qui concernent le bien de l'automate eſt donc un vice ? pourquoi le même défaut dans les affections qui concernent les intérêts d'un tout plus important que le corps, je veux dire l'ame, l'eſprit & le caractere, ne ſeroit-il pas une imperfection ?

C'eſt en ce ſens que les penchans intéreſſés deviennent eſſentiels à la vertu. Quoique la créature ne ſoit ni bonne ni vertueuſe, préciſément parce qu'elle a ces affections ; comme elles concourent au bien général de l'eſpece, quand elle en eſt dénuée, elle ne poſſede pas toute la bonté dont elle eſt capable, & peut être regardée comme défectueuſe & mauvaiſe dans l'ordre naturel.

C'eſt encore en ce ſens que nous diſons de quelqu'un qu'il eſt trop bon, lorſque des affections trop ardentes pour l'intérêt d'autrui l'entraînent au delà ; ou lorſque trop d'indolence pour ſes vrais intérêts, l'arrêtent en deçà des bornes que la nature & la raiſon lui preſcrivent.

Si l'on nous objecte qu'une façon de poſſéder dans les mœurs, & d'obſerver dans la conduite les proportions morales, ce ſeroit d'avoir les paſſions ſociales trop énergiques, lorſque les penchans intéreſſés ſont exceſſifs, & lorſque les inclinations intéreſſées ſont trop foibles, d'avoir les affections ſociales défectueuſes. Car en ce cas, celui qui compteroit ſa vie pour peu de choſe, feroit,

avec une doſe légere d'affection ſociale, tout ce que l'amitié la plus généreuſe peut exiger ; & il n'y auroit rien de tout ce que le courage le plus héroïque inſpire, qu'à l'aide d'un excès d'affection ſociale, ne pût exécuter la créature la plus timide.

Nous répondrons que c'eſt relativement à la conſtitution naturelle & à la deſtination particuliere de la créature, que nous accuſons quelques paſſions d'excès, & que nous reprochons à d'autres, la foibleſſe. Car, lorſqu'un penchant, dont l'objet eſt raiſonnable, n'eſt utile que dans ſa violence ; ſi ce degré, d'ailleurs, n'altere point l'économie intérieure, & ne met aucune diſproportion entre les autres affections ; on ne pourra le condamner comme vicieux. Mais ſi la conſtitution naturelle de la créature ne permet pas au reſte des affections de monter à ſon uniſſon ; ſi le ton des unes eſt auſſi haut, & celui des autres plus bas, quelle que ſoit la nature des unes & des autres, elles pécheront par excès ou par défaut : car puiſqu'il n'y a plus entr'elles de proportion, puiſque la balance qui doit les tempérer, eſt rompue, ce déſordre jettera de l'inégalité dans la pratique, & rendra la conduite vicieuſe.

Mais, pour donner des idées claires & diſtinctes de ce que j'entends par économie des affections, je deſcends aux eſpeces de créatures qui nous ſont ſubordonnées. Celles que la nature n'a point armées contre la violence, & qui ne ſont formidables d'aucun côté, doivent être ſuſceptibles d'une grande frayeur, & ne reſſentir que peu d'animoſité ; car cette derniere qualité ſeroit infailliblement la cauſe de leur perte, ſoit en les déterminant à la réſiſtance, ſoit en retardant leur fuite. C'eſt à la crainte ſeule qu'elles peuvent avoir

obligation de leur ſalut. Auſſi la crainte tient-elle les ſens en ſentinelle, & les eſprits en état de porter l'alarme.

En pareil cas, la frayeur habituelle & l'extrême timidité ſont conſéquemment à la conſtitution animale de la créature, des affections auſſi conformes à ſon intérêt particulier & au bien général de ſon eſpece, que le reſſentiment & le courage ſeroient préjudiciables à l'un & à l'autre. Auſſi remarque-t-on que dans un ſeul & même ſyſtême, la nature a pris ſoin de diverſifier ces paſſions proportionnellement au ſexe, à l'âge & à la force des créatures. Dans le ſyſtême animal, les animaux innocens ſe raſſemblent & paiſſent en troupe ; mais les bêtes farouches vont communément deux à deux, vivent ſans ſociété, & comme il convient à leur voracité naturelle. Entre les premiers, le courage eſt toutefois en raiſon de la taille & des forces. Dans les occaſions périlleuſes, tandis que le reſte du troupeau s'enfuit, le bœuf préſente les cornes à l'ennemi, & montre bien qu'il ſent ſa vigueur. La nature, qui ſemble preſcrire à la femelle de partager le danger, n'a pas laiſſé ſon front ſans défenſe. Pour le daim, la biche & leurs ſemblables, ils ne ſont ni vicieux, ni dénaturés, lorſqu'à l'approche du lion ils abandonnent leurs petits, & cherchent leur ſalut dans leur vîteſſe. Quant aux créatures capables de réſiſtance, & à qui la nature a donné des armes offenſives, depuis le cheval & le taureau juſqu'à l'abeille & au moucheron, ils entrent promptement en furie ; ils fondent avec intrépidité ſur tout agreſſeur, & défendent leurs petits au péril de leur propre vie. C'eſt l'animoſité de ces créatures qui fait la ſûreté de leur eſpece. On eſt moins ardent à offenſer, quand on ſait, par expérience, que le léſé,

quoiqu'incapable de repouſſer l'injure, ne la ſupportera pas tranquillement ; mais que, pour punir l'offenſeur, il s'expoſera, ſans regret, à perdre la vie. De tous les êtres vivans, l'homme eſt le plus formidable en ce ſens. Lorſqu'il s'agira de ſa propre cauſe ou de celle de ſon pays, il n'y a perſonne dont il ne puiſſe tirer une vengeance, qu'il regardera comme équitable & exemplaire ; & s'il eſt aſſez intrépide pour ſacrifier ſa vie, il eſt maître de celle d'un autre, quelque bien gardé qu'il puiſſe être. Dans ces républiques de l'antiquité, où les peuples nés libres ont été quelquefois ſubjugués par l'ambition d'un citoyen, on a vu des exemples de ce courage, & des uſurpateurs punis, malgré leur vigilance, des cruautés qu'ils avoient exercées ; on a vu des hommes généreux tromper toutes les précautions poſſibles, & aſſurer, par la mort des tyrans, le ſalut & la liberté de leur patrie. (1)

Enfin, on peut dire que les affections ſont dans la conſtitution animale, ce que ſont les cordes ſur un inſtrument de muſique. Les cordes ont beau garder entr'elles les proportions requiſes, ſi la tenſion eſt trop grande, l'inſtrument eſt mal monté, & ſon harmonie eſt éteinte. Mais ſi, tandis que

(1) J'ai cru devoir rectifier ici la penſée de M. S. qui nomme hardiment & conſéquemment aux préjugés de ſa Nation, vertu, courage, héroïſme, le meurtre d'un Tyran en général ; car ſi ce Tyran eſt Roi par ſa naiſſance, ou par le choix libre des Peuples, il eſt de principe parmi nous, que ſe portât-t-il aux plus étranges excès, c'eſt toujours un crime horrible que d'attenter à ſa vie. La Sorbonne l'a décidé en 1626. Les premiers Fideles n'ont pas cru qu'il leur fût permis de conſpirer contre leurs perſécuteurs, Néron, Dece, Dioclétien, &c. & Saint Paul a dit expreſſément : *Obedite præpoſitis veſtris, etiam diſcolis, & ſubjacete eis.*

les unes ſont au ton qui convient, les autres ne ſont pas montées en proportion, la lyre ou le luth eſt mal accordé, & l'on n'exécutera rien qui vaille. Les différens ſyſtêmes de créatures répondent aux différentes eſpeces d'inſtrumens; & dans le même genre d'inſtrumens, ainſi que dans le même ſyſtême de créatures, tous ne ſont pas égaux, & ne portent pas les mêmes cordes. La tenſion qui convient à l'un briſeroit les cordes de l'autre, & peut-être l'inſtrument même. Le ton qui fait ſortir toute l'harmonie de celui-ci, rend ſourd ou fait crier celui-là. Entre les hommes, ceux qui ont le ſentiment vif & délicat, ou que les plaiſirs & les peines affectent aiſément, doivent, pour le maintien de cette balance intérieure, ſans laquelle la créature mal diſpoſée à remplir ſes fonctions troubleroit le concert de la ſociété, poſſéder les autres affections, telles que la douceur, la commiſération, la tendreſſe & l'affabilité, dans un degré fort élevé. Ceux, au contraire, qui ſont froids, & dont le tempérament eſt placé ſur un ton plus bas, n'ont pas beſoin d'un accompagnement ſi marqué. Auſſi la nature ne les a-t-elle pas deſtinés, ou à reſſentir ou à exprimer les mouvemens tendres & paſſionnés, au même point que les précédens. (1)

[1] Nous reſſemblons à de vrais inſtrumens, dont les paſſions ſont les cordes. Dans le fou, elles ſont trop hautes, l'inſtrument crie; elles ſont trop baſſes dans le ſtupide, l'inſtrument eſt ſourd. Un homme ſans paſſions eſt donc un inſtrument dont on a coupé les cordes, ou qui n'en eut jamais; c'eſt ce qu'on a déja dit: mais il y a plus. Si quand un inſtrument eſt d'accord, vous en pincez une corde, le ſon qu'elle rend occaſionne des frémiſſemens, & dans les inſtrumens voiſins, ſi leurs cordes ont une tenſion proportionnellement harmonique avec la corde pincée; & dans ſes voiſines ſur le même inſtrument, ſi elles gardent avec

Il ſeroit curieux de parcourir les différens tons des paſſions, les modes divers des affections, & toutes ces meſures de ſentimens qui différencient les caracteres entr'eux. Point de ſujet ſuſceptible de tant de charmes & de tant de difformités. Toutes les créatures qui nous environnent, conſervent, ſans altération, l'ordre & la régularité réquiſes dans leurs affections. Jamais d'indolence dans les ſervices qu'elles doivent à leurs petits & à leurs ſemblables. Lorſque notre voiſinage ne les a point dépravés, la proſtitution, l'intempérance & les autres excès leur ſont généralement inconnus. Ces petites créatures qui vivent comme en république, les abeilles & les fourmis ſuivent, dans toute la durée de leur vie, les mêmes loix, s'aſſujettiſſent au même gouvernement, & montrent dans leur conduite toujours la même harmonie. Ces affections qui les encouragent au bien de leur eſpece, ne ſe dépravent, ne s'affoibliſſent, ne s'anéantiſſent jamais en elles. Avec les ſecours de la Religion & ſous l'autorité des loix, l'homme vit d'une façon moins conforme à ſa nature que ne font ces inſectes. Ces loix, dont le but eſt de l'affermir dans la pratique de la juſtice, ſont ſouvent pour lui des ſujets de révolte; & cette Religion qui tend à le ſanctifier, le rend quelquefois la plus barbare des créatures. On propoſe des queſtions; on ſe chicane ſur des mots; on forme des diſtinctions; on paſſe aux dénomi-

elle la même proportion. Image parfaite de l'affinité, des rapports, & de la conſpiration mutuelle de certaines affections dans le même caractere, & des impreſſions gracieuſes & du doux frémiſſement que les belles actions excitent dans les autres, ſur-tout lorſqu'ils ſont vertueux. Cette comparaiſon pourroit être pouſſée bien loin : car le ſon excité eſt toujours analogue à celui qui l'excite.

nations odieuſes; on proſcrit de pures opinions ſous des peines ſéveres. De-là naiſſent les antipathies, les haines & les ſéditions. On en vient aux mains, & l'on voit à la fin, la moitié de l'eſpece ſe baigner dans le ſang de l'autre moitié (1). J'oſerois aſſurer qu'il eſt preſque impoſſible de trouver ſur la terre une ſociété d'hommes qui ſe gouvernent par des principes humains (2). Eſt-il

(1) Les Arabes, pour décider plus ſouverainement que dans les Ecoles, ſi les attributs de Dieu étoient ou réellement ou virtuellement diſtingués, ſe ſont livrés des batailles ſanglantes †. Celles dont l'Angleterre a été quelquefois déchirée, n'avoit guere de fondement plus ſolide.

† *Herbelot, Bibl. Orient.*

(2) Qui prendra la peine de lire avec ſoin l'Hiſtoire du Genre-humain, & d'examiner, d'un œil indifférent, la conduite des Peuples de la terre, ſe convaincra lui-même, qu'excepté les devoirs qui ſont abſolument néceſſaires à la conſervation de la ſociété humaine (qui ne ſont même que trop ſouvent violés par des ſociétés entieres à l'égard des autres ſociétés), on ne ſauroit nommer aucun principe de morale, ni imaginer aucune regle de Vertu qui dans quelque endroit du monde ne ſoit mépriſée, ou contredite par la pratique générale de quelques ſociétés entieres qui ſont gouvernées par des maximes, & dirigées par des regles tout-à-fait oppoſées à celles de quelqu'autre ſociété. Des Nations entieres, & même des plus policées, ont cru qu'il leur étoit auſſi permis d'expoſer leurs enfans, & de les laiſſer mourir de faim, que de les mettre au monde. Il y a des Contrées à préſent où l'on enſévelit les Enfans tout vifs, avec leurs Meres, s'il arrive qu'elles meurent dans leurs couches. On les tue, ſi un Aſtrologue aſſure qu'ils ſont nés ſous une mauvaiſe étoile. Ailleurs, un Enfant tue, ou expoſe ſon Pere & ſa Mere, lorſqu'ils ſont parvenus à un certain âge. Dans un canton de l'Aſie, dès qu'on déſeſpere de la ſanté d'un malade, on le met dans une foſſe creuſée en terre, & là, expoſé au vent & aux injures de l'air, on le laiſſe périr impitoyablement. Il eſt ordinaire parmi les Mingréliens, qui font profeſſion de Chriſtianiſme,

ſurprenant, après cela, qu'on ait peine à trouver dans ces ſociétés un homme qui ſoit vraiment homme, & qui vive conformément à ſa nature.

Mais après avoir expliqué ce que j'entends par des paſſions trop foibles, ou trop fortes, & démontré que, quoique les unes & les autres paſſent quelquefois pour des vertus, ce ſont, à proprement parler, des imperfections & des vices; je viens à ce qui conſtitue la malice d'une maniere plus évidente & plus avouée, & je réduis la choſe à trois cas.

I. Ou les affections ſociales ſont foibles & défectueuſes.

II. Ou les affections privées ſont trop fortes.

III. Ou les affections ne tendent ni au bien particulier de la créature, ni à l'intérêt général de ſon eſpece.

Cette énumération eſt complette, & la créature ne peut être dépravée, ſans être compriſe dans l'un ou l'autre de ces états, ou dans tous à la fois. Si je prouve donc que ces trois états ſont contraires à ſes vrais intérêts, il s'enſuivra que la vertu ſeule peut faire ſon bonheur, puiſqu'elle ſeule ſuppoſe entre les affections tant ſociales que privées, une juſte balance, une ſage & paiſible économie.

Au reſte, lorſque nous aſſurons que l'économie

d'enſevelir leurs enfans tout vifs. Les Caraïbes les mutilent, les engraiſſent, & les mangent. Garcilaſſo de la Vega rapporte que certains Peuples du Pérou font des concubines de leurs priſonniers, nourriſſent délicieuſement les Enfans qu'ils en ont, & s'en repaiſſent, ainſi que de la Mere, lorſqu'elle devient ſtérile. Les uſages, les Religions, & les Gouvernemens qui partagent l'Europe, nous fourniroient une multitude d'actions moins barbares en apparence, mais auſſi déraiſonnables au fond, & peut-être plus dangereuſes dans les conſéquences.

des affections ſociales fait le bonheur temporel; c'eſt autant que la créature peut être heureuſe dans ce monde. Nous ne prétendons rien prouver de contraire à l'expérience : or, elle ne nous apprend que trop bien que les orages paſſagers qui troublent l'homme le plus heureux, ſont pour le moins auſſi fréquens que les fautes légeres qui échappent à l'homme le plus juſte. Ajoutez à cela ces élans continuels vers l'Eternité, ces mouvemens d'une ame qui ſent le vuide de ſon état actuel, mouvemens d'autant plus vifs que la ferveur eſt grande. D'où l'on peut conclure, ſans aller plus loin, que s'il eſt vrai qu'il y ait du bonheur attaché à la pratique des Vertus, comme nous le démontrerons, il ne l'eſt pas moins que la Créature ne peut jouir d'une félicité proportionnée à ſes deſirs, d'un bonheur qui la rempliſſe d'un repos immuable, que dans le ſein de la Divinité.

Voici donc ce qui nous reſte à prouver.

I.

Que le principal moyen d'être bien avec ſoi, & par conſéquent d'être heureux, c'eſt d'avoir les affections ſociales entieres & énergiques; & que manquer de ces affections, ou les avoir défectueuſes, c'eſt être malheureux.

II.

Que c'eſt un malheur que d'avoir les affections privées trop énergiques, & par conſéquent au deſſus de la ſubordination que les affections ſociales doivent leur imprimer.

III.

III.

Enfin, que d'être pourvu d'affections dénaturées, ou de ces penchans qui ne tendent ni au bien particulier de la créature, ni à l'intérêt général de ſon eſpece, c'eſt le comble de la miſere.

SECONDE PARTIE.

Section Premiere.

POur démontrer que le principal moyen d'être heureux, c'eſt d'avoir les affections ſociales, & que manquer de ces penchans, c'eſt être malheureux; je demande en quoi conſiſtent ces plaiſirs & ces ſatisfactions qui font le bonheur de la créature. On les diſtingue communément en plaiſirs du corps, & en ſatisfactions de l'eſprit.

On ne diſconvient pas que les ſatisfactions de l'eſprit ne ſoient préférables aux plaiſirs du corps. En tout cas, voici comment on pourroit le prouver. Toutes les fois que l'eſprit a conçu une haute opinion du mérite d'une action, qu'il eſt vivement frappé de ſon héroïſme, & que cet objet a fait toute ſon impreſſion, il n'y a ni terreurs, ni promeſſes, ni peines, ni plaiſirs du corps, capables d'arrêter la créature. On voit des Indiens, des Barbares, des malfaiteurs, & quelquefois les derniers des humains s'expoſer pour l'intérêt d'une troupe, par reconnoiſſance, par animoſité, par des principes d'honneur ou de galanterie, à des travaux incroyables, & défier la mort même; tandis que le moindre nuage d'eſprit, le plus lé-

ger chagrin, un petit contre-tems, empoiſonnent & anéantiſſent les plaiſirs du corps; & cela, lorſque placé, d'ailleurs, dans les circonſtances les plus avantageuſes, au centre de tout ce qui pouvoit exciter & entretenir l'enchantement des ſens, on étoit ſur le point de s'y abandonner. C'eſt en vain qu'on eſſayeroit de les rappeller: tant que l'eſprit ſera dans la même aſſiette, les efforts, ou ſeront inutiles, ou ne produiront qu'impatience & dégoût.

Mais ſi les ſatisfactions de l'eſprit ſont ſupérieures aux plaiſirs du corps, comme on n'en peut douter, il ſuit de-là, que tout ce qui peut occaſionner dans un Etre intelligent une ſucceſſion conſtante de plaiſirs intellectuels, importe plus à ſon bonheur, que ce que lui offriroit une pareille chaîne de plaiſirs corporels.

Or, les ſatisfactions intellectuelles conſiſtent ou dans l'exercice même des affections ſociales, ou découlent de cet exercice en qualité d'effets.

Donc, l'économie des affections ſociales étant la ſource des plaiſirs intellectuels, ces affections ſociales ſeront ſeules capables de procurer à la créature un bonheur conſtant & réel.

Pour développer maintenant comment les affections ſociales ſont par elles-mêmes les plaiſirs les plus vifs de la créature, (travail ſuperflu pour celui qui a éprouvé la condition de l'eſprit ſous l'empire de l'amitié, de la reconnoiſſance, de la bonté, de la commiſération, de la généroſité, & des autres affections ſociales) celui qui a quelques ſentimens naturels, n'ignore point la douceur de ces penchans généreux; mais la différence que nous trouvons, tous tant que nous ſommes, entre la ſolitude & la compagnie; entre la compagnie d'un indifférent & celle d'un ami; la liai-

ſon de preſque tous nos plaiſirs avec le commerce de nos ſemblables, & l'influence qu'une ſociété préſente ou imaginaire exerce ſur eux, décident la queſtion.

Sans en croire le ſentiment intérieur, la ſupériorité des plaiſirs qui naiſſent des affections ſociales ſur ceux qui viennent des ſenſations, ſe reconnoît encore à des ſignes extérieurs, & ſe manifeſte au dehors par des ſymptômes merveilleux. On la lit ſur les viſages; elle s'y peint en des caracteres indicatifs d'une joie plus vive, plus complette, plus abondante que celle qui accompagne le ſoulagement de la faim, de la ſoif & des plus preſſans appétits. Mais l'aſcendant actuel de cette eſpece d'affection ſur les autres, ne permet pas de douter de leur énergie. Lorſque les affections ſociales ſe font entendre, leur voix ſuſpend tout autre ſentiment, & le reſte des penchans garde le ſilence. L'enchantement des ſens n'a rien de comparable: quiconque éprouvera ſucceſſivement l'une & l'autre volupté, donnera, ſans balancer, la préférence à la premiere. Mais pour prononcer avec équité, il faut les avoir éprouvées dans toute leur *intenſité*. L'honnête homme peut connoître toute la vivacité des plaiſirs ſenſuels: l'uſage modéré qu'il en fait, répond de la ſenſibilité de ſes organes & de la délicateſſe de ſon goût; mais le méchant, étranger par ſon état, aux affections ſociales, eſt abſolument incapable de juger des plaiſirs qu'elles cauſent.

Objecter que ces affections ne déterminent pas toujours la créature qui les poſſede, c'eſt ne rien dire. Car ſi la créature ne les reſſent pas dans leur énergie naturelle, c'eſt comme ſi elle en étoit actuellement privée, & qu'elle l'eût toujours été. Mais en attendant la démonſtration de cette pro-

poſition, nous remarquerons que moins une créature aura d'affection ſociale, plus il ſera ſurprenant qu'elle prédomine : toutefois, ce prodige n'eſt pas inoui. Or, ſi l'affection ſociale, telle qu'elle, a pu dans une occaſion ſurmonter la ſcélérateſſe, il reſte inconteſtable, que fortifiée par un exercice aſſidu, elle auroit toujours prévalu.

Telle eſt la puiſſance & le charme de l'affection ſociale, qu'elle arrache la créature à tout autre plaiſir. Lorſqu'il eſt queſtion des intérêts du ſang, & dans cent autres occaſions, cette paſſion maîtriſe ſouverainement, & ſa préſence triomphe, preſque ſans effort, des tentations les plus ſéduiſantes.

Ceux qui ont fait quelque progrès dans les ſciences, & à qui les premiers principes des mathématiques ne ſont pas inconnus, aſſurent que l'eſprit trouve dans ces vérités, quoique purement ſpéculatives, une ſorte de volupté ſupérieure à celle des ſens : or, on a beau creuſer la nature de ce plaiſir de contemplation, on n'y découvre pas le moindre rapport avec les intérêts particuliers de la créature. Le bien de ſon ſyſtême individuel eſt ici pour zéro. L'admiration & la joie qu'elle reſſent, tombent ſur des choſes extérieures & étrangeres au Mathématicien : & quoique le ſentiment des premiers plaiſirs qu'il éprouvé, & qui lui rendent habituelle l'étude de ces ſciences abſtraites & pénibles, puiſſe devenir en lui une raiſon d'intérêt ; ces premieres voluptés, ces ſatisfactions originelles qui l'ont déterminé à ce genre d'occupation, ne peuvent avoir d'autre cauſe que l'amour de la vérité, la beauté de l'ordre & le charme des proportions ; & cette paſſion, conſidérée dans ce point de vue, eſt du genre des affections naturelles. Car, puiſque ſon objet n'eſt

point dans l'étendue du ſyſtême individuel de la créature, il faut ou la traiter d'inutile, de ſuperflue, & conſéquemment d'inclination dénaturée; ou, la prenant pour ce qu'elle eſt, l'approuver comme une délectation raiſonnable, engendrée par la contemplation des nombres, de l'harmonie, des proportions & des accords qui ſont obſervés dans la conſtitution des êtres, qui fixent l'ordre des choſes, & qui ſoutiennent l'Univers.

Or, ſi ce plaiſir de contemplation eſt ſi grand que les voluptés corporelles n'ont rien qui l'égale, quel ſera donc celui qui naît de l'exercice de la vertu, qui ſuit une action héroïque ? Car c'eſt alors, que pour combler le bonheur de la créature, une flatteuſe approbation de l'eſprit ſe réunit à des mouvemens du cœur délicieux & preſque divins. En effet, quel plus beau ſujet de réflexion dans l'Univers, quelle plus raviſſante matiere à contempler, qu'une grande, noble & vertueuſe action ? Eſt-il quelque choſe dont la connoiſſance intérieure & la mémoire puiſſent cauſer une ſatisfaction plus pure, plus douce, plus complette & plus durable ?

Dans cette paſſion qui rapproche les ſexes, ſi la tendreſſe du cœur ſe mêle à l'ardeur des ſens, ſi l'amour de la perſonne accompagne celui du plaiſir; quel ſurcroît de délectation ! auſſi quelle différence d'énergie entre le ſentiment & l'appétit ? Le premier a fait entreprendre des travaux incroyables, & braver la mort même, ſans autre intérêt que celui de l'objet aimé, ſans aucune vue de récompenſe : car où ſeroit le fondement de cet eſpoir ? En ce monde ? la mort finit tout. Dans l'autre vie : je ne connois point de Légiſlateur qui ait ouvert le Ciel aux héros amoureux, & deſtiné des récompenſes à leurs glorieux travaux.

Les ſatisfactions intellectuelles qui naiſſent des affections ſociales, ſont donc ſupérieures aux plaiſirs corporels. Mais ce n'eſt pas tout ; elles ſont encore indépendantes de la ſanté, de l'aiſance, de la gaieté, & de tous les avantages de la fortune & de la proſpérité. Si dans les périls, les craintes, les chagrins, les pertes & les infirmités, on conſerve les affections ſociales, le bonheur eſt en ſûreté. Les coups qui frappent la vertu, ne détruiſent point le contentement qui l'accompagne. Je dis plus : c'eſt une beauté qui a quelque choſe de plus doux & de plus touchant dans la triſteſſe & dans les larmes, qu'au milieu des plaiſirs. Sa mélancolie a des charmes particuliers : ce n'eſt que dans l'adverſité qu'elle s'abandonne à ces épanchemens ſi tendres & ſi conſolans. Si l'adverſité n'empoiſonne point ſes douceurs, elle ſemble accroître ſa force & relever ſon éclat. La vertu ne paroît avec toute ſa ſplendeur que dans la tempête, & ſous le nuage. Les affections ſociales ne montrent toute leur valeur que dans les grandes afflictions. Si ce genre de paſſions eſt adroitement remué, comme il arrive à la repréſentation d'une bonne Tragédie, il n'y a aucun plaiſir à égalité de durée, qu'on puiſſe comparer à ce plaiſir d'illuſion. Celui qui ſait nous intéreſſer au deſtin du mérite & de la vertu, nous attendrir ſur le ſort des bons, & ſoulever en leur faveur tout ce que nous avons d'humanité ; celui-là, dis-je, nous jette dans un raviſſement, & nous procure une ſatisfaction d'eſprit & de cœur ſupérieure à tout ce que les ſens ou les appétits cauſent de plaiſirs. Nous conclurons delà, que l'exercice actuel des affections ſociales eſt une ſource de voluptés intellectuelles.

Démontrons à préſent qu'elles dérivent encore de cet exercice, en qualité d'effets.

Nous remarquerons d'abord, que le but des affections ſociales, relativement à l'eſprit, c'eſt de communiquer aux autres les plaiſirs qu'on reſſent, de partager ceux dont ils jouiſſent, & de ſe flatter de leur eſtime & de leur approbation.

La ſatisfaction de communiquer ſes plaiſirs ne peut être ignorée que d'une créature affligée d'une dépravation originelle & totale. Je paſſe donc à la ſatisfaction de partager le bonheur des autres, & de le reſſentir avec eux; à ces plaiſirs que nous recueillons de la félicité des créatures qui nous environnent, ſoit par les récits que nous en entendons, ſoit par l'air, les geſtes & les ſons qui nous en inſtruiſent; ces Créatures fuſſent-elles d'une eſpece différente, pourvu que les ſignes caractériſtiques de leur joie ſoient à notre portée. Les plaiſirs de participation ſont ſi fréquens & ſi doux, qu'en parcourant, de bonne foi, tous les quarts-d'heures amuſans de la vie, on conviendra que ces plaiſirs en ont rempli la plus grande & la plus délicieuſe partie.

Quant au témoignage qu'on ſe rend à ſoi-même, de mériter l'eſtime & l'amitié de ſes ſemblables, rien ne contribue davantage à la ſatisfaction de l'eſprit & au bonheur de ceux mêmes à qui l'on donne le nom de voluptueux, dans la ſignification la plus vile. Les créatures qui ſe piquent le moins de bien mériter de leur eſpece, font parade dans l'occaſion d'un caractere droit & moral. Elles ſe complaiſent dans l'idée de valoir quelque choſe. Idée chimérique, à la vérité, mais qui les flatte, & qu'elles s'efforcent d'étayer en elles-mêmes, en ſe dérobant, à la faveur de quelques

ſervices rendus à un ou deux amis, une conduite pleine d'indignités.

Quel brigand, quel voleur de grands chemins, quel infracteur déclaré des loix de la ſociété n'a pas un compagnon, une ſociété de gens de ſon eſpece, une troupe de ſcélérats comme lui, dont les ſuccès le réjouiſſent, à qui il fait part de ſes proſpérités, qu'il traite d'amis, & dont il épouſe les intérêts comme les ſiens propres? Quel homme au monde eſt inſenſible aux careſſes & à la louange de ſes connoiſſances intimes? Toutes nos actions n'ont-elles pas quelque rapport à ce tribut? Les applaudiſſemens de l'amitié n'influent-ils pas ſur toute notre conduite? N'en ſommes-nous pas même jaloux pour nos vices? N'entrent-ils pour rien dans la perſpective de l'ambition, dans les fanfaronnades de la vanité, dans les profuſions de la ſomptuoſité, & même dans les excès de l'amour déshonnête? En un mot, ſi les plaiſirs ſe calculoient, comme beaucoup d'autres choſes, on pourroit aſſurer que ces deux ſources, la participation au bonheur des autres, & le deſir de leur eſtime, fourniſſent, au moins, neuf dixiemes de tout ce que nous en goûtons dans la vie; de ſorte que de la ſomme entiere de nos joies, il en reſteroit à peine un dixieme qui ne découlât point de l'affection ſociale, & qui ne dépendît pas immédiatement de nos inclinations naturelles.

Mais de peur qu'on n'attende de quelque portion d'inclination naturelle l'entier & plein effet d'une affection ſincere, complette & vraiment morale, de peur qu'on ne s'imagine qu'une doſe légere d'affection ſociale eſt capable de procurer tous les avantages de la ſociété, & d'initier profondément à la participation au bonheur des autres, nous obſerverons que tout penchant tron-

qué, que toute inclination retrécie, ſe bornant, ſans ſujet, à quelque partie d'un Tout qui doit intéreſſer, ſera ſans fondement réel & ſolide. L'amour de ſes ſemblables, ainſi que tout autre penchant dont le bien privé de la créature n'eſt pas l'objet immédiat, peut être naturel ou dénaturé: s'il eſt dénaturé, il ne manquera pas de croiſer les vrais intérêts de la ſociété, & conſéquemment d'anéantir les plaiſirs qu'on en peut attendre: s'il eſt naturel, mais concentré, il ſe changera en une paſſion ſinguliere, bizarre, capricieuſe, & qui n'eſt d'aucun prix. La créature qu'il anime n'en a ni plus de vertu ni plus de mérite. Ceux pour qui ce vent ſouffle, n'ont aucun gage de ſa durée: il s'eſt élevé ſans raiſon; il peut changer, ou ceſſer de même. La viciſſitude continuelle de ces penchans que le caprice fait éclorre, & qui entraînent l'ame de l'amour à l'indifférence, & de l'indifférence à l'averſion, doit la tenir dans des troubles interminables, la priver peu à peu du ſentiment des plaiſirs de l'amitié, & la conduire, enfin, à une haine parfaite du genre-humain. Au contraire, l'affection entiere (d'où l'on a fait le nom d'*intégrité*), comme elle eſt complette en elle-même, réfléchie dans ſon objet, & pouſſée à ſa juſte étendue, eſt conſtante, ſolide & durable. Dans ce cas, le témoignage que la créature ſe rend à elle-même, d'une diſpoſition équitable pour les hommes en général, juſtifie ſes inclinations particulieres, & ne la rend que plus propre à la participation des plaiſirs d'autrui. Mais dans le cas d'une affection mutilée, ce penchant ſans ordre, ſans fondement raiſonnable & ſans loi, perd ſans ceſſe à la réflexion; la conſcience le déſapprouve, & le bonheur s'évanouit,

Si l'affection partielle ruine la jouiſſance des plaiſirs de ſympathie & de participation, ce n'eſt pas tout. Elle tarit encore la troiſieme ſource des ſatisfactions intellectuelles; je veux dire, le témoignage qu'on ſe rend à ſoi-même de bien mériter de tous ſes ſemblables. Car d'où naîtroit ce ſentiment préſomptueux? Quel mérite ſolide peut-on ſe reconnoître; quel droit a-t-on ſur l'eſtime des autres, quand l'affection qu'on a pour eux eſt ſi mal fondée? Quelle confiance exiger, lorſque l'inclination eſt ſi capricieuſe? Qui comptera ſur une tendreſſe qui péche par la baſe, qui manque de principes? ſur une amitié que la même fantaiſie qui l'a bornée à quelques perſonnes, à une petite partie du genre-humain, peut reſſerrer encore, & exclure celui qui en jouit actuellement, comme elle en a privé une infinité d'autres qui méritoient de la partager.

D'ailleurs, on ne doit point eſpérer que ceux dont la vertu ne dirige ni l'eſtime ni l'affection, aient le bonheur de placer l'une & l'autre en des ſujets qui les méritent. Ils auroient peine à trouver dans la multitude de ces amis de cœur dont ils ſe vantent, un ſeul homme dont ils priſaſſent les ſentimens, dont ils chériſſent la confiance, ſur la tendreſſe duquel ils oſaſſent jurer, & en qui ils puſſent ſe complaire ſincérement. Car on a beau repouſſer les ſoupçons, & ſe flatter de l'attachement de gens incapables d'en former; l'illuſion qu'on ſe fait, ne peut fournir que des plaiſirs auſſi frivoles qu'elle: quel eſt donc dans la ſociété le déſavantage de ces gens à paſſions mutilées? La ſeconde ſource des plaiſirs intellectuels ne fournit preſque rien pour eux.

L'affection entiere jouit de toutes les prérogatives dont l'inclination partielle eſt privée: elle

eſt conſtante, uniforme, toujours ſatisfaite d'elle-même, & toujours agréable & ſatisfaiſante. La bienveillance & les applaudiſſemens des bons lui ſont tout acquis; & dans les cas déſintéreſſés, elle obtiendra le même tribut des méchans. C'eſt d'elle que nous dirons, avec vérité, que la ſatisfaction intérieure de mériter l'amour & l'approbation de toute ſociété, de toute créature intelligente & du principe éternel de toute intelligence, ne l'abandonne jamais. Or, ce principe une fois admis, le théiſme adopté, les plaiſirs qui naîtront de l'affection héroïque dont Dieu ſera l'objet final, partageront ſon excellence, & ſeront grands, nobles & parfaits comme lui. Avoir les affections ſociales entieres, ou l'intégrité de cœur & d'eſprit, c'eſt ſuivre pas à pas la nature; c'eſt imiter, c'eſt repréſenter l'Etre ſuprême, ſous une forme humaine; & c'eſt en cela que conſiſte la juſtice, la piété, la morale, & toute la religion naturelle.

Mais de peur qu'on ne relegue dans l'école ce raiſonnement hériſſé de phraſes & de termes de l'art, & qu'une partie de cet eſſai ne demeure ſans fondement & ſans fruit pour les gens du monde; eſſayons de démontrer les mêmes vérités d'une façon plus familiere.

Si l'on examine un peu la nature des plaiſirs; ſoit qu'on les obſerve dans la retraite, dans l'étude, & dans la contemplation; ſoit qu'on les conſidere dans les réjouiſſances publiques, dans les parties amuſantes, & d'autres divertiſſemens ſemblables, on conviendra qu'ils ſuppoſent eſſentiellement un tempérament libre d'inquiétude, d'aigreur & de dégoût, & un eſprit tranquille, ſatisfait de lui-même, & capable d'enviſager ſa condition propre ſans chagrin. Mais cette diſpoſition de tempérament & d'eſprit, ſi néceſſaire à la jouiſ-

ſance des plaiſirs, eſt une ſuite de l'économie des affections.

Quant au tempérament, nous ſavons, par expérience, qu'il n'y a point de fortune ſi brillante, de proſpérité ſi ſuivie, d'état ſi parfait que l'inclination & les deſirs ne puiſſent corrompre, & dont l'humeur & les caprices n'épuiſaſſent bientôt les reſſources, & ne reſſentiſſent l'inſuffiſance. Les appétits déſordonnés ſement la vie d'épines. Les paſſions effrénées ſont troublées dans leur cours par une infinité d'obſtacles, quelquefois impoſſibles, mais toujours pénibles à ſurmonter. Les chagrins naiſſent ſous les pas de qui vit au haſard; il en trouve, au dedans, au dehors, par-tout. Le cœur de certaines créatures reſſemble à ces enfans mauſſades & maladifs : ils demandent ſans ceſſe, & on a beau leur donner tout ce qu'ils demandent ; ils ne finiſſent point de crier. C'eſt un fond inépuiſable de peines & de troubles, qu'un deſſein pris de ſatisfaire à toutes les fantaiſies qu'il produit. Mais ſans ces inconvéniens, qui ne ſont pas généraux, les laſſitudes, la méſaiſance, l'embarras des filtrations, l'engorgement des liqueurs, le dérangement des eſprits animaux, & toutes ces incommodités accidentelles dont les corps les mieux conſtitués ne ſont pas exempts, ne ſuffiſent-elles pas pour engendrer la mauvaiſe humeur & le dégoût ? Et ces vices ne deviendroint-ils pas habituels, ſi l'on n'écarte leur influence, ou ſi l'on n'arrête leur progrès dans le tempérament. Or, l'exercice des affections ſociales, eſt l'émétique du dégoût ; c'eſt le ſeul contre-poiſon de la mauvaiſe humeur. Car nous avons remarqué que, lorſque la créature prend ſon parti, & ſe réſout à guérir de ces maladies de tempérament, elle a recours aux plaiſirs de la ſociété ; elle ſe prête au commerce de ſes

ſemblables, & ne trouve de ſoulagement à ſa triſteſſe & à ſes aigreurs, que dans les diſtractions & les amuſemens de la compagnie.

Dans ces diſpoſitions fâcheuſes, dira-t-on peut-être, la religion eſt d'un puiſſant ſecours. Sans doute; mais quelle eſpece de religion? Si ſa nature eſt conſolante & bénigne; ſi la dévotion qu'elle inſpire eſt douce, tranquille & gaie; c'eſt une affection naturelle, qui ne peut être que ſalutaire: mais les Miniſtres, en l'altérant, la rendent-ils ſombre & farouche: les craintes & l'effroi l'accompagnent-ils; combat-elle la fermeté, le courage & la liberté de l'eſprit; c'eſt entre leurs mains un dangereux topique, & l'on remarque, à la longue, que ce précieux remede, mal-à-propos adminiſtré, eſt pire que le mal. La conſidération effrayante de l'étendue de nos devoirs, un examen auſtere des mortifications qui nous ſont preſcrites, & la vue des gouffres ouverts pour les infracteurs de la loi, ne ſont pas toujours & en tout tems, ni pour toutes ſortes de perſonnes indiſtinctement, des objets propres à calmer les agitations de l'eſprit (1). Le tempérament ne peut qu'empirer, & ſes aigreurs fermenter & s'accroître par la noirceur de ces réflexions. Si par avis, par crainte ou par beſoin, la victime de ces idées mélancoliques cherche quelque diverſion à leur obſeſſion; ſi elle affecte

(1) Toute cette Doctrine répond exactement à la conduite de nos Directeurs éclairés qui ſavent parfaitement, ſelon les tempéramens & les diſpoſitions diverſes des Fideles, leur préſenter un Dieu vengeur ou miſéricordieux. Faut-il effrayer un ſcélerat? ils ouvrent ſous ſes pieds les gouffres infernaux: Eſt-il queſtion de raſſurer une ame timorée? c'eſt un Dieu mourant pour ſon ſalut, qu'ils expoſent à ſes yeux. Une conduite oppoſée acheminеroit l'un à l'impénitence, & l'autre à la folie.

le repos & la joie : qu'importe au fond ? Tant qu'elle ne ſe déſiſtera point de ſa pratique, ſon cœur ſera toujours le même : elle n'aura que changé de grimace. Le tigre eſt enchaîné pour un moment ; ſes actions ne décelent pas actuellement ſa férocité ; mais en eſt-il plus ſoumis ? Si vous briſez ſa chaîne, en ſera-t-il moins cruel ? Non certes. Qu'a donc opéré la religion ſi mal-adroitement préſentée ? La créature a le même fond de triſteſſe ; ſes aigreurs n'en ſont que plus abondantes & plus importunes, & ſes plaiſirs intellectuels que plus languiſſans & plus rares. Le chien eſt donc revenu à ſon vomiſſement ; mais plus maladif & plus dépravé.

Si l'on objecte qu'à la vérité dans des conjonctures déſeſpérantes, dans un délabrement d'affaires domeſtiques, dans un cours inaltérable d'adverſités, les chagrins & la mauvaiſe humeur peuvent ſaiſir & troubler le tempérament ; mais que ce déſaſtre n'eſt pas à craindre dans l'aiſance & la proſpérité, & que les commodités journalieres de la vie, & les faveurs habituelles de la fortune, ſont une barriere aſſez puiſſante contre les attaques que le tempérament peut avoir à ſoutenir. Nous répondrons que plus la condition d'une créature eſt gracieuſe, tranquille & douce ; plus les moindres contre-tems, les accidens les plus légers, & les plus frivoles chagrins ſont impatientans, déſagréables & cuiſans pour elle ; que plus elle eſt indépendante & libre, plus il eſt aiſé de la mécontenter, de l'offenſer & de l'irriter, & que, par conſéquent, plus elle a beſoin du ſecours des affections ſociales pour ſe garantir de la férocité. C'eſt ce que l'exemple des tyrans, dont le pouvoir fondé ſur le crime ne ſe ſoutient que par la terreur, prouve ſuffiſamment.

Quant à la tranquillité d'eſprit, voici comment on peut ſe convaincre qu'il n'y a que les affections ſociales qui puiſſent procurer ce bonheur. On conviendra, ſans doute, qu'une créature telle que l'homme, qui ne parvient que par un aſſez long exercice, à la maturité d'entendement & de raiſon, a appuyé ou appuie actuellement ſur ce qui ſe paſſe au dedans d'elle-même, connoît ſon caractere, n'ignore point ſes ſentimens habituels, approuve ou déſapprouve ſa conduite, & a *jugé* ſes affections. On ſait encore que, ſi par elle-même elle étoit incapable de cette recherche critique, on ne manque pas dans la ſociété de gens charitables, tout prêts à l'aider de leurs lumieres; que les faiſeurs de remontrances & les donneurs d'avis ne ſont pas rares, & qu'on en trouve autant & plus qu'on n'en veut. D'ailleurs, les maîtres du monde & les mignons de la fortune ne ſont pas exempts de cette inſpection domeſtique. Toutes les impoſtures de la flatterie ſe réduiſent, la plupart du tems, à leur en familiariſer l'uſage, & ſes faux portraits à les rappeller à ce qu'ils ſont en effet. Ajoutez à cela que plus on a de vanité, & moins on ſe perd de vue : l'amour-propre eſt grand contemplateur de lui-même : mais quand une indifférence parfaite ſur ce qu'on peut valoir, rendroit pareſſeux à s'examiner, les feints égards pour autrui, & les deſirs inquiets & jaloux de réputation, expoſeroient encore aſſez ſouvent notre conduite & notre caractere à nos réflexions. D'une ou d'autre façon, toute créature qui penſe, eſt néceſſitée, par ſa nature, à ſouffrir la vue d'elle-même, & à avoir, à chaque inſtant, ſous ſes yeux les images errantes de ſes actions, de ſa conduite & de ſon caractere : ces objets qui lui ſont individuellement attachés, qui la ſuivent par-tout, doivent paſſer

& repaſſer ſans ceſſe dans ſon eſprit : or, ſi rien n'eſt plus importun, plus fatigant & plus fâcheux que leur préſence à celui qui manque d'affections ſociales, rien n'eſt plus ſatisfaiſant, plus agréable & plus doux pour celui qui les a ſoigneuſement conſervées.

Deux choſes qui doivent horriblement tourmenter toute créature raiſonnable ; c'eſt le ſentiment intérieur d'une action injuſte, ou d'une conduite odieuſe à ſes ſemblables ; ou le ſouvenir d'une action extravagante, ou d'une conduite préjudiciable à ſes intérêts & à ſon bonheur.

De ces tourmens, c'eſt le premier qu'on appelle proprement en morale ou théologie, conſcience. Craindre un Dieu, ce n'eſt pas avoir pour cela de la conſcience. Pour s'effrayer des malins eſprits, des ſortileges, des enchantemens, des poſſeſſions, des conjurations & de tous les maux qu'une nature injuſte, méchante & diabolique peut infliger, ce n'eſt pas en être plus conſcientieux. Craindre un Dieu, ſans être ni ſe ſentir coupable de quelqu'action digne de blâme & de punition, c'eſt l'accuſer d'injuſtice, de méchanceté, de caprice (1) &

(1) Cette propoſition ne contredit point l'*omnis homo mendax ;* elle ne ſignifie autre choſe que s'il y avoit quelqu'homme aſſez juſte pour n'avoir aucun reproche à ſe faire, ſes frayeurs ſeroient injurieuſes à la Divinité. Quoi qu'il en ſoit, je demanderois volontiers ſi les inégalités dans la dévotion peuvent s'accorder avec des notions conſtantes de la Divinité. Si votre Dieu ne change point, pourquoi n'êtes-vous pas ferme dans la même affiette d'eſprit? Je ne ſais, dites-vous, s'il me pardonnera les fautes paſſées, & j'en fais tous les jours de nouvelles. Etes-vous encore méchant? j'approuve vos allarmes, & je ſuis étonné qu'elles ne ſoient pas continuelles. Mais n'êtes-vous plus injuſte, menteur, fourbe, avare, médiſant, calomniateur? Qu'avez-vous donc à craindre? Si quelque ami comblé de vos bien-

par

par conſéquent c'eſt craindre un Diable, & non pas un Dieu. La crainte de l'Enfer & toutes les terreurs de l'autre monde ne marquent de la conſcience, que quand elles ſont occaſionnées par un aveu intérieur des crimes que l'on a commis ; mais ſi la créature fait intérieurement cet aveu, à l'inſtant la conſcience agit ; elle indique le châtiment, & la créature s'en effraie, quoique la conſcience ne le lui rende pas évident.

La conſcience religieuſe ſuppoſe donc la conſcience naturelle & morale. La crainte de Dieu accompagne toujours celle-là ; mais elle tire toute ſa force de la connoiſſance du mal commis & de l'injure faite à l'Etre ſuprême, en préſence duquel, ſans égard pour la vénération que nous lui devons, nous avons oſé le commettre. Car la honte d'avoir failli aux yeux d'un Etre ſi reſpectable, doit travailler en nous, même en faiſant abſtraction des notions particulieres de ſa juſtice, de ſa toute-puiſſance, & de la diſtribution future des récompenſes & des châtimens.

Nous avons dit qu'aucune créature ne fait le mal méchamment & de propos délibéré, ſans s'avouer intérieurement digne de châtiment ; & nous pouvons ajouter, en ce ſens, que toute créature

faits vous avoit offenſé, la ſincérité de ſon retour vous laiſſeroit-elle des ſentimens de vengeance ? Point du tout. Or, celui que vous adorez eſt-il moins bon que vous ? votre Dieu eſt-il rancunier ? Non... Mais je vois, à votre peu de confiance, que vous n'avez pas encore une juſte idée de ce qui eſt moralement excellent : vous ne connoiſſez pas ce qui convient ou ne convient pas à un Etre parfait. Vous lui prêtez des défauts dont l'honnête homme tâche de ſe défaire, & dont il ſe défait effectivement, à meſure qu'il devient meilleur ; & vous riſquez de l'injurier dans l'inſtant même où vous avez deſſein de lui rendre hommage.

ſenſible a de la conſcience. Ainſi le méchant doit attendre & craindre de tous, ce qu'il reconnoît avoir mérité de chacun en particulier. De la frayeur de Dieu & des hommes, naîtront donc les alarmes & les ſoupçons. Mais le terme de conſcience emporte quelque choſe de plus dans toute créature raiſonnable. Il indique une connoiſſance de la laideur des actions puniſſables, & une honte ſecrete de les avoir commiſes.

Il n'y a peut-être pas une créature parfaitement inſenſible à la honte des crimes qu'elle a commis; pas une qui ſe reconnoiſſe intérieurement digne de l'opprobre & de la haine de ſes ſemblables, ſans regret & ſans émotion (1); pas une qui parcoure ſa turpitude d'un œil indifférent. En tout cas, ſi ce monſtre exiſte, ſans paſſion pour le bien & ſans averſion pour le mal, il ſera, d'un côté, dénué de toute affection naturelle, & par conſéquent dans une indigence parfaite des plaiſirs intellectuels. De l'autre, il aura tous les penchans dénaturés dont une créature peut être infectée. Manquer de conſcience, ou n'avoir aucun ſentiment de la difformité du vice, c'eſt donc être ſouverainement miſérable. Mais avoir de la conſcience, & pécher contr'elle, c'eſt s'expoſer, même ici bas, comme nous l'avons démontré, aux regrets & à des peines continuelles.

Un homme qui dans un premier mouvement, a le malheur de tuer ſon ſemblable, revient ſubitement à la vue de ce qu'il a fait; ſa haine ſe change en pitié, & ſa fureur ſe tourne contre lui-même. Tel eſt le pouvoir de l'objet. Mais il n'eſt

(1) Le crime.... eſt le premier Bourreau
Qui dans un ſein coupable enfonce le coûteau.
RACIN. Poëm. ſur la Relig.

pas au bout de ſes peines : il ne retrouve pas ſa tranquillité en perdant de vue le cadave : il entre enſuite en agonie ; le ſang du mort coule derechef à ſes yeux. Il eſt tranſi d'horreur, & le ſouvenir cruel de ſon action le pourſuit en tout lieu. Mais ſi l'on ſuppoſoit que cet aſſaſſin a vu expirer ſon compagnon ſans frémir, & qu'aucun trouble, qu'aucun remord, qu'aucune émotion n'a ſuivi le coup ; je dirois, ou qu'il ne reſte à ce ſcélérat aucun ſentiment de la difformité du crime ; qu'il eſt ſans affection naturelle, & par conſéquent ſans paix au dedans de lui-même, & ſans félicité : ou que s'il a quelque notion de beauté morale, c'eſt un aſſemblage capricieux d'idées monſtrueuſes & contradictoires, un compoſé d'opinions fantaſques, une ombre défigurée de la vertu ; que ce ſont des préjugés extravagans qu'il prend pour le grand, l'héroïque & le beau des ſentimens : or, que ne ſouffre point un homme dans cet état ? Le fantôme qu'il idolâtre, n'a point de forme conſtante ; c'eſt un protée d'honneur qu'il ne ſait par où ſaiſir, & dont la pourſuite le jette dans une infinité de perplexités, de travaux & de dangers. Nous avons démontré que la vertu ſeule, digne en tout tems de notre eſtime & de notre approbation, peut nous procurer des ſatisfactions réelles. Nous avons fait voir que celui qui, ſéduit par une religion abſurde, ou entraîné par la force d'un uſage barbare, a proſtitué ſon hommage à des Etres qui n'ont de la vertu que le nom, doit, ou par l'inconſtance d'une eſtime ſi mal placée, ou par les actions horribles qu'il ſera forcé de commettre, perdre tout amour de la juſtice, & devenir parfaitement miſérable ; ou, ſi la conſcience n'eſt pas encore muette, paſſer des ſoupçons aux alarmes, marcher de trou-

ble en trouble, & vivre déſeſpéré. Il eſt impoſſible qu'un Enthouſiaſte furieux, un Perſécuteur plein de rage, un Meurtrier, un Duelliſte, un Voleur, un Pirate, ou tout autre ennemi des affections ſociales & du genre-humain, ſuive quelques principes conſtans, quelques loix invariables dans la diſtribution qu'il fait de ſon eſtime, & dans le jugement qu'il porte des actions. Ainſi, plus il attiſe ſon zele, plus il eſt entêté d'honneur; plus il dégrade ſa nature; plus ſon caractere eſt dépravé. Plus il prend d'eſtime & s'extaſie d'admiration pour quelque pratique vicieuſe & déteſtable, mais qu'il imagine grande, vertueuſe & belle; plus il s'engage en contradictions, & plus inſupportable de jour en jour lui deviendra ſon état. Car il eſt certain qu'on ne peut affoiblir une inclination naturelle, ou fortifier un penchant dénaturé, ſans altérer l'économie générale des affections. Mais la dépravation du caractere étant toujours proportionnelle à la foibleſſe des affections naturelles, & à l'*intenſité* des penchans dénaturés; je conclus que, plus on aura de faux principes d'honneur & de religion, plus on ſera mécontent de ſoi-même, & plus, par conſéquent, on ſera miſérable.

Ainſi, toutes notions marquées au coin de la ſuperſtition; tout caractere oppoſé à la juſtice & tendant à l'inhumanité; notions chéries, caractere affecté ſoit par une fauſſe conſcience, ſoit par un point d'honneur mal-entendu, ne feront qu'irriter cette autre conſcience honnête & vraie, qui ne nous paſſe rien, auſſi prompte à nous punir de toute action mauvaiſe, par ſes réproches, qu'à nous récompenſer des actes vertueux, par ſon approbation & ſes éloges. Si celui qui, ſous quelque autorité que ce ſoit, commet un ſeul crime, étoit excuſable de l'avoir commis, il pour-

roit ſe plonger en ſûreté de conſcience, dans des abominations telles qu'il ne les imagine peut-être pas ſans horreur, toutes les fois qu'il aura les mêmes garans de ſon obéiſſance. Voilà ce qu'un moment de réflexion ne manquera pas d'apprendre à quiconque entraîné par l'exemple de ſes ſemblables, ou bien effrayé par des ordres ſupérieurs, ſera tenté de prêter ſa main à des actions que ſon cœur déſapprouvera.

Quant au ſouvenir du tort fait aux vrais intérêts & au bonheur préſent, par une conduite extravagante & déraiſonnable, c'eſt la ſeconde branche de la conſcience. Le ſentiment d'une difformité morale, contractée par les crimes & par les injuſtices, n'affoiblit, ni ne ſuſpend l'effet de cette importante réflexion; car quand le méchant ne rougiroit pas en lui-même de ſa dépravation, il n'en reconnoîtroit pas moins, que par elle il a mérité la haine de Dieu & des hommes. Mais une créature dépravée, n'eût-elle pas le moindre ſoupçon de l'exiſtence d'un Etre ſuprême, en conſidérant toutefois que l'inſenſibilité pour le vice & pour la vertu ſuppoſe un déſordre complet dans les affections naturelles, déſordre que la diſſimulation la plus profonde ne peut dérober; on conçoit qu'avec ce malheureux caractere, elle n'aura pas grande part dans l'eſtime, l'amitié & la confiance de ſes ſemblables, & que par conſéquent, elle aura fait un préjudice conſidérable à ſes intérêts temporels & à ſon bonheur actuel. Qu'on ne diſe pas que la connoiſſance de ce préjudice lui échappera: elle verra tous les jours, avec regret & jalouſie, les manieres obligeantes, affectueuſes, honorables, dont les honnêtes gens ſe comblent réciproquement. Mais puiſque par-tout où l'affection ſociale eſt éteinte, il y a néceſſairement dé-

pravation, le trouble & les aigreurs doivent accompagner cette conſcience intéreſſée ou le ſentiment intérieur du tort qu'une conduite folle & dépravée a porté aux vrais intérêts & à la félicité temporelle.

Par tout ce que nous avons dit, il eſt aiſé de comprendre combien le bonheur dépend de l'économie des affections naturelles. Car ſi la meilleure partie de la félicité conſiſte dans les plaiſirs intellectuels, & ſi les plaiſirs intellectuels découlent de l'intégrité des affections ſociales; il eſt évident que quiconque jouit de cette intégrité, poſſede les ſources de la ſatisfaction intérieure; ſatisfaction qui fait tout le bonheur de la vie.

Quant aux plaiſirs du corps & des ſens, c'eſt bien peu de choſe; c'eſt une foible ſatisfaction, ſi les affections ſociales ne la relevent & ne l'animent.

Bien vivre, ne ſignifie, chez certaines gens, que bien boire & bien manger. Il me ſemble que c'eſt faire beaucoup d'honneur à ces Meſſieurs, que de convenir avec eux, que vivre ainſi, c'eſt ſe preſſer de vivre; comme ſi c'étoit ſe preſſer de vivre que de prendre des précautions exactes pour ne jouir preſque point de la vie. Car, ſi notre calcul eſt juſte, cette ſorte de voluptueux gliſſe ſur les grands plaiſirs avec une rapidité qui leur permet à peine de les effleurer.

Mais, quelque piquans que ſoient les plaiſirs de la table; quelqu'utile que le palais ſoit au bonheur, & quelque profonde que ſoit la ſcience des bons repas, il eſt à préſumer que je ne ſais quelle oſtentation d'élégance dans la façon d'être ſervi, & que la gloire d'exceller dans l'art de bien traiter ſon monde, ſont dans les gens de plaiſir la haute idée qu'ils ont de leurs voluptés: car l'or-

donnance des ſervices, l'aſſortiment des mets, la richeſſe du buffet, & l'intelligence du cuiſinier mis à part, le reſte ne vaut preſque pas la peine d'entrer en ligne de compte, de l'aveu même de ces Epicuriens.

La débauche, qui n'eſt autre choſe qu'un goût trop vif pour les plaiſirs des ſens, emporte avec elle idée de ſociété. Celui qui s'enferme pour s'enivrer, paſſera pour un ſot, mais non pour un débauché. On traitera ſes excès de crapule, mais non de libertinage. Les femmes débauchées, je dis plus, les dernieres des proſtituées n'ignorent pas combien il importe à leur commerce de perſuader ceux à qui elles livrent ou vendent leurs charmes, que le plaiſir eſt réciproque, & qu'elles n'en reçoivent pas moins qu'elles n'en donnent. Sans cette imagination qui ſoutient, le reſte ſeroit miſérable, même pour les plus groſſiers libertins.

Y a-t-il quelqu'un qui ſeul, & ſéparé de tout commerce, puiſſe ſe procurer, concevoir même quelque ſatisfaction durable ? quel eſt le plaiſir des ſens, capable de tenir contre les ennuis de la ſolitude ? quelqu'exquis qu'on le ſuppoſe, y a-t-il homme qui ne s'en dégoûte, s'il ne peut s'en rendre la poſſeſſion agréable, en le communiquant à un autre ? qu'on faſſe des ſyſtêmes tant qu'on voudra ? qu'on affecte pour l'approbation de ſes ſemblables, tout le mépris imaginable ? que pour aſſujettir la nature à des principes d'intérêt injurieux & nuiſibles à la ſociété, on ſe tourmente de toute ſa force ; ſes vrais ſentimens éclateront ; à travers les chagrins, les troubles & les dégoûts, on dévoilera, tôt ou tard, les ſuites funeſtes de cette violence, le ridicule d'un pareil projet, &

le châtiment qui convient à d'auſſi monſtrueux efforts.

Les plaiſirs des ſens, ainſi que les plaiſirs de l'eſprit, dépendent donc des affections ſociales : où manquent ces inclinations, ils ſont ſans vigueur & ſans force, & quelquefois même ils excitent l'impatience & le dégoût : ces ſenſations, ſources fécondes de douceurs & de joie, ſans eux, ne rendent qu'aigreurs & que mauvaiſe humeur, & n'apportent que ſatiété & qu'indifférence. L'inconſtance des appétits & la bizarrerie des goûts, ſi remarquables en tous ceux dont le ſentiment n'aſſaiſonne pas les plaiſirs, en ſont des preuves ſuffiſantes. La communication ſoutient la gaieté : le partage anime l'amour. La paſſion la plus vive ne tarde pas à s'éteindre, ſi je ne ſais quoi de réciproque, de généreux & de tendre, ne l'entretient : ſans cet aſſaiſonnement, la plus raviſſante beauté ſeroit bientôt délaiſſée. Tout amour qui n'a de fondement que dans la jouiſſance de l'objet aimé, ſe tourne bientôt en averſion : l'effervescence des deſirs commence, & la ſatiété que ſuivent les dégoûts, acheve de tourmenter ceux qui ſe livrent aux plaiſirs avec emportement. Leurs plus grandes douceurs ſont réſervées pour ceux qui ſavent ſe modérer. Toutefois ils ſont les premiers à convenir du vuide qu'ils y trouvent. Les hommes ſobres goûtent les plaiſirs des ſens dans toute leur excellence, & ils ſont tous d'accord que, ſans une forte teinture d'affection ſociale, ils ne donnent aucune ſatisfaction réelle.

Mais avant que de finir cette ſection, nous allons remettre, pour la derniere fois, le penchant ſocial dans la balance, & peſer en gros les avantages de l'intégrité, & les ſuites fâcheuſes du défaut de poids dans cette affection.

On eſt ſuffiſamment inſtruit des ſoins néceſſaires au bien-être de l'animal, pour ſavoir que ſans l'action, ſans le mouvement & les exercices, le corps languit & ſuccombe ſous les humeurs qui l'oppreſſent, que les nourritures ne ſont alors qu'augmenter ſon infirmité; que les eſprits qui manquent d'occupation au dehors, ſe jettent ſur les parties intérieures & les conſument: enfin que la nature devient elle-même ſa propre proie & ſe dévore. La ſanté de l'ame demande les mêmes attentions: cette partie de nous-mêmes a des exercices qui lui ſont propres & néceſſaires: ſi vous l'en privez, elle s'appeſantit & ſe détraque. Détournez les affections & les penſées de leurs objets naturels: elles reviendront ſur l'eſprit, & le rempliront de déſordre & de trouble.

Dans les animaux & les autres créatures à qui la nature n'a pas accordé la faculté de penſer dans ce degré de perfection que l'homme poſſede, telle a, du moins, été ſa prévoyance, que la quête journaliere de leur vie, leurs occupations domeſtiques & l'intérêt de leur eſpece conſument tout leur tems, & qu'en ſatisfaiſant à ces fonctions différentes, la paſſion les met toujours dans une agitation proportionnée à leur conſtitution. Qu'on tire ces créatures de leur état laborieux & naturel, & qu'on les place dans une abondance qui ſatisfaſſe ſans peine & avec profuſion à tous leurs beſoins? Leur tempérament ne tardera pas à ſe reſſentir de cette luxurieuſe oiſiveté, & leurs facultés à ſe dépraver dans cette commode inaction. Si on leur accorde la nourriture à meilleur marché que la nature ne l'avoit entendu, elles racheteront bien ce petit avantage par la perte de leur ſagacité naturelle, & de preſque toutes les vertus de leur eſpece.

Il n'eſt pas néceſſaire de démontrer cet effet par des exemples. Quiconque a la moindre teinture d'hiſtoire naturelle ; quiconque n'a pas dédaigné tout-à-fait d'obſerver la conduite des animaux, de s'inſtruire de leur façon de vivre & de conſerver leur eſpece, a dû remarquer, ſans ſortir du même ſyſtême, une grande différence entre l'adreſſe des animaux ſauvages & celle des animaux apprivoiſés. On peut dire que ceux-ci ne ſont que des bêtes, en comparaiſon de ceux-là. Ils n'ont ni la même induſtrie, ni le même inſtinct. Ces qualités ſeront foibles en eux, tant qu'ils reſteront dans un eſclavage aiſé ; mais leur rend-on la liberté ? rentrent-ils dans la néceſſité de pourvoir à leurs beſoins ? ils recouvrent toutes leurs affections naturelles, & avec elles, toute la ſagacité de leur eſpece. Ils reprennent dans la peine toutes les vertus qu'ils avoient oubliées dans l'aiſance ; ils s'uniſſent entr'eux plus étroitement ; ils montrent plus de tendreſſe pour leurs petits ; ils prévoient les ſaiſons ; ils mettent en uſage toutes les reſſources que la nature leur ſuggere pour la conſervation de leur eſpece, contre l'incommodité des tems & les ruſes de leurs ennemis. Enfin, l'occupation & le travail les remettent dans leur bonté naturelle ; & la nonchalance & les autres vices, les abandonnent avec l'abondance & l'oiſiveté.

Entre les hommes, l'indigence condamne les uns au travail, tandis que d'autres, dans une abondance complette, s'engraiſſent de la peine & de la ſueur des premiers. Si ces opulens ne ſuppléent par quelque exercice convenable, aux fatigues du corps dont ils ſont diſpenſés par état ; ſi, loin de ſe livrer à quelque fonction honnête par elle-même, & profitable à la ſociété, telles que la litté-

rature, les ſciences, les arts, l'agriculture, l'économie domeſtique, ou les affaires publiques, ils regardent avec mépris toute occupation en général; s'ils trouvent qu'il eſt beau de s'enſevelir dans une oiſiveté profonde, & de s'aſſoupir dans une molleſſe ennemie de toute affaire; il n'eſt pas poſſible qu'à la faveur de cette nonchalance habituelle, les paſſions n'exercent tous leurs caprices, & que dans ce ſommeil des affections ſociales, l'eſprit qui conſerve toute ſon activité, ne produiſe mille monſtres divers.

A quel excès la débauche n'eſt-elle pas portée dans ces villes qui ſont depuis long-tems le ſiege de quelqu'Empire? Ces endroits peuplés d'une infinité de riches fainéans, & d'une multitude d'ignorans illuſtres, ſont plongés dans le dernier débordement. Par-tout ailleurs, où les hommes aſſujettis au travail dès la jeuneſſe, ſe font honneur d'exercer, dans un âge plus avancé, des fonctions utiles à la ſociété, il n'en eſt pas ainſi. Les déſordres, habitans des grandes villes, des cours, des palais, de ces communautés opulentes de Dervis odieux, & de toute ſociété dans laquelle la richeſſe a introduit la fainéantiſe, ſont preſque inconnus dans les provinces éloignées, dans les petites villes, dans les familles laborieuſes, & chez l'eſpece de peuple qui vit de ſon induſtrie.

Mais ſi nous n'avons rien avancé juſqu'à préſent ſur notre conſtitution intérieure, qui ne ſoit dans la vérité; ſi l'on convient que la Nature a des loix qu'elle obſerve avec autant d'exactitude dans l'ordonnance de nos affections, que dans la production de nos membres & de nos organes; s'il eſt démontré que l'exercice eſt eſſentiel à la ſanté de l'ame, & que l'ame n'a point d'exercice plus ſalutaire que celui des affections ſociales, on

ne pourra nier que, ſi ces affections ſont pareſſeuſes ou léthargiques, la conſtitution intérieure ne doive ſouffrir & ſe déranger. On aura beau faire un art de l'indolence, de l'inſenſibilité & de l'indifférence, s'envelopper dans une oiſiveté ſyſtématique & raiſonnée; les paſſions n'en auront que plus de facilité pour forcer leur priſon, ſe mettre en pleine liberté, & ſemer dans l'eſprit le déſordre, le trouble & les inquiétudes. Privées de tout emploi naturel & honnête, elles ſe répandront en actions capricieuſes, folles, monſtrueuſes & dénaturées. La balance qui les tempéroit, ſera bientôt détruite, & l'architecture intérieure s'écroulera de fond en comble.

Ce ſeroit avoir des idées bien imparfaites de la méthode que la Nature obſerve dans l'organiſation des animaux, que d'imaginer qu'un auſſi grand appui, qu'une colonne auſſi conſidérable dans l'édifice intérieur, que l'eſt l'économie des affections, peut être abattue ou ébranlée, ſans entraîner l'édifice avec elle, ou le menacer d'une ruine totale.

Ceux qui ſeront initiés dans cette architecture morale, y remarqueront un ordre, des parties, des liaiſons, des proportions & un édifice, tel qu'une paſſion ſeule trop étendue ou trop pouſſée affoiblit ou ſurcharge le reſte, & tend à la ruine du tout. C'eſt ce qui arrive dans le cas de la frénéſie & de l'aliénation. L'eſprit trop violemment affecté d'un objet triſte ou gai, ſuccombe ſous ſon effort, & ſa chûte ne prouve que trop bien la néceſſité du contrepoids & de la balance dans les affections. Ils diſtingueront dans les créatures différens ordres de paſſions, pluſieurs eſpeces d'inclinations, & des penchans variés ſelon la différence des ſexes, des organes & des fonctions de

chacune. Ils s'appercevront que dans chaque ſyſtême, l'énergie & la diverſité des cauſes répondent toujours exactement à la grandeur & à la diverſité des effets à produire, & que la conſtitution & les forces extérieures déterminent abſolument l'économie intérieure des affections ; de ſorte que par-tout où l'excès ou la foibleſſe des affections, l'indolence ou l'impétuoſité des penchans, l'abſence des ſentimens naturels, ou la préſence de quelques paſſions étrangeres, caractériſeront deux eſpeces raſſemblées & confondues dans le même individu ; il doit y avoir imperfection & déſordre.

Rien de plus propre à confirmer notre ſyſtême, que la comparaiſon des êtres parfaits, avec ces créatures originellement imparfaites, eſtropiées entre les mains de la nature, & défigurées par quelqu'accident qu'elles ont eſſuyé dans la matrice qui les a produites. Nous appellons production monſtrueuſe, le mêlange de deux eſpeces, un compoſé de deux ſexes. Pourquoi donc, celui dont la conſtitution intérieure eſt défigurée, & dont les affections ſont étrangeres à ſa nature, ne ſeroit-il pas un monſtre ? Un animal ordinaire nous paroît monſtrueux & dénaturé, quand il a perdu ſon inſtinct, quand il fuit ſes ſemblables, lorſqu'il néglige ſes petits, & pervertit la deſtination des talens ou des organes qu'il a reçus. De quel œil devons-nous donc regarder, de quel nom appeller un homme qui manque des affections convenables à l'eſpece humaine, & qui décele un génie & un caractere contraire à la nature de l'homme ?

Mais quel malheur n'eſt-ce pas pour une créature deſtinée à la ſociété, plus particuliérement qu'aucune autre, d'être dénuée de ces penchans

qui la porteroient au bien & à l'intérêt général de ſon eſpece ? car il faut convenir qu'il n'y en a point de plus ennemie de la ſolitude que l'homme dans ſon état naturel. Il eſt entraîné, malgré qu'il en ait, à rechercher la connoiſſance, la familiarité & l'eſtime de ſes ſemblables ; telle eſt en lui la force de l'affection ſociale, qu'il n'y a ni réſolution, ni combat, ni violence, ni précepte qui le retiennent ; il faut ou céder à l'énergie de cette paſſion, ou tomber dans un abattement affreux & dans une mélancolie qui peut être mortelle.

L'homme inſociable, ou celui qui s'exile volontairement (1) du Monde, & qui, rompant tout commerce avec la ſociété, en abjure entiérement les devoirs, doit être ſombre, triſte, chagrin & mal conſtitué.

L'homme ſéqueſtré, ou celui qui eſt ſéparé des hommes & de la ſociété, par accident ou par force, doit éprouver dans ſon tempérament de funeſtes effets de cette ſéparation. La triſteſſe & la mauvaiſe humeur s'engendrent par-tout où l'affection ſociale eſt éteinte ou réprimée : mais a-t-elle occaſion d'agir en pleine liberté, & de ſe manifeſter dans toute ſon énergie, elle tranſporte la créature. Celui dont on a briſé les liens, qui renaît à la lumiere, au ſortir d'un cachot où il a été long-tems détenu, n'eſt pas plus heureux

(1) Il n'eſt point ici queſtion de ces pieux Solitaires que l'eſprit de pénitence, la crainte des dangers du monde, ou quelqu'autre motif autoriſé par les conſeils de Jeſus-Chriſt, & par les vues ſages de ſon Egliſe, ont confinés dans des déſerts. On conſidere, dans tout le cours de cet ouvrage (comme on l'a déja dit mille fois, quoiqu'il fût toujours aiſé de s'en appercevoir), l'homme dans ſon état naturel, & non ſous la loi de grace.

dans les premiers momens de ſa liberté. Il y a peu de perſonnes qui n'aient éprouvé la joie dont on eſt pénétré, lorſqu'après une longue retraite, une abſence conſidérable, on ouvre ſon eſprit, on décharge ſon cœur, on épanche ſon ame dans le ſein d'un ami.

Cette paſſion ſe manifeſte encore bien clairement dans les perſonnes qui rempliſſent des poſtes éminens; dans les Princes, dans les Monarques, & dans tous ceux que leur condition met au deſſus du commerce ordinaire des hommes, & qui, pour ſe conſerver leurs reſpects, trouvent à propos de leur dérober leur perſonne, & de laiſſer entre les hommages & leur trône une vaſte diſtance. Ils ne (1) ſont pas toujours les mêmes: cette affectation ſe dément dans le domeſtique. Ces ténebreux Monarques de l'Orient, ces fiers Sultans ſe rapprochent de ceux qui les environnent, ſe livrent, & ſe communiquent: on remarque, à la vérité, qu'ils ne s'adreſſent pas ordinairement aux plus honnêtes gens; mais qu'importe à la certitude de nos propoſitions? Il ſuffit que, ſoumis à la commune loi, ils aient beſoin

(1) Les Potentats Orientaux renfermés dans l'intérieur de leur Serrail, ſe montrent rarement à leurs Sujets, & jamais qu'avec une ſuite & un appareil propres à imprimer la terreur. Plongés dans les voluptés, à qui livrent-ils leur confiance? à un Eunuque, miniſtre de leurs plaiſirs, à un flatteur, à un vil Officier que la baſſeſſe de ſa naiſſance, ou de ſon emploi diſpenſe d'avoir des ſentimens. Il n'eſt pas rare de voir un Valet du Serrail paſſer de dignités en dignités, juſqu'à celle de Viſir, devenir le fléau des Peuples, & finir par une mort tragique dans ces révoltes ordinaires à Conſtantinople, où le Miniſtre eſt auſſi lâchement abandonné par ſon Maître, & ſacrifié à la fureur des rebelles, qu'il en fut aveuglément élevé à une place où l'on ne devroit jamais faire aſſeoir que le Mérite & la Vertu.

de confidens & d'amis. Que des gens ſans aucun mérite, que des eſclaves, que des hommes tronqués, que les mortels quelquefois les plus vils & les plus mépriſables, rempliſſent ces places d'honneur, & ſoient érigés en favoris, l'énergie de l'affection ſociale n'en ſera que plus marquée. C'eſt pour des monſtres que ces Princes ſont hommes : ils s'inquiettent pour eux ; c'eſt avec eux qu'ils ſe déploient, qu'ils ſont ouverts, libres, ſinceres & généreux ; c'eſt en leurs mains qu'ils ſe plaiſent quelquefois à dépoſer leur ſceptre. Plaiſir franc & déſintéreſſé, & même en bonne politique, la plupart du tems oppoſé à leurs vrais intérêts, mais toujours au bonheur de leurs Sujets. C'eſt dans ces contrées où l'amour des Peuples ne diſpoſe point du Monarque, mais la foibleſſe pour quelque vile créature ; c'eſt dans ces contrées, dis-je, qu'on voit l'étendard de la tyrannie arboré dans toutes ſes couleurs : le Prince devient ſombre, méfiant & cruel ; ſes Sujets reſſentent l'effet de ces paſſions horribles, mais néceſſaires ſupports d'une couronne environnée de nuages épais, & couverte d'une obſcurité qui la dérobe éternellement aux yeux, à l'accès & à la tendreſſe. Il eſt inutile d'appuyer cette réflexion du témoignage de l'Hiſtoire.

D'où l'on voit quelle eſt la force de l'affection ſociale ; à quelle profondeur elle eſt enracinée dans notre nature ; par combien de branches elle eſt entrelaſſée avec les autres paſſions, & juſqu'à quel point elle eſt néceſſaire à l'énonomie des penchans & à notre félicité.

Il eſt donc vrai que le grand & principal moyen d'être bien avec ſoi, c'eſt d'avoir les affections ſociales, & que manquer de ces penchans, c'eſt être miſérable ; ce que j'avois à démontrer.

SECTION

SECTION SECONDE.

Nous avons maintenant à prouver que la violence des affections privées rend la créature malheureuſe.

Pour procéder avec quelque méthode, nous remarquerons d'abord que toutes les paſſions relatives à l'intérêt particulier & à l'économie privée de la créature, ſe réduiſent à celles-ci : l'amour de la vie : le reſſentiment des injures : l'amour des femmes & des autres plaiſirs des ſens : le deſir des commodités de la vie : l'émulation ou l'amour de la gloire & des applaudiſſemens : l'indolence ou l'amour des aiſes & du repos. C'eſt dans ces penchans relatifs au ſyſtême individuel, que conſiſtent l'intérêt & l'amour-propre.

Ces affections modérées & retenues dans de certaines bornes, ne ſont par elles-mêmes ni injurieuſes à la ſociété, ni contraires à la vertu morale. C'eſt leur excès qui les rend vicieuſes. Eſtimer la vie plus qu'elle ne vaut, c'eſt être lâche. Reſſentir trop vivement une injure, c'eſt être vindicatif. Aimer le ſexe & les autres plaiſirs des ſens, avec excès, c'eſt être luxurieux. Pourſuivre avec avidité les richeſſes, c'eſt être avare. S'immoler aveuglément à l'honneur & aux applaudiſſemens, c'eſt être ambitieux & vain. Languir dans l'aiſance, & s'abandonner ſans réſerve au repos, c'eſt être pareſſeux. Voilà le point où les paſſions privées deviennent nuiſibles au bien général ; & c'eſt auſſi dans ce degré d'*intenſité* qu'elles ſont pernicieuſes à la créature elle-même, comme on va voir en les parcourant chacune en particulier.

Si quelqu'affection privée pouvoit balancer les

penchans généraux, ſans préjudicier au bonheur particulier de la créature, ce ſeroit, ſans contredit, l'amour de la vie. Qui croiroit cependant, qu'il n'y en a aucune dont l'excès produiſe de ſi grands déſordres, & ſoit plus fatal à la félicité?

Que la vie ſoit quelquefois un malheur, c'eſt un fait généralement avoué. Quand une créature en eſt réduite à deſirer ſincérement la mort, c'eſt la traiter avec rigueur que de lui commander de vivre (1). Dans ces conjonctures, quoique la Religion & la raiſon retiennent le bras, & ne permettent pas de finir ſes maux en terminant ſes jours, s'il ſe préſente quelqu'honnête & plauſible occaſion de périr, on peut l'embraſſer ſans ſcrupule. C'eſt dans ces circonſtances que les parens & les amis ſe réjouiſſent avec raiſon de la mort d'une perſonne qui leur étoit chere; quoiqu'elle ait eu, peut-être, la foibleſſe de ſe refuſer au danger, & de prolonger ſon malheur autant qu'il étoit en elle.

Puiſque la néceſſité de vivre eſt quelquefois un malheur, puiſque les infirmités de la vieilleſſe rendent communément la vie importune; puiſqu'à tout âge, c'eſt un bien que la créature eſt ſujette à ſurfaire, & à conſerver à plus haut prix qu'il ne vaut; il eſt évident que l'amour de la vie, ou l'horreur de la mort peut l'écarter de ſes vrais intérêts, & la contraindre, par ſon excès, à devenir la plus cruelle ennemie d'elle-même.

Mais quand on conviendroit qu'il eſt de l'inté-

(1) Sans compter ces cataſtrophes déſeſpérantes qui rendent la vie inſupportable, l'amour de Dieu produit le même effet : *cupio diſſolvi, & eſſe cum Chriſto*, diſoit St. Paul. Mais ſi Judas l'Apôtre, après avoir trahi ſon maître, ſe fût contenté de deſirer la mort, il auroit prononcé ſur lui-même le jugement que J. C. en avoit déja porté.

t de la créature de conſerver ſa vie, dans quelque conjoncture & à quelque prix que ce puiſſe être, on pourroit encore nier qu'il fût de ſon bonheur d'avoir cette paſſion dans un degré violent. L'excès eſt capable de l'écarter de ſon but, & de la rendre inefficace : cela n'a preſque pas beſoin de preuve. Car, quoi de plus commun que d'être conduit par la frayeur dans le péril que l'on fuyoit? Que peut faire pour ſa défenſe & pour ſon ſalut celui qui a perdu la tête ? Or, il eſt certain que l'excès de la crainte ôte la préſence d'eſprit. Dans les grandes & périlleuſes occaſions, c'eſt le courage, c'eſt la fermeté qui ſauve. Le brave échappe à un danger qu'il voit ; mais le lâche, ſans jugement & ſans défenſe, ſe hâte vers le précipice que ſon trouble lui dérobe, & ſe jette, tête baiſſée, dans un malheur qui peut-être ne venoit point à lui.

Quand les ſuites de cette paſſion ne ſeroient pas auſſi fâcheuſes que nous les avons repréſentées, il faudroit toujours convenir qu'elle eſt pernicieuſe en elle-même, ſi c'eſt un malheur que d'être lâche, & ſi rien n'eſt plus triſte que d'être agité par ces ſpectres & ces horreurs qui ſuivent par-tout ceux qui redoutent la mort ; car ce n'eſt pas ſeulement dans les périls & les haſards que cette crainte importune : lorſque le tempérament en eſt dominé, elle ne fait point de quartier : on frémit dans la retraite la plus aſſurée ; dans le réduit le plus tranquille on s'éveille en ſurſaut. Tout ſert à ſes fins ; aux yeux qu'elle faſcine, tout objet eſt un monſtre : elle agit dans le moment où les autres s'en apperçoivent le moins : elle ſe fait ſentir dans les occaſions les plus imprévues : il n'y a point de divertiſſemens ſi bien préparés, de parties ſi délicieuſes, de quarts-d'heure ſi voluptueux qu'elle ne puiſſe déranger, troubler, em-

poiſonner. On pourroit avancer, qu'en eſtimant le bonheur, non par la poſſeſſion de tous les avantages auxquels il eſt attaché; mais par la ſatisfaction intérieure que l'on reſſent, rien n'eſt plus malheureux qu'une créature lâche & peureuſe. Mais ſi l'on ajoute à tous ces inconvéniens, les foibleſſes occaſionnées, & les baſſeſſes exigées par un amour exceſſif de la vie; ſi l'on met en compte toutes ces actions ſur leſquelles on ne revient jamais qu'avec chagrin, quand on les a commiſes, & qu'on ne manque jamais de commettre, quand on eſt lâche; ſi l'on conſidere la triſte néceſſité de ſortir perpétuellement de ſon aſſiette naturelle, & de paſſer de perplexité en perplexité; il n'y aura point de créature aſſez vile pour trouver quelque ſatisfaction à vivre à ce prix. Et quelle ſatisfaction pourroit-elle y trouver? Après avoir ſacrifié la vertu, l'honneur, la tranquillité & tout ce qui fait le bonheur de la vie.

Un amour exceſſif de la vie eſt donc contraire aux intérêts réels & au bonheur de la créature.

Le reſſentiment eſt une paſſion fort différente de la crainte, mais qui, dans un degré modéré, n'eſt ni moins néceſſaire à notre ſûreté, ni moins utile à notre conſervation. La crainte nous porte à fuir le danger: le reſſentiment nous raſſure contre lui, & nous diſpoſe à repouſſer l'injure qu'on nous a faite, ou à réſiſter à la violence qu'on nous prépare. Il eſt vrai que dans un caractere vertueux, que dans une parfaite économie des affections, les mouvemens de la crainte & du reſſentiment ſont trop foibles pour former des paſſions. Le brave eſt circonſpect ſans avoir peur, & le ſage réſiſte ou punit ſans s'irriter. Mais dans les tempéramens ordinaires, la prudence & le courage peuvent s'allier avec une teinture légere d'indignation & de crainte, ſans rompre la balance des affections,

C'eſt en ce ſens qu'on peut regarder la colere comme une paſſion néceſſaire. C'eſt elle qui, par les ſymptomes extérieurs dont ſes premiers accès ſont accompagnés, fait préſumer à quiconque eſt tenté d'en offenſer un autre, que ſa conduite ne ſera pas impunie, & le détourne, par la crainte qu'elle imprime, de ſes mauvais deſſeins. C'eſt elle qui ſouleve la créature outragée, & lui conſeille les repréſailles. Plus elle eſt voiſine de la rage & du déſeſpoir, plus elle eſt terrible. Dans ces extrêmités, elle donne des forces & une intrépidité dont on ne ſe croyoit pas capable. Quoique le châtiment & le mal d'autrui ſoient ſa fin principale, elle tend auſſi à l'intérêt particulier de la créature, & même au bien général de ſon eſpece. Mais ſeroit-il néceſſaire d'expoſer combien eſt funeſte à ſon bonheur, ce qu'on entend communément par colere, ſoit qu'on la conſidere comme un mouvement furieux qui tranſporte la créature, ou comme une impreſſion profonde qui ſuit l'offenſe, & que le deſir de la vengeance accompagne toujours ?

On ne ſera point ſurpris des ſuites fâcheuſes du reſſentiment, & des effets terribles de la colere, ſi l'on conçoit qu'en ſatisfaiſant ces paſſions cruelles, on ſe délivre d'un tourment violent, on ſe décharge d'un poids accablant, & l'on appaiſe un ſentiment importun de miſere. Le vindicatif ſe hâte de noyer toutes ſes peines dans le mal d'autrui : l'accompliſſement de ſes deſirs lui promet un torrent de voluptés. Mais qu'eſt-ce que cette volupté ? C'eſt le premier quart-d'heure d'un criminel qui ſort de la queſtion : c'eſt la ſuſpenſion ſubite de ſes tourmens, ou le répit qu'il obtient de l'indulgence de ſes Juges, ou plutôt de la laſſitude de ſes bourreaux. Cette perverſité, ce raf-

finement d'inhumanité, ces cruautés capricieuſes, qu'on remarque dans certaines vengeances, ne ſont autre choſe que les efforts continuels d'un malheureux, qui tente de ſe détacher de la roue; c'eſt un aſſouviſſement de rage perpétuellement renouvellé.

Il y a des créatures en qui cette paſſion s'allume avec peine, & s'éteint plus difficilement encore, quand elle eſt une fois allumée. Dans ces créatures, l'eſprit de vengeance eſt une furie qui dort; mais qui, quand elle eſt éveillée, ne ſe repoſe point qu'elle ne ſoit ſatisfaite; alors, ſon ſommeil eſt d'autant plus profond, ſon repos paroît d'autant plus doux, que le tourment dont elle s'eſt délivrée, étoit grand, & que le poids dont elle s'eſt déchargée étoit lourd. Si en langage de galanterie, la jouiſſance de l'objet aimé s'appelle, avec raiſon, la fin des peines de l'amant; cette façon de parler convient tout autrement encore au vindicatif. Les peines de l'amour ſont agréables & flatteuſes; mais celles de la vengeance ne ſont que cruelles. Cet état ne ſe conçoit que comme une profonde miſere, une ſenſation amere dont le fiel n'eſt tempéré d'aucune douceur.

Quant aux influences de cette paſſion ſur l'eſprit & ſur le corps, & à ſes funeſtes ſuites dans les différentes conjonctures de la vie, c'eſt un détail qui nous meneroit trop loin. D'ailleurs, nos Miniſtres ſe ſont emparés de ces moralités analogues à la Religion, & nos ſacrés Rhéteurs en font retentir depuis ſi long-tems leurs chaires & nos temples, que pour ne rien ajouter à la ſatiété du genre-humain (1), en anticipant ſur leurs droits,

(1) Ce trait tombe ſur l'Egliſe Anglicane, qui peut ſe flatter d'être féconde en mauvais Prédicateurs. Les Fléchiers, les Boſſuets, les Bourdaloues, & une infinité d'autres écarteront à jamais ce reproche de l'Egliſe Gallicane.

nous n'en dirons pas davantage. Auſſi-bien, ce qui précede ſuffit pour démontrer qu'on ſe rend malheureux en ſe livrant à la colere, & que l'habitude de ce mouvement eſt une de ces maladies de tempérament, inſéparables du malheur de la créature.

Paſſons à la volupté, & à ce qu'on appelle les plaiſirs. S'il étoit auſſi vrai, que nous avons démontré qu'il eſt faux, que la meilleure partie des joies de la vie conſiſte dans la ſatisfaction des ſens; ſi, de plus, cette ſatisfaction eſt attachée à des objets extérieurs, capables de procurer, par eux-mêmes, & en tout tems, des plaiſirs proportionnés à leur quantité & à leur valeur; un moyen infaillible d'être heureux, ce ſeroit de ſe pourvoir abondamment de ces choſes précieuſes, qui font néceſſairement la félicité. Mais qu'on étende, tant qu'on voudra, l'idée d'une vie délicieuſe; toutes les reſſources de l'opulence ne fourniront jamais à notre eſprit un bonheur uniforme & conſtant. Quelque facilité qu'on ait de multiplier les agrémens, en acquérant tout ce que peut exiger le caprice des ſens; c'eſt autant de bien perdu, ſi quelque vice dans les facultés intérieures, ſi quelque défaut dans les diſpoſitions naturelles en altere la jouiſſance.

On remarque que ceux dont l'intempérance & les excès ont ruiné l'eſtomac, n'en ont pas moins d'appétit; mais c'eſt un appétit faux, & qui n'eſt point naturel. Telle eſt la ſoif d'un ivrogne ou d'un fiévreux. Cependant, la ſatisfaction de l'appétit naturel; en un mot, le ſoulagement de la ſoif & de la faim, eſt infiniment ſupérieur à la ſenſualité des repas ſuperflus de nos Pétrones les plus érudits, & de nos plus raffinés voluptueux. C'eſt

une différence qu'ils ont eux-mêmes quelquefois éprouvée : que ce Peuple Epicurien accoutumé à prévenir l'appétit, ſe trouve forcé, par quelque circonſtance particuliere, de l'attendre, & de pratiquer la ſobriété : qu'il arrive à ces délicats, de ne trouver dans un ſouper de voyageur, ou dans un déjeûner de chaſſe, que quelques mets communs & groſſiers pour ces palais friands, mais aſſaiſonnés par la diete & par l'exercice ; après avoir mangé d appétit, ils conviendront, avec franchiſe, que la table la mieux ſervie ne leur a jamais fait tant de plaiſir.

D'un autre côté, il n'eſt pas extraordinaire d'entendre des perſonnes qui ont eſſayé d'une vie laborieuſe & pénible, & d'une table ſimple & frugale, regretter, dans l'oiſiveté des richeſſes, & au milieu des profuſions de la ſomptuoſité, l'appétit & la ſanté dont ils jouiſſoient dans leur premiere condition. Il eſt conſtant qu'en violentant la nature, en forçant l'appétit, & en provoquant les ſens, la délicateſſe des organes ſe perd. Ce défaut corrompt enſuite les mets les plus exquis, & l'habitude acheve bientôt d'ôter aux choſes toute leur excellence. Qu'arrive-t-il delà ? que la privation en devient plus cuiſante, & la poſſeſſion moins douce. Les nauſées de toutes les ſenſations les plus diſgracieuſes, ne quittent point les intempérans : une réplétion apoplectique & des ſenſations uſées répandent les aigreurs & le dégoût ſur tout ce qu'on leur préſente ; de ſorte qu'au lieu de l'éternité de délices qu'ils attendoient de leurs ſomptuoſités, ils n'en recueillent qu'infirmités, maladies, inſenſibilité d'organes & inaptitude aux plaiſirs : tant il eſt faux que vivre en Epicurien, ce ſoit uſer du tems, & tirer bon parti de la vie.

Il eſt inutile de s'étendre ſur les ſuites fâcheuſes de la ſomptuoſité : on peut concevoir, par ce que nous en avons dit, qu'elle eſt pernicieuſe au corps, qu'elle accable d'infirmités, & fatale à l'eſprit, qu'elle conduit à la ſtupidité.

Quant à l'intérêt particulier de la créature, il eſt évident que ce cours effréné de deſirs augmentera ſa dépendance, en multipliant ſes beſoins ; qu'elle ne tardera pas à trouver ſes fonds, quelque conſidérables qu'ils ſoient, inſuffiſans pour les dépenſes qu'ils exigeront : que, pour ſatisfaire à cette impérieuſe ſomptuoſité, il en faudra venir aux expédiens, ſacrifier peut-être ſon honneur à l'accroiſſement de ſes revenus, & s'abaiſſer à mille infames manœuvres pour augmenter ſa fortune. Mais à quoi bon m'occuper à démontrer le tort que le voluptueux ſe fait à lui-même ? laiſſons-le s'expliquer là-deſſus. (1) Dans l'impoſſibilité de réſiſter au torrent qui l'entraîne, il déclarera, en s'y abandonnant, qu'il s'apperçoit bien qu'il court à une ruine certaine. On a tous les jours l'occaſion d'entendre ces diſcours. J'en ai donc aſſez dit pour conclure que, la volupté, la débauche, & tout excès ſont contraires aux vrais intérêts & au bonheur préſent de la créature.

Il y a une eſpece de luxure d'un ordre fort ſupérieur à celle dont nous avons parlé. La conſervation de l'eſpece eſt ſon but. Dans la rigueur, on ne peut la traiter de paſſion privée. Animée par l'amour & par la tendreſſe, ainſi que toute autre affection ſociale ; aux plaiſirs d'eſprits qu'elle eſt en état de procurer comme elles, elle réunit

(1) *Nam veræ voces tùm demùm pectore ab imo Eliciuntur.* LUCR.

encore l'enchantement des ſens. Telle eſt l'attention de la Nature à l'entretien de chaque ſyſtême, que par une eſpece de beſoin animal, & par je ne ſais quel ſentiment intérieur d'indigence qu'elle a placé dans les créatures qui les compoſent, elle convie les ſexes à s'approcher, & à s'occuper enſemble de la perpétuité de leur eſpece. Mais eſt-il de l'intérêt de la créature d'éprouver cette indigence dans un degré violent ? c'eſt le point que nous avons à diſcuter.

Nous en avons aſſez dit & ſur les appétits naturels & ſur les penchans dénaturés, pour gliſſer ici, ſans ſcrupule, ſur cet article. Si l'on convient qu'il y a dans la pourſuite de tout autre plaiſir une doſe d'ardeur qu'on ne peut excéder, ſans en altérer la jouiſſance, & ſans préjudicier ainſi à ſes vrais intérêts; par quelle ſingularité celui-ci ſortiroit-il de la loi générale, & ne reconnoîtroit-il point de limites ? Nous connoiſſons d'autres ſenſations ardentes, & qui, éprouvées dans un certain degré, ſont toujours voluptueuſes, mais dont l'excès eſt une peine inſupportable. Tel eſt le ris que le chatouillement excite : ce mouvement, *avec l'air de famille* & tous les traits du plaiſir, n'en eſt pas moins un tourment ; c'eſt la même choſe dans l'eſpece de luxure dont nous parlons. Il y a des tempéramens pêtris de ſalpêtre & de ſoufre ; dans une fermentation continuelle & d'une chaleur qui produit dans le corps des mouvemens dont la fréquence & la durée conſtituent une maladie qui a ſon rang & ſon nom dans la Médecine. Quand quelques groſſiers voluptueux ſe féliciteroient de cet état, & s'y complairoient, je doute que les délicats, que ceux qui font du plaiſir, & leur ſouverain bien & leur étude principale, s'accordaſſent avec eux ſur ce point.

Mais s'il y a dans toute ſenſation voluptueuſe un point où le plaiſir finit, & la fureur commence; ſi la paſſion a des limites qu'elle ne peut franchir ſans nuire aux intérêts de la créature, qui déterminera ces limites, qui fixera ce point? » La » Nature, ſeule arbitre des choſes «. Mais où prendre la Nature?..... » Où? dans l'état origi- » nel des créatures; dans l'homme dont une édu- » cation vicieuſe n'aura point encore altéré les » affections «.

Celui qui a eu le bonheur d'être plié, dès ſa jeuneſſe, à un genre de vie naturel, d'être inſtruit à la ſobriété, pourvu d'un talent honnête, & garanti des excès & de la débauche, exerce ſur ſes appétits un pouvoir abſolu. Mais ces eſclaves, pour être ſoumis, n'en ſont pas moins propres à ſes plaiſirs. Au contraire, ſains, vigoureux & pleins d'une force & d'une activité que l'intempérance & l'abus ne leur ont point ôtées, ils n'en rempliſſent que mieux leurs fonctions. Et ſi en ne ſuppoſant en deux créatures d'autre différence dans les organes & les ſenſations que celle qu'un régime de vie, intempérant ou frugal, peut y avoir produite, il étoit poſſible de comparer, par expérience, la ſomme des plaiſirs de part & d'autre; je ne doute point que, ſans égard pour les ſuites, en ne mettant en compte que la ſatisfaction ſeule des ſens, on ne prononçât en faveur de l'homme ſobre & vertueux.

Sans s'arrêter aux coups que cette frénéſie porte à la vigueur des membres & à la ſanté du corps; le tort qu'elle fait à l'eſprit eſt plus grand encore, quoique moins redouté. Une indifférence pour tout avancement, une conſommation miſérable du tems, l'indolence, la molleſſe, la fainéantiſe, & la révolte d'une multitude d'autres paſſions que

l'eſprit énervé, ſtupide, abruti, n'a ni la force, ni le courage de maîtriſer : voilà les effets palpables de cet excès.

Les déſavantages que cette ſorte d'intempérance fait ſupporter à la ſociété, & les avantages qui reviennent au monde de la ſobriété contraire, ne ſont pas moins évidens. De toutes les paſſions, aucune n'exerce un plus ſévere deſpotiſme ſur ſes eſclaves. Les tributs n'adouciſſent point ſon empire : plus on lui accorde, plus elle exige. La modeſtie & l'ingénuité naturelles, l'honneur & la fidélité ſont ſes premieres victimes. Il n'y a point d'affections déréglées dont les caprices impétueux ſoulevent tant d'orages, & pouſſent la créature plus directement au malheur.

Quant à cette paſſion qui mérite particuliérement le titre d'intéreſſée, puiſqu'elle a pour but la poſſeſſion des richeſſes, les faveurs de la fortune, & ce qu'on appelle un état dans le monde ; pour être avantageuſe à la ſociété, & compatible avec la vertu, elle ne doit exciter aucun deſir inquiet. L'induſtrie qui fait l'opulence des familles & la puiſſance des Etats, eſt fille de l'intérêt. Mais ſi l'intérêt domine dans la créature, ſon bonheur particulier & le bien public en ſouffriront. La miſere qui la rongera, vengera continuellement l'injure faite à la ſociété ; car plus cruel encore à lui-même qu'au genre-humain, l'avare eſt la propre victime de ſon avarice.

Tout le monde convient que l'avarice & l'avidité ſont deux fléaux de la créature. On ſait d'ailleurs, que peu de choſes ſuffiſent à l'uſage & à la ſubſiſtance, & que le nombre des beſoins ſeroit court, ſi l'on permettoit à la frugalité de les réduire, & ſi l'on s'exerçoit à la tempérance, à la ſobriété & à un train de vie naturel, avec la moi-

tié de l'application, des ſoins & de l'induſtrie qu'on donne à la luxure & à la ſomptuoſité. Mais ſi la tempérance eſt avantageuſe, ſi la modération conſpire au bonheur, ſi les fruits en ſont doux, comme nous l'avons démontré plus haut; quelle miſere n'entraîneront point à leur ſuite les paſſions contraires? quel tourment n'éprouvera point une créature rongée de deſirs qui ne connoiſſent de bornes ni dans leur eſſence, ni dans la nature de leur objet? Car où s'arrêter? y a-t-il dans cette immenſité de choſes qui peuvent exercer la cupidité, un point inacceſſible à l'effort & à l'étendue des ſouhaits? quelle digue oppoſer à la manie d'entaſſer, à la fureur d'accumuler revenus ſur revenus, & richeſſes ſur richeſſes.

De-là naît dans les avares cette inquiétude que rien n'appaiſe; jamais enrichis par leurs tréſors, & toujours appauvris par leurs deſirs, ils ne trouvent aucune ſatisfaction en ce qu'ils poſſedent, & ſechent, les yeux attachés ſur ce qui leur manque. Mais quel contentement réel pourroit éclore d'un appétit ſi déréglé? Etre dévoré de la ſoif d'acquérir ſoit honneurs, ſoit richeſſes; c'eſt avarice, c'eſt ambition; ce n'eſt point en jouir. Mais abandonnons ce vice à la haine & aux déclamations des hommes, chez qui avare & miſérable ſont des mots ſynonymes, & paſſons à l'ambition.

Tout retentit dans le monde des déſordres de cette paſſion. En effet, lorſque l'amour de la louange excede une honnête émulation, quand cet enthouſiaſme franchit les bornes même de la vanité; lorſque le deſir de ſe diſtinguer entre ſes égaux dégénere en un orgueil énorme; il n'y a point de maux que cette paſſion ne puiſſe produire. Si nous conſidérons les prérogatives des caracteres modeſtes & des eſprits tranquilles; ſi nous

appuyons ſur le repos le bonheur & la ſécurité qui n'abandonnent jamais celui qui ſait ſe borner dans ſon état, ſe contenter du rang qu'il occupe dans la ſociété, & ſe prêter à toutes les incommodités inhérentes à ſa condition; rien ne nous paroîtra ni plus raiſonnable, ni plus avantageux que ces diſpoſitions. Je pourrois placer ici l'éloge de la modération, & relever ſon excellence, en développant les déſordres & les peines de l'ambition, en expoſant le ridicule & le vuide de l'entêtement des titres, des honneurs, des prééminences, de la renommée, de la gloire, de l'eſtime du vulgaire, des applaudiſſemens populaires, & de tout ce qu'on entend par avantages perſonnels. Mais c'eſt un lieu commun auquel nous avons ſuppléé par la réflexion précédente.

Il eſt impoſſible que le deſir des grandeurs s'éleve dans une ame, devienne impétueux & domine la créature, ſans qu'elle ſoit, en même-tems, agitée d'une proportionnelle averſion pour la médiocrité. La voilà donc en proie aux ſoupçons & aux jalouſies, ſoumiſe aux appréhenſions d'un contretems ou d'un revers, & expoſée aux dangers & à toute la mortification des refus. La paſſion déſordonnée de la gloire, des emplois & d'un état brillant, anéantit donc tout repos & toute ſécurité pour l'avenir, & empoiſonne toute ſatisfaction & toute commodité préſente.

Aux agitations de l'ambitieux, on oppoſe ordinairement l'indolence & ſes langueurs: toutefois ce caractere n'exclut ni l'avarice ni l'ambition. Mais l'une dort en lui, & l'autre eſt ſans effet. Cette paſſion léthargique eſt un amour déſordonné du repos qui décourage l'ame, engourdit l'eſprit, & rend la créature incapable d'efforts, en groſſiſſant à ſes yeux les difficultés dont les routes de l'opu-

lence & des honneurs ſont parſemées. Le penchant au repos & à la tranquillité n'eſt ni moins naturel, ni moins utile que l'envie de dormir; mais un aſſoupiſſement continuel ne ſeroit pas plus funeſte au corps qu'une averſion générale pour les affaires, le ſeroit à l'eſprit.

Or, que le mouvement ſoit néceſſaire à la ſanté, on en peut juger par les tempéramens de l'homme fait à l'exercice, & de celui qui n'en a jamais pris; ou par la conſtitution mâle & robuſte de ces corps endurcis au travail, & la complexion efféminée de ces automates nourris ſur le duvet. Mais la fainéantiſe ne borne pas ſes influences au corps : en dépravant les organes, elle amortit les plaiſirs ſenſuels : des ſens, la corruption ſe tranſmet à l'eſprit, & c'eſt-là qu'elle excite bien un autre ravage. Ce n'eſt qu'à la longue que la machine éprouve des effets ſenſibles de l'oiſiveté; mais l'indolence afflige l'ame, tout en l'occupant : elle s'en empare avec les anxiétés, l'accablement, les ennuis, les aigreurs, les dégoûts & la mauvaiſe humeur : c'eſt à ces mélancoliques compagnes qu'elle abandonne le tempérament : état dont nous avons parlé & expoſé la miſere, en établiſſant combien l'économie des affections eſt néceſſaire au bonheur.

Nous avons remarqué que dans l'inaction du corps, les eſprits animaux privés de leurs fonctions naturelles, ſe jettent ſur la conſtitution, & détruiſent leurs canaux en exerçant leur activité. Image fidelle de ce qui ſe paſſe dans l'ame de l'indolent. Les affections & les penſées détournées de leurs objets, & contraintes dans leur action, s'irritent & engendrent l'aigreur, la mélancolie, les inquiétudes, & cent autres peſtes du tempérament. Alors le phlegme s'exhale; la créature devient ſenſible, colere, impétueuſe; & dans ces

diſpoſitions inflammables, la moindre étincelle ſuffit pour mettre tout en feu.

Quant aux intérêts particuliers de la créature, que ne riſque-t-elle pas ? Etre environnée d'objets & d'affaires qui demandent de l'attention & des ſoins, & ſe trouver dans l'incapacité d'y pourvoir, quel état ! quelle foule d'inconvéniens de ne pouvoir s'aider ſoi-même, & de manquer ſouvent de ſecours étrangers ? C'eſt le cas de l'indolent qui n'a jamais cultivé perſonne, & à qui les autres ſont d'autant plus néceſſaires, que dans l'ignorance de tous les devoirs de la ſociété où ſon vice l'a retenu, il eſt plus inutile à lui-même. Ce penchant décidé pour la pareſſe, ce mépris du travail, cette oiſiveté raiſonnée eſt donc une ſource intariſſable de chagrins, & par conſéquent un puiſſant obſtacle au bonheur.

Nous avons parcouru les affections privées, & remarqué les inconvéniens de leur véhémence. Nous avons prouvé que leur excès étoit contraire à la félicité, & qu'elles précipitoient dans une miſere actuelle la créature qu'elles dépravoient; que leur empire ne s'accroiſſoit jamais qu'aux dépens de notre liberté, & que par leurs vues étroites & bornées, elles nous expoſoient à contracter ces diſpoſitions viles & ſordides ſi généralement déteſtées. Rien n'eſt donc & plus fâcheux en ſoi, & plus funeſte dans les conſéquences, que de les écouter, que d'en être l'eſclave, & que d'abandonner ſon tempérament à leur diſcrétion, & ſa conduite à leurs conſeils.

D'ailleurs ce dévouement parfait de la créature à ſes intérêts particuliers, ſuppoſe une certaine fineſſe dans le commerce, & je ne ſais quoi de fourbe & de diſſimulé dans la conduite & dans les actions : & que deviennent alors la candeur & l'intégrité

l'intégrité naturelle ? que deviennent la ſincérité, la franchiſe & la droiture ? La confiance & la bonne foi s'anéantiſſent ; les envies, les ſoupçons & les jalouſies vont ſe multiplier à l'infini : de jour en jour, les deſſeins particuliers s'étendront, & les vues générales ſe rétréciront : on rompra inſenſiblement avec ſes ſemblables, & dans cet éloignement de la ſociété, où l'on ſera jetté par l'intérêt, on n'appercevra qu'avec mépris les liens qui nous y tiennent attachés. C'eſt alors qu'on travaillera à réduire au ſilence, & bientôt à extirper ces affections importunes qui ne ceſſeront de crier au fond de l'ame, & de rappeller au bien général de l'eſpece, comme aux vrais intérêts ; c'eſt-à-dire, qu'on s'appliquera de toute ſa force à ſe rendre parfaitement malheureux.

Or, laiſſant à part les autres accidens que l'excès des affections privées doit occaſionner, ſi leur but eſt d'anéantir les affections générales, il eſt évident qu'elles tendent à nous priver de la ſource de nos plaiſirs, & à nous inſpirer les penchans monſtrueux & dénaturés qui mettroient le ſceau à notre miſere, comme on verra dans la ſection ſuivante & derniere.

Section Troisieme.

Il nous reſte à examiner ces paſſions qui ne tendent ni au bien général, ni à l'intérêt particulier, & qui ne ſont ni avantageuſes à la ſociété, ni à la créature. Nous avons marqué leur oppoſition aux affections ſociales & naturelles, en les nommant penchans ſuperflus & dénaturés.

De cette eſpece eſt le plaiſir cruel que l'on prend à voir des exécutions, des tourmens, des déſaſtres, des calamités, le ſang, le maſſacre & la deſ-

truction, ç'a été la paſſion dominante de pluſieurs tyrans & de quelques nations barbares. Les hommes qui ont renoncé à cette politeſſe de mœurs & de manieres qui prévient la rudeſſe & la brutalité, & retient dans un certain reſpect pour le genre-humain, y ſont un peu ſujets. Elle perce encore où manquent la douceur & l'affabilité. Telle eſt la nature de ce que nous appellons bonne éducation, qu'entr'autres défauts elle proſcrit abſolument l'inhumanité & les plaiſirs barbares. Se complaire dans le malheur d'un ennemi, c'eſt un effet d'animoſité, de haine, de crainte ou de quelqu'autre paſſion intéreſſée : mais s'amuſer de la gêne & des tourmens d'une créature indifférente, étrangere ou naturelle, de la même eſpece ou d'une autre, amie, ou ennemie, connue ou inconnue; ſe repaître curieuſement les yeux de ſon ſang, & s'extaſier dans ſes agonies, cette ſatisfaction ne ſuppoſe aucun intérêt; auſſi ce penchant eſt-il monſtrueux, horrible & totalement dénaturé.

Une teinte affoiblie de cette affection, c'eſt la ſatisfaction maligne que l'on trouve dans l'embarras d'autrui; eſpece de méchanceté brouillonne & folâtre qui conſiſte à ſe plaire dans le déſordre; diſpoſition qu'on ſemble cultiver dans les enfans, & qu'en eux on appelle eſpiéglerie (1). Ceux qui connoîtront un peu la nature de cette paſſion, ne s'étonneront point de ſes ſuites fâcheuſes : ils ſeroient peut-être plus embarraſſés à expliquer par quel prodige un enfant exercé entre les mains des femmes, à ſe réjouir dans le déſordre & le trouble, perd ce goût dans un âge plus avancé, & ne s'occupe pas à ſemer la diſſention dans ſa famille, à engendrer des querelles entre ſes amis, & même

(1) *Hæ nugæ in ſeria ducent mala.* Horat.

à exciter des révoltes dans la ſociété. Mais heureuſement cette inclination manque de fondement dans la nature, comme nous l'avons remarqué.

La malice, la malignité ou la mauvaiſe volonté ſeront des paſſions dénaturées, ſi le deſir de malfaire qu'elles inſpirent, n'eſt excité ni par la colere, ni par la jalouſie, ni par aucun autre motif d'intérêt.

L'envie qui naît de la proſpérité d'une autre créature, dont les intérêts ne croiſent point les nôtres, eſt une paſſion de l'eſpece des précédentes.

Mettez au même nombre la miſanthropie; eſpece d'averſion qui a dominé dans quelques perſonnes : elle agit puiſſamment chez ceux en qui la mauvaiſe humeur eſt habituelle, & qui par une nature mauvaiſe, aidée d'une plus mauvaiſe éducation, ont contracté tant de ruſticité dans les manieres & de dureté dans les mœurs, que la vue d'un étranger les offenſe. Le genre-humain eſt à charge à ces atrabilaires : la haine eſt toujours leur premier mouvement. Cette maladie de tempérament eſt quelquefois épidémique : elle eſt ordinaire aux nations ſauvages, & c'eſt un des principaux caracteres de la barbarie. On peut la regarder comme le revers de cette affection généreuſe exercée & connue chez les anciens ſous le nom d'hoſpitalité; vertu qui n'étoit proprement qu'un amour général du genre-humain, qui ſe manifeſtoit dans l'affabilité pour les étrangers.

A ces paſſions, ajoutez toutes celles que les ſuperſtitions & des uſages barbares font éclore : les actions qu'elles preſcrivent ſont trop horribles, pour ne pas occaſionner le malheur de ceux qui les réverent.

Je nommerois ici les amours dénaturés, tant

dans l'eſpece humaine, que de celle-ci à une autre, avec la foule d'abominations qui les accompagnent; mais ſans ſouiller ces feuilles de cet infame détail, il eſt aiſé de juger de ces appétits par les principes que nous avons poſés.

Outres ces paſſions, qui n'ont aucun fondement dans les avantages particuliers de la créature, & qu'on peut nommer ſtrictement penchans dénaturés, il y en a quelques autres qui tendent à ſon intérêt, mais d'une façon ſi démeſurée, ſi injurieuſe au genre-humain, & ſi généralement déteſtée, que les précédentes ne paroiſſent guere plus monſtrueuſes.

Telle eſt cette ambitieuſe arrogance, cette fierté tyrannique qui en veut à toute liberté, & qui regarde toute proſpérité d'un œil chagrin & jaloux. Telle eſt cette (1) ſombre fureur qui s'immoleroit volontiers la nature entiere; cette noirceur qui ſe repaît de ſang & de cruautés raffinées; cette humeur fâcheuſe qui ne cherche qu'à s'exercer, & qui ſaiſit avec acharnement la moindre occaſion pour écraſer des objets quelquefois dignes de pitié.

Quant à l'ingratitude & à la trahiſon; ce ſont, à proprement parler, des vices purement négatifs: ils ne caractériſent aucun penchant: leur cauſe eſt indéterminée: ils dérivent de l'inconſiſtance

(1) On trouve dans la vie de Caligula des exemples preſque uniques de cette paſſion. Jaloux d'immortaliſer ſa mémoire, par de vaſtes calamités, il envioit à Auguſte le bonheur d'une Armée entiere maſſacrée ſous ſon regne, & à Tibere la chûte de l'amphithéatre ſous lequel cinquante mille ames périrent. S'étant aviſé, à la repréſentation de quelque piece de Théatre, d'applaudir mal-à-propos un Acteur que le peuple ſiffla: » Ah! ſi tous ces goſiers, s'écria-t-il, étoient ſous une tête!.. « Voilà ce qu'on pourroit appeller le ſublime de la cruauté.

& du déſordre des affections en général. Lorſque ces taches ſont ſenſibles dans un caractere; lorſque ces ulceres s'ouvrent ſans ſujet; quand la créature favoriſe, par de fréquentes rechûtes, les progrès de cette gangrene, on peut conjecturer, à ces ſymptomes, qu'elle eſt infectée de quelque levain dénaturé, tel que l'envie, la malignité, la vengeance & les autres.

On peut objecter que ces affections, toutes dénaturées qu'elles ſont, ne vont point ſans plaiſir; & qu'un plaiſir, quelqu'inhumain qu'il ſoit, eſt toujours un plaiſir, fût-il placé dans la vengeance, dans la malignité, & dans l'exercice même de la tyrannie. Cette difficulté ſeroit ſans réponſe, ſi, comme dans les joies cruelles & barbares, on ne pouvoit arriver au plaiſir qu'en paſſant par le tourment; mais aimer les hommes, les traiter avec humanité, exercer la complaiſance, la douceur, la bienveillance, & les autres affections ſociales, c'eſt jouir d'une ſatisfaction immédiate à l'action, & qui n'eſt payée d'aucune peine antérieure; ſatisfaction originelle & pure, qui n'eſt prévenue d'aucune amertume. Au contraire, l'animoſité, la haine, la malignité, ſont des tourmens réels dont la ſuſpenſion occaſionnée par l'accompliſſement du deſir, eſt comptée pour un plaiſir. Plus ce moment de relâche eſt doux, plus il ſuppoſe de rigueur dans l'état précédent. Plus les peines de corps ſont aiguës, plus le patient eſt ſenſible aux intervalles de repos: telle eſt la ceſſation momentanée des tourmens de l'eſprit, pour le ſcélérat qui ne peut connoître d'autres plaiſirs.

Les meilleurs caracteres, les hommes les plus doux ont des momens fâcheux: alors une bagatelle eſt capable de les irriter. Dans ces orages légers, l'inquiétude & la mauvaiſe humeur leur

ont cauſé des peines dont ils conviennent tous. Que ne ſouffrent donc point ces malheureux qui ne connoiſſent preſque pas d'autre état; ces furies, ces ames infernales au fond deſquelles le fiel, l'animoſité, la rage & la cruauté ne ceſſent de bouillonner? A quel excès d'impatience ne les portera point un accident imprévu? Que ne reſſentiront-ils pas d'un contre-tems qui ſurviendra, d'un affront qu'ils eſſuieront, & d'une foule d'antipathies cruelles que des offenſes journalieres ne ceſſeront de multiplier en eux? Faut-il s'étonner que dans cet état violent, ils trouvent une ſatisfaction ſouveraine à ralentir, par le ravage & les déſordres, les mouvemens furieux dont ils ſont déchirés?

Quant aux ſuites de cet état dénaturé relativement au bien de la créature, & aux circonſtances ordinaires de la vie, je laiſſe à penſer quelle figure doit faire entre les hommes un monſtre qui n'a plus rien de commun avec eux; quel goût pour la ſociété peut reſter à celui en qui toute affection ſociale eſt éteinte; quelle opinion concevra-t-il des diſpoſitions des autres pour lui, avec le ſentiment de ſes diſpoſitions réciproques pour eux.

Quelle tranquillité, quel repos y a-t-il pour un homme qui ne peut ſe cacher, je ne dis pas qu'il eſt indigne de l'amour & de l'affection du genre-humain, mais qu'il en mérite toute l'averſion? Dans quel effroi de Dieu & des hommes ne vivra-t-il pas? dans quelle mélancolie ne ſera-t il pas plongé? mélancolie incurable, par le défaut d'un ami dans la compagnie duquel il puiſſe s'étourdir, ſur le ſein duquel il puiſſe ſe repoſer: quelque part qu'il aille, de quelque côté qu'il ſe tourne, en quelqu'endroit qu'il jette les yeux; tout ce qui s'offre à lui, tout ce qu'il voit, tout ce qui l'environne, à ſes côtés, ſur ſa tête, ſous

ſes pieds, tout ſe préſente à lui ſous une forme effroyable & menaçante. Séparé de la chaîne des Etres, & ſeul contre la nature entiere, il ne peut qu'imaginer toutes les créatures réunies par une ligue générale, & prêtes à le traiter en ennemi commun.

Cet homme eſt donc en lui-même, comme dans un déſert affreux & ſauvage où ſa vue ne rencontre que des ruines. S'il eſt dur d'être banni de ſa patrie, exilé dans une terre étrangere, ou confiné dans une retraite; que ſera-ce donc que ce banniſſement intérieur, & que cet abandon de toute créature? que ne ſouffrira point celui qui porte dans ſon cœur la ſolitude la plus triſte, & qui trouve, au centre de la ſociété, le plus affreux déſert? Etre en guerre perpétuelle avec l'univers; vivre dans un divorce irréconciliable avec la nature: quelle condition!

D'où je conclus que la perte des affections naturelles & ſociales entraîne à ſa ſuite une affreuſe miſere, (1) & que les affections dénaturées ren-

(1) Je ne crois pas qu'on trouve jamais l'hiſtoire en contradiction avec cette concluſion de notre Philoſophie. Ouvrons les Annales de Tacite, ces faſtes de la méchanceté des hommes: parcourons les regnes de Tibere, de Claude, de Caligula, de Néron, & le deſtin rapide de tous leurs Courtiſans, & renonçons à nos principes, ſi dans la foule de ces Scélérats inſignes qui déchirerent les entrailles de leur patrie, & dont les fureurs ont enſanglanté toutes les pages, toutes les lignes de cette hiſtoire, nous rencontrons un heureux. Choiſiſſons entr'eux tous. Les délices de Caprée nous font-elles envier la condition de Tibere? Remontons à l'origine de ſa grandeur; ſuivons ſa fortune, conſidérons-le dans ſa retraite, appuyons ſur ſa fin; & tout bien examiné, demandons-nous, ſi nous voudrions être à préſent ce qu'il fut autrefois, le tyran de ſon pays, le meurtrier des ſiens, l'eſclave d'une troupe de proſtituées, & le protecteur d'une troupe d'eſclaves?... Point

dent ſouverainement malheureux. Ce qui me reſtoit à prouver.

de milieu : il faut ou accepter le ſort de ce Prince, s'il fut heureux, ou conclure, avec ſon hiſtorien, » qu'en ſondant » l'ame des tyrans, on y découvre des bleſſures incura- » bles, & que le corps n'eſt pas déchiré plus cruellement » dans la torture, que l'eſprit des méchans par les repro- » ches continuels du crime. *Si recludantur tyrannorum men-* » *tes, poſſe aſpici laniatus & ictus; quando ut corpora vulne-* » *ribus, ita jœvitiâ, libidine, malis conſultis animus dilacere-* » *tur* «. Ce n'eſt pas tout. Si l'on parcourt les différens ordres de méchans qui rempliſſent la diſtance morale de Seneque à Néron, on diſtinguera de plus la miſere actuelle dans une proportion conſtante avec la dépravation. Je m'attacherai ſeulement aux deux extrêmités. Néron fait périr Britannicus ſon frere, Agrippine ſa mere, ſa femme Octavie, ſa femme Poppée, Antonia ſa belle-ſœur, le Conſul Veſtinus, Rufus-Criſpinus ſon beau-fils, & ſes inſtituteurs Seneque & Burrhus; ajoutez à ces aſſaſſinats, une multitude d'autres crimes de toute eſpece; voilà ſa vie. Auſſi n'y rencontre-t-on pas un moment de bonheur; on le voit dans d'éternelles horreurs : ſes tranſes vont quelquefois juſqu'à l'aliénation d'eſprit; alors il apperçoit le Ténare entr'ouvert; il ſe croit pourſuivi des furies; il ne ſait où, ni comment échapper à leurs flambeaux vengeurs; & toutes ces fêtes monſtrueuſement ſomptueuſes, qu'il ordonne, ſont moins des amuſemens qu'il ſe procure, que des diſtractions qu'il cherche. Seneque chargé par état de braver la mort, en préſentant à ſon Pupile les remontrances de la vertu, le ſage Seneque, plus attentif à entaſſer des richeſſes qu'à remplir ce périlleux devoir, ſe contente de faire diverſion à la cruauté du tyran, en favoriſant ſa luxure : il ſouſcrit, par un honteux ſilence, à la mort de quelques braves citoyens qu'il auroit dû défendre : lui-même, préſageant ſa chûte prochaine par celle de ſes amis, moins intrépide, avec tout ſon ſtoïciſme, que l'Epicurien Pétrone, ennuyé d'échapper au poiſon, en vivant des fruits de ſon jardin & de l'eau d'un ruiſſeau, va miſérablement propoſer l'échange de ſes richeſſes pour une vie qu'il n'eût pas été fâché de conſerver, & qu'il ne peut racheter par elles; châtiment digne des ſoins avec leſquels ils les avoit accumulées. On trouvera que je traite ce Philoſophe un peu

CONCLUSION.

Nous avons donc établi dans cette partie ce que nous nous étions propoſé. Or, puiſqu'en ſuivant les idées reçues de dépravation & de vice, on ne peut être méchant & dépravé, que

Par l'abſence ou la foibleſſe des affections générales.

Par la violence des inclinations privées.

Ou par la préſence des affections dénaturées.

Si ces trois états ſont pernicieux à la créature, & contraires à ſa félicité préſente, être méchant & dépravé, c'eſt être malheureux.

Mais toute action vicieuſe occaſionne le malheur de la créature, proportionnellement à ſa malice; donc toute action vicieuſe eſt contraire à ſes vrais intérêts : il n'y a que du plus ou du moins.

D'ailleurs, en développant l'effet des affections ſuppoſées dans un degré conforme à la Nature & à la conſtitution de l'homme, nous avons calculé les biens & les avantages actuels de la Vertu; nous avons eſtimé, par voie d'addition & de ſouſtraction, toutes les circonſtances qui augmentent ou diminuent la ſomme de nos plaiſirs; & ſi rien ne s'eſt ſouſtrait par ſa nature, ou n'eſt échappé par inadvertence, à cette arithmétique morale, nous pouvons nous flatter d'avoir donné à cet eſſai toute l'évidence des choſes géométriques; car, qu'on pouſſe le ſcepticiſme ſi loin qu'on vou-

durement : mais il n'eſt pas poſſible, ſur le récit de Tacite, d'en penſer plus favorablement; & pour dire ma penſée en deux mots, ni lui ni Burrhus, ne ſont pas auſſi honnêtes-gens qu'on les fait. *Voyez* l'Hiſtorien.

dra (1); qu'on aille juſqu'à douter de l'exiſtence des Etres qui nous environnent ; on n'en viendra jamais juſqu'à balancer ſur ce qui ſe paſſe au dedans de ſoi-même. Nos affections & nos penchans nous ſont intimément connus : nous les ſentons : ils exiſtent, quels que ſoient les objets qui les exercent, imaginaires ou réels. La condition de ces Etres eſt indifférente à la vérité de nos concluſions. Leur certitude eſt même indépendante de notre état. Que je dorme ou que je veille, j'ai bien raiſonné; car qu'importe que ce qui me trouble, ſoient rêves fâcheux ou paſſions déſordonnées; en ſuis-je moins troublé ? Si, par haſard, la vie n'eſt qu'un ſonge, il ſera queſtion de le faire bon : & cela ſuppoſé, voilà l'économie

(1) » A quoi bon me preſcrire des regles de conduite, » dira peut-être un Pirrhonien, ſi je ne ſuis pas ſûr de la » *ſucceſſion de mon exiſtence* ? Peut-on me démontrer quelque » choſe pour l'avenir, ſans ſuppoſer que je continûe d'être » *moi* ? Or, c'eſt ce que je nie. *Moi* qui penſe à préſent, » eſt-ce *moi* qui penſoit, il y a quatre jours ? Le ſouvenir » eſt la ſeule preuve que j'en aie. Mais cent fois j'ai cru » me ſouvenir de ce que je n'avois jamais penſé : j'ai pris » pour fait conſtant ce que j'avois rêvé : que ſais-je encore ſi j'avois rêvé ? *Me l'a-t-on dit ? d'où cela me vient-il ? l'ai-je rêvé* ; ce ſont des diſcours que je tiens & que j'entends tous les jours : quelle certitude ai-je donc de mon » *identité* ? *je penſe, donc je ſuis.* Cela eſt vrai : *j'ai penſé, donc j'étois.* C'eſt ſuppoſer ce qui eſt en queſtion. *Vous étiez ſans doute, ſi vous avez penſé ;* mais quelle démonſtration avez-vous, *que vous ayez penſé* ? ... aucune, il » faut en convenir « : cependant on agit, on ſe pourvoit, comme ſi rien n'étoit plus vrai : le Pirrhonien même laiſſe ces ſubtilités à la porte de l'école, & ſuit le train commun. S'il perd au jeu, il paie comme ſi c'étoit lui qui eût perdu. Sans avoir plus de foi à ſes raiſonnemens que lui, je tiendrai donc pour aſſuré que *j'étois*, que *je ſuis*, & que *je continuerai d'être moi* ; & conſéquemment qu'il eſt poſſible de me démontrer *que je dois être* pour mon bonheur.

des paſſions qui devient néceſſaire ; nous voilà dans la même obligation d'être vertueux, pour rêver à notre aiſe ; & nos démonſtrations ſubſiſtent dans toute leur force.

Enfin, nous avons donné, ce me ſemble, toute la certitude poſſible à ce que nous avons avancé ſur la préférence des ſatisfactions de l'eſprit aux plaiſirs du corps ; & de ceux-ci, lorſqu'ils ſont accompagnés d'affections vertueuſes, & goûtés avec modération, à eux-mêmes, lorſqu'on s'y livre avec excès, & qu'ils ne ſont animés d'aucun ſentiment raiſonnable.

Ce que nous avons dit de la conſtitution de l'eſprit & de l'économie des affections qui forment le caractere, & décident du bonheur, ou du malheur de la créature, n'eſt pas moins évident. Nous avons déduit du rapport & de la connexion des parties, que dans cette eſpece d'architecture, affoiblir un côté, c'étoit les ébranler tous, & conduire l'édifice à ſa ruine. Nous avons démontré que les paſſions qui rendent l'homme vicieux étoient pour lui autant de tourmens ; que toute action mauvaiſe étoit ſujette aux remords ; que la deſtruction des affections ſociales, l'affoibliſſement des plaiſirs intellectuels, & la connoiſſance intérieure qu'on n'en mérite point, ſont des ſuites néceſſaires de la dépravation. D'où nous avons conclu que le méchant n'avoit, ni en réalité, ni en imagination, le bonheur d'être aimé des autres, ni celui de partager leurs plaiſirs, c'eſt-à-dire, que la ſource la plus féconde de nos joies étoit fermée pour lui.

Mais ſi telle eſt la condition du méchant ; ſi ſon état contraire à la Nature, eſt miſérable, horrible, accablant ; c'eſt donc pécher contre ſes vrais intérêts, & s'acheminer au malheur, que d'en-

freindre les principes de la morale. Au contraire, tempérer ſes affections, & s'exercer à la Vertu, c'eſt tendre à ſon bien privé, & travailler à ſon bonheur.

C'eſt ainſi que la Sageſſe éternelle qui gouverne cet Univers, a lié l'intérêt particulier de la créature au bien général de ſon ſyſtême; de ſorte qu'elle ne peut croiſer l'un, ſans s'écarter de l'autre, ni manquer à ſes ſemblables, ſans ſe nuire à elle-même. C'eſt en ce ſens qu'on peut dire de l'homme qu'il eſt ſon plus grand ennemi; puiſque ſon bonheur eſt en ſa main, & qu'il n'en peut être fruſtré qu'en perdant de vue celui de la Société & du Tout dont il eſt partie. La Vertu, la plus attrayante de toutes les beautés, la beauté par excellence, l'ornement & la baſe des affaires humaines, le ſoutien des communautés, le lien du commerce & des amitiés, la félicité des familles, l'honneur des contrées, la vertu ſans laquelle tout ce qu'il y a de doux, d'agréable, de grand, d'éclatant & de beau, tombe & s'évanouit: la Vertu, cette qualité avantageuſe à toute Société, & plus généralement officieuſe à tout le genre-humain, fait donc auſſi l'intérêt réel & le bonheur préſent de chaque créature en particulier.

L'homme ne peut donc être heureux que par la Vertu, & que malheureux ſans elle. La Vertu eſt donc le bien; le Vice eſt donc le mal de la Société & de chaque membre qui la compoſe.

FIN.

TRAITÉ
DU
BEAU.

TRAITÉ

DU

BEAU.

AVANT que d'entrer dans la recherche difficile de l'origine du beau, je remarquerai d'abord, avec tous les Auteurs qui en ont écrit, que par une ſorte de fatalité, les choſes dont on parle le plus parmi les hommes, ſont aſſez ordinairement celles qu'on connoît le moins; & que telle eſt, entre beaucoup d'autres, la nature du beau. Tout le monde raiſonne du beau : on l'admire dans les productions de la Nature : on l'exige dans les productions des arts : on accorde ou l'on refuſe cette qualité à tout moment ; cependant, ſi l'on demande aux hommes du goût le plus sûr & le plus exquis, quelle eſt ſon origine, ſa nature, ſa notion préciſe, ſa véritable idée, ſon exacte définition, ſi c'eſt quelque choſe d'abſolu ou de relatif; s'il y a un beau eſſentiel, éternel, immuable, regle & modele du beau ſubalterne, ou s'il en eſt de la beauté comme des modes ; on voit auſſitôt les ſentimens partagés ; & les uns avouent leur ignorance ; les autres ſe jettent dans le ſcepticiſ-

me. Comment ſe fait-il que preſque tous les hommes ſoient d'accord qu'il y a un beau ; qu'il y en ait tant d'entr'eux qui le ſentent vivement où il eſt, & que ſi peu ſachent ce que c'eſt ?

Pour parvenir, s'il eſt poſſible, à la ſolution de ces difficultés, nous commencerons par expoſer les différens ſentimens des Auteurs qui ont écrit le mieux ſur le beau : nous propoſerons enſuite nos idées ſur le même ſujet, & nous terminerons ce morceau par des obſervations générales ſur l'entendement humain, & ſes opérations relatives à la queſtion dont il s'agit.

Platon a écrit deux dialogues du beau, le *Phedre* & le *grand Hyppias* : dans celui-ci il enſeigne plutôt ce que le beau n'eſt pas, que ce qu'il eſt ; & dans l'autre, il parle moins du beau que de l'amour naturel qu'on a pour lui. Il ne s'agit dans le *grand Hyppias*, que de confondre la vanité d'un Sophiſte, & dans le *Phedre* que de paſſer quelques momens agréables avec un ami dans un lieu délicieux.

S. Auguſtin avoit compoſé un traité ſur le beau ; mais cet ouvrage eſt perdu, & il ne nous reſte de St. Auguſtin, ſur cet objet important, que quelques idées éparſes dans ſes écrits, par leſquelles on voit que ce rapport exact des parties d'un tout entr'elles, qui les conſtitue *un*, étoit, ſelon lui, le caractere diſtinctif de la beauté. Si je demande à un Architecte, dit ce grand homme, pourquoi ayant élevé une arcade à une des aîles de ſon bâtiment, il en fait autant à l'autre ; il me répondra ſans doute que *c'eſt afin que les membres de ſon architecture ſymmétriſent bien enſemble.* Mais pourquoi cette ſymmétrie vous paroît-elle néceſſaire ? *Par la raiſon qu'elle plaît.* Mais qui êtes-vous pour vous ériger en arbitre de ce qui doit plaire ou ne pas plaire

plaire aux hommes ? & d'où ſavez-vous que la ſymmétrie nous plaît ? *J'en ſuis sûr, parce que les choſes ainſi diſpoſées ont de la décence, de la juſteſſe, de la grace ; en un mot, parce que cela eſt beau.* Fort-bien : mais dites-moi, cela eſt-il beau parce qu'il plaît ? ou cela plaît-il parce qu'il eſt beau ? *Sans difficulté, cela plaît, parce qu'il eſt beau.* Je le crois comme vous : mais je vous demande encore, pourquoi cela eſt-il beau ? & ſi ma queſtion vous embarraſſe, parce qu'en effet les maîtres de votre art ne vont guere juſques-là, vous conviendrez, du moins, ſans peine que la ſimilitude, l'égalité, la convenance des parties de votre bâtiment, réduit tout à une eſpece d'unité qui concerne la raiſon. *C'eſt ce que je voulois dire.* Oui : mais prenez-y garde, il n'y a point de vraie unité dans les corps, puiſqu'ils ſont tous compoſés d'un nombre innombrable de parties, dont chacune eſt encore compoſée d'une infinité d'autres. Où la voyez-vous donc cette unité qui vous dirige dans la conſtruction de votre deſſein ; cette unité, que vous regardez dans votre art comme une loi inviolable ; cette unité, que votre édifice doit imiter pour être beau, mais que rien ſur la terre ne peut imiter parfaitement, puiſque rien ſur la terre ne peut être parfaitement *un* ? Or, delà que s'enſuit-il ? ne faut-il pas reconnoître qu'il y a au deſſus de nos eſprits une certaine unité originale, ſouveraine, éternelle, parfaite, qui eſt la regle eſſentielle du beau, & que vous cherchez dans la pratique de votre art ? D'où S. Auguſtin conclut, dans un autre ouvrage, que *c'eſt l'unité qui conſtitue, pour ainſi dire, la forme & l'eſſence du beau en tout genre. Omnis porrò pulchritudinis forma, unitas eſt.*

M. Wolf dit dans ſa *Pſychologie*, qu'il y a des

choſes qui nous plaiſent, d'autres qui nous déplaiſent, & que cette différence eſt ce qui conſtitue le *beau* & le *laid*; que ce qui nous plaît s'appelle beau, & que ce qui nous déplaît eſt laid.

Il ajoute que la beauté conſiſte dans la perfection; de maniere, que par la force de cette perfection, la choſe qui en eſt revêtue, eſt propre à produire en nous du plaiſir.

Il diſtingue enſuite deux ſortes de beautés, la vraie & l'apparente: la *vraie* eſt celle qui naît d'une perfection réelle; & l'*apparente*, celle qui naît d'une perfection apparente.

Il eſt évident que St. Auguſtin avoit été beaucoup plus loin dans la recherche du beau que le Philoſophe Leibnitien: celui-ci ſemble prétendre d'abord qu'une choſe eſt belle, parce qu'elle nous plaît, au lieu qu'elle ne nous plaît que parce qu'elle eſt belle, comme Platon & Saint Auguſtin l'ont très-bien remarqué. Il eſt vrai qu'il fait enſuite entrer la perfection dans l'idée de la beauté: mais qu'eſt-ce que la perfection? le parfait eſt-il plus clair & plus intelligible que le beau?

Tous ceux qui ſe piquant de ne pas parler ſimplement par coutume & ſans réflexion, dit M. Crouzas, voudront deſcendre dans eux-mêmes, & faire attention à ce qui s'y paſſe, à la maniere dont ils penſent, & à ce qu'ils ſentent lorſqu'ils s'écrient *cela eſt beau*, s'appercevront qu'ils expriment, par ce terme, un certain rapport d'un objet avec des ſentimens agréables ou avec des idées d'approbation, & tomberont d'accord que dire *cela eſt beau*, c'eſt dire j'apperçois quelque choſe que j'approuve ou qui me fait plaiſir.

On voit que cette définition de M. Crouzas

n'eſt point priſe de la nature du beau, mais de l'effet ſeulement qu'on éprouve à ſa préſence : elle a le même défaut que celle de M. Wolf. C'eſt ce que M. Crouzas a bien ſenti ; auſſi s'occupe-t-il enſuite à fixer les caracteres du beau : il en compte cinq, *la variété*, *l'unité*, *la régularité*, *l'ordre*, *la proportion*.

D'où il s'enſuit, ou que la définition de S. Auguſtin eſt incomplette, ou que celle de M. Crouzas eſt rebondante. Si l'idée d'*unité* ne renferme pas les idées de *variété*, de *régularité*, d'*ordre* & de *proportion*, & ſi ces qualités ſont eſſentielles au beau, S. Auguſtin n'a pas dû les omettre : ſi l'idée d'*unité* les renferme, M. Crouzas n'a pas dû les ajouter.

M. Crouzas ne définit point ce qu'il entend par *variété* : il ſemble entendre par *unité*, la relation de toutes les parties à un ſeul but ; il fait conſiſter la *régularité* dans la poſition ſemblable des parties entr'elles ; il déſigne, par *ordre*, une certaine dégradation de parties, qu'il faut obſerver dans le paſſage des unes aux autres ; & il définit la *proportion*, *l'unité aſſaiſonnée de variété, de régularité & d'ordre dans chaque partie*.

Je n'attaquerai point cette définition du beau par les choſes vagues qu'elle contient ; je me contenterai ſeulement d'obſerver ici qu'elle eſt particuliere, & qu'elle n'eſt applicable qu'à l'architecture, ou tout au plus à de grands touts dans les autres genres, à une piece d'éloquence, à un drame, &c. mais non pas à *un mot*, à *une penſée*, à *une portion d'objet*.

M. Hutcheſon, célebre Profeſſeur de Philoſophie morale dans l'Univerſité de Glascow, s'eſt fait un ſyſtême particulier : il ſe réduit à penſer

qu'il ne faut pas plus demander *qu'eſt-ce que le beau*, que demander *qu'eſt-ce que le viſible*. On entend, par *viſible*, ce qui eſt fait pour être apperçu par l'œil, & M. Hutcheſon entend par *beau*, ce qui eſt fait pour être ſaiſi par le ſens interne du *beau*. Son ſens interne du *beau* eſt une faculté, par laquelle nous diſtinguons les belles choſes, comme le ſens de la vue eſt une faculté par laquelle nous recevons la notion des couleurs & des figures. Cet Auteur & ſes ſectateurs mettent tout en œuvre pour démontrer la réalité & la néceſſité de ce *ſixieme ſens*; & voici comment ils s'y prennent.

1°. Notre ame, diſent-ils, eſt paſſive dans le plaiſir & dans le déplaiſir. Les objets ne nous affectent pas préciſément comme nous le ſouhaiterions; les uns font ſur notre ame une impreſſion néceſſaire de plaiſir; d'autres nous déplaiſent néceſſairement : tout le pouvoir de notre volonté ſe réduit à rechercher la premiere ſorte d'objet, & à fuir l'autre : c'eſt la conſtitution même de notre nature, quelquefois individuelle, qui nous rend les uns agréables, & les autres déſagréables.

2°. Il n'eſt peut-être aucun objet qui puiſſe affecter notre ame, ſans lui être plus ou moins une occaſion néceſſaire de plaiſir ou de déplaiſir. Une figure, un ouvrage d'architecture ou de peinture, une compoſition de muſique, une action, un ſentiment, un caractere, une expreſſion, un diſcours; toutes ces choſes nous plaiſent ou nous déplaiſent de quelque maniere. Nous ſentons que le plaiſir ou le déplaiſir s'excite néceſſairement par la contemplation de l'idée qui ſe préſente alors à notre eſprit avec toutes ſes circonſtances. Cette impreſſion ſe fait, quoiqu'il n'y ait rien dans quelques-unes de ces idées de ce qu'on appelle ordinaire;

ment *perceptions ſenſibles*; & dans celles qui viennent des ſens, le plaiſir ou le déplaiſir qui les accompagne naît de l'ordre ou du déſordre, de l'arrangement ou du défaut de ſymmétrie, de l'imitation ou de la bizarrerie qu'on remarque dans les objets, & non des idées ſimples de la couleur, du ſon & de l'étendue, conſidérées ſolitairement.

3°. Cela poſé, j'appelle, dit M. Hutcheſon, du nom de *ſens internes*, ces déterminations de l'ame à ſe plaire ou à ſe déplaire à certaines formes ou à certaines idées, quand elle les conſidere; & pour diſtinguer les *ſens internes* des facultés corporelles, connues ſous ce nom, j'appelle *ſens interne du beau*, la faculté qui diſcerne le *beau* dans la régularité, l'ordre & l'harmonie; & *ſens interne du bon*, celle qui approuve les affections, les actions, les caracteres des agens raiſonnables & vertueux.

4°. Comme les déterminations de l'ame à ſe plaire ou à ſe déplaire à certaines formes ou à certaines idées, quand elle les conſidere, s'obſervent dans tous les hommes, à moins qu'ils ne ſoient ſtupides; ſans rechercher encore ce que c'eſt que le beau, il eſt conſtant qu'il y a dans tous les hommes un *ſens naturel* & propre pour cet objet; qu'ils s'accordent à trouver de la beauté dans les figures, auſſi généralement qu'à éprouver de la douleur à l'approche d'un trop grand feu, ou du plaiſir à manger quand ils ſont preſſés par l'appétit, quoiqu'il y ait entr'eux une diverſité de goûts infinie.

5°. Auſſi-tôt que nous naiſſons, nos *ſens externes* commencent à s'exercer & à nous tranſmettre des perceptions des objets ſenſibles; & c'eſt-là, ſans doute, ce qui nous perſuade qu'ils ſont naturels. Mais les objets de ce que j'appelle des *ſens*

internes, ou les *ſens du beau & du bon*, ne ſe préſentent pas ſi-tôt à notre eſprit. Il ſe paſſe du tems avant que les enfans réfléchiſſent, ou du moins qu'ils donnent des indices de réflexion ſur les proportions, reſſemblances & ſymmétries, ſur les affections & les caracteres : ils ne connoiſſent qu'un peu tard les choſes qui excitent le goût ou la répugnance intérieure ; & c'eſt-là ce qui fait imaginer que ces facultés que j'appelle les *ſens internes du beau & du bon*, viennent uniquement de l'inſtruction & de l'éducation. Mais quelque notion qu'on ait de la *vertu* & de la *beauté*, un objet *vertueux* ou *bon* eſt une occaſion d'approbation & de plaiſir, auſſi naturellement que des mets ſont les objets de notre appétit. Et qu'importe que les premiers objets ſe ſoient préſentés tôt ou tard ? Si les ſens ne ſe développoient en nous que peu à peu, & les uns après les autres, en ſeroient-ils moins des ſens & des facultés ? Et ſerions-nous bien venus à prétendre qu'il n'y a vraiment, dans les objets viſibles, ni couleurs, ni figures, parce que nous aurions eu beſoin de tems & d'inſtruction pour les y appercevoir, & qu'il n'y auroit pas entre nous tous, deux perſonnes qui les y appercevroient de la même maniere ?

6°. On appelle *ſenſations*, les perceptions qui s'excitent dans notre ame à la préſence des objets extérieurs, & par l'impreſſion qu'ils font ſur nos organes. Et lorſque deux perceptions différent entiérement l'une de l'autre, & qu'elles n'ont de commun que le nom générique de *ſenſation*, les facultés par leſquelles nous recevons ces différentes perceptions, s'appellent des *ſens différens*. La vue & l'ouie, par exemple, déſignent des facultés différentes, dont l'une nous donne les idées de couleur, & l'autre les idées de ſon : mais quel-

que différence que les ſons aient entr'eux, & les couleurs entr'elles, on rapporte à un même ſens toutes les couleurs, & à un autre ſens tous les ſons; & il paroît que nos ſens ont chacun leur organe. Or, ſi vous appliquez l'obſervation précédente au *bon* & au *beau*, vous verrez qu'ils ſont exactement dans ce cas.

7°. Les défenſeurs du *ſens interne* entendent par *beau*, l'idée que certains objets excitent dans notre ame, & par le *ſens interne du beau*, la faculté que nous avons de recevoir cette idée; & ils obſervent que les animaux ont des facultés ſemblables à nos ſens extérieurs, & qu'ils les ont même quelquefois dans un degré ſupérieur à nous; mais qu'il n'y en a pas un qui donne un ſigne de ce qu'on entend ici par *ſens interne*. Un être, continuent-ils, peut donc avoir en entier, la même ſenſation extérieure que nous éprouvons, ſans obſerver entre les objets les reſſemblances & les rapports; il peut même diſcerner ces reſſemblances & ces rapports, ſans en reſſentir beaucoup de plaiſir; d'ailleurs, les idées ſeules de la figure & des formes, &c. ſont quelque choſe de diſtinct du plaiſir. Le plaiſir peut ſe trouver où les proportions ne ſont ni conſidérées ni connues; il peut manquer, malgré toute l'attention qu'on donne à l'ordre & aux proportions. Comment nommerons-nous donc cette faculté qui agit en nous ſans que nous ſachions bien pourquoi? *Sens interne.*

8°. Cette dénomination eſt fondée ſur le rapport de la faculté qu'elle déſigne avec les autres facultés. Ce rapport conſiſte principalement en ce que le plaiſir que le ſens interne nous fait éprouver, eſt différent de la connoiſſance des principes. La connoiſſance des principes peut l'accroî-

tre ou le diminuer ; mais cette connoiſſance n'eſt pas lui, ni ſa cauſe. Ce ſens a des plaiſirs néceſſaires ; car la *beauté* & la *laideur* d'un objet eſt toujours la même pour nous, quelque deſſein que nous puiſſions former d'en juger autrement. Un objet déſagréable, pour être utile, ne nous en paroît pas plus *beau* ; un bel objet, pour être nuiſible, ne nous en paroît pas plus *laid*. Propoſez-nous le monde entier, pour nous contraindre, par la récompenſe, à trouver belle la laideur, & laide la beauté ; ajoutez à ce prix les plus terribles menaces ; vous n'apporterez aucun changement à nos perceptions & au jugement du *ſens interne* : notre bouche louera ou blâmera à votre gré ; mais le ſens interne reſtera incorruptible.

9°. Il paroît delà, continuent les mêmes ſyſtématiques, que certains objets ſont immédiatement, & par eux-mêmes, les occaſions du plaiſir que donne la beauté ; que nous avons un ſens propre à le goûter ; que ce plaiſir eſt individuel, & qu'il n'a rien de commun avec l'intérêt. En effet, n'arrive-t-il pas, en cent occaſions, qu'on abandonne l'utile pour le beau ? cette généreuſe préférence ne ſe remarque-t-elle pas quelquefois dans les conditions les plus mépriſées ? Un honnête artiſan ſe livrera à la ſatisfaction de faire un chef-d'œuvre qui le ruine, plutôt qu'à l'avantage de faire un mauvais ouvrage qui l'enrichiroit.

10°. Si on ne joignoit pas à la conſidération de l'utile, quelque ſentiment particulier, quelqu'effet ſubtil d'une faculté différente de l'entendement & de la volonté, on n'eſtimeroit une maiſon que pour ſon utilité, un jardin que pour ſa fertilité, un habillement que pour ſa commodité. Or, cette eſtimation étroite des choſes n'exiſte pas même dans les enfans & dans les Sauvages.

Abandonnez la nature à elle-même, & le ſens interne exercera ſon empire : peut-être ſe trompera-t-il dans ſon objet ; mais la ſenſation de plaiſir n'en ſera pas moins réelle. Une philoſophie auſtere, ennemie du luxe, briſera les ſtatues, renverſera les obéliſques, transformera nos palais en cabanes, & nos jardins en forêts ; mais elle n'en ſentira pas moins la beauté réelle de ces objets ; le ſens interne ſe révoltera contr'elle, & elle ſera réduite à ſe faire un mérite de ſon courage.

C'eſt ainſi, dis-je, que Hutcheſon & ſes ſectateurs s'efforcent d'établir la néceſſité *du ſens interne du beau* ; mais ils ne parviennent qu'à démontrer qu'il y a quelque choſe d'obſcur & d'impénétrable dans le plaiſir que le beau nous cauſe ; que ce plaiſir ſemble indépendant de la connoiſſance des rapports & des perceptions ; que la vue de l'utile n'y entre pour rien, & qu'il fait des enthouſiaſtes, que ni les récompenſes ni les menaces ne peuvent ébranler.

Du reſte, ces Philoſophes diſtinguent dans les êtres corporels un *beau abſolu* & un *beau relatif*. Ils n'entendent point par un *beau abſolu*, une qualité tellement inhérente dans l'objet, qu'elle le rende beau par lui-même, ſans aucun rapport à l'ame qui le voit, & qui en juge. Le terme *beau*, ſemblable aux autres noms des idées ſenſibles, déſigne proprement, ſelon eux, la perception d'un eſprit ; comme le froid & le chaud, le doux & l'amer ſont des ſenſations de notre ame, quoique, ſans doute, il n'y ait rien qui reſſemble à ces ſenſations dans les objets qui les excitent, malgré la prévention populaire qui en juge autrement. On ne voit pas, diſent-ils, comment les objets pourroient être appellés beaux, s'il n'y avoit pas un eſprit doué du *ſens de beauté* pour leur rendre

hommage. Ainſi, par le *beau abſolu*, ils n'entendent que celui qu'on reconnoît en quelques objets, ſans les comparer à aucune choſe extérieure dont ces objets ſoient l'imitation & la peinture. Telle eſt, diſent-ils, la beauté que nous appercevons dans les ouvrages de la Nature, dans certaines formes artificielles, & dans les figures, les ſolides, les ſurfaces : & par *beau relatif*, ils entendent celui qu'on apperçoit dans des objets conſidérés communément comme des imitations & des images de quelques autres. Ainſi leur diviſion a plutôt ſon fondement dans les différentes ſources du plaiſir que le beau nous cauſe, que dans les objets ; car il eſt conſtant que le *beau abſolu* a, pour ainſi dire, *un beau relatif*, & *le beau relatif* un *beau abſolu*.

Du Beau abſolu, ſelon Hutcheſon & ſes ſectateurs.

Nous avons fait ſentir, diſent-ils, la néceſſité d'un *ſens propre*, qui nous avertit par le plaiſir de la préſence du beau; voyons maintenant quelles doivent être les qualités d'un objet pour émouvoir ce ſens. Il ne faut pas oublier, ajoutent-ils, qu'il ne s'agit ici de ces qualités que relativement à l'homme; car il y a certainement bien des objets qui font ſur lui l'impreſſion de beauté, & qui déplaiſent à d'autres animaux. Ceux-ci ayant des ſens & des organes autrement conformés que les nôtres, s'ils étoient juges du beau, en attacheroient des idées à des formes toutes différentes. L'ours peut trouver ſa caverne commode ; mais il ne la trouve ni belle ni laide ; peut-être s'il avoit le *ſens interne du beau*, la regarderoit-il comme une retraite délicieuſe. Remarquez, en paſſant, qu'un être bien malheureux, ce ſeroit celui qui

auroit le ſens interne du beau, & qui ne reconnoîtroit jamais le beau que dans les objets qui lui ſeroient nuiſibles : la Providence y a pourvu par rapport à nous ; & une choſe vraiment belle, eſt aſſez ordinairement une choſe bonne.

Pour découvrir l'occaſion générale des idées du beau parmi les hommes, les ſectateurs d'Hutcheſon examinent les êtres les plus ſimples, par exemple, les figures ; & ils trouvent qu'entre les figures, celles que nous nommons belles, offrent à nos ſens l'uniformité dans la variété. Ils aſſurent qu'un triangle équilatéral eſt moins beau qu'un quarré ; un pentagone moins beau qu'un exagone, & ainſi de ſuite, parce que les objets, également uniformes, ſont d'autant plus variés, qu'ils ont plus de côtés comparables. Il eſt vrai, diſent-ils, qu'en augmentant le nombre des côtés, on perd de vue les rapports qu'ils ont entr'eux & avec le rayon ; d'où il s'enſuit que la beauté de ces figures n'augmente pas toujours comme le nombre des côtés. Ils ſe font cette objection ; mais ils ne ſe ſoucient guere d'y répondre. Ils remarquent ſeulement que le défaut de paralléliſme dans les côtés des eptagones & des autres polygones impairs, en diminue la beauté : mais ils ſoutiennent toujours que, tout étant égal d'ailleurs, une figure réguliere à vingt côtés, ſurpaſſe en beauté celle qui n'en a que douze ; que celle-ci l'emporte ſur celle qui n'en a que huit, & cette derniere ſur le quarré. Ils font le même raiſonnement ſur les ſurfaces & ſur les ſolides. De tous les ſolides réguliers, celui qui a le plus grand nombre de ſurfaces eſt pour eux le plus beau, & ils penſent que la beauté de ces corps va toujours en décroiſſant, juſqu'à la pyramide réguliere.

Mais ſi entre les objets également uniformes,

les plus variés ſont les plus beaux ; ſelon eux, réciproquement entre les objets également variés, les plus beaux ſeront les plus uniformes : ainſi, le triangle équilatéral, ou même iſocele, eſt plus beau que le ſcalene ; le quarré plus beau que le rhombe, ou loſange. C'eſt le même raiſonnement pour les corps ſolides réguliers, & en général, pour tous ceux qui ont quelque uniformité, comme les cylindres, les priſmes, les obéliſques, &c. Et il faut convenir avec eux, que ces corps plaiſent certainement plus à la vue que des figures groſſieres où l'on n'apperçoit ni uniformité, ni ſymmétrie, ni unité.

Pour avoir des raiſons compoſées du rapport de l'uniformité & de la variété, ils comparent les cercles & les ſpheres avec les ellipſes & les ſphéroïdes peu excentriques ; & ils prétendent que la parfaite uniformité des uns eſt compenſée par la variété des autres, & que leur beauté eſt, à peu près, égale.

Le Beau, dans les ouvrages de la Nature, a le même fondement, ſelon eux. Soit que vous enviſagiez, diſent-ils, les formes des corps céleſtes, leurs révolutions, leurs aſpects ; ſoit que vous deſcendiez des cieux ſur la terre, & que vous conſidériez les plantes qui la couvrent, les couleurs dont les fleurs ſont peintes, la ſtructure des animaux, leurs eſpeces, leurs mouvemens, la proportion de leurs parties, le rapport de leur méchaniſme à leur bien-être ; ſoit que vous vous élanciez dans les airs, & que vous examiniez les oiſeaux & les météores, ou que vous vous plongiez dans les eaux, & que vous compariez entr'eux les poiſſons, vous rencontrerez par-tout l'uniformité dans la variété ; par-tout vous verrez ces qualités compenſées dans les êtres égale-

ment beaux, & la raiſon compoſée des deux, inégale dans les êtres de beauté inégale; en un mot, s'il eſt permis de parler encore la langue des Géometres, vous verrez dans les entrailles de la terre, au fond des mers, au haut de l'atmoſphere, dans la Nature entiere, & dans chacune de ſes parties, l'uniformité dans la variété, & la beauté toujours en raiſon compoſée de ces deux qualités.

Ils traitent enſuite de la beauté des Arts, dont on ne peut regarder les productions comme une véritable imitation, telle que l'Architecture, les Arts méchaniques, & l'harmonie naturelle; ils font tous leurs efforts pour les aſſujettir à leur loi de l'uniformité dans la variété; & ſi leur preuve péche, ce n'eſt pas par le défaut de l'énumération; ils deſcendent, depuis le Palais le plus magnifique, juſqu'au plus petit édifice, depuis l'ouvrage le plus précieux juſqu'aux bagatelles, montrant le caprice par-tout où manque l'uniformité, & l'inſipidité où manque la variété.

Mais il eſt une claſſe d'êtres fort différens des précédens, dont les ſectateurs d'Hutcheſon ſont fort embarraſſés; car on y reconnoît de la beauté, & cependant la regle de l'uniformité dans la variété ne leur eſt pas applicable; ce ſont les démonſtrations des vérités abſtraites & univerſelles. Si un théorême contient une infinité de vérités particulieres qui n'en ſont que le développement; ce théorême n'eſt proprement que le corollaire d'un axiome, d'où découle une infinité d'autres théorêmes; cependant on dit, voilà un *beau théorême*, & l'on ne dit pas, voilà un *bel axiome*.

Nous donnerons plus bas la ſolution de cette difficulté dans d'autres principes. Paſſons à l'examen du *beau relatif*, de ce beau qu'on apperçoit dans

un objet conſidéré comme l'imitation d'un original, ſelon ceux d'Hutcheſon & de ſes ſectateurs.

Cette partie de ſon ſyſtême n'a rien de particulier. Selon cet Auteur, & ſelon tout le monde, ce beau ne peut conſiſter que dans la conformité qui ſe trouve entre le modele & la copie.

D'où il s'enſuit que pour le *beau relatif*, il n'eſt pas néceſſaire qu'il y ait aucune beauté dans l'original. Les forêts, les montagnes, les précipices, le chaos, les rides de la vieilleſſe, la pâleur de la mort, les effets de la maladie, plaiſent en peinture; ils plaiſent auſſi en poéſie : ce qu'Ariſtote appelle un caractere moral, n'eſt point celui d'un homme vertueux; & ce qu'on entend par *fabula benè morata*, n'eſt autre choſe qu'un Poëme épique ou dramatique, où les actions, les ſentimens & les diſcours ſont d'accord avec les caracteres bons ou mauvais.

Cependant, on ne peut nier que la peinture d'un objet qui aura quelque *beauté abſolue*, ne plaiſe ordinairement davantage que celle d'un objet qui n'aura point ce beau. La ſeule exception qu'il y ait, peut-être, à cette regle, c'eſt le cas où la conformité de la peinture avec l'état du ſpectateur, gagnant tout ce qu'on ôte à la *beauté abſolue* du modele, la peinture en devient d'autant plus intéreſſante; cet intérêt qui naît de l'imperfection, eſt la raiſon pour laquelle on a voulu que le héros d'un Poëme épique ou héroïque ne fût point ſans défaut.

La plupart des autres beautés de la Poéſie & de l'Eloquence ſuivent la loi du *beau relatif*. La conformité avec le vrai rend les comparaiſons, les métaphores, les allégories belles, lors même qu'il n'y a aucune *beauté abſolue* dans les objets qu'elles repréſentent.

Hutcheſon inſiſte ici ſur le penchant que nous avons à la comparaiſon. Voici, ſelon lui, quelle en eſt l'origine. Les paſſions produiſent preſque toujours dans les animaux les mêmes mouvemens qu'en nous ; & les objets inanimés de la Nature ont ſouvent des poſitions qui reſſemblent aux attitudes du corps humain, dans certains états de l'ame ; il n'en a pas fallu davantage, ajoute l'Auteur que nous analyſons, pour rendre le lion ſymbole de la fureur, le tigre celui de la cruauté ; un chêne droit, & dont la cime orgueilleuſe s'éleve juſques dans la nue, l'emblême de l'audace ; les mouvemens d'une mer agitée, la peinture de l'agitation de la colere ; & la molleſſe de la tige d'un pavot, dont quelques gouttes de pluie ont fait pencher la tête, l'image d'un moribond.

Tel eſt le ſyſtême de Hutcheſon, qui paroîtra ſans doute plus ſingulier que vrai. Nous ne pouvons cependant trop recommander la lecture de ſon ouvrage, ſur-tout dans l'original ; on y trouvera un grand nombre d'obſervations délicates ſur la maniere d'atteindre la perfection dans la pratique des Beaux-Arts. Nous allons maintenant expoſer les idées du Pere André, Jéſuite. *Son Eſſai ſur le Beau* eſt le ſyſtême le plus ſuivi, le plus étendu, & le mieux lié que je connoiſſe. J'oſerois aſſurer qu'il eſt dans ſon genre ce que le traité des *Beaux-Arts, réduit à un ſeul principe*, eſt dans le ſien. Ce ſont deux bons ouvrages auxquels il n'a manqué qu'un chapitre pour être excellens ; & il en faut ſavoir d'autant plus mauvais gré à ces deux Auteurs de l'avoir omis. M. l'Abbé Batteux rappelle tous les principes des Beaux-Arts, à l'imitation de la belle Nature. Le Pere André diſtribue, avec beaucoup de ſagacité & de philo-

ſophie, le beau, en général, dans ſes différentes eſpeces; il les définit toutes avec préciſion: mais on ne trouve la définition du genre, celle du beau en général, dans aucun endroit de ſon livre, à moins qu'il ne le faſſe conſiſter dans l'unité, comme St. Auguſtin. Il parle ſans ceſſe d'ordre, de proportion, d'harmonie, &c. mais il ne dit pas un mot de l'origine de ces idées.

Le Pere André diſtingue les notions générales de l'eſprit pur, qui nous donnent les regles éternelles du beau; les jugemens naturels de l'ame, où le ſentiment ſe mêle avec les idées purement ſpirituelles, mais ſans les détruire; & les préjugés de l'éducation & de la coutume, qui ſemblent quelquefois les renverſer les uns & les autres. Il diſtribue ſon ouvrage en quatre chapitres. Le premier eſt du *beau viſible*; le ſecond, du *beau dans les mœurs*, le troiſieme, du *beau dans les ouvrages d'eſprit*; & le quatrieme, du *beau muſical*.

Il agite trois queſtions ſur chacun de ces objets; il prétend qu'on y découvre un *beau eſſentiel*, abſolu, indépendant de toute inſtitution, même divine; un *beau naturel* dépendant de l'inſtitution du créateur, mais indépendant de nos opinions & de nos goûts; un *beau artificiel*, & en quelque ſorte arbitraire, mais toujours avec quelque dépendance des loix éternelles.

Il fait conſiſter le *beau eſſentiel*, dans la régularité, l'ordre, la proportion, la ſymmétrie, obſervés dans les êtres de la Nature; le *beau artificiel*, dans la régularité, l'ordre, la ſymmétrie, les proportions obſervées dans nos productions méchaniques, nos parures, nos bâtimens, nos jardins. Il remarque que ce dernier beau eſt mêlé d'arbitraire & d'abſolu. En Architecture, par exemple, il apperçoit deux ſortes de regles; les unes

unes qui découlent de la notion indépendante de nous, du *beau original & eſſentiel*, & qui exigent indiſpenſablement la perpendicularité des colonnes, le paralléliſme des étages, la ſymmétrie des membres, le dégagement & l'élégance du deſſin, & l'unité dans le tout : les autres qui ſont fondées ſur des obſervations particulieres, que les maîtres ont faites en divers tems, & par leſquelles ils ont déterminé les proportions des parties dans les cinq ordres d'architecture : c'eſt en conſéquence de ces regles, que dans le Toſcan, la hauteur de la colonne contient ſept fois le diametre de ſa baſe, dans le Dorique huit fois, neuf dans l'Ionique, dix dans le Corinthien, & dans le Compoſite autant ; que les colonnes ont un renflement, depuis leur naiſſance juſqu'au tiers du fût ; que dans les deux autres tiers, elles diminuent peu à peu en fuyant le chapiteau ; que les entre-colonnemens ſont au plus de huit modules, & au moins de trois ; que la hauteur des portiques, des arcades, des portes & des fenêtres eſt double de leur largeur. Ces regles n'étant fondées que ſur des obſervations à l'œil, & ſur des exemples équivoques, ſont toujours un peu incertaines, & ne ſont pas tout-à-fait indiſpenſables. Auſſi voyons-nous quelquefois que les grands Architectes ſe mettent au deſſus d'elles, y ajoutent, en rabattent, & en imaginent de nouvelles, ſelon les circonſtances.

Voilà donc dans les productions des arts, un *beau eſſentiel*, un *beau de création humaine*, & un *beau de ſyſtême* : un *beau eſſentiel*, qui conſiſte dans l'ordre ; un *beau de création humaine*, qui conſiſte dans l'application libre & dépendante de l'artiſte, des loix de l'ordre, ou, pour parler plus clairement, dans le choix de tel ordre ; & un *beau de*

ſyſtême, qui naît des obſervations, & qui donne des variétés même entre les plus ſavans Artiſtes ; mais jamais au préjudice du *beau eſſentiel*, qui eſt une barriere qu'on ne doit jamais franchir : *Hic murus aheneus eſto.* S'il eſt arrivé aux grands maîtres quelquefois de ſe laiſſer emporter par leur génie au delà de cette barriere, c'eſt dans les occaſions rares où ils ont prévu que cet écart ajouteroit plus à la beauté qu'il ne lui ôteroit : mais ils n'en ont pas moins fait une faute qu'on peut leur reprocher.

Le *beau arbitraire* ſe ſous-diviſe, ſelon le même Auteur, en un *beau de génie*, un *beau de goût*, & un *beau de pur caprice* : un *beau de génie*, fondé ſur la connoiſſance du *beau eſſentiel*, qui donne les regles inviolables ; un *beau de goût*, fondé ſur la connoiſſance des ouvrages de la Nature & des productions des grands Maîtres, qui dirige dans l'application & l'emploi du *beau eſſentiel ;* un *beau de caprice*, qui n'étant fondé ſur rien, ne doit être admis nulle part.

Que devient le ſyſtême de Lucrece & des Pyrrhoniens, dans le ſyſtême du Pere André ? Que reſte-t-il d'abandonné à l'arbitraire ? preſque rien : auſſi, pour toute réponſe à l'objection de ceux qui prétendent que la beauté eſt d'éducation & de préjugé, il ſe contente de développer la ſource de leur erreur. Voici, dit-il, comment ils ont raiſonné : ils ont cherché dans les meilleurs ouvrages des exemples du *beau de caprice*, & ils n'ont pas eu de peine à y en rencontrer, & à démontrer que le beau qu'on y reconnoiſſoit étoit de caprice ; ils ont pris des exemples du *beau de goût*, & ils ont très-bien démontré qu'il y avoit auſſi de l'arbitraire dans ce beau ; & ſans aller plus loin, ni s'appercevoir que leur énumération étoit

incomplette, ils ont conclu que tout ce qu'on appelle beau, étoit arbitraire & de caprice; mais on conçoit aiſément que leur concluſion n'étoit juſte que par rapport à la troiſieme branche du *beau artificiel*, & que leur raiſonnement n'attaquoit ni les deux autres branches de ce beau, ni le *beau naturel*, ni le *beau eſſentiel*.

Le Pere André paſſe enſuite à l'application de ſes principes aux mœurs, aux ouvrages d'eſprit & à la Muſique; & il démontre qu'il y a dans ces trois objets du beau, un *beau eſſentiel*, abſolu, & indépendant de toute inſtitution, même divine, qui fait qu'une choſe eſt une; un *beau naturel*, dépendant de l'inſtitution du Créateur, mais indépendant de nous, mais ſans préjudice du *beau eſſentiel*.

Un *beau eſſentiel* dans les mœurs, dans les ouvrages d'eſprit, & dans la Muſique, fondé ſur l'ordonnance, la régularité, la proportion, la juſteſſe, la décence, l'accord, qui ſe remarquent dans une *belle action*, une *bonne piece*, un *beau concert*, & qui font que les productions morales, intellectuelles & harmoniques ſont *unes*.

Un *beau naturel*, qui n'eſt autre choſe dans les mœurs, que l'obſervation du *beau eſſentiel* dans notre conduite, relative à ce que nous ſommes entre les êtres de la Nature; dans les ouvrages d'eſprit, que l'imitation & la peinture fidelle des productions de la Nature en tous genres; dans l'harmonie, qu'une ſoumiſſion aux loix que la Nature a introduite dans les corps ſonores, leur réſonnance & la conformation de l'oreille.

Un *beau artificiel*, qui conſiſte, dans les mœurs, à ſe conformer aux uſages de la Nation, au génie de ſes concitoyens, à leurs loix; dans les ouvrages d'eſprit, à reſpecter les regles du diſcours, à

connoître la langue, & à ſuivre le goût dominant; dans la Muſique, à inſérer à propos la diſſonnance, & à conformer ſes productions aux mouvemens & aux intervalles reçus.

D'où il s'enſuit que, ſelon le Pere André, le beau eſſentiel & la vérité ne ſe montrent nulle part avec tant de profuſion que dans l'Univers; le *beau moral* que dans le Philoſophe chrétien; & le *beau intellectuel* que dans une tragédie accompagnée de muſique & de décorations.

L'Auteur qui nous a donné l'*Eſſai ſur le Mérite & la Vertu*, rejette toutes ces diſtinctions du beau, & prétend, avec beaucoup d'autres, qu'il n'y a qu'un beau, dont l'utile eſt le fondement: ainſi tout ce qui eſt ordonné de maniere à produire le plus parfaitement l'effet qu'on ſe propoſe, eſt ſuprêment beau. Si vous lui demandez qu'eſt-ce qu'un *bel homme*; il vous répondra que c'eſt celui dont les membres bien proportionnés conſpirent de la façon la plus avantageuſe à l'accompliſſement des fonctions animales de l'homme. *Voyez l'Eſſai ſur le Mérite & la Vertu*, pag. 139. L'homme, la femme, le cheval, & les autres animaux, continuera-t-il, occupent un rang dans la Nature: or, dans la Nature ce rang détermine les devoirs à remplir; les devoirs déterminent l'organiſation; & l'organiſation eſt plus ou moins parfaite, ou belle, ſelon le plus ou le moins de facilité que l'animal en reçoit pour vaquer à ſes fonctions. Mais cette facilité n'eſt pas arbitraire, ni par conſéquent, les formes qui la conſtituent, ni la beauté qui dépend de ces formes. Puis deſcendant de-là aux objets les plus communs, aux chaiſes, aux tables, aux portes, &c. il tâchera de vous prouver que la forme de ces objets ne nous plaît qu'à proportion de ce qu'elle convient mieux à l'uſage

auquel on les deſtine : & ſi nous changeons ſi ſouvent de mode, c'eſt-à-dire, ſi nous ſommes ſi peu conſtans dans le goût pour les formes que nous leur donnons, c'eſt, dira-t-il, que cette conformation la plus parfaite, relativement à l'uſage, eſt très-difficile à rencontrer; c'eſt qu'il y a là une eſpece de *maximum* qui échappe à toutes les fineſſes de la Géométrie naturelle & artificielle, & autour duquel nous tournons ſans ceſſe : nous nous appercevons à merveille, quand nous en approchons, & quand nous l'avons paſſé ; mais nous ne ſommes jamais ſûrs de l'avoir atteint. De-là cette révolution perpétuelle dans les formes : ou nous les abandonnons pour d'autres, ou nous diſputons ſans fin ſur celles que nous conſervons. D'ailleurs, ce point n'eſt pas par-tout au même endroit ; ce *maximum* a, dans mille occaſions, des limites plus étendues ou plus étroites : quelques exemples ſuffiront pour éclaircir ſa penſée. Tous les hommes, ajoutera-t-il, ne ſont pas capables de la même attention, n'ont pas la même force d'eſprit ; ils ſont tous plus ou moins patiens, plus ou moins inſtruits, &c. Que produira cette diverſité ? c'eſt qu'un ſpectale compoſé d'Académiciens, trouvera l'intrigue d'*Héraclius* admirable, & que le peuple la traitera d'embrouillée ; c'eſt que les uns reſtreindront l'étendue d'une comédie à trois Actes, & les autres prétendront qu'on peut l'étendre à ſept, & ainſi du reſte. Avec quelque vraiſemblance que ce ſyſtême ſoit expoſé, il ne m'eſt pas poſſible de l'admettre.

Je conviens, avec l'Auteur, qu'il ſe mêle dans tous nos jugemens un coup d'œil délicat ſur ce que nous ſommes, un retour imperceptible vers nous-mêmes, & qu'il y a mille occaſions où nous croyons n'être enchantés que par les belles for-

mes, & où elles ſont, en effet, la cauſe principale, mais non la ſeule, de notre admiration; je conviens que cette admiration n'eſt pas toujours auſſi pure que nous l'imaginons: mais comme il ne faut qu'un fait pour renverſer un ſyſtême, nous ſommes contraints d'abandonner celui de l'Auteur que nous venons de citer, quelque attachement que nous ayons eu jadis pour ſes idées; & voici nos raiſons.

Il n'eſt perſonne qui n'ait éprouvé que notre attention ſe porte principalement à la ſimilitude des parties, dans les choſes mêmes où cette ſimilitude ne contribue point à l'utilité: pourvu que les pieds d'une chaiſe ſoient égaux & ſolides, qu'importe qu'ils aient la même figure? ils peuvent différer en ce point, ſans être moins utiles. L'un pourra donc être droit, & l'autre en pied de biche; l'un courbe en dehors, & l'autre en dedans. Si l'on fait une porte en forme de biere, ſa forme paroîtra peut-être mieux aſſortie à la figure de l'homme qu'aucune des formes qu'on ſuit. De quelle utilité ſont en Architecture les imitations de la Nature & de ſes productions? A quelle fin placer une colonne & des guirlandes où il ne faudroit qu'un poteau de bois, ou qu'un maſſif de pierres? A quoi bon ces cariatides? Une colonne eſt-elle deſtinée à faire la fonction d'un homme, ou un homme a-t-il jamais été deſtiné à faire l'office d'une colonne dans l'angle d'un veſtibule? Pourquoi imite-t-on dans les entablemens des objets naturels? Qu'importe que ces imitations ſoient bien ou mal obſervées? Si l'utilité eſt le ſeul fondement de la beauté, les bas-reliefs, les cannelures, les vaſes, & en général tous les ornemens deviennent ridicules & ſuperflus.

Mais le goût de l'imitation ſe fait ſentir dans les choſes dont le but unique eſt de plaire; & nous admirons ſouvent des formes, ſans que la notion de l'utile nous y porte. Quand le propriétaire d'un cheval ne le trouveroit jamais beau que quand il compare la forme de cet animal au ſervice qu'il prétend en tirer; il n'en eſt pas de même du paſſant à qui il n'appartient pas. Enfin, on diſcerne tous les jours de la beauté dans des fleurs, des plantes, & mille ouvrages de la nature dont l'uſage nous eſt inconnu.

Je ſais qu'il n'y a aucune des difficultés que je viens de propoſer contre le ſyſtême que je combats, à laquelle on ne puiſſe répondre: mais je penſe que ces réponſes ſeroient plus ſubtiles que ſolides.

Il ſuit de ce qui précede, que Platon s'étant moins propoſé d'enſeigner la vérité à ſes diſciples, que de déſabuſer ſes concitoyens ſur le compte des Sophiſtes, nous offre dans ſes ouvrages, à chaque ligne, des exemples du beau, nous montre très-bien ce que ce n'eſt point, mais ne nous dit rien de ce que c'eſt.

Que ſaint Auguſtin a réduit toute beauté à l'unité ou au rapport exact des parties d'un tout entr'elles, & au rapport exact des parties d'une partie conſidérée comme tout, & ainſi à l'infini; ce qui me ſemble conſtituer plutôt l'eſſence du parfait que du beau.

Que Mr. Wolf a confondu le beau avec le plaiſir qu'il occaſionne, & avec la perfection; quoiqu'il y ait des êtres qui plaiſent ſans être beaux, d'autres qui ſont beaux ſans plaire; que tout être ſoit ſuſceptible de la derniere perfection, & qu'il y en ait qui ne ſont pas ſuſceptibles de la moindre beauté: tels ſont tous les objets de l'odora

& du goût, conſidérés relativement à ces ſens.

Que Mr. Crouzas, en chargeant ſa définition du beau, ne s'eſt pas apperçu que plus il multiplioit les caracteres du beau, plus il le particulariſoit; & que s'étant propoſé de traiter du beau en général, il a commencé par en donner une notion, qui n'eſt applicable qu'à quelques eſpeces de *beaux* particuliers.

Qu'Hutcheſon, qui s'eſt propoſé deux objets; le premier d'expliquer l'origine du plaiſir que nous éprouvons à la préſence du beau; & le ſecond, de rechercher les qualités que doit avoir un être pour occaſionner en nous ce plaiſir individuel, & par conſéquent nous paroître beau, a moins prouvé la *réalité de ſon ſixieme ſens*, que fait ſentir la difficulté de développer, ſans ce ſecours, la ſource du plaiſir que nous donne le beau; & que ſon princip: de *l'uniformité dans la variété* n'eſt pas général; qu'il en fait aux figures de la géométrie une application plus ſubtile que vraie, & que ce principe ne s'applique point du tout à une autre ſorte de beau, celui des démonſtrations des vérités abſtraites & univerſelles.

Que le ſyſtême propoſé dans l'*Eſſai ſur le Mérite & ſur la Vertu*, où l'on prend l'utile pour le ſeul & unique fondement du beau, eſt plus défectueux encore qu'aucun des précédens.

Enfin, que le pere André Jéſuite, ou l'Auteur de l'*Eſſai ſur le Beau*, eſt celui qui juſqu'à préſent a le mieux approfondi cette matiere, & en a le mieux connu l'étendue & la difficulté, en a poſé les principes les plus vrais & les plus ſolides, & mérite le plus d'être lu.

La ſeule choſe qu'on pût deſirer peut-être dans ſon ouvrage, c'étoit de développer l'origine des notions qui ſe trouvent en nous de rapport, d'or-

dre, de ſymmétrie ; car du ton ſublime dont il parle de ces notions, on ne ſait s'il les croit acquiſes & factices, ou s'il le croit innées ; mais il faut ajouter, en ſa faveur, que la maniere de ſon ouvrage, plus oratoire encore que philoſophique, l'éloignoit de cette diſcuſſion, dans laquelle nous allons entrer.

Nous naiſſons avec la faculté de ſentir & de penſer : le premier pas de la faculté de penſer, c'eſt d'examiner ſes perceptions, de les unir, de les comparer, de les combiner, d'appercevoir entr'elles des rapports de convenance & de diſconvenance, &c. Nous naiſſons avec des beſoins qui nous contraignent de recourir à différens expédiens, entre leſquels nous avons été ſouvent convaincus par l'effet que nous en attendions, & par celui qu'ils produiſoient, qu'il y en a de bons, de mauvais, de prompts, de courts, de complets, d'incomplets, &c. La plupart de ces expédiens étoient un outil, une machine, ou quelqu'autre invention de ce genre ; mais toute machine ſuppoſe combinaiſon, arrangement de parties tendantes à un même but, &c. Voilà donc nos beſoins, & l'exercice le plus immédiat de nos facultés, qui conſpirent, auſſi-tôt que nous naiſſons, à nous donner des idées d'ordre, d'arrangement, de ſymmétrie, de méchaniſme, de proportion, d'unité : toutes ces idées viennent des ſens, & ſont factices ; & nous avons paſſé de la notion d'une multitude d'êtres artificiels & naturels, arrangés, proportionnés, combinés, ſymmétriſés, à la notion poſitive & abſtraite d'ordre, d'arrangement, de proportion, de combinaiſon, de rapports, de ſymmétrie, & à la notion abſtraite & négative de diſproportion, de déſordre & de chaos.

Ces notions ſont expérimentales comme toutes les autres; elles nous ſont auſſi venues par les ſens; il n'y auroit point de Dieu, que nous ne les aurions pas moins : elles ont précédé de long-tems en nous celle de ſon exiſtence : elles ſont auſſi poſitives, auſſi diſtinctes, auſſi nettes, auſſi réelles, que celles de longueur, largeur, profondeur, quantité, nombre : comme elles ont leur origine dans nos beſoins & l'exercice de nos facultés, y eût-il ſur la ſurface de la terre quelque peuple dans la langue duquel ces idées n'auroient point de nom, elles n'en exiſteroient pas moins dans les eſprits d'une maniere plus ou moins étendue, plus ou moins développée, fondée ſur un plus ou moins grand nombre d'expériences, appliquée à un plus ou moins grand nombre d'êtres; car voilà toute la différence qu'il peut y avoir entre un peuple & un autre peuple, entre un homme & un autre homme chez le même peuple; & quelles que ſoient les expreſſions ſublimes dont on ſe ſerve pour déſigner les notions abſtraites d'ordre, de proportion, de rapports, d'harmonie; qu'on les appelle, ſi l'on veut, *éternelles*, *originales*, *ſouveraines*, *regles eſſentielles du beau*, elles ont paſſé par nos ſens pour arriver dans notre entendement, de même que les notions les plus viles; & ce ne ſont que des abſtractions de notre eſprit.

Mais à peine l'exercice de nos facultés intellectuelles, & la néceſſité de pourvoir à nos beſoins par des inventions, des machines, &c. eurent-ils ébauché dans notre entendement les notions d'ordre, de rapports, de proportion, de liaiſon, d'arrangement, de ſymmétrie, que nous nous trouvâmes environnés d'êtres où les mêmes notions étoient, pour ainſi dire, répétées à l'infini; nous ne pûmes faire un pas dans l'univers ſans que quel-

que production ne les réveillât; elles entrerent dans notre ame à tout inſtant & de tous côtés; tout ce qui ſe paſſoit en nous, tout ce qui exiſtoit hors de nous, tout ce qui ſubſiſtoit des ſiecles écoulés, tout ce que l'induſtrie, la réflexion, les découvertes de nos contemporains, produiſoient ſous nos yeux, continuoit de nous inculquer les notions d'ordre, de rapports, d'arrangement, de ſymmétrie, de convenance, de diſconvenance, &c. & il n'y a pas une notion, ſi ce n'eſt peut-être celle d'exiſtence, qui ait pu devenir auſſi familiere aux hommes que celle dont il s'agit.

S'il n'entre donc dans la notion du beau, ſoit *abſolu*, ſoit *relatif*, ſoit *général*, ſoit *particulier*, que les notions d'ordre, de rapports, de proportions, d'arrangement, de ſymmétrie, de convenance, de diſconvenance; ces notions ne découlant point d'une autre ſource que celles d'exiſtence, de nombre, de longueur, largeur, profondeur, & une infinité d'autres, ſur leſquelles on ne conteſte point, on peut, ce me ſemble, employer les premieres dans une définition du beau, ſans être accuſé de ſubſtituer un terme à la place d'un autre, & de tourner dans un cercle vicieux.

Beau eſt un terme que nous appliquons à une infinité d'êtres: mais quelque différence qu'il y ait entre ces êtres, il faut ou que nous faſſions une fauſſe application du terme beau, ou qu'il y ait dans tous ces êtres une qualité dont le terme beau ſoit le ſigne.

Cette qualité ne peut être du nombre de celles qui conſtituent leur différence ſpécifique; car ou il n'y auroit qu'un ſeul être beau, ou tout au plus qu'une ſeule belle eſpece d'êtres.

Mais entre les qualités communes à tous les êtres que nous appellons beaux, laquelle choiſi-

rons-nous pour la choſe dont le terme beau eſt le ſigne ? Laquelle ? Il eſt évident, ce me ſemble, que ce ne peut être que celle dont la préſence les rend tous beaux ; dont la fréquence ou la rareté, ſi elle eſt ſuſceptible de fréquence & de rareté, les rend plus ou moins beaux ; dont l'abſence les fait ceſſer d'être beaux ; qui ne peut changer de nature, ſans faire changer le beau d'eſpece, & dont la qualité contraire rendroit les plus beaux déſagréables & laids; celle, en un mot, par qui la beauté commence, augmente, varie à l'infini, décline, & diſparoît : or, il n'y a que la notion de *rapports* capable de ces effets.

J'appelle donc beau hors de moi, tout ce qui contient en ſoi de quoi réveiller dans mon entendement l'idée de rapports ; & *beau* par rapport à moi, tout ce qui réveille cette idée.

Quand je dis *tout*, j'en excepte pourtant les qualités relatives au goût & à l'odorat; quoique ces qualités puiſſent réveiller en nous l'idée des rapports, on n'appelle point *beaux* les objets en qui elles réſident, quand on ne les conſidere que relativement à ces qualités. On dit *un mets excellent*, *une odeur délicieuſe* ; mais non *un beau mets*, *une belle odeur*. Lors donc qu'on dit, *voilà un beau turbot*, *voilà une belle roſe*, on conſidere d'autres qualités dans la roſe & dans le turbot que celles qui ſont relatives aux ſens du goût & de l'odorat.

Quand je dis *tout ce qui contient en ſoi de quoi réveiller dans mon entendement l'idée de rapport*, ou *tout ce qui réveille cette idée*, c'eſt qu'il faut bien diſtinguer les formes qui ſont dans les objets, & la notion que j'en ai. Mon entendement ne met rien dans les choſes, & n'en ôte rien. Que je penſe ou ne penſe point à la façade du Louvre, toutes les parties qui la compoſent n'en ont pas moins

telle ou telle forme, & tel ou tel arrangement entr'elles : qu'il y eût des hommes, ou qu'il n'y en eût point, elle n'en ſeroit pas moins belle ; mais ſeulement pour des êtres poſſibles conſtitués de corps & d'eſprit comme nous ; car pour d'autres, elle ne pourroit n'être ni *belle* ni *laide*, ou même être *laide*. D'où il s'enſuit que, quoiqu'il n'y ait point de *beau abſolu*, il y a deux ſortes de *beau* par rapport à nous, un *beau réel*, & un *beau apperçu*.

Quand je dis, *tout ce qui réveille en nous l'idée de rapports*, je n'entends pas que pour appeller un être beau, il faille apprécier quelle eſt la ſorte de rapports qui y regne ; je n'exige pas que celui qui voit un morceau d'Architecture, ſoit en état d'aſſurer ce que l'Architecte même peut ignorer, que cette partie eſt à celle-là comme tel nombre eſt à tel nombre, ou que celui qui entend un concert, ſache plus quelquefois que ne ſait le Muſicien, que tel ſon eſt à tel ſon dans le rapport de 2 à 4, ou de 4 à 5. Il ſuffit qu'il apperçoive & ſente les membres de cette architecture, & que les ſons de cette piece de muſique ont des rapports, ſoit entr'eux, ſoit avec d'autres objets. C'eſt l'indétermination de ces rapports, la facilité de les ſaiſir, & le plaiſir qui accompagne leur perception, qui a fait imaginer que le beau étoit plutôt une affaire de ſentiment que de raiſon. J'oſe aſſurer que toutes les fois qu'un principe nous ſera connu dès la plus tendre enfance, & que nous en ferons par habitude une application facile & ſubite aux objets placés hors de nous, nous croirons en juger par ſentiment : mais nous ſerons contraints d'avouer notre erreur dans toutes les occaſions où la complication des rapports & la nouveauté de l'objet ſuſpendront l'application du principe ; alors le

plaiſir attendra, pour ſe faire ſentir, que l'entendement ait prononcé que l'objet eſt *beau*. D'ailleurs, le jugement, en pareil cas, eſt preſque toujours du *beau relatif*, & non du *beau réel*.

Ou l'on conſidere les rapports dans les mœurs, & l'on a le *beau moral*; ou on les conſidere dans les ouvrages de littérature, & on a le *beau littéraire*; ou on les conſidere dans les pieces de muſique, & l'on a le *beau muſical*; ou on les conſidere dans les ouvrages de la nature, & l'on a le *beau naturel*; ou on les conſidere dans les ouvrages méchaniques des hommes, & on a le *beau artificiel*; ou on les conſidere dans les repréſentations des ouvrages de l'art ou de la nature, & l'on a le *beau d'imitation*: dans quelqu'objet, & ſous quelqu'aſpect que vous conſidériez les rapports dans un même objet, le beau prendra différens noms.

Mais un même objet, quel qu'il ſoit, peut être conſidéré ſolitairement & en lui-même, ou relativement à d'autres. Quand je prononce d'une fleur qu'elle eſt belle, ou d'un poiſſon qu'il eſt beau, qu'entends-je? Si je conſidere cette fleur ou ce poiſſon ſolitairement, je n'entends pas autre choſe, ſinon que j'apperçois entre les parties dont il ſont compoſés, de l'ordre, de l'arrangement, de la ſymmétrie, des rapports (car tous ces mots ne déſignent que différentes manieres d'enviſager les rapports mêmes); en ce ſens toute fleur eſt belle, tout poiſſon eſt beau; mais de quel beau? de celui que j'appelle *beau réel*.

Si je conſidere la fleur & le poiſſon, relativement à d'autres fleurs & à d'autres poiſſons; quand je dis qu'ils ſont beaux, cela ſignifie qu'entre les êtres de leur genre, qu'entre les fleurs celle-ci, qu'entre les poiſſons celui-là, réveillent en moi le plus d'idées de rapports, & le plus de cer-

tains rapports ; car je ne tarderai pas à faire voir que tous les rapports n'étant pas de la même nature, ils contribuent plus ou moins les uns que les autres à la beauté. Mais je puis assurer que sous cette nouvelle façon de considérer les objets, il y a *beau* & *laid* ; mais quel *beau*, quel *laid* ? celui qu'on appelle relatif.

Si, au lieu de prendre une fleur ou un poisson, on généralise, & qu'on prenne une plante ou un animal ; si on particularise, & qu'on prenne une rose & un turbot, on en tirera toujours la distinction du *beau relatif* & du *beau réel*.

D'où l'on voit qu'il y a plusieurs *beaux relatifs*, & qu'une tulipe peut être belle ou laide entre les plantes, belle ou laide entre les productions de la nature.

Mais on conçoit qu'il faut avoir vu bien des roses & bien des turbots, pour prononcer que ceux-ci sont beaux ou laids entre les roses & les turbots ; bien des plantes & bien des poissons, pour prononcer que la rose & le turbot sont beaux ou laids entre les plantes & les poissons, & qu'il faut avoir une grande connoissance de la nature, pour prononcer qu'ils sont beaux ou laids entre les productions de la nature.

Qu'est-ce donc qu'on entend, quand on dit à un artiste, *imitez la belle nature* ? Ou l'on ne sait ce que l'on commande, ou on lui dit : » si vous avez à peindre une fleur, & qu'il vous soit d'ailleurs, indifférent laquelle peindre, prenez la plus belle d'entre les fleurs ; si vous avez à peindre une plante, & que votre sujet ne demande point que ce soit un chêne, ou un ormeau sec, rompu, brisé, ébranché, prenez la plus belle d'entre les plantes ; si vous avez à peindre un objet de la

nature, & qu'il vous ſoit indifférent lequel choiſir, prenez le plus beau.

D'où il s'enſuit, 1°. que le principe de l'imitation de la belle nature demande l'étude la plus profonde & la plus étendue de ſes productions en tout genre.

2°. Que quand on auroit la connoiſſance la plus parfaite de la nature, & des limites qu'elle s'eſt preſcrites dans la production de chaque être, il n'en ſeroit pas moins vrai que le nombre des occaſions où le plus beau pourroit être employé dans les arts d'imitation, ſeroit à celui où il faut préférer le moins beau, comme l'unité eſt à l'infini.

3°. Que quoiqu'il y ait en effet un *maximum* de beauté dans chaque ouvrage de la nature, conſidéré en lui-même; ou, pour me ſervir d'un exemple, que quoique la plus belle roſe qu'elle produiſe, n'ait jamais ni la hauteur, ni l'étendue d'un chêne; cependant, il n'y a ni beau ni laid dans ſes productions, conſidérées relativement à l'emploi qu'on en peut faire dans les arts d'imitation.

Selon la nature d'un être, ſelon qu'il excite en nous la perception d'un plus grand nombre de rapports & ſelon la nature des rapports qu'il excite, il eſt *joli*, *beau*, *plus beau*, *très-beau* ou *laid*; *bas*, *petit*, *grand*, *élevé*, *ſublime*, *outré*, *burleſque*, ou *plaiſant*; & ce ſeroit faire un très-grand ouvrage, que d'entrer dans tous ces détails: il nous ſuffit d'avoir montré les principes; nous abandonnons au Lecteur le ſoin des conſéquences & des applications. Mais nous pouvons lui aſſurer que, ſoit qu'il prenne ſes exemples dans la nature, ou qu'il les emprunte de la peinture, de la morale, de l'architecture, de la muſique, il trouvera toujours qu'il donne le nom de *beau réel* à tout ce qui contient en ſoi de quoi réveiller l'idée

l'idée de rapports ; & le nom de *beau* relatif à tout ce qui réveille les rapports convenables avec les choſes auxquelles il en faut faire la comparaiſon.

Je me contenterai d'en apporter un exemple, pris de la littérature. Tout le monde ſait le mot ſublime de la Tragédie des *Horaces*, *qu'il mourût*. Je demande à quelqu'un qui ne connoît point la piece de Corneille, & qui n'a aucune idée de la réponſe du vieil Horace, ce qu'il penſe de ce trait, *qu'il mourût*. Il eſt évident que celui que j'interroge ne ſachant ce que c'eſt que ce *qu'il mourût* ; ne pouvant deviner ſi c'eſt une phraſe complette ou un fragment, & appercevant à peine entre ces trois termes quelque rapport grammatical, me répondra que cela ne lui paroît ni beau, ni laid. Mais ſi je lui dis que c'eſt la réponſe d'un homme conſulté ſur ce qu'un autre doit faire dans un combat ; il commence à appercevoir dans le répondant une ſorte de courage, qui ne lui permet pas de croire qu'il ſoit toujours meilleur de vivre que de mourir, & le *qu'il mourût* commence à l'intéreſſer. Si j'ajoute qu'il s'agit dans ce combat de l'honneur de la patrie ; que le combattant eſt fils de celui qu'on interroge ; que c'eſt le ſeul qui lui reſte ; que le jeune-homme avoit à faire à trois ennemis, qui avoient déja ôté la vie à trois de ſes freres ; que le vieillard parle à ſa fille ; que c'eſt un Romain ; alors la réponſe *qu'il mourût*, qui n'étoit ni belle, ni laide, s'embellit à meſure que je développe ſes rapports avec les circonſtances, & finit par être ſublime.

Changez les circonſtances & les rapports, & faites paſſer le *qu'il mourût* du théatre françois ſur la ſcene italienne, & de la bouche du vieil Hora-

ce dans celle de Scapin, le *qu'il mourût* deviendra *burleſque*.

Changez encore les circonſtances, & ſuppoſez que Scapin ſoit au ſervice d'un maître dur, avare & bourru, & qu'ils ſoient attaqués ſur un grand chemin par trois ou quatre brigands. Scapin s'enfuit ; ſon maître ſe défend : mais preſſé par le nombre, il eſt obligé de s'enfuir auſſi ; & l'on vient apprendre à Scapin que ſon maître a échappé au danger. Comment, dira Scapin, trompé dans ſon attente ! il s'eſt donc enfui : ah ! le lâche ! *Mais*, lui répondra-t-on, *ſeul contre trois, que voulois-tu qu'il fît ? qu'il mourût*, répondra-t-il ; & ce *qu'il mourut* deviendra *plaiſant*. Il eſt donc conſtant que la beauté commence, s'accroît, varie, décline & diſparoît avec les rapports, ainſi que nous l'avons dit plus haut.

Mais qu'entendez-vous par un *rapport*, me demandera-t-on ? N'eſt-ce pas changer l'acception des termes, que de donner le nom de beau à ce qu'on n'a jamais regardé comme tel ? Il ſemble que dans notre langue l'idée de beau ſoit toujours jointe à celle de grandeur, & que ce ne ſoit pas définir le beau, que de placer ſa différence ſpécifique dans une qualité qui convient à une infinité d'êtres, qui n'ont ni grandeur ni ſublimité. M. Crouzas a péché ſans doute, lorſqu'il a chargé ſa définition du beau d'un ſi grand nombre de caracteres, qu'elle s'eſt trouvée reſtreinte à un très-petit nombre d'êtres : mais n'eſt-ce pas tomber dans le défaut contraire, que de la rendre ſi générale, qu'elle ſemble les embraſſer tous, ſans en excepter un amas de pierres informes, jettées au haſard ſur le bord d'une carriere ? Tous les objets, ajoutera-t-on, ſont ſuſceptibles de rapport entr'eux, entre leurs parties, & avec d'autres êtres ; il n'y en a

point qui ne puiſſent être arrangés, ordonnés, ſymmétrisés. La perfection eſt une qualité qui peut convenir à tous : mais il n'en eſt pas de même de la beauté, elle eſt d'un petit nombre d'objets.

Voilà, ce me ſemble, ſinon la ſeule, du moins la plus forte objection qu'on puiſſe me faire, & je vais tâcher d'y répondre.

Le rapport, en général, eſt une opération de l'entendement, qui conſidere, ſoit un être, ſoit une qualité, en tant que cet être ou cette qualité ſuppoſe l'exiſtence d'un autre être ou d'une autre qualité. Exemple : quand je dis que Pierre eſt un *bon pere*, je conſidere en lui une qualité qui ſuppoſe l'exiſtence d'une autre, celle de fils ; & ainſi des autres rapports, tels qu'ils puiſſent être. D'où il s'enſuit que, quoique le rapport ne ſoit que dans notre entendement, quant à la perception, il n'en a pas moins ſon fondement dans les choſes ; & je dirois qu'une choſe contient en elle des rapports réels, toutes les fois qu'elle ſera revêtue de qualités qu'un être conſtitué de corps & d'eſprit comme moi, ne pourroit conſidérer, ſans ſuppoſer l'exiſtence ou d'autres êtres, ou d'autres qualités, ſoit dans la choſe même, ſoit hors d'elle ; & je diſtribuerai les rapports en *réels* & en *apperçus*. Mais il y a une troiſieme ſorte de rapports ; ce ſont les rapports *intellectuels* ou *fictifs* ; ceux que l'entendement humain ſemble mettre dans les choſes. Un Statuaire jette l'œil ſur un bloc de marbre ; ſon imagination, plus prompte que ſon ciſeau, en enleve toutes les parties ſuperflues, & y diſcerne une figure : mais cette figure eſt proprement imaginaire & fictive ; il pourroit faire ſur une portion d'eſpace terminée par des lignes intellectuelles, ce qu'il vient d'exécuter d'imagination dans un bloc informe de marbre.

Un Philoſophe jette l'œil ſur un amas de pierres jettées au haſard ; il anéantit par la penſée toutes les parties de cet amas qui produiſent l'irrégularité, & il parvient à en faire ſortir un globe, un cube, une figure réguliere. Qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Que, quoique la main de l'Artiſte ne puiſſe tracer un deſſin que ſur des ſurfaces réſiſtantes, il en peut tranſporter l'image par la penſée ſur tout corps ; que dis-je, ſur tout corps ? dans l'eſpace & le vuide. L'image ou tranſportée par la penſée dans les airs, ou extraite par imagination des corps les plus informes, peut être belle ou laide ; mais non la toile idéale à laquelle on l'a attachée, ou le corps informe dont on l'a fait ſortir.

Quand je dis qu'un être eſt beau par les rapports qu'on y remarque, je ne parle point des rapports intellectuels ou fictifs que notre imagination y tranſporte, mais des rapports réels qui y ſont, & que notre entendement y remarque par le ſecours de nos ſens.

En revanche, je prétends que, quels que ſoient les rapports, ce ſont eux qui conſtitueront la beauté, non dans ce ſens étroit où le *joli* eſt l'oppoſé du beau, mais dans un ſens, j'oſe le dire, plus philoſophique & plus conforme à la notion du beau en général, & à la nature des langues & des choſes.

Si quelqu'un a la patience de raſſembler tous les êtres auxquels nous donnons le nom de beau, il s'appercevra bientôt que dans cette foule il y en a une infinité où l'on n'a nul égard à la petiteſſe ou à la grandeur : la petiteſſe & la grandeur ſont comptées pour rien toutes les fois que l'être eſt ſolitaire, ou qu'étant individu d'une eſpece nombreuſe, on les conſidere ſolitairement. Quand

on prononça de la premiere horloge ou de la premiere montre, qu'elle étoit belle, faiſoit-on attention à autre choſe qu'à ſon méchaniſme, ou au rapport de ſes parties entr'elles ? Quand on prononce aujourd'hui que la montre eſt belle, fait-on attention à autre choſe qu'à ſon uſage & à ſon méchaniſme ? Si donc la définition générale du beau doit convenir à tous les êtres auxquels on donne cette épithete, l'idée de grandeur en eſt exclue. Je me ſuis attaché à écarter de la notion du beau, la notion de grandeur; parce qu'il m'a ſemblé que c'étoit celle qu'on lui attachoit plus ordinairement. En mathématique, on entend par un *beau problême*, un problême difficile à réſoudre; par une *belle ſolution*, la ſolution ſimple & facile d'un problême difficile & compliqué. La notion de *grand*, de *ſublime*, d'élevé, n'a aucun lieu dans ces occaſions où on ne laiſſe pas d'employer le nom de beau. Qu'on parcoure de cette maniere tous les êtres qu'on nomme beaux; l'un exclura la grandeur; l'autre exclura l'utilité, un troiſieme, la ſymmétrie, quelques-uns même l'apparence, marquée d'ordre & de ſymmétrie; telle ſeroit la peinture d'un orage, d'une tempête, d'un chaos, & l'on ſera forcé de convenir que la ſeule qualité commune, ſelon laquelle ces êtres conviennent tous, eſt la notion de rapports.

Mais quand on demande que la notion générale de beau convienne à tous les êtres qu'on nomme tels, ne parle-t-on que de ſa langue, ou parle-t-on de toutes les langues ? Faut-il que cette définition convienne ſeulement aux êtres que nous appellons beaux en françois, ou à tous les êtres qu'on appelleroit beaux en hébreu, en ſyriaque, en arabe, en chaldéen, en grec, en latin, en anglois, en italien, & dans toutes les langues

qui ont exiſté, qui exiſtent, ou qui exiſteront ? Et pour prouver que la notion de rapports eſt la ſeule qui reſteroit après l'emploi d'une regle d'excluſion auſſi étendue, le Philoſophe ſera-t-il forcé de les apprendre toutes ? ne lui ſuffit-il pas d'avoir examiné que l'acception du terme beau varie dans toutes les langues ; qu'on le trouve appliqué là à une ſorte d'êtres, à laquelle il ne s'applique point ici ; mais qu'en quelque idiome qu'on en faſſe uſage, il ſuppoſe perception de rapports ? Les Anglois diſent *a fine flavour*, *a fine woman*, une belle femme, une belle odeur. Où en ſeroit un Philoſophe Anglois, ſi ayant à traiter du beau, il vouloit avoir égard à cette bizarrerie de ſa langue ? C'eſt le peuple qui a fait les langues ; c'eſt au Philoſophe à découvrir l'origine des choſes ; & il ſeroit aſſez ſurprenant que les principes de l'une ne ſe trouvaſſent pas en contradiction avec les uſages de l'autre. Mais le principe de la perception des rapports, appliqué à la nature du beau, n'a pas même ici ce déſavantage ; & il eſt ſi général, qu'il eſt difficile que quelque choſe lui échappe.

Chez tous les peuples, dans tous les lieux de la terre, & dans tous les tems, on a eu un nom pour la *couleur* en général, & d'autres noms pour les couleurs en particulier, & pour leurs nuances. Qu'auroit à faire un Philoſophe à qui l'on propoſeroit d'expliquer ce que c'eſt qu'une *belle couleur* ? ſinon d'indiquer l'origine de l'application du terme beau à une couleur en général, quelle qu'elle ſoit, & enſuite d'indiquer les cauſes qui ont pu faire préférer telle nuance à telle autre. De même, c'eſt la perception des rapports qui a donné lieu à l'invention du terme *beau* ; & ſelon que les rapports & l'eſprit de l'homme ont varié, on

a fait les noms *joli*, *beau*, *charmant*, *grand*, *ſublime*, *divin*, & une infinité d'autres, tant relatifs au phyſique qu'au moral. Voilà les nuances du beau ; mais j'étends cette penſée, & je dis :

Quand on exige que la notion générale de beau convienne à tous les êtres beaux, parle-t-on ſeulement de ceux qui portent cette épithete ici & aujourd'hui, ou de ceux qu'on a nommés beaux à la naiſſance du monde, qu'on appelloit beaux il y a cinq mille ans, à trois mille lieues, & qu'on appellera tels dans les ſiecles à venir ; de ceux que nous avons regardés comme tels dans l'enfance, dans l'âge mûr, & dans la vieilleſſe ; de ceux qui font l'admiration des peuples policés, & de ceux qui charment les ſauvages ? La vérité de cette définition ſera-t-elle locale, particuliere & momentanée ? ou s'étendra-t-elle à tous les êtres, à tous les tems, à tous les hommes & à tous les lieux ? Si l'on prend le dernier parti, on ſe rapprochera beaucoup de mon principe, & l'on ne trouvera guere d'autre moyen de concilier entr'eux les jugemens de l'enfant & de l'homme fait : de l'enfant, à qui il ne faut qu'un veſtige de ſymmétrie & d'imitation pour admirer & pour être récréé ; de l'homme fait, à qui il faut des palais & des ouvrages d'une certaine étendue pour être frappé : du ſauvage & de l'homme policé ; du ſauvage, qui eſt enchanté à la vue d'une pendeloque de verre, d'une bague de laiton, ou d'un braſſelet de clincaille ; & de l'homme policé, qui n'accorde ſon attention qu'aux ouvrages les plus parfaits : des premiers hommes, qui prodiguoient les noms de *beaux*, de *magnifiques*, &c. à des cabanes, des chaumieres & des granges ; & des hommes d'aujourd'hui, qui ont reſtreint ces dénominations aux derniers efforts de la capacité de l'homme.

Placez la beauté dans la perception des rapports, & vous aurez l'hiſtoire de ſes progrès, depuis la naiſſance du monde juſqu'aujourd'hui: choiſiſſez pour caractere différentiel du beau en général, telle autre qualité qu'il vous plaira, & votre notion ſe trouvera tout-à-coup concentrée dans un point de l'eſpace & du tems.

La perception des rapports eſt donc le fondement du beau; c'eſt donc la perception des rapports qu'on a déſignée dans les langues, ſous une infinité de noms differens, qui tous n'indiquent que différentes ſortes de *beau*.

Mais dans la nôtre, & dans preſque toutes les autres, le terme beau ſe prend ſouvent par oppoſition à *joli*; & ſous ce nouvel aſpect, il ſemble que la queſtion du beau ne ſoit plus qu'une affaire de grammaire, & qu'il ne s'agiſſe plus que de ſpécifier les idées qu'on attache à ce terme.

Après avoir tenté d'expoſer en quoi conſiſte l'origine du beau, il ne nous reſte plus qu'à rechercher celle des opinions différentes que les hommes ont de la beauté: cette recherche achevera de donner de la certitude à nos principes; car nous démontrerons que toutes ces différences réſultent de la diverſité des rapports apperçus ou introduits, tant dans les productions de la nature que dans celles des arts.

Le beau qui réſulte de la perception d'un ſeul rapport, eſt moindre ordinairement que celui qui réſulte de la perception de pluſieurs rapports. La vue d'un beau viſage, ou d'un beau tableau, affecte plus que celle d'une ſeule couleur; un ciel étoilé, qu'un rideau d'azur; un payſage, qu'une campagne ouverte; un édifice, qu'un terrein uni; une piece de muſique, qu'un ſon. Cependant, il ne faut pas multiplier le nombre des rap-

ports à l'infini ; & la beauté ne ſuit pas cette progreſſion : nous n'admettons de rapport dans les belles choſes que ce qu'un bon eſprit en peut ſaiſir nettement & facilement. Mais qu'eſt-ce qu'un bon eſprit ? où eſt ce point dans les ouvrages, en deçà duquel, faute de rapports, ils ſont trop unis, & au-delà duquel ils en ſont chargés par excès ? Premiere ſource de diverſité dans les jugemens. Ici commencent les conteſtations. Tous conviennent qu'il y a un beau, qu'il eſt le réſultat des rapports apperçus : mais ſelon qu'on a plus ou moins de connoiſſance, d'expérience, d'habitude de juger, de méditer, de voir, plus d'étendue naturelle dans l'eſprit ; on dit qu'un eſprit eſt pauvre ou riche, confus ou rempli, meſquin ou chargé.

Mais combien de compoſitions où l'artiſte eſt contraint d'employer plus de rapports que le grand nombre n'en peut ſaiſir, & où il n'y a guere que ceux de ſon art, c'eſt-à-dire, les hommes les moins diſpoſés à lui rendre juſtice, qui connoiſſent tout le mérite de ſes productions ? Que devient alors le beau ? Ou il eſt préſenté à une troupe d'ignorans qui ne ſont pas en état de le ſentir, ou il eſt ſenti par quelques envieux qui ſe taiſent ; c'eſt-là ſouvent tout l'effet d'un grand morceau de muſique. M. d'Alembert a dit, dans le diſcours préliminaire du *Dictionnaire Encyclopédique*, diſcours qui mérite bien d'être cité dans cet article, qu'après avoir fait un art d'apprendre la muſique, on en devroit bien faire un de l'écouter : & j'ajoute qu'après avoir fait un art de la poéſie & de la peinture, c'eſt en vain qu'on en a fait un de lire, & de voir ; & qu'il regnera toujours dans les jugemens de certains ouvrages une uniformité apparente, moins injurieuſe, à la vérité, pour l'ar-

tiſte, que le partage des ſentimens, mais toujours fort affligeante.

Entre les rapports, on en peut diſtinguer une infinité de ſortes : il y en a qui ſe fortifient, s'affoibliſſent & ſe temperent mutuellement. Quelle différence dans ce qu'on penſera de la beauté d'un objet, ſi on les ſaiſit tous, ou ſi l'on n'en ſaiſit qu'une partie ! Seconde ſource de diverſité dans les jugemens. Il y en a d'indéterminés & de déterminés : nous nous contenterons des premiers pour accorder le nom de beau, toutes les fois qu'il n'eſt pas de l'objet immédiat & unique de la ſcience ou de l'art de les déterminer. Mais ſi cette détermination eſt l'objet immédiat & unique d'une ſcience ou d'un art, nous exigeons non-ſeulement les rapports, mais encore leur valeur. Voilà la raiſon pour laquelle nous diſons un beau théorême, & que nous ne diſons pas un bel axiome; quoiqu'on ne puiſſe pas nier que l'axiome exprimant un rapport, n'ait auſſi ſa *beauté réelle*. Quand je dis, en mathématique, que le tout eſt plus grand que ſa partie, j'énonce aſſurément une infinité de propoſitions particulieres, ſur la quantité partagée ; mais je ne détermine rien ſur l'excès juſte du tout ſur ſes portions ; c'eſt preſque comme ſi je diſois : le cylindre eſt plus grand que la ſphere inſcrite ; & la ſphere plus grande que le cône inſcrit. Mais l'objet propre & immédiat des mathématiques eſt de déterminer de combien l'un de ces corps eſt plus grand ou plus petit que l'autre ; & celui qui démontrera qu'ils ſont toujours entr'eux comme les nombres 3, 2, 1, aura fait un théorême admirable. La beauté, qui conſiſte toujours dans les rapports, ſera dans cette occaſion, en raiſon compoſée du nombre des rapports, & de la difficulté qu'il y avoit à les appercevoir;

& le théorême qui énoncera que toute ligne qui tombe du ſommet d'un triangle iſocele ſur le milieu de ſa baſe, partage l'angle en deux angles égaux, ne ſera pas merveilleux; mais celui qui dira que les aſymptotes d'une courbe s'en approchent ſans ceſſe ſans jamais la rencontrer, & que les eſpaces formés par une portion de l'axe, une portion de la courbe, l'aſymptote, & le prolongement de l'ordonnée, ſont entr'eux comme tel nombre à tel nombre, ſera beau. Une circonſtance qui n'eſt pas indifférente à la beauté, dans cette occaſion, & dans beaucoup d'autres, c'eſt l'action combinée de la ſurpriſe & des rapports, qui a lieu toutes les fois que le théorême dont on a démontré la vérité, paſſoit auparavant pour une propoſition fauſſe.

Il y a des rapports que nous jugeons plus ou moins eſſentiels; tel eſt celui de la grandeur, relativement à l'homme, à la femme, & à l'enfant: nous diſons d'un enfant qu'il eſt beau, quoiqu'il ſoit petit; il faut abſolument qu'un bel homme ſoit grand; nous exigeons moins cette qualité dans une femme; & il eſt plus permis à une petite femme d'être belle, qu'à un petit homme d'être beau. Il me ſemble que nous conſidérons alors les êtres, non-ſeulement en eux-mêmes, mais encore relativement aux lieux qu'ils occupent dans la nature, dans le grand tout; & ſelon que ce grand tout eſt plus ou moins connu, l'échelle qu'on ſe forme de la grandeur des êtres eſt plus ou moins exacte: mais nous ne ſavons jamais bien quand elle eſt juſte. Troiſieme ſource de diverſité de goûts & de jugemens dans les arts d'imitation. Les grands maîtres ont mieux aimé que leur échelle fût un peu trop grande que trop petite; mais aucun d'eux n'a la même échelle, ni peut-être celle de la nature.

L'intérêt, les paſſions, l'ignorance, les préjugés, les uſages, les mœurs, les climats, les coutumes, les gouvernemens, les cultes, les événemens, empêchent les êtres qui nous environnent, ou les rendent capables de réveiller en nous pluſieurs idées, anéantiſſent en eux des rapports très-naturels, & y en établiſſent de capricieux & d'accidentels. Quatrieme ſource de diverſité dans les jugemens.

On rapporte tout à ſon art & à ſes connoiſſances : nous faiſons tous plus ou moins le rôle du critique d'Appelle ; & quoique nous ne connoiſſions que la chauſſure, nous jugeons auſſi de la jambe ; ou quoique nous ne connoiſſions que la jambe, nous deſcendrons auſſi à la chauſſure ; mais nous ne portons pas ſeulement ou cette témérité, ou cette oſtentation de détail dans le jugement des productions de l'art ; celles de la nature n'en ſont pas exemptes. Entre les tulipes d'un jardin, la plus belle pour un curieux ſera celle où il remarquera une étendue, des couleurs, une feuille, des variétés peu communes ; mais le Peintre, occupé d'effets de lumieres, de teintes, de clair-obſcur, de formes relatives à ſon art, négligera tous les caracteres que le fleuriſte admire, & prendra, pour modele, la fleur même, mépriſée par le curieux. Diverſité de talens & de connoiſſances ; cinquieme ſource de diverſité dans les jugemens.

L'ame a le pouvoir d'unir enſemble les idées qu'elle a reçues ſéparément, de comparer les objets par le moyen des idées qu'elle en a ; d'obſerver les rapports qu'elles ont entr'elles, d'étendre ou de reſſerrer ſes idées à ſon gré, de conſidérer ſéparément chacune des idées ſimples qui peuvent s'être trouvées réunies dans la ſenſation qu'elle en a reçue. Cette derniere opération de

l'ame s'appelle abſtraction. Les idées des ſubſtances corporelles ſont compoſées de diverſes idées ſimples, qui ont fait enſemble leurs impreſſions, lorſque les ſubſtances corporelles ſe ſont préſentées à nos ſens : ce n'eſt qu'en ſpécifiant en détail ces idées ſenſibles, qu'on peut définir les ſubſtances. Ces ſortes de définitions peuvent exciter une idée aſſez claire d'une ſubſtance dans un homme qui ne l'a jamais immédiatement apperçue, pourvu qu'il ait autrefois reçu ſéparément, par le moyen des ſens, toutes les idées ſimples qui entrent dans la compoſition de l'idée complexe de la ſubſtance définie : mais s'il lui manque la notion de quelqu'une des idées ſimples dont cette ſubſtance eſt compoſée, & s'il eſt privé du ſens néceſſaire pour les appercevoir, ou ſi ce ſens eſt dépravé ſans retour, il n'eſt aucune définition qui puiſſe exciter en lui l'idée dont il n'auroit pas eu précédemment une perception ſenſible. Sixieme ſource de diverſité dans les jugemens que les hommes porteront de la beauté d'une deſcription ; car combien entr'eux de notions fauſſes, combien de demi-notions du même objet !

Mais ils ne doivent pas s'accorder davantage ſur les êtres intellectuels : ils ſont tous repréſentés par des ſignes ; & il n'y a preſqu'aucun de ces ſignes qui ſoit aſſez exactement défini, pour que l'acception n'en ſoit pas plus étendue, ou plus reſſerrée dans un homme que dans un autre. La Logique & la Métaphyſique ſeroient bien voiſines de la perfection, ſi le Dictionnaire de la langue étoit bien fait : mais c'eſt encore un ouvrage à deſirer ; & comme les mots ſont les couleurs dont la Poéſie & l'Eloquence ſe ſervent, quelle conformité peut-on attendre dans les jugemens du tableau, tant qu'on ne ſaura ſeulement pas à quoi

s'en tenir ſur les couleurs & ſur les nuances ? Septieme ſource de diverſité dans les jugemens.

Quel que ſoit l'être dont nous jugeons, les goûts & les dégoûts excités par l'inſtruction, par l'éducation, par le préjugé, ou par un certain ordre factice dans nos idées, ſont tous fondés ſur l'opinion où nous ſommes que ces objets ont quelque perfection ou quelque défaut dans les qualités, pour la perception deſquelles nous avons des ſens ou des facultés convenables. Huitieme ſource de diverſité.

On peut aſſurer que les idées ſimples qu'un même objet excite en différentes perſonnes, ſont auſſi différentes que les goûts & les dégoûts qu'on leur remarque. C'eſt même une vérité de ſentiment ; & il n'eſt pas plus difficile que pluſieurs perſonnes different entr'elles dans un même inſtant, relativement aux idées ſimples, que le même homme ne differe de lui-même dans des inſtans différens. Nos ſens ſont dans un état de viciſſitude continuelle : un jour on n'a point d'yeux, un autre jour on entend mal ; & d'un jour à l'autre, on voit, on ſent, on entend diverſement. Neuvieme ſource de diverſité dans les jugemens des hommes d'un même âge, & d'un même homme en différens âges.

Il ſe joint par accident à l'objet le plus beau des idées déſagréables. Si l'on aime le vin d'Eſpagne, il ne faut qu'en prendre avec de l'émétique pour le déteſter. Il ne nous eſt pas libre d'éprouver ou non des nauſées à ſon aſpect : le vin d'Eſpagne eſt toujours bon ; mais notre condition n'eſt pas la même par rapport à lui. De même, ce veſtibule eſt toujours magnifique ; mais mon ami y a perdu la vie. Ce théatre n'a pas ceſſé d'être beau, depuis qu'on m'y a ſifflé : mais je ne peux plus le voir,

ſans que mes oreilles ne ſoient encore frappées du bruit des ſifflets. Je ne vois ſous ce veſtibule, que mon ami expirant ; je ne ſens plus ſa beauté. Dixieme ſource d'une diverſité dans les jugemens, occaſionnée par ce cortege d'idées accidentelles, qu'il ne nous eſt pas libre d'écarter de l'idée principale. *Poſt equitem ſedet atra cura.*

Lorſqu'il s'agit d'objets compoſés, & qui préſentent en même tems des formes naturelles & des formes artificielles, comme dans l'Architecture, les jardins, les ajuſtemens, &c. notre goût eſt fondé ſur une autre aſſociation d'idées, moitié raiſonnables, moitié capricieuſes : quelque foible analogie avec la démarche, le cri, la forme, la couleur d'un objet malfaiſant, l'opinion de notre pays, les conventions de nos compatriotes, &c. tout influe dans nos jugemens. Ces cauſes tendent-elles à nous faire regarder les couleurs éclatantes & vives, comme une marque de vanité ou de quelqu'autre mauvaiſe diſpoſition de cœur ou d'eſprit ; certaines formes ſont-elles en uſage parmi les payſans, ou des gens dont la profeſſion, les emplois, le caractere nous ſont odieux ou mépriſables ; ces idées acceſſoires reviendront malgré nous, avec celles de la couleur & de la forme ; & nous prononcerons contre cette couleur & ces formes, quoiqu'elles n'aient rien en elles-mêmes de déſagréable. Onzieme ſource de diverſité.

Quel ſera donc l'objet dans la nature ſur la beauté duquel les hommes ſeront parfaitement d'accord ? La ſtructure des végétaux ? Le méchaniſme des animaux ? Le monde ? Mais ceux qui ſont les plus frappés des rapports, de l'ordre, des ſymmétries, des liaiſons qui regnent entre les parties de ce grand tout, ignorant le but que le Créateur s'eſt propoſé en le formant, ne ſont-ils pas

entraînés à prononcer qu'il eſt parfaitement beau, par les idées qu'ils ont de la Divinité? Et ne regardent-ils pas cet ouvrage comme un chef-d'œuvre, principalement parce qu'il n'a manqué à l'Auteur ni la puiſſance ni la volonté pour le former tel? Mais combien d'occaſions où nous n'avons pas le même droit d'inférer la perfection de l'ouvrage, du nom ſeul de l'ouvrier, & où nous ne laiſſons pas que d'admirer? Ce tableau eſt de Raphaël, cela ſuffit. Douzieme ſource, ſinon de diverſité, du moins d'erreur dans les jugemens.

Les êtres purement imaginaires, tels que le Sphynx, la Syrene, le Faune, le Minotaure, l'homme idéal, &c. ſont ceux ſur la beauté deſquels on ſemble moins partagé, & cela n'eſt pas ſurprenant : ces êtres imaginaires ſont, à la vérité, formés d'après les rapports que nous voyons obſervés dans les êtres réels; mais le modele auquel ils doivent reſſembler, épars entre toutes les productions de la nature, eſt proprement par-tout & nulle part.

Quoi qu'il en ſoit, de toutes ces cauſes de diverſité dans nos jugemens, ce n'eſt point une raiſon de penſer que le beau réel, celui qui conſiſte dans la perception des rapports, ſoit une chimere; l'application de ce principe peut varier à l'infini, & ſes modifications accidentelles occaſionner des diſſertations & des guerres littéraires: mais le principe n'en eſt pas moins conſtant. Il n'y a peut-être pas deux hommes ſur la terre, qui apperçoivent exactement les mêmes rapports dans un même objet, & qui le jugent beau au même degré : mais s'il y en avoit un ſeul qui ne fût affecté des rapports dans aucun genre, ce ſeroit un ſtupide parfait; & s'il y étoit inſenſible ſeulement dans quelques genres, ce phénomene décéleroit en

en lui un défaut d'économie animale, & nous ſerions toujours éloignés du ſcepticiſme, par la condition générale du reſte de l'eſpece.

Le beau n'eſt pas toujours l'ouvrage d'une cauſe intelligente : le mouvement établit ſouvent, ſoit dans un être conſidéré ſolitairement, ſoit entre pluſieurs êtres comparés entr'eux, une multitude prodigieuſe de rapports ſurprenans. Les cabinets d'hiſtoire naturelle en offrent un grand nombre d'exemples. Les rapports ſont alors des réſultats de combinaiſons fortuites, du moins par rapport à nous. La nature imite, en ſe jouant dans cent occaſions, les productions de l'art; & l'on pourroit demander, je ne dis pas ſi ce Philoſophe qui fut jetté par une tempête ſur le bords d'une Iſle inconnue, avoit raiſon de s'écrier, à la vue de quelques figures de Géométrie : *Courage, mes amis, voici des pas d'hommes*; mais combien il faudroit remarquer de rapports dans un être, pour avoir une certitude complette qu'il eſt l'ouvrage d'un Artiſte; en quelle occaſion un ſeul défaut de ſymmétrie prouveroit plus que toute ſomme donnée de rapports; comment ſont entr'eux le tems de l'action de la cauſe fortuite, & les rapports obſervés dans les effets produits; & ſi, à l'exception des œuvres du Tout-Puiſſant, il y a des cas où le nombre des rapports ne puiſſe jamais être compenſé par celui des jets.

FIN.

DE
LA PHILOSOPHIE
DES
CHINOIS.

DE
LA PHILOSOPHIE
DES
CHINOIS.

CES peuples qui ſont, d'un conſentement unanime, ſupérieurs à toutes les nations de l'Aſie, par leur ancienneté, leur eſprit, leur progrès dans les Arts, leur ſageſſe, leur politique, leur goût pour la Philoſophie, le diſputent même, dans tous ces points, au jugement de quelques Auteurs, aux contrées de l'Europe les plus éclairées.

Si l'on en croit ces Auteurs, les Chinois ont eu des Sages dès les premiers âges du monde. Ils avoient des Cités érudites; des Philoſophes leur avoient preſcrit des plans ſublimes de Philoſophie morale, dans un tems où la terre n'étoit pas encore bien eſſuyée des eaux du déluge : témoin Iſaac Voſſius, Spizelius, & cette multitude innombrable de Miſſionnaires de la Compagnie de Jeſus, que le deſir d'étendre les lumieres de notre ſainte religion, a fait paſſer dans ces grandes & riches contrées.

Il eſt vrai que Budée, Thomaſius, Gundling,

Heumann, & d'autres Ecrivains dont les lumieres ſont de quelque poids, ne nous peignent pas les Chinois en beau; que les autres Miſſionnaires ne ſont pas d'accord ſur la grande ſageſſe de ces peuples, avec les Miſſionnaires de la Compagnie de Jeſus, & que ces derniers ne les ont pas même regardés tous d'un œil également favorable.

Au milieu de tant de témoignages oppoſés, il ſembleroit que le ſeul moyen qu'on eût de découvrir la vérité, ce ſeroit de juger du mérite des Chinois, par celui de leurs productions les plus vantées. Nous en avons pluſieurs collections; mais malheureuſement on eſt peu d'accord ſur l'authenticité des livres qui compoſent ces collections; on diſpute ſur l'exactitude des traductions qu'on en a faites, & l'on ne rencontre que des ténebres encore fort épaiſſes, du côté même d'où l'on étoit en droit d'attendre quelques traits de lumiere.

La Collection publiée à Paris, en 1687, par les PP. Intorcetta, Hendrick, Rougemont & Couplet, nous préſente d'abord le *ta-hio* ou le *ſcientia magna*, ouvrage de Confucius, publié par Cemçu, un de ſes diſciples. Le Philoſophe Chinois s'y eſt propoſé d'inſtruire les maîtres de la terre dans l'art de bien gouverner, qu'il renferme dans celui de connoître & d'acquérir les qualités néceſſaires à un Souverain, de ſe commander à ſoi-même, de ſavoir former ſon conſeil & ſa cour, & d'élever ſa famille.

Le ſecond ouvrage de la collection, intitulé: *chum-yum*, ou *de medio ſempiterno*, ou *de mediocritate in rebus omnibus tenenda*, n'a rien de ſi fort ſur cet objet qu'on ne pût aiſément renfermer dans quelques maximes de Séneque.

Le troiſieme eſt un recueil de dialogues & d'a-

pophtegmes ſur les vices, les vertus, les devoirs, & la bonne conduite : il eſt intitulé *lun-yu*. On trouvera à la fin de cet article, les plus frappans de ces apophtegmes, ſur leſquels on pourra apprécier ce troiſieme ouvrage de Confucius.

Les ſavans Editeurs avoient promis les écrits de Mencius, Philoſophe Chinois ; & François Noël, Miſſionnaire de la même compagnie, a ſatisfait, en 1711, à cette promeſſe, en publiant ſix livres claſſiques Chinois, entre leſquels on trouve quelques morceaux de Mencius. Nous n'entrerons point dans les différentes Conteſtations que cette collection & la précédente ont excitées entre les érudits. Si quelques faits haſardés par les Editeurs de ces collections, & démontrés faux par de ſavans Européens, tel, par exemple, que celui des tables aſtronomiques données pour authentiquement Chinoiſes, & convaincues d'une correction faite ſur celles de Ticho, ſont capables de jetter des ſoupçons dans les eſprits ſans partialité ; les moins impartiaux ne peuvent non plus ſe cacher que les adverſaires de ces pénibles collections ont mis bien de l'humeur & de la paſſion dans leur critique.

La chronologie Chinoiſe ne peut être incertaine, ſans que la premiere origine de la Philoſophie chez les Chinois ne le ſoit auſſi. Fohi eſt le fondateur de l'Empire de la Chine, & paſſe pour ſon premier Philoſophe. Il regna l'an 2954 avant la naiſſance de Jéſus-Chriſt. Le cycle Chinois commence l'an 2647 avant Jeſus-Chriſt, la huitieme année du regne de Hoangti. Hoangti eut pour prédéceſſeurs Fohi & Xinang. Celui-ci regna 110 ans, celui-là 140 ; mais en ſuivant le ſyſtême du P. Petau, la naiſſance de Jeſus-Chriſt tombe dans l'an du monde 3889, & le déluge l'an du monde 1656 :

d'où il s'enſuit que Fohi a regné quelques ſiecles avant le déluge; & qu'il faut ou abandonner la chronologie des livres ſacrés, ou celle des Chinois. Je ne crois pas qu'il y ait à choiſir ni pour un Chrétien, ni pour un Européen ſenſé, qui liſant dans l'hiſtoire de Fohi, que ſa mere en devint enceinte par l'arc-en-ciel, & une infinité de contes de cette force, ne peut guere regarder ſon regne comme une époque certaine, malgré le témoignage unanime d'une nation.

En quelque tems que Fohi ait regné, il paroît avoir fait dans la Chine plutôt le rôle d'un Hermès ou d'un Orphée, que celui d'un grand Philoſophe ou d'un ſavant Théologien. On raconte de lui qu'il inventa l'alphabet & deux inſtrumens de muſique, l'un à vingt-ſept cordes, & l'autre à trente-ſix. On a prétendu que le livre *ye-kim* qu'on lui attribue, contenoit les ſecrets les plus profonds; & que les peuples qu'il avoit raſſemblés & civiliſés, avoient appris de lui qu'il exiſtoit un Dieu, & la maniere dont il vouloit être adoré.

Ce *ye-kim* eſt le troiſieme de l'*u-kim* ou du recueil des livres les plus anciens de la Chine. C'eſt un compoſé de lignes entieres & de lignes ponctuées, dont la combinaiſon donne ſoixante-quatre figures différentes. Les Chinois ont regardé ces figures comme une hiſtoire emblématique de la nature, des cauſes de ſes phénomenes, des ſecrets de la divination, & de je ne ſais combien d'autres belles connoiſſances, juſqu'à ce que Leibnitz ait déchiffré l'énigme, & montré à toute cette Chine ſi pénétrante, que les deux lignes de Fohi n'étoient autre choſe que les élémens de l'arithmétique binaire. Il n'en faut pas pour cela mépriſer davantage les Chinois; une nation très-éclairée a pu, ſans ſuccès & ſans déshonneur, chercher pen-

dant des ſiecles entiers, ce qu'il étoit réſervé à Leibnitz de découvrir.

L'Empereur Fohi tranſmit à ſes ſucceſſieurs ſa maniere de philoſopher. Ils s'attacherent tous à perfectionner ce qu'il paſſe pour avoir commencé, la ſcience de civiliſer les peuples, d'adoucir leurs mœurs, & de les accoutumer aux chaînes utiles de la ſociété. *Xin-num* fit un pas de plus. On reçut de lui des préceptes d'agriculture, quelques connoiſſances des plantes, les premiers eſſais de la médecine. Il eſt très-incertain ſi les Chinois étoient alors idolâtres, athées ou déiſtes. Ceux qui prétendent démontrer qu'ils admettoient l'exiſtence d'un Dieu tel que nous l'adorons, par le ſacrifice que fit Chingtang dans un tems de famine, n'y regardent pas d'aſſez près.

La Philoſophie des Souverains de la Chine paroît avoir été long-tems toute politique & morale, à en juger par le recueil des plus belles maximes des Rois *Yao*, *Xum*, & *Yu* : ce recueil eſt intitulé *u-kim*; il ne contient pas ſeulement ces maximes; elles ne forment que la matiere du premier livre, qui s'appelle *xu-kim*. Le ſecond livre, ou le *xy-kim*, eſt une collection de poëmes & d'odes morales. Le troiſieme eſt l'ouvrage linéaire de Fohi, dont nous avons parlé. Le quatrieme, ou le *chum-cieu*, ou le printems & l'automne, eſt un abrégé hiſtorique de la vie de pluſieurs Princes, où leurs vices ne ſont pas déguiſés. Le cinquieme, ou le *li-ki*, eſt une eſpece de rituel où l'on a joint à l'explication de ce qui doit être obſervé dans les cérémonies profanes & ſacrées, les devoirs des hommes en tout état, au tems des trois familles Impériales *Hia*, *Xam* & *Cheu*. Confucius ſe vantoit d'avoir puiſé ce qu'il connoiſſoit de plus ſage dans les écrits des anciens Rois, *Yao* & *Xun*.

L'*u-kim* eſt à la Chine le monument littéraire le plus ſaint, le plus ſacré, le plus authentique, le plus reſpecté. Cela ne l'a pas mis à l'abri des commentaires; les hommes, dans aucun tems, chez aucune nation, n'ont rien laiſſé d'intact. Le commentaire de l'*u-kim* a formé la collection *ſu-xu*. Le *ſu-xu* eſt très-eſtimé des Chinois : il contient le *ſcientia magna*, le *medium ſempiternum*, les *ratiocinantium ſermones*, & l'ouvrage de Mencius, *de naturâ*, *moribus*, *ritibus* & *officiis*.

On peut regarder la durée des regnes des Rois Philoſophes, comme le premier âge de la Philoſophie Chinoiſe. La durée du ſecond âge où nous allons entrer, commence à Rooſi ou *Li-lao-kiun*, & finit à la mort de Mencius. La Chine eut pluſieurs Philoſophes particuliers long-tems avant Confucius. On fait ſur-tout mention de Rooſi ou *Li-lao-kiun*, ou *Lao-tan* : il naquit 346 ans après Xekia, ou 504 ans avant Jeſus-Chriſt, à Sokoki, dans la Province de Soo. Sa mere le porta quatre-vingt-un ans dans ſon ſein; il paſſa pour avoir reçu l'ame de Sancti-Kaſte, un des plus célebres diſciples de Xekia, & pour être profondément verſé dans la connoiſſance des Dieux, des eſprits, de l'immortalité des ames, &c. Juſqu'alors la Philoſophie avoit été morale. Voici maintenant de la métaphyſique, & à ſa ſuite, des ſectes, des haines & des troubles.

Confucius ne paroît pas avoir cultivé beaucoup cette eſpece de Philoſophie; il faiſoit trop de cas de celles des premiers Souverains de la Chine. Il naquit 451 ans avant Jéſus-Chriſt, dans le village de *Ceu-ye*, au Royaume de *Xantung*. Sa famille étoit illuſtre : ſa naiſſance fut miraculeuſe, comme on penſe bien. On entendit une muſique céleſte autour de ſon berceau. Les premiers ſervices

qu'on rend aux nouveaux-nés, il les reçut de deux dragons. Il avoit à ſix ans la hauteur d'un homme fait, & la gravité d'un vieillard. Il ſe livra, à quinze ans, à l'étude de la littérature & de la Philoſophie. Il étoit marié à vingt ans. Sa ſageſſe l'éleva aux premieres dignités : mais inutile, odieux peut-être, & déplacé dans une cour voluptueuſe & débauchée, il la quitta pour aller dans le Royaume de *Sum*, inſtituer une école de Philoſophie morale. Cette école fut nombreuſe ; il en ſortit une foule d'hommes habiles & d'honnêtes citoyens. Sa Philoſophie étoit plus en action qu'en diſcours. Il fut chéri de ſes diſciples pendant ſa vie ; ils le pleurerent long-tems après ſa mort. Sa mémoire & ſes écrits ſont dans une grande vénération. Les honneurs qu'on lui rend encore aujourd'hui ont excité entre nos Miſſionnaires les conteſtations les plus vives. Ils ont été regardés, par les uns, comme une idolâtrie incompatible avec l'eſprit du Chriſtianiſme : d'autres n'en ont pas jugé ſi ſévérement. Ils convenoient aſſez les uns & les autres, que ſi le culte qu'on rend à Confucius étoit religieux, ce culte ne pouvoit être toléré par des Chrétiens : mais les Miſſionnaires de la Compagnie de Jéſus ont prétendu qu'il n'étoit que civil.

Voici en quoi ce culte conſiſtoit : c'eſt la coutume des Chinois de ſacrifier aux ames de leurs parens morts : les Philoſophes rendent ce devoir particuliérement à Confucius. Il y a proche de l'école Confucienne un autel conſacré à ſa mémoire, & ſur cet autel l'image du Philoſophe, avec cette inſcription : *C'eſt ici le trône de l'ame de notre très-ſaint & très-excellent premier maître Confucius.* Là s'aſſemblent les Lettrés, tous les équinoxes, pour honorer, par une offrande ſolemnelle,

le Philoſophe de la nation. Le principal Mandarin du lieu fait la fonction de Prêtre ; d'autres lui ſervent d'acolytes : on choiſit le jour du ſacrifice avec des cérémonies particulieres ; on ſe prépare à ce grand jour par des jeûnes. Le jour venu, on examine l'hoſtie, on allume des cierges, on ſe met à genoux, on prie, on a deux coupes, l'une pleine de ſang, l'autre pleine de vin ; on les répand ſur l'image de Confucius ; on bénit les aſſiſtans, & chacun ſe retire.

Il eſt très-difficile de décider ſi Confucius a été le Socrate ou l'Anaxagoras de la Chine : cette queſtion tient à une connoiſſance profonde de la langue ; mais on doit s'appercevoir, par l'analyſe que nous avons faite plus haut de quelques-uns de ſes ouvrages, qu'il s'appliqua davantage à l'étude de l'homme & des mœurs, qu'à celle de la nature & de ſes cauſes.

Mencius parut dans le ſiecle ſuivant. Nous paſſons tout de ſuite à ce Philoſophe, parce que Rooſi des Japonois eſt le même que *Lilao-kiun* des Chinois, dont nous avons parlé plus haut. Mencius a la réputation de l'avoir emporté, en ſubtilité & en éloquence, ſur Confucius, mais de lui avoir beaucoup cédé par l'innocence des mœurs, la droiture du cœur, & la modeſtie des diſcours. Toute Littérature & toute Philoſophie furent preſque étouffées par *Xihoam-ti*, qui regna trois ſiecles, ou environ, après celui de Confucius. Ce Prince, jaloux de ſes prédéceſſeurs, ennemi des Savans, oppreſſeur de ſes ſujets, fit brûler tous les écrits qu'il put recueillir, à l'exception des livres d'agriculture, de médecine, & de *magie*. Quatre cents ſoixante Savans qui s'étoient réfugiés dans des montagnes avec ce qu'ils avoient pu emporter de leurs bibliotheques, furent pris,

& expirerent au milieu des flammes. D'autres, à peu près en même nombre, qui craignirent le même ſort, aimerent mieux ſe précipiter dans les eaux du haut des rochers d'une Iſle où ils s'étoient renfermés. L'étude des lettres fut proſcrite ſous les peines les plus ſéveres ; ce qui reſtoit de livres fut négligé ; & lorſque les Princes de la famille de *Hau* s'occuperent du renouvellement de la Littérature, à peine put-on recouvrer quelques ouvrages de Confucius & de Mencius. On tira des crevaſſes d'un mur un exemplaire de Confucius à demi-pourri ; & c'eſt ſur cet exemplaire défectueux qu'il paroît qu'on a fait les copies qui l'ont multiplié.

Le renouvellement des lettres peut ſervir de dates au troiſieme période de l'ancienne Philoſophie Chinoiſe.

La ſecte de *Foe* ſe répandit alors dans la Chine, & avec elle l'idolâtrie, l'athéiſme, & toutes ſortes de ſuperſtitions ; enſorte qu'il eſt incertain ſi l'ignorance dans laquelle la barbarie de *Xi-hoam-ti* avoit plongé ces peuples, n'étoit pas préférable aux fauſſes doctrines dont ils furent infectés. *Voyez à l'article de la Philoſophie des Japonois*, l'hiſtoire de la Philoſophie de Xekia, de la ſecte de Rooſi, & de l'idolâtrie de *Foe*. Cette ſecte fut ſuivie de celle des quiétiſtes, ou *un-guei-kiao*, *nihil agentium*. Trois ſiecles après la naiſſance de Jéſus-Chriſt, l'Empire fut plein d'une eſpece d'hommes qui s'imaginerent être d'autant plus parfaits, c'eſt-à-dire, ſelon eux, plus voiſins du principe aérien, qu'ils étoient plus oiſifs. Ils s'interdiſoient, autant qu'il étoit en eux, l'uſage le plus naturel des ſens. Ils ſe rendoient ſtatues pour devenir air : cette diſſolution étoit le terme de leur eſpérance, & la derniere récompenſe de leur inertie philoſo-

phique. Les Quiétiſtes furent négligés pour les *Fanchin*; ces Epicuriens parurent dans le cinquieme ſiecle. Le vice, la vertu, la providence, l'immortalité, &c. étoient pour ceux-ci des noms vuides de ſens. Cette Philoſophie eſt malheureuſement trop commode pour ceſſer promptement: il eſt d'autant plus dangereux que tout un peuple ſoit imbu de ſes principes.

On fait commencer la Philoſophie Chinoiſe du moyen âge aux dixieme & onzieme ſiecle, ſous les deux Philoſophes *Cheu-cu* & *Chim-ci*. Ce furent deux polythéiſtes, ſelon les uns; deux athées, ſelon les autres; deux déiſtes, ſelon quelques-uns qui pretendent que ces Auteurs, défigurés par les Commentateurs, leur ont l'obligation entiere de toutes les abſurdités qui ont paſſé ſous leurs noms. La ſecte des Lettrés eſt venue immédiatement après celles de *Cheu-cu* & de *Chim-ci*. Elle a diviſé l'Empire ſous le nom de *Ju-kiao*, avec les ſectes *Foe-kiao* & *Lao-kiao*, qui ne ſont vraiſemblablement que trois combinaiſons différentes de ſuperſtition, d'idolâtrie, & de polythéiſme, ou d'athéiſme. C'eſt ce dont on jugera plus ſainement par l'expoſition de leurs principes, que nous allons placer ici. Ces principes, ſelon les Auteurs qui paroiſſent les mieux inſtruits, ont été ceux des Philoſophes du moyen âge, & ſont encore aujourd'hui ceux des Lettrés, avec quelques différences qu'y aura apparemment introduit le commerce avec nos Savans.

Principes des Philoſophes Chinois du moyen âge, & des Lettrés de celui-ci.

1. Le devoir du Philoſophe eſt de chercher quel eſt le premier principe de l'Univers; com-

ment les cauſes générales & particulieres en ſont émanées; quelles ſont les actions de ces cauſes, quels ſont leurs effets; qu'eſt-ce que l'homme relativement à ſon corps & à ſon ame; comment il conçoit, comment il agit; ce que c'eſt que le vice, ce que c'eſt que la vertu; en quoi l'habitude en conſiſte; quelle eſt la deſtinée de chaque homme; quels ſont les moyens de la connoître: & toute cette doctrine doit être expoſée par ſymboles, énigmes, nombres, figures, & hiéroglyphes.

2. La ſcience eſt ou antécédente, *ſien tienhio*, & s'occupe de l'être & de la ſubſtance du premier principe, du lieu, du mode, de l'opération des cauſes premieres conſidérées en puiſſance; ou elle eſt ſubſéquente, & elle traite de l'influence des principes immatériels dans les cas particuliers; de l'application des forces actives pour augmenter, diminuer, altérer; des ouvrages, des choſes de la vie civile, de l'adminiſtration de l'Empire, des conjonctures convenables ou non; des tems propres ou non, &c.

Science antécédente. 1. La puiſſance qui domine ſur les cauſes générales, s'appelle *ti-chu chu zai-kuin-wang-huang*: ces termes ſont l'énumération de ſes qualités.

2. Il ne ſe fait rien de rien. Il n'y a donc ni principe ni cauſe qui ait tiré tout du néant.

3. Tout n'étant pas de toute éternité, il y a donc eu de toute éternité un principe des choſes, antérieur aux choſes: *li* eſt ce principe; *li* eſt la raiſon premiere, & le fondement de la nature.

4. Cette cauſe eſt l'Etre infini, incorruptible, ſans commencement ni fin; ſans quoi, ce ne ſeroit pas cauſe premiere & derniere.

5. Cette grande cauſe univerſelle n'a ni vie, ni intelligence, ni volonté; elle eſt pure, tranquille,

ſubtile, tranſparente, ſans corporéité, ſans figure ; ne s'atteint que par la penſée, comme les choſes ſpirituelles ; & quoiqu'elle ne ſoit point ſpirituelle, elle n'a ni les qualités actives, ni les qualités paſſives des élémens.

6. *Li*, qu'on peut regarder comme la matiere premiere, a produit l'air en cinq émanations, & cet air eſt devenu, par cinq viciſſitudes, ſenſible & palpable.

7. *Li* devenu par lui-même un infini, s'appelle *tai-hien*, perfection ſouveraine.

8. L'air qu'il a produit a cinq émanations ; & rendu palpable par cinq viciſſitudes, il eſt incorruptible comme lui ; mais il eſt plus matériel, & plus ſoumis à la condenſation, au mouvement, au repos, à la chaleur & au froid.

9. *Li* eſt la matiere premiere. *Tai-kie* eſt la ſeconde.

10. Le froid & le chaud ſont les cauſes de toute génération & de toute deſtruction. Le chaud naît du mouvement. Le froid naît du repos.

11. L'air contenu dans la matiere ſeconde ou le chaos, a produit la chaleur en s'agitant de lui-même. Une portion de cet air eſt reſtée en repos & froide. L'air eſt donc froid ou chaud. L'air chaud eſt pur, clair, tranſparent & léger. L'air froid eſt impur, obſcur, épais & peſant.

12. Il y a donc quatre cauſes phyſiques, le mouvement & le repos, la chaleur & le froid. On les appelle *tung-cing in-iang.*

13. Le froid & le chaud ſont étroitement unis ; c'eſt la femelle & le mâle. Ils ont engendré l'eau la premiere, & le feu après l'eau. L'eau appartient à l'*in*, le feu à l'*iang.*

14. Telle eſt l'origine des cinq élémens qui conſtituent

tituent *tai-kie*, ou *in-iang*, ou l'air revêtu de qualités.

15. Ces élémens ſont l'eau, élément ſeptentrional; le feu, élément auſtral; le bois, élément oriental; le métal, élément occidental; & la terre, qui tient le milieu.

16. *Ling-yang* & les cinq élémens ont produit le ciel, la terre, le ſoleil, la lune & les planetes. L'air pur & léger porté en haut, a fait le ciel; l'air épais & lourd précipité en bas, a fait la terre.

17. Le ciel & la terre uniſſant leurs vertus, ont engendré mâle & femelle. Le ciel & la mer ſont d'*iang*, la terre & la femme ſont d'*in*. C'eſt pourquoi l'Empereur de la Chine eſt appellé *Roi du Ciel*; & l'Empire ſacrifie au ciel & à la terre ſes premiers parens.

18. Le ciel, la terre & l'homme ſont une ſource féconde qui comprend tout.

19. Et voici comment le monde fut fait. La machine eſt compoſée de trois parties primitives, principes de toutes les autres.

20. Le ciel eſt la premiere; elle comprend le ſoleil, la lune, les étoiles, les planetes, & la région de l'air, où ſont épars les cinq élémens dont les choſes inférieures ſont engendrées.

21. Cette région eſt diviſée en huit *kuas*, ou portions, où les élémens ſe modifient diverſement, & conſpirent avec les cauſes univerſelles efficientes.

22. La terre eſt la ſeconde cauſe primitive; elle comprend les montagnes, les fleuves, les lacs & les mers, qui ont auſſi des cauſes univerſelles efficientes, qui ne ſont pas ſans énergie.

23. C'eſt aux parties de la terre qu'appartien-

nent le *kang* & l'*ieu*, le fort & le foible, le dur & le mou, l'âpre & le doux.

24. L'homme eſt la troiſieme cauſe primitive. Il a des actions & des générations qui lui ſont propres.

25. Ce monde s'eſt fait par haſard, ſans deſtin, ſans intelligence, ſans prédeſtination, par une conſpiration fortuite des premieres cauſes efficientes.

26. Le ciel eſt rond; ſon mouvement eſt circulaire, ſes influences ſuivent la même direction.

27. La terre eſt quarrée; c'eſt pourquoi elle tient le milieu, comme le point du repos. Les quatre autres élémens ſont à ſes côtés.

28. Outre le ciel, il y a encore une matiere premiere infinie: elle s'appelle *li*; le *tai-kie* en eſt l'émanation: elle ne ſe meut point; elle eſt tranſparente, ſubtile, ſans action, ſans connoiſſance; c'eſt une puiſſance pure.

29. L'air qui eſt entre le ciel & la terre, eſt diviſé en huit cantons: quatre ſont méridionaux, où regne *iang*, ou la chaleur: quatre ſont ſeptentrionaux, où dure l'*in*, ou le froid. Chaque canton a ſon *kua*, ou ſa portion d'air; c'eſt-là le ſujet de l'énigme de Fohi. Fohi a donné les premiers linéamens de l'hiſtoire du monde. Confucius les a développés dans le livre de *lie-kien*.

Voilà le ſyſtême des Lettrés ſur l'origine des choſes. La métaphyſique de la ſecte de *Toaçu* eſt la même. Selon cette ſecte, *tao*, ou *chaos*, a produit *un*; c'eſt *tai-kie*, ou la matiere ſeconde: *tai-kie* a produit *deux*, *in* & *leang*: *deux* ont produit *trois*, *tien*, *ty*, *gin*, *ſan*, *zai*, le ciel, la terre & l'homme: trois ont produit tout ce qui exiſte.

Science ſubſéquente.

Vuem-Vuam, & *Cheu-Kung*, ſon fils, en ont été les inventeurs : elle s'occupe des influences céleſtes ſur les tems, les mois, les jours, les ſignes du zodiaque, & de la futurition des événemens, ſelon laquelle les actions de la vie doivent être dirigées. Voici ſes principes.

1. La chaleur eſt le principe de toute action & de toute conſervation ; elle naît d'un mouvement produit par le ſoleil voiſin, & par ſa lumiere éclatante : le froid eſt cauſe de tout repos & de toute deſtruction ; c'eſt une ſuite de la grande diſtance du ſoleil, de l'éloignement de la lumiere, & de la préſence des ténebres.

2. La chaleur regne ſur le Printems & ſur l'Eté ; l'Automne & l'Hiver ſont ſoumis au froid.

3. Le zodiaque eſt diviſé en huit parties ; quatre appartiennent à la chaleur, & quatre au froid.

4. L'influence des cauſes efficientes univerſelles ſe calcule en commençant au point cardinal ou *kua*, appellé *chin* ; il eſt oriental ; c'eſt le premier jour du Printems, ou le cinq ou ſix de Février.

5. Toutes choſes ne ſont qu'une ſeule & même ſubſtance.

6. Il y a deux matieres principales ; le chaos infini ou *li* ; l'air ou *tai-kie*, émanation premiere de *li* : cette émanation contient en ſoi l'eſſence de la matiere premiere, qui entre conſéquemment dans toutes les productions.

7. Après la formation du ciel & de la terre, entre l'un & l'autre ſe trouva l'émanation premiere, ou l'air, matiere la plus voiſine de toutes les choſes corruptibles.

8. Ainſi tout eſt ſorti d'une ſeule & même eſ-

ſence, ſubſtance, nature, par la condenſation, principe des figures corporelles ; par les modifications, variées ſelon les qualités du ciel, du ſoleil, de la lune, des étoiles, des planetes, des élémens, de la terre, de l'inſtant du lieu, & par le concours de toutes ces qualités.

9. Ces qualités ſont donc la forme & le principe des opérations intérieures & extérieures des corps compoſés.

10. La génération eſt un écoulement de l'air primitif ou du chaos modifié ſous des figures, & doué de qualités plus ou moins pures ; qualités & figures combinées ſelon le concours du ſoleil, & des autres cauſes univerſelles & particulieres.

11. La corruption eſt la deſtruction de la figure extérieure, & la ſéparation des qualités, des humeurs & des eſprits unis dans l'air : les parties d'air déſunies, les plus légeres, les plus chaudes, & les plus pures montent ; les plus peſantes, les plus froides & les plus groſſieres deſcendent : les premieres s'appellent *xin* & *hoen*, eſprits purs, ames ſéparées ; les ſecondes s'appellent *knei*, eſprits impurs, ou les cadavres.

12. Les choſes different & par la force extérieure, & par les qualités internes.

13. Il y a quatre qualités : le *ching*, droit, pur & conſtant ; le *pien*, courbe, impur & variable ; le *tung*, pénétrant & ſubtil ; le *ſe*, épais, obſcur & impénétrable. Les deux premieres ſont bonnes & admiſes dans l'homme ; les deux autres ſont mauvaiſes, & reléguées dans la brute & les êtres inanimés.

14. Des bonnes qualités naît la diſtinction du parfait & de l'imparfait, du pur & de l'impur dans les choſes : celui qui a reçu les premiers de ces modes, eſt un Héros ou Lettré ; la raiſon le

commande ; il laiſſe loin de lui la multitude ; celui qui a reçu les ſeconds, eſt obſcur & cruel ; ſa vie eſt mauvaiſe ; c'eſt une bête ſous une figure humaine : celui qui participe des uns & des autres, tient le milieu ; c'eſt un bon homme, ſage & prudent ; il eſt du nombre des *hien-lin*.

15. *Taie-kie*, ou la ſubſtance univerſelle, ſe diviſe en *lieu* & *vu* ; *vu* eſt la ſubſtance figurée, corporelle, matérielle, étendue, ſolide & réſiſtante ; *lieu* eſt la ſubſtance moins corporelle, mais ſans figure déterminée, comme l'air ; on l'appelle *vu*, *kung-hieu*, *vu-kung*, néant, vuide.

16. Le néant ou vuide, ou la ſubſtance ſans qualité & ſans accident, *tai-vu*, *tai-kung*, eſt la plus pure, la plus ſubtile, & la plus ſimple.

17. Cependant, elle ne peut ſubſiſter par elle-même, mais ſeulement par l'air primitif : elle entre dans tout compoſé : elle eſt très-aérienne : on l'appelle *ki* : il ne faut pas la confondre avec la nature immatérielle & intellectuelle.

18. De *li* pur, ou du chaos, ou ſéminaire univerſel des choſes, ſortent cinq vertus ; la piété, la juſtice, la religion, la prudence, & la fidélité, avec tous ſes attributs : de *li*, revêtu de qualités, & combiné avec l'air primitif, naiſſent cinq élémens phyſiques & moraux, dont la ſource eſt commune.

19. *Li* eſt donc l'eſſence de tout, ou, ſelon l'expreſſion de Confucius, la raiſon premiere, ou la ſubſtance univerſelle.

20. *Li* produit tout par *ki*, ou ſon air primitif ; cet air eſt ſon inſtrument & ſon régulateur général.

21. Après un certain nombre d'ans & de révolutions, le monde finira, tout retournera à ſa ſource premiere, à ſon principe ; il ne reſtera que

li & *ki* ; & *li* reproduira un nouveau monde, & ainſi de ſuite à l'infini.

22. Il y a des eſprits ; c'eſt une vérité démontrée par l'ordre conſtant de la terre & des cieux, & la continuation réglée & non interrompue de leurs opérations.

23. Les choſes ont donc un auteur, un principe inviſible qui les conduit ; c'eſt *chu*, le maître ; *xin-kuei*, l'eſprit qui va & revient ; *ti-kium*, le prince ou le ſouverain.

24. Autre preuve des eſprits ; ce ſont les bienfaits répandus ſur les hommes, amenés par cette voie au culte & aux ſacrifices.

25. Nos peres ont offert quatre ſortes de ſacrifices ; *lui*, au ciel, & à *xanghti* ſon eſprit ; *in*, aux eſprits des ſix cauſes univerſelles, dans les quatre tems de l'année ; ſavoir, le froid, le chaud, le ſoleil, la lune, les étoiles, les pluies & la ſéchereſſe ; *vu ang*, aux eſprits des montagnes & des fleuves ; *pien*, aux eſprits inférieurs, & aux hommes qui ont bien mérité de la république.

D'où il ſuit, 1°. que les eſprits des Chinois ne ſont qu'une ſeule & même ſubſtance avec la choſe à laquelle ils ſont unis : 2°. qu'ils n'ont tous qu'un principe, le chaos primitif ; ce qu'il faut entendre du *tien chu*, notre Dieu, & du *xanghti*, le ciel ou l'eſprit : 3°. que les eſprits finiront avec le monde, & retourneront à la ſource commune de toutes choſes : 4°. que relativement à leur ſubſtance primitive, les eſprits ſont tous également parfaits, & qu'ils ne ſont diſtingués que par les parties plus grandes ou plus petites de leur réſidence : 5°. qu'ils ſont tous ſans vie, ſans intelligence, ſans liberté : 6°. qu'ils reçoivent des ſacrifices ſeulement ſelon la condition de leurs opérations, & des lieux qu'ils habitent : 7°. que ce ſont des portions de la

ſubſtance univerſelle, qui ne peuvent être ſéparées des êtres où on les ſuppoſe, ſans la deſtruction de ces êtres.

26. Il y a des eſprits de génération & de corruption, qu'on peut appeller *eſprits phyſiques*, parce qu'ils ſont cauſe des effets phyſiques ; & il y a des eſprits de ſacrifice, qui ſont ou bien ou mal-faiſans à l'homme, & qu'on peut appeller *politiques*.

27. La vie de l'homme conſiſte dans l'union convenable des parties de l'homme, qu'on peut appeller l'*entité* du ciel & de la terre : l'entité du ciel eſt un air très-pur, très-léger, de nature ignée, qui conſtitue l'*hoen*, l'ame ou l'eſprit des animaux : l'entité de la terre eſt un air épais, peſant, groſſier, qui forme le corps & les humeurs, & s'appelle *pe*, corps ou cadavre.

28. La mort n'eſt autre choſe que la ſéparation de *hoen* & de *pe* ; chacune de ces entités retourne à ſa ſource, *hoen*, au ciel, *pe* à la terre.

29. Il ne reſte après la mort que l'entité du ciel & l'entité de la terre ; l'homme n'a point d'autre immortalité ; il n'y a proprement d'immortel que *li*.

On convient aſſez de l'exactitude de cette expoſition ; mais chacun y voit l'athéiſme, ou le déiſme, ou le polithéiſme, ou l'idolâtrie, ſelon le ſens qu'il attache aux mots. Ceux qui veulent que le *li* des Chinois ne ſoit autre choſe que notre Dieu, ſont bien embarraſſés quand on leur objecte que ce *li* eſt rond ; mais de quoi ne ſe tire-t-on pas avec des diſtinctions ? Pour diſculper les Lettrés de la Chine du reproche d'athéiſme & d'idolâtrie, l'obſcurité de la langue prêtoit aſſez ; il n'étoit pas néceſſaire de perdre à cela tout l'eſprit que Leibnitz y a mis.

Si ce ſyſtême eſt auſſi ancien qu'on le prétend, on ne peut être trop étonné de la multitude ſurprenante d'expreſſions abſtraites & générales, dans leſquelles il eſt conçu. Il faut convenir que ces expreſſions qui ont rendu l'ouvrage de Spinoſa ſi long-tems inintelligible parmi nous, n'auroient guere arrêté les Chinois, il y a ſix ou ſept cens ans : la langue effrayante de notre athée moderne eſt préciſément celle qu'ils parloient dans leurs écoles.

Voilà les progrès qu'ils avoient faits dans le monde intellectuel, lorſque nous leur portâmes nos connoiſſances. Cet événement eſt l'époque de la philoſophie moderne des Chinois. L'eſtime ſinguliere dont ils honorerent les premiers Européens qui débarquerent dans leurs contrées, ne nous donne pas une haute idée des connoiſſances qu'ils avoient en méchanique, en aſtronomie, & dans les autres parties des mathématiques. Ces Européens n'étoient, même dans leur corps, que des hommes ordinaires : s'ils avoient quelques qualités qui les rendiſſent particuliérement recommandables, c'étoit le zele avec lequel ils couroient annoncer la vérité dans des régions inconnues, au haſard de les arroſer de leur propre ſang, comme cela eſt ſi ſouvent arrivé depuis à leurs ſucceſſeurs. Cependant ils furent accueillis ; la ſuperſtition, ſi communément ombrageuſe, s'aſſoupit devant eux ; ils ſe firent écouter ; ils ouvrirent des écoles ; on y accourut ; on y admira leur ſavoir. L'Empereur *Cham-hy*, ſur la fin du dernier ſiecle, les admit à ſa cour, s'inſtruiſit de nos ſciences, apprit d'eux notre philoſophie, étudia les mathématiques, l'anatomie, l'aſtronomie, les méchaniques, &c. Son fils *Yong-tching* ne lui reſſembla pas : il relégua à Canton & Macao les Virtuo-

ſes Européens, excepté ceux qui réſidoient à Pékin, qui y reſterent. *Kien-long*, fils de *Yong-tching*, fut un peu plus indulgent pour eux; il défendit cependant, la religion chrétienne, & perſécuta même ceux de ſes ſoldats qui l'avoient embraſſée; mais il ſouffrit les Jéſuites, qui continuerent d'enſeigner à Pékin.

Il nous reſte maintenant à faire connoître la philoſophie pratique des Chinois; pour cet effet, nous allons donner quelques-unes des ſentences morales de ce Confucius, dont un homme qui aſpire à la réputation de Lettré & de Philoſophe, doit ſavoir au moins quelques ouvrages entiers par cœur.

1. L'éthique politique a deux objets principaux; la culture de la nature intelligente, l'inſtitution du peuple.

2. L'un de ces objets demande que l'entendement ſoit orné de la ſcience des choſes, afin qu'il diſcerne le bien & le mal, le vrai & le faux, que les paſſions ſoient modérées; que l'amour de la vérité & de la vertu ſe fortifie dans le cœur, & que la conduite envers les autres ſoit décente & honnête.

3. L'autre objet, que le citoyen ſache ſe conduire lui-même, gouverner ſa famille, remplir ſa charge, commander une partie de la nature, poſſéder l'empire.

4. Le Philoſophe eſt celui qui a une connoiſſance profonde des choſes & des livres, qui peſe tout, qui ſe ſoumet à la raiſon, & qui marche, d'un pas aſſuré, dans les voies de la vérité & de la juſtice.

5. Quand on aura conſommé la force intellectuelle à approfondir les choſes, l'intention & la volonté s'épureront, les mauvaiſes affections

s'éloigneront de l'ame, le corps ſe conſervera ſain ; le domeſtique ſera bien ordonné, la charge bien remplie, le gouvernement particulier bien adminiſtré, l'Empire bien régi, il jouira de la paix.

6. Qu'eſt-ce que l'homme tient du Ciel ? la nature intelligente : la conformité de cette nature conſtitue la regle ; l'attention à vérifier la regle & à s'y aſſujettir eſt l'exercice du ſage.

7. Il eſt une certaine raiſon ou droiture céleſte donnée à tous ; il y a un ſupplément humain à ce don quand on l'a perdu. La raiſon céleſte eſt du ſaint ; le ſupplément eſt du ſage.

8. Il n'y a qu'un ſeul principe de conduite ; c'eſt de porter en tout de la ſincérité, & de ſe conformer, de toute ſon ame & de toutes ſes forces, à la meſure univerſelle : Ne fais point à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te faſſe.

9. On connoît l'homme en examinant ſes actions, leur fin, les paſſions dans leſquelles il ſe complaît, les choſes en quoi il ſe repoſe.

10. Il faut divulguer ſur le champ les choſes bonnes à tous ; s'en réſerver un uſage excluſif, une application individuelle, c'eſt mépriſer la vertu, c'eſt la forcer à un divorce.

11. Que le diſciple apprenne les raiſons des choſes, qu'il les examine, qu'il raiſonne, qu'il médite, qu'il peſe, qu'il conſulte le ſage, qu'il s'éclaire, qu'il banniſſe la confuſion de ſes penſées, & l'inſtabilité de ſa conduite.

12. La vertu n'eſt pas ſeulement conſtante dans les choſes extérieures.

13. Elle n'a aucun beſoin de ce dont elle pourroit faire part à toute la terre, & elle ne penſe rien qu'elle ne puiſſe s'avouer à elle-même à la face du ciel.

14. Il ne faut s'appliquer à la vertu que pour être vertueux.

15. L'homme parfait ne se perd jamais de vue.

16. Il y a trois degrés de sagesse ; savoir ce que c'est que la vertu, l'aimer, la posséder.

17. La droiture de cœur est le fondement de la vertu.

18. L'univers a cinq regles ; il faut de la justice entre le Prince & le sujet ; de la tendresse entre le pere & le fils ; de la fidélité entre la femme & le mari ; de la subordination entre les freres ; de la concorde entre les amis. Il y a trois vertus cardinales : la prudence qui discerne, l'amour universel qui embrasse, le courage qui soutient ; la droiture de cœur les suppose.

19. Les mouvemens de l'ame sont ignorés des autres : si tu es sage, veille donc à ce qu'il n'y a que toi qui vois.

20. La vertu est entre les extrêmes ; celui qui a passé le milieu n'a pas mieux fait que celui qui ne l'a pas atteint.

21. Il n'y a qu'une chose précieuse ; c'est la vertu.

22. Une nation peut plus par la vertu que par l'eau & par le feu ; je n'ai jamais vu périr le peuple qui l'a prise pour appui.

23. Il faut plus d'exemples au peuple que de préceptes ; il ne faut se charger de lui transmettre que ce dont on sera rempli.

24. Le sage est son censeur le plus sévere ; il est son témoin, son accusateur, & son juge.

25. C'est avoir atteint l'innocence & la perfection, que de s'être surmonté, & que d'avoir recouvré cet ancien & primitif état de droiture céleste.

26. La paresse engourdie, l'ardeur inconsidé-

rée, ſont deux obſtacles égaux au bien.

27. L'homme parfait ne prend point une voie détournée; il ſuit le chemin ordinaire, & s'y tient ferme.

28. L'honnête homme eſt un homme univerſel.

29. La charité eſt cette affection conſtante & raiſonnée qui nous immole au genre-humain, comme s'il ne faiſoit avec nous qu'un individu, & qui nous aſſocie à ſes proſpérités.

30. Il n'y a que l'honnête homme qui ait le droit de haïr & d'aimer.

31. Compenſe l'injure par l'averſion, & le bienfait par la reconnoiſſance; car c'eſt la juſtice.

32. Tomber & ne ſe point relever, voilà proprement ce que c'eſt que faillir.

33. C'eſt une eſpece de trouble d'eſprit que de ſouhaiter aux autres, ou ce qui n'eſt pas en notre puiſſance, ou des choſes contradictoires.

34. L'homme parfait agit ſelon ſon état, & ne veut rien qui lui ſoit étranger.

35. Celui qui étudie la ſageſſe a neuf qualités en vue: la perſpicacité de l'œil, la fineſſe de l'oreille, la ſérénité du front, la gravité du corps, la véracité du propos, l'exactitude dans l'action, le conſeil dans les cas douteux, l'examen des ſuites dans la vengeance & dans la colere.

La morale de Confucius eſt, comme l'on voit, bien ſupérieure à ſa métaphyſique & à ſa phyſique. On peut conſulter Bulfinger ſur les maximes qu'il a laiſſées du gouvernement de la famille, des fonctions de la magiſtrature, & de l'adminiſtration de l'Empire.

Comme les Mandarins & les Lettrés ne ſont pas le gros de la nation, & que l'étude des Lettrés ne doit pas être une occupation bien com-

mune, la difficulté en étant là beaucoup plus grande qu'ailleurs, il ſemble qu'il reſteroit encore bien des choſes importantes à dire ſur les Chinois, & cela eſt vrai ; mais nous ne nous ſommes pas propoſés de faire l'abrégé de leur hiſtoire, mais celui ſeulement de leur philoſophie. Nous obſerverons cependant, 1°. que, quoiqu'on ne puiſſe accorder aux Chinois toute l'antiquité dont ils ſe vantent, & qui ne leur eſt guere diſputée par leurs panégyriſtes, on ne peut nier toutefois que la date de leur Empire ne ſoit très-voiſine du déluge. 2°. Que plus on leur accordera d'ancienneté, plus on aura de reproches à leur faire ſur l'imperfection de leur langue & de leur écriture : il eſt inconcevable que des peuples à qui l'on donne tant d'eſprit & de ſagacité, aient multiplié à l'infini les accens, au lieu de multiplier les mots ; & multiplié à l'infini les caracteres, au lieu d'en combiner un petit nombre. 3°. Que l'éloquence & la poéſie tenant de fort près à la perfection de la langue, ils ne ſont, ſelon toute apparence, ni grands Orateurs, ni grands Poëtes. 4°. Que leurs drames ſont bien imparfaits, s'il eſt vrai qu'on y prenne un homme au berceau, qu'on y repréſente la ſuite de toute ſa vie, & que l'action théatrale dure pluſieurs mois de ſuite. 5°. Que dans ces contrées le peuple eſt très-enclin à l'idolâtrie, & que ſon idolâtrie eſt fort groſſiere, ſi l'hiſtoire ſuivante, qu'on lit dans le *P. le Comte* eſt bien vraie. Ce Miſſionnaire de la Chine raconte que les Médecins ayant abandonné la fille d'un Nankinois, cet homme qui aimoit éperdument ſon enfant, ne ſachant plus à qui s'adreſſer, s'aviſa de demander la guériſon à une de ſes idoles. Il n'épargna ni les ſacrifices, ni les mets, ni les parfums, ni l'argent. Il prodigua à l'idole tout ce qu'il

crut lui être agréable ; cependant ſa fille mourut. Son zele alors & ſa piété dégénérerent en fureur ; il réſolut de ſe venger d'une idole qui l'avoit abuſé. Il porta ſa plainte devant le juge, & pourſuivit cette affaire comme un procès en regle, qu'il gagna, malgré toute la ſollicitation des Bonzes, qui craignoient, avec juſte raiſon, que la punition d'une idole qui n'exauçoit pas, n'eût des ſuites fâcheuſes pour les autres idoles & pour eux.

Ces idolâtres ne ſont pas toujours auſſi modérés, lorſqu'ils ſont mécontens de leurs idoles ; ils les haranguent à peu près dans ces termes : *Crois-tu que nous ayons tort dans notre indignation ? Sois juge entre nous & toi ; depuis long-tems nous te ſoignons ; tu es logée dans un temple, tu es dorée de la tête aux pieds ; nous t'avons toujours ſervi les choſes les plus délicieuſes ; tu n'as pas mangé, c'eſt ta faute. Tu ne ſaurois dire que tu aies manqué d'encens ; nous avons tout fait de notre part, tu n'as rien fait de la tienne : plus nous te donnons, plus nous devenons pauvres ; conviens que ſi nous te devons, tu nous dois auſſi. Or, dis nous de quels biens tu nous as comblés ?* La fin de cette harangue eſt ordinairement d'abattre l'idole, & de la traîner dans les boues. Les Bonzes débauchés, hypocrites & avares, encouragent le plus qu'ils peuvent à la ſuperſtition. Ils en ſont ſur-tout pour les pélérinages, & les femmes auſſi, *qui donnent beaucoup dans cette dévotion, qui n'eſt pas fort du goût des maris jaloux, au point que nos Miſſionnaires ont été obligés de bâtir aux nouveaux convertis des égliſes ſéparées pour les deux ſexes.* Voyez le P. *le Comte.*

6°. Qu'il paroît que parmi les religions étrangeres tolérées, la religion chrétienne tient le haut rang : que les Mahométans n'y ſont pas nombreux, quoiqu'ils y aient des moſquées ſuperbes ; que les Jé-

ſuites ont beaucoup mieux réuſſi dans ce pays que ceux qui y ont exercé en même tems, ou depuis, les fonctions apoſtoliques; que les femmes Chinoiſes ſemblent fort pieuſes, s'il eſt vrai, comme dit le P. le Comte, *qu'elles voudroient ſe confeſſer tous les jours, ſoit goût pour le Sacrement, ſoit tendreſſe de piété, ſoit quelqu'autre raiſon qui leur eſt particuliere* : qu'à en juger par les objections de l'Empereur aux premiers Miſſionnaires, les Chinois ne l'ont point embraſſée en aveugles. *Si la connoiſſance de Jeſus-Chriſt eſt néceſſaire au ſalut*, diſoit cet Empereur aux Miſſionnaires, *& que d'ailleurs Dieu nous ait voulu ſincérement ſauver, comment nous a-t-il laiſſés ſi long tems dans l'erreur ? Il y a plus de ſeize ſiecles que votre religion eſt établie dans le monde, & nous n'en avons rien ſu. La Chine eſt-elle ſi peu de choſe qu'elle ne mérite pas qu'on penſe à elle, tandis que tant de barbares ſont éclairés* ? C'eſt une difficulté qu'on propoſe tous les jours ſur les bancs en Sorbonne. *Les Miſſionnaires*, ajoute le P. le Comte, *y répondirent, & le Prince fut content* ; ce qui devoit être : des Miſſionnaires ſeroient ou bien ignorans, ou bien mal-adroits, s'ils s'embarquoient pour la converſion d'un peuple un peu policé, ſans avoir la réponſe à cette objection ſi commune. 7°. Que les Chinois ont d'aſſez bonnes manufactures en étoffes & en porcelaines ; mais que s'ils excellent par la matiere, ils pêchent abſolument par le goût & la forme ; qu'ils en feront encore long-tems aux magots ; qu'ils ont de belles couleurs & de mauvaiſes peintures ; en un mot, qu'ils n'ont pas le génie d'invention & de découverte qui brille aujourd'hui dans l'Europe : que s'ils avoient eu des hommes ſupérieurs, leurs lumieres auroient forcé les obſtacles, par la ſeule impoſſibilité de reſter captives : qu'en général,

l'eſprit d'Orient eſt plus tranquille, plus pareſſeux, plus renfermé dans les beſoins eſſentiels, plus borné à ce qu'il trouve établi, moins avide de nouveautés que l'eſprit d'Occident : ce qui doit rendre particuliérement à la Chine les uſages plus conſtans, le gouvernement plus uniforme, les loix plus durables ; mais que les ſciences & les arts demandant une activité plus inquiete, une curioſité qui ne ſe laſſe point de chercher, une ſorte d'incapacité de ſe ſatisfaire, nous y ſommes plus propres, & qu'il n'eſt pas étonnant que, quoique les Chinois ſoient les plus anciens, nous les ayons dévancés de ſi loin. *Voyez les Mémoires de l'Académie, année* 1727 ; *l'Hiſtoire de la Philoſophie & des Philoſophes de Brucker, Bulfinger, Leibnitz ; le P. le Comte ; les Mémoires des Miſſions étrangeres ; & les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions.*

FIN.

ÉLOGE

ÉLOGE
DE
RICHARDSON,

Auteur des Romans de PAMELA, *de* CLARISSE *&* *de* GRANDISSON.

R

Auteur

P

trouvât
chardſo
me, qu
qu'on a
Tout
foucaul
ſon l'a
lit, ave
refait la
avec to
page d
Une
de con
faire. E
ſenſible

ÉLOGE
DE
RICHARDSON,

Auteur des Romans de PAMELA, *de* CLARISSE *& de* GRANDISSON.

PAR un Roman on a entendu juſqu'à ce jour un tiſſu d'événemens chimériques & frivoles, dont la lecture étoit dangereuſe pour le goût & pour les mœurs. Je voudrois bien qu'on trouvât un autre nom pour les ouvrages de Richardſon, qui élevent l'eſprit, qui touchent l'ame, qui reſpirent par-tout l'amour du bien, & qu'on appelle auſſi des romans.

Tout ce que Montagne, Charon, la Rochefoucault & Nicole ont mis en maximes, Richardſon l'a mis en action. Mais un homme d'eſprit qui lit, avec réflexion, les ouvrages de Richardſon, refait la plupart des ſentences des Moraliſtes, & avec toutes ces ſentences, il ne referoit pas une page de Richardſon.

Une maxime eſt une regle abſtraite & générale de conduite, dont on nous laiſſe l'application à faire. Elle n'imprime par elle-même aucune image ſenſible dans notre eſprit: mais celui qui agit, on

le voit, on ſe met à ſa place ou à ſes côtés ; on ſe paſſionne pour ou contre lui ; on s'unit à ſon rôle, s'il eſt vertueux ; on s'en écarte avec indignation, s'il eſt injuſte & vicieux. Qui eſt-ce que le caractere d'un Lovelace, d'un Tomlinſon n'a pas fait frémir ? Qui eſt-ce qui n'a pas été frappé d'horreur du ton pathétique & vrai, de l'air de candeur & de dignité, de l'art profond avec lequel celui-ci joue toutes les vertus ? Qui eſt-ce qui ne s'eſt pas dit, au fond de ſon cœur, qu'il faudroit fuir de la ſociété, & ſe réfugier au fond des forêts, s'il y avoit un certain nombre d'hommes d'une pareille diſſimulation ?

O Richardſon ! on prend, malgré qu'on en ait, un rôle dans tes ouvrages ; on ſe mêle à la converſation ; on approuve, on blâme, on admire, on s'irrite, on s'indigne. Combien de fois ne me ſuis-je pas ſurpris, comme il eſt arrivé à des enfans qu'on avoit menés au ſpectacle pour la premiere fois, criant : *Ne le croyez pas, il vous trompe .... ſi vous allez là, vous êtes perdu* ! Mon ame étoit tenue dans une agitation perpétuelle. Combien j'étois bon ! combien j'étois juſte ! que j'étois ſatisfait de moi ! j'étois, au ſortir de ta lecture, ce qu'eſt un homme à la fin d'une journée qu'il a employée à faire le bien.

J'avois parcouru, dans l'intervalle de quelques heures, un grand nombre de ſituations que la vie la plus longue offre à peine dans toute ſa durée. J'avois entendu les vrais diſcours des paſſions ; j'avois vu les reſſorts de l'intérêt & de l'amour-propre jouer en cent façons diverſes ; j'étois devenu ſpectateur d'une multitude d'incidens ; je ſentois que j'avois acquis de l'expérience.

Cet Auteur ne fait point couler le ſang le long des lambris ; il ne vous tranſporte point dans des

contrées éloignées ; il ne vous expoſe point à être dévoré par des Sauvages ; il ne ſe renferme point dans des lieux clandeſtins de débauche ; il ne ſe perd jamais dans les régions de la féerie. Le monde où nous vivons eſt le lieu de la ſcene ; le fond de ſon drame eſt vrai ; ſes perſonnages ont toute la réalité poſſible ; ſes caracteres ſont pris du milieu de la ſociété ; ſes incidens ſont dans les mœurs de toutes les nations policées ; les paſſions qu'il peint ſont telles que je les éprouve en moi ; ce ſont les mêmes objets qui les émeuvent ; elles ont l'énergie que je leur connois ; les traverſes & les afflictions de ſes perſonnages ſont de la nature de celles qui me menacent ſans ceſſe ; il me montre le cours général des choſes qui m'environnent. Sans cet art, mon ame ſe pliant, avec peine, à des biais chimériques, l'illuſion ne ſeroit que momentanée, & l'impreſſion foible & paſſagere.

Qu'eſt-ce que la vertu ? C'eſt, ſous quelque face qu'on la conſidere, un ſacrifice de ſoi-même. Le ſacrifice que l'on fait de ſoi-même en idée eſt une diſpoſition préconçue à s'immoler en réalité.

Richardſon ſeme dans les cœurs des germes de vertus qui y reſtent d'abord oiſifs & tranquilles : ils y ſont ſecrétement juſqu'à ce qu'il ſe préſente une occaſion qui les remue, & les faſſe éclorre. Alors iis ſe développent ; on ſe ſent porter au bien avec une impétuoſité qu'on ne ſe connoiſſoit pas. On éprouve, à l'aſpect de l'injuſtice, une révolte qu'on ne ſauroit s'expliquer à ſoi-même. C'eſt qu'on a fréquenté Richardſon ; c'eſt qu'on a converſé avec l'homme de bien, dans des momens où l'ame déſintéreſſée étoit ouverte à la vérité.

Je me ſouviens encore de la premiere fois que

les ouvrages de Richardſon tomberent entre mes mains : j'étois à la campagne. Combien cette lecture m'affecta délicieuſement ! A chaque inſtant je voyois mon bonheur s'abréger d'une page. Bientôt j'éprouvai la même ſenſation qu'éprouveroient des hommes d'un commerce excellent qui auroient vécu enſemble pendant long-tems, & qui ſeroient ſur le point de ſe ſéparer. A la fin il me ſembla, tout-à-coup, que j'étois reſté ſeul.

Cet Auteur vous ramene ſans ceſſe aux objets importans de la vie. Plus on le lit, plus on ſe plaît à le lire.

C'eſt lui qui porte le flambeau au fond de la caverne ; c'eſt lui qui apprend à diſcerner les motifs ſubtils & déshonnêtes qui ſe cachent, & ſe dérobent ſous d'autres motifs qui ſont honnêtes, & qui ſe hâtent de ſe montrer les premiers. Il ſouffle ſur le fantôme ſublime qui ſe préſente à l'entrée de la caverne ; & le more hideux qu'il maſquoit, s'apperçoit.

C'eſt lui qui fait faire parler les paſſions : tantôt avec cette violence qu'elles ont lorſqu'elles ne peuvent plus ſe contraindre, tantôt avec ce ton artificieux & modéré qu'elles affectent en d'autres occaſions.

C'eſt lui qui fait tenir aux hommes de tous les états, de toutes les conditions, dans toute la variété des circonſtances de la vie, des diſcours qu'on reconnoît. S'il eſt au fond de l'ame du perſonnage qu'il introduit, un ſentiment ſecret, écoutez bien, & vous entendrez un ton diſſonnant qui le décélera. C'eſt que Richardſon a reconnu que le menſonge ne pouvoit jamais reſſembler parfaitement à la vérité, parce qu'elle eſt la vérité, & qu'il eſt le menſonge.

S'il importe aux hommes d'être perſuadés qu'in-

dépendamment de toute conſidération ultérieure à cette vie, nous n'avons rien de mieux à faire, pour être heureux, que d'être vertueux, quel ſervice Richardſon n'a-t-il pas rendu à l'eſpece humaine ? Il n'a point démontré cette vérité ; mais il l'a fait ſentir : à chaque ligne il fait préférer le ſort de la vertu opprimée au ſort du vice triomphant. Qui eſt-ce qui voudroit être Lovelace avec tous ſes avantages ? Qui eſt-ce qui ne voudroit pas être Clariſſe, malgré toutes ſes infortunes ?

Souvent j'ai dit en le liſant : Je donnerois volontiers ma vie pour reſſembler à celle-ci ; j'aimerois mieux être mort que d'être celui-là.

Si je ſais, malgré les intérêts qui peuvent troubler mon jugement, diſtribuer mon mépris ou mon eſtime, ſelon la juſte meſure de l'impartialité, c'eſt à Richardſon que je le dois. Mes amis, reliſez-le, & vous n'exagérerez plus de petites qualités qui vous ſont utiles ; vous ne déprimerez plus de grands talens qui vous croiſent, ou qui vous humilient.

Hommes, venez apprendre de lui à vous réconcilier avec les maux de la vie ; venez, nous pleurerons enſemble ſur les perſonnages malheureux de ſes fictions, & nous dirons : ſi le ſort nous accable, du moins les honnêtes gens pleureront auſſi ſur nous. Si Richardſon s'eſt propoſé d'intéreſſer, c'eſt pour les malheureux. Dans ſon ouvrage, comme dans ce monde, les hommes ſont partagés en deux claſſes : ceux qui jouiſſent & ceux qui ſouffrent ; c'eſt toujours à ceux-ci qu'il m'aſſocie ; &, ſans que je m'en apperçoive, le ſentiment de la commiſération s'exerce & ſe fortifie.

Il m'a laiſſé une mélancolie qui me plaît & qui dure ; quelquefois on s'en apperçoit, & l'on me

demande : Qu'avez-vous ? vous n'êtes pas dans votre état naturel ? que vous eſt-il arrivé ? On m'interroge ſur ma ſanté, ſur ma fortune, ſur mes parens, ſur mes amis. O mes amis ! Pamela, Clariſſe & Grandiſſon ſont trois grands drames ! Arraché à cette lecture par des occupations ſérieuſes, j'éprouvois un dégoût invincible ; je laiſſois là le devoir, & je reprenois le livre de Richardſon. Gardez-vous bien d'ouvrir ces ouvrages enchanteurs, lorſque vous aurez quelques devoirs à remplir.

Qui eſt-ce qui a lu les ouvrages de Richardſon, ſans deſirer de connoître cet homme, de l'avoir pour frere ou pour ami. Qui eſt-ce qui ne lui a pas ſouhaité toutes ſortes de bénédictions ?

O Richardſon, Richardſon, homme unique à mes yeux ! tu ſeras ma lecture dans tous les tems. Forcé par des beſoins preſſans, ſi mon ami tombe dans l'indigence, ſi la médiocrité de ma fortune ne ſuffit pas pour donner à mes enfans les ſoins néceſſaires à leur éducation, je vendrai mes livres ; mais tu me reſteras ; tu me reſteras ſur le même rayon avec Moïſe, Homere, Euripide & Sophocle, & je vous lirai tour-à-tour.

Plus on a l'ame belle, plus on a le goût exquis & pur, plus on connoît la nature, plus on aime la vérité, plus on eſtime les ouvrages de Richardſon.

J'ai entendu reprocher à mon Auteur ſes détails qu'on appelloit des longueurs : combien ces reproches m'ont impatienté !

Malheur à l'homme de génie qui franchit les barrieres que l'uſage & le tems ont preſcrites aux productions des arts, & qui foule au pied le protocole & ſes formules ! Il s'écoulera de longues

années après ſa mort, avant que la juſtice qu'il mérite, lui ſoit rendue.

Cependant, ſoyons équitables. Chez un peuple entraîné par mille diſtractions, où le jour n'a pas aſſez de ſes vingt quatre heures pour les amuſemens dont il s'eſt accoutumé de les remplir, les livres de Richardſon doivent paroître longs. C'eſt par la même raiſon que ce peuple n'a déja plus d'opéra, & qu'inceſſamment on ne jouera ſur ſes autres théatres que des ſcenes détachées de comédie & de tragédie.

Mes chers concitoyens, ſi les romans de Richardſon vous paroiſſent longs, que ne les abrégez-vous? Soyez conſéquens. Vous n'allez guere à une tragédie que pour en voir le dernier acte. Sautez tout de ſuite aux vingt dernieres pages de Clariſſe.

Les détails de Richardſon déplaiſent & doivent déplaire à un homme frivole & diſſipé; mais ce n'eſt pas pour cet homme-là qu'il écrivoit; c'eſt pour l'homme tranquille & ſolitaire, qui a connu la vanité du bruit & des amuſemens du monde, & qui aime à habiter l'ombre d'une retraite, & à s'attendrir utilement dans le ſilence.

Vous accuſez Richardſon de longueurs! Vous avez donc oublié combien il en coûte de peines, de ſoins, de mouvemens, pour faire réuſſir la moindre entrepriſe, terminer un procès, conclure un mariage, amener une réconciliation. Penſez de ces détails ce qu'il vous plaira; mais ils ſeront intéreſſans pour moi, s'ils ſont vrais, s'ils font ſortir les paſſions, s'ils montrent les caracteres.

Ils ſont communs, dites-vous; c'eſt ce qu'on voit tous les jours! Vous vous trompez: c'eſt ce qui ſe paſſe tous les jours ſous vos yeux, & que vous ne voyez jamais. Prenez-y garde; vous fai-

tes le procès aux plus grands poëtes, ſous le nom de Richardſon. Vous avez vu cent fois le coucher du ſoleil & le lever des étoiles, vous avez entendu la campagne retentir du chant éclatant des oiſeaux; mais qui de vous a ſenti que c'étoit le bruit du jour qui rendoit le ſilence de la nuit plus touchant? Eh bien, il en eſt pour vous des phénomenes moraux, ainſi que des phénomenes phyſiques : les éclats des paſſions ont ſouvent frappé vos oreilles; mais vous êtes bien loin de connoître tout ce qu'il y a de ſecret dans leurs accens & dans leurs expreſſions. Il n'y en a aucune qui n'ait ſa phyſionomie; toutes ces phyſionomies ſe ſuccedent ſur un viſage, ſans qu'il ceſſe d'être le même; & l'art du grand poëte & du grand peintre eſt de vous montrer une circonſtance fugitive qui vous avoit échappé.

Peintres, poëtes, gens de goût, gens de bien, liſez Richardſon, liſez-le ſans ceſſe.

Sachez que c'eſt à cette multitude de petites choſes que tient l'illuſion : il y a bien de la difficulté à les imaginer; il y en a bien encore à les rendre. Le geſte eſt quelquefois auſſi ſublime que le mot, & puis ce ſont toutes ces vérités de détail qui préparent l'ame aux impreſſions fortes des grands événemens. Lorſque votre impatience aura été ſuſpendue par ces délais momentanés qui lui ſervoient de digues, avec quelle impétuoſité ne ſe répandra-t-elle pas au moment où il plaira au poëte de les rompre! C'eſt alors qu'affaiſſé de douleur, ou tranſporté de joie, vous n'aurez plus la force de retenir vos larmes prêtes à couler, & de vous dire à vous-même : *mais peut-être que cela n'eſt pas vrai.* Cette penſée a été éloignée de vous peu à peu, & elle eſt ſi loin qu'elle ne ſe préſentera pas.

Une idée qui m'eſt venue quelquefois en rêvant aux ouvrages de Richardſon, c'eſt que j'avois acheté un vieux château; qu'en viſitant un jour ſes appartemens, j'avois apperçu dans un angle une armoire qu'on n'avoit pas ouverte depuis long-tems, & que l'ayant enfoncée, j'y avois trouvé pêle-mêle les lettres de Clariſſe & de Pamela. Après en avoir lu quelques-unes, avec quel empreſſement ne les aurois-je par rangées par ordre de dates! Quel chagrin n'aurois-je pas reſſenti, s'il y avoit eu quelque lacune entre elles! Croit-on que j'euſſe ſouffert qu'une main téméraire (j'ai preſque dit ſacrilege) en eût ſupprimé une ligne?

Vous qui n'avez lu les ouvrages de Richardſon que dans votre élégante traduction françoiſe, & qui croyez les connoître, vous vous trompez.

Vous ne connoiſſez pas Lovelace; vous ne connoiſſez pas Clémentine; vous ne connoiſſez pas l'infortunée Clariſſe; vous ne connoiſſez pas Miſs Howe, ſa chere & tendre Miſs Howe, puiſque vous ne l'avez point vue échevelée & étendue ſur le cercueil de ſon amie, ſe tordant les bras, levant ſes yeux noyés de larmes vers le ciel, rempliſſant la demeure des Harloves de ſes cris aigus, & chargeant d'imprécations toute cette famille cruelle; vous ignorez l'effet de ces circonſtances que votre petit goût ſupprimeroit, puiſque vous n'avez pas entendu le ſon lugubre des cloches de la paroiſſe, porté par le vent ſur la demeure des Harloves, & réveillant dans ces ames de pierre le remords aſſoupi; puiſque vous n'avez pas vu le treſſaillement qu'ils éprouverent au bruit des roues du char qui portoit le cadavre de leur victime. Ce fut alors que le ſilence morne qui regnoit au milieu d'eux, fut rompu par les ſanglots du pere

& de la mere; ce fut alors que le vrai ſupplice de ces méchantes ames commença, & que les ſerpens ſe remuerent au fond de leurs cœurs & les déchirerent. Heureux ceux qui purent pleurer!

J'ai remarqué que dans une ſociété où la lecture de Richardſon ſe faiſoit en commun ou ſéparément, la converſation en devenoit plus intéreſſante & plus vive.

J'ai entendu, à l'occaſion de cette lecture, les points les plus importans de la morale & du goût, diſcutés & approfondis.

J'ai entendu diſputer ſur la conduite de ſes perſonnages, comme ſur des événemens réels, louer, blâmer Pamela, Clariſſe, Grandiſſon, comme des perſonnages vivans qu'on auroit connus, & auxquels on auroit pris le plus grand intérêt.

Quelqu'un d'étranger à la lecture qui avoit précédé & qui avoit amené la converſation, ſe ſeroit imaginé, à la vérité & à la chaleur de l'entretien, qu'il s'agiſſoit d'un voiſin, d'un parent, d'un ami, d'un frere, d'une ſœur.

Le dirai-je?... J'ai vu de la diverſité des jugemens naître des haines ſecretes, des mépris cachés, en un mot, les mêmes diviſions entre des perſonnes unies, que s'il eût été queſtion de l'affaire la plus ſérieuſe. Alors je comparois l'ouvrage de Richardſon à un livre plus ſacré encore, à un Evangile apporté ſur la terre pour ſéparer l'époux de l'épouſe, le pere du fils, la fille de la mere, le frere de la ſœur; & ſon travail rentroit ainſi dans la condition des êtres les plus parfaits de la nature. Tous ſortis d'une main toute-puiſſante & d'une intelligence infiniment ſage, il n'y en a aucun qui ne péche par quelque endroit. Un bien préſent peut être dans l'avenir la ſource d'un grand mal; un mal, la ſource d'un grand bien.

Mais qu'importe, ſi, graces à cet auteur, j'ai plus aimé mes ſemblables, plus aimé mes devoirs, ſi je n'ai eu pour les méchans que de la pitié, j'ai conçu plus de commiſération pour les malheureux, plus de vénération pour les bons, plus de circonſpection dans l'uſage des choſes préſentes, plus d'indifférence ſur les choſes futures, plus de mépris pour la vie, & plus d'amour pour la vertu, le ſeul bien que nous puiſſions demander au ciel, & le ſeul qu'il puiſſe nous accorder, ſans nous châtier de nos demandes indiſcretes.

Je connois la maiſon des Harloves comme la mienne; la demeure de mon pere ne m'eſt pas plus familiere que celle de Grandiſſon. Je me ſuis fait une image des perſonnages que l'auteur a mis en ſcene; leurs phyſionomies ſont là: je les reconnois dans les rues, dans les places publiques, dans les maiſons; elles m'inſpirent du penchant ou de l'averſion. Un des avantages de ſon travail, c'eſt qu'ayant embraſſé un champ immenſe, il ſubſiſte ſans ceſſe ſous mes yeux quelque portion de ſon tableau. Il eſt rare que j'aie trouvé ſix perſonnes raſſemblées, ſans leur attacher quelques-uns de ſes noms. Il m'adreſſe aux honnêtes gens, il m'écarte des méchans; il m'a appris à les reconnoître à des ſignes prompts & délicats. Il me guide quelquefois ſans que je m'en apperçoive.

Les ouvrages de Richardſon plairont plus ou moins à tout homme, dans tous les tems & dans tous les lieux; mais le nombre des lecteurs qui en ſentiront tout le prix, ne ſera jamais grand: il faut un goût trop ſévere; & puis la variété des événemens y eſt telle, les rapports y ſont ſi multipliés, la conduite en eſt ſi compliquée; il y a tant de choſes préparées, tant d'autres ſauvées, tant de perſonnages, tant de caracteres! A peine

ai-je parcouru quelques pages de Clariſſe, que je compte déja quinze ou ſeize perſonnages; bientôt le nombre ſe double. Il y en a juſqu'à quarante dans Grandiſſon; mais ce qui confond d'étonnement, c'eſt que chacun a ſes idées, ſes expreſſions, ſon ton, & que ces idées, ces expreſſions, ce ton varient ſelon les circonſtances, les intérêts, les paſſions, comme on voit ſur un même viſage les phyſionomies diverſes des paſſions ſe ſuccéder. Un homme qui a du goût ne prendra point une lettre de Madame Norton pour la lettre d'une des tantes de Clariſſe, la lettre d'une tante pour celle d'une autre tante ou de Madame Howe, ni un billet de Madame Howe pour un billet de Madame Harlove, quoiqu'il arrive que ces perſonnages ſoient dans la même poſition, dans les mêmes ſentimens, relativement au même objet. Dans ce livre immortel, comme dans la nature au printems, on ne trouve point deux feuilles qui ſoient d'un même verd! quelle immenſe variété de nuances! S'il eſt difficile à celui qui lit de les ſaiſir, combien n'a-t-il pas été difficile à l'auteur de les trouver & de les peindre!

O Richardſon! j'oſerai dire que l'hiſtoire la plus vraie eſt pleine de menſonges, & que ton roman eſt plein de vérités. L'hiſtoire peint quelques individus, tu peins l'eſpece humaine: l'hiſtoire attribue à quelques individus ce qu'ils n'ont ni dit ni fait; tout ce que tu attribues à l'homme, il l'a dit & fait: l'hiſtoire n'embraſſe qu'une portion de la durée, qu'un point de la ſurface du globe; tu as embraſſé tous les lieux & tous les tems. Le cœur humain, qui a été, eſt & ſera toujours le même, eſt le modele d'après lequel tu copies. Si l'on appliquoit au meilleur hiſtorien une critique ſévere, y en a-t-il aucun qui la ſoutînt comme

toi ? Sous ce point de vue, j'oſerai dire que ſouvent l'hiſtoire eſt un mauvais roman, & que le roman, comme tu l'as fait, eſt une bonne hiſtoire. O peintre de la nature ! c'eſt toi qui ne mens jamais.

Je ne me laſſerai point d'admirer la prodigieuſe étendue de tête qu'il t'a fallu pour conduire des drames de trente à quarante perſonnages, qui tous conſervent ſi rigoureuſement les caracteres que tu leur as donnés ; l'étonnante connoiſſance des loix, des coutumes, des uſages, des mœurs, du cœur humain, de la vie ; l'inépuiſable fonds de morale, d'expériences, d'obſervations qu'ils te ſuppoſent.

L'intérêt & le charme de l'ouvrage dérobent l'art de Richardſon à ceux qui ſont le plus faits pour l'appercevoir. Pluſieurs fois j'ai commencé la lecture de Clariſſe pour me former ; autant de fois j'ai oublié mon projet à la vingtieme page ; j'ai ſeulement été frappé, comme tous les lecteurs ordinaires, du génie qu'il y a à avoir imaginé une jeune fille remplie de ſageſſe & de prudence, qui ne fait pas une ſeule démarche qui ne ſoit fauſſe, ſans qu'on puiſſe l'accuſer, parce qu'elle a des parens inhumains, & un homme abominable pour amant ; à avoir donné à cette jeune prude l'amie la plus vive & la plus folle, qui ne dit & ne fait rien que de raiſonnable, ſans que la vraiſemblance en ſoit bleſſée ; à celle-ci un honnête homme pour amant, mais un honnête homme empeſé & ridicule que ſa maîtreſſe déſole, malgré l'agrément & la protection d'une mere qui l'appuie ; à avoir combiné dans ce Lovelace les qualités les plus rares & les vices les plus odieux, la baſſeſſe avec la généroſité, la profondeur & la frivolité, la violence & le ſang froid, le bon ſens

& la folie; à en avoir fait un ſcélérat qu'on hait, qu'on aime, qu'on admire, qu'on mépriſe, qui vous étonne, ſous quelque forme qu'il ſe préſente, & qui ne garde pas un inſtant la même; & cette foule de perſonnages ſubalternes, comme ils ſont caractériſés! combien il y en a! & ce Belford avec ſes compagnons, & Madame Howe & ſon Hickman, & Madame Norton, & les Harloves pere, mere, frere, ſœurs, oncles & tantes, & toutes les créatures qui peuplent le lieu de débauche! Quels contraſtes d'intérêts & d'humeurs! comme tous agiſſent & parlent! Comment une jeune fille, ſeule contre tant d'ennemis réunis, n'auroit-elle pas ſuccombé! Et encore quelle eſt ſa chûte!

Ne reconnoît-on pas ſur un fond tout divers la même variété de caracteres, la même force d'événemens & de conduite dans Grandiſſon?

Pamela eſt un ouvrage plus ſimple, moins étendu, moins intrigué; mais y a-t-il moins de génie? Or, ces trois ouvrages, dont un ſeul ſuffiroit pour immortaliſer, un ſeul homme les a faits.

Depuis qu'ils me ſont connus, ils ont été ma pierre de touche; ceux à qui ils déplaiſent, ſont jugés pour moi. Je n'en ai jamais parlé à un homme que j'eſtimaſſe, ſans trembler que ſon jugement ne ſe rapportât pas au mien. Je n'ai jamais rencontré perſonne qui partageât mon enthouſiaſme, que je n'aie été tenté de le ſerrer entre mes bras & de l'embraſſer.

Richardſon n'eſt plus. Quelle perte pour les lettres & pour l'humanité! Cette perte m'a touché comme s'il eût été mon frere. Je le portois en mon cœur ſans l'avoir vu, ſans le connoître que par ſes ouvrages.

Je n'ai jamais rencontré un de ſes compatriotes, un

un des miens qui eût voyagé en Angleterre, ſans lui demander : Avez-vous vu le poëte Richardſon ? enſuite : Avez-vous vu le Philoſophe Hume ?

Un jour, une femme d'un goût & d'une ſenſibilité peu commune, fortement préoccupée de l'hiſtoire de Grandiſſon, qu'elle venoit de lire, dit à un de ſes amis qui partoit pour Londres : « Je vous prie de voir de ma part Miſs Emilie, M. Belford, & ſur-tout Miſs Howe, ſi elle vit encore. »

Une autre fois, une femme de ma connoiſſance, qui s'étoit engagée dans un commerce de lettres qu'elle croyoit innocent, effrayée du ſort de Clariſſe, rompit ce commerce tout au commencement de la lecture de cet ouvrage.

Eſt-ce que deux amies ne ſe ſont pas brouillées, ſans qu'aucun des moyens que j'ai employés pour les rapprocher m'ait réuſſi, parce que l'une mépriſoit l'hiſtoire de Clariſſe, devant laquelle l'autre étoit proſternée ?

J'écrivis à celle-ci, & voici quelques endroits de ſa réponſe.

» *La piété de Clariſſe l'impatiente* ! Eh quoi ! veut-» elle donc qu'une jeune fille de dix-huit ans, éle-» vée par des parens vertueux & chrétiens, timi-» de, malheureuſe ſur la terre, n'ayant guere d'eſ-» pérance de voir améliorer ſon ſort que dans » une autre vie, ſoit ſans religion & ſans foi ? Ce » ſentiment eſt ſi grand, ſi doux, ſi touchant en » elle ; ſes idées de religion ſont ſi ſaines & ſi pu-» res ; ce ſentiment donne à ſon caractere une » nuance ſi pathétique ! Non, non, vous ne me » perſuaderez jamais que cette façon de penſer » ſoit d'une ame bien née.

» *Elle rit, quand elle voit cette enfant déſeſpérée* » *de la malédiction de ſon pere !* Elle rit, & c'eſt » une mere. Je vous dis que cette femme ne peut

» jamais être mon amie : je rougis qu'elle l'ait » été. Vous verrez que la malédiction d'un pere » reſpecté, une malédiction qui ſemble s'être déja » accomplie en pluſieurs points importans, ne » doit pas être une choſe terrible pour un enfant » de ce caractere! & qui ſait ſi Dieu ne ratifiera » pas dans l'éternité la ſentence prononcée par » ſon pere?

» *Elle trouve extraordinaire que cette lecture m'ar-* » *rache des larmes*! Et ce qui m'étonne toujours, » moi, quand j'en ſuis aux derniers inſtants de » cette innocente, c'eſt que les pierres, les murs, » les carreaux inſenſibles & froids ſur leſquels je » marche ne s'émeuvent pas, & ne joignent pas » leur plainte à la mienne. Alors tout s'obſcurcit » autour de moi; mon ame ſe remplit de ténebres, » & il me ſemble que la nature ſe voile d'un crêpe » épais.

» *A ſon avis, l'eſprit de Clariſſe conſiſte à faire* » *des phraſes; & lorſqu'elle en a pu faire quelques-* » *unes, la voilà conſolée.* C'eſt, je vous l'avoue, » une grande malédiction que de ſentir & penſer » ainſi; mais ſi grande, que j'aimerois mieux tout- » à-l'heure que ma fille mourût entre mes bras, que » de l'en ſavoir frappée. Ma fille!.... Oui, j'y ai » penſé, & je ne m'en dédis pas.

» Travaillez à préſent, homme merveilleux, » travaillez, conſumez-vous; voyez la fin de votre » carriere à l'âge où les autres commencent la » leur, afin qu'on porte de vos chefs-d'œuvres » des jugemens pareils. Nature, prépare pendant » des ſiecles un homme tel que Richardſon; pour » le douer, épuiſe-toi; ſois ingrate envers tes au- » tres enfans : ce ne ſera que pour un petit nom- » bre d'ames comme la mienne, que tu l'auras » fait naître; & la larme qui tombera de mes yeux

» ſera l'unique récompenſe de ſes veilles «.

Et par proſcript, elle ajoute : » Vous me de-» mandez l'enterrement & le teſtament de Clariſſe, » & je vous les envoie ; mais je ne vous pardon-» nerois de ma vie d'en avoir fait part à cette » femme. Je me rétracte : liſez-lui vous-même ces » deux morceaux, & ne manquez pas de m'ap-» prendre que ſes ris ont accompagné Clariſſe juſ-» que dans ſa derniere demeure, afin que mon » averſion pour elle ſoit parfaite «.

Il y a, comme on voit, dans les choſes de goût, ainſi que dans les choſes religieuſes, une eſpece d'intolérance, que je blâme, mais dont je ne me garantirois que par un effort de raiſon.

J'étois avec un ami, lorſqu'on me remit l'enterrement & le teſtament de Clariſſe, deux morceaux que le traducteur François a ſupprimés, ſans qu'on ſache trop pourquoi. Cet ami eſt un des hommes les plus ſenſibles que je connoiſſe, & un des plus ardens fanatiques de Richardſon : peu s'en faut qu'il ne le ſoit autant que moi. Le voilà qui s'empare des cahiers, qui ſe retire dans un coin, & qui lit. Je l'examinois : d'abord je vois couler des pleurs ; bientôt il s'interrompt, il ſanglote ; tout-à-coup il ſe leve, il marche ſans ſavoir où il va, il pouſſe des cris comme un homme déſolé, & il adreſſe les reproches les plus amers à toute la famille des Harloves.

Je m'étois propoſé de noter les beaux endroits des trois poëmes de Richardſon ; mais le moyen ? Il y en a tant.

Je me rappelle ſeulement que la cent vingt-huitieme lettre, qui eſt de Madame Harvey à ſa niece, eſt un chef-d'œuvre ; ſans apprêt, ſans art apparent, avec une vérité qui ne ſe conçoit pas, elle ôte à Clariſſe toute eſpérance de réconcilia-

tion avec ſes parens, ſeconde les vues de ſon raviſſeur, la livre à ſa méchanceté, la détermine au voyage de Londres, à entendre des propoſitions de mariage, &c. Je ne ſais ce qu'elle ne produit pas ; elle accuſe la famille, en l'excuſant ; elle démontre la néceſſité de la fuite de Clariſſe, en la blâmant. C'eſt un des endroits, entre beaucoup d'autres, où je me ſuis écrié : *divin Richardſon !* Mais pour éprouver ce tranſport, il faut commencer l'ouvrage, & lire juſqu'à cet endroit.

J'ai crayonné, dans mon exemplaire, la cent vingt-quatrieme lettre, qui eſt de Lovelace à ſon complice Léman, comme un morceau charmant : c'eſt-là qu'on voit toute la folie, toute la gaieté, toute la ruſe, tout l'eſprit de ce perſonnage. On ne ſait ſi l'on doit aimer ou déteſter ce démon. Comme il ſéduit ce pauvre domeſtique ! C'eſt *le bon*, c'eſt *l'honnête Léman*. Comme il lui peint la récompenſe qui l'attend ! *Tu ſeras Monſieur l'hôte de l'ours blanc ; on appellera ta femme Madame l'hôteſſe*. Et puis, en finiſſant : *Je ſuis votre ami Lovelace*. Lovelace ne s'arrête point à de petites formalités, quand il s'agit de réuſſir ; tous ceux qui concourent à ſes vues, ſont ſes amis.

Il n'y avoit qu'un grand Maître qui pût ſonger à aſſocier à Lovelace cette troupe d'hommes perdus d'honneur & de débauche, ces viles créatures qui l'irritent par des railleries, & l'enhardiſſent au crime. Si Belford s'éleve ſeul contre ſon ſcélérat ami, combien il lui eſt inférieur ! Qu'il falloit de génie pour introduire & pour garder quelque équilibre entre tant d'intérêts oppoſés !

Et croit-on que ce ſoit ſans deſſein que l'auteur a ſuppoſé à ſon héros cette chaleur d'imagination, cette frayeur du mariage, ce goût effréné de l'in-

trigue & de la liberté, cette vanité démeſurée, tant de qualités & de vices !

Poëtes, apprenez de Richardſon à donner des confidens aux méchans, afin de diminuer l'horreur de leurs forfaits, en la diviſant ; & par la raiſon oppoſée, à n'en point donner aux honnêtes gens, afin de leur laiſſer tout le mérite de leur bonté.

Avec quel art ce Lovelace ſe dégrade & ſe releve ! Voyez la lettre 175. Ce ſont les ſentimens d'un Cannibale ; c'eſt le cri d'une bête féroce. Quatre lignes de proſtcript le transforment tout-à-coup en un homme de bien, ou peu s'en faut.

Grandiſſon & Pamela ſont auſſi deux beaux ouvrages ; mais je leur préfere *Clariſſe*. Ici l'Auteur ne fait pas un pas qui ne ſoit de génie.

Cependant, on ne voit point arriver à la porte du Lord le vieux pere de Pamela, qui a marché toute la nuit ; on ne l'entend point s'adreſſer aux valets de la maiſon, ſans éprouver les plus violentes ſecouſſes.

Tout l'épiſode de Clémentine dans *Grandiſſon* eſt de la plus grande beauté.

Et quel eſt le moment où Clémentine & Clariſſe deviennent deux créatures ſublimes ? Le moment où l'une a perdu l'honneur, & l'autre la raiſon.

Je ne me rappelle point, ſans friſſonner, l'entrée de Clémentine dans la chambre de ſa mere, pâle, les yeux égarés, le bras ceint d'une bande, le ſang coulant le long de ſon bras, & dégouttant du bout de ſes doigts, & ſon diſcours : *Maman, voyez, c'eſt le vôtre.* Cela déchire l'ame.

Mais pourquoi cette Clémentine eſt-elle ſi intéreſſan e dans ſa folie ? C'eſt que n'étant plus maîtreſſe de ſes penſées, de ſon eſprit, ni des mou-

vemens de ſon cœur, s'il ſe paſſoit en elle quelque choſe honteuſe, elle lui échapperoit. Mais elle ne dit pas un mot qui ne montre de la candeur & de l'innocence, & ſon état ne permet pas de douter de ce qu'elle dit.

On m'a rapporté que Richardſon avoit paſſé pluſieurs années dans la ſociété, preſque ſans parler.

Il n'a pas eu toute la réputation qu'il méritoit. Quelle paſſion que l'envie ! C'eſt la plus cruelle des Euménides : elle ſuit l'homme de mérite juſqu'au bord de ſa tombe ; là elle diſparoît, & la juſtice des ſiecles s'aſſied à ſa place.

O Richardſon ! ſi tu n'as pas joui, de ton vivant, de toute la réputation que tu méritois, combien tu ſeras grand chez nos neveux, lorſqu'ils te verront à la diſtance d'où nous voyons Homere ? Alors, qui eſt-ce qui oſera arracher une ligne de ton ſublime ouvrage ? Tu as eu plus d'admirateurs encore parmi nous que dans ta patrie, & je m'en réjouis. Siecles, hâtez-vous de couler, & d'amener avec vous les honneurs qui ſont dûs à Richardſon ! J'en atteſte tous ceux qui m'écoutent : je n'ai point attendu l'exemple des autres pour te rendre hommage ; dès aujourd'hui j'étois incliné au pied de ta ſtatue, je t'adorois, cherchant au fond de mon ame des expreſſions qui répondiſſent à l'étendue de l'admiration que je te portois, & je n'en trouvois point. Vous, qui parcourez ces lignes que j'ai tracées ſans liaiſon, ſans deſſein & ſans ordre, à meſure qu'elles m'étoient inſpirées dans le tumulte de mon cœur, ſi vous avez reçu du Ciel une ame plus ſenſible que la mienne, effacez-les. Le génie de Richardſon a étouffé ce que j'en avois. Ses fantômes errent ſans ceſſe dans mon imagination ; ſi je veux écrire,

j'entends la plainte de Clémentine ; l'ombre de Clariſſe m'apparoît ; je vois marcher devant moi Grandiſſon ; Lovelace me trouble, & la plume s'échappe de mes doigts. Et vous, ſpectre plus doux, Emilie, Charlotte, Pamela, chere Miſs Howe, tandis que je converſe avec vous, les années du travail & de la moiſſon des lauriers ſe paſſent ; & je m'avance vers le dernier terme, ſans rien tenter qui puiſſe me recommander auſſi aux tems à venir.

FIN.

CHOIX

DE QUELQUES ARTICLES

DE

PHILOSOPHIE,

EXTRAITS

DU DICTIONNAIRE

ENCYCLOPÉDIQUE.

PHILOSOPHIE
DES
ÉGYPTIENS.

L'HISTOIRE de l'Egypte eſt, en général, un chaos, où la chronologie, la religion & la philoſophie ſont particuliérement remplies d'obſcurités & de confuſion.

Les Egyptiens voulurent paſſer pour les peuples les plus anciens de la terre, & ils en impoſerent ſur leur origine. Leurs Prêtres furent jaloux de conſerver la vénération qu'on avoit pour eux, & ils ne tranſmirent à la connoiſſance des peuples, que le vain & pompeux étalage de leur culte. La réputation de leur ſageſſe prétendue devenoit d'autant plus grande, qu'ils en faiſoient plus de myſtere, & ils ne la communiquerent qu'à un petit nombre d'hommes choiſis, dont ils s'aſſurerent la diſcrétion par les épreuves les plus longues & les plus rigoureuſes.

Les Egyptiens eurent des Rois, un gouvernement, des loix, des ſciences, des arts, long-tems avant que d'avoir aucune écriture ; en conſéquence, des fables accumulées pendant une longue ſuite de ſiecles, corrompirent leurs tradi-

tions. Ce fut alors qu'ils recoururent à l'hiéroglyphe ; mais l'intelligence n'en fut, ni assez facile, ni assez générale pour se conserver.

Les différentes contrées de l'Egypte souffrirent de fréquentes inondations ; ses anciens monumens furent renversés ; ses premiers habitans se dispersèrent ; un peuple étranger s'établit dans ses provinces désertes ; des guerres qui succéderent, répandirent, parmi les nouveaux Egyptiens, des transfuges de toutes les nations circonvoisines. Les connoissances, les coutumes, les usages, les cérémonies, les idiomes se mêlerent & se confondirent. Le vrai sens de l'hiéroglyphe, confié aux seuls Prêtres, s'évanouit ; on fit des efforts pour le retrouver. Ces tentatives donnerent naissance à une multitude incroyable d'opinions & de sectes. Les Historiens écrivirent les choses comme elles étoient de leur tems ; mais la rapidité des événemens jetta dans leurs écrits une diversité nécessaire. On prit ces différences pour des contradictions ; on chercha à concilier sur une même date, ce qu'il falloit rapporter à plusieurs époques. On étoit égaré dans un labyrinthe de difficultés réelles ; on en compliqua les détours pour soi-même & pour la postérité, par les difficultés imaginaires qu'on se fit.

L'Egypte étoit devenue une énigme indéchiffrable pour l'Egyptien même, voisin encore de la naissance du monde, selon notre chronologie. Les pyramides portoient, au tems d'Hérodote, des inscriptions dans une langue & des caracteres inconnus ; le motif qu'on avoit eu d'élever ces masses énormes, étoit ignoré. A mesure que les tems s'éloignoient, les siecles se projettoient les uns sur les autres ; les événemens, les noms, les hommes, les époques, dont rien ne fixoit la distance, se rapprochoient imperceptiblement, & ne se dis-

tinguoient plus ; toutes les tranſactions ſembloient ſe précipiter pêle-mêle dans un abyme obſcur, au fond duquel les Hyérophantes faiſoient appercevoir à l'imagination des naturels, & à la curioſité des étrangers, tout ce qu'il falloit qu'ils y viſſent pour la gloire de la nation, & pour leur intérêt.

Cette ſupercherie ſoutint leur ancienne réputation. On vint de toutes les contrées du monde connu chercher la ſageſſe en Egypte. Les Prêtres Egyptiens eurent pour diſciples, Moïſe, Orphée, Linus, Platon, Pythagore, Démocrite, Thalès; en un mot, tous les Philoſophes de la Grece. Ces Philoſophes, pour accréditer leurs ſyſtêmes, s'appuyerent de l'autorité des Hyérophantes. De leur côté, les Hyérophantes profiterent du témoignage même des Philoſophes, pour s'attribuer leurs découvertes. Ce fut ainſi que les opinions qui diviſoient les ſectes de la Grece, s'établirent ſucceſſivement dans les gymnaſes de l'Egypte. Le platoniſme, & le pythagoriſme ſur-tout, y laiſſerent des traces profondes ; ces doctrines porterent des nuances plus ou moins fortes ſur celles du pays. Les nuances qu'elles affecterent d'en prendre, acheverent la confuſion. Jupiter devint Oſiris ; on prit Typhon pour Pluton. On ne vit plus de différence entre l'Adès & l'Amenthès. On fonda, de part & d'autre, l'identité ſur les analogies les plus légeres. Les Philoſophes de la Grece ne conſulterent là-deſſus que leur ſécurité & leurs ſuccès ; les Prêtres de l'Egypte, que leur intérêt & leur orgueil. La ſageſſe verſatile de ceux-ci changea au gré des conjonctures. Maîtres des livres ſacrés, ſeuls initiés à la connoiſſance des caracteres dans leſquels ils étoient écrits, ſéparés du reſte des hommes, & renfermés dans des ſéminaires, dont la puiſſance des Souverains faiſoit à peine entr'ou-

vrir les portes, rien ne les compromettoit. Si l'autorité les contraignoit à admettre à la participation de leurs myſteres quelque eſprit naturellement ennemi du menſonge & de la charlatanerie, ils le corrompoient, & le déterminoient à ſeconder leurs vues, ou ils le rebutoient par des devoirs pénibles & un genre de vie auſtere. Le Néophite le plus zélé étoit forcé de ſe retirer, & la doctrine éſotérique ne tranſpiroit jamais.

Tel étoit, à peu près, l'état des choſes en Egypte, lorſque cette contrée fut inondée de Grecs & de Barbares qui y entrerent à la ſuite d'Alexandre; ſource nouvelle de révolutions dans la théologie & la philoſophie égyptiennes. La philoſophie orientale pénétra dans les ſanctuaires d'Egypte, quelques ſiecles avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Les notions judaïques & cabaliſtiques s'y introduiſirent ſous les Ptolemées. Au milieu de cette guerre inteſtine & générale, que la naiſſance du chriſtianiſme ſuſcita entre toutes les ſectes des Philoſophes, l'ancienne doctrine égyptienne ſe défigura de plus en plus. Les Hyérophantes, devenus Syncrétiſtes, chargerent leur Théologie d'idées philoſophiques, à l'imitation des Philoſophes qui rempliſſoient leur Philoſophie d'idées théologiques. On négligea les livres anciens. On écrivit le ſyſtême nouveau en caracteres ſacrés; & bientôt ce ſyſtême fut le ſeul dont les Hyérophantes conſerverent quelque connoiſſance. Ce fut dans ces circonſtances que Sanchoniaton, Manéthon, Aſclépiade, Paleſate, Chéremon, Hécatée publierent leurs ouvrages. Ces Auteurs écrivoient d'une choſe que ni eux, ni perſonne n'entendoient déja plus. Qu'on juge par-là de la certitude des conjonctures de nos Auteurs modernes, Kircher, Marsham & Witſius, qui

n'ont travaillé qu'après des monumens mutilés, & que ſur les fragmens très-ſuſpects des diſciples des derniers Hyérophantes.

Theut, qu'on appelle auſſi *Thoyt* & *Thoot*, paſſe pour le premier fondateur de la ſageſſe égyptienne. On dit qu'il fut Chef du conſeil d'Oſiris; que ce Prince lui communiqua ſes vues; que Thoot imagina pluſieurs arts utiles; qu'il donna des noms à la plupart des êtres de la Nature; qu'il apprit aux hommes à conſerver la mémoire des faits par la voie du ſymbole; qu'il publia des loix; qu'il inſtitua les cérémonies religieuſes; qu'il obſerva le cours des aſtres; qu'il cultiva l'olivier; qu'il inventa la lyre & l'art paleſtrique, & qu'en reconnoiſſance de ſes travaux, les peuples de l'Egypte le placerent au rang des Dieux, & donnerent ſon nom au premier mois de leur année.

Ce Theut fut un des Hermès de la Grece, & c'eſt au ſentiment de Cicéron, le cinquieme Mercure des Latins. Mais, à juger de l'antiquité de ce perſonnage, par les découvertes qu'on lui attribue, Marsham a raiſon de prétendre que Cicéron s'eſt trompé.

L'Hermès, fils d'Agathodemon, & pere de Tat, ou le ſecond Mercure, ſuccede à Thoot dans les Annales hiſtoriques ou fabuleuſes de l'Egypte. Celui-ci perfectionna la Théologie, découvrit les premiers principes de l'Arithmétique & de la Géométrie, ſentit l'inconvénient des images ſymboliques, leur ſubſtitua l'hyérogliphe, & éleva des colonnes ſur leſquelles il fit graver, dans les nouveaux caracteres qu'il avoit inventés, les choſes qu'il crut dignes de paſſer à la poſtérité; ce fut ainſi qu'il ſe propoſa de fixer l'inconſtance de la tradition: les peuples lui dreſſerent des autels, & célébrerent des fêtes en ſon honneur.

L'Egypte fut déſolée par des guerres inteſtines & étrangeres. Le Nil rompit ſes digues, il ſe fit des ouvertures qui ſubmergerent une grande partie de la contrée. Les colonnes d'Agathodemon furent renverſées ; les ſciences & les arts ſe perdirent ; & l'Egypte étoit preſque retombée dans ſa premiere barbarie, lorſqu'un homme de génie s'aviſa de recueillir les débris de la ſageſſe ancienne ; de raſſembler les monumens diſperſés ; de rechercher la clef des Hiéroglyphes, d'en augmenter le nombre, & d'en confier l'intelligence & le dépôt à un college de Prêtres. Cet homme fut le troiſieme fondateur de la ſageſſe des Egyptiens. Les peuples le mirent auſſi au nombre des Dieux, & l'adorerent ſous le nom d'*Hermès Triſmégiſte.*

Tel fut donc, ſelon toute apparence, l'enchaînement des choſes. Le tems qui efface les défauts des grands hommes, & qui releve leurs qualités, augmenta le reſpect que les Egyptiens portoient à la mémoire de leurs fondateurs, & ils en firent des Dieux. Le premier de ces Dieux inventa les arts de néceſſité ; le ſecond fixa les événemens par des ſymboles ; le troiſieme ſubſtitua au ſymbole l'hiéroglyphe, plus commode ; & s'il m'étoit permis de pouſſer la conjecture plus loin, je ferois entrevoir le motif qui détermina les Egyptiens à conſtruire leurs pyramides ; & pour venger ces peuples des reproches qu'on leur a faits, je repréſenterois ces maſſes énormes dont a tant blâmé la vanité, la peſanteur, les dépenſes & l'inutilité, comme les monumens deſtinés à la conſervation des ſciences, des arts, & de toutes les connoiſſances utiles à la nation Egyptienne.

En effet, lorſque les monumens du premier ou du ſecond Mercure eurent été détruits, de quel côté ſe dûrent porter les vues des hommes pour ſe

ſe garantir de la barbarie dont on les avoit retirés, conſerver les lumieres qu'ils acquéroient de jour en jour, prévenir les ſuites des révolutions fréquentes auxquelles ils étoient expoſés dans ces tems reculés où tous les peuples ſembloient ſe mouvoir ſur la ſurface de la terre, & obvier aux événemens deſtructeurs dont la nature de leur climat les menaçoit particuliérement ? Fut-ce de chercher un autre moyen, ou de perfectionner celui qu'ils poſſédoient ? Fut-ce d'aſſurer de la durée à l'hiéroglyphe, ou de paſſer de l'hiéroglygphe à l'écriture ? Mais l'intervalle de l'hiéroglyphe à l'écriture eſt immenſe. La métaphyſique qui rapprocheroit ces découvertes, & qui les enchaîneroit l'une à l'autre, ſeroit mauvaiſe. La figure ſymbolique eſt une figure de la choſe. Il y a le même rapport entre la choſe & l'hiéroglyphe : mais l'écriture eſt une expreſſion des voix. Ici le rapport change ; ce n'eſt plus un art inventé qu'on perfectionne ; c'eſt un nouvel art qu'on invente, & un art qui a ce caractere particulier que l'invention eût dû être totale & complette. C'eſt une obſervation de M. Duclos, de l'Académie Françoiſe, qui me paroît avoir jetté ſur cette matiere un coup d'œil plus philoſophique qu'aucun de ceux qui l'ont précédé.

Le génie rare, capable de réduire à un nombre borné l'infinie variété des ſons d'une langue, de leur donner des ſignes, de fixer pour lui-même la valeur de ces ſignes, & d'en rendre aux autres l'intelligence commune & familiere, ne s'étant point rencontrée chez les Egyptiens, dans la circonſtance où il leur auroit été le plus utile ; ces peuples, preſſés entre l'inconvénient & la néceſſité d'attacher la mémoire des faits à des monumens, ne durent naturellement penſer qu'à en conſtruire

d'aſſez ſolides pour réſiſter éternellement aux plus grandes révolutions. Tout ſemble concourir à fortifier cette opinion ; l'uſage antérieur de confier à la pierre & au relief l'hiſtoire des connoiſſances & des tranſactions : les figures ſymboliques qui ſubſiſtent encore au milieu des plus anciennes ruines du monde ; celles de Perſépolis, où elles repréſentent les principes du gouvernement eccléſiaſtique & civil ; les colonnes ſur leſquelles Theut grava les premiers caracteres hiéroglyphiques ; la forme des nouvelles pyramides ſur leſquelles on ſe propoſa, ſi ma conjecture eſt vraie, de fixer l'état des ſciences & des arts en Egypte ; leurs angles propres à marquer les points cardinaux du monde, & qu'on a employés à cet uſage ; la dureté de leurs matériaux qui n'ont pu ſe tailler au marteau, mais qu'il a fallu couper à la ſcie ; la diſtance des carrieres d'où ils ont été tirés, aux lieux où ils ont été mis en œuvre ; la prodigieuſe ſolidité des édifices qu'on en a conſtruits ; leur ſimplicité, dans laquelle on voit que la ſeule choſe qu'on ſe ſoit propoſée, c'eſt d'avoir beaucoup de ſolidité & de ſurface ; le choix de la figure pyramidale ou d'un corps qui a une baſe immenſe & qui ſe termine en pointe ; le rapport de la baſe à la hauteur ; les frais immenſes de la conſtruction ; la multitude d'hommes & la durée du tems que ce travail a conſommés ; la ſimilitude & le nombre de ces édifices ; les machines dont ils ſuppoſent l'invention ; un goût décidé pour les choſes utiles, qui ſe reconnoît à chaque pas qu'on fait en Egypte ; l'inutilité prétendue de toutes ces pyramides comparées avec la haute ſageſſe des peuples : tout bon eſprit qui paſſera ces circonſtances, ne doutera pas un moment que ces monumens n'aient été conſtruits pour être couverts un

jour de la ſcience politique, civile & religieuſe de la contrée ; que cette reſſource ne ſoit la ſeule qui ait pu s'offrir à la penſée, chez des peuples qui n'avoient point encore d'écriture, & qui avoient vu leurs premiers édifices renverſés ; qu'il ne faille regarder les pyramides comme bibles de l'Egypte, dont les tems & les révolutions avoient peut-être détruit les caracteres pluſieurs ſiecles avant l'invention de l'écriture ; que c'eſt la raiſon pour laquelle cet événement ne nous a point été tranſmis ; en un mot, que ces maſſes, loin d'éterniſer l'orgueil ou la ſtupidité de ces peuples, ſont des monumens de leur prudence & du prix ineſtimable qu'ils attachoient à la conſervation de leurs connoiſſances. Et la preuve qu'ils ne ſe ſont point trompés dans leur raiſonnement, c'eſt que leur ouvrage a réſiſté, pendant une ſuite innombrable de ſiecles, à l'action deſtructive des élémens qu'ils avoient prévus, & qu'il n'a été endommagé que par la barbarie des hommes, contre laquelle les ſages Egyptiens, ou n'ont point penſé à prendre des précautions, ou ont ſenti l'impoſſibilité d'en prendre de bonnes. Tel eſt notre ſentiment ſur la conſtruction des pyramides de l'Egypte : il ſeroit bien étonnant que, dans le grand nombre de ceux qui ont écrit de ces édifices, perſonne n'eût rencontré une conjecture qui ſe préſente ſi naturellement.

Si l'on fait remonter l'inſtitution des Prêtres Egyptiens juſqu'au tems d'Hermès Triſmégiſte, il n'y eut dans l'Etat aucun ordre de citoyens plus ancien que l'ordre eccléſiaſtique ; & ſi l'on examine avec attention quelques-unes des loix fondamentales de cette inſtitution, on verra combien il étoit impoſſible que l'ordre des Hyérophantes ne devînt pas nombreux, puiſſant, redouta-

ble, & qu'il n'entraînât pas tous les maux dont l'Egypte fut déſolée.

Il n'en étoit pas dans l'Egypte ainſi que dans les autres contrées du monde païen, où un temple n'avoit qu'un Prêtre & qu'un Dieu. On adoroit dans un ſeul temple *égyptien* un grand nombre de Dieux. Il y avoit un Prêtre au moins pour chaque Dieu, & un ſéminaire de Prêtres pour chaque temple. Combien n'étoit-il pas facile de prendre trop de goût pour un état où l'on vivoit aiſément ſans rien faire; où placé à côté de l'autel, on partageoit l'hommage avec l'idole, & l'on voyoit les autres hommes proſternés à ſes pieds; où l'on en impoſoit aux Souverains mêmes; où l'on étoit regardé comme Miniſtre d'en haut & l'Interprete de la volonté du Ciel; où le caractere ſacré dont on étoit revêtu, permettoit beaucoup d'injuſtices, & mettoit preſque toujours à couvert du châtiment; où l'on avoit la confiance des peuples; où l'on dominoit ſur les familles dont on poſſédoit les ſecrets; en un mot, où l'on réuniſſoit en ſa perſonne, la conſidération, l'autorité, l'opulence, la fainéantiſe & la ſécurité. D'ailleurs, il étoit permis aux Prêtres *Egyptiens* d'avoir des femmes, & il eſt d'expérience que les femmes des Miniſtres ſont très-fécondes.

Mais, pour que l'Hyérophantiſme engloutît tous les autres états, & ruinât plus ſûrement encore la nation, la prêtriſe égyptienne fut une de ces profeſſions dans leſquelles les fils étoient obligés de ſuccéder à leurs peres. Le fils d'un Prêtre étoit Prêtre-né; ce qui n'empêchoit point qu'on ne pût entrer dans l'ordre eccléſiaſtique ſans être de famille ſacerdotale. Cet ordre enlevoit donc continuellement des membres aux autres profeſſions, & ne leur en reſtituoit jamais aucun.

Mais il en étoit des biens & des acquiſitions ainſi que des perſonnes. Ce qui avoit appartenu une fois aux Prêtres, ne pouvoit plus retourner aux laïcs. La richeſſe des Prêtres alloit toujours en croiſſant, comme leur nombre. D'ailleurs, la maſſe des ſuperſtitions lucratives d'une contrée ſuit la proportion de ſes Prêtres, de ſes devins, de ſes augures & de ſes diſeurs de bonne aventure, & de tous ceux en général qui tirent leur ſubſiſtance de leur commerce avec le Ciel.

Ajoutons à ces conſidérations, qu'il n'y avoit peut-être ſur la ſurface de la terre aucun ſol plus favorable à la ſuperſtition que l'Egypte. Sa fécondation étoit un prodige annuel. Les phénomenes qui accompagnoient naturellement l'arrivée des eaux, leur ſéjour & leur retraite, portoient les eſprits à l'étonnement. L'émigration réguliere des lieux bas vers les lieux hauts ; l'oiſiveté de cette demeure ; le tems qu'on y donnoit à l'étude de l'aſtronomie ; la vie ſédentaire qu'on y menoit ; les météores, les exhalaiſons, les vapeurs ſombres & mal-ſaines qui s'éleverent de la vaſe de toute une vaſte contrée trempée d'eau, & frappée d'un Soleil ardent ; les monſtres qu'on y voyoit éclore ; une infinité d'événemens produits dans le mouvement général de toute l'Egypte, s'enfuyant à l'arrivée de ſon fleuve, & redeſcendant des montagnes, à meſure que les plaines ſe découvroient ; tant de cauſes ne pouvoient manquer de rendre cette nation ſuperſtitieuſe ; car la ſuperſtition eſt par-tout une ſuite néceſſaire des phénomenes ſurprenans dont les raiſons ſont ignorées.

Mais lorſque dans une contrée, le rapport de ceux qui travaillent à ceux qui ne font rien, va toujours en diminuant, il faut, à la longue, que les

bras qui s'occupent ne puiſſent plus ſuppléer à l'inaction de ceux qui demeurent oiſifs, & que la condition de la fainéantiſe y devienne onéreuſe à elle-même. Ce fut auſſi ce qui arriva en Égypte; mais le mal étoit alors trop grand pour y remédier. Il fallut abandonner les choſes à leur torrent. Le gouvernement en fut ébranlé. L'indigence & l'eſprit d'intérêt engendrerent parmi les Prêtres l'eſprit d'intolérance. Les uns prétendirent qu'on adorât excluſivement les grues; d'autres voulurent qu'il n'y eût de vrai Dieu que le crocodile. Ceux-ci ne prêcherent que le culte des chats, & anathématiſerent le culte des oignons. Ceux-là condamnerent les mangeurs de feves à être brûlés comme des impies. Plus ces articles de croyance étoient ridicules, plus les Prêtres y mirent de chaleur. Les ſéminaires ſe ſouleverent les uns contre les autres; les peuples crurent qu'il s'agiſſoit du renverſement des autels & de la ruine de la religion, tandis qu'au fond il n'étoit queſtion entre les Prêtres que de s'attirer la confiance & les offrandes des peuples. On prit les armes; on ſe battit, & la terre fut arroſée de ſang.

L'Egypte fut ſuperſtitieuſe dans tous les tems; parce que rien ne nous garantit entiérement de l'influence du climat, & qu'il n'y a guere de notions antérieures dans notre eſprit à celles qui nous viennent du ſpectacle journalier du ſol que nous habitons. Mais le mal n'étoit pas auſſi général ſous les premiers dépoſitaires de la ſageſſe trimégiſte, qu'il le devint ſous les derniers Hyérophantes.

Les anciens Prêtres de l'Egypte prétendoient que leurs Dieux étoient adorés même des barbares. En effet, le culte en étoit répandu dans la Chaldée, dans preſque toutes les contrées de l'A-

ſie; & l'on en retrouve aujourd'hui des traces très-diſtinctes parmi les cérémonies religieuſes de l'Inde. Ils regardoient Oſiris, Iſis, Orus, Hermès, Anubis, comme des ames céleſtes qui avoient généreuſement abandonné le ſéjour de la félicité ſuprême, pris un corps humain, & accepté toute la miſere de notre condition, pour converſer avec nous, nous inſtruire de la nature du juſte & de l'injuſte, nous communiquer les ſciences & les arts, nous donner des loix, & nous rendre plus ſages & moins malheureux. Ils ſe diſoient deſcendans de ces êtres immortels, & les héritiers de leur divin eſprit : doctrine excellente à débiter aux peuples ; auſſi n'y avoit-il anciennement aucun culte ſuperſtitieux dont les Miniſtres n'euſſent quelque prétention de cette nature : ils réunirent quelquefois la ſouveraineté avec le ſacerdoce. Ils étoient diſtribués en différentes claſſes employées à différens exercices, & diſtinguées par des marques particulieres. Ils avoient renoncé à toute occupation manuelle & profane. Ils erroient ſans ceſſe entre les ſimulacres des Dieux, la démarche compoſée, l'air auſtere, la contenance droite, & les mains renfermées ſous leurs vêtemens. Une de leurs fonctions principales étoit d'exhorter les peuples à garder un attachement inviolable pour les uſages du pays ; & ils avoient un aſſez grand intérêt à bien remplir ce devoir du ſacerdoce. Ils obſervoient le Ciel pendant la nuit ; ils avoient des purifications pour le jour. Ils célébroient un office, qui conſiſtoit à chanter quelques hymnes le matin, à midi, l'après-midi & le ſoir. Ils rempliſſoient les intervalles par l'étude de l'arithmétique, de la géométrie & de la phyſique expérimentale. . . . Leur vêtement étoit propre & modeſte ; c'étoit une étoffe de lin. Leur chauſſure

étoit une nate de jonc. Ils pratiquoient ſur eux la circonciſion. Ils ſe raſoient tout le corps. Ils s'abluoient d'eau froide trois fois par jour. Ils buvoient peu de vin. Ils s'interdiſoient le pain dans les tems de purification, ou ils y mettoient de l'hyſope. L'huile & le poiſſon leur étoient abſolument défendus. Ils n'oſoient pas même ſemer des feves. Voici l'ordre & la marche de leurs proceſſions.

Les Chantres étoient à la tête, ayant à la main quelques ſymboles de l'art muſical. Les Chantres étoient particuliérement verſés dans les deux livres de Mercure, qui renfermoient les hymnes des Dieux & les maximes des Rois.

Ils étoient ſuivis des Tireurs d'horoſcopes portant la palme & le cadran ſolaire, les deux ſymboles de l'aſtrologie judiciaire. Ceux-ci étoient ſavans dans les quatre livres de Mercure ſur les mouvemens des aſtres, leur lumiere, leur coucher, leur lever, les conjonctions, & les oppoſitions de la lune & du ſoleil.

Après les Tireurs d'horoſcopes, marchoient les Scribes des choſes ſacrées, une plume ſur la tête, l'écriture, l'encrier & le jonc à la main. Ils avoient la connoiſſance de l'hiéroglyphe, du cours du ſoleil, de la lune & des autres planetes, de la topographie de l'Egypte & des lieux conſacrés, des meſures, & de quelques autres objets relatifs à la politique & à la religion.

Après les Horoſcopiſtes venoient ceux qu'on appelloit les *Stolites*, avec les ſymboles de la juſtice & les coupes des libations. Ils n'ignoroient rien de ce qui concerne le choix des victimes, la diſcipline des temples, le culte divin, les prémices, les hymnes, les prieres, les fêtes, les pompes publiques, & autres matieres qui compoſoient dix des livres de Mercure.

Les Prophetes fermoient la proceſſion. Ils avoient la poitrine nue; ils portoient dans leur ſein découvert *l'hydia*; ceux qui veilloient aux pains ſacrés les accompagnoient. Les Prophetes étoient initiés à tout ce qui a rapport à la nature des Dieux & à l'eſprit des loix; ils préſidoient à la répartition des impôts, & les livres ſacerdotaux qui contenoient leur ſcience, étoient au nombre de dix.

Toute la ſageſſe *égyptienne* formoit quarante-deux volumes, dont les ſix derniers, à l'uſage des Paſtophores, traitoient de l'anatomie, de la médecine, des maladies, des remedes, des inſtrumens, des yeux & des femmes. Ces livres étoient gardés dans les temples. Les lieux où ils étoient dépoſés n'étoient acceſſibles qu'aux anciens d'entre les Prêtres. On n'initioit que les Naturels du pays, qu'on faiſoit paſſer auparavant par de longues épreuves. Si la recommandation d'un Souverain contraignoit à admettre dans un ſéminaire quelque perſonnage étranger, on n'épargnoit rien pour le rebuter. On enſeignoit d'abord au Néophite l'épiſtotographie, ou la forme & la valeur des caracteres ordinaires. De-là, il paſſoit à la connoiſſance de l'Ecriture ſainte, ou de la ſcience du ſacerdoce, & ſon cours de Théologie finiſſoit par des traités de l'hiéroglyphe, ou du ſtyle lapidaire, qui ſe diviſoit en caracteres parlans, ſymboliques, imitatifs & allégoriques.

Leur Philoſophie morale ſe rapportoit principalement à la commodité de la vie & à la ſcience du gouvernement. Si l'on conſidere qu'au ſortir de leur école, Thalès ſacrifie aux Dieux, pour avoir trouvé le moyen de décrire le cercle, & de meſurer le triangle; & que Pythagore immola cent bœufs, pour avoir découvert la propriété du

quarré de l'hypothénuſe, on n'aura pas une haute opinion de leur géométrie. Leur aſtronomie ſe réduiſoit à la connoiſſance du lever & du coucher des aſtres, des aſpects des planetes, des ſolſtices, des équinoxes, des parties du zodiaque ; connoiſſances qu'ils appliquoient à des calculs aſtrologiques & généthliaques. Eudoxe publia les premieres idées ſyſtématiques ſur le mouvement des corps céleſtes : Thalès prédit la premiere éclipſe ; ſoit que le dernier en eût inventé la méthode, ſoit qu'il l'eût appriſe en Egypte, qu'étoit-ce que l'aſtronomie *égyptienne* ? Il y a toute apparence que leurs obſervations ne doivent leur réputation qu'à l'inexactitude de celles qu'on faiſoit ailleurs. La gamme de leur muſique avoit trois tons, & leur lyre trois cordes. Il y avoit long-tems que Pythagore avoit ceſſé d'être leur diſciple, lorſqu'il s'occupoit encore à chercher les rapports des intervalles des ſons. Un long uſage d'embaumer les corps auroit dû perfectionner leur médecine ; cependant, ce qu'on en peut dire de mieux, c'eſt qu'ils avoient des Médecins pour chaque partie du corps & pour chaque maladie. C'étoit, du reſte, un tiſſu de pratiques ſuperſtitieuſes, très-commodes pour pallier l'inefficacité des remedes & l'ignorance du Médecin. Si le malade ne guériſſoit pas, c'eſt qu'il avoit la conſcience en mauvais état. Tout ce que Borrichius a débité de leur chymie, n'eſt qu'un délire érudit ; il eſt démontré que la queſtion de la tranſmutation des métaux n'avoit point été agitée avant le regne de Conſtantin. On ne peut nier qu'ils n'aient pratiqué, de tems immémorial, l'aſtrologie judiciaire ; mais les en eſtimerons-nous beaucoup davantage ? Ils ont eu d'excellens Magiciens, témoin leur querelle avec Moïſe en préſence de Pharaon, & la

métamorphoſe de leurs verges en ſerpens. Ce tour de ſorcier eſt un des plus forts dont il ſoit fait mention dans l'Hiſtoire. Ils ont eu deux Théologies, l'une éſotérique, & l'autre exotérique. La premiere conſiſtoit à n'admettre d'autre Dieu que l'Univers, d'autres principes des êtres que la matiere & le mouvement. Oſiris étoit le ſoleil, la lune étoit Iſis. Ils diſoient qu'au commencement tout étoit confondu : le ciel & la terre n'étoient qu'un ; mais dans le tems les élémens ſe ſéparerent ; l'air s'agita ; ſa partie ignée portée au centre, forma les aſtres, & alluma le ſoleil. Son ſédiment groſſier ne reſta pas ſans mouvement. Il ſe roula ſur lui-même, & la terre parut. Le ſoleil échauffa cette maſſe inerte ; les germes qu'elle contenoit fermenterent, & la vie ſe manifeſta ſous une infinité de formes diverſes. Chaque être vivant s'élança dans l'élément qui lui convenoit. Le monde, ajoutoient-ils, a ſes révolutions périodiques, à chacune deſquelles il eſt conſumé par le feu. Il renaît de ſa cendre, pour ſubir le même ſort & la fin d'une autre révolution. Les révolutions n'ont point eu de commencement, & n'auront point de fin. La terre eſt un globe ſphérique. Les aſtres ſont des amas de feu. L'influence de tous les corps céleſtes conſpire à la production & à la diverſité des corps terreſtres. Dans les éclipſes de lune, ce corps eſt plongé dans l'ombre de la terre. La lune eſt une eſpece de terre planétaire.

Les Egyptiens perſiſterent dans le matérialiſme, juſqu'à ce qu'on leur en eut fait ſentir l'abſurdité. Alors ils reconnurent un principe intelligent, l'ame du monde, préſent à tout, animant tout, & gouvérnant tout ſelon des loix immuables. Tout ce qui étoit, en émanoit ; tout ce qui ceſſoit d'être, y retournoit : c'étoit la ſource &

l'abyme des exiſtences. Ils furent ſucceſſivement Déiſtes, Platoniciens, Manichéens, ſelon les conjonctures & les ſyſtêmes dominans. Ils admirent l'immortalité de l'ame : ils prierent pour les morts. Leur Amenthès fut une eſpece d'enfer, ou d'éliſée. Ils faiſoient aux moribonds la recommandation de l'ame en ces termes : *Sol omnibus imperans, vos Dii univerſi qui vitam hominibus largimini, me accipite : & Diis æternis contubernalem futurum reddite.* Selon eux, les ames des juſtes rentroient dans le ſein du grand principe, immédiatement après la ſéparation d'avec les corps. Celles des méchans ſe purifioient, ou ſe dépravoient encore davantage, en circulant dans le monde ſous de nouvelles formes. La matiere étoit éternelle ; elle n'avoit été ni émanée, ni produite, ni créée. Le monde avoit eu un commencement, mais la matiere n'avoit point commencé, & ne pouvoit finir. Elle exiſtoit par elle-même, ainſi que le principe immatériel. Le principe immatériel étoit l'être éternel qui informe ; la matiere étoit l'être éternel qui eſt informé. Le mariage d'Oſiris & Iſis étoit une allégorie de ce ſyſtême. Oſiris & Iſis engendrerent Orus, ou l'univers, qu'ils regardoient comme l'acte du principe actif appliqué au principe paſſif.

La maxime fondamentale de leur Théologie exotérique fut de ne rejetter aucune ſuperſtition étrangere ; conſéquemment, il n'y eut point de Dieu perſécuté ſur la ſurface de la terre, qui ne trouvât un aſyle dans quelque temple égyptien ; on lui en ouvroit les portes, pourvu qu'il ſe laiſſât habiller à la maniere du pays. Le culte qu'ils rendirent aux bêtes, & à d'autres êtres de la nature, fut une ſuite aſſez naturelle de l'hiéroglyphe : les figures hiéroglyphiques repréſentées ſur

la pierre, désignerent dans les commencemens différens phénomenes de la nature; mais elles devinrent pour le peuple des représentations de la divinité, lorsque l'intelligence en fut perdue, & qu'elles n'eurent plus de sens; de-là, cette foule de Dieux de toute espece dont l'Egypte étoit remplie; de-là, ces contestations sanglantes qui s'éleverent entre les Prêtres, lorsque la partie laborieuse de la nation ne fut pas en état de fournir à ses propres besoins, & en même tems aux besoins de la portion oisive. *Summus utrinque inde furor, vulgo quod numina vicinorum odit uterque locus, cùm solos dicat habendos esse Deos quos ipse colit.*

Ce seroit ici le lieu de parler des antiquités *Egyptiennes*, & des Auteurs qui ont écrit de la *Théologie* & de la *Philosophie des Egyptiens*: mais la plupart des Auteurs ont disparu dans l'incendie de la bibliotheque d'Alexandrie; ce qui nous en reste est apocryphe, si l'on en excepte quelques fragmens conservés en citations dans d'autres ouvrages. Sanchoniaton est sans autorité. Manéthon étoit de Diospolis, ou de Sébennis: il vécut sous Ptolémée-Philadelphe. Il écrivit beaucoup de l'histoire de la Philosophie & de la Théologie des Egyptiens. Voici le jugement qu'Eusebe a porté de ses ouvrages: *Ex columnis*, dit Eusebe, *in Syriadicâ terrâ positis, quibus sacrâ dialecto sacræ erant notæ insculptæ à Thoot, primo Mercurio; post diluvium verò ex sacrâ linguâ in Græcam notis ibidem sacris versæ fuerunt; interque libros in adita Ægyptia relatæ ab Agatho dæmone, altero Mercurio Patre Tat; unde ipse ait libros scriptos ab avo Mercurii Trismegisti*.... Quel fonds pourrions-nous faire sur cette traduction de traduction de symboles en hiéroglyphes, d'hiéroglyphes en caracteres *égyp-*

tiens ſacrés, de caracteres *égyptiens* ſacrés en lettres grecques ſacrées, de lettres grecques ſacrées en caractere ordinaire, quand l'ouvrage de Manéthon ſeroit parvenu juſqu'à nous ?

La Table Iſiaque eſt une des antiquités *égyptiennes* les plus remarquables. Pierre Bembe la tira d'entre les mains d'un ouvrier qui l'avoit jettée parmi d'autres mitrailles. Elle paſſa de-là dans le cabinet de Vinicus, Duc de Mantoue. Les Impériaux s'emparerent de Mantoue en 1630, & la Table Iſiaque diſparut dans le ſac de cette ville : un Médecin du Duc de Savoie la recouvra longtems après, & la renferma parmi les antiquités de ſon Souverain, où elle exiſte apparemment. Que n'a-t-on point vu dans cette Table ? C'eſt un nuage où les figures ſe ſont multipliées, ſelon qu'on avoit plus d'imagination & de connoiſſances. Rudbeck y a trouvé l'alphabet des Lappons ; Fabricius les ſignes du Zodiaque & les mois de l'année ; Herwart les propriétés de l'aimant & la polarité de l'aiguille aimantée ; Kircher, Pignorius, Witſius, tout ce qu'ils ont voulu ; ce qui n'empêchera pas ceux qui viendront après eux, d'y voir encore tout ce qu'ils voudront ; c'eſt un morceau admirable pour ne laiſſer aux modernes, de leurs découvertes, que ce qu'on ne jugera pas digne d'être attribué aux anciens.

PHILOSOPHIE
DES
CANADIENS.

NOUS devons la connoiſſance des ſauvages du Canada au Baron de la Houtan, qui a vécu parmi eux environ l'eſpace de dix ans. Il rapporte dans ſa relation quelques entretiens qu'il a eu ſur la religion avec un de ces ſauvages; & il paroît que la Baron n'avoit pas toujours l'avantage dans la diſpute. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt de voir un *Huron* abuſer aſſez ſubtilement des armes de notre dialectique pour combattre la religion chrétienne; les abſtractions & les termes de l'école lui ſont preſqu'auſſi familiers qu'à un Européen qui auroit médité ſur les livres de Scot. Cela a donné lieu de ſoupçonner le Baron de la Houtan d'avoir voulu jetter un ridicule ſur la religion dans laquelle il avoit été élevé, & d'avoir mis dans la bouche d'un ſauvage les raiſons dont il n'auroit oſé ſe ſervir lui-même.

La plupart de ceux qui n'ont vu ni entendu parler des ſauvages, ſe ſont imaginé que c'étoient des hommes couverts de poil, vivant dans les bois ſans ſociété comme des bêtes, & n'ayant de l'homme qu'une figure imparfaite : il ne paroît pas même que bien des gens ſoient revenus de cette idée. Les ſauvages, à l'exception des cheveux & des ſourcils, que pluſieurs même ont ſoin d'arracher, n'ont aucun poil ſur le corps; car s'il arrivoit par haſard qu'il leur en vînt quelqu'un, ils ſe l'ôte-

roient d'abord juſqu'à la racine. Ils naiſſent blancs comme nous ; leur nudité, les huiles dont ils ſe graiſſent, & les différentes couleurs dont ils ſe fardent, que le Soleil, à la longue, imprime dans leur peau, leur hâlent le teint : ils ſont grands, d'une taille ſupérieure à la nôtre, ont les traits du viſage fort réguliers, le nez aquilin ; ils ſont bien faits en général, étant rare de voir parmi eux aucun boiteux, borgne, boſſu, aveugle, &c.

A voir les ſauvages du premier coup d'œil, il eſt impoſſible d'en juger à leur avantage, parce qu'ils ont le regard farouche, le port ruſtique, & l'abord ſi ſimple & ſi taciturne, qu'il ſeroit très-difficile à un Européen qui ne les connoîtroit pas, de croire que cette maniere d'agir eſt une eſpece de civilité à leur mode, dont ils gardent entr'eux toutes les bienſéances, comme nous gardons chez nous les nôtres, dont ils ſe moquent beaucoup. Ils ſont donc peu careſſans, & font peu de démonſtrations ; mais nonobſtant cela ils ſont bons, affables, & exercent envers les étrangers & les malheureux une charitable hoſpitalité, qui a de quoi confondre toutes les nations de l'Europe. Ils ont l'imagination aſſez vive ; ils penſent juſte ſur leurs affaires : ils vont à leur fin par des voies sûres : ils agiſſent de ſang froid & avec un phlegme qui laſſeroit notre patience. Par raiſon d'honneur & par grandeur d'ame, ils ne ſe fâchent preſque jamais. Ils ont le cœur haut & fier, un courage à l'épreuve, une valeur intrépide, une conſtance dans les tourmens qui ſemble ſurpaſſer l'héroïſme, & une égalité d'ame, que ni l'adverſité, ni la proſpérité n'alterent jamais.

Toutes ces belles qualités ſeroient trop dignes d'admiration, ſi elles ne ſe trouvoient malheureuſement accompagnées de quantité de défauts ; car

ils

ils ſont légers & volages, fainéans au delà de toute expreſſion, ingrats avec excès, ſoupçonneux, traîtres, vindicatifs, & d'autant plus dangereux, qu'ils ſavent mieux couvrir & qu'ils couvrent plus long-tems leurs reſſentimens. Ils exercent envers leurs ennemis des cruautés ſi inouies, qu'ils ſurpaſſent, dans l'invention de leurs tourmens, tout ce que l'hiſtoire des anciens tyrans peut nous repréſenter de plus cruel. Ils ſont brutaux dans leurs plaiſirs, vicieux par ignorance & par malice; mais leur ruſticité & la diſette où ils ſont de toutes choſes, leur donne ſur nous un avantage, qui eſt d'ignorer tous les raffinemens du vice qu'ont introduit le luxe & l'abondance. Voici maintenant à quoi ſe réduit leur philoſophie & leur religion.

1°. Tous les ſauvages ſoutiennent qu'il y a un Dieu: ils prouvent ſon exiſtence par la compoſition de l'univers, qui fait éclater la toute-puiſſance de ſon Auteur; d'où il s'enſuit, diſent-ils, que l'homme n'a pas été fait par haſard, & qu'il eſt l'ouvrage d'un principe ſupérieur en ſageſſe & en connoiſſance, qu'ils appellent le *grand eſprit*. Ce grand eſprit contient tout; il paroît en tout, il agit en tout, & il donne le mouvement à toutes choſes; enfin, tout ce qu'on voit & tout ce qu'on conçoit, eſt ce Dieu qui, ſubſiſtant ſans bornes, ſans limites & ſans corps, ne doit point être repréſenté ſous la figure d'un vieillard, ni de quelqu'autre choſe que ce puiſſe être, quelque belle, vaſte & étendue qu'elle ſoit: ce qui fait qu'ils l'adorent en tout ce qui paroît au monde. Cela eſt ſi vrai, que lorſqu'ils voient quelque choſe de beau, de curieux & de ſurprenant, ſur-tout le Soleil & les autres aſtres, ils s'écrient: *ô grand eſprit, nous te voyons par-tout.*

2°. Ils disent que l'ame est immortelle, parce que si elle ne l'étoit pas, tous les hommes seroient également heureux en cette vie, puisque Dieu étant infiniment parfait & infiniment sage, n'auroit pu créer les uns pour les rendre heureux, & les autres pour les rendre malheureux. Ils prétendent donc que Dieu veut, par une conduite qui ne s'accorde pas avec nos lumieres, qu'un certain nombre de créatures souffrent en ce monde, pour les en dédommager en l'autre; ce qui fait qu'ils ne peuvent souffrir que les Chrétiens disent que tel a été bien malheureux d'être tué, brûlé, &c. prétendant que ce que nous croyons malheur, n'est malheur que dans nos idées; puisque rien ne se fait que par la volonté de cet être infiniment parfait, dont la conduite n'est ni bizarre ni capricieuse. Tout cela n'est point si sauvage.

3°. Le grand esprit a donné aux hommes la raison, pour les mettre en état de discerner le bien & le mal, & de suivre les regles de la justice & de la sagesse.

4°. La tranquillité de l'ame plaît infiniment à ce grand esprit. Il déteste, au contraire, le tumulte des passions, lequel rend les hommes méchans.

5°. La vie est un sommeil, & la mort un réveil qui nous donne l'intelligence des choses visibles & invisibles.

6°. La raison de l'homme ne pouvant s'élever à la connoissance des choses qui sont au dessus de la terre, il est inutile, & même nuisible, de chercher à pénétrer les choses invisibles.

7°. Après notre mort, nos ames vont dans un certain lieu, dans lequel on ne peut dire si les

bons ſont bien, & ſi les méchans ſont mal, parce que nous ignorons ſi ce que nous appellons *bien* ou *mal*, eſt regardé comme tel par le grand eſprit.

PHILOSOPHIE DES ÉTHIOPIENS.

LES Ethiopiens ont été les voiſins des Egyptiens, & l'hiſtoire de la Philoſophie des uns n'eſt pas moins incertaine que l'hiſtoire de la Philoſophie des autres. Il ne nous eſt reſté aucun monument digne de foi ſur l'état des arts & des ſciences en ces contrées. Tout ce qu'on nous raconte de l'Ethiopie paroît avoir été imaginé par ceux qui, jaloux de mettre Apollonius de Tyane en parallele avec Jeſus-Chriſt, ont écrit la vie du premier d'après cette vue.

Si l'on conſidere les vies de la plupart des Légiſlateurs, on les trouvera calquées, à peu près, ſur un même modele ; & une regle de critique qui ſeroit aſſez ſûre, ce ſeroit d'examiner ſcrupuleuſement ce qu'elles auroient chacune de particulier, avant que de l'admettre comme vrai, & de rejetter comme faux tout ce qu'on y remarqueroit de commun. Il y a une forte préſomption que ce qu'on attribue de merveilleux à tant de perſonnages différens, n'eſt vrai d'aucun.

Les Ethiopiens ſe prétendoient plus anciens que les Egyptiens, parce que leur contrée avoit été plus fortement frappée des rayons du ſoleil, qui donne la vie à tous les êtres.

D'où l'on voit que ces peuples n'étoient pas éloignés de regarder les animaux comme des dé-

veloppemens de la terre miſe en fermentation par la chaleur du ſoleil, & de conjecturer, en conſéquence, que les eſpeces avoient ſubi une infinité de transformations diverſes, avant que de parvenir ſous la forme où nous les voyons; que, dans leur premiere origine, les animaux naquirent iſolés; qu'ils purent être enſuite mâles tout à la fois & femelles, comme on en voit encore quelques-uns; & que la ſéparation des ſexes n'eſt peut-être qu'un accident, & la néceſſité de l'accouplement qu'une voie de génération analogue à notre organiſation actuelle.

Quelles qu'aient été les prétentions des Ethiopiens ſur leur origine, on ne peut les regarder que comme une colonie d'Egyptiens; ils ont eu, comme ceux-ci, l'uſage de la circonciſion & des embaumemens, les mêmes vêtemens, les mêmes coutumes civiles & religieuſes; les mêmes Dieux, Hammon, Pan, Hercule, Iſis; les mêmes formes d'idoles, les mêmes hiéroglyphes, les mêmes principes, la diſtinction du bien & du mal moral, l'immortalité de l'ame & les métempſycoſes, le même clergé, le ſceptre en forme de ſoc, &c. En un mot, ſi les Ethiopiens n'ont pas reçu leur ſageſſe des Egyptiens, il faut qu'ils leur aient tranſmis la leur; ce qui eſt ſans aucune vraiſemblance: car la Philoſophie des Egyptiens n'a point un air d'emprunt; elle tient à des circonſtances inaltérables, c'eſt une production du ſol. Elle eſt liée avec les phenomenes du climat par une infinité de rapports. Ce ſeroit en Ethiopie, *proles ſine matre creata*: on en rencontre les cauſes en Egypte; & ſi nous étions mieux inſtruits, nous verrions toujours que tout ce qui eſt, eſt comme il doit être, & qu'il n'y a rien d'indépendant, ni dans les extravagances des hommes, ni dans leurs vertus.

Les Ethiopiens s'avouoient autant inférieurs aux Indiens, qu'ils ſe prétendoient ſupérieurs aux Egyptiens; ce qui me prouve, contre le ſentiment de quelques Auteurs, qu'ils devoient tout à ceux-ci, & rien aux autres. Leurs Gymnoſophiſtes, car ils en ont eu, habitoient une petite colline voiſine du Nil; ils étoient habitués dans toutes les ſaiſons, à peu près comme les Athéniens au Printems. Il y avoit peu d'arbres dans leur contrée; on y remarquoit ſeulement un petit bois où ils s'aſſembloient pour délibérer ſur le bonheur général de l'Ethiopie. Ils regardoient le Nil comme le plus puiſſant des Dieux : c'étoit, ſelon eux, une divinité, *terre & eau*. Ils n'avoient point d'habitations; ils vivoient ſous le ciel : leur autorité étoit grande; c'étoit à eux qu'on s'adreſſoit pour l'expiation des crimes. Ils traitoient les homicides avec la derniere ſévérité. Ils avoient un ancien pour chef; ils ſe formoient des diſciples, &c.

On attribue aux Ethiopiens l'invention de l'aſtronomie & de l'aſtrologie; & il eſt certain que la ſérénité continuelle de leur ciel, la tranquillité de leur vie, & la température toujours égale de leur climat, ont dû les porter naturellement à ce genre d'étude.

Les phaſes différentes de la lune ſont, à ce qu'on dit, les premiers phénomenes céleſtes dont ils furent frappés; &, en effet, les inconſtances de cet aſtre me ſemblent plus propres à incliner les hommes à la méditation, que le ſpectacle conſtant du ſoleil, toujours le même ſous un ciel toujours ſérein. Quoique nous ayons l'expérience journaliere de la viciſſitude des êtres qui nous environnent, il ſemble que nous nous attendions à les trouver conſtamment tels que nous les avons vus une premiere fois; & quand le contraire eſt

arrivé, nous le remarquons avec un mouvement de ſurpriſe : or, l'obſervation & l'étonnement ſont les premiers pas de l'eſprit vers la recherche des cauſes. Les Ethiopiens rencontrerent celle des phaſes de la lune ; ils aſſurerent que cet aſtre ne brille que d'une lumiere empruntée. Les révolutions, & même les irrégularités des autres corps céleſtes ne leur échapperent pas ; ils formerent des conjectures ſur la nature de ces êtres ; ils en firent des cauſes phyſiques générales. Ils leur attribuerent différens effets, & ce fut ainſi que l'aſtrologie naquit parmi eux de la connoiſſance aſtronomique.

Ceux qui ont écrit de l'Ethiopie prétendent que ces lumieres & ces préjugés paſſerent de cette contrée dans l'Egypte, & qu'ils ne tarderent pas à pénétrer dans la Lybie : quoi qu'il en ſoit, le peuple par qui les Lybiens furent inſtruits, ne peut être que de l'ancienneté la plus reculée. Atlas étoit de Lybie. L'exiſtence de cet Aſtronome ſe perd dans la nuit des tems : les uns le font contemporain de Moïſe ; d'autres le confondent avec Enoch : ſi l'on ſuit un troiſieme ſentiment, qui explique fort bien la fable du ciel porté ſur les épaules d'Atlas, ce perſonnage n'en ſera que plus vieux encore ; car ces derniers en font une montagne.

La Philoſophie morale des Egyptiens ſe réduiſoit à quelques points, qu'ils enveloppoient des voiles de l'énigme & du ſymbole : » Il faut, diſoient-ils, adorer les Dieux, ne faire de mal » à perſonne, s'exercer à la fermeté, & mépriſer la mort : la vérité n'a rien de commun, ni » avec la terreur des arts magiques, ni avec l'appareil impoſant des miracles & du prodige : la » tempérance eſt la baſe de la vertu : l'excés dé-

» pouille l'homme de ſa dignité : il n'y a que les » biens acquis avec peine dont on jouiſſe avec » plaiſir : le faſte & l'orgueil ſont des marques de » petiteſſe : il n'y a que vanité dans les viſions » & dans les ſonges, &c «.

Nous ne pouvons diſſimuler que le Sophiſte qui fait honneur de cette doctrine aux Ethiopiens, ne paroiſſe s'être propoſé ſecrétement de rabaiſſer un peu la vanité puérile de ſes concitoyens, qui renfermoient dans leur petite contrée toute la ſageſſe de l'univers.

Au reſte, en faiſant des Ethiopiens l'objet de ſes éloges, il avoit très-bien choiſi. Dès le tems d'Homere, ces peuples étoient connus & reſpectés des Grecs, pour l'innocence & la ſimplicité de leurs mœurs. Les Dieux mêmes, ſelon leur Poëte, ſe plaiſoient à demeurer au milieu d'eux. *Jupiter s'en étoit allé*, dit-il, *chez les peuples innocens d'Ethiopie, & avec lui tous les Dieux.* Iliad.

PHILOSOPHIE DES CELTES.

Sous ce nom, il faut comprendre non-seulement les Philosophes Gaulois, mais encore tous ceux qui ont anciennement fleuri en Europe, soit dans les Isles Britanniques, soit parmi les Germains & les Iberes, soit dans l'Italie. Burnet, dans ses *Origines Philosophiques*, dit qu'il est fort vraisemblable que les Germains & les Bretons insulaires ont eu des Druides, moins savans peut-être, & moins respectés que ceux des Gaulois, mais au fond imbus de la même doctrine, & se servant de la même méthode pour la faire connoître.

L'histoire de la philosophie des Celtes ne nous offre rien de certain; & cette obscurité qui la couvre, n'a rien de surprenant; tant les tems où elle se cache sont éloignés de notre âge, & de celui même des anciens Romains. Nous ne trouvons rien, soit dans nos mœurs & nos usages, soit dans le témoignage des Auteurs Latins, qui puisse fixer nos doutes sur ce qui regarde ces peuples. Ce qui pourroit nous procurer des connoissances certaines, & nous instruire de leur religion, ce seroit les écrits, ou autres monumens domestiques qu'ils nous auroient laissés; mais tout cela nous manque, soit que le tems les ait détruits entiérement, soit qu'ils aient voulu les dérober à ceux qui n'étoient pas initiés dans leurs mysteres; soit enfin, ce qui est le plus vraisemblable,

qu'ils n'écriviſſent point leurs dogmes, & qu'ils fuſſent dans l'uſage de les tranſmettre par le canal de la tradition orale & vivante. Les fables qui défigurent leur hiſtoire, & qui ont été compilées par Polin, Pline, Pomponius-Mela, Aulugelle, Hérodote & Strabon, montrent aſſez quel fond nous devons faire ſur les Ecrivains, tant Grecs que Latins, qui ſe ſont mêlés de l'écrire. Céſar lui-même, vainqueur des Gaules, tout curieux obſervateur qu'il étoit des mœurs & des uſages des nations qu'il avoit vaincues, ne nous dit que très-peu de choſe des Celtes, & encore le peu qu'il en dit eſt-il noyé dans un amas de fables. D'ailleurs, ce qui a contribué beaucoup à répandre de l'obſcurité ſur cette hiſtoire, c'eſt le mêlange de tous ces peuples, auxquels on donnoit le nom de Celtes, avec les différentes nations qu'ils étoient à portée de connoître; par-là s'introduiſit néceſſairement, dans leurs mœurs, & dans leurs dogmes, une variété étonnante. Par exemple, du tems de Céſar & de Tacite, les Gaulois différoient beaucoup des Germains, quoiqu'ils euſſent une même origine. Les Germains étoient extrêmement groſſiers, en comparaiſon des Gaulois, qui, au rapport de Juſtin, avoient adouci leurs mœurs par le commerce des Grecs, qui étoient venus s'établir à Marſeille, & avoient puiſé chez eux quelque teinture de cette politeſſe qui leur étoit comme naturelle. Les Grecs & les Latins n'ont bien connu que les derniers tems de l'hiſtoire des Celtes; & l'on peut dire que les premiers ont été pour eux couverts de nuages.

Quand nous parlons des Celtes, il ne faut pas ſe repréſenter des peuples polis à la maniere des Grecs & des Romains, & cultivant avec le même ſoin les arts & les ſciences. Cette nation étoit

plus guerriere que ſavante, & plus exercée à chaſſer dans ſes vaſtes forêts, qu'à diſſerter avec ſubtilité ſur des queſtions métaphyſiques. Ce qui caractériſe principalement cette nation, c'eſt qu'elle avoit une excellente morale, & que par-là du moins, elle étoit préférable aux Grecs & aux Latins, dont le talent dangereux étoit d'obſcurcir les choſes les plus claires, à force de ſubtilités. Son mépris pour les ſciences n'étoit pourtant pas ſi excluſif, qu'elle n'eût auſſi des Savans & des Sages, qui étoient jaloux de répandre au loin leur philoſophie, quoique ſous une forme différente de celle des Grecs & des Romains. Ces Savans & ces Sages s'appelloient *Druides*, nom fameux dans l'antiquité, mais très-obſcur quant à ſon origine. L'opinion la plus probable dérive ce nom du mot *chêne*; parce que, ſelon la tradition conſtante, les *Druides* tenoient leurs aſſemblées dans un lieu planté de chênes, & qu'ils avoient beaucoup de vénération pour cette eſpece d'arbre, qu'ils regardoient comme ſacré. La conformité de leur doctrine avec celle des Mages & des Perſes, des Chaldéens de Babylone, des Gymnoſophiſtes des Indes, prouve qu'ils ont été en relation avec ces Philoſophes.

On ne peut mieux connoître quelles étoient les fonctions, l'autorité & la maniere d'enſeigner des Druides, que par ce qu'on en lit dans les *Commentaires* de Jules-Céſar. » Les Druides, nous dit » ce Général inſtruit, préſident aux choſes divi- » nes, reglent les ſacrifices, tant publics que par- » ticuliers, interpretent les augures & les aruſ- » pices. Le concours des jeunes gens qui ſe ren- » dent auprès d'eux pour s'inſtruire, eſt prodi- » gieux; rien n'égale le reſpect qu'ils ont pour » leurs Maîtres. Ils ſe rendent arbitres dans preſ-

» que toutes les affaires, ſoit publiques, ſoit pri-
» vées ; & ſi quelque meurtre a été commis, s'il
» s'éleve quelque diſpute ſur un héritage, ſur les
» bornes des terres, ce ſont eux qui reglent tout ;
» ils décernent les peines & les récompenſes. Ils
» interdiſent les ſacrifices, tant aux particuliers
» qu'aux perſonnes publiques, lorſqu'ils ont la
» témérité de s'élever contre leurs décrets ; cette
» interdiction paſſe chez ces peuples pour une
» peine très-grave ; ceux ſur qui elle tombe ſont
» mis au rang des impies & des ſcélérats. Tout le
» monde les fuit & évite leur rencontre, avec au-
» tant de ſoin que s'ils étoient des peſtiférés. Tout
» accès aux honneurs leur eſt fermé, & ils ſont dé-
» pouillés de tous les droits de citoyens. Les Drui-
» des reconnoiſſent un Chef, qui exerce ſur eux
» une grande autorité. Si après ſa mort il ſe trou-
» ve parmi eux quelqu'un qui ait un mérite émi-
» nent, il lui ſuccede ; mais s'il y a pluſieurs con-
» tendans, c'eſt le ſuffrage des Druides qui décide
» de l'élection ; il arrive même que les brigues
» ſont quelquefois ſi violentes & ſi impétueuſes,
» qu'on a recours à la voie des armes. Dans un
» certain tems de l'année, ils s'aſſemblent près
» des confins du pays Chartrain, ſitué au milieu
» de la Gaule, dans un lieu conſacré, où ſe ren-
» dent de toutes parts ceux qui ſont en litige ;
» & là, leurs déciſions ſont écoutées avec reſ-
» pect. Les Druides ſont exempts d'aller à la guer-
» re, de payer aucun tribut : en un mot, ils jouiſ-
» ſent de tous les droits du peuple, ſans parta-
» ger avec lui les charges de l'Etat. Ce ſont ces
» privileges qui engagent un grand nombre de
» perſonnes à ſe mettre ſous leur diſcipline, &
» les parens à y ſoumettre leurs enfans. On dit
» qu'on charge leur mémoire d'un grand nom-

» bre de vers qu'ils ſont obligés d'apprendre avant » que d'être incorporés au corps des Druides : » c'eſt ce qui fait que quelques-uns, avant que » d'être initiés, demeurent vingt ans ſous la diſ- » cipline. Quoiqu'ils ſoient dans l'uſage de ſe ſer- » vir de l'écriture, qu'ils ont appriſe des Grecs, » tant dans les affaires civiles que politiques, ils » croiroient faire un grand crime, s'ils l'em- » ployoient dans les choſes de religion «. On voit, par ce long morceau que je viens de tranſcrire, que les Druides avoient une grande influence dans toutes les délibérations de l'Etat ; qu'ils avoient trouvé le moyen d'attirer à eux la plus grande partie du gouvernement, laiſſant au Prince qui vivoit ſous leur tutele, le ſeul droit de commander la guerre. La tyrannie de ces Prêtres ne pouvoit être que funeſte à la puiſſance royale : car je ſuppoſe qu'un Roi s'échappant de leur tutele, eût eu aſſez de force dans l'eſprit pour gouverner par lui-même, ſans daigner les conſulter ; il eſt évident qu'ils pouvoient lui interdire les ſacrifices, lancer contre lui l'anathême de la religion, ſoulever l'eſprit de leurs diſciples aveuglément dociles à leurs leçons, & les menacer du courroux de leurs Dieux, s'ils ne reſpectoient pas l'excommunication dont ils l'avoient frappé. Dans les Druides, je ne vois pas des Philoſophes, mais des impoſteurs qui, uniquement occupés de leur intérêt, de leur gloire & de leur réputation, travailloient à aſſervir leur imbécille nation ſous le joug d'une honteuſe ignorance. Si l'on en croit les anciens Ecrivains, ces prétendus Philoſophes étoient vêtus magnifiquement, & portoient des colliers d'or. Le luxe dans lequel ils vivoient faiſoit tout leur mérite, & il leur avoit acquis, parmi les Gaulois, une grande autorité.

Les Druides étoient partagés en pluſieurs claſſes : il y avoit parmi eux, ſelon Ammien-Marcellin, les *Bardes*, les *Eubages*, & ceux qui retenoient proprement le nom de *Druides*. Les Bardes s'occupoient à mettre en vers les grandes actions de leurs héros, & les chantoient ſur des inſtrumens de muſique. Les Eubages, abymés dans la contemplation de la nature, s'occupoient à en découvrir les ſecrets. Mais ceux qu'on appelloit *Druides* par excellence, joignoient à l'étude de la nature la ſcience de la morale, & l'art de gouverner les hommes. Ils avoient une double doctrine ; l'une pour le peuple, & qui étoit par conſéquent publique ; l'autre pour ceux qu'ils inſtruiſoient en particulier, & qui étoit ſecrete. Dans la premiere, ils expoſoient au peuple ce qui concernoit les ſacrifices, le culte de la religion, les augures, toutes les eſpeces de divinations : ils avoient ſoin de ne publier de leur doctrine que ce qui pouvoit exciter à la vertu, & fortifier contre la crainte de la mort. Pour la doctrine qu'ils enſeignoient à ceux qu'ils initioient dans leurs myſteres, il n'eſt pas poſſible de la diviner : c'eût été la profaner que de la rendre intelligible à ceux qui n'avoient pas l'honneur d'être adoptés ; & pour inſpirer à leurs diſciples, je ne ſais quelle horreur ſacrée pour leurs dogmes, ce n'étoit pas dans les villes ni en pleine campagne qu'ils tenoient leurs aſſemblées ſavantes, mais dans le ſilence de la ſolitude, & dans l'endroit le plus caché de leurs ſombres forêts : auſſi leurs dogmes étoient-ils des myſteres impénétrables pour tous ceux qui n'y étoient point admis. C'eſt ce que Lucain a exprimé d'une maniere ſi énergique par ces vers :

Solis noſſe Deos, & Cœli numina vobis.

Aut ſolis neſcire datum : nemora alta remotis
Incolutis lucis.

Après cela, eſt-il ſurprenant que les Grecs & les Romains aient avoué leur ignorance profonde ſur les dogmes cachés des Druides? Le ſeul de ces dogmes qui ait tranſpiré, & qui ait percé les ſombres voiles ſous leſquels ils enveloppoient leur doctrine, c'eſt celui de l'immortalité de l'ame. On ſavoit bien, en général, que leurs inſtructions ſecretes rouloient ſur l'origine & la grandeur du monde, ſur la nature des choſes, ſur l'immortalité & la puiſſance des Dieux : mais ce qu'ils penſoient ſur tous ces points, étoit abſolument ignoré. En divulguant le dogme de l'immortalité des eſprits, leur intention étoit, ſelon Pomponius-Mela, d'animer le courage de leurs compatriotes, & de leur inſpirer le mépris de la mort, quand il s'agiroit de remplir leur devoir.

Les Celtes étoient plongés dans l'idolâtrie, ainſi que les autres peuples de la terre. Les Druides, leurs Prêtres, dont les idées ſur la divinité étoient, ſans doute, plus épurées que celles du peuple, les nourriſſoient dans cette folle ſuperſtition. C'eſt un reproche qu'on peut faire à tous les Légiſlateurs. Au lieu de détromper le peuple ſur cette multitude de Dieux qui s'accorde ſi mal avec la ſaine raiſon, ils s'appliquoient, au contraire, à fortifier cette erreur dans les eſprits groſſiers, prévenus de cette fauſſe maxime, qu'on ne peut introduire de changement dans la religion d'un pays, quand même ce ſeroit pour la réformer, qu'on n'y excite des ſéditions capables d'ébranler l'Etat juſques dans ſes plus fermes fondemens. Les Dieux qu'adoroient les Celtes étoient Theutatès, Héſus & Taranès. Si l'on

en croit les Romains, c'étoit Mercure qu'ils adoroient ſous le nom de *Theutatès*, Mars ſous celui d'*Héſus*, & Jupiter ſous celui de *Taranès*. Ce ſentiment eſt combattau par des ſavans modernes; les uns voulant que Theutatès ait été la premiere divinité des Celtes; les autres attribuant cet honneur à Héſus, dans lequel cas Theutatès ne ſeroit plus le Mercure des Romains, ni Héſus leur Dieu Mars, puiſque ni l'un, ni l'autre n'a été chez les Romains la principale divinité. Quoi qu'il en ſoit de cette diverſité d'opinions, qui par elles-mêmes n'intéreſſent guere, nous ſommes aſſurés, par le témoignage de toute l'antiquité, que la barbare coutume de teindre de ſang humain les autels de ces trois Dieux, s'étoit introduite de tout tems chez les Celtes, & que les Druides étoient les Prêtres qui égorgeoient, en l'honneur de ces Dieux infames, des victimes humaines. Voici comme Lucain parle de ces ſacrifices :

Quibus immitis placatur ſanguine diro
Theutates, horrensque feris altaribus Heſus;
Et Taranis Scythicæ non mitior ara Dianæ.

S'il eſt permis de ſe livrer à des conjectures où la certitude manque, nous croyons pouvoir avancer que l'opinion de cette ame univerſelle qui ſe répand dans toutes les parties du monde, & qui en eſt la divinité (opinion qui a infecté preſque tout l'univers), avoit pénétré juſques chez les Gaulois. En effet, le culte qu'ils rendoient aux aſtres, aux arbres, aux pierres, aux fontaines; en un mot, à toutes les parties de cet univers; l'opinion ridicule où ils étoient que les pierres mêmes rendoient des oracles; le mépris & l'horreur qu'ils avoient pour les images & les ſtatues des Dieux; toutes

toutes ces choſes réunies prouvent évidemment qu'ils regardoient le monde, comme étant animé par la divinité dans toutes ſes parties. C'eſt donc inutilement que quelques modernes ont voulu nous perſuader, après ſe l'être perſuadé à eux-mêmes, que les premiers Gaulois avoient une idée ſaine de la divinité; idée qui ne s'étoit altérée & corrompue que par leur commerce avec les autres nations. Après cela, je ne vois pas ſur quoi tombe le reproche injurieux qu'on fait aux anciens Celtes, d'avoir été des athées: ils ont été bien plutôt ſuperſtitieux qu'athées. Si les Romains les ont regardés comme les ennemis des Dieux, ce n'eſt que parce qu'ils refuſoient d'adorer la divinité dans des ſtatues fabriquées de la main des hommes. Ils n'avoient point des temples comme les Romains, parce qu'ils ne croyoient pas qu'on pût y renfermer la divinité. Tout l'univers étoit pour eux un temple, ou plutôt la divinité ſe peignoit à eux dans tous les êtres qui le compoſent. Ce n'eſt pas qu'ils n'euſſent des lieux affectés, comme les bois les plus ſombres & les plus reculés, pour y adorer, d'une maniere particuliere, la divinité. Ces lieux étoient propres à frapper d'une ſainte horreur les peuples qui ſe repréſentoient quelque choſe de terrible, appellant Dieu ce qu'ils ne voyoient point, ce qu'ils ne pouvoient voir.

Tant aux foibles Mortels, il eſt bon d'ignorer
Les Dieux qu'il leur faut craindre, & qu'il faut adorer.
Bréboeuf.

Ou, comme le dit plus énergiquement l'original:

Tantum terroribus addit,
Quos timeant, non noſſe Deos.

Les Gaules ayant été ſubjuguées par les Romains, qui vouloient tout envahir, & qui opprimoient, au lieu de vaincre; ce fut une néceſſité, pour les peuples qui les habitoient, de ſe ſoumettre à la religion de leurs vainqueurs. Ce n'eſt que depuis ce tems qu'on vit chez eux des temples & des autels conſacrés aux Dieux, à l'imitation des Romains. Les Druides perdirent inſenſiblement leur crédit : ils furent, enfin, tous abattus ſous les regnes de Tibere & de Claude. Il y eut même un décret du Sénat qui ordonnoit leur entiere abolition, ſoit parce qu'ils vouloient perpétuer parmi les peuples qui leur étoient ſoumis, l'uſage cruel des victimes humaines, ſoit parce qu'ils ne ceſſoient de les exciter à conſpirer contre les tyrans de Rome, à rentrer dans leurs privileges injuſtement perdus, & à ſe choiſir des Rois de leur nation.

Les Druides ſe rendirent, ſur-tout, recommandables par la divination, ſoit chez les Gaulois, ſoit chez les Germains. Mais ce qu'il y a ici de remarquable, c'eſt que la divination étoit principalement affectée aux femmes : de-là le reſpect extrême qu'on avoit pour elles, reſpect qui quelquefois alloit juſqu'à l'adoration; témoin l'exemple de *Velleda* & d'*Aurinia*, qui furent miſes au nombre des Déeſſes, ſelon le rapport de Tacite.

C'eſt aſſez l'uſage des anciens de ne parler de l'origine des choſes qu'en les perſonnifiant. Voilà pourquoi leur coſmogonie n'eſt autre choſe qu'une théogonie. C'eſt auſſi ce que nous voyons chez les anciens Celtes. A travers les fables dont ils ont défiguré la tradition qui leur étoit venue de la plus haute antiquité, il eſt aiſé de reconnoître quelques traces de la création & du déluge de Moïſe. Ils reconnoiſſoient un être qui exiſtoit avant

que rien de ce qui exiſte aujourd'hui eût été créé. Qu'il me ſoit permis de paſſer ſous ſilence toutes les fables qui s'étoient mêlées à leur coſmogonie: elles ne ſont par elles-mêmes, ni aſſez curieuſes, ni aſſez inſtructives, pour mériter de trouver ici leur place. Il ne paroît pas que la métempſycoſe ait été une opinion univerſellement reçue chez les Druides. Si les uns faiſoient rouler perpétuellement les ames d'un corps dans un autre, il y en avoit d'autres qui leur aſſignoient une demeure fixe parmi les mânes, ſoit dans le Tartare, où elles étoient précipitées, lorſqu'elles s'étoient ſouillées par des parjures, des aſſaſſinats & des adulteres, ſoit dans un ſéjour bienheureux, lorſqu'elles étoient exemptes de ces crimes. Ils n'avoient point imaginé d'autre ſupplice pour ceux qui étoient dans le Tartare, que celui d'être plongés dans un fleuve dont les eaux étoient empoiſonnées, & de renaître ſans ceſſe pour être éternellement en proie aux cruelles morſures d'un ſerpent. Ils diſtinguoient deux ſéjours de félicité. Ceux qui n'avoient que bien vécu, c'eſt-à-dire, ceux qui n'avoient été que juſtes & tempérans pendant cette vie, habitoient un palais plus brillant que le Soleil, où ils nageoient dans un torrent de voluptés; mais ceux qui étoient morts généreuſement, les armes à la main, pour défendre leur patrie, ceux-là avoient une place dans le *Valhalla* avec Odin, auquel ils donnoient le nom d'*Héſus*, & qui étoit pour eux ce que le Dieu Mars étoit pour les Latins. On diroit que Mahomet a imaginé ſon paradis d'après le *Valhalla* des Celtes ſeptentrionaux; tant il a de reſſemblance avec lui. Solin, Mela & d'autres Auteurs rapportent que les nations hyperboréennes ſe précipitoient du haut d'un rocher, pour éviter une honteuſe cap-

tivité, & pour ne pas languir dans les infirmités de la vieilleſſe. Ceux qui ſe donnoient ainſi librement la mort, avoient une place diſtinguée dans le *Valhalla*. De-là, cette audace que les Celtes portoient dans les combats, cette ardeur qui les précipitoit dans les bataillons les plus épais, cette fermeté avec laquelle ils bravoient les plus grands dangers, ce mépris qu'ils avoient pour la mort. Nous finirons cet article, en remarquant que les Celtes ne s'étoient endurcis & accoutumés à mener dans leurs forêts une vie ſi dure & ſi ennemie de tous les plaiſirs, que parce qu'ils étoient intimément perſuadés du dogme de l'immortalité des eſprits; delà, naiſſoit en eux ce courage, que les Romains ont ſi ſouvent admiré dans ces peuples; ce mépris de la mort, qui les rendoit ſi redoutables à leurs ennemis; cette paſſion qu'ils avoient pour la guerre, & qu'ils inſpiroient à leurs enfans; cette chaſteté, cette fidélité dans les mariages, ſi recommandée parmi eux; cet éloignement qu'ils avoient pour le faſte des habits & le luxe de la table; tant l'eſpoir d'une récompenſe dans une autre vie a de pouvoir ſur l'eſprit des hommes! Il eſt fâcheux qu'une nation auſſi reſpectable par ſes mœurs & par ſes ſentimens, que l'étoit celle des Celtes, ait eu des Druides pour Miniſtres de ſa religion.

PHILOSOPHIE DES CHALDÉENS.

LES Chaldéens ſont les plus anciens peuples de l'orient qui ſe ſoient appliqués à la philoſophie. Le titre de premiers Philoſophes leur a été conteſté par les Egyptiens. Cette nation, auſſi jalouſe de l'honneur des inventions, qu'entêtée de l'antiquité de ſon origine, ſe croyoit non-ſeulement la plus vieille de toutes les nations, mais ſe regardoit encore comme le berceau où les arts & les ſciences avoient pris naiſſance. Ainſi, les Chaldéens n'étoient, ſelon les Egyptiens, qu'une colonie venue d'Egypte; & c'eſt d'eux qu'ils avoient appris tout ce qu'ils ſavoient. Comme la vanité nationale eſt toujours un mauvais garant des faits qui n'ont d'autre appui qu'elle, cette ſupériorité que les Egyptiens s'arrogeoient en tout genre ſur les autres nations, eſt encore aujourd'hui un problême parmi les Savans.

Si les inondations du Nil, qui confondoient les bornes des champs, donnerent aux Egyptiens les premieres idées de la géométrie, par la néceſſité où elles mettoient chacun d'inventer des meſures exactes pour reconnoître ſon champ d'avec celui de ſon voiſin; on peut dire que le grand loiſir dont jouiſſoient les anciens bergers de Chaldée, joint à l'air pur & ſérein qu'ils reſpiroient ſous un Ciel qui n'étoit jamais couvert de nuages, produiſit

les premieres obſervations qui ont été le fondement de l'aſtronomie. D'ailleurs, comme la Chaldée a ſervi de ſéjour aux premiers hommes du monde nouveau, il eſt naturel de s'imaginer que l'empire de Babylone a précédé les commencemens de la monarchie d'Egypte, & que par conſéquent, la Chaldée, qui étoit un certain canton compris dans cet empire, & qui reçut ſon nom des Chaldéens, Philoſophes étrangers auxquels elle fut accordée pour y fixer leur demeure, eſt le premier pays qui ait été éclairé des lumieres de la philoſophie.

Il n'eſt pas facile de donner une juſte idée de la philoſophie des Chaldéens. Les monumens qui pourroient nous ſervir ici de mémoires pour cette hiſtoire, ne remontent pas, à beaucoup près, auſſi haut que cette ſecte : encore ces mémoires nous viennent-ils des Grecs ; ce qui ſuffit pour leur faire perdre toute l'autorité qu'ils pourroient avoir. Car on ſait que les Grecs avoient un tour d'eſprit très-différent de celui des orientaux, & qu'ils défiguroient tout ce qu'ils touchoient, & qui leur venoit des nations barbares ; car c'eſt ainſi qu'ils appelloient ceux qui n'étoient pas nés Grecs. Les dogmes des autres nations, en paſſant par leur imagination, y prenoient une teinture de leur maniere de penſer, & n'entroient jamais dans leurs écrits, ſans avoir éprouvé une grande altération. Une autre raiſon, qui doit nous rendre ſoupçonneux ſur les véritables ſentimens des Chaldéens, c'eſt que, ſelon l'uſage reçu dans tout l'Orient, ils renfermoient dans l'enceinte de leurs écoles, où même ils n'admettoient que des diſciples privilégiés, les dogmes de leur ſecte, & qu'ils ne les produiſoient en public que ſous le voile des ſymboles & des allégories. Ainſi nous ne

pouvons former que des conjectures ſur ce que les Grecs, & même les Arabes, en ont fait parvenir juſqu'à nous. Delà auſſi cette diverſité d'opinions qui partagent les Savans, qui ont tenté de percer l'enveloppe de ces ténebres myſtérieuſes. En prétendant les éclaircir, ils n'ont fait qu'épaiſſir davantage la nuit qui nous les cache : témoin cette ſecte de Philoſophes, qui s'éleva en Aſie, vers le tems où J. C. parut ſur la terre. Pour donner plus de poids aux rêveries qu'enfantoit leur imagination déréglée, ils s'aviſerent de les colorer d'un air de grande antiquité, & de les faire paſſer ſous le nom des Chaldéens & des Perſes, pour les reſtes précieux de la doctrine de ces Philoſophes. Ils forgerent, en conſéquence, un grand ouvrage, ſous le nom du fameux Zoroaſtre, regardé alors dans l'Aſie comme le chef & le maître de tous les Mages de la Perſe & de la Chaldée.

Pluſieurs Savans, tant anciens que modernes, ſe ſont exercés à découvrir quel pouvoit être ce Zoroaſtre, ſi vanté dans tout l'orient ; mais après bien des veilles conſumées dans ce travail ingrat, ils ont été forcés d'avouer l'inutilité de leurs efforts.

D'autres Philoſophes, non moins ignorans dans les myſteres ſacrés de l'ancienne doctrine des Chaldéens, voulurent partager avec les premiers l'honneur de compoſer une ſecte à part. Ils prirent donc le parti de faire naître Zoroaſtre en Egypte ; & ils ne furent pas moins hardis à lui ſuppoſer des ouvrages, dont ils ſe ſervirent pour le combattre plus commodément. Comme Pythagore & Platon étoient allés en Egypte pour s'inſtruire dans les ſciences, que cette nation avoit la réputation d'avoir extrêmement perfectionnées, ils s'imaginerent que les ſyſtêmes de ces deux Philoſophes

Grecs n'étoient qu'un fidele extrait de la doctrine de Zoroaſtre. Cette hardieſſe à ſuppoſer des livres, qui fait le caractere de ces deux ſectes de Philoſophes, nous apprend juſqu'à quel point nous devons leur donner notre confiance.

Les Chaldéens étoient en grande conſidération parmi les Babyloniens. C'étoient les Prêtres de la nation; ils y rempliſſoient les mêmes fonctions que les Mages chez les Perſes, en inſtruiſant le peuple de tout ce qui avoit rapport aux choſes de la religion, comme les cérémonies & les ſacrifices. Voilà pourquoi il eſt arrivé ſouvent aux Hiſtoriens Grecs de les confondre les uns avec les autres; en quoi ils ont marqué leur peu d'exactitude, ne diſtinguant pas, comme ils le devoient, l'état où ſe trouvoit la Philoſophie chez les anciens Babyloniens, de celui où elle fut réduite, lorſque ces peuples paſſerent ſous la domination des Perſes.

On peut remarquer, en paſſant, que chez tous les anciens peuples, tels que les Aſſyriens, les Perſes, les Egyptiens, les Ethiopiens, les Scythes, les Etruriens, ceux-là ſeuls étoient regardés comme les Sages & les Philoſophes de la nation, qui avoient uſurpé la qualité de Prêtres & de Miniſtres de la religion. C'étoient des hommes ſouples & adroits, qui faiſoient ſervir la religion aux vues intéreſſées & politiques de ceux qui gouvernoient. Voici quelle étoit la doctrine des Chaldéens ſur la divinité.

Ils reconnoiſſoient un Dieu ſouverain, auteur de toutes les choſes, lequel avoit établi cette belle harmonie qui lie toutes les parties de l'univers. Quoiqu'ils cruſſent la matiere éternelle & préexiſtante à l'opération de Dieu, ils ne s'imaginoient pas pourtant que le monde fût éternel;

car leur cosmogonie nous représente notre terre comme ayant été un chaos ténébreux, où tous les élémens étoient confondus pêle-mêle, avant qu'elle eut reçu cet ordre & cet arrangement qui la rendent un séjour habitable. Ils supposoient que les animaux monstrueux & de diverses figures avoient pris naissance dans le sein informe de ce chaos, & qu'ils avoient été soumis à une femme nommée *Omerca*; que le Dieu *Belus* avoit coupé cette femme en deux parties, de l'une desquelles il avoit formé le ciel, & de l'autre la terre, & que la mort de cette femme avoit causé celle de tous les animaux; que *Belus*, après avoir formé le monde, & produit les animaux qui le remplissent, s'étoit fait couper la tête; que les hommes & les animaux étoient sortis de la terre, que les autres Dieux avoient détrempée dans le sang qui couloit de la blessure du Dieu *Belus*, & que c'étoit là la raison pour laquelle les hommes étoient doués d'intelligence, & avoient reçu une portion de la divinité. Bérose, qui rapporte ceci dans les fragmens que nous avons de lui, & qui nous ont été conservés par Syncelle, observe que toute cette cosmogonie n'est qu'une allégorie mystérieuse, par laquelle les Chaldéens expliquoient de quelle maniere le Dieu créateur avoit débrouillé le chaos, & introduit l'ordre parmi la confusion des élémens. Du moins, ce que l'on voit à travers les voiles de cette surprenante allégorie, est que l'homme doit sa naissance à Dieu, & que le Dieu suprême s'étoit servi d'un autre Dieu pour former ce monde. Cette doctrine n'étoit point particuliere aux Chaldéens. C'étoit même une opinion universellement reçue dans tout l'Orient, qu'il y avoit des génies, des Dieux subalternes, & dépendans de l'Etre suprême, qui étoient dis-

tribués & répandus dans toutes les parties de ce vaſte univers. On croyoit qu'il n'étoit pas digne de la majeſté du Dieu ſouverain de préſider directement au ſort des nations. Renfermé dans lui-même, il ne lui convenoit pas de s'occuper des penſées & des actions des ſimples mortels ; mais il en laiſſoit le ſoin à des divinités locales & tutélaires. Ce n'étoit auſſi qu'en leur honneur que fumoit l'encens dans les temples, & que couloit ſur les autels le ſang des victimes. Mais outre les bons génies qui s'appliquoient à faire du bien aux hommes, les Chaldéens admettoient auſſi des génies malfaiſans. Ceux-là étoient formés d'une matiere plus groſſiere que les bons, avec leſquels ils étoient perpétuellement en guerre. Le premier étoit l'ouvrage du mauvais principe, comme les autres l'étoient du bon ; car il paroît que la doctrine des deux principes avoit pris naiſſance en Chaldée, d'où elle a paſſé chez les Perſes. Cette croyance des mauvais démons, qui non-ſeulement avoit cours chez les Chaldéens, mais encore chez les Perſes, les Egyptiens, & les autres nations orientales, paroît avoir ſa ſource dans la tradition reſpectable de la ſéduction du premier homme par un mauvais démon. Ils prenoient toutes ſortes de formes pour mieux tromper ceux qui avoient l'imprudence de ſe confier à eux.

Tels étoient vraiſemblablement les myſteres auxquels les Chaldéens avoient ſoin de n'initier qu'un petit nombre d'adeptes, qui devoient leur ſuccéder, pour en faire paſſer la tradition, d'âge en âge, juſqu'à la poſtérité la plus reculée. Il n'étoit pas permis aux diſciples de penſer au delà de ce que leurs maîtres leur avoient appris. Ils plioient ſervilement ſous le joug que leur impoſoit le reſpect aveugle qu'ils avoient pour eux. Diodore de

Sicile leur en fait un mérite, & les éleve en cela beaucoup au deſſus des Grecs, qui, ſelon lui, devenoient le jouet éternel de mille opinions diverſes, entre leſquelles flottoit leur eſprit indécis; parce que dans leur maniere de penſer, ils ne vouloient être maîtriſés que par leur génie. Mais il faut être bien peu Philoſophe ſoi-même, pour ne pas ſentir que le plus beau privilege de notre raiſon conſiſte à ne rien croire par l'impulſion d'un inſtinct aveugle & méchanique, & que c'eſt déshonorer la raiſon, que de la mettre dans des entraves, ainſi que le faiſoient les Chaldéens. L'homme eſt né pour penſer de lui-même. Dieu ſeul mérite le ſacrifice de nos lumieres, parce qu'il eſt le ſeul qui ne puiſſe pas nous tromper, ſoit qu'il parle par lui-même, ſoit qu'il le faſſe par l'organe de ceux auxquels il a confié le ſacré dépôt de ſes révélations. La Philoſophie des Chaldéens n'étant autre choſe qu'un amas de maximes & de dogmes, qu'ils tranſmettoient par le canal de la tradition, ils ne méritent nullement le nom de Philoſophes. Ce titre, dans toute la rigueur du terme, ne convient qu'aux Grecs & aux Romains, qui les ont imités, en marchant ſur leurs traces; car, pour les autres nations, on doit en porter le même jugement que des Chaldéens, puiſque le même eſprit de ſervitude regnoit parmi elles; au lieu que les Grecs & les Romains oſoient penſer d'après eux-mêmes. Ils ne croyoient que ce qu'ils voyoient, ou du moins que ce qu'ils s'imaginoient voir. Si l'eſprit ſyſtématique les a précipités dans un grand nombre d'erreurs, c'eſt parce qu'il ne nous eſt pas donné de découvrir ſubitement, & comme par une eſpece d'inſtinct, la vérité. Nous ne pouvons y parvenir qu'en paſſant par bien des impertinences & des extravagances;

c'eſt une loi à laquelle la nature nous a aſſujettis. Mais en épuiſant toutes les ſottiſes qu'on peut dire ſur chaque choſe, les Grecs nous ont rendu un ſervice important ; parce qu'ils nous ont comme forcés de prendre, preſque à l'entrée de notre carriere, le chemin de la vérité.

Pour revenir aux Chaldéens, voici la doctrine qu'ils enſeignoient publiquement ; ſavoir, que le Soleil, la Lune, & les autres aſtres, & ſur-tout les planetes, étoient des divinités qu'il falloit adorer. Hérodote & Diodore ſont ici nos garans. Les étoiles qui formoient le zodiaque, étoient principalement en grande vénération parmi eux, ſans préjudice du Soleil & de la Lune, qu'ils ont toujours regardés comme leurs premieres divinités. Ils appelloient le Soleil *Belus*, & donnoient à la Lune le nom de *Nebo* ; quelquefois auſſi ils l'appelloient *Kergal*. Le peuple, qui eſt fait pour être la dupe de tous ceux qui ont aſſez d'eſprit pour prendre ſur lui de l'aſcendant, croyoit bonnement que la divinité réſidoit dans les aſtres, & par conſéquent qu'ils étoient autant de Dieux, qui méritoient des hommages. Pour les Sages & les Philoſophes du pays, ils ſe contentoient d'y placer les eſprits, ou des Dieux du ſecond ordre, qui en dirigeoient les divers mouvemens.

Ce principe une fois établi, que les aſtres étoient des divinités, il n'en fallut pas davantage aux Chaldéens pour perſuader au peuple qu'ils avoient une grande influence ſur le bonheur ou le malheur des humains. Delà eſt née l'aſtrologie judiciaire, dans laquelle les Chaldéens avoient la réputation d'exceller ſi fort ſur les autres nations, que tous ceux qui s'y diſtinguoient, s'appelloient Chaldéens, quelle que fût leur patrie. Ces charlatans s'étoient fait un art de prédire l'avenir par

l'inſpection du cours des aſtres, où ils feignoient de lire l'enchaînement des deſtinées humaines. La crédulité des peuples faiſoit toute leur ſcience; car quelle liaiſon pouvoient-ils appercevoir entre les mouvemens réglés des aſtres, & les événemens libres de la volonté? L'avide curioſité des hommes pour percer dans l'avenir, & pour prévoir ce qui doit leur arriver, eſt une maladie auſſi ancienne que le monde même. Mais elle a exercé principalement ſon empire chez tous les peuples de l'orient, dont on ſait que l'imagination s'allume aiſément. On ne ſauroit croire juſqu'à quel excès elle y a été portée par les ruſes & les artifices des Prêtres. L'aſtrologie judiciaire eſt le puiſſant frein avec lequel on a, de tout tems, gouverné l'eſprit des orientaux. Sextus-Empiricus déclame avec beaucoup de force & d'éloquence contre cet art frivole, ſi funeſte au bonheur du genre-humain, par les maux qu'il produit néceſſairement. En effet, les Chaldéens rétréciſſoient l'eſprit des peuples, & les tenoient indignement courbés ſous un joug de fer, que leur impoſoit leur ſuperſtition; il ne leur étoit pas permis de faire la moindre démarche, ſans avoir auparavant conſulté les augures & les aruſpices. Quelque crédules que fuſſent les peuples, il n'étoit pas poſſible que l'impoſture de ces charlatans de Chaldée ne trahît & ne décelât très-ſouvent la vanité de l'aſtrologie judiciaire. Sous le conſulat de M. Popilius & de Cneius Calpurnius, il fut ordonné aux Chaldéens, par un édit du Préteur Cor. Hiſpollus, de ſortir de Rome, & de toute l'Italie, dans l'eſpace de dix jours; & la raiſon qu'on en donnoit, c'eſt qu'ils abuſoient de la prétendue connoiſſance qu'ils ſe vantoient d'avoir du cours des aſtres, pour tromper des eſprits foibles & crédules, en leur perſuadant

que tels & tels événemens de leur vie étoient écrits dans le Ciel. Alexandre lui-même, qui d'abord avoit été prévenu d'une grande eſtime pour les Chaldéens, la leur vendit bien cher, par le mépris qu'il leur porta, depuis que le Philoſophe Anaxarque lui eut fait connoître toute la vanité de l'aſtrologie judiciaire.

Quoique l'aſtronomie ait été fort en honneur chez les Chaldéens, & qu'ils l'aient cultivée avec beaucoup de ſoin, il ne paroît pas pourtant qu'elle eût fait parmi eux des progrès conſidérables. Quels Aſtronomes, que des gens qui croyoient que les éclipſes de Lune provenoient de ce que cet aſtre tournoit vers nous la partie de ſon diſque qui étoit opaque ? Car ils croyoient l'autre lumineuſe par elle-même, indépendamment du Soleil : où avoient-ils appris auſſi que le globe terreſtre ſeroit conſumé par les flammes, lors de la conjonction des aſtres dans le ſigne de l'écreviſſe, & qu'il ſeroit inondé, ſi cette conjonction arrivoit dans le ſigne du capricorne ? Cependant ces Chaldéens ont été eſtimés comme de grands Aſtronomes, & il n'y a pas même long-tems qu'on eſt revenu de cette admiration prodigieuſe qu'on avoit conçue pour leur grand ſavoir dans l'aſtronomie ; admiration qui n'étoit fondée que ſur ce qu'ils ſont ſéparés de nous par une longue ſuite de ſiecles. Tout éloignement eſt en droit de nous en impoſer.

L'envie de paſſer pour le plus ancien peuple du monde, eſt une manie qui a été commune à toutes les nations. On diroit qu'elles s'imaginent valoir d'autant mieux, qu'elles peuvent remonter plus haut dans l'antiquité. On ne ſauroit croire combien de rêveries & d'abſurdités ont été débitées à ce ſujet. Les Chaldéens, par exemple, prétendoient qu'au tems où Alexandre, vainqueur de Darius, prit Babylone, il s'étoit écoulé quatre

cens ſoixante & dix mille années, à compter depuis le tems où l'aſtronomie fleuriſſoit dans la Chaldée. Cette longue ſupputation d'années n'a point ſa preuve dans l'hiſtoire, mais ſeulement dans l'imagination échauffée des Chaldéens. En effet, Calliſthene, à qui le précepteur d'Alexandre avoit ménagé une entrée à la cour de ce Prince, & qui ſuivoit ce conquérant dans ſes expéditions militaires, envoya à ce même Ariſtote des obſervations qu'il avoit trouvées à Babylone. Or, ces obſervations ne remontoient pas au delà de mille neuf cens trois ans; & ces mille neuf cens trois ans, ſi on les fait commencer à l'année 4383 de la période Julienne, où Babylone fut priſe, iront, en rétrogradant, ſe terminer à l'année 2480 de la même période. Il s'en faut bien que le tems marqué par ces obſervations remonte juſqu'au déluge, ſi l'on s'attache au ſyſtême chronologique de Moïſe, tel qu'il ſe trouve dans la verſion des Septante. Si les Chaldéens avoient eu des obſervations plus anciennes, comment ſe peut-il faire que Ptolomée, cet Aſtronome ſi exact, n'en ait point fait mention, & que la premiere dont il parle tombe à la premiere année de Merdochai, Roi de Babylone, laquelle ſe trouve être dans la vingt-ſeptieme année de l'ere de Nabonaſſar? Il réſulte de-là, que cette prétendue antiquité que les Chaldéens donnoient à leurs obſervations, ne mérite pas plus notre croyance que le témoignage de Porphyre, qui lui ſert de fondement. Il y a plus: Egigene ne craint point d'avancer que les obſervations aſtronomiques qui ſe trouvoient inſcrites ſur des briques cuites, qu'on voyoit à Babylone, ne remontoient pas au delà de 720 ans; & comme ſi ce tems eût été encore trop long, Béroſe & Critodeme renferment tout ce tems dans l'eſpace de 480 ans.

Après cela, qui ne riroit de voir les Chaldéens nous préſenter gravement leurs obſervations aſtronomiques, & nous les apporter en preuve de leur grande antiquité; tandis que leurs propres Auteurs leur donnent le démenti, en les renfermant dans un ſi court eſpace de tems. Ils ont apparemment cru, ſuivant la remarque de Lactance, qu'il leur étoit libre de mentir, en imaginant des obſervations de 470000 ans, parce qu'ils étoient bien sûrs qu'en s'enfonçant ſi fort dans l'antiquité, il ne ſeroit pas poſſible de les atteindre. Mais ils n'ont pas fait attention que tous ces calculs n'operent dans les eſprits une vraie perſuaſion, qu'autant qu'on y attache des faits dont la réalité ne ſoit pas ſuſpecte.

Toute chronologie qui ne tient point à des faits, n'eſt point hiſtorique, & par conſéquent, ne prouve rien en faveur de l'antiquité d'une nation. Quand une fois le cours des aſtres m'eſt connu, je puis prévoir, en conſéquence de leur marche aſſujettie à des mouvemens uniformes & réguliers, dans quel tems & de quelle maniere ils figureront enſemble, ſoit dans leur oppoſition, ſoit dans leur conjonction. Je puis également me replier ſur les tems paſſés, ou m'avancer ſur ceux qui ne ſont pas encore arrivés; & franchiſſant les bornes du tems où le Créateur a renfermé le monde, marquer dans un tems imaginaire des inſtans précis où tels & tels aſtres ſeroient éclipſés. Je puis, à l'aide d'un calcul qui ne s'épuiſera jamais, tant que mon eſprit voudra le continuer, faire un ſyſtême d'obſervations pour des tems qui n'ont jamais exiſté, ou même qui n'exiſteront jamais. Mais de ce ſyſtême d'obſervations, purement abſtrait, il n'en réſultera jamais que le monde ait toujours exiſté, ou qu'il doive toujours durer.

PHILOSOPHIE DES JAPONOIS.

LEs Japonois ont reçu des Chinois preſque tout ce qu'ils ont de connoiſſances philoſophiques, politiques & ſuperſtitieuſes, s'il en faut croire les Portugais, les premiers d'entre les Européens qui aient abordé au Japon, & qui nous aient entretenus de cette contrée. François Xavier, de la compagnie de Jeſus, y fut conduit, en 1549, par un ardent & beau zele d'étendre la religion chrétienne : il y fut écouté. Le Chriſt ſeroit, peut-être, adoré dans toute l'étendue du Japon, ſi l'on n'eût point alarmé les peuples par une conduite imprudente qui leur fit ſoupçonner qu'on en vouloit plus à la perte de leur liberté qu'au ſalut de leurs ames. Le rôle d'Apôtre n'en ſouffre point d'autre. On ne l'eut pas plutôt déshonoré au Japon, en lui aſſociant celui d'intérêt & de politique, que les perſécutions s'éleverent, que les échafauds ſe dreſſerent, & que le ſang coula de toutes parts. La haine du nom Chrétien eſt telle au Japon, qu'on n'en approche point aujourd'hui ſans fouler le Chriſt aux pieds ; cérémonie ignominieuſe à laquelle on dit que quelques Européens, plus attachés à l'argent qu'à leur Dieu, ſe ſoumettent ſans répugnance.

Les fables que les Japonois & les Chinois débitent ſur l'antiquité de leur origine, ſont preſque les mêmes ; & il réſulte de la comparaiſon qu'on

en fait, que ces ſociétés d'hommes ſe formoient; & ſe poliſſoient ſous un ére peu différente. Le célebre Kempfer, qui a parcouru le Japon en Naturaliſte, Géographe, Politique, & Théologien, & dont le voyage tient un rang diſtingué parmi nos meilleurs livres, diviſe l'Hiſtoire Japonoiſe en fabuleuſe, incertaine ou vraie. La période fabuleuſe commence long-tems avant la création du monde, ſelon la chronologie ſacrée. Ces peuples ont eu auſſi la manie de reculer leur origine. Si on les croit, leur premier gouvernement fut théocratique : il faut entendre les merveilles qu'ils racontent de ſon bonheur & de ſa durée. Le tems du mariage du Dieu Iſanagi Emikotto & de la Déeſſe Iſanami Emikotto, fut l'âge d'or pour eux. Allez d'un pôle à l'autre ; interrogez les peuples, & vous y verrez par-tout l'idolâtrie & la ſuperſtition s'établir par les mêmes moyens. Par-tout ce ſont des hommes qui ſe rendent reſpectables à leurs ſemblables, en ſe donnant ou pour des Dieux, ou pour des deſcendans des Dieux. Trouvez un peuple ſauvage ; faites du bien ; dites que vous êtes un Dieu, & l'on vous croira, & vous ſerez adoré pendant votre vie & après votre mort.

Le regne d'un certain nombre de Rois, dont on ne peut fixer l'ére, remplit la période incertaine. Ils y ſuccedent aux premiers fondateurs, & s'occupent à dépouiller leurs ſujets d'un reſte de férocité naturelle, par l'inſtitution des loix & l'invention des arts : c'eſt l'invention des arts qui fait la douceur de la vie ; c'eſt l'inſtitution des loix qui en fait la ſécurité.

Fohi fut le premier Légiſlateur des Chinois, & auſſi le premier Légiſlateur des Japonois, & ce nom n'eſt pas moins célebre dans l'une de ces

contrées que dans l'autre. On le repréſente tantôt ſous la figure d'un ſerpent, tantôt ſous la figure d'un homme à tête ſans corps, deux ſymboles de la ſcience & de la ſageſſe. C'eſt à lui que les Japonois attribuent la connoiſſance des mouvemens céleſtes, des ſignes du zodiaque, des révolutions des années, de ſon partage en mois, & d'une infinité de découvertes utiles. Ils diſent qu'il vivoit l'an 399 de la création; ce qui eſt faux, puiſque l'hiſtoire du déluge univerſel eſt vraie.

Les premiers Chinois & les premiers Japonois inſtruits par un même homme, n'ont pas eu vraiſemblablement un culte fort différent. Le Xékia des premiers eſt le Siaka des ſeconds : il eſt de la même période; mais les Siamois, les Japonois & les Chinois, qui le réverent également, ne s'accordent pas ſur le tems précis où il a vécu.

L'hiſtoire vraie du Japon ne commence guere que 660 ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt. C'eſt la date du regne de Syn-mu; Syn-mu qui fut ſi cher aux peuples, qu'ils le ſurnommerent Nin-o, le très-grand, le très-bon, *optimus*, *maximus* : ils lui font honneur des mêmes découvertes qu'à Fohi.

Ce fut ſous ce Prince que vécut le Philoſophe Rooſi, c'eſt-à-dire, le vieillard enfant. Confucius naquit 50 ans après Rooſi. Confucius a des temples au Japon, & le culte qu'on lui rend differe peu des honneurs divins. Entre les diſciples les plus illuſtres de Confucius, on nomme au Japon Ganquai, autre vieillard enfant. L'ame de Ganquai, qui mourut à 33 ans, fut tranſmiſe à Koſſoboſati, diſciple de Xékia; d'où il eſt évident que le Japon n'avoit, dans les commencemens, d'autres notions de Philoſophie, de morale & de religion, que celles de Xékia, de Confucius & des Chinois,

quelle que ſoit la diverſité que le tems y ait introduite.

La doctrine de Siaka & de Confucius n'eſt pas la même ; celle de Confucius a prévalu à la Chine, & le Japon a préféré celle de Siaka ou Xékia.

Sous le regne de Synin, Kobote, Philoſophe de la ſecte de Xékia, porta au Japon le livre Kio. Ce ſont proprement des pandectes de la doctrine de ſon maître. Cette Philoſophie fut connue dans le même tems à la Chine. Quelle différence entre nos Philoſophes & ceux-ci ! Les rêveries de Xékia ſe répandent dans l'Inde, la Chine & le Japon, & deviennent la loi de cent millions d'hommes. Un homme naît quelquefois parmi nous avec les talens les plus ſublimes, écrit les choſes les plus ſages, ne change pas le moindre uſage, vit obſcur, & meurt ignoré.

Il paroît que les premieres étincelles de lumiere qui aient éclairé la Chine & le Japon, ſont parties de l'Inde & du Brachmaniſme.

Kobote établit au Japon la doctrine éſotérique & exotérique de foi. A peine y fut-il arrivé, qu'on lui éleva le Fakabaſi, ou le temple du Cheval blanc : ce temple ſubſiſte encore. Il fut appellé du *Cheval blanc*, parce que Kobote parut au Japon, monté ſur un cheval de cette couleur.

La doctrine de Siaka ne fut pas tout-à-coup celle du peuple. Elle étoit encore particuliere & ſecrete, lorſque Darma, le vingt-huitime diſciple de Xékia, paſſa de l'Inde au Japon.

Mokuris ſuivit les traces de Darma. Il ſe montra d'abord dans la Tinſika, ſur les côtes du Malabar & de Coromandel. Ce fut là qu'il annonça la doctrine d'un Dieu ordonnateur du monde, & protecteur des hommes, ſous le nom d'*Amida*. Cette idée fit fortune, & ſe répandit dans les

contrées voiſines, d'où elle parvint à la Chine & au Japon. Cet événement fait date dans la chronologie des Japonois.

Le Prince Tonda Joſimits porta la connoiſſance d'Amida dans la contrée de Sinano. C'eſt au Dieu Amida que le temple de Synquoſi fut élevé, & ſa ſtatue ne tarda pas à y opérer des miracles, car il en faut aux peuples. Mêmes impoſteurs en Egypte, dans l'Inde, à la Chine, au Japon. Dieu a permis cette reſſemblance entre la vraie religion & les fauſſes, pour que notre foi nous fût méritoire; car il n'y a que la vraie religion qui ait de vrais miracles. Nous avons été éclairés par les moyens qu'il fut permis au diable d'employer, pour précipiter dans la perdition les nations ſur leſquelles Dieu n'avoit point réſolu, dans ſes décrets éternels, d'ouvrir l'œil de ſa miſéricorde.

Voilà donc la ſuperſtition & l'idolâtrie, s'échappant des ſanctuaires Egyptiens, & allant infecter au loin l'Inde, la Chine & le Japon, ſous le nom de doctrine Xékienne. Voyons maintenant les révolutions que cette doctrine éprouva; car il n'eſt pas donné aux opinions des hommes de reſter les mêmes, en traverſant le tems & l'eſpace.

Nous obſerverons d'abord que le Japon entier ne ſuit pas le dogme de Xékia. Le menſonge national eſt tolérant chez ces peuples; il permet à une infinité de menſonges étrangers de ſubſiſter paiſiblement à ſes côtés.

Après que le chriſtianiſme fut extirpé par le maſſacre de trente-ſept mille hommes, exécutés preſque en un moment, la nation ſe partagea en trois ſectes. Les uns s'attacherent au Sintos, ou à la vieille religion; d'autres embraſſerent le Budſo ou la doctrine de Budda, ou de Siaka, ou de

Xékia, & le reſte s'en tint à Sindo, ou au Code des Philoſophes moraux.

Du Sintos, du Budſo & du Sindo. Le Sintos, qu'on appelle auſſi *Sinſin* & *Kammitſi*, le culte le plus ancien du Japon, eſt celui des idoles. L'idolâtrie eſt le premier pas de l'eſprit humain dans l'hiſtoire naturelle de la religion ; c'eſt de-là qu'il s'avance au manichéiſme, du manichéiſme à l'unité de Dieu, pour revenir à l'idolâtrie, & tourner dans le même cercle. Sin & Kami ſont les deux idoles du Japon. Tous les dogmes de cette théologie ſe rapportent au bonheur actuel. La notion que les Sintoïſtes paroiſſent avoir de l'immortalité de l'ame, eſt fort obſcure ; ils s'inquietent peu de l'avenir : » rendez-nous aujourd'hui heureux, diſent-ils à leurs Dieux, & nous vous tenons quittes du reſte «. Ils reconnoiſſent cependant un grand Dieu qui habite au haut des cieux, des Dieux ſubalternes qu'ils ont placés dans les étoiles ; mais ils ne les honorent ni par des ſacrifices, ni par des fêtes. Ils ſont trop loin d'eux pour en attendre du bien, ou en craindre du mal. Ils jurent par ces Dieux inutiles, & ils invoquent ceux qu'ils s'imaginent préſider aux élémens, aux plantes, aux animaux & aux événemens importans de la vie.

Ils ont un ſouverain Pontife qui ſe prétend deſcendu, en droite ligne, des Dieux qui ont anciennement gouverné la nation. Ces Dieux ont même encore une aſſemblée générale chez lui, le dixieme du mois de chaque année. Il y a le droit d'inſtaller parmi eux ceux qu'il en juge dignes, & l'on penſe bien qu'il n'eſt pas mal-adroit pour oublier le prédéceſſeur du Prince regnant, & que le Prince regnant ne manque pas d'égards pour un homme dont il eſpere un jour les honneurs divins.

C'eſt ainſi que le deſpotiſme & la ſuperſtition ſe prêtent la main.

Rien de ſi myſtérieux & de ſi miſérable que la phyſicologie de cette ſecte. C'eſt la fable du chaos défigurée. A l'origine des choſes, le chaos étoit; il en ſortit je ne ſais quoi qui reſſembloit à une épine; cette épine ſe mut, ſe transforma, & le Kunitokhodatsno-Micotto, ou l'eſprit parut. Du reſte, rien dans les livres ſur la nature des Dieux, ni ſur leurs attributs, qui ait l'ombre du ſens commun.

Les Sintoïſtes, qui ont ſenti la pauvreté de leur ſyſtême, ont emprunté des Budſoïſtes quelques opinions. Quelques-uns d'entr'eux, qui font ſecte, croient que l'ame d'Amida a paſſé, par métempſycoſe, dans le Tin-ſio-dai-ſin, & a donné naiſſance au premier des Dieux; que les ames des gens de bien s'élevent dans un lieu fortuné au deſſus du trente-troiſieme Ciel; que celles des méchans ſont errantes, juſqu'à ce qu'elles aient expié leurs crimes, & qu'on obtient le bonheur à venir par l'abſtinence de tout ce qui peut ſouiller l'ame, la ſanctification des fêtes, les pélérinages religieux, les macérations de la chair.

Tout chez ce peuple eſt rappellé à l'honnêteté civile & à la politique, & il n'en eſt ni moins heureux, ni plus méchant.

Ses Hermites, car il en a, ſont des ignorans & des ambitieux; & le peu de cérémonies religieuſes auxquelles le peuple eſt aſſujetti, eſt conforme à ſon caractere mol & voluptueux.

Les Budſoïſtes adorent les Dieux étrangers, Budſo & Frotoke: leur religion eſt celle de Xékia. Le nom Budſo eſt Indien, & non Japonois; il vient de *Budda* ou *Budha*, qui eſt ſynonyme à *Hermès*.

Siaka ou Xékia s'étoit donné pour un Dieu:

les Indiens le regardent encore comme une émanation divine. C'eſt ſous la forme de cet homme que Wiſthnou s'incarna, pour la neuvieme fois ; & les mots *Budda* & *Siaka* déſignent au Japon les Dieux étrangers, quels qu'ils ſoient, ſans en excepter les Saints & les Philoſophes qui ont prêché la doctrine Xékienne.

Cette doctrine eut de la peine à prendre à la Chine & au Japon, où les eſprits étoient prévenus de celle de Confucius, qui avoit en mépris les idoles ; mais de quoi ne viennent point à bout l'enthouſiaſme & l'opiniâtreté, aidés de l'inconſtance des peuples, & de leur goût pour le nouveau & le merveilleux ! Darma attaqua, avec ces avantages, la ſageſſe de Confucius. On dit qu'il ſe coupa les paupieres, de peur que la méditation ne le conduiſît au ſommeil. Au reſte, les Japonois furent enchantés d'un dogme, qui leur promettoit l'immortalité & des récompenſes à venir ; & une multitude des diſciples de Confucius paſſerent dans la ſecte de Xékia, prêchée par un homme qui avoit commencé de ſe rendre vénérable par la ſainteté de ſes mœurs. La premiere idole publique de Xékia fut élevée chez les Japonois l'an de J. C. 543. Bientôt après, l'on vit à ſes côtés la ſtatue d'Amida, & les miracles d'Amida entraînerent la ville & la cour.

Amida eſt regardé par les diſciples de Xékia, comme le Dieu ſuprême des demeures heureuſes que les bons vont habiter après leur mort. C'eſt lui qui les rejette ou qui les admet. Voilà la baſe de la doctrine exotérique. Le grand principe de la doctrine éſotérique, c'eſt que tout n'eſt rien, & que c'eſt de ce rien que tout dépend. De-là, le diſtique qu'un enthouſiaſte Xékien écrivit, après trente ans de méditations, au pied d'un arbre

ſec qu'il avoit deſſiné : *Arbre, dis-moi qui t'a planté ! moi dont le principe n'eſt rien, & la fin rien ;* ce qui revient à une autre inſcription d'un Philoſophe de la même ſecte : *Mon cœur n'a ni être ni non être ; il ne va point, & il ne revient point ; il n'eſt retenu nulle part.* Ces folies paroiſſent bien étranges ; cependant, qu'on eſſaie, & l'on verra qu'en ſuivant la ſubtilité de la métaphyſique auſſi loin qu'elle peut aller, on aboutira à d'autres folies, qui ne ſeront guere moins ridicules.

Au reſte, les Xékiens négligent l'extérieur, s'appliquent uniquement à méditer, mépriſent toute diſcipline qui conſiſte en paroles, & ne s'attachent qu'à l'exercice qu'ils appellent *ſoquxin*, *ſoqubut*, ou *du cœur.*

Il n'y a, ſelon eux, qu'un principe de toutes choſes, & ce principe eſt par-tout.

Tous les êtres en émanent & y retournent.

Il exiſte de toute éternité ; il eſt unique, clair, lumineux, ſans figure, ſans raiſon, ſans mouvement, ſans action, ſans accroiſſement, ni décroiſſement.

Ceux qui l'ont bien connu dans ce monde acquierent la gloire parfaite de Fotoke & de ſes ſucceſſeurs.

Les autres errent & erreront juſqu'à la fin du monde : alors le principe commun abſorbera tout.

Il n'y a ni peines, ni récompenſes à venir.

Nulle différence réelle entre la ſcience & l'ignorance, entre le bien & le mal.

Le repos qu'on acquiert par la méditation eſt le ſouverain bien, & l'état le plus voiſin du principe général, commun & parfait.

Quant à leur vie, ils forment des communautés, ſe levent à minuit pour chanter des hymnes, & le ſoir ils ſe raſſemblent autour d'un ſupérieur,

qui traite, en leur préſence, quelques points de morale, & leur en propoſe à méditer.

Quelles que ſoient leurs opinions particulieres, ils s'aiment & ſe cultivent. Les entendemens, diſent-ils, ne ſont pas unis de parenté comme les corps.

Il faut convenir que ſi ces gens ont des choſes en quoi ils valent moins que nous, ils en ont auſſi en quoi nous ne les valons pas.

La troiſieme ſecte des *Japonois* eſt celle des Sendoſiviſtes, ou de ceux qui ſe dirigent par le lieu ou la voie philoſophique : ceux-ci ſont proprement ſans religion. Leur unique principe eſt qu'il faut pratiquer la vertu, parce que la vertu ſeule peut nous rendre auſſi heureux que notre nature le comporte. Selon eux, le méchant eſt aſſez à plaindre en ce monde, ſans lui préparer un avenir fâcheux; & le bon aſſez heureux, ſans qu'il lui faille encore une récompenſe future. Ils exigent de l'homme qu'il ſoit vertueux, parce qu'il eſt raiſonnable, & qu'il ſoit raiſonnable, parce qu'il n'eſt ni une pierre, ni une brute. Ce ſont les vrais principes de la morale de Confucius, & de ſon diſciple Japonois Rooſi. Les ouvrages de Rooſi jouiſſent au Japon de la plus grande autorité.

La morale des Sendoſiviſtes, ou Philoſophes Japonois, ſe réduit à quatre points principaux.

Le premier, ou *dſin*, eſt de la maniere de conformer ſes actions à la vertu.

Le ſecond, *gi*, de rendre la juſtice à tous les hommes.

Le troiſieme, *re*, de la décence & de l'honnêteté des mœurs.

Le quatrieme, *tſi*, des regles de la prudence.

Le cinquieme, *ſin*, de la pureté de la conſcience, & de la rectitude de la volonté.

Selon eux, point de métempſycoſe ; il y a une ame univerſelle qui anime tout, dont tout émane, & qui abſorbe tout ; ils ont quelques notions de ſpiritualité ; ils croient l'éternité du monde ; ils célébrent la mémoire de leur parens par des ſacrifices ; ils ne reconnoiſſent point de Dieux nationaux ; ils n'ont ni temples ni cérémonies religieuſes : s'ils ſe prêtent au culte public, c'eſt par eſprit d'obéiſſance aux loix ; ils uſent d'ablution, & s'abſtiennent du commerce des femmes dans les jours qui précedent leurs fêtes commémoratives : ils ne brûlent point les corps des morts ; mais ils les enterrent comme nous ; ils ne permettent pas ſeulement le ſuicide ; ils y exhortent : ce qui prouve le peu de cas qu'ils font de la vie. L'image de Confucius eſt dans leurs écoles. On exigea d'eux, au tems de l'extirpation du chriſtianiſme, qu'ils euſſent une idole ; elle eſt placée dans leurs foyers, couronnée de fleurs, & parfumée d'encens. Leur ſecte ſouffrit beaucoup de la perſécution des Chrétiens, & ils furent obligés de cacher leurs livres. Il n'y a pas long-tems qu'un Prince Japonois, appellé *Siſen*, qui avoit pris du goût pour les ſciences & la philoſophie, fonda une Académie dans ſes domaines, y appella les hommes les plus inſtruits, les encouragea à l'étude par des récompenſes ; & la raiſon commençoit à faire des progrès dans ce canton de l'empire, lorſque de vils ſacrificateurs, qui vivoient de la ſuperſtition & de la crédulité des peuples, fâchés du diſcrédit de leurs rêveries, porterent des plaintes à l'Empereur & au Dairi, & menacerent la nation des plus grands déſaſtres, ſi l'on ne ſe hâtoit d'étouffer cette race naiſſante d'impies. Siſen vit tout-à-coup la tyrannie eccléſiaſtique & civile conjurée contre lui, & ne trouva d'autre moyen

d'échapper au péril qui l'environnoit, que de renoncer à ſes projets, en cédant ſes livres & ſes dignités à ſon fils. C'eſt Kempfer même qui nous raconte ce fait, bien propre à nous inſtruire ſur l'eſpece d'obſtacles que les progrès de la raiſon doivent rencontrer par-tout. *Voyez* Bayle, Bruker, Poſſevin, &c.

PHILOSOPHIE ORIENTALE.

PEU de tems après la naiſſance de Jéſus-Chriſt, il ſe forma une ſecte de Philoſophes aſſez ſinguliere dans les contrées les plus connues de l'Aſie & de l'Afrique. Ils ſe piquoient d'une intelligence extraordinaire dans les choſes divines, ou celles ſur leſquelles on croit le plus, parce qu'on y entend le moins, & où il ne faut pas raiſonner, mais ſoumettre ſa raiſon, faire des actes de foi, & non des ſyſtêmes ou des ſyllogiſmes. Ils donnoient leur doctrine pour celle des plus anciens Philoſophes, qu'ils prétendoient leur avoir été tranſmiſe dans ſa pureté; & pluſieurs d'entr'eux ayant embraſſé la religion chrétienne, & travaillé à concilier leurs idées avec ſes préceptes, on vit tout-à-coup éclore cet eſſaim d'héréſies, dont il eſt parlé dans l'Hiſtoire de l'Egliſe, ſous le nom faſtueux de *Gnoſtiques*. Ces Gnoſtiques corrompirent la ſimplicité de l'Evangile par les inepties les plus frivoles, ſe répandirent parmi les Juifs & les Gentils, & défigurerent, de la maniere la plus ridicule, leur Philoſophie, imaginerent les opinions les plus monſtrueuſes, fortifierent le fanatiſme dominant, ſuppoſerent une foule de livres ſous les noms les plus reſpectables, & remplirent une partie du monde de leur miſérable & déteſtable ſcience.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'on approfondît l'origine & les progrès des ſectes: les découvertes qu'on feroit ſur ce point éclairciroient l'Hiſtoire ſacrée

& philoſophique des deux premiers ſiecles de l'Egliſe; période qui ne ſera ſans obſcurité, que quand quelque homme d'une érudition & d'une pénétration peu communes aura achevé ce travail.

Nous n'avons plus les livres de ces ſectaires; il ne nous en reſte qu'un petit nombre de fragmens peu conſidérable. En ſupprimant leurs ouvrages, les premiers Peres de l'Egliſe, par un zele plus ardent qu'éclairé, nous ont privés de la lumiere dont nous avions beſoin, & preſque coupé le fil de notre hiſtoire.

On ne peut révoquer en doute l'exiſtence de ces Philoſophes dont Porphyre fait mention.

Il y avoit alors pluſieurs Chrétiens, Hérétiques, & autres profeſſant une doctrine émanée de l'ancienne Philoſophie, & marchant à la ſuite d'Adelphius & d'Aquilinus, &c. Ils mépriſoient Platon : ils ne parloient que de Zoroaſtre, de Zoſtrian, de Nicothée & de Mélus, & ils ſe regardoient comme les reſtaurateurs de la ſageſſe orientale : nous pourrions ajouter au témoignage de Porphyre celui de Théodote & d'Eunappe.

Ces Philoſophes prirent le nom de *Gnoſtiques*, parce qu'ils s'attribuoient une connoiſſance plus ſublime & plus étendue de Dieu, & de ſes puiſſances ou émanations, qui faiſoient le fond de leur doctrine.

Ils avoient pris ce nom long-tems avant que d'entrer dans l'Egliſe. Les Gnoſtiques furent d'abord certains Philoſophes ſpéculatifs : on étendit enſuite cette dénomination à une foule d'Hérétiques dont les ſentimens avoient quelque affinité avec leur doctrine. Irénée dit que Ménandre, diſciple de Simon, fut un Gnoſtique; Baſilide fut un Gnoſtique, ſelon Jérôme; Epiphane met Saturnin

au nombre des Gnoſtiques ; Philatrius appelle Nicolas chef des Gnoſtiques.

Ce titre de Gnoſtique a donc paſſé des écoles de la Philoſophie des Gentils dans l'égliſe de J. C., & il eſt très-vraiſemblable que c'eſt de cette doctrine trompeuſe que Paul a parlé dans ſon épître à Timothée, & qu'il déſigne diſtinctement ; d'où l'on peut conclure que le gnoſiſme n'a pas pris naiſſance parmi les Chrétiens.

Le terme de *Gnoſis* eſt grec : il étoit en uſage dans l'école de Pithagore & de Platon, & il ſe prenoit pour la contemplation des choſes immatérielles & intellectuelles.

On peut donc conjecturer que les Philoſophes orientaux prirent le nom de *Gnoſtiques*, lorſque la Philoſophie pithagorico-platonicienne paſſa de la Grece dans leur contrée ; ce qui arriva peu de tems avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt ; alors la Chaldée, la Perſe, la Syrie, la Phénicie, & la Paleſtine étoient pleines de Gnoſtiques. Cette ſecte pénétra en Europe. L'Egypte en fut infectée ; mais elle s'enracina particuliérement dans la Chaldée & dans la Perſe. Ces contrées furent le centre du gnoſiſme ; c'eſt là que les idées des Gnoſtiques ſe mêlerent avec les viſions des peuples, & que leur doctrine s'amalgama avec celle de Zoroaſtre.

Les Perſes, qui étoient imbus du platoniſme, trompés par l'affinité qu'ils remarquerent entre les dogmes de cette école dont ils ſortoient, & la doctrine des Gnoſtiques orientaux, qui n'étoit qu'un pithagorico-platoniſme défiguré par des chimeres chaldéennes & zoroaſtriques, ſe mépriſent ſur l'origine de cette ſecte. Bien loin de ſe dire Platoniciens, les Gnoſtiques orientaux reprochoient à Platon de n'avoir rien entendu à ce qu'il y a de ſecret & de profond ſur la Nature divine :

Platonem in profonditatem intelligibilis eſſentiæ non penetraſſe : Porphyre, Ennéad II, Liv. IV, chap. XI. Plotin, indigné de ce jugement des Gnoſtiques, leur dit : *quaſi ipſi quidem intelligibilem naturam cognoſcendo attingentes, Plato autem reliquique beati viri minimè ?* » Comme ſi vous ſaviez de la nature » intelligible ce que Platon & les autres hommes » de ſa trempe céleſte ont ignoré «. *Plot. ibid.* Il revient encore aux Gnoſtiques en d'autres endroits, & toujours avec la même véhémence. » Vous » vous faites un mérite, ajoute-t-il, de ce qui » doit vous être reproché ſans ceſſe ; vous vous » croyez plus inſtruits, parce qu'en ajoutant vos » extravagances aux choſes ſenſées que vous aviez » empruntées, vous avez tout corrompu «.

D'où il s'enſuit qu'à travers le ſyſtême de la *Philoſophie orientale*, quel qu'il fût, on reconnoiſſoit des veſtiges du pithagorico-platoniſme ; ils avoient changé les dénominations. Ils admettoient les tranſmigrations des ames d'un corps dans un autre. Ils profeſſoient la Trinité de Platon, l'être, l'entendement, & un troiſieme architecte ; & ces conformités, quoique moins marquées, peut-être, qu'elles ne le paroiſſoient à Plotin, n'étoient pas les ſeules qu'il y eût entre le gnoſiſme & le platonico-pithagoriſme.

Le platonico-pithagoriſme paſſa de la Grece à Alexandrie. Les Egyptiens, avides de tout ce qui concernoit la divinité, accoururent dans cette ville, fameuſe par ſes Philoſophes. Ils brouillerent leur doctrine avec celle qu'ils y puiſerent. Ce mêlange paſſa dans la Chaldée, où il s'accrut encore des chimeres de Zoroaſtre ; & c'eſt ce chaos d'opinions qu'il faut regarder comme la *Philoſophie orientale*, où le gnoſiſme, qui s'introduiſit avec ſes ſectateurs dans l'Egliſe de Jéſus-Chriſt, s'empara

para de ſes dogmes, les corrompit, & y produiſit une multitude incroyable d'héréſies, qui retinrent le nom de *gnoſiſme*.

Leur ſyſtême de théologie conſiſtoit à ſuppoſer des émanations, & à appliquer ces émanations aux phénomenes du monde viſible. C'étoit une eſpece d'échelle où des puiſſances moins parfaites, placées les unes au deſſous des autres, formoient autant de degrés depuis Dieu juſqu'à l'homme, où commençoit le mal moral. Toute la portion de la chaîne compriſe entre le grand abyme incompréhenſible, ou Dieu, juſqu'au monde, étoit bonne, d'une bonté qui alloit, à la vérité, en dégénérant; le reſte étoit mauvais, d'une dépravation qui alloit toujours en augmentant. De Dieu au monde viſible, la bonté étoit en raiſon inverſe de la diſtance; du monde au dernier degré de la chaîne, la méchanceté étoit en raiſon directe de la diſtance.

Il y avoit auſſi beaucoup de rapports entre cette théorie & celle de la cabale judaïque.

Les principes de Zoroaſtre; les ſéphirotes des Juifs; les éons des Gnoſtiques, ne ſont qu'une même doctrine d'émanations, ſous des expreſſions différentes. Il y a dans ces ſyſtêmes des ſexes différens de principes, de ſéphirotes, d'éons, parce qu'il y falloit expliquer la génération d'une émanation, & la propagation ſucceſſive de toutes.

Les principes de Zoroaſtre, les ſéphirotes de la cabale, les éons perdent de leur perfection, à meſure qu'ils s'éloignent de Dieu dans tous ces ſyſtêmes, parce qu'il y falloit expliquer l'origine du bien & du mal, phyſique & moral.

Quels moyens l'homme avoit-il de ſortir de ſa place, de changer ſa condition miſérable, & de s'approcher du principe premier des émanations?

C'étoit de prendre ſon corps en averſion, de méditer, d'exercer des œuvres de pénitence; de ſe purger, de faire le bien, d'éviter le mal, &c.

Mais il n'acquéroit qu'à la longue, & après de longues tranſmigrations de ſon ame dans une longue ſucceſſion de corps, cette perfection qui s'élevoit au deſſus de la chaîne du monde viſible. Parvenu à ce degré, il étoit encore loin de la ſource divine; mais en s'attachant conſtamment à ſes devoirs, enfin il y arrivoit; c'étoit là qu'il jouiſſoit de la vérité complette.

Plus une doctrine eſt imaginaire, plus il eſt facile de l'altérer; auſſi les Gnoſtiques ſe diviſerent-ils en une infinité de ſectes différentes.

L'éclat des miracles & la ſainteté de la morale du chriſtianiſme les frapperent; ils embraſſerent notre religion, mais ſans renoncer à leur philoſophie, & bientôt Jéſus-Chriſt ne fut pour eux qu'un bon très-parfait, & le ſaint Eſprit un autre.

Comme ils avoient une langue toute particuliere, on les entendoit peu. On voyoit en gros qu'ils s'écartoient de la ſimplicité du dogme, & on les condamnoit ſous une infinité de faces diverſes.

On peut voir à l'article *Cabale*, ce qu'il y a eu de commun entre *la philoſophie orientale* & la *Philoſophie judaïque*; à l'article *Pythagore*, ce que ces ſectaires avoient emprunté de ce Philoſophe: à l'article *Platoniſme*, ce qu'ils devoient à Platon; & dans cet article même, ce qu'ils avoient reçu du chriſtianiſme: l'extrait abrégé qui va ſuivre de la doctrine de Zoroaſtre, montrera la conformité de leurs idées avec celle de cet homme célebre dans l'antiquité.

Selon Zoroaſtre, il y a un principe premier, infini & éternel.

De ce premier principe éternel & infini, il en eſt émané deux autres.

Cette premiere émanation eſt pure, active & parfaite.

Son origine ou ſon principe, eſt le feu intellectuel.

Ce feu eſt très-parfait & très-pur.

Il eſt la ſource de tous les êtres immatériels & matériels.

Les êtres immatériels forment un monde. Les matériels en forment un autre.

Le premier a conſervé la lumiere pure de ſon origine; le ſecond l'a perdue. Il eſt dans les ténebres, & les ténebres s'accroiſſent à meſure que la diſtance du premier principe eſt plus grande.

Les Dieux & les eſprits voiſins du principe lumineux, ſont ignés & lumineux.

Le feu & la lumiere vont toujours en s'affoibliſſant; où ceſſent la chaleur & la lumiere, commencent la matiere, les ténebres & le mal, qu'il faut attribuer à Arimane, & non à Oroſmade.

La lumiere eſt d'Oroſmade; les ténebres ſont d'Arimane: ces principes & leurs effets ſont incompatibles.

La matiere dans une agitation perpétuelle, tend ſans ceſſe à ſe ſpiritualiſer, à devenir lucide & active.

Spiritualiſée, active & lucide, elle retourne à ſa ſource, au feu pur, à Mithras, où ſon imperfection finit, & où elle jouit de la ſuprême félicité.

On voit que dans ce ſyſtême, l'homme confondu avec tous les êtres du monde viſible, eſt compris ſous le nom commun de *matiere*.

Ce que nous venons d'expoſer de la *Philoſophie orientale*, y laiſſe encore beaucoup d'obſcurité.

Nous connoîtrions mieux l'hiſtoire des héréſies, compriſes ſous le nom de *gnoſiſme*, ſi nous avions les livres des Gnoſtiques ; ceux qu'on attribue à Zoroaſtre, Zoſtrian, Méſus, Allogene, ne ſeroient pas ſuppoſés, que nous ne ſerions pas encore fort inſtruits. Comment ſe tirer de leur nomenclature? Comment apprécier la juſte valeur de leurs métaphores ? Comment interpréter leurs ſymboles ? Comment ſuivre le fil de leurs abſtractions ? Comment exalter ſon imagination au point d'atteindre à la leur ? Comment s'enivrer & ſe rendre fou aſſez pour les entendre ? Comment débrouiller le chaos de leurs opinions ? Contentons-nous donc du peu que nous en ſavons, & jugeons aſſez ſainement de ce que nous en avons, pour ne pas regretter ce qui nous manque.

PHILOSOPHIE DES PERSES.

Les ſeuls garans que nous ayons ici de l'hiſtoire de la philoſophie, les Arabes & les Grecs, ne ſont pas d'une autorité auſſi ſolide & auſſi pure, qu'un critique ſévere le deſireroit. Les Grecs n'ont pas manqué d'occaſions de s'inſtruire des loix, des coutumes, de la religion & de la philoſophie de ces peuples; mais peu ſinceres, en général, dans leurs récits, la haine qu'ils portoient aux Perſes les rend encore plus ſuſpects. Qu'eſt-ce qui a pu les empêcher de ſe livrer à cette fureur habituelle de tout rapporter à leurs idées particulieres? La diſtance des tems, la légéreté du caractere, l'ignorance & la ſuperſtition des Arabes, n'affoibliſſoient guere moins leur témoignage. Les Grecs mentent par orgueil; les Arabes mentent par intérêt. Les premiers défigurent tout ce qu'ils touchent pour ſe l'approprier; les ſeconds pour ſe faire valoir. Les uns cherchent à s'enrichir du bien d'autrui; les autres à donner du prix à ce qu'ils ont. Mais c'eſt quelque choſe que de bien connoître les motifs de notre méfiance; nous en ſerons plus circonſpects.

De Zoroaſtre. Zerdusht ou *Zaradusht*, ſelon les Arabes, & *Zoroaſtre*, ſelon les Grecs, fut le fondateur ou le reſtaurateur de la philoſophie & de la théologie chez les Perſes. Ce nom ſignifie l'*ami du*

feu. Sur cette étymologie, on a conjecturé qu'il ne désignoit pas une personne, mais une secte. Quoi qu'il en soit, qu'il n'y ait jamais eu d'homme appellé *Zoroastre*, ou qu'il y en ait eu plusieurs de ce nom, comme quelques-uns le prétendent, on n'en peut guere reculer l'existence au delà du regne de Darius Hystaspe. Il y a la même incertitude sur la patrie du premier Zoroastre. Est-il Chinois, Indien, Perse, Médo-Perse ou Mede ? S'il en faut croire les Arabes, il est né dans l'Aderbijan, province de la Médie. Il faut entendre toutes les puérilités merveilleuses qu'ils racontent de sa naissance & de ses premieres années ; au reste, elles sont dans le génie des orientaux, & du caractere de celles dont tous les peuples de la terre ont défiguré l'histoire des fondateurs du culte religieux qu'ils avoient embrassé. Si ces fondateurs n'avoient été que des hommes ordinaires, de quel droit eût-on exigé de leurs semblables un respect aveugle pour leurs opinions ?

Zoroastre, instruit dans les sciences orientales, passe chez les Islalites. Il entre au service d'un Prophete : il y prend la connoissance du vrai Dieu. Il commet un crime. Le Prophete, qu'on croit être Daniel ou Esdras, le maudit ; il est attaqué de la lepre. Guéri apparemment, il erre ; il se montre aux peuples ; il se cache dans des montagnes ; il en descend ; il se donne pour un envoyé d'en-haut ; il s'annonce comme le restaurateur & le réformateur du culte de ces Mages ambitieux que Cambise avoit exterminés. Les peuples l'écoutent. Il va à Xis ou Ecbatane : c'étoit le lieu de la naissance de Smerdis, & le magianisme y avoit encore des sectateurs cachés. Il y prêche ; il y a des révélations. Il passe de-là à Balch, sur les rives de l'Oxus, & s'y établit. Hystaspe regnoit alors. Ce

Prince l'appelle. Zoroaſtre le confirme dans la religion des Mages que Hyſtape avoit gardée ; il l'entraîne par des preſtiges ; & ſa doctrine devient publique, & la religion de l'Etat. Il y en a qui le font voyager aux Indes, & conférer avec les Brachmanes ; mais c'eſt ſans fondement. Après avoir établi ſon culte dans la Bactriane, il vint à Suſe, où l'exemple du Roi fut ſuivi de la converſion de preſque tous les courtiſans. Le magianiſme, ou plutôt la doctrine de Zoroaſtre ſe répandit chez les Perſes, les Parthes, les Bactres, les Coraſmiens, les Saiques, les Medes, & pluſieurs autres peuples barbares. L'intolérance & la cruauté du mahométiſme naiſſant, n'a pu juſqu'à préſent en effacer toutes les traces. Il en reſte toujours dans la Perſe & dans l'Inde. De Suze, Zoroaſtre retourna à Balch, où il éleva un temple au Feu, s'en dit Archimage, & travailla à attirer à ſon culte les Rois circonvoiſins ; mais ce zele ardent lui devint funeſte. Argaſpe, Roi des Schytes, étoit très-attaché au culte des aſtres ; c'étoit celui de ſa nation & de ſes aïeux. Zoroaſtre ne pouvant réuſſir auprès de lui par la perſuaſion, emploie l'autorité & la puiſſance de Darius. Mais Argaſpe, indigné de la violence qu'on lui faiſoit dans une affaire de cette nature, prit les armes, entra dans la Bactriane, & s'en empara, malgré la réſiſtance de Darius, dont l'armée fut taillée en pieces. La deſtruction du temple patriarchal, la mort de ſes Prêtres, & celle de Zoroaſtre même furent les ſuites de cette défaite. Peu de tems après, Darius eut ſa revanche ; Argaſpe fut battu, la province perdue recouverte, les temples conſacrés au Feu relevés, la doctrine de Zoroaſtre remiſe en vigueur, & l'Azur Guſtaſp, ou l'édifice de Hyſtaſpe conſtruit. Darius en prit même le titre de Grand-Prêtre, & ſe fit ap-

peller de ce nom ſur ſon tombeau. Les Grecs, qui connoiſſoient bien les affaires de la Perſe, gardent un profond ſilence ſur ces événemens, qui peut-être ne ſont que des fables inventées par les Arabes, dont il faudroit réduire le récit à ce qu'il y eut dans un tems un impoſteur qui prit le nom de Zoroaſtre, déja révéré dans la Perſe, attira le peuple, ſéduiſit la Cour par des preſtiges, abolit l'idolâtrie, & lui ſubſtitua l'ancien culte du feu, qu'il arrangea ſeulement à ſa maniere. Il y a auſſi quelque apparence que cet homme n'étoit pas tout-à-fait ignorant dans la médecine & les ſciences naturelles & morales ; mais, que ce fut une encyclopédie vivante, comme les Arabes le diſent ; c'eſt sûrement un de ces menſonges pieux auxquels le zele, qui ne croit jamais pouvoir trop accorder aux fondateurs de religion, ſe détermine ſi généralement.

Des Guebres. Depuis ces tems reculés, les Guebres ont perſiſté dans le culte de Zoroaſtre. Il y en a près d'Iſpahan, dans un petit village, appellé de leur nom *Gauradab*. Les Muſulmans les regardent comme des infideles, & les traitent en conſéquence. Ils exercent là les fonctions les plus viles de la ſociété. Ils ne ſont pas plus heureux dans la Commanie ; c'eſt la plus mauvaiſe province de la Perſe. On leur y a fait payer bien cher le peu d'indulgence qu'on a pour leur religion. Quelques-uns ſe ſont réfugiés à Surate & à Bombaye, où ils vivent en paix, honorés pour la ſainteté & la pureté de leurs mœurs, adorant un ſeul Dieu, priant vers le Soleil, révérant le feu, déteſtant l'idolâtrie, & attendant la réſurrection des morts & le jugement dernier.

Des livres attribués à Zoroaſtre. De ces livres, le *Zend* ou le *Zendaveſta* eſt le plus célebre. Il eſt

diviſé en deux parties ; l'une comprend la liturgie ou les cérémonies à obſerver dans le culte du feu ; l'autre preſcrit les devoirs de l'homme en général, & ceux de l'homme religieux. Le *Zend* eſt ſacré ; & les ſaintes écritures n'ont pas plus d'autorité parmi les Chrétiens, ni l'*Alcoran* parmi les Turcs. On penſe bien que Zoroaſtre le reçut auſſi d'enhaut. Il eſt écrit en langue & en caracteres perſes. Il eſt renfermé dans les temples ; il n'eſt pas permis de le communiquer aux étrangers ; & tous les jours de fêtes, les Prêtres en liſent quelques pages au peuple. Thomas Hyde nous en avoit promis une édition ; mais il ne s'eſt trouvé perſonne, même en Angleterre, qui en ait voulu faire les frais.

Le *Zend* n'eſt point un ouvrage de Zoroaſtre ; il faut en rapporter la ſuppoſition au tems d'Euſebe. On y trouve des pſeaumes de David ; on y raconte l'origine du monde, d'après Moïſe ; il y a les mêmes choſes ſur le déluge ; il y eſt parlé d'Abraham, de Joſeph & de Salomon. C'eſt une de ces productions telles qu'il en parut une infinité dans ces ſiecles où toutes les ſectes, qui étoient en grand nombre, cherchoient à prévaloir les unes ſur les autres, par le titre d'ancienneté. Outre le *Zend*, on dit que Zoroaſtre avoit encore écrit dans ſon traité quelques centaines de milliers de vérités ſur différens ſujets.

Des oracles de Zoroaſtre. Il nous en reſte quelques fragmens, qui ne font pas grand honneur à l'anonyme qui les a fabriqués, quoiqu'ils aient eu de la réputation parmi les Platoniciens de l'école d'Alexandrie ; c'eſt qu'on n'eſt pas difficile ſur les titres qui autoriſent nos opinions. Les Philoſophes n'étoient pas fâchés de retrouver quelques-unes de leurs idées dans les écrits d'un ſage auſſi vanté que Zoroaſtre,

Du Mage Hyſtaſpe. Cet Hyſtaſpe eſt le pere de Darius; il ſe fit chef des Mages. Il y eut là-dedans plus de politique que de religion. Il doubla ſon autorité ſur les peuples, en réuniſſant dans ſa perſonne les titres de Pontife & de Roi. L'inconvénient de cette réunion, c'eſt qu'un ſeul homme ayant à ſoutenir deux grands caracteres, il arrive ſouvent que le Roi déshonore le Pontife, ou que le Pontife rabaiſſe le Roi.

D'Oſtanès ou *d'Otanès.* On prétend qu'il y eut pluſieurs Mages de ce nom, & qu'ils donnerent leur nom à la ſecte entiere, qui en fut appellée *oſtanite.* On dit qu'Oſtanès ou Otanès cultiva le premier l'aſtronomie chez les Perſes. On lui attribue un livre de chymie. Ce fut lui qui initia Démocrite aux myſteres de Memphis. Il n'y a que le rapport des tems qui contrediſe cette fable.

Du mot Mage. Ceux qui le dérivent de l'ancien mot *Mog*, qui, dans la Perſe & dans la Médie, ſignifioit *Adorateur*, ou *Prêtre du feu*, en ont trouvé l'étymologie la plus vraiſemblable.

De l'origine du Magianiſme. Cette doctrine étoit établie dans l'Empire de Babylone & d'Aſſyrie, & chez d'autres peuples de l'Orient, long-tems avant la fondation des Perſes. Zoroaſtre n'en fut que le reſtaurateur: il faut en conclure de-là l'extrême ancienneté.

Du caractere d'un Mage. Ce fut un Théologien & un Philoſophe. Un Mage naiſſoit toujours d'un autre Mage. Ce fut dans le commencement une ſeule famille peu nombreuſe qui s'accrut en elle-même; les peres ſe marioient avec leurs filles, les fils avec leurs meres, les freres avec leurs ſœurs. Epars dans les campagnes, d'abord ils n'occuperent que quelques bourgs; ils fonderent enſuite des villes, & ſe multiplierent au point de

diſputer la ſouveraineté aux Monarques. Cette confiance dans leur nombre & leur autorité les perdit.

Des claſſes des Mages. Ils étoient diviſés en trois claſſes. Une claſſe infinie attachée aux ſervices des temples ; une claſſe ſupérieure qui commandoit à l'autre ; & un Archimage qui étoit le chef de toutes les deux. Il y avoit auſſi trois ſortes de temples ; des oratoires où le feu étoit gardé dans une lampe ; des temples où il s'entretenoit ſur un autel ; & une baſilique, le ſiege de l'Archimage, & le lieu où les adorateurs alloient faire leurs grandes dévotions.

Des devoirs des Mages. Zoroaſtre leur avoit dit : » Vous ne changerez ni le culte, ni les prieres. Vous ne vous emparerez point du bien d'autrui. Vous fuirez le menſonge. Vous ne laiſſerez entrer dedans votre cœur aucun deſir impur : dans votre eſprit aucune penſée perverſe. Vous craindrez toute ſouillure. Vous oublierez l'injure. Vous inſtruirez les peuples. Vous préſiderez aux mariages. Vous fréquenterez ſans ceſſe les temples. Vous méditerez le *Zendaveſta* : ce ſera votre loi, & vous n'en reconnoîtrez point d'autre : & que le ciel vous puniſſe éternellement, ſi vous ſouffrez qu'on la corrompe. Si vous êtes Archimage, obſervez la pureté la plus rigoureuſe. Purifiez-vous de la moindre faute par l'ablution. Vivez de votre travail. Relevez la dixme des peuples. Ne ſoyez ni ambitieux ni vain. Exercez les œuvres de la miſéricorde ; c'eſt le plus noble emploi que vous puiſſiez faire de votre richeſſe. N'habitez pas loin des temples, afin que vous puiſſiez y entrer ſans être apperçu. Lavez-vous ſouvent. Soyez frugal. N'approchez point de votre femme les jours de ſolemnités. Surpaſſez les

autres dans la connoiſſance des ſciences. Ne craignez que Dieu. Reprenez fortement les méchans: de quelque rang qu'ils ſoient, n'ayez aucune indulgence pour eux. Allez porter la vérité aux Souverains : ſachez diſtinguer la vraie révélation de la fauſſe. Ayez toute confiance dans la bonté divine. Attendez le jour de ſa manifeſtation, & ſoyez-y toujours préparé. Gardez ſoigneuſement le feu ſacré ; & ſouvenez-vous de moi juſqu'à la conſommation des ſiecles, qui ſe fera par le feu «.

Des Sectes des Mages. Quelque ſimple que ſoit un culte, il eſt ſujet à des héréſies. Les hommes ſe diviſent bien entr'eux ſur des choſes réelles: comment s'accorderoient-ils long-tems ſur des objets imaginaires ? Ils ſont abandonnés à leur imagination, & il n'y a aucune expérience qui puiſſe les réunir. Les Mages admettoient deux principes, un bon & un mauvais ; l'un de la lumiere, l'autre des ténebres ; étoient-ils co-éternels : ou, y avoit-il priorité dans leur exiſtence? Premier objet de diſcuſſion ; premiere cauſe de haine, de trahiſon & d'anathême.

De la Philoſophie des Mages. Elle avoit pour objet Dieu, l'origine du monde, la nature des choſes, le bien, le mal, & la regle des devoirs. Le ſyſtême de Zoroaſtre n'étoit pas l'ancien; cet homme profita des circonſtances pour l'altérer, & faire croire au peuple tout ce qu'il lui plut. La diſtance des terres, les menſonges des Grecs, les fables des Arabes, les ſymboles & l'emphaſe des Orientaux, rendent ici la matiere très-obſcure.

Des Dieux des Perſes. Ces nations adoroient le Soleil ; ils avoient reçu un culte des Chaldéens & des Aſſyriens. Ils appelloient ce Dieu *Mithras* ; ils joignoient à Mithras Oroſmade & Arimane.

Mais il faut diſtinguer ici la croyance des hom-

mes inſtruits, de la croyance du peuple. Le Soleil étoit le Dieu du peuple ; pour les Théologiens, ce n'étoit que ſon tabernacle.

Mais en remontant à l'origine, Mithras ne ſera qu'un de ces bienfaiteurs des hommes, qui les raſſembloient, qui les inſtruiſoient, qui leur rendoient la vie plus ſupportable & plus ſûre, & dont ils faiſoient enſuite des Dieux. Celui des peuples d'Orient s'appelloit *Mithras*. Son ame, au ſortir de ſon corps, s'envola au Soleil, & delà le culte du Soleil, & la divinité de cet aſtre.

On n'a qu'à jetter les yeux ſur les ſymboles de Mithras, pour ſentir toute la force de cette conjecture. C'eſt un homme robuſte ; il eſt ceint d'un cimetere ; il eſt couronné d'une tiare ; il eſt aſſis ſur un taureau, il conduit l'animal féroce, il le frappe, il le tue. Quels ſont les animaux qu'on lui ſacrifie ? des chevaux. Quels compagnons lui donne-t-on ? des chiens.

L'hiſtoire d'un homme défiguré eſt devenue un ſyſtême de religion. Rien ne peut ſubſiſter entre les hommes ſans s'altérer ; il faut qu'un ſyſtême de religion, fût-il relevé, ſe corrompe à la longue, à moins qu'une autorité infaillible n'en aſſure la pureté. Suppoſons que Dieu ſe montrât aux hommes ſous la forme d'un grand ſpectre de feu, qu'élevé au deſſus du globe qui tourneroit ſous ſes pieds, les hommes l'écoutaſſent en ſilence, & que, d'une voix forte, il leur dictât ſes loix : croit-on que ces loix ſubſiſteroient incorruptibles ? Croit-on qu'il ne vînt pas un tems où l'apparition même ſe révoquât en doute ? Il n'y a que le ſéjour conſtant de la divinité parmi nous, ou par les miracles, ou par ſes Prophetes, ou par un repréſentant infaillible, ou par la voie de la conſcience, ou par elle-même, qui puiſſe arrêter

l'inconſtance de nos idées en matiere de religion.

Mithras eſt un & triple ; on retrouve dans ce triple Mithras des veſtiges de la trinité de Platon & de la nôtre.

Oroſmade, ou Horſmidas, eſt l'auteur du bien ; Arimane eſt l'auteur du mal : écoutons Leibnitz ſur ces Dieux. Si l'on conſidere, dit le Philoſophe de Leipſig, que tous les Potentats d'Aſie ſe ſont appellés *Horſmidas* ; qu'Irmen, ou Hermen eſt le nom d'un Dieu, ou d'un héros Celto-Scyte, on ſera porté à croire que l'Arimane des Perſes fut quelque conquérant d'occident, tels que furent dans la ſuite Gengis-Khan & Tamerlan, qui paſſa de la Germanie & de la Sarmatie dans l'Aſie, à travers les contrées des Alains & des Maſſagetes, & qui fondit dans les Etats d'un Horſmidas, qui gouvernoit paiſiblement ſes peuples fortunés, & qui les défendit conſtamment contre les entrepriſes du raviſſeur. Avec le tems, l'un fut un mauvais génie, l'autre un bon ; deux principes contraires qui ſont perpétuellement en guerre, qui ſe défendent, & ſe battent bien, & dont l'un n'obtient jamais une entiere ſupériorité ſur l'autre. Ils ſe partagent l'empire du monde, le gouvernent, ainſi que Zoroaſtre l'établit dans ſa chronologie. Ajoutez à cela, qu'en effet au tems de Cyaxare, Roi des Medes, les Scytes ſe répandirent en Aſie.

Mais comment un trait hiſtorique ſi ſimple devint-il, à la longue, une fable ſi compliquée ? C'eſt qu'on tranſporta dans la ſuite, au culte, aux Dieux, aux ſtatues, aux ſymboles religieux, aux cérémonies, tout ce qui appartenoit aux ſciences, à l'aſtronomie, à la phyſique, à la chymie, à la métaphyſique & à l'hiſtoire naturelle. La langue religieuſe reſta la même ; mais toutes les idées changerent. Le peuple avoit une religion, & le Prêtre un autre.

Principes du ſyſtême de Zoroaſtre. Il ne faut pas confondre ce ſyſtême renouvellé, avec l'ancien; celui des premiers Mages étoit fort ſimple; celui de Zoroaſtre ſe compliqua.

1. Il ne ſe fait rien de rien.

2. Il y a donc un premier principe, infini, éternel, de qui tout ce qui a été, & tout ce qui eſt, eſt émané.

3. Cette émanation a été très-parfaite & très-pure. Il faut la regarder comme la cauſe du mouvement, de la chaleur & de la vie.

4. Le feu intellectuel, très-parfait, très-pur, dont le Soleil eſt le ſymbole, eſt le principe de cette émanation.

5. Tous les êtres ſont ſortis de ce feu, les matériels & les immatériels. Il eſt abſolu, néceſſaire, infini; il ſe meut lui-même; il meut, & anime tout ce qui eſt.

6. Mais la matiere & l'eſprit étant deux natures diamétralement oppoſées, il eſt donc émané du feu originel & divin, deux principes ſubordonnés, ennemis l'un de l'autre, l'eſprit & la matiere, Oroſmade & Arimane.

7. L'eſprit plus voiſin de ſa ſource, plus pur, engendre l'eſprit, comme la lumiere, telle eſt l'origine des Dieux.

8. Les eſprits émanés de l'océan infini de la lumiere intellectuelle, depuis Oroſmade, juſqu'au dernier, ſont, & doivent être regardés comme des natures lucides & ignées.

9. En qualité de natures lucides & ignées, ils ont la force de mouvoir, d'entretenir, d'échauffer, de perfectionner, & ils ſont bons. Oroſmade eſt le premier d'entr'eux; ils viennent d'Oroſmade: Oroſmade eſt la cauſe de toute perfection.

10. Le Soleil, ſymbole de ſes propriétés, eſt

ſon trône, & le lieu principal de ſa lumiere divine.

11. Plus les eſprits émanés d'Oroſmade s'éloignent de leur ſource, moins ils ont de pureté, de lumiere, de chaleur & de force motrice.

12. La matiere n'a ni la lumiere, ni la chaleur, ni force motrice; c'eſt la derniere émanation du feu éternel & premier. Sa diſtance en eſt infinie; auſſi eſt-elle ténébreuſe, inerte, ſolide, & immobile par elle-même.

13. Ce n'eſt pas à ce principe de ſon émanation, mais à la nature néceſſaire de ſon émanation, à ſa diſtance du principe qu'il faut attribuer ſes défauts, ſuite néceſſaire de l'ordre des émanations, qui en font l'origine du mal.

14. Quoiqu'Arimane ne ſoit pas moins qu'Oroſmade une émanation du feu éternel, ou de Dieu, on ne peut attribuer à Dieu ni le mal, ni les ténebres de ce principe.

15. Le mouvement eſt éternel & très-parfait dans le feu intellectuel & divin; d'où il s'enſuit qu'il y aura une période, à la fin de laquelle tout y retournera. Cet océan reprendra tout ce qui en eſt émané, tout, excepté la matiere.

16. La matiere ténébreuſe, froide, immobile, ne ſera point reçue à cette ſource de lumiere & de chaleur très-pure; elle reſtera, elle ſe mouvra, ſans ceſſe agitée par l'action du principe lumineux; le principe lumineux attaquera ſans ceſſe les ténebres, qui lui réſiſteront, & qu'elle affoiblira peu-à-peu, juſqu'à ce qu'à la ſuite des ſiecles, atténuée, diviſée, éclairée autant qu'elle peut l'être, elle approche de ſa nature ſpirituelle.

17. Après un long combat, des alternatives infinies, les ténebres ſeront chaſſées de la matiere; ſes qualités mauvaiſes ſeront détruites; la matiere

tiere même ſera bonne, lucide, analogue à ſon principe, qui la réabſorbera, & d'où elle émanera derechef, pour remplir tout l'eſpace, & ſe répandre dans l'univers : ce ſera le regne de la félicité parfaite.

Voilà le ſyſtême oriental, tel qu'il nous eſt parvenu, après avoir paſſé, au ſortir des mains des Mages, entre celles de Zoroaſtre ; & de celles-ci, entre les mains des Pythagoriciens, des Stoïciens, des Platoniciens, dont on y reconnoît le ton & les idées.

Ces Philoſophes le porterent à Coſroès. Auparavant la ſainteté en avoit été conſtatée par des miracles à la cour de Sapor ; ce n'étoit alors qu'un manichéiſme aſſez ſimple.

Le *Sadder*, ouvrage où la doctrine zoroaſtrique eſt expoſée, emploie d'autres expreſſions ; mais c'eſt le même fond. Il y a un Dieu : il eſt un, très-ſaint : rien ne lui eſt égal : c'eſt le Dieu de puiſſance & de gloire. Il a créé dans le commencement un monde d'eſprits purs & heureux, au bout de trois mille ans, ſa volonté, lumiere reſplendiſſante, ſous la forme de l'homme. Soixante & dix anges du premier ordre l'ont accompagnée ; & elle a créé le ſoleil, la lune, les étoiles & les ames des hommes. Après trois autres mille ans, Dieu créa, au deſſus de la lune, un monde inférieur, plein de matiere.

Des Dieux & des temples. La doctrine de Zoroaſtre les rejettoit auſſi. La premiere choſe que Xercès fit en Grece, ce fut de détruire les temples & les ſtatues. Il ſatisfaiſoit aux préceptes de la religion ; & les Grecs le regardoient, ſans doute, comme un impie. Xercès en uſoit ainſi, dit Cicéron, *ut parietibus excluderentur Dii, quibus eſſe deberent omnia patientia & libera*, pour bri-

ſer les priſons des Dieux. Les ſectateurs du culte des Mages ont aujourd'hui la même averſion pour les idoles.

Abrégé des prétendus oracles de Zoroaſtre. Il y a des Dieux ; Jupiter en eſt un. Il eſt très-bon ; il gouverne l'univers ; il eſt le premier des Dieux ; il n'a point été engendré : il exiſte de tous les tems ; il eſt le pere des autres Dieux ; c'eſt le grand, le vieil ouvrier.

Neptune eſt l'aîné de ſes fils. Neptune n'a point eu de mere. Il gouverne ſous Jupiter : il a créé le ciel.

Neptune a eu des freres ; ces freres n'ont point eu de mere. Neptune eſt au deſſus d'eux.

Les autres Dieux ont été tirés de la matiere, ſont nés de Junon. Il y a des démons au deſſous des Dieux.

Le ſoleil eſt le plus vieux des enfans que Jupiter ait eu de leur mere. Le ſoleil & Saturne préſident à la génération des mortels, aux Titans & aux Dieux du Tartare.

Les Dieux prennent ſoin des choſes d'ici-bas, ou par eux-mêmes, ou par des miniſtres ſubalternes, ſelon les loix générales de Jupiter ; les Dieux ſubalternes exécutent ce qu'il y a de mieux.

L'univers eſt éternel. Les premiers Dieux nés de Jupiter, & les ſeconds n'ont point eu de commencement, n'auront point de fin ; ils ne conſtituent tous enſemble qu'une ſorte de tout.

Le grand ouvrier qui a pu faire le tout, le mieux qu'il étoit poſſible, l'a voulu, & il n'a manqué à rien.

Il conſerve & conſervera éternellement le tout immobile, & ſous la même forme.

L'ame de l'homme, alliée aux Dieux, eſt immortelle. Le ciel eſt ſon ſéjour : elle y eſt, & elle y retournera.

Les Dieux l'envoient pour animer un corps, conſerver l'harmonie de l'univers, établir le commerce entre le ciel & la terre, & lier les parties de l'univers entr'elles, & l'univers avec les Dieux.

La vertu doit être le but unique d'un être lié avec les Dieux.

Le principe de la félicité principale de l'homme eſt dans la portion immortelle & divine.

Suite des oracles, ou fragmens. Nous les expoſons dans la langue latine, parce qu'il eſt preſque impoſſible de les rendre dans la nôtre.

Unitas dualitatem genus; Dyas enim apud eam ſedet, & intellectuali luce fulgurat, inde Trinitas, & hæc Trinitas in toto mundo lucet, & gubernat omnia.

Voilà bien Mithras, Oroſmade & Arimane; mais ſous la forme du chriſtianiſme. On croiroit, en liſant ce paſſage, entendre le commencement de l'Evangile ſelon ſaint Jean.

Deus fons fontium, omnium matrix, continens omnia, undè generatio variè ſe manifeſtantis materiæ, undè tractus præter inſiliens cavitatibus mundorum, incipit deorſum tendere radios admirandos.

Galimathias, moitié Chrétien, moitié Platonicien & Cabaliſtique.

Deus intellectualem in ſe ignem proprium comprehendens, cuncta perficit, & mente tradit ſecundâ; ſicque omnia ſunt ab uno igne progenita, parte genita lux.

Ici le platoniſme ſe mêle encore plus évidemment avec la doctrine de Zoroaſtre.

Meus patris ſtriduit, intelligens indefeſſo conſilio; omniformes ideæ fonte verò ab uno evolantes exſilierunt, & diviſæ intellectualem ignem ſunt nactæ.

Propoſition toute platonique, mais embarraſſée de l'allégorie & du verbiage oriental.

Anima exiſtens, ignis ſplendens, vi patris immortalis manet, & vitæ domina eſt, & tenet mundi multas plenitudines, mentem enim imitatur; ſed habet congenitum quid corporis.

Il eſt incroyable en combien de façons l'eſprit inquiet ſe replie. Ici on apperçoit des veſtiges du léibnitianiſme.

Opifex qui fabricatus eſt mundum, erat ignis moles, qui totum mundum ex igne, & aquâ & terrâ, & aëre omnia compoſuit.

Ces élémens étoient regardés par les Zoroaſtriens comme les canaux matériels du feu élémentaire.

Oportet te feſtinare ad lucem & patris radios, unde miſſa eſt tibi anima multam induta lucem; mentem enim in anima repoſuit, & in corpore depoſuit.

Ici l'expreſſion eſt de Zoroaſtre; mais les idées ſont de Platon.

Non deorſum prorſus ſis eſt nigritantem mundum, cui profunditas ſemper infida ſubſtracta eſt & hædes, circùm quæque nabilis ſquallidus, idolis gaudens, amens, præceps, tortuoſus, cœcum, profundum, ſemper convolvens, ſemper tegens obſcurum corpus iners, & ſpiritu carens, & oſor lucis mundus, & tortuoſa fluenta, ſub quâ multi trahuntur.

Galimathias mélancholique, prophétique & ſybillain.

Quære animi canalem, unde aut quo ordine ſervus factus corporis, in ordinem à quo effluxiſti, iterum reſurgas.

C'eſt la deſcente des ames dans le corps, ſelon l'hypotheſe platonicienne.

Cogitatio igne tota primum habet ordinem; mortalis enim ignis proximus factus, à Deo lumen habebit.

Puiſqu'on vouloit faire paſſer ces fragmens ſous le nom de Zoroaſtre, il falloit bien revenir au principe igné.

Lunæ curſum & aſtrorum progreſſum & ſtrepitum dimittu, ſemper currit opere neceſſitatis; aſtrorum progreſſus tui gratiâ non eſt editus.

Ici l'Auteur a perdu de vue la doctrine de Zoroaſtre, qui eſt toute aſtrologique, & il a dit quelque choſe de ſenſé.

Natura ſuadet eſſe dæmones pueros, & mala materiæ germinia, utilia & bona, &c.

Ces démons n'ont rien de commun avec le magianiſme; & ils ſont ſortis de l'école d'Alexandrie.

Philoſophie morale des Perſes. Ils recommandoient la chaſteté, l'honnêteté, le mépris des voluptés corporelles, du faſte, de la vengeance, des injures; ils défendoient le vol: il faut craindre, réfléchir, conſulter la Providence dans ſes actions, fuir le mal, embraſſer le bien; commencer le jour par tourner ſes penſées vers l'Etre ſuprême; l'aimer, l'honorer, le ſervir; regarder le ſoleil quand on le prie de jour, la lune quand on s'adreſſe à lui de nuit; car la lumiere eſt le ſymbole de leur exiſtence & de leur préſence; les mauvais génies aiment les ténebres.

Il n'y a rien dans ces principes qui ne ſoit conforme au ſentiment de tous les peuples, & qui appartienne plus à la doctrine de Zoroaſtre que d'aucun autre Philoſophe.

L'amour de la vérité eſt la fin de tous les ſyſtêmes philoſophiques, & la pratique de la vertu, la fin de toutes les légiſlations: & qu'importe par quel principe on y ſoit conduit?

PHILOSOPHIE DES PHÉNICIENS.

VOICI un peuple intéreſſé, turbulent, inquiet, qui oſe le premier s'expoſer ſur des planches fragiles, traverſer les mers, viſiter les nations, lui porter ſes connoiſſances & ſes productions, prendre les leurs, & faire de ſa contrée le centre de l'univers habité. Mais les entrepriſes hardies ne ſe forment point ſans l'invention des ſciences & des arts. L'aſtronomie, la géométrie, la méchanique, la politique ſont donc fort anciennes chez les Phéniciens.

Ces peuples ont eu des Philoſophes, & même de nom. Moſchus ou Mochus eſt de ce nombre. Il eſt dit de Sidon. Il n'a pas dépendu de Poſſidonius qu'on ne dépouillât Leucippe & Démocrite de l'invention du ſyſtême atomique en faveur du Philoſophe Phénicien; mais il y a mille autorités qui réclament contre le témoignage de Poſſidonius.

Après le nom de Moſchus, c'eſt celui de Cadmus qu'on rencontre dans les annales de la Philoſophie Phénicienne. Les Grecs le font fils du Roi Agénor; les Phéniciens, plus croyables ſur un homme de leur nation, ne nous le donnent que comme un Intendant de ſa maiſon. La mythologie dit qu'il ſe ſauva de la Cour d'Agénor avec Harmonie, célebre joueuſe de flûte; qu'il

aborda dans la Grece, & qu'il y fonda une colonie. Nous n'examinerons pas ce qu'il peut y avoir de vrai & de faux dans cette fable. Il eſt certain qu'il eſt l'inventeur de l'alphabet grec, & que ce ſervice ſeul exigeoit que nous en fiſſions ici quelque mention.

Il y eut entre Cadmus & Sanchoniaton, d'autres Philoſophes; mais il ne nous reſte rien de leurs ouvrages.

Sanchoniaton eſt très-ancien. Il écrivoit avant l'ére troyenne. Il touchoit au tems de Moyſe. Il étoit de Biblos. Ce qui nous reſte de ſes ouvrages eſt ſuppoſé. Voici ſon ſyſtême de coſmogonie.

L'air ténébreux, l'eſprit de l'air ténébreux & le chaos ſont les principes premiers de l'univers.

Ils étoient infinis, & ils ont exiſté long-tems avant qu'aucune limite les circonſcrivît.

Mais l'eſprit anima ſes principes; le mêlange ſe fit; les choſes ſe lierent; l'amour naquit, & le monde commenca.

L'eſprit ne connut point la génération.

L'eſprit liant les choſes engendra *mot*.

Mot eſt, ſelon quelques-uns, le limon; ſelon d'autres, la putréfaction d'une maſſe aqueuſe.

Voilà l'origine de tous les germes, & le principe de toutes les choſes; de-là, ſortirent des animaux privés d'organes & de ſens, qui devinrent, avec le tems, des êtres intelligens, contemplateurs du ciel; ils étoient ſous la forme d'œufs.

Après la production de *mot*, ſuivit celle du ſoleil, de la lune & des autres aſtres.

De l'air éclairé par la mer, & échauffé par la terre, réſulterent les vents, les nuées & les pluies.

Les eaux furent ſéparées par la chaleur du ſoleil, & précipitées dans leurs lieux; & il y eut des éclairs & du tonnerre.

A ce bruit, les animaux aſſoupis ſont réveillés; ils ſortent du limon, & rempliſſent la terre, l'air & la mer, mâles & femelles.

Les Phéniciens ſont les premiers d'entre les hommes; ils ont été produits du vent & de la nuit.

Voilà tout ce qui nous a été tranſmis de la philoſophie des Phéniciens. C'eſt bien peu de choſe: ſeroit-ce que l'eſprit de commerce eſt contraire à celui de la philoſophie? Seroit-ce qu'un peuple, qui ne voyage que pour s'enrichir, ne ſonge guere à s'inſtruire? Je le croirois volontiers. Que l'on compare les eſſaims incroyables d'Européens, qui ſont paſſés de notre monde dans celui que Colomb a découvert, avec ce que nous connoiſſons de l'hiſtoire naturelle des contrées qu'ils ont parcourues, & l'on jugera. Que demande un commerçant qui deſcend de ſon vaiſſeau ſur un rivage inconnu; eſt-ce, quel Dieu adorez-vous? avez-vous un Roi? quelles ſont vos loix? Rien de cela. Mais, avez-vous de l'or, des peaux, du coton, des épices? Il prend ces ſubſtances, il donne les ſiennes en échange, & il recommence cent fois la même choſe, ſans daigner ſeulement s'informer de ce qu'elles ſont, comment on les recueille. Il fait ce qu'elles lui produiront à ſon retour. Voilà le Commerçant Hollandois. Et le Commerçant François? Il demande encore: vos femmes ſont-elles jolies?

PHILOSOPHIE PYRRHONIENNE ou SCEPTIQUE.

Les Grecs étoient fatigués de tant de diſputes ſur le vrai & le faux, ſur le bien & le mal, ſur le beau & ſur le laid, lorſqu'il s'éleva parmi eux une ſecte qui fit, en peu de tems, beaucoup de proſélytes. Ce fut la *Pyrrhonienne* ou *Sceptique*. Dans les autres écoles, on avoit un ſyſtême reçu, des principes avoués, on prouvoit tout; on ne doutoit de rien: dans celle-ci, on ſuivit une méthode de philoſopher toute oppoſée: on prétendit qu'il n'y avoit rien de démontré ni de démontrable; que la ſcience réelle n'étoit qu'un vrai nom; que ceux qui ſe l'arrogeoient n'étoient que des hommes ignorans, vains ou menteurs; que toutes les choſes dont un Philoſophe pouvoit diſputer, reſtoient, malgré ſes efforts, couvertes des ténebres les plus épaiſſes; que plus on étudioit, moins on ſavoit, & que nous étions condamnés à flotter éternellement d'incertitudes en incertitudes, d'opinions en opinions, ſans jamais trouver un point fixe, d'où nous puiſſions partir, & où nous puiſſions revenir & nous arrêter. D'où les Sceptiques concluoient qu'il étoit ridicule de définir; qu'il ne falloit rien aſſurer; que le ſage ſuſpendroit en tout ſon jugement; qu'il ne ſe laiſſeroit point leurrer par la chimere de la vérité; qu'il regleroit ſa vie ſur la reſſemblance, montrant, par ſa circonſpection que ſi la nature des choſes ne lui étoit pas plus claire qu'aux dogmatiques les plus décidés, du moins l'imbécillité de la raiſon humaine lui étoit mieux connue.

Le *Sceptique* étoit donc un ennemi commun.

Pyrrhon, diſciple d'Anaxarque, de la ſecte éléatique, exerça le premier cette philoſophie puſillanime & douteuſe, qu'on appelle de ſon nom *Pyrrhoniſme*, & de ſa nature *Scepticiſme*. Si l'on examine la méthode des Académiciens, on ne la trouvera pas fort éloignée de celle de Pyrrhon.

Pyrrhon naquit à Elée, de parens fort obſcurs. Il fut mauvais Peintre avant que d'être Philoſophe. Il eut pour premier maître Biſon, fils de Stilpon, diſciple de Clinomaque, qui l'inſtruiſit de cette dialectique épineuſe, particuliere aux Eriſtiques. Il entendit enſuite Anaxarque, diſciple de Métrodore de Chio, & s'attacha à ce Philoſophe. Ils ſuivirent enſemble Alexandre dans l'Inde, & conférerent avec les Brachmanes & les Gymnoſophiſtes. Il ne retint de la doctrine de ſes maîtres que les principes qui favoriſoient ſon penchant naturel à ce doute. Il débuta d'une maniere qui ne dut guere moins offenſer que ſurprendre : il dit qu'il n'y avoit rien d'honnête ni de déshonnête, rien d'injuſte ni de juſte, rien de beau ni de laid, rien de vrai ni de faux, & ce furent ſes premiers mots. L'éducation, l'uſage commun, l'habitude étoient, ſelon lui, les ſeuls fondemens des actions & des aſſertions des hommes. On aſſure que ſa conduite fut conſéquente à ſa philoſophie ; qu'il ne ſe précautionnoit contre rien ; qu'il ne ſe détournoit point ; qu'il alloit droit à un char, à un précipice, à un bûcher, à une bête féroce ; qu'il bravoit dans les occaſions les plus périlleuſes le témoignage évident de ſes ſens, & que ſouvent il dut ſon ſalut à ſes amis, qui l'accompagnoient. Si cela eſt il faut regarder Pyrrhon comme une de ces têtes qui naiſſent étonnées, & pour qui tout eſt confondu ; mais il n'en eſt rien ; il raiſonnoit comme

un inſenſé, & ſe conduiſoit comme tout le monde : on lui remarqua ſeulement plus d'indifférence, plus d'indulgence & plus de réſignation. N'ayant point d'avis, il n'étoit pas difficile de le déterminer ; nulle notion du bien & du mal, comment pouvoit-on l'offenſer ? de quoi ſe ſeroit plaint un homme qui ne diſtinguoit pas la peine & le plaiſir ? La ſuprême tranquillité d'ame qu'il avoit acquiſe étonnoit Epicure. Ses concitoyens le créérent Grand-Prêtre. Quelle que fût ſa philoſophie, le bien étoit donc la regle de ſa vie : il n'en faut pas douter. L'acatalepſie de Pyrrhon ne s'étendoit pas au rapport des ſens : c'étoit une arme qu'il avoit inventée contre l'orgueil des dogmatiques, & qu'il n'employoit qu'avec eux. Il avoit ſes ſentimens particuliers dans l'école, & la conduite commune dans la ſociété. Il fleurit dans la centdixieme olympiade ; il mourut âgé de 90 ans. Les Athéniens lui éleverent une ſtatue auprès du portique : il eut auſſi un monument dans ſa patrie.

Pyrrhon avoit appris ſous Démocrite qu'il n'y avoit rien de réel que les atomes ; que ce que nous regardons comme des qualités propres des corps, n'étoit que des affections de notre entendement, des opinions, une diſpoſition, un ordre, une perception ; dans l'école éléatique, que le témoignage des ſens étoit trompeur ; ſous Stilpon, l'art funeſte de diſputer pour & contre preſqu'avec un même avantage : c'étoit un homme d'un caractere dur ; il voyoit les Philoſophes répandus en une infinité d'écoles oppoſées, & les uns ſous le lycée, les autres ſous le portique, criant : » C'eſt moi qui poſ» ſede la vérité ; c'eſt ici qu'on apprend à être ſage ; » venez Meſſieurs, donnez-vous la peine d'entrer : » mon voiſin n'eſt qu'un charlatan, qui vous en

» imposera «. Et ces circonstances concoururent à le conduire au scepticisme, qu'il professa.

Pyrrhon eut beaucoup de sectateurs. Le premier dont on fasse mention est Euriloque : c'étoit un homme violent, dont la conduite rendit de tems en tems ridicule une secte qui prêchoit le doute dans la recherche de la vérité, & l'ataraxie dans l'usage des passions : il avoit gardé pour les sophistes la haine de son maître ; cependant ils le harcelerent tellement en Elide, par leurs questions épineuses, que d'impatience, Euriloque jetta par terre son manteau, & se précipita dans l'Alphée, laissant un fleuve entr'eux & lui.

Il y eut un Pyrrhon d'Athenes, disciple de Pyrrhon d'Élée, aimant la solitude comme son maître, & fuyant aussi les disputes de l'école & le tumulte du monde.

Timon le Phliasien fut danseur avant que d'être *Sceptique* : mais dégoûté de cet art frivole, il alla à Mégare étudier la dialectique sous Stilpon, & de Mégare en Elide, écouter Pyrrhon. Il aima la table : il se faisoit un honneur de bien boire : ses débauches le réduisirent à la mendicité ; alors, il se mit à courir l'Hellespont & la Propontide, professant la philosophie, & prêchant la sobriété. Il se fit de la réputation dans ce voyage ; il rétablit ses affaires, & reparut dans Athenes, où il demeura jusqu'à sa mort. Ce fut un homme de grande pénétration ; personne ne saisissoit plus rapidement & plus sûrement le vice d'un raisonnement, ni le foible d'un système. Maître dans l'art de manier l'ironie, il accabloit de ridicule ceux qu'il avoit terrassés : il se plut à écrire des satyres. La calomnie & la médisance n'y étoient pas épargnées : il déchira les plus honnêtes gens, & n'en fut que plus agréable au peuple Athénien. Il donna une des plus

fortes preuves qu'on puiſſe exiger de la ſincérité de ſon indifférence philoſophique : c'eſt qu'auteur d'ouvrages, il en ſoignoit ſi peu les copies, qu'elles étoient pourries, rongées des rats, perdues, & que ſouvent il étoit obligé de ſuppléer les endroits défectueux, de mémoire. Il mourut âgé de 90 ans.

La ſecte pyrrhonienne dura peu. Elle s'éteignit depuis Timon le Phliaſien, juſqu'à Enéſideme, contemporain de Cicéron. En voici les principaux axiomes.

Le ſcepticiſme eſt l'art de comparer entr'elles les choſes qu'on voit & qu'on comprend, & de les mettre en oppoſition.

On peut oppoſer ou les choſes qu'on voit à celles qu'on voit, ou les choſes qu'on entend à celles qu'on entend, ou les choſes qu'on entend à celles qu'on voit.

L'ataraxie eſt le but du ſcepticiſme.

Son grand axiome, c'eſt qu'il n'y a point de raiſon qui ne puiſſe être contrebalancée par une raiſon oppoſée & de même poids.

Le ſceptique ne décide rien ; ce c'eſt pas qu'il ne ſoit affecté comme les autres hommes, & que la ſenſation n'entraîne ſon jugement ; mais il réſerve ſon doute, pour l'oppoſer à l'orgueil des dogmatiques, pour qui tout eſt évident dans les ſciences.

Sous ce point de vue, le ſceptique ne forme point une ſecte ſuppoſant un ſyſtême de pluſieurs dogmes liés entr'eux, & énonçant des choſes conformes aux objets des ſens.

C'eſt un ſectaire, en ce qu'il y a des apparences d'après leſquelles il ſe croit obligé de regler ſa conduite.

Il ne nie point les apparences, mais bien tout ce qu'on affirme de l'objet apparent.

Il a trois motifs qui le déterminent à acquieſcer aux apparences; l'inſtruction naturelle, l'effort des paſſions, les loix, les uſages & la tradition des arts.

Celui qui prononcera qu'il y a quelque choſe de bon ou de mauvais en ſoi, ſera troublé toute ſa vie, tantôt par l'abſence du bon, tantôt par la préſence du mauvais; il cherchera à éloigner une choſe, & en rapprocher une autre, & il ſera tout à ce travail.

Le ſceptique peut ſe promettre l'ataraxie, en ſaiſiſſant l'oppoſition des choſes qu'on apperçoit par les ſens, & de celles qu'on connoît par la raiſon, ou par la ſuſpenſion du jugement, lorſque l'oppoſition dont il s'agit ne peut être ſaiſie.

Il y a dix lieux communs qui conduiſent à la ſuſpenſion du jugement.

Le premier, c'eſt que les images varient ſelon la différence des animaux.

Le ſecond, c'eſt que les images varient ſelon la différence des hommes; elles ne ſont pas les mêmes d'un homme à un autre.

Le troiſieme ſe tire de la différence des ſens; ce qui eſt agréable à l'odorat eſt ſouvent déſagréable au goût.

Le quatrieme, des circonſtances; comme les habitudes, les diſpoſitions, les conditions, le ſommeil, la veille, l'âge, le mouvement, le repos, l'amour, la haine, la faim, la ſociété, la confiance, la crainte, la joie, le chagrin. Toutes ces choſes influent d'un homme à un autre dans le même moment, & d'un homme à lui-même en différens momens, où il eſt d'expérience que les images varient.

Le cinquieme, des poſitions, des tems, des lieux, & des intervalles.

Le ſixieme, de la combinaiſon, car aucun objet ne tombe ſolitaire ſous nos ſens; peut-être pouvons-nous prononcer ſur cette combinaiſon, mais non ſur les objets combinés.

Le ſeptieme, des quantités & des conſtitutions des ſujets.

Le huitieme, des rapports.

Le neuvieme, de la fréquence & de la rareté des ſenſations.

Le dixieme, des conſtitutions, des coutumes, des loix, des ſuperſtitions, des préjugés, des dogmes qui préſentent une foule d'oppoſitions qui doivent ſuſpendre le jugement de tout homme circonſpect, ſur le fond.

A ces lieux des anciens ſceptiques, ceux qui vinrent après en ajouterent cinq autres; la diverſité des opinions du Philoſophe & du peuple, du Philoſophe au Philoſophe, du Philoſophe à l'homme du peuple, & de l'homme du peuple à l'homme du peuple; le circuit des raiſons à l'infini; la condition à celui qui voit ou comprend, relativement à l'objet vu ou compris; les ſuppoſitions qu'on prend pour des principes démontrés; la pétition de principe dans laquelle on prouve une choſe par une autre, & celle-ci par la premiere.

Les étiologies des dogmatiques peuvent ſe réfuter de huit manieres; en montrant, 1°. que l'eſpece de la cauſe aſſignée n'eſt pas de choſes évidentes, ni une ſuite avouée des choſes évidentes; 2°. qu'entre différens partis qu'on pourroit prendre, ſi l'on connoiſſoit toutes les raiſons de ſe déterminer, on ſuit celui qui plaît aux dogmatiques qui celent ou qui ignorent les raiſons qui rendroient perplex; 3°. que tout ce qui eſt ſoumis

à un ordre, & que leurs raiſons n'en montrent point ; 4°. qu'ils admettent les apparences comme elles ſe font, & qu'ils imaginent avoir conçu la maniere dont ſe font les non-apparens, tandis que les apparens & les non-apparens ont, peut-être, une même maniere d'être, peut-être une maniere particuliere & diverſe ; 5°. que preſque tous rendent raiſon d'après les élémens ſuppoſés, & non d'après des loix générales, communes & avouées ; 6°. qu'ils choiſiſſent les phénomenes qui s'expliquent facilement d'après leurs ſuppoſitions ; mais qu'ils ferment les yeux ſur ceux qui les contrediſent & les renverſent ; 7°. que les raiſons qu'ils rendent répugnent quelquefois, non-ſeulement aux apparences, mais à leurs propres hypotheſes ; 8°. qu'ils concluent des apparences à ce qui eſt en queſtion, quoiqu'il n'y ait pas plus de clarté d'un côté que de l'autre.

Il eſt impoſſible d'apporter une raiſon qui convienne généralement à toutes les ſectes de Philoſophes, aux ſens, à la choſe, aux apparences.

Le ſceptique ne définit point ſon aſſentiment ; il s'abſtient même d'expreſſions qui caractériſent une négation, ou une affirmation formelle. Ainſi il a perpétuellement à la bouche : » Je ne définis » rien, pas plus ceci que cela ; peut-être oui, » peut-être non ; je ne ſais ſi cela eſt permis ou » non-permis, poſſible ou impoſſible ; qu'eſt-ce » qu'on connoît ? être & voir eſt peut-être une » même choſe «.

Dans une queſtion propoſée par le dogmatique, le pour & le contre lui conviennent également.

Quand il dit qu'on ne comprend rien, cela ſignifie que de toutes les queſtions agitées entre les dogmatiques, il n'en a trouvé aucune parmi celles

celles qu'il a examinées, qui ſoit compréhenſible.

Il ne faut confondre le ſcepticiſme ni avec l'héraclitiſme, ni avec le démocritiſme, ni avec le ſyſtême de Protagoras, ni avec la philoſophie de l'académie, ni avec l'empiriſme.

Il n'y a aucun caractere théorétique du vrai & du faux; il y en a un pratique. Le caractere théorétique qu'on apporte du vrai & du faux, doit avoir le ſien; je raiſonne de même que celui-ci, & ainſi à l'infini.

Le caractere théorétique du vrai ou du faux, dans celui qui juge, ou dans l'homme, ne ſe peut ni entendre, ni démontrer.

Quel eſt, entre tant d'avis oppoſés, celui auquel il faut ſe conformer?

Le caractere du vrai & du faux conſidéré relativement au ſens & à l'entendement, n'eſt pas moins obſcur. L'homme ne juge pas par le ſens ſeul, ni par l'un & l'autre conjointement.

Le caractere du vrai & du faux, relativement à l'imagination, eſt trompeur; car qu'eſt-ce que l'image? Une impreſſion faite dans l'entendement par l'objet apperçu. Comment arrive-t-il que ces impreſſions tombent ſucceſſivement les unes ſur les autres, & ne ſe brouillent point? Quand, d'ailleurs, cette merveille s'expliqueroit, l'imagination priſe comme une faculté de l'entendement, ne ſe concevroit pas plus que l'entendement qui ne ſe conçoit point.

Quand nous conviendrions qu'il y a quelque caractere de la vérité, à quoi ſerviroit-il? Les dogmatiques nous diſant que la vérité abſtraite ne ſubſiſte pas, elle n'eſt rien.

Une choſe obſcure n'a point de caractere qui démontre que cette choſe ſoit plutôt cela qu'autre.

Mais la liaiſon dans le raiſonnement ne ſe con-

noit pas plus que l'objet ; il faut toujours en venir à prouver une liaiſon par une autre ; ou celle-ci par celle-là, ou procéder à l'infini, ou s'arrêter à quelque choſe de non démontré.

D'où il s'enſuit qu'on ne ſait pas même encore ce que c'eſt qu'une démonſtration ; car toutes les parties du raiſonnement ne co-exiſtent pas enſemble, ni la démonſtration qui en réſulte, ni la force concluſive, ni ſéparément.

Le ſyllogiſme ſimple eſt vicieux ; on l'appuie ſur une baſe ruineuſe, ou des propoſitions univerſelles, dont la vérité eſt admiſe ſur une induction faite des ſingulieres, ou des propoſitions ſingulieres, dont la vérité eſt admiſe ſur une conceſſion précédente de la vérité des univerſelles.

L'induction eſt impoſſible, car elle ſuppoſe l'exhauſtion de tous les ſinguliers : or, les ſinguliers ſont infinis en nombre.

Les définitions ſont inutiles ; car celui qui définit ne comprend pas la choſe par la définition à une choſe qu'il a compriſe ; & puis ſi nous voulons tout définir, nous retomberons dans l'impoſſibilité de l'infini ; & ſi nous accordons qu'il y a quelque choſe qu'on peut comprendre ſans définition, il s'enſuivra qu'alors les définitions ſont inutiles, & que, par conſéquent, il n'y en a point de néceſſaire.

Autre raiſon pour laquelle les définitions ſont inutiles ; c'eſt qu'il faut commencer par établir la vérité des définitions, ce qui engage dans des diſcuſſions interminables.

Le genre ou l'eſpece ſont, ou des notions de l'entendement, ou des ſubſtances. Si c'eſt le premier, il y a la même incertitude que s'il s'agiſſoit de l'entendement ; ſi c'eſt le ſecond, les eſpeces ne peuvent être compriſes dans les genres, & il n'y a plus ni eſpeces, ni genres.

Des différens ſophiſmes qu'on peut faire, la dialectique ne réſout que ceux dont la ſolution eſt inutile; ce n'eſt point le Dialecticien, c'eſt l'homme verſé dans l'art ou la ſcience qui les réſout.

Il en faut dire autant des amphibologies. Les diſtinctions du Dialecticien ſont utiles dans le cours de la vie; c'eſt l'homme inſtruit de l'art ou de la ſcience qui appercevra l'amphibologie qui tromperoit.

Si le ſceptique ne voit que de l'incertitude dans la Philoſophie naturelle, croit-on que la Philoſophie morale lui ſoit moins ſuſpecte?

Il ſe conforme à la vie commune, & il dit avec le peuple, il y a des Dieux, il faut les adorer, leur providence s'étend ſur tout; mais il diſpute de ces choſes contre le dogmatique, dont il ne peut ſupporter le ton déciſif.

Entre les dogmatiques, les uns diſent que Dieu eſt corporel, d'autres qu'il eſt incorporel; les uns qu'il a forme, les autres qu'il n'en a point; les uns qu'il eſt dans le lieu, les autres qu'il n'y eſt pas; les uns qu'il eſt dans le monde, les autres qu'il eſt hors du monde: mais que peut-on prononcer ſur un être dont la ſubſtance, la nature, la forme & le lieu ſont inconnus?

Les preuves que les dogmatiques apportent de ſon exiſtence ſont mauvaiſes; ou l'on procede par l'évident ou par l'obſcur; par l'évident, c'eſt une abſurdité; car ſi l'on conçoit ce que l'on ſe propoſe de démontrer, la démonſtration ne ſignifie rien; par l'obſcur, c'eſt une impoſſibilité.

On ne peut ni démontrer l'exiſtence de Dieu, ni la reconnoître par la providence; car s'il ſe mêloit des choſes d'ici-bas, il n'y auroit ni mal phyſique, ni mal moral.

Si Dieu ne ſe montre point par ſa providence, ſi l'on ne remarque point des veſtiges de ſon exiſtence dans quelques effets ; ſi on ne le conçoit ni en lui, ni par quoi que ce ſoit hors de lui, d'où ſait-on qu'il eſt ?

Il faut ou nier qu'il exiſte, ou le rendre auteur du mal qu'il n'a point empêché, s'il l'a pu, ou le rendre impuiſſant, s'il s'eſt fait ſans qu'il pût l'empêcher. Le dogmatique eſt ſerré entre l'impuiſſance d'un côté, ou la mauvaiſe volonté de l'autre.

Il eſt vraiſemblable qu'il y a cauſe ; car ſans cauſe, comment y auroit-il accroiſſement, décroiſſement, génération, corruption, mouvement, repos, effets. Mais, d'un autre côté, on peut ſoutenir, avec le même avantage & la même vraiſemblance, qu'il n'y a point de cauſe ; car la cauſe ne ſe connoît que par l'effet ; l'effet ne ſe conçoit que par la cauſe : comment ſortir de ce cercle ?

D'ailleurs, puiſqu'il s'agit de l'exiſtence de la cauſe, dès le premier pas on ſera forcé de remonter à la cauſe de cette cauſe, & à la cauſe de celle-ci, & ainſi de ſuite, à l'infini : or, ce progrès de cauſes à l'infini eſt impoſſible.

Les principes matériels ne ſe comprennent pas davantage ; les dogmatiques en parlent d'une infinité de manieres diverſes ; il n'y a aucun caractere de vérité qui décide plutôt en faveur d'une opinion que d'une autre.

Le corps eſt incompréhenſible par lui-même. Il n'eſt rien ſans la longueur, la largeur, la profondeur & l'impénétrabilité, & ces qualités ne ſont rien ſans le corps.

Voilà pour les corps ſimples ; l'incertitude eſt bien autre pour les compoſés. On ne ſait ce que

c'eſt que le contact, la combinaiſon, l'affinité, la ſympathie, le mêlange ; & la diverſité des opinions eſt infiniment plus grande encore. Ceux qui aſſurent qu'il y a mouvement, ont pour eux l'expérience ; ceux qui le nient, ont pour eux la raiſon. Comme homme qui juge d'après les apparences, le ſceptique l'admet ; comme Philoſophe qui demande la démonſtration de tout ce qu'il admet, il le rejette. Le raiſonnement qui ſuit, entr'autres, ſuſpend ſur-tout ſon jugement dans la queſtion du mouvement. S'il y a quelque choſe de mu, il l'eſt ou de lui-même, ou par un autre. S'il eſt mu par un autre, celui-ci le ſera ou de lui-même, ou par un autre, & ainſi de ſuite, juſqu'à ce qu'on ſoit arrivé à un être mu de lui-même, ce qui ne ſe conçoit pas.

L'accroiſſement, la diminution, la ſouſtraction, la tranſlation offrent les mêmes difficultés que le mouvement.

Le tout ne ſe comprend point ; car qu'eſt-ce que le tout, ſinon l'aggrégation de toutes les parties ? Toutes les parties ôtées, le tout ſe réduit à rien.

Mais les parties ou elles ſont parties du tout, ou parties les unes des autres, ou parties d'elles-mêmes. Parties du tout, cela ne ſe peut ; car le tout & ſes parties, c'eſt une même choſe ; parties les unes des autres, ou d'elles-mêmes, cela ne ſe peut.

Mais s'il n'y a point notion certaine ni du tout, ni de ſes parties, il n'y aura notion certaine ni d'addition, ni de ſouſtraction, ni d'accroiſſement, ni de diminution, ni de corruption, ni de génération, ni d'aucun autre effet naturel.

Si la ſubſtance eſt fluxible, comme le prétendent les dogmatiques, & que ſans ceſſe il s'en

échappe quelque choſe, & que ſans ceſſe quelque choſe s'y joigne, il n'y a point de corps en repos, aucun état permanent dans la ſubſtance.

Si le lieu eſt l'eſpace que le corps occupe, ou il a les dimenſions mêmes du corps, ou il ne les a pas; s'il les a, c'eſt la même choſe que le corps; s'il ne les a pas, le lieu & le corps ſont inégaux.

Les dogmatiques ne ſavent ce que c'eſt que le lieu, l'eſpace & le vuide, ſur-tout s'ils diſtinguent le lieu du vuide : l'eſpace ayant des dimenſions, il s'enſuit ou que les corps ſe pénetrent, ou que le corps eſt ſon propre eſpace.

A juger du tems par les apparences, c'eſt quelque choſe; par ce qu'en diſent les dogmatiques, on ne ſait plus ce que c'eſt.

La notion du tems eſt liée à celle du mouvement & du repos. Si de ces trois idées il y en a une d'incertaine, les autres le deviennent.

Le tems peut-il être triple ? Le paſſé & le futur ne ſont pas : l'un n'eſt plus, l'autre n'eſt pas encore. Le préſent s'échappe, & la vîteſſe le dérobe à notre conception.

Le ſceptique compte dans la ſociété; il ſait ce que c'eſt que nombre, quand il n'en diſpute pas avec les dogmatiques; mais il ne les a pas plutôt entendus ſur ce ſujet, que toutes ſes notions ſe confondent.

Lorſque les dogmatiques rapportent le bien à ce qui excite notre deſir, à ce qui nous eſt utile, à ce qui fait notre bonheur, ils ſpécifient bien les effets du bien; mais ils ne déſignent point ce que c'eſt.

Chacun a ſon bien particulier. Il n'y a aucun bien qui ſoit bien, & qui le ſoit de la même maniere pour deux individus : la notion du bien eſt donc auſſi vague qu'aucune autre.

Le desir du bien n'est pas le bien, sans quoi nous aurions le bien que nous desirons; ce n'est pas la chose desirée, car la chose desirée n'est en elle-même ni le bien, ni le mal. Le bien n'est donc ni en nous, ni hors de nous : ce n'est donc rien.

Quand le sceptique établit entre les choses les distinctions de bien & de mal, de juste & d'injuste, il se conforme à l'usage, au lieu que le dogmatique croit se conformer à l'évidence & à la raison.

Le sceptique est sans passion, relativement à certaines choses, & très-modéré dans sa passion, relativement à d'autres. Tout est affaire de convention pour lui. Il sait que ce qui est bien dans un moment pour lui, dans le moment est mal pour un autre, & dans le moment suivant sera mal pour lui; que ce qui est estimé honnête ou déshonnête dans Athenes, ou dans Rome, prend ailleurs le nom d'indifférent. Quoi qu'il voie, quoi qu'il entende, quoi qu'on fasse, il reste immobile; tout lui paroît également bien ou mal, ou rien en soi.

Mais si le bien & le mal ne sont rien en soi, il n'y a plus de regle, ni de mœurs, ni de vie.

La vertu est une habitude; or, on ne sait ce que c'est qu'une habitude ni en soi, ni dans ses effets.

Les mots d'arts & de sciences sont pour le sceptique vuides de sens. Au reste, il ne soutient ces paradoxes que pour se détacher des choses, écarter les troubles de son ame, réduire ce qui l'environne à sa juste valeur, ne rien craindre, ne rien desirer, ne rien admirer, ne rien louer, ne rien blâmer, être heureux, & faire sentir au dogmatique sa misere & sa témérité.

D'où l'on voit que le doute avoit conduit le

ſceptique à la même concluſion que le Stoïcien tenoit de la néceſſité.

Que ces Philoſophes avoient rendu à la philoſophie un ſervice très-important, en découvrant les ſources réelles de nos erreurs, & en marquant les limites de notre entendement.

Qu'au ſortir de leur école on devoit prononcer avec beaucoup de circonſpection, ſur toutes les choſes qu'on croyoit entendre le mieux.

Que leur doctrine indiquoit les objets ſur leſquels nous étions dans les ténebres, & que nous ne connoîtrions jamais.

Qu'elle tendoit à rendre les hommes indulgens les uns envers les autres, & tempérer en tout l'impétuoſité des paſſions.

Et que la concluſion qu'on en tiroit, c'eſt qu'il y a dans l'uſage de la raiſon une ſorte de ſobriété, dont on ne s'écarte point impunément.

Il n'étoit pas poſſible qu'une ſecte qui ébranloit tout principe, qui diſoit que le vice & la vertu étoient des mots ſans idées, & qu'il n'y avoit rien en ſoi de vrai & de faux, de bon & de mauvais, de bien & de mal, de juſte & d'injuſte, d'honnête & de déshonnête, fît de grands progrès chez aucun peuple de la terre. Le ſceptique avoit beau proteſter qu'il avoit une maniere de juger dans l'école, & une autre dans la ſociété; il eſt sûr que ſa doctrine tendoit à avilir tout ce qu'il y a de plus ſacré parmi les hommes. Nos opinions ont une influence trop immédiate ſur nos actions, pour qu'on puiſſe traiter le ſcepticiſme avec indifférence. Cette philoſophie ceſſa promptement dans Athenes; elle fit peu de progrès dans Rome, ſurtout ſous les Empereurs. Auguſte favoriſa les Stoïciens & les Péripatéticiens; ſes courtiſans étoient tous Epicuriens; le ſuperſtitieux Tibere in-

clina pour le pythagoriſme & la divination ; Caïus, Claude & Néron ne firent aucun cas de la Philoſophie & des Philoſophes ; les Pythagoriciens & les Stoïciens furent en honneur à la cour de Veſpaſien & de Tite ; Trajan & Adrien les aimerent tous indiſtinctement. Les Antonins profeſſerent eux-mêmes la philoſophie dogmatique & ſtoïcienne. Julie concilia la faveur de Sévere aux Platoniciens ; il parut cependant quelques ſceptiques.

On donne ce nom à Claude Ptolomée. Il eſt sûr qu'il fit aſſez peu de cas de la raiſon & des lumieres de l'entendement. Corneille Celſe avoit une érudition trop variée & trop ſuperficielle pour être dogmatique. Nous ne dirons rien de Sextus-Empiricus : qui eſt-ce qui ne connoît pas ſes hypothipoſes ? Sextus-Empiricus étoit Africain. Il écrivit au commencement du troiſieme ſiecle. Il eut pour diſciple Saturnius, & pour ſectateur Théodore Tripolite. Le ſceptique Uranius parut ſous le regne de Juſtinien.

Le ſcepticiſme s'aſſoupit depuis ce tems juſqu'en 1562, que naquit le Portugais François Sanchez. Il publia un ouvrage intitulé : *De multum nobili & primis univerſali ſcientia quod nihil ſcitur.* Ce fut une maniere adroite d'attaquer l'ariſtotéliſme ſans ſe compromettre. Sanchez en vouloit aux erreurs qui regnoient de ſon tems. Jérôme Hyrnhaym en vouloit à toute connoiſſance humaine, comme il paroît par le titre de ſon ouvrage. *De tylho generis humani, ſive ſcientiarum humanarum inani ac ventoſo humore, difficultate, labilitate, falſitate, jactantia, præſumptione, incommodis & periculis, tractatus brevis, in quo etiam vera ſapientia à falſa diſcernitur, & ſimplicitas mundo contempta extollitur, idiotis in ſolatium, doctis in cautelam conſcriptus.* Hyrnhaym étoit Chanoine

de l'ordre des Prémontrés, & Abbé de Strahow en Bohême. Ce pieux ſceptique pouſſa le doute auſſi loin qu'il peut aller. Il n'y a pour lui aucun axiome de philoſophie qui ſoit infaillible ; il oppoſe la philoſophie à la théologie, la révélation à la raiſon, la création à l'axiome, *ex nihilo nihil fit* ; l'euchariſtie à l'axiome : il eſt impoſſible qu'un même corps ſoit en pluſieurs lieux à la fois ; la trinité à l'axiome que un & un ſont deux, & deux & un ſont trois. Selon lui, les Apôtres qui ont vécu avec Jéſus-Chriſt, qui l'ont vu, qui l'ont entendu, qui l'ont touché, avec qui ils ont mangé, ne ſont sûrs de ces faits que par la foi, & non par le témoignage de leurs ſens, qui a pu les tromper. Il rapporte tout à l'infaillibilité de l'égliſe : le bon homme ne s'apperçoit pas que cette propoſition, *l'égliſe eſt infaillible*, ne peut jamais acquérir l'évidence qu'il refuſe à celles-ci : il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit, & ne ſoit pas en même tems ; le tout eſt plus grand que ſa partie, & autres qu'il combat de bonne foi.

Le Pyrrhonien, François la Motte-le-Vayer, naquit à Paris en 1586 ; c'eſt le Plutarque François. Il avoit beaucoup lu & beaucoup réfléchi. Il eſt ſceptique dans ſon *Horatius Tuberon* ; cynique dans ſon *Hexameron Ruſtique* ; libre dans ſes écrits, & ſévere dans ſes mœurs ; c'eſt un des exemples à objecter à ceux qui ſe hâtent de juger des actions des hommes par leurs diſcours.

Pierre Daniel Huet marcha ſur les traces de la Motte-le-Vayer, & ſe montra parmi nous un des hardis contempteurs de la raiſon.

Huet naquit à Caen en 1630. Ce fut un des hommes les plus ſavans que nous ayons eu ; les lettres, la philoſophie, les mathématiques, l'aſtronomie, la poéſie, les langues hébraïque, grecque

& latine, l'érudition, toutes les connoiſſances lui furent preſque également familieres. Il eut les liaiſons les plus étroites avec la plupart des grands-hommes de ſon ſiecle, Petau, Labbe, Coſſart, Bochard, Vavaſſor & Rapin. Il inclina de bonne heure au ſcepticiſme, prenant la force de ſon eſprit, qu'il trouvoit ſouvent au deſſous des difficultés des queſtions, pour la meſure de l'étendue de l'eſprit humain; ce en quoi il y avoit bien peu d'hommes à qui il faiſoit injuſtice; il en concluoit au dedans de lui-même, que nous ne ſommes pas deſtinés à connoître la vérité. De jour en jour, ce préjugé ſecret ſe fortifioit en lui, & il ne connut peut-être qu'il étoit ſceptique, qu'au moment où il écrivit ſon ouvrage de la foibleſſe de l'entendement humain. On arrive au pyrrhoniſme par deux voies tout-à-fait oppoſées, ou parce qu'on ne ſait pas aſſez, ou parce qu'on ſait trop. Huet ſuivit la derniere, & ce n'eſt pas la plus commune.

Mais parmi les ſectateurs du pyrrhoniſme, nous avons oublié Michel de Montagne, l'auteur de ces *Eſſais* qui ſeront lus tant qu'il y aura des hommes qui aimeront la vérité, la force, la ſimplicité. L'ouvrage de Montagne eſt la pierre de touche d'un bon eſprit. Prononcez de celui à qui cette lecture déplaît, qu'il a quelque vice de cœur ou d'entendement; il n'y a preſqu'aucune queſtion que cet Auteur n'ait agitée pour & contre, & toujours avec le même air de perſuaſion. Les contradictions de ſon ouvrage, ſont l'image fidele des contradictions de l'entendement humain. Il ſuit ſans art l'enchaînement de ſes idées; il lui importe fort peu d'où il parte, comment il aille, ni où il aboutiſſe. La choſe qu'il dit, c'eſt celle qui l'affecte dans le moment. Il n'eſt ni plus lié ni plus découſu. Il faudroit qu'un effet pût ceſſer ſans

cauſe, & qu'un autre effet pût commencer ſubitement de lui-même. Il y a une liaiſon néceſſaire entre les deux penſées les plus diſparates; cette liaiſon eſt, ou dans la ſenſation, ou dans les mots, ou dans la mémoire, ou au dedans, ou au dehors de l'homme. C'eſt une regle à laquelle les fous même ſont aſſujettis dans leur plus grand déſordre de raiſon. Si nous avions l'hiſtoire complette de tout ce qui ſe paſſe en eux, nous verrions que tout y tient, ainſi que dans l'homme le plus ſage & le plus ſenſé. Quoique rien ne ſoit ſi varié que la ſuite des objets qui ſe préſentent à notre philoſophe, & qu'ils ſemblent amenés par le haſard, cependant ils ſe touchent tous d'une ou d'autre maniere; & quoiqu'il y ait bien loin de la matiere des coches publics, à la harangue que les Mexiquains firent aux Européens, quand ils mirent le pied, pour la premiere fois, dans le nouveau monde, cependant on arrive de Bordeaux à Cuſco ſans interruption; mais, à la vérité, par de bien longs détours. Chemin faiſant, il ſe montre ſous toutes ſortes de faces, tantôt bon, tantôt dépravé, tantôt compatiſſant, tantôt vain, tantôt incrédule, tantôt ſuperſtitieux. Après avoir écrit avec force contre la vérité des miracles, il fera l'apologie des augures; mais quelque choſe qu'il diſe, il intéreſſe & il inſtruit. Mais le ſcepticiſme n'eut, ni chez les anciens, ni chez les modernes, aucun athlete plus redoutable que Bayle.

Bayle naquit dans l'année 1647. La nature lui donna l'imagination, la force, la ſubtilité, la mémoire & l'éducation, tout ce qui peut contribuer à faire ſortir les qualités naturelles. Il apprit les langues grecque & latine; il ſe livra de bonne heure, & preſque ſans relâche, à toutes ſortes de lectures & d'études. Plutarque & Montagne fu-

ent ſes Auteurs favoris. Ce fut là qu'il prit ce germe de pyrrhoniſme, qui ſe développa dans la ſuite en lui, d'une maniere ſurprenante. Il s'occupa de la dialectique avant vingt ans. Il étoit bien jeune encore, lorſqu'il fit connoiſſance avec un eccléſiaſtique, qui profitant des incertitudes dans leſquelles il flottoit, lui prêcha la néceſſité de s'en rapporter à quelque autorité qui nous décidât, & le détermina à abjurer publiquement la religion qu'il avoit reçue de ſes parens. A-peine eut-il fait ce pas, que l'eſprit de proſélytiſme s'empara de lui. Bayle, qui s'eſt tant déchaîné contre les convertiſſeurs, le devint; & il ne tint pas à lui qu'il n'inſpirât à ſes freres, à ſes parens & à ſes amis, les ſentimens qu'il avoit adoptés. Mais ſon frere, qui n'étoit pas un homme ſans mérite, & qui exerçoit les fonctions de Miniſtre parmi les Réformés, le ramena au culte de ſa famille. Le catholiciſme n'eut point à s'affliger, ni le proteſtantiſme à ſe glorifier de ce retour. Bayle ne tarda pas à connoître la vanité de la plupart des ſyſtêmes religieux, & à les attaquer tous, ſous prétexte de défendre celui qu'il avoit embraſſé. Le ſéjour de la France l'eût expoſé aux perſécutions, il ſe retira à Geneve. Ce fut-là que paſſant d'une premiere abjuration à une ſeconde, il quitta l'ariſtotéliſme pour le cartéſianiſme, mais avec auſſi peu d'attachement à l'une de ces doctrines, qu'à l'autre; car on le vit dans la ſuite oppoſer les ſentimens des Philoſophes les uns aux autres, & s'en jouer également. Nous ne pouvons nous empêcher de regretter ici le tems qu'il perdit à deux éducations, dont il ſe chargea ſucceſſivement. Celui qu'il paſſa à profeſſer la philoſophie à Sedan, ne fut guere mieux employé. Ce fut dans ces circonſtances que Poiret publia ſon ouvrage ſur Dieu, ſur l'Ame &

ſur le Mal. Bayle propoſa ſes difficultés à l'Auteur ; celui-ci répondit, & cette controverſe empoiſonna la vie de l'un & de l'autre. Bayle traduiſit Poiret comme un fou, & Poiret Bayle comme un athée ; mais on eſt fou, & non athée impunément. Poiret aimoit la Bourignon ; Bayle diſoit que la Bourignon étoit une mauvaiſe cervelle de femme troublée ; & Poiret, que Bayle étoit un fauteur ſecret du ſpinoſiſme. Poiret ſoupçonnoit Bayle d'avoir excité la ſévérité des Magiſtrats contre la Bourignon, & il ſe vengeoit, par une accuſation qui compromettoit à leurs yeux ſon adverſaire, d'une maniere beaucoup plus dangereuſe. La Bourignon eût peut-être été enfermée ; mais Bayle eût été brûlé. Le principe de Deſcartes, qui conſtitue l'eſſence du corps dans l'étendue, l'engagea dans une autre diſpute. En 1688, parut cette comete fameuſe par ſa grandeur, & plus peut-être encore par les *Penſées* de Bayle, ouvrage où, à l'occaſion de ce phénomene, & des terreurs populaires dont il étoit accompagné, notre Philoſophe agite les queſtions les plus importantes, ſur les miracles, ſur la nature de Dieu, ſur la ſuperſtition. Il s'occupa enſuite à l'examen de l'*Hiſtoire du Calviniſme*, que Maimbourg avoit publiée. Maimbourg même louoit ſon ouvrage. Le Grand-Condé ne dédaigna pas de le lire ; tout le monde le dévoroit, & le gouvernement le faiſoit brûler. Il commença en 1684 ſa *République des Lettres*. Engagé par ce genre de travail à lire toutes ſortes d'ouvrages, à approfondir les matieres les plus diſparates, à diſcuter des queſtions de mathématiques, de philoſophie, de phyſique, de théologie, de juriſprudence, d'hiſtoire ; quel champ pour un Pyrrhonien ! Le Théoſope Mallebranche parut alors ſur la ſcene. Entre un grand nombre d'opinions qui

lui étoient particulieres, il avoit avancé que toute volupté étoit bonne. Arnaud crut voir dans cette maxime le renverſement de la morale, & l'attaqua. Bayle intervint dans cette querelle, expliqua les termes, & diſculpa Mallebranche de l'accuſation d'Arnaud. Il lui étoit déja échappé dans quelques autres écrits, des principes favorables à la tolérance : il s'expliqua nettement ſur ce ſujet important, dans ſon *Commentaire Philoſophique*. Cet ouvrage parut par parties. Il plut d'abord également à tous les partis ; il mécontenta enſuite les Catholiques, & continua de plaire aux Réformés ; puis il mécontenta également les uns & les autres, & ne conſerva d'approbateurs conſtans, que les Philoſophes. Cet ouvrage eſt un chef-d'œuvre d'éloquence. Nous ne pouvons cependant diſſimuler qu'il avoit été précédé d'une brochure intitulée : *Junii Brutii, Poloni, vindiciæ pro libertate religionis*, qui contient, en abrégé, tout ce que Bayle a dit. Si Bayle n'eſt pas l'auteur de ce diſcours anonyme, ſa gloire ſe réduit à en avoir fait un commentaire excellent. Il y avoit long-tems que le Miniſtre Jurieu étoit jaloux de la réputation de Bayle. Il croyoit avoir des raiſons particulieres de s'en plaindre. Il regardoit ſes principes ſur la tolérance, comme propres à inſpirer l'indifférence en fait de religion. Il étoit dévoré d'une haine ſecrete, lorſque l'*Avis important aux réfugiés ſur leur retour prochain en France*, ouvrage écrit avec fineſſe, où l'on excuſoit les vexations que la cour de France avoit ordonnées contre les Proteſtans, & où la conduite de ces transfuges n'étoit pas montrée ſous un coup d'œil bien favorable, excita dans toutes les égliſes réformées le plus grand ſcandale. On chercha à en découvrir l'Auteur. On l'attribue aujourd'hui à Péliſſon. Ju-

rieu perſuada à tout le monde qu'il étoit de Bayle ; & cette imputation penſa le perdre. Bayle avoit formé depuis long-tems le plan de ſon *Dictionnaire hiſtorique & critique*. Les diſputes dans leſquelles il avoit miſérablement vécu, commençant à s'appaiſer, il s'en occupa nuit & jour, & il en publia le premier volume en 1697. On connoiſſoit ſon eſprit, ſes talens, ſa dialectique ; on connut alors l'immenſité de ſon érudition, & ſon penchant décidé au pyrrhoniſme. En effet, quelles ſont les queſtions de politique, de littérature, de critique, de philoſophie ancienne & moderne, de théologie, d'hiſtoire, de logique & de morale qui n'y ſoient examinées pour & contre ? C'eſt-là qu'on le voit ſemblable au Jupiter d'Homere, qui aſſemble les nuages ; au milieu de ces nuages, on erre étonné & déſeſpéré. Tout ce que Sextus Empiricus & Huet diſent contre la raiſon, l'un dans ſes hypothipoſes, l'autre dans ſon *Traité de la foibleſſe de l'entendement humain*, ne vaut pas un article choiſi du Dictionnaire de Bayle. On y apprend bien mieux à ignorer ce que l'on croit ſavoir. Les ouvrages dont nous venons de rendre compte, ne ſont pas les ſeuls que cet homme ſurprenant ait écrit ; & cependant il n'a vécu que cinquante-neuf ans : il mourut en Janvier 1706.

Bayle eut peu d'égaux dans l'art de raiſonner, peut-être point de ſupérieur. Perſonne ne ſut ſaiſir plus ſubtilement le foible d'un ſyſtême ; perſonne n'en ſut faire valoir plus fortement les avantages ; redoutable quand il prouve, plus redoutable encore quand il objecte : doué d'une imagination gaie & féconde, en même tems qu'il prouve, il amuſe, il peint, il ſéduit. Quoiqu'il entaſſe doute ſur doute, il marche toujours avec ordre : c'eſt un polype vivant, qui ſe diviſe en autant de

polypes

polypes qui vivent tous ; il les engendre les uns des autres. Quelle que ſoit la theſe qu'il ait à prouver, tout vient à ſon ſecours, l'hiſtoire, l'érudition, la philoſophie. S'il a la vérité pour lui, on ne lui réſiſte pas ; s'il parle en faveur du menſonge, il prend ſous ſa plume toutes les couleurs de la vérité : impartial ou non, il le paroît toujours ; on ne voit jamais l'Auteur, mais la choſe.

Quoi qu'on diſe de l'homme de lettres, on n'a rien à reprocher à l'homme. Il eut l'eſprit droit & le cœur honnête ; il fut officieux, ſobre, laborieux, ſans ambition, ſans orgueil, ami du vrai, juſte même envers ſes ennemis, tolérant, peu dévot, peu crédule, on ne peut moins dogmatique, gai, plaiſant, conſéquemment peu ſcrupuleux dans ſes récits, menteur comme tous les gens d'eſprit, qui ne balancent guere à ſupprimer, ou à ajouter une circonſtance légere à un fait, lorſqu'il en devient plus comique, ou plus intéreſſant, ſouvent ordurier. On dit que Jurieu ne commença à être ſi mal avec lui, qu'après s'être apperçu qu'il étoit trop bien avec ſa femme ; mais c'eſt une fable qu'on peut, ſans injuſtice, croire ou ne pas croire de Bayle, qui s'eſt complu à en accréditer un grand nombre de pareilles. Je ne penſe pas qu'il ait jamais attaché grand prix à la continence, à la pudeur, à la fidélité conjugale, & à d'autres vertus de cette claſſe ; ſans quoi, il eût été plus réſervé dans ſes jugemens. On a dit de ſes écrits, *quamdiù vigebunt, lis erit.* Et nous finirons ſon hiſtoire par ce trait.

Il ſuit de ce qui précede, que les premiers *ſceptiques* ne s'éleverent contre la raiſon que pour mortifier l'orgueil des dogmatiques ; qu'entre les *ſceptiques* modernes, les uns ont cherché à décrier la Philoſophie, pour donner de l'autorité à la ré-

vélation ; les autres, pour l'attaquer plus ſûrement, en ruinant la ſolidité de la baſe ſur laquelle il faut l'établir ; & qu'entre les *ſceptiques* anciens & modernes, il y en eut quelques-uns qui ont douté de bonne foi, parce qu'ils n'appercevoient dans la plupart des queſtions, que des motifs d'incertitude.

Pour nous, nous conclurons que tout étant lié dans la nature, il n'y a rien, à proprement parler, dont l'homme ait une connoiſſance parfaite, abſolue, complette, pas même des axiomes les plus évidens, parce qu'il faudroit qu'il eût la connoiſſance de tout.

Tout étant lié, s'il ne connoît pas tout, il faudra néceſſairement que de diſcuſſions en diſcuſſions, il arrive à quelque choſe d'inconnu : donc, en remontant de ce point inconnu, on ſera fondé à conclure contre lui, ou l'ignorance, ou l'obſcurité, ou l'incertitude du point qui précede celui-ci, & ainſi juſqu'au principe le plus évident.

Il y a donc une ſorte de ſobriété dans l'uſage de la raiſon, à laquelle il faut s'aſſujettir, ou ſe réſoudre à flotter dans l'incertitude ; un moment où ſa lumiere, qui avoit toujours été en croiſſant, commence à s'affoiblir, & où il faut s'arrêter dans toutes diſcuſſions.

Lorſque de conſéquences en conſéquences, j'aurai conduit un homme à quelque propoſition évidente, je ceſſerai de diſputer ; je n'écouterai plus celui qui niera l'exiſtence des corps, les regles de la logique, le témoignage des ſens, la diſtinction du vrai & du faux, du bien & du mal, du plaiſir & de la peine, du vice & de la vertu, du décent & de l'indécent, du juſte & de l'injuſte, de l'honnête & du déshonnête. Je tournerai le dos à celui qui cherchera à m'écarter d'une queſ-

tion ſimple, pour m'embarquer dans des diſſertations ſur la nature de la matiere, ſur celle de l'entendement, de la ſubſtance, de la penſée, & autres ſujets qui n'ont ni rive ni fond.

L'homme un & vrai n'aura point deux Philoſophies, l'une de cabinet, & l'autre de ſociété; il n'établira point dans la ſpéculation, des principes qu'il ſera forcé d'oublier dans la pratique.

Que dirai-je à celui qui prétendant que, quoi qu'il voie, quoi qu'il touche, qu'il entende, qu'il apperçoive, ce n'eſt pourtant jamais que ſa ſenſation qu'il apperçoit: qu'il pourroit avoir été organiſé de maniere que tout ſe paſſât en lui comme il s'y paſſe, ſans qu'il y ait rien au dehors, & que peut-être il eſt le ſeul être qui ſoit? Je ſentirai tout-à-coup l'abſurdité & la profondeur de ce paradoxe; & je me garderai bien de perdre mon tems à détruire dans un homme une opinion qu'il n'a pas, & à qui je n'ai rien à oppoſer de plus clair que ce qu'il nie. Il faudroit, pour le confondre, que je puſſe ſortir de la nature, l'en tirer, & raiſonner de quelque point hors de lui & de moi, ce qui eſt impoſſible. Ce ſophiſte manque, du moins, à la bienſéance de la converſation, qui conſiſte à n'objecter que des choſes auxquelles on ajoute ſoi-même quelque ſolidité. Pourquoi m'époumonerai-je à diſſiper un doute que vous n'avez pas? Mon tems eſt-il de ſi peu de valeur à vos yeux? En mettez-vous ſi peu au vôtre? N'y a-t-il plus de vérités à chercher, ou à éclairer? Occupons-nous de quelque choſe de plus important, ou ſi nous n'avons que de ces frivolités à dire, dormons, & digérons.

PHILOSOPHIE DES ÉTRUSQUES ET DES ROMAINS.

NOus ſavons peu de choſe des opinions des Etruſques ſur le monde, les Dieux, l'ame & la nature. Ils ont été les inventeurs de la divination par les augures, ou de cette ſcience frivole qui conſiſte à connoître la volonté des Dieux, ou par le vol des oiſeaux, ou par leur chant, ou par l'inſpection des entrailles d'une victime. O combien nos lumieres ſont foibles & trompeuſes! tantôt c'eſt notre imagination, ce ſont les événemens, nos paſſions, notre terreur & notre curioſité qui nous entraînent aux ſuppoſitions les plus ridicules; tantôt c'eſt une ſorte d'erreurs qui nous joue. Avons-nous découvert, à force de raiſon & d'étude, quelque principe vraiſemblable ou vrai? Nous nous égarons dès les premieres conſéquences que nous en tirons, & nous flottons incertains. Nous ne ſavons s'il y a vice ou dans le principe, ou dans la conſéquence; & nous ne pouvons nous réſoudre, ni à admettre l'un, ni à les recevoir tous deux. Le ſophiſme conſiſte dans quelque choſe de très-ſubtil qui nous échappe. Que répondrions nous à un augure qui nous diroit: » Ecoute, Philoſophe incrédule, & humilie-toi. Ne conviens-tu pas que tout eſt lié dans la nature? ... *J'en conviens* ... Pourquoi donc oſes-tu nier qu'il y ait entre la conformation de ce foie

& de cet événement, un rapport qui m'éclaire ? ... *Le rapport y eſt ſans doute ; mais comment peut-il l'éclairer ?* . . . Comme le mouvement de l'aſtre de la nuit t'inſtruit ſur l'élévation ou l'abaiſſement des eaux de la mer : & combien d'autres circonſtances où tu vois qu'un phénomene étant, un autre phénomene eſt ou ſera, ſans appercevoir entre ces phénomenes aucune liaiſon de cauſe & d'effet ? Quel eſt le fondement de ta ſcience en pareil cas ? D'où ſais-tu que ſi l'on approche le feu de ce corps, il en ſera conſumé ? ... *De l'expérience* ... Eh bien l'expérience eſt auſſi le fondement de mon art. Le haſard te conduiſit à une premiere obſervation, & moi auſſi. J'en fis une ſeconde, une troiſieme ; & je conclus de ces obſervations réitérées, une concomitance conſtante, & peut-être néceſſaire, entre des effets très-éloignés & très-diſparates. Mon eſprit n'eut point une autre marche que le tien. Viens donc. Approche-toi de l'autel : interrogeons enſemble les entrailles des victimes ; & ſi la vérité accompagne toujours leurs réponſes, adore mon art, & garde le ſilence .... « Et voilà mon Philoſophe, s'il eſt un peu ſincere, réduit à laiſſer de côté ſa raiſon, & à prendre le coûteau du ſacrificateur, ou à abandonner un principe inconteſtable ; c'eſt que tout ſe tient dans la nature par un enchaînement néceſſaire ; ou à réfuter par l'expérience même, la plus abſurde de toutes les idées ; c'eſt qu'il y a une liaiſon ineffable & ſecrete entre le ſort de l'Empire, & l'appétit ou le dégoût des poulets ſacrés. S'ils mangent, tout va bien ; tout eſt perdu, s'ils ne mangent pas. Qu'on rende le Philoſophe ſi ſubtil que l'on voudra ; ſi l'Augure n'eſt pas un imbécille, il répondra à tout, & ramenera le Philoſophe, malgré qu'il en ait, à l'expérience.

Les Etruſques diſoient, Jupiter a trois foudres: un foudre qu'il lance au haſard, & qui avertit les hommes qu'il eſt ; un foudre qu'il n'envoie qu'après en avoir délibéré avec quelques Dieux, & qui intimide les méchans ; un foudre qu'il ne prend que dans le conſeil général des immortels, & qui écraſe & qui perd.

Ils penſoient que Dieu avoit employé douze mille ans à créer le monde, & partagé ſa durée en douze périodes de mille ans chacune. Il créa dans les premiers mille ans, le ciel & la terre ; dans les ſeconds mille ans, le firmament ; dans les troiſiemes, la mer & toutes les eaux ; dans les quatriemes, le ſoleil, la lune, & les autres aſtres qui éclairent le ciel ; dans les cinquiemes, les oiſeaux, les inſectes, les reptiles, les quadrupedes, & tout ce qui vit dans l'air, dans les eaux & ſur la terre. Le monde avoit ſix mille ans, que l'homme n'étoit pas encore. L'eſpece humaine ſubſiſtera juſqu'à la fin de la derniere période ; c'eſt alors que les tems ſeront conſommés.

Les périodes de la création des Etruſques correſpondent exactement aux jours de la création de Moiſe.

Il arriva ſous Marius un phénomene étonnant. On entendit dans le ciel le ſon d'une trompette aiguë & lugubre ; & les Augures Etruſques conſultés, en inférerent le paſſage d'une période du monde à une autre, & quelque changement marqué dans la race des hommes.

Les divinités d'Iſis & d'Oſiris ont-elles été ignorées ou connues des Etruſques ? C'eſt une queſtion que nous laiſſons à diſcuter aux Erudits.

Les premiers Romains ont emprunté, ſans doute, des Sabins, des Etruſques & des peuples circonvoiſins, le peu d'idées raiſonnables qu'ils ont

eues; mais qu'étoit-ce que la philoſophie d'une poignée de brigands, réfugiés entre des collines; d'où ils ne s'échappoient par intervalles, que pour porter le fer, le feu, la terreur & le ravage chez les peuples malheureux qui les entouroient? Romulus les renferma dans des murs qui furent arroſés du ſang de ſon frere; Numa tourna leurs regards vers le ciel, & il en fit deſcendre les loix. Il éleva des autels; il inſtitua des danſes, des jours de ſolemnité & des ſacrifices. Il connut l'effet des prodiges ſur l'eſprit des peuples, & il en opéra; il ſe retira dans les lieux écartés & déſerts, conféra avec les Nymphes; il eut des révélations; il alluma le feu ſacré; il en confia le ſoin à des Veſtales; il étudia la cauſe des aſtres, & il en tira la meſure des tems. Il tempéra les ames féroces de ſes ſujets par des exhortations, des inſtitutions politiques & des cérémonies religieuſes. Il éleva ſa tête entre les Dieux pour tenir les hommes proſternés à ſes pieds; il ſe donna un caractere auguſte, en alliant le rôle de Pontife à celui de Roi. Il immola les coupables avec le fer ſacré dont il égorgeoit les victimes. Il écrivit; mais il voulut que ſes livres fuſſent dépoſés avec ſon corps dans le tombeau, ce qui fut exécuté. Il y avoit cinq cens ans qu'ils y étoient, lorſque dans une longue inondation, la violence des eaux ſépara les pierres du tombeau de Numa, & offrit au Préteur Petilius les volumes de ce Légiſlateur. On les lut; on ne crut pas devoir en permettre la connoiſſance à la multitude, & on les brûla.

Numa diſparoît d'entre les Romains; Tullus-Hoſtilius lui ſuccede. Les brigandages recommencent. Toute idée de police & de religion s'éteint au milieu des armes, & la barbarie renaît. Ceux qui commandent n'échappent à l'indocile féro-

cité des peuples, qu'en la tournant contre les nations voiſines ; & les premiers Rois recherchent leur ſécurité dans la même politique que les derniers Conſuls. Quelle différence d'une contrée à une autre contrée ? A peine les Athéniens & les Grecs en général ont-ils été arrachés des cavernes, & raſſemblés en ſociété, qu'on voit fleurir au milieu d'eux les ſciences & les arts, & les progrès de l'eſprit humain s'étendre de tous côtés, comme un grand incendie pendant la nuit, qui embraſe & éclaire la nation, & qui attire l'attention des peuples circonvoiſins. Les Romains, au contraire, reſtent abrutis, juſqu'au tems où l'Académicien Carnéade, le Stoïcien Diogene, & le Péripatéticien Critolaüs, viennent ſolliciter au Sénat la remiſe de la ſomme d'argent à laquelle leurs compatriotes avoient été condamnés pour le dégât de la ville d'Orope. Publius-Scipion-Naſica, & Marius-Marcellus étoient alors Conſuls, & Aulus-Albinus exerçoit la Préture.

Ce fut un événement que l'apparition dans Rome de trois Philoſophes d'Athenes. On accourut pour les entendre. On diſtingua dans la foule, Lélius, Furius & Scipion, celui qui fut dans la ſuite ſurnommé l'*Africain*. La lumiere alloit prendre, lorſque Caton l'ancien, homme ſuperſtitieuſement attaché à la groſſiéreté des premiers tems, & en qui les infirmités de la vieilleſſe augmentoient encore une mauvaiſe humeur naturelle, preſſa la concluſion de l'affaire d'Orope, & fit congédier les Ambaſſadeurs.

On enjoignit, peu de tems après, au Préteur Pomponius, de veiller à ce qu'il n'y eût ni école, ni Philoſophe dans Rome, & l'on publia contre les Rhéteurs ce fameux décret qu'Aulugelle nous a conſervé ; il eſt conçu en ces termes : » Sur la

dénonciation qui nous a été faite, qu'il y avoit parmi nous des hommes qui accréditoient un nouveau genre de diſcipline; qu'ils tenoient des écoles où la jeuneſſe Romaine s'aſſembloit; qu'ils ſe donnoient le titre de Rhéteurs latins, & que nos enfans perdoient le tems à les entendre : nous avons penſé que nos ancêtres inſtruiſoient eux-mêmes leurs enfans, & qu'ils avoient pourvu aux écoles où ils avoient jugé convenable qu'on les enſeignât; que ces nouveaux établiſſemens étoient contre les mœurs & les uſages des premiers tems; qu'ils étoient mauvais, & qu'ils devoient nous déplaire : en conſéquence, nous avons conclu à ce qu'il fût déclaré, & à ceux qui tenoient ces écoles nouvelles, & à ceux qui s'y rendoient, qu'ils faiſoient une choſe qui nous déplaiſoit «.

Ceux qui ſouſcrivirent à ce décret étoient bien éloignés de ſoupçonner qu'un jour les ouvrages de Cicéron, le poëme de Lucrece, les comédies de Plaute & de Térence, les vers d'Horace & de Virgile, les élégies de Tibulle, les madrigaux de Catulle, l'hiſtoire de Saluſte, de Tite-Live & de Tacite, les fables de Phedre, feroient plus d'honneur au nom romain que toutes ſes conquêtes, & que la poſtérité ne pourroit arracher ſes yeux remplis d'admiration, de deſſus les pages ſacrées de ſes Auteurs, tandis qu'elle les détourneroit avec horreur de l'inſcription de Pompée, *après avoir égorgé trois millions d'hommes*. Que reſte-t-il de toute cette énorme grandeur de Rome ? La mémoire de quelques actions vertueuſes, & quelques lignes d'une écriture immortelle pour diſtraire d'une longue ſuite d'atrocités.

L'éloquence pouvoit tout dans Athenes. Les hommes ruſtiques & groſſiers qui commandoient dans Rome, craignirent que bientôt elle n'y exer-

çât le même deſpotiſme. Il leur étoit bien plus facile de chaſſer les Philoſophes, que de le devenir. Mais la premiere impreſſion étoit faite, & ce fut inutilement que l'on renouvella quelquefois le décret de proſcription. La jeuneſſe ſe porta avec d'autant plus de fureur à l'étude, qu'elle étoit défendue. Les tems montrerent que Caton & les peres conſcripts qui avoient opiné après lui, avoient manqué doublement de jugement. Ils paſſerent; & les jeunes gens qui s'étoient inſtruits ſecrétement, leur ſuccéderent aux premieres fonctions de la République, & furent des protecteurs déclarés de la ſcience. La conquête de la Grece acheva l'ouvrage. Les Romains devinrent les diſciples de ceux dont ils s'étoient rendus les maîtres par la force des armes, & ils rapporterent ſur leurs fronts le laurier de Bellone, entrelacé de celui d'Apollon. Alexandre mettoit Homere ſous ſon oreiller; Scipion y mit Xénophon. Ils goûterent particuliérement l'auſtérité ſtoïcienne. Ils connurent ſucceſſivement l'épicuréiſme, le platoniſme, le pythagoriſme, le cyniſme, l'ariſtotéliſme, & la Philoſophie eut des ſectaires parmi les grands, parmi les citoyens, dans la claſſe des affranchis & des eſclaves.

Lucullus s'attacha à l'académie ancienne. Il recueillit un grand nombre de livres; il en forma une bibliotheque très-riche, & ſon palais fut l'aſyle de tous les hommes inſtruits qui paſſerent d'Athenes à Rome.

Sylla fit couper les arbres du Lycée & des jardins d'académies, pour en conſtruire des machines de guerre; mais au milieu du tumulte des armes, il veilla à la conſervation de la bibliotheque d'Apellicon de Teïas.

Ennius embraſſa la doctrine de Pythagore; elle

ut auſſi à Nigidius-Figulus. Celui-ci s'appliqua l'étude des mathématiques & de l'aſtronomie. écrivit des animaux, des augures, des vents.

Marius-Brutus préféra le platoniſme & la doctrine de la premiere académie à toutes les autres manieres de philoſopher qui lui étoient également connues; mais il vécut en ſtoïcien.

Cicéron, qui avoit été proſcrit par les Triumvirs avec M. Térentius-Varron, le plus ſavant des Romains, inſcrit celui-ci dans la claſſe des ſectateurs de l'ancienne académie. Il dit de lui : *Tu ætatem patriæ, tu deſcriptiones temporum, tu ſacrorum jura, tu ſacerdotum, tu domeſticam, tu bellicam diſciplinam, tu ſedem regionum & locorum, tu omnium divinarum humanarumque nomina, genera, officia, cauſas aperuiſti; plurimumque Poetis noſtris omninoque latinis & litteris luminis attuliſti & verbis, atque ipſe varium & elegans omni ferè numero poema feciſti; Philoſophiamque multisque locis inchoaſti, ad impellendum ſatis, ad docendum parum.*

M. Piſon ſe montra plutôt péripatéticien, ſtoïcien, platonicien & ſceptique. Il étudia la Philoſophie, comme un moyen ſans lequel il étoit impoſſible de ſe diſtinguer dans l'art oratoire, & l'art oratoire, comme un moyen ſans lequel il n'y avoit point de dignité à obtenir dans la République. Sa vie fut puſillanime, & ſa mort héroïque.

Le peuple, que ſon éloquence avoit ſi ſouvent raſſemblé aux roſtres, vit au même endroit ſes mains expoſées à côté de ſa tête. L'exiſtence de ces Dieux immortels, qu'il atteſte avec tant d'emphaſe & de véhémence dans ſes harangues publiques, lui fut très-ſuſpecte dans ſon cabinet.

Quintus-Lucillus-Balbus fit honneur à la ſecte ſtoïcienne.

Lucain a dit de Caton d'Utique :

Hi mores, hæc duri immota Catonis
Sancta fuit, ſervare modum, finemque tenere,
Naturamque ſequi, patriæque impendere vitam,
Nec ſibi, ſed toti genitum ſe credere mundo ;
Huic epulæ, viciſſe famem, magnique penates
Summoviſſe hyemem tecto ; pretioſaque veſtis,
Hirtam membra ſuper Romani *more quiritis*
Induxiſſe togam, Veneriſque huic maximus uſus,
Progenies. Urbi pater eſt, urbique maritus.
Juſtitiæ cultor, rigidi ſervator honeſti,
In commune bonus, nulloſque Catonis in actus
Subrepſit, partemque tulit ſibi nata voluptas.

Ce caractere, où il y a plus d'idées que de poéſie, plus de force que de nombre & d'harmonie, eſt celui du ſtoïcien parfait. Il mourut entre Apollonide & Démétrius, en diſant à ces Philoſophes : » Ou détruiſez les principes que vous m'avez inſ- » pirés, ou permettez que je meure «.

Andronicus de Rhodes ſuivit la philoſophie d'Ariſtote.

Cicéron envoya ſon fils à Athenes, ſous le Péripatéticien Cratippus.

Torquatus, Velleius, Atticus, Papirius, Pætus, Verrius-Albutius, Piſon, Panſa, Fabius-Gallus, & beaucoup d'autres hommes célebres embraſſerent l'épicuréiſme.

Lucrece chanta la doctrine d'Epicure. Virgile, Varus, Horace écrivirent & vécurent en épicuriens.

Ovide ne fut attaché à aucun ſyſtême. Il les connut preſque tous, & ne retint d'aucun que ce qui prêtoit des charmes à la fiction.

Manilius, Lucain & Perſe pencherent vers le ſtoïciſme.

Seneque inſcrit le nom de Tite-Live parmi les Philoſophes en général.

Tacite fut ſtoïcien ; Strabon ariſtotélicien ; Mégene épicurien ; Cneius-Julius & Thraſeas ſtoïciens ; Helvidius-Priſcus prit le même manteau.

Auguſte appella auprès de lui les Philoſophes.

Tibere n'eut point d'averſion pour eux.

Claude, Néron & Domitien les chaſſerent.

Trajan, Adrien & les Antonins les rappellerent.

Ils ne furent pas ſans conſidération ſous Septime-Sévere.

Héliogabale les maltraita ; ils jouirent d'un ſort plus ſupportable ſous Alexandre-Sévere & ſous les Gordiens.

La philoſophie, depuis Auguſte juſqu'à Conſtantin, eut quelques protecteurs ; & l'on peut dire, à ſon honneur, que ſes ennemis, parmi les Princes, furent en même tems ceux de la juſtice, de la liberté, de la vertu, de la raiſon & de l'humanité. Et s'il eſt permis de prononcer, d'après l'expérience d'un grand nombre de ſiecles écoulés, on peut avancer, que le Souverain qui haïra les ſciences, les arts & la philoſophie, ſera un imbécille ou un méchant, ou tous les deux.

Terminons cet abrégé hiſtorique de la *Philoſophie des Romains* ; c'eſt qu'ils n'ont rien inventé dans ce genre ; qu'ils ont paſſé leur tems à s'inſtruire de ce que les Grecs avoient découvert, & qu'en philoſophie, les maîtres du monde n'ont été que des écoliers.

PHILOSOPHIE DES SARRASINS ou ARABES.

VOYEZ ce que nous avons déja dit à l'article *Arabes*, où nous avons conduit l'hiſtoire philoſophique de ces peuples, depuis ſa premiere origine, juſqu'au tems de l'iſlamiſme. C'eſt à ce moment que nous allons la reprendre. Les ſciences s'éteignoient par-tout; une longue ſuite de conquérans divers avoient bouleverſé les Empires ſubſiſtans, & laiſſé après eux l'ignorance & la miſere; les Chrétiens même s'étoient abrutis, lorſque les Sarraſins feuilleterent les livres d'Ariſtote, & releverent la philoſophie défaillante.

Les Arabes n'ont connu l'écriture que peu de tems avant la fondation de l'égire. Antérieurement à cette époque, on peut les regarder comme des idolâtres groſſiers, ſur leſquels un homme qui avoit quelque éloquence naturelle pouvoit tout. Tels furent Sahan, Wayel, & ſur-tout Koſſus: ceux qu'ils déſignerent, par le titre de *chatel*, étoient Pâtres, Aſtrologues, Muſiciens, Médecins, Poëtes, Légiſlateurs & Prêtres; caracteres qu'on ne trouve jamais réunis dans une même perſonne, que chez les peuples barbares & ſauvages. Ouvrez les faſtes des nations; & lorſqu'ils vous entretiendront d'un homme chargé d'interpréter la volonté des Dieux, de les invoquer dans les tems de calamités générales, de chanter les faits mémorables

ordonner des entrepriſes, d'infliger des châti-ens, de décerner des récompenſes, de preſcrire s loix eccléſiaſtiques, politiques & civiles, de arquer des jours de repos & de travail, de lier u d'abſoudre, d'aſſembler ou de diſperſer, d'ar-er ou de déſarmer, d'impoſer les mains pour uérir ou pour exterminer; concluez que c'eſt le ms de la profonde ignorance. A meſure que la miere s'accroîtra, vous verrez ces fonctions portantes ſe ſéparer; un homme commandera; autre ſacrifiera; un troiſieme guérira; un qua-ieme, plus ſacré, les immortaliſera par ſes ants.

Les Arabes avoient peut-être avant l'iſlamiſ-e quelques teintures de poéſie & d'aſtrologie, lles qu'on peut les ſuppoſer à un peuple qui par-une langue fixée, mais qui ignore l'art d'é-ire.

Ce fut un habitant d'Ambare, appellé *Mora-r*, qui inventa les caracteres arabes, peu de mps avant la naiſſance de Mahomet, & cette couverte demeura ſi ſecrete entre les mains des oraïshites, qu'à peine ſe trouvoit-il quelqu'un i ſût lire l'Alcoran, lorſque les exemplaires com-encerent à s'en multiplier. Alors la nation étoit rtagée en deux claſſes, l'une d'érudits, qui ſa-ient lire, & l'autre d'idiots. Les premiers ré-oient à Médine, les ſeconds à la Mecque. Le nt Prophete ne ſavoit ni lire, ni écrire: de-là la ine des premiers Muſulmans contre toute eſpe-de connoiſſance; le mépris qui s'en eſt per-tué chez leurs ſucceſſeurs, & la plus longue rée garantie aux menſonges religieux dont ils nt entêtés.

Mahomet fut ſi convaincu de l'incompatibilité la philoſophie & de la religion, qu'il décer-peine de mort contre celui qui s'appliqueroit

aux arts libéraux : c'eſt le même preſſentiment dans tous les tems & chez tous les peuples, qui a fait haſarder de décrier la raiſon.

Il étoit environné d'Idolâtres, de Zabiens, de Juifs & de Chrétiens. Les Idolâtres ne tenoient à rien; les Zabiens étoient diviſés; les Juifs miſérables & mépriſés; les Chrétiens, partagés en monophyſites ou jacobites & orthodoxes, ſe déchiroient. Mahomet ſut profiter de ces circonſtances pour les amener tous à un culte qui ne leur laiſſoit que l'alternative de choiſir des belles femmes, ou d'être exterminés

Le peu de lumiere qui reſtoit s'affoiblit au milieu du tumulte des armes, & s'éteignit au ſein de la volupté ; l'Alcoran fut le ſeul livre ; on brûla les autres, ou parce qu'ils étoient ſuperflus, s'ils ne contenoient que ce qui eſt dans l'Alcoran, ou parce qu'ils étoient pernicieux, s'ils contenoient quelque choſe qui n'y fût pas. Ce fut le raiſonnement d'après lequel, un des Généraux Sarraſins fit chauffer, pendant ſix mois, les bains publics avec les précieux manuſcrits de la bibliotheque d'Alexandrie. On peut regarder Mahomet comme le plus grand ennemi que la raiſon humaine ait eu. Il y avoit un ſiecle que ſa religion étoit établie, & que ce furieux impoſteur n'étoit plus, lorſqu'on entendoit des hommes remplis de ſon eſprit, s'écrier que Dieu puniroit le Calife Almanon, pour avoir appellé les ſciences dans ſes états, au détriment de la ſainte ignorance des fideles Croyans ; & que ſi quelqu'un l'imitoit, il falloit l'empaler, & le porter ainſi de tribu en tribu, précédé d'un héraut qui diroit : *Voilà quelle a été, quelle ſera la récompenſe de l'impie, qui préfere la Philoſophie à la tradition & au divin Alcoran.*

Les Omméades, qui gouvernerent juſqu'au milieu du ſecond ſiecle de l'hégire, furent des défenſeurs rigoureux de la loi de l'ignorance, & de la politique du ſaint Prophete. L'averſion pour les ſciences & pour les arts ſe ralentit un peu ſous les Abaſſides. Au commencement du IVe. ſiecle, Abut-Abbas Al-Mamon & ſes ſucceſſeurs, inſtituerent les pélérinages, éleverent des temples, preſcrivirent des prieres publiques, & ſe montrerent ſi religieux, qu'ils purent accueillir la ſcience & les ſavans ſans s'expoſer.

Le Calife Walid défendit aux Chrétiens l'uſage de la langue grecque; & cet ordre ſingulier donna lieu à quelques traductions d'Auteurs étrangers en Arabe.

Abug-Jaafar Al-Manſor, ſon ſucceſſeur, oſa attacher auprès de lui un Aſtrologue & deux Médecins Chrétiens, & étudier les mathématiques & la philoſophie : on vit paroître, ſans ſcandale, deux livres d'Homere, traduits en ſyriaque, & quelques autres ouvrages.

Abug-Jaafar-Haron Raſchid marcha ſur les traces d'Al-Manſor, aima la poéſie, propoſa des récompenſes aux hommes de lettres, & leur accorda une protection ouverte.

Ces Souverains ſont des exemples frappans de ce qu'un Prince aimé de ſes peuples peut entreprendre & exécuter. Il faut qu'on ſache qu'il n'y a point de religion que les Mahométans haïſſent autant que la chrétienne; que les ſavans que les Califes Abaſſides raſſemblerent autour d'eux, étoient preſque tous Chrétiens, & que le peuple, heureux ſous leur gouvernement, ne ſongea pas à s'en offenſer.

Mais le regne d'Al-Mamon, ou Abug-Jaafar Abdallach, fut celui des ſciences, des arts & de

la philoſophie; il donna l'exemple, il s'inſtruiſit. Ceux qui prétendoient à ſa faveur, cultiverent les ſciences. Il encouragea les Sarraſins à étudier; il appella à ſa cour ceux qui paſſoient pour verſés dans la littérature grecque, Juifs, Chrétiens, Arabes ou autres, ſans aucune diſtinction de religion.

On ſera peut-être ſurpris de voir un Prince Muſulman fouler aux pieds ſi fiérement un des points les plus importans de la religion dominante; mais il faut conſidérer que la plupart des habitans de l'Arabie étoient Chrétiens; qu'ils exerçoient la médecine, connoiſſance également utile au Prince & au Prêtre, au ſujet hérétique ou au ſujet orthodoxe; que le commerce qu'ils faiſoient les rendoit importans; & que malgré qu'ils en euſſent, par une ſupériorité néceſſaire des lumieres ſur l'ignorance, les Sarraſins leur accordoient de l'eſtime & de la vénération. Philopone, Philoſophe ariſtotélicien, ſe fit reſpecter d'Amram, Général d'Omar, au milieu du ſac d'Alexandrie.

Jean Méſué fut verſé dans la philoſophie, les lettres & la médecine: il eut une école publique à Bagdad; il fut protégé des Califes, depuis Al-Rashide, Al Mamon, juſqu'à Al-Mota Wacille; il forma des diſciples, parmi leſquels on nomme Honam-Con-Iſaac, qui étoit Arabe d'origine, Chrétien de religion, & Médecin de profeſſion.

Honam traduiſit le grec en arabe, commenta Euclide, expliqua l'*Almageſte* de Ptolomée, publia les livres d'Eginete, & la ſomme philoſophique ariſtotélique de Nicolas, en ſyriaque, & fit connoître, par extrait, Hyppocrate & Galien.

Les Souverains ſont de l'eſprit des peuples tout ce qu'il leur plaît; au tems de Méſué, ces ſuperſtitieux Muſulmans, ces féroces contempteurs de

la raiſon, voyoient ſans chagrin, une école publique de philoſophie s'ouvrir à côté d'une moſquée.

Cependant, les imprudens Chrétiens attaquoient l'Alcoran ; les Juifs s'en moquoient ; les Philoſophes le négligeoient, & les fideles Croyans ſentoient la néceſſité, de jour en jour plus urgente, de recourir à quelques hommes inſtruits & perſuadés, qui défendiſſent leur culte, & qui repouſſaſſent les attaques de l'impiété. Cette néceſſité les réconcilia encore avec l'érudition ; mais bientôt on attacha une foule de ſens divers aux paſſages obſcurs de l'Alcoran ; l'un y vit une choſe ; un autre y vit une autre choſe ; on diſputa, & on ſe diviſa en ſectes, qui ſe damnerent réciproquement. Cependant, la Syrie, l'Arabie, la Perſe & l'Egypte ſe peuplerent de Philoſophes, & la lumiere échappée de ces contrées commença à poindre en Europe.

Les contemporains & les ſucceſſeurs d'Al-Mamon ſe conformerent à ſon goût pour les ſciences ; elles furent cultivées juſqu'au moment où effrayées, elles s'enfuirent dans la Perſe, dans la Scythie & la Tartarie, devant Tamerlan. Un ſecond fléau ſuccéda à ce premier ; les Turcs renverſerent l'empire des Sarraſins, & la barbarie ſe renouvella avec les ténebres.

Ces événemens abrutiſſoient les peuples, en civiliſoient d'autres ; les tranſmigrations forcées, conduiſirent quelques Savans en Afrique, & dans l'Eſpagne, & ces contrées s'éclairerent.

Après avoir ſuivi, d'un coup d'œil rapide, les révolutions de la ſcience chez les Sarraſins, nous allons nous arrêter ſur quelques détails.

Le mahométiſme eſt diviſé en plus de ſoixante & dix ſectes : la diverſité des opinions tombe par-

ticuliérement ſur l'unité de Dieu & ſes attributs, ſes décrets & ſon jugement, ſes promeſſes & ſes châtimens, la prophétie & les fonctions du ſacerdoce : de-là les hanifites, les melkites, les ſchaſites, les henbalites, les mutazalites, &c... & toutes ces diſtinctions extravagantes qui ſont nées, qui naiſſent & qui naîtront dans tous les tems, & chez tous les peuples où l'on appliquera les notions de la philoſophie aux dogmes de la théologie. La fureur de concilier Ariſtote avec Mahomet, produiſit parmi les Muſulmans, les mêmes folies que la même fureur de concilier le même Philoſophe avec J. C., avoit produites ou produiſit parmi les Chrétiens ; ils eurent leur *al-calam*, ou théoſophie.

Dans les commencemens, les Muſulmans prouvoient la divinité de l'Alcoran avec un glaive bien tranchant : dans la ſuite, ils crurent devoir employer auſſi la raiſon ; & ils eurent une philoſophie & une théologie ſcholaſtique, & des Moliniſtes, & des Janſéniſtes, & des Déiſtes, & des Pyrrhoniens, & des Athées, & des Sceptiques.

Alkindi naquit à Baſra, de parens illuſtres ; il fut chéri de Al-Mamon, & de Al-Moſatem ; il s'appliqua particuliérement aux mathématiques & à la philoſophie. Ariſtote étoit deſtiné à étouffer ce que la nature produiroit de génie chez preſque tous les peuples ; Alkindi fut une de ces victimes parmi les Sarraſins. Après avoir perdu ſon tems aux catégories, aux prédicamens, à l'art ſophiſtique, il ſe tourna du côté de la médecine avec le plus grand ſuccès ; il ne négligea pas la philoſophie naturelle ; ſes découvertes le firent ſoupçonner de magie. Il avoit appliqué les mathématiques à la philoſophie ; il appliqua la philoſophie à la médecine ; il ne vit pas que les mathématiques dé-

truiſoient les ſyſtêmes en philoſophie, & que la philoſophie les introduiſoit en médecine. Il fut éclectique en religion ; il montra bien à un interprête de la loi, qui le déchiroit publiquement, & qui avoit même attenté à ſa vie, la différence de la philoſophie & de la ſuperſtition : il auroit pu le châtier, ou employer la faveur dont il jouiſſoit à la cour, & le perdre ; il ſe contenta de le réprimander doucement, & de lui dire : » Ta religion » te commande de m'ôter la vie, la mienne, de » te rendre meilleur, ſi je puis : viens que je t'inſ» truiſe, & tu me tueras après, ſi tu veux «. Que penſe-t-on qu'il eût appris à ce Prêtre fanatique ? L'arithmétique & la géométrie ; il n'en fallut pas davantage pour l'adoucir & le réformer : c'eſt peut-être ainſi qu'il en faudroit uſer avec les peuples féroces, ſuperſtitieux & barbares. Faites précéder le Miſſionnaire par un Géometre ; qu'ils ſachent combiner les vérités, & puis vous leur ferez combiner enſuite des idées plus difficiles.

Thabit ſuivit la méthode d'Alkindi ; il fut Géometre, Philoſophe, Théologien & Médecin ſous le Calife Mootade ; il naquit l'an de l'hégire 221, & mourut l'an de la même époque 288.

Al-Farabe mépriſa les dignités & la richeſſe, s'enfuit de la maiſon paternelle, & s'en alla entendre Méſué à Bagdad ; il s'occupa de la dialectique, de la phyſique, de la métaphyſique & de la politique ; il joignit à ces études celles de la géométrie, de la médecine & de l'aſtronomie, ſans leſquelles on ne ſe diſtinguoit pas dans l'école de Méſué. Sa réputation parvint juſqu'à l'oreille des Califes ; on l'appella ; on lui propoſa des récompenſes ; mais rien ne lui parut même préférable aux douceurs de la ſolitude & de la méditation ; il abandonna la Cour au crime, à la volupté, à

la fauſſeté, à l'ambition, au menſonge & à l'intrigue : celui-ci ne ſut pas ſeulement de la philoſophie, il fut Philoſophe ; une ſeule choſe l'affligeoit ; c'eſt la brièveté de la vie, l'infirmité de l'homme, les beſoins naturels, la difficulté de la ſcience, & l'étendue de la nature. Il diſoit : *du pain d'orge, de l'eau d'un puits, un habit de laine ; & loin de moi, ces joies trompeuſes qui finiſſent par des larmes.* Il s'étoit attaché à Ariſtote ; il embraſſa les mêmes objets. Ses ouvrages furent eſtimés des Arabes & des Juifs : ceux-ci le traduiſirent dans leur langue. Il mourut l'an 239 de l'hégire, à l'âge de 80 ans.

Eſchiari ou Al-Aſshari appliqua les principes de la philoſophie péripatéticienne aux dogmes relevés de l'iſlamiſme, fit une théologie nouvelle, & devint chef de la ſecte, appellée de ſon nom des *Aſsharites* ; c'eſt un ſyncrétiſme théoſophique. Il avoit été d'abord motazalite, & il étoit dans le ſentiment que Dieu eſt néceſſité de faire ce qu'il y a de mieux pour chaque être ; mais il quitta cette opinion.

Aſshari, ſuivant à toute outrance les abſtractions, diſtinctions, préciſions ariſtotéliques, en vint à ſoutenir que l'exiſtence de Dieu différoit de ſes attributs.

Il ne vouloit pas qu'on inſtituât de comparaiſon entre le créateur & la créature. Maimonide, qui vivoit au milieu de tous les Héréſiarques Muſulmans, dit qu'Ariſtote attribuoit la diverſité des individus à l'accident, Aſaria à la volonté, Mutazali à la ſageſſe ; & il ajoute, pour nous autres Juifs, c'eſt une ſuite du mérite de chacun & de la raiſon générale des choſes.

La doctrine d'Aſshari fit les progrès les plus rapides. Elle trouva des ſectateurs en Aſie, en Afrique & en Eſpagne. Ce fut le Docteur orthodoxe

par excellence. Le nom d'Héréſiarque demeura aux autres Théologiens. Si quelqu'un oſoit accuſer de fauſſeté le dogme d'Aſshari, il encouroit peine de mort. Cependant il ne ſe ſoutint pas avec le même crédit en Aſie & en Egypte. Il s'éteignit dans la plupart des contrées au tems de la grande révolution; mais il ne tarda pas à ſe renouveller, & c'eſt aujourd'hui la religion dominante; on l'explique dans les écoles; on l'enſeigne aux enfans; on l'a miſe en vers, & je me ſouviens bien, dit Léon, qu'on me faiſoit apprendre ces vers par cœur quand j'étois jeune.

Abul-Huſſein-Eſſophi ſuccéda à Al-Aſshari; il naquit à Bagdad; il y fut élevé; il y apprit la Philoſophie & les Mathématiques, deux ſciences qu'on faiſoit marcher enſemble, & qu'il ne faudroit jamais ſéparer. Il poſſéda l'aſtronomie au point qu'on dit de lui, que la terre ne fut pas auſſi bien connue de Ptolomée que le ciel d'Eſſophi. Il imagina le premier un planiſphere, où le mouvement des planetes étoit rapporté aux étoiles fixes. Il mourut l'an 383 de l'hégire.

Qui eſt-ce qui a parcouru l'hiſtoire de la médecine, & qui ignore le nom de Rasès, ou d'Al-Raſe, ou Abubecre? Il naquit à Rac, ville de Perſe, d'où ſon pere l'emmena à Bagdad pour l'initier au commerce; mais l'autorité ne ſubjugue pas le génie. Raſes étoit appellé par la nature à autre choſe qu'à vendre, ou acheter. Il prit quelque teinture de médecine, & s'établit dans un hôpital. Il crut que c'étoit là le grand livre du Médecin, & il crut bien. Il ne négligea pas l'érudition de la Philoſophie, ni celle de ſon art; ce fut le Galien des Arabes. Il voyagea: il parcourut différens climats. Il converſa avec des hommes de toutes ſortes de profeſſions; il écouta,

ſans diſtinction, quiconque pouvoit l'inſtruire ou des médicamens, ou des plantes, ou des métaux, ou des animaux, ou de la Philoſophie, ou de la Chirurgie, ou de l'Hiſtoire naturelle, ou de la Phyſique ou de la Chymie. Arnauld de Villeneuve diſoit de lui : cet homme fut profond dans l'expérience, ſûr dans le jugement, hardi dans la pratique, clair dans la ſpéculation. Son mérite fut connu d'Al-Manſor, qui l'appella en Eſpagne, où Raſès acquit des richeſſes immenſes. Il devint aveugle à quatre-vingt-dix ans, l'an de l'hégire 101. Il laiſſa une multitude incroyable d'opuſcules ; il nous en reſte pluſieurs.

Avicenne naquit à Bochara, l'an 370 de l'hégire, d'un pere qui connut de bonne heure l'eſprit excellent de ſon fils, & le cultiva. Avicenne, à l'âge où les enfans bégaient encore, parloit diſtinctement d'arithmétique, de géométrie & d'aſtronomie. Il fut inſtruit de l'iſlamiſme dans ſa maiſon ; il alla à Bagdad étudier la Médecine, & la Philoſophie rationnelle & expérimentale. J'ai pitié de la maniere dont nous employons le tems, quand je parcours la vie d'Avicenne. Les jours & les nuits ne lui ſuffiſoient pas ; il en trouvoit la durée trop courte. Il faut convenir que la nature leur avoit été bien ingrate, à lui & à ſes contemporains, ou qu'elle nous a bien favoriſés, ſi nous devenons plus ſavans au milieu du tumulte & des diſtractions, qu'ils ne l'ont été après leurs veilles, leurs peines & leur aſſiduité. Son mérite le conduiſit à la cour ; il y jouit de la plus grande conſidération ; mais il ignoroit le ſort qui l'attendoit. Il tomba tout-à-coup du faîte des honneurs & de la richeſſe au fond d'un cachot. Le Sultan Jaſochbagh avoit conféré le gouvernement de la contrée natale d'Avicenne à ſon neveu. Celui-ci s'é-

toit attaché notre Philoſophe en qualité de Médecin, lorſque le Sultan, alarmé ſur la conduite de ſon neveu, réſolut de s'en défaire par le poiſon, & par la main d'Avicenne. Avicenne ne voulut ni manquer au maître qui l'avoit élevé, ni à celui qu'il ſervoit. Il garda le ſilence, & ne commit pas le crime; mais le neveu de Joſochbagh, inſtruit avec le tems du projet atroce de ſon oncle, punit ſon Médecin du ſecret qu'il lui en avoit fait. Sa priſon dura deux ans. Sa conſcience ne lui reprochoit rien; mais le peuple qui juge comme on le ſait, le regardoit comme un monſtre d'ingratitude. Il ne voyoit pas qu'un mot indiſcret auroit armé les deux Princes, & fait répandre des fleuves de ſang. Avicenne fut un homme voluptueux; il écouta le penchant qu'il avoit au plaiſir, & ſes excès furent ſuivis d'une dyſſenterie qui l'emporta l'an 428 de l'hégire. Lorſqu'il étoit entre la mort & la vie, les inhumains qui l'environnoient, lui diſoient: *Eh bien, grand Médecin, que ne te guéris-tu* ? Avicenne, indigné, ſe fit apporter un verre d'eau, y jetta un peu de poudre, qui la glaça ſur le champ, dicta ſon teſtament, prit ſon verre de glace, & mourut. Il laiſſa à ſon fils unique Hali, homme qui s'eſt fait un nom dans l'hiſtoire de la médecine, une ſucceſſion immenſe. Freind a dit d'Avicenne, qu'il avoit été louche en Médecine, & aveugle en Philoſophie; ce jugement eſt ſévere. D'autres prétendent que ſon *Canon Medicinæ* prouve, avec tous ſes défauts, que ce fut un homme divin: c'eſt aux gens de l'art à l'apprécier.

Sortis de l'Aſie, nous allons entrer en Afrique & dans l'Europe, & paſſer chez les Maures. Eſſereph-Eſſachalli, le premier qui ſe préſente, naquit en Sicile; ce fut un homme inſtruit & élo-

quent. Il eut les connoiſſances communes aux Savans de ſon tems ; mais il les ſurpaſſa dans la coſmographie. Il fut connu & protégé du Comte Roger, qui préféroit la lecture du *Spatiatorum locorum* d'Eſſachalli, à celle de l'*Almageſte* de Ptolomée, parce que Ptolomée n'avoit traité que d'une partie de l'univers, & qu'Eſſachalli avoit embraſſé l'univers entier. Ce Philoſophe ſe défit des biens qu'il tenoit de ſon Souverain, renonça aux eſpérances qu'il pouvoit encore fonder ſur ſa libéralité, quitta la cour & la Sicile, & ſe retira dans la Mauritanie.

Thograi naquit à Iſpahan. Il fut Poëte, Hiſtorien, Orateur, Philoſophe, Médecin & Chymiſte. Cet homme né malheureuſement pour ſon bonheur, accablé des bienfaits de ſon maître, élevé à la ſeconde dignité de l'Empire, toujours plus riche, plus conſidéré, & plus mécontent, n'ouvroit la bouche, ne prenoit la plume que pour ſe plaindre de la perverſité du ſort & de l'injuſtice des hommes ; c'étoit le ſujet d'un poëme qu'il compoſoit, lorſque le Sultan maître entra dans ſa tente. Celui-ci, après en avoir lu quelques vers, lui dit : » Thograi, je vois que tu es mal avec » toi-même ; écoute, & reſſouviens-toi de ma » prédiction. Je commande à la moitié de l'Aſie ; » tu es le premier d'un grand Empire après moi ; » le ciel a verſé ſur nous ſa faveur ; il ne dé» pend que de nous d'en jouir. Craignons qu'il » ne puniſſe un jour notre ambition par quelques » revers ; nous ſommes des hommes, ne veuil» lons pas être des Dieux «. Peu de tems après, le Sultan plus ſage dans la ſpéculation que dans la pratique, fut jetté dans un cachot avec ſon Miniſtre. Thograi fut mis à la queſtion, & dépouillé de ſes tréſors ; peu de tems après, il fut con-

damné à périr attaché à un arbre, & percé de fleches. Ce ſupplice ne l'abattit point. Il montra plus de courage qu'on n'en devoit attendre d'une ame que l'avarice avoit avilie. Il chanta des vers qu'il avoit compoſés, brava la mort ; il inſulta à ſes ennemis, & s'offrit, ſans pâlir, à leurs coups. On exerça la férocité juſques ſur ſon cadavre, qui fut abandonné aux flammes. Il a écrit des commentaires hiſtoriques ſur les choſes d'Aſie & de Perſe ; il nous a laiſſé un ouvrage d'Alchymie, intitulé, *Defloratio naturæ*. Il paroît s'être ſouſtrait au joug de l'ariſtotéliſme, pour s'attacher à la doctrine de Platon. Il avoit médité ſa *République*. D'un grand nombre de poëmes dans leſquels il avoit célébré les hommes illuſtres de ſon tems, il ne nous en reſte qu'un dont l'argument eſt moral.

L'hiſtoire de la Philoſophie & de la Médecine des Sarraſins d'Eſpagne nous offre d'abord les noms d'Avenzoar & d'Avenpas.

Avenzoar naquit à Séville ; il profeſſa la Philoſophie, & exerça la Médecine avec un déſintéreſſement digne d'éloge. Il ſoulageoit les malades indigens du ſalaire qu'il recevoit des riches. Il eut pour diſciples Avenpas, Averroës & Raſis. Il bannit les hypotheſes de la médecine, & la ramena à l'expérience & à la raiſon. Il mourut l'an de l'hégire 1064.

Le médecin Avenpas fut une eſpece de théoſophe. Sa philoſophie le rendit ſuſpect ; il fut empriſonné à Cordoue, comme impie ou comme hérétique. Il y avoit alors un aſſez grand nombre d'hommes qui, s'imaginant perfectionner la religion par la philoſophie, corrompoient l'une & l'autre. Cette manie qui ſe déceloit dans l'iſlamiſme, devoit un jour ſe manifeſter avec une force bien autre dans le chriſtianiſme. Elle prend

ſon origine dans une ſorte de puſillanimité religieuſe très-naturelle. Avenpas mourut l'an 1025 de l'hégire.

Algazeal s'illuſtra par ſon apologie du mahométiſme contre le judaïſme & le chriſtianiſme. Il profeſſa la Philoſophie, la Théologie & le Droit iſlamitique à Bagdad. Jamais école ne fut plus nombreuſe que la ſienne. Riches, Pauvres, Magiſtrats, Nobles, Artiſans, tous accoururent pour l'entendre. Mais un jour qu'on s'y attendoit le moins, notre Profeſſeur diſparut. Il prit l'habit de pélérin; il alla à la Mecque; il parcourut l'Arabie, la Syrie & l'Egypte : il s'arrêta quelque tems au Caire pour y entendre Etartoſe, célebre Théologien Iſlamite. Du Caire, il revint à Bagdad, où il mourut, âgé de 55 ans, l'an 1005 de l'hégire. Il étoit de la ſecte de Al-Aſshari. Il écrivit de l'unité de Dieu contre les Chrétiens. Sa foi ne fut pas ſi aveugle, qu'il n'eut le courage & la témérité de reprendre quelque choſe dans l'Alcoran, ni ſi pure, qu'elle n'ait excité la calomnie des zélés de ſon tems. On loue l'élégance & la facilité de ſes poëmes; ils ſont tous moraux. Après avoir expoſé les ſyſtêmes des Philoſophes dans un premier ouvrage intitulé, *de opinionibus Philoſophorum*, il travailla à les réfuter dans un ſecond qu'il intitula, *de deſtructione Philoſophorum*.

Tophail, né à Séville, chercha à ſortir des ruines de ſa famille par ſes talens. Il étudia la médecine & la philoſophie; il s'attacha à l'ariſtotéliſme : il eut un tour poétique dans l'eſprit. Averroës fait grand cas de l'ouvrage, où il introduit un homme abandonné dans un Fort, & nourri par une biche, s'élevant, par les ſeules forces de la raiſon, à la connoiſſance des choſes naturelles & ſurnaturelles, à l'exiſtence de Dieu, à l'immor-

talité de l'ame & à la béatitude intuitive de Dieu après la mort. Cette fable s'eſt conſervée juſqu'à nos jours ; elle n'a point été compriſe dans la perte des livres qui a ſuivi l'expulſion des Mores hors de l'Eſpagne. Leibnitz l'a connue, admirée. Thophail mourut dans ſa patrie, l'an 1071 de l'hégire.

Averroës fut diſciple de Thophail. Cordoue fut ſa patrie. Il eut des parens connus par leurs talens, & reſpectés par leurs poſtes. On dit que ſon aïeul entendit particuliérement le droit mahométan, ſelon l'opinion de Malichi.

Pour ſe faire une idée de ce que c'eſt que le droit mahométan, il faut ſavoir, 1°. que les diſputes de religion chez les Muſulmans ont pour objet, ou les mots, ou les choſes, & que les choſes ſe diviſent en articles de foi fondamentaux, & en articles de foi non-fondamentaux ; 2°. que leurs lieux théologiques ſont la divine Ecriture, ou l'Alcoran ; l'aſſonah, ou la tradition ; le conſentement ou la raiſon. S'éleve-t-il un doute ſur le licite ou l'illicite, on ouvre d'abord l'Alcoran ; s'il ne s'y trouve aucun paſſage formel ſur la queſtion, on a recours à la tradition ; la tradition eſt-elle muette, on aſſemble des Savans, & l'on compte les voix ; les ſentimens ſont-ils partagés, on conſulte la raiſon. Le témoignage de la raiſon eſt le dernier auquel on s'en rapporte. Il y a plus ; les uns rejettent abſolument l'autorité de la raiſon, tels ſont les Haſphahanites ; d'autres la préferent aux opinions des Docteurs, tels ſont les Hanifites ; il y en a qui balancent les motifs ; il y en a, au contraire, au jugement deſquels rien ne prévaut ſur un paſſage précis. Au reſte, quelque parti que l'on prenne, on n'eſt accuſé ni d'erreur, ni d'incrédulité. Entre ces Caſuiſtes, Mali-

chi fut un des plus célebres. Son Souverain s'adreſſa quelquefois à lui ; mais la crainte ne le porta jamais à interpréter au gré de la paſſion de l'homme puiſſant qui le conſultoit. Le Calife Rashid l'ayant invité à venir dans ſon palais inſtruire ſes enfans, il lui répondit : » la ſcience ne vient » point à nous, mais nous allons à elle « ; & le Sultan ordonna que ſes enfans fuſſent conduits au temple avec les autres. L'approche de la mort & des jugemens de Dieu lui rappella la multitude de ſes déciſions : il ſentit alors tout le danger de la profeſſion de Caſuiſte ; il verſa des larmes ameres, en diſant : » Eh, que ne m'a-t-on donné au- » tant de coups de verges que j'ai décidé de cas » de conſcience ? Dieu va donc comparer mes » jugemens avec ſa juſtice : je ſuis perdu «. Cependant ce Docteur s'étoit montré, en toute circonſtance, d'une équité & d'une circonſpection peu communes.

Averroës embraſſa l'aſshariſme. Il étudia la théologie & la philoſophie ſcholaſtique, les mathématiques & la médecine. Il ſuccéda à ſon pere dans les fonctions de Juge & Grand-Prêtre à Cordoue. Il fut appellé à la Cour du Calife Jacques Al-Manſor, qui le chargea de réformer les loix & la juriſprudence. Il s'acquitta dignement de cette commiſſion importante. Al-Manſor, à qui il avoit préſenté ſes enfans, les chérit ; il demanda le plus jeune au pere, qui le lui refuſa. Ce jeune homme aimoit le Chérif & la Cour. La maiſon paternelle lui devint odieuſe ; il ſe détermina à la quitter, contre le ſentiment de ſon pere, qui le maudit, & lui ſouhaita la mort.

Averroës jouiſſoit de la faveur du Prince, & de la plus grande conſidération, lorſque l'envie

& la calomnie s'attacherent à lui. Ses ennemis n'ignoroient pas combien il étoit ariſtotélicien, & l'incompatibilité de l'ariſtotéliſme & de l'iſlamiſme. Ils envoyerent leurs domeſtiques, leurs parens, leurs amis dans l'école d'Averroës. Ils ſe ſervirent enſuite de leur témoignage pour l'accuſer d'impiété. On dreſſa une liſte de différens articles mal-ſonnans, & on l'envoya, ſouſcrite d'une multitude de noms, au Prince Al-Manſor, qui dépouilla Averroës de ſes biens, & le relégua parmi les Juifs. La perſécution fut ſi violente qu'elle compromit ſes amis. Averroës, à qui elle devint inſupportable à la ſuite, chercha à s'y ſouſtraire par la fuite; mais il fut arrêté & jetté dans une priſon. On aſſembla un concile pour le juger, & il fut condamné à paroître les vendredis à la porte du temple, la tête nue, & à ſouffrir les ignominies qu'il plairoit au peuple de lui faire. Ceux qui entroient lui crachoient au viſage, & les Prêtres lui demandoient doucement : *ne vous repentez-vous pas de vos héréſies ?*

Après cette petite correction charitable & théologique, il fut renvoyé dans ſa maiſon, où il vécut long-tems dans la miſere & dans le mépris. Cependant, un cri général s'éleva contre ſon ſucceſſeur dans les fonctions de Juge & de Prêtre, homme dur, ignorant, injuſte & violent. On redemanda Averroës. Al-Manſor conſulta là-deſſus les Théologiens, qui répondirent que le Souverain qui réprimoit un ſujet, quand il lui plaiſoit, pouvoit auſſi le relever à ſon gré; & Averroës retourna à Maroc, où il vécut aſſez tranquille & aſſez heureux.

Ce fut un homme ſobre, laborieux & juſte. Il ne prononça jamais la peine de mort contre au-

cun criminel. Il abandonna à ſon ſubalterne le jugement des affaires capitales. Il montra de la modeſtie dans ſes fonctions, de la patience & de la fermeté dans ſes peines. Il exerça la bienfaiſance envers ſes ennemis. Ses amis s'offenſerent quelquefois de cette préférence, & il leur répondit: » C'eſt » avec ſes ennemis, & non avec ſes amis, qu'on » eſt bienfaiſant: avec ſes amis, c'eſt un devoir » qu'on remplit; avec ſes ennemis, c'eſt une vertu » qu'on exerce. Je dépenſe ma fortune comme » mes parens l'ont acquiſe: je rends à la vertu ce » qu'ils ont obtenu d'elle. La préférence dont mes » amis ſe plaignent, ne m'ôtera pas ceux qui m'aiment vraiment; elle peut me ramener ceux qui » me haïſſent «. La faveur de la Cour ne le corrompit point: il ſe conſerva libre & honnête au milieu des grandeurs. Il fut d'un commerce facile & doux. Il ſouffrit moins dans ſa diſgrace de la perte de ſa fortune, que des calomnies de l'injuſtice. Il s'attacha à la philoſophie d'Ariſtote; mais il ne négligea pas Platon. Il défendit la cauſe de la raiſon contre Al-Gazel. Il étoit pieux; on n'entend pas trop comment il concilioit avec ſa religion ſa doctrine de l'éternité du monde. Il écrivit de la logique, de la phyſique, de la métaphyſique, de la morale, de la politique, de l'aſtronomie, de la théologie, de la rhétorique & de la muſique. Il croyoit à la poſſibilité de l'union de l'ame avec la divinité dans ce monde. Perſonne ne fut auſſi violemment attaqué de l'ariſtotélomanie; fanatiſme qu'on ne conçoit pas dans un homme qui ne ſavoit pas un mot de grec, & qui ne jugeoit de cet Auteur que ſur de mauvaiſes traductions. Il profeſſa la médecine. A l'exemple de tous les Philoſophes de ſa nation, il s'étoit fait un ſyſtême particulier de religion. Il diſoit que le chriſtianiſme

tianiſme ne convenoit qu'à des fous, le judaïſme qu'à des enfans, & le mahométiſme qu'à des pourceaux. Il admettoit, avec Ariſtote, une ame univerſelle, dont la nôtre étoit une particule. A cette particule éternelle, immortelle, divine, il aſſocioit un eſprit ſenſitif, périſſable & paſſager. Il accordoit aux animaux une puiſſance eſtimatrice, qui les guidoit aveuglément à l'utile, que l'homme connoît par la raiſon. Il eut quelque idée du *ſenſorium commune*. Il a pu dire, ſans s'entendre, mais ſans ſe contredire, que l'ame de l'homme étoit mortelle, & qu'elle étoit immortelle. Averroës mourut l'an de l'hégire 1103.

Le Philoſophe Noimoddin obtint des Romains quelque marque de diſtinction, après la conquête de la Grece ; mais il ſentit bientôt l'embarras & le dégoût des affaires publiques : il ſe renferma ſeul dans une petite maiſon, où il attendit, en Philoſophe, que ſon ame délogeât de ſon corps pour paſſer dans un autre ; car il paroît avoir eu quelque foi à la métempſycoſe.

Ibrin Al Chatil Raſis, l'Orateur de ſon ſiecle, fut Théologien, Juriſconſulte & Médecin. Ceux qui profeſſoient à Bagdad, l'accuſerent d'héréſie, & le conduiſirent dans une priſon qui dura. Il y a long-tems qu'un hérétique eſt un homme qu'on veut perdre. Le Prince, mieux inſtruit, lui rendit juſtice ; mais Raſis, qui connoiſſoit apparemment l'opiniâtreté de la haine théologique, ſe réfugia au Caire, d'où la réputation d'Averroës l'appella en Eſpagne. Il partit préciſément au moment où on exerçoit contre Averroës la même perſécution qu'il avoit ſoufferte. La frayeur le ſaiſit, il s'en revint à Bagdad. Il ſuivit Abu-Habdilla dans ſes diſgraces. Il prononça à Fez un Poëme ſi touchant, ſur les malheurs d'Habdilla, que le Souve-

rain & le Peuple ſe déterminerent à le ſecourir. On paſſa en Eſpagne. On ramena les villes à l'autorité de leur maître. Raſis, ennemi d'Habdilla, fut renfermé dans la Caſtille, & celui-ci regna dans le reſte de la contrée. Habdilla, tranquille ſur le trône de Grenade, ne l'oublia pas; mais Raſis préféra l'obſcurité du ſéjour de Fez à celui de la Cour d'Eſpagne. Le plus léger mécontentement efface auprès des Grands, la mémoire des plus grands ſervices. Habdilla, qui lui devoit ſa couronne, devint ſon ennemi. La conduite de ce Prince envers notre Philoſophe eſt un tiſſu de fauſſetés & de cruautés, auxquelles on ne conçoit pas qu'un Roi, qu'un homme puiſſe s'abaiſſer. Il employa l'artifice & les promeſſes pour l'attirer; il médita de le faire périr dans une priſon. Raſis lui échappa: il le fit redemander mort ou vif au Souverain de Fez; celui-ci le livra, à condition qu'on ne diſpoſeroit point de ſa vie. On manqua à cette promeſſe. On accuſa Raſis de vol & d'héréſie: il fut mis à la queſtion; la violence des tourmens en arracha l'aveu des crimes qu'il n'avoit point commis. Après l'avoir briſé, diſloqué, on l'étouffa. On le pourſuivit au delà du tombeau: il fut exhumé, & l'on exerça contre ſon cadavre toutes ſortes d'indignités. Tel fut le ſort de cet homme, à qui la nature avoit accordé l'art de peindre & d'émouvoir; talens qui devoient un jour ſervir ſi puiſſamment ſes ennemis, & lui être ſi utiles auprès d'eux. Il mourut l'an 1278 de l'hégire.

Etoſi, ainſi nommé de *Tos*, ſa patrie, fut ruiné dans le ſac de cette ville par le tartare Holac. Il ne lui reſta qu'un bien, qu'on ne pouvoit lui enlever, la ſcience & la ſageſſe. Holac le protégea dans la ſuite, ſe l'attacha, & l'envoya même, en qua-

sité d'Ambaſſadeur, au Souverain de Bagdad, qui paya chérement le mépris qu'il fit de notre Philoſophe. Etoſi fut ariſtotélicien. Il commenta la logique de Raſis & la métaphyſique d'Avicenne. Il mourut à Samrahand, en Aſie, l'an 1179 de l'hégire. On exige d'un Philoſophe ce qu'on pardonneroit à un homme ordinaire. Les Mahométans lui reprochent encore aujourd'hui de n'avoir point arrêté la vengeance terrible qu'Holac tira du Calife de Bagdad. Falloit-il, pour une petite inſulte, qu'un Souverain & ſes amis fuſſent foulés aux pieds des chevaux, & que la terre bût le ſang de quatre-vingt mille hommes ? Il eſt d'autant plus difficile d'écarter cette tache de la mémoire d'Etoſi, qu'Holac fut un homme doux, ami de la ſcience & des ſavans, & qui ne dédaigna pas de s'inſtruire ſous Etoſi.

Naſiroddin de Tus naquit l'an de l'hégire 1097. Il étudia la philoſophie, & ſe livra de préférence aux mathématiques & aux arts qui en dépendent. Il préſida ſur toutes les écoles du Mogol : il commenta Euclide & Ptolomée. Il obſerva le Ciel ; il dreſſa des tables aſtronomiques. Il s'appliqua à la morale. Il écrivit un abrégé de l'*Ethique* de Platon & d'Ariſtote. Ses ouvrages furent également eſtimés des Turcs, des Arabes & des Tartares. Il inſpira à ces derniers le goût de la ſcience, qu'ils reçurent, & qu'ils conſerverent même au milieu du tumulte des armes. Holac, Iléchan, Kublat, Kanm & Tamerlan, aimerent à conférer avec les hommes inſtruits.

Mais nous ne finirions point, ſi nous nous étendions ſur l'hiſtoire des Philoſophes qui, moins célebres que les précédens, n'ont pas été ſans nom dans les ſiecles qui ont ſuivi la fondation du Mahométiſme : tels ſont parmi les Arabes, Mat-

thieu-Ebu-Junis, Afrihi, Al-Bazrani, Bachillani, Abulfariel, Abul-Chars, Ebn-Malca, Ebnol'Hofan, Abul'Helme, Mogrebin, Ibun-el-Baitar, qui a écrit des animaux, des plantes, des venins & des métaux; Abdeſſalame, qui fut ſoupçonné d'héréſie, & dont les ouvrages furent brûlés; Said-ebn-Hebatolla, Muhammed-Tuſius, Maſiſii, Joſeph, Haſnum, Dacxub, Phacroddin, Noimoddin, Eltphtheſteni, qui fut premier Miniſtre de Tamerlan, Philoſophe & factieux; Abul-Haſan, Abu-Bahar, parmi les Maures; Abumaſar, Aſtronome célebre; Albatigne, Alfragan, Alchabit, Geber, un des peres de la chymie; Iſaac-ben-Erram, qui diſoit à Zaïd ſon maître, qui lui avoit aſſocié un autre Médecin avec lequel il ne s'accordoit pas, *que la contradiction de deux Médecins étoit pire que la fievre tierce*; Sceram de Tolede, Abraham-ibnu-Sahel de Séville, qui s'amuſa à compoſer des vers licencieux; Aaron-ben-Scuton, qui mécontenta les habitans de Fez, auxquels il commandoit pour Abdalla, & excita, par ſa ſévérité, leur révolte, dans laquelle il fut égorgé lui & le reſte des Juifs.

Il ſuit de ce qui précede, qu'à proprement parler, les Arabes ou Sarraſins n'ont point eu de Philoſophe avant l'établiſſement de l'iſlamiſme.

Que le zabianiſme, mêlange confus de différentes opinions empruntées des Perſes, des Grecs, des Egyptiens, ne fut point un ſyſtême de théologie.

Que Mahomet fut un fanatique ennemi de la raiſon, qui ajuſta, comme il put, ſes ſublimes rêveries, à quelque lambeaux arrachés des livres des Juifs & des Chrétiens, & qui mit le coûteau ſur la gorge de ceux qui balancerent à regarder ſes chapitres comme des ouvrages inſpirés. Ses

idées ne s'éleverent point au deſſus de l'antropomorphiſme.

Que le temps de la philoſophie ne commença que ſous les Omniades.

Qu'elle fit quelques progrès ſous les Abaſſides.

Qu'alors on s'en ſervit pour pallier le ridicule de l'iſlamiſme.

Que l'application de la philoſophie à la révélation engendra, parmi les Muſulmans, une eſpece de théoſophiſme, le plus déteſtable de tous les ſyſtêmes.

Que les eſprits aux yeux deſquels la théologie & la philoſophie s'étoient dégradées par une aſſociation ridicule, inclinerent à l'athéiſme : tels furent les Zendekéens & les Dararianéens.

Qu'on en vit éclore une foule de fanatiques, de ſectaires & d'impoſteurs.

Que bientôt on ne ſut ni ce qui étoit vrai, ni ce qui étoit faux, & qu'on ſe jetta dans le ſcepticiſme.

Les Motaſalites diſoient : Dieu eſt juſte & ſage ; il n'eſt point l'auteur du mal : l'homme ſe rend lui-même bon ou méchant.

Les Al-Jobariens diſoient : l'homme n'eſt pas libre, Dieu produit en lui tout ce qu'il fait : il eſt le ſeul être qui agiſſe. Nous ne ſommes pas moins néceſſités que la pierre qui tombe, & que l'eau qui coule.

Les Al-Naiarianens diſoient que Dieu, à la vérité, faiſoit le bien & le mal, l'honnête & le deſhonnête ; mais que l'homme libre s'approprioit ce qui lui convenoit.

Les Al-Aſsharites rapportoient tout à l'idée de l'harmonie univerſelle.

Que l'attachement ſervile à la philoſophie d'A-

riſtote, étouffa tout ce qu'il y eut de bons eſprits parmi les Sarraſins.

Qu'avec cela ils ne poſſéderent, dans aucun tems, quelque traduction fidelle de ce Philoſophe.

Et que la Philoſophie, qui paſſa des écoles Arabes dans celles des Chrétiens, ne pouvoit que retarder le progrès de la connoiſſance parmi ces derniers.

PHILOSOPHIE DES THÉOSOPHES.

VOici peut-être l'eſpece de philoſophie la plus ſinguliere. Ceux qui l'ont profeſſée, regardoient en pitié la raiſon humaine ; ils n'avoient nulle confiance dans ſa lueur ténébreuſe & trompeuſe ; ils ſe prétendirent éclairés par un principe intérieur, ſurnaturel & divin, qui brilloit en eux, & s'y éteignoit par intervalles, qui les élevoit aux connoiſſances les plus ſublimes, lorſqu'il agiſſoit, ou qui les laiſſoit tomber dans l'état d'imbécillité naturelle, lorſqu'il ceſſoit d'agir ; qui s'emparoit violemment de leur imagination, qui les agitoit, qu'ils ne maîtriſoient pas, mais dont ils étoient maîtriſés, & qui les conduiſoit aux découvertes les plus importantes & les plus cachées ſur Dieu & ſur la nature ; c'eſt ce qu'ils ont appellé la *Théoſophie.*

Les Théoſophes ont paſſé pour des fous auprès de ces hommes tranquilles & froids, dont l'ame peſante ou raſſiſe, n'eſt ſuſceptible ni d'émotion, ni d'enthouſiaſme, ni de ces tranſports dans leſquels l'homme ne voit point, ne ſent point, ne juge point, ne parle point, comme dans ſon état habituel. S'ils ont dit de Socrate & de ſon démon, que ſi le Sage de la Grece y croyoit, c'étoit un inſenſé, & que s'il n'y croyoit pas, c'étoit un fripon ;

me ſera-t-il permis de dire un mot en faveur du démon de Socrate & de celui des Théoſophes ? Nous avons tous des preſſentimens, & ces preſſentimens ſont d'autant plus juſtes & plus prompts, que nous avons plus de pénétration & d'expérience. Ce ſont des jugemens ſubits auxquels nous ſommes entraînés par certaines circonſtances très-délicates. Il n'y a aucun fait qui ne ſoit précédé, & qui ne ſoit accompagné de quelques phénomenes. Quelque fugitifs, momentanés & ſubtils que ſoient ces phénomenes, les hommes doués d'une grande ſenſibilité, que tout frappe, à qui rien n'échappe, en ſont affectés, mais ſouvent dans un moment où ils n'y attachent aucune importance. Ils reçoivent une foule de ces impreſſions. La mémoire du phénomene paſſe; mais celle de l'impreſſion ſe réveillera dans l'occaſion; alors ils prononcent que tel événement aura lieu; il leur ſemble que c'eſt une voix ſecrete qui parle au fond de leur cœur, & qui les avertit. Ils ſe croient inſpirés, & ils le ſont en effet, non par quelque puiſſance ſurnaturelle & divine, mais par une prudence particuliere & extraordinaire. Car qu'eſt-ce que la prudence, ſinon une ſuppoſition dans laquelle nous ſommes portés à regarder les circonſtances diverſes où nous nous trouvons, comme les cauſes poſſibles d'effets à craindre, ou à eſpérer dans l'avenir ? Or, il arrive que cette ſuppoſition eſt quelquefois fondée ſur une infinité de choſes légeres que nous avons vues, apperçues, ſenties, dont nous ne pouvons plus nous rendre compte, ni à nous-mêmes, ni aux autres, mais qui n'en ont pas une liaiſon moins néceſſaire, ni moins forte avec l'objet de notre crainte & de notre eſpérance. C'eſt une multitude d'atomes imperceptibles chacun, mais qui, réunis, forment

un poids conſidérable qui nous incline, ſans preſque ſavoir pourquoi. Dieu voit l'ordre de l'univers entier dans la plus petite molécule de la matiere. La prudence de certains hommes privilégiés tient un peu de cet attribut de la divinité. Ils rapprochent les analogies les plus éloignées; ils voient les liaiſons preſque néceſſaires où les autres ſont loin d'avoir des conjectures. Les paſſions ont chacune leur phyſionomie particuliere. Les traits s'alterent ſur le viſage, à meſure qu'elles ſe ſuccedent dans l'ame. Le même homme préſente donc à l'obſervateur attentif un grand nombre de maſques divers. Ces maſques des paſſions ont des traits caractériſtiques & communs dans tous les hommes. Ce ſont les mêmes viſceres intérieurs qui ſe meuvent dans la joie, dans l'indignation, dans la colere, dans la frayeur, dans le moment de la diſſimulation, du menſonge, du reſſentiment. Ce ſont les mêmes muſcles qui ſe détendent, ou ſe reſſerrent à l'extérieur, les mêmes parties qui ſe contractent, ou qui s'affaiſſent; ſi la paſſion étoit permanente, elle nous feroit une phyſionomie permanente, & fixeroit ſon maſque ſur notre viſage. Qu'eſt-ce donc qu'un phyſionomiſte ? C'eſt un homme qui connoît les maſques des paſſions, qui en a des repréſentations très-préſentes, qui croit qu'un homme porte, malgré qu'il en ait, le maſque de ſa paſſion dominante, & qui juge des caracteres des hommes d'après les maſques habituels qu'il leur voit. Cet art eſt une branche de la ſorte de divination dont il s'agit ici.

Si les paſſions ont leurs phyſionomies particulieres, elles ont auſſi leurs geſtes, leur ton, leur expreſſion. Pourquoi n'ai-je point été ſurpris qu'un homme que j'avois regardé, pendant de longues années, comme un homme de bien, ait eu tout-à-

coup la conduite d'un coquin ? C'eſt qu'au moment où j'apprends ſon action, je me rappelle une foule de petites choſes qui me l'avoient annoncé d'avance, & que j'avois négligées.

Les Théoſophes ont tous été chymiſtes; ils s'appelloient les *Philoſophes par le feu.* Or, il n'y a aucune ſcience qui offre à l'eſprit plus de conjectures, qui le rempliſſe d'analogies plus ſubtiles que la chymie. Il vient un moment où toutes ces analogies ſe préſentent en foule à l'imagination du chymiſte; elles l'entraînent; il tente, en conſéquence, une expérience qui lui réuſſit, & il attribue à un commerce intime de ſon ame avec quelque intelligence ſupérieure, ce qui n'eſt que l'effet ſubit d'un long exercice de ſon art. Socrate avoit ſon démon; Paracelſe avoit le ſien; & ce n'étoient l'un & l'autre ni deux fous, ni deux fripons, mais deux hommes d'une pénétration ſurprenante, ſujets à des illuminations bruſques & rapides, dont ils ne cherchoient point à ſe rendre raiſon.

Nous ne prétendons point étendre cette analogie à ceux qui ont rempli l'intervalle de la terre aux cieux, de natures moyennes entre l'homme & Dieu, qui leur obéiſſoient, & qui ont accrédité ſur la terre toutes les rêveries de la magie, de l'aſtrologie & de la cabale. Nous abandonnons ces Théoſophes à toutes les épithetes qu'on voudra leur donner.

La ſecte des Théoſophes a été très-nombreuſe. Nous ne parlerons que de ceux qui s'y ſont fait un nom, tels que Paracelſe, Valentin, Fludd, Boëhmius, Van-helmont & Poiret.

Philippe Aureolus-Théophraſte-Paracelſe-Bombaſt de Hobenheim, naquit en Suiſſe en 1493. Il n'y a ſorte de calomnies que ſes ennemis n'aient

haſardées contre lui. Ils ont dit qu'un ſoldat lui avoit coupé les teſticules dans la Carinthie, où il étoit employé à conduire un troupeau d'oies. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les premieres années de ſa vie furent diſſolues, & qu'il n'eut jamais de goût pour les femmes. Il garda le célibat. Son pere prit ſur lui-même le ſoin de ſon éducation. Il lui montra les humanités, & l'inſtruiſit des principes de la médecine; mais cet enfant, doué d'un génie ſurprenant, & dévoré du deſir de connoître, ne demeura pas long-tems ſous l'aîle paternelle. Il entreprit, dans l'âge le plus tendre, les voyages les plus longs & les plus pénibles, ne mépriſant ni aucun homme, ni aucune connoiſſance, & conférant indiſtinctement avec tous ceux dont il eſpéroit tirer quelque lumiere. Il ſouffrit beaucoup; il fut expoſé à toutes les miſeres de la nature humaine: ce qui ne l'empêcha point de ſuivre l'impulſion de ſon enthouſiaſme, & de parcourir preſque toutes les contrées de l'Europe, de l'Aſie & de l'Afrique. L'enthouſiaſme eſt le germe de toutes les grandes choſes, bonnes ou mauvaiſes. Qui eſt-ce qui pratiquera la vertu au milieu des traverſes qui l'attendent, ſans enthouſiaſme? Qui eſt-ce qui ſe conſacrera aux travaux continuels de l'étude, ſans enthouſiaſme? Qui eſt-ce qui ſacrifiera ſon repos, ſa ſanté, ſon bonheur, ſa vie aux progrès des ſciences & des arts, & à la recherche de la vérité, ſans enthouſiaſme? Qui eſt-ce qui ſe ruinera, qui-eſt-ce qui mourra pour ſon ami, pour ſes enfans, pour ſon pays, ſans enthouſiaſme? Paracelſe deſcendoit, à 20 ans, dans les mines de l'Allemagne; il s'avançoit dans la Ruſſie; il étoit ſur les frontieres de la Tartarie; apprenoit-il qu'un homme poſſédoit quelque ſecret? de quelqu'état

qu'il fût, en quelque coin de la terre qu'il fût relégué, il le viſitoit. Il s'occupoit particuliérement à recueillir les ouvrages des Chymiſtes; il alloit au fond des monaſteres les arracher aux vers, aux rats & à la pouſſiere; il feuilletoit, jour & nuit, Raimond-Lulle & Arnaud de Villeneuve; il conféroit, ſans dédain, avec les charlatans, les vieilles, les bergers, les payſans, les mineurs, les ouvriers; il vécut familiérement avec des perſonnes du rang le plus diſtingué, des Prêtres, des Abbés, des Evêques. Il diſoit avoir plus appris de ceux que le monde appelle des ignorans, que toute l'école galénique ne ſavoit; il faiſoit peu de cas des Auteurs anciens; il en abandonna la lecture de bonne heure; il penſoit qu'il y avoit plus de tems à perdre avec eux, que de vraies connoiſſances à recueillir. Il affectoit, ſur-tout, le plus grand mépris pour les Médecins qui l'avoient précédé. Les Médecins de ſon tems ne le lui pardonnerent pas. Il brûla publiquement à Bâle les ouvrages d'Avicenne; *mon maître*, diſoit-il, *je n'en reconnois point d'autres que la nature & moi.* Il ſubſtitua les préparations chymiques à la pharmacie galénique. Ses ſuccès, dans les cas les plus déſeſpérés, lui firent une réputation incroyable. Jean Frobenius qui s'eſt immortaliſé, ſinon par l'invention, du moins par la perfection de l'art typographique, étoit tourmenté de la goutte au pied droit: les remedes qu'on lui ordonnoit, ne faiſoient qu'irriter ſon mal; on étoit ſur le point de lui couper le pied; Paracelſe le vit, & le guérit. Si l'on en croit Van-helmont, la lepre, l'aſthme, la gangrene, la paralyſie, l'épilepſie, la pierre, l'hydropiſie, la goutte, le cancer, & toutes ces maladies qui ſont le déſeſpoir de nos Médecins, ne lui réſiſtoient pas. Les

habitans de Bâle l'appellerent à eux, & le nommerent à une chaire de phyſique. Il fit les leçons en langue vulgaire, & il eut même l'auditoire le plus nombreux. Il ne ſavoit point de grec ; la langue latine lui étoit très-peu familiere ; d'ailleurs, il avoit un ſi grand nombre d'idées qui lui étoient propres, & qui n'avoient point de nom dans aucun idiome, ſoit ancien, ſoit moderne, qu'il eût été obligé de s'en faire un particulier. Il s'appliqua beaucoup plus à l'étude de la matiere médicale, à la pratique de la chymie, à la connoiſſance & à la cure des maladies, qu'à la théorie & à l'érudition de l'art. Cependant il ne négligea pas entiérement ces dernieres parties. Il fit un uſage ſurprenant du laudanum, qu'on appelloit dans ſon école, *le Remede par excellence*. Il parle ſouvent dans ſes ouvrages de l'Azoth, qu'il définit *lignum eſt limen vitæ*. On prétend que cet Azoth eſt le remede univerſel, la pierre philoſophale. Il auroit pu jouir à Bâle de la conſidération des hommes & du repos, les deux plus grands biens de la vie ; mais il connoiſſoit parfaitement l'ignorance & les autres vices de ſes collegues, & il s'en expliquoit ſans ménagement. Ses cures les ulcéroient ; ſes découvertes les humilioient ; ſon déſintéreſſement leur reprochoit ſans ceſſe leur avarice ; ils ne purent ſupporter un homme d'un mérite ſi affligeant ; ils chercherent l'occaſion de le mortifier. L'imprudent & vain Paracelſe la leur offrit ; il entreprit la guériſon d'un Chanoine de Bâle ; il en vint à bout : les Magiſtrats réglerent ſon honoraire à un prix dont la modicité choqua Paracelſe ; il s'en plaignit, & il ſe compromit par l'indiſcrétion de la plainte ; il fut obligé de ſortir de Bâle, & de ſe réfugier en Alſace, où il trouva des hommes qui ſurent honorer & récom-

penſer ſes talens. Oporinus, ſon diſciple, & le conducteur de ſon laboratoire, préparoit les médicamens, Paracelſe les adminiſtroit; mais cet homme avoit pris du goût pour la vie errante & vagabonde. Il quitta l'Alſace, il revint en Suiſſe; il diſparut pendant onze ans. Il diſoit qu'il ne convenoit point à un homme né pour ſoulager le genre-humain, de ſe fixer à un point de la terre, ni à celui qui ſavoit lire dans le livre de la nature, d'en avoir toujours le même feuillet ouvert ſous les yeux. Il parcourut l'Autriche, la Suiſſe, la Baviere, guériſſant les corps, & infectant les ames d'un ſyſtême particulier de théologie qu'il s'étoit fait. Il mourut à Saltzbourg en 1541.

Ce fut un homme d'un mérite éclatant & d'une vanité très-prodigieuſe; il ſouffroit, avec une grande impatience, qu'on le comparât à Luther, & qu'on le mît au nombre des diſciples de cet héréſiarque. » Qu'il faſſe ſon affaire, diſoit-il, & qu'il me laiſſe faire la mienne; ſi je me mêlois de réforme, je m'en tirerois mieux que lui : on ne nous aſſocie que pour nous perdre «. On lui attribue la connoiſſance de tranſmuer les métaux; il eſt le fondateur de la pharmacie chymique; il exerça la médecine avec le plus grand ſuccès : il a bien mérité du genre-humain par les préparations dont il a enrichi l'art de guérir les maladies. Ses ennemis l'accuſerent de plagiat; il les défia de montrer dans quelqu'Auteur que ce fût, le moindre veſtige de la plus petite de ſes découvertes, & ils reſterent muets : on lui reprocha la barbarie de ſes termes & ſon obſcurité, & ce fut avec raiſon. Ce ne fut pas non plus un homme pieux : l'habitude de fréquenter le bas peuple, le rendit crapuleux; les chagrins, la débauche & les veilles, lui dérangerent la tête; il paſſa pour

torcier ; ce qui ſignifie aujourdhui que ſes contemporains étoient des imbécilles. Il ſe brouilla avec les Théologiens ; le moyen de penſer d'après lui, & de ne ſe pas brouiller avec eux ? Il a beaucoup écrit ; la plupart de ceux qui le jugent, ſoit en bien, ſoit en mal, n'ont pas lu une ligne de ſes ouvrages : il a laiſſé un grand nombre de diſciples mal inſtruits, téméraires ; ils ont nui à la réputation de leur maître par la mal-adreſſe qu'ils ont montrée dans l'application de ſes remedes.

Il eut pour diſciple, pour ſecrétaire, & pour ami, Oporinus. Adam de Bodeſtan profeſſa le premier publiquement ſa doctrine. Jacques Gohory la fit connoître à Paris. Gerard Dornée expliqua ſa méthode & ſes procédés chymiques. Michel Toxite s'appliqua à définir ſes mots obſcurs. Oſwald Crollius réduiſit le paracelſiſme en ſyſtême. Henri Hunrath, & Joſeph-François Burrhus laiſſerent là ce qu'il y avoit de vrai & d'important, pour ſe précipiter dans le théoſophiſme.

Voici les principaux axiomes de la doctrine de Paracelſe, autant qu'il eſt poſſible de les recueillir, d'après un Auteur auſſi obſcur & auſſi découſu.

La vraie philoſophie & la médecine ne s'apprennent ni des anciens, ni par la créature ; elles viennent de Dieu ; il eſt le ſeul Auteur des arcanes ; c'eſt lui qui a ſigné chaque être de ſes propriétés.

La médecine naît par la lumiere de la nature & de la grace, de l'homme interne & inviſible, de l'ange qui eſt en nous, par la lumiere de la nature, qui fait, à ſon égard, la fonction de maître, qui inſtruit ; c'eſt l'exercice qui le perfectionne & le confirme ; il a été produit par l'inſtitution de Dieu & de la Nature.

Ce ne ſont pas les ſonges vains des hommes

qui ſervent de baſe à cette philoſophie & médecine ; mais la nature que Dieu a imprimée de ſon doigt, aux corps ſublunaires ; mais ſur-tout aux métaux : leur origine remonte donc à Dieu.

Cette médecine, cette momie naturelle, ce pepin de nature, eſt renfermé dans le ſoufre, tréſor de la nature entiere : il a pour baſe le baume des végétaux, auquel il faut rapporter le principe de toutes les actions qui s'operent dans la nature, & par la vertu duquel ſeul toutes les maladies peuvent être guéries.

Le rapport ou la convenance de l'homme, ou du petit monde au grand, eſt le fondement de cette ſcience.

Pour découvrir cette médecine, il faut être Aſtronome & Philoſophe ; l'une nous inſtruit des formes & des propriétés de la terre & de l'eau ; l'autre, des forces & des propriétés du firmament & de l'air.

C'eſt la philoſophie & l'aſtronomie qui font le Philoſophe interne & parfait, non-ſeulement dans le macrocoſme, mais auſſi dans le microcoſme.

Le macrocoſme eſt comme le pere, & le microcoſme, ou l'homme, eſt comme l'enfant ; il faut diſpoſer convenablement l'un & l'autre.

Le monde intérieur eſt comme un miroir, ou le petit monde, où l'homme s'apperçoit ; ce n'eſt pas par la forme extérieure, ou la ſubſtance corporelle qu'ils conviennent, mais par les vertus & les forces ; ils ſont un, & même quant à l'eſſence & à la forme interne ; ils ne different que par la forme extérieure.

Qu'eſt-ce que la lumiere de nature ? ſinon une certaine analogie divine de ce monde viſible avec le corps microcoſmique.

Le monde intérieur eſt la figure de l'homme ; l'homme

l'homme eſt le monde occulte ; car les choſes qui ſont viſibles dans le monde, ſont inviſibles dans l'homme ; & lorſque ces inviſibles dans l'homme ſe rendent viſibles, les maladies naiſſent.

La matiere de l'homme étant un extrait des quatre élémens, il faut qu'il ait en lui de la ſympathie avec tous les élémens & leurs fruits ; il ne pourroit ſubſiſter, ni vivre ſans eux.

Pour éviter le vuide, Dieu a créé dans les quatre élémens des êtres vivans, mais inanimés, ou ſans une ame intellectuelle : comme il y a quatre élémens, il y a quatre ſortes d'habitans élémentaires ; ils different de l'homme, qui a été créé à l'image de Dieu, en entendement, en ſageſſe, en exercices, en opérations & en demeures.

Les eaux ont leurs nymphes, leurs ondains, leurs mélozénis, & leurs monſtres, ou bâtards, les ſirenes qui habitent le même élément.

Les terres ont leurs gnomes, leurs lémures, leurs ſylphes, leurs montains, leurs zonnats, dont les monſtres ſont les pygmées.

L'air a ſes ſpectres, ſes ſylvains, ſes ſatyres, dont les monſtres ſont les géans.

Le feu, ou le firmament, a ſes vulcanales, ſes pennates, ſes ſalamandres, ſes ſupérieurs, dont les monſtres ſont les zundels.

Le cœur macrocoſmique eſt igné, aérien, aqueux & terreux.

L'harmonie céleſte eſt comme la maîtreſſe & la directrice de l'inférieure ; chacune a ſon ciel, ſon ſoleil, ſa lune, ſes planetes & ſes étoiles ; les choſes ſupérieures ſont de l'aſtrologie : les inférieures de la chymiologie.

La Providence & la bonté du Créateur ont fait que les aſtres inviſibles des autres élémens euſſent leurs repréſentations en eſpeces viſibles, dans

l'élément ſuprême, & que les loix des mouvemens & les productions des tems y fuſſent expliquées.

Il y a deux cieux ; le ciel externe, ou l'agrégat de tous les corps dans le firmament ; l'interne, ou l'aſtre inviſible, le corps inſenſible de chaque aſtre ; celui-ci eſt l'eſprit du monde ou de la nature ; c'eſt hylecs ; il eſt diffus dans tous les aſtres, ou plutôt il les conſtitue.

Tout émane du dedans, & naît des inviſibles & occultes ; ainſi les ſubſtances corporelles viſibles viennent des incorporelles, des ſpirituelles, des aſtres, & ſont les corps des aſtres ; leur ſéjour eſt dans les aſtres ; les nues ſont dans les aſtres.

Il ſuit que tout ce qui vit, tout ce qui croît, tout ce qui eſt dans la nature, eſt ſigné, poſſede un eſprit ſidéré, que j'appelle le ciel, l'aſtre, l'ouvrier caché, qui donne à ce qui eſt, ſa figure & ſa couleur, & qui a préſidé à ſa formation : c'eſt-là le germe & la vertu.

Il ne faut pas entendre ce qui procede du corps viſible ou inviſible des aſtres dans le firmament, mais de l'aſtre propre de chaque choſe ; c'eſt celui-ci, & non l'autre, qui influe ſur elle.

Les aſtres intérieurs n'inclinent ni ne néceſſitent l'homme ; c'eſt l'homme plutôt qui incline les aſtres, & les attaque par la même magie de ſon imagination.

Le cours de chaque ciel eſt libre ; l'un ne gouverne point l'autre.

Cependant les fruits des aſtres, ou ſemences céleſtes, aériennes, aqueuſes, terreſtres, conſpirent & forment une république qui eſt une ; elles ſont citoyennes d'une même province ; elles ſe ſecourent & ſe favoriſent mutuellement ; c'eſt l'anneau de Platon, la chaîne d'Homere, ou la ſuite des

choſes ſoumiſes à la divine Providence ; la ſympathie univerſelle ; l'échelle générale.

Il y a trois principes de choſes ; ils ſont dans tout compoſé ; la liqueur ou le commerce, le ſoufre ou l'huile, & le ſel.

La trinité ſainte a parlé ; ſon verbe eſt un triple ; *que cela ſoit fait* a été proféré, & tout a été cru un & triple ; témoin l'analyſe ſpagirique.

Dieu a dit *que cela ſoit*, & la matiere premiere a été ; eu égard à ſes trois principes, elle fut triple ; ces trois eſpeces qu'elle contenoit ſe ſéparerent enſuite, & il y eut quatre eſpeces de corps ou élémens.

Les vrais élémens ſpirituels ſont les conſervateurs, les nourriciers, les lieux, les matrices, les mines & les réſervoirs de toutes matieres ; ils ſont l'eſſence, l'exiſtence, la vie & l'action des êtres, quels qu'ils ſoient.

Ils ſont partagés en deux ſpheres, l'une ſupérieure, c'eſt le feu, ou le firmament & l'air, qu'on peut comparer au blanc ou à la coque de l'œuf ; l'autre inférieure, c'eſt l'eau & la terre, qu'on peut comparer au jaune.

Le créateur, par la vertu du verbe, développant la multitude qui étoit l'unité, & cet eſprit qui étoit porté ſur les eaux, combinant les principes des corps, ou les revêtant de l'habit ſous lequel ils devoient paroître ſur la ſcene du monde ; & leur aſſignant leurs lieux, donnerent à ces quatre natures incorporelles, inertes, vuides & vaines, la lumiere & les raiſons ſéminales des choſes qui les ont remplies par la bénédiction divine, & qui ne s'y éteindront jamais.

Les ſemences des choſes, les aſtres qui les lient, ſont cachés dans les élémens des choſes, comme dans un abyme inépuiſable, où, dès le commen-

cement de la matiere, les viſibles ſe font par les inviſibles, les extrêmes ſe touchent & ſe joignent, tout s'engendre dans des périodes de tems marqués : les élémens conſpirent au bien général ; c'eſt ainſi que la ſympathie univerſelle ſubſiſte ; les élémens préſident au monde ; ils ſuffiſent à ſon éternité.

Les germes, ou principes des choſes ont reçu du verbe la vertu de génération & de multiplication.

On ne peut ſéparer les ſemences ou germes des élémens ; ni les principes du corps, des loix de nature.

Les productions & les ſemences les plus petites, ſuivent l'harmonie univerſelle, & montrent, en abrégé, l'analogie générale des élémens & des principes.

Les élémens ſont en tout ; ils ſont combinés, & la combinaiſon s'en conſerve par le moyen du baume & de la teinture radicale.

Toutes les créatures ſont formées des élémens : on rapporte à l'air la production des animaux ; à la terre celle des végétaux ; à l'eau celle des minéraux ; le feu donne la vie à tout ce qui eſt.

Le corps des élémens eſt une choſe morte & ténébreuſe ; l'eſprit eſt la vie ; il eſt diſtribué en aſtres, qui ont leurs productions, & qui donnent leurs fruits : de même que l'ame ſépare d'elle le corps & y habite ; les élémens ſpirituels, dans la formation générale, ont ſéparé d'eux les corps viſibles, & y habitent.

Du corps igné ſe ſont ſéparés les aſtres viſibles ; du corps aqueux, les métaux ; du corps ſalin, les minéraux ; du corps terreux, les végétaux.

Il y a deux terres ; la terre extérieure viſible, qui eſt le corps de l'élément, le ſoufre, le mer-

cure du ſel ; la terre interne & inviſible, qui eſt l'élement, la vie, l'eſprit, où ſont les aſtres de la terre, qui produiſent, par le moyen du corps terreux, tout ce qui croît : la terre a donc en elle les germes & la raiſon ſéminale de tout.

Il en faut dire autant des autres élémens ; ils ſont ou corps, & compoſés de ces trois principes ; ou ils ſont élémens, un & eſprit, & contiennent les aſtres, d'où naiſſent, comme d'une mer ou d'un abyme, les fruits des élémens.

Notre feu n'eſt point un élément ; il conſume tout ; tout meurt par lui ; mais le feu, premier & quatrieme élément, qui contient tout, comme la coque enveloppe l'œuf, c'eſt le Ciel.

Un élément n'eſt, ni ne peut être ſéparé de tout autre ; il y a en tout combinaiſon d'élémens.

Les aſtres des élémens ſont les germes ; il y a deux choſes toujours unies, le corps & l'aſtre, ou le viſible & l'inviſible ; le corps naît & s'accroît de l'aſtral, le viſible de l'inviſible ; il reſte en lui ; & c'eſt ainſi que ſe propagent & ſe multiplient les puiſſances ou vertus inviſibles, les ſemences, les aſtres ; elles ſe diſtribuent ſous une infinité de formes diverſes ; elles ſe montrent en une infinité d'êtres, par le moyen du corps viſible.

Lorſqu'une ſemence, un germe, ou un aſtre meurt ou ſe corrompt dans ſa matrice, auſſi-tôt il paſſe dans un nouveau corps, & ſe multiplie : car toute corruption eſt cauſe d'une génération.

Voilà la raiſon pour laquelle les Chymiſtes ont recours à la putréfaction ; c'eſt ainſi qu'ils obtiennent la régénération, dans laquelle les trois élémens ſe manifeſtent avec leurs propriétés ſecretes.

Les trois élémens premiers, ſont unis dans tout corps ; c'eſt cette union qui conſtitue le corps ſain, la ſanté & la température de l'union : ou

elle n'eſt pas, ou s'altere, la maladie s'introduit, & avec elle le principe radical de la mort.

Les maladies ſont ou élémentaires, ou aſtrales & firmamentales; celles-ci naiſſent du firmament ou du ciel de l'homme; celle-là, de ſon germe ou de ſes aſtres.

L'homme, eu égard à ſon corps, a un double magnétiſme; une portion tire à ſoi les aſtres, & s'en nourrit; de-là la ſageſſe, les ſens, les penſées; une partie tire à ſoi les élémens, & s'en répare; de-là la chair & le ſang.

Le firmament eſt cette lumiere de nature qui influe naturellement ſur l'homme.

Les aſtres ou les élémens qui ſont eſprits, n'ont point de qualité; mais ils produiſent tout ce qui a qualité.

Les maladies ne ſe guériſſent point par les contraires; il ne s'agit pas de chaſſer de l'homme les élémens. Il faut poſſéder des arcanes; il faut avoir en ſa diſpoſition les aſtres; il faut avoir appris, par la chymie, à les réduire de la matiere derniere à la matiere premiere.

Les aſtres n'ont ni froid ni chaud actuel.

L'eſprit de Dieu habite au milieu de nos cœurs.

Nulle connoiſſance ne reſtera perpétuellement dans l'ame, que celle qui a été infuſe au dedans, & qui réſide dans le ſein de l'entendement. Cette connoiſſance eſſentielle n'eſt ni du ſang, ni de la chair, ni de la lecture, ni de la raiſon; c'eſt une paſſion; c'eſt un acte divin, une impreſſion de l'être infini ſur l'être fini.

L'homme a poſſédé tous les avantages naturels & ſurnaturels; mais ce caractere divin s'eſt obſcurci par le péché. Purgez-vous du péché, & vous le recouvrerez en même proportion que vous vous purifierez.

La notion de toutes choſes nous eſt congenere ; tout eſt dans l'intime de l'eſprit : il faut dégager l'eſprit des enveloppes du péché, & ſes notions s'éclairciront.

L'eſprit eſt revêtu de toute ſcience ; mais il eſt accablé ſous le corps auquel il s'unit ; mais il recouvre ſa lumiere par les efforts qu'il fait contre ce poids.

Connoiſſons bien notre nature & notre eſprit ; & ouvrons l'entrée à Dieu, qui frappe à la porte de notre cœur.

De la connoiſſance de ſoi naît la connoiſſance de Dieu.

Il n'y aura que celui que Dieu inſtruira lui-même qui puiſſe s'élever à la vraie connoiſſance de l'univers. La philoſophie des anciens eſt fauſſe ; tout ce qu'ils ont écrit de Dieu eſt vain.

Les ſaintes écritures ſont la baſe de toute vraie philoſophie ; elle part de Dieu, & y retourne. La renaiſſance de l'homme eſt néceſſaire à la perfection des arts : or, il n'y a que le Chrétien qui ſoit vraiment régénéré.

Celui qui ſe connoît, connoît implicitement tous les anges qui ſont à côté de Dieu, & le monde qui eſt au deſſous, & toutes les créatures qui le compoſent.

L'homme eſt la copule du monde. Il a été formé du limon de la terre, ou de l'eſſence très-ſubtile de la machine univerſelle, extraite & concentrée ſous la forme corporelle, par le grand ſpagiriſte.

L'homme, par ſon corps, repréſente le macrocoſme ſenſible & temporel ; par ſon ame, le grand archetype. Lorſqu'il eut en lui les propriétés des animaux, des végétaux & des minéraux, le ſouffle de Dieu y ſurajouta l'ame.

Dieu eſt le centre & la circonférence, ou l'unité de tout ce qu'il a produit ; tout émane de Dieu ; il comprend, il pénetre tout. L'homme, à l'imitation de Dieu, eſt le centre & la circonférence ou l'unité des créatures ; tout eſt relatif à lui, & verſe ſur lui ſes propriétés.

L'homme contient toutes les créatures, & il reporte avec lui à la ſource éternelle tout ce qui en eſt primitivement émané.

Il y a dans l'homme deux eſprits ; l'un du firmament & ſidéré ; l'autre qui eſt le ſouffle du tout-Puiſſant ou l'ame.

L'homme eſt un compoſé du corps mortel, de l'eſprit ſidéré & de l'ame immortelle. L'ame eſt l'image de Dieu, & ſon domicile eſt dans l'homme.

L'homme a deux peres ; l'un éternel, l'autre mortel : l'eſprit de Dieu eſt l'univers.

Il n'y a point de membre dans l'homme qui ne correſponde à un élément, une planete, une intelligence, une meſure, une raiſon dans l'archetype.

L'homme tient des élémens le corps viſible, enveloppe & ſéjour de l'ame ; du ciel ou du firmament, le corps inviſible, véhicule de l'ame, ſon lien avec le corps viſible.

L'ame paſſe, par le moyen du corps inviſible, en conſéquence de l'ordre de Dieu, à l'aide des intelligences, au centre du cœur, d'où elle ſe répand dans toutes les autres parties du corps.

Ce corps éthéré & ſubtil, participe de la nature du ciel ; il imite dans ſon cours, celui du firmament ; il en attire à lui les influences. Ainſi les cieux verſent ſur l'homme leurs propriétés, l'en pénetrent, & lui communiquent la faculté de connoître tout.

Il y a auſſi trois cieux dans l'homme ; il cor-

reſpond à trois mondes ; ou plutôt, il eſt le modele le plus parfait du grand œuvre, ou de la complexion générale des choſes.

Citoyen de trois mondes, il communique avec l'archetype, avec les anges, avec les élémens.

Il communique avec Dieu par le ſouffle qu'il en a reçu. Ce ſouffle y a laiſſé le germe de ſon origine ; auſſi n'y a-t-il rien en l'homme qui n'ait un caractere divin.

Il communique avec les anges par le corps inviſible ; c'eſt le lien de ſon commerce poſſible entr'eux & lui.

Il communique avec l'univers par ſon corps viſible. Il a les images des élémens ; les élémens ne changent point. La conformité des images que l'homme en a, eſt inaltérable ; c'eſt ainſi que la notion qu'il a des végétaux & des minéraux eſt fixe.

Le corps ſidéré eſt le génie de l'homme, ſon lare domeſtique, ſon bon démon, ſon adech interne, ſon éveſtre, l'origine du preſſentiment, la ſource de la prophétie.

En tout aſtre, le corps inviſible ou l'eſprit, quoique privé de raiſon, agit en imaginant & en informant ; c'eſt la même choſe dans l'homme.

L'imagination eſt corporelle ; cependant, exaltée, échauffée par la foi, elle eſt la baſe de la magie. Elle peut, ſans nuire à l'eſprit aſtral, engendrer, produire des corps viſibles ; & préſente, ou abſente, exécuter des choſes au deſſus de l'intelligence humaine. Voilà l'origine de la magie naturelle, qui veut être aidée par l'art ; elle peut faire inviſiblement tout ce que la nature fait viſiblement.

L'homme eſt la quinteſſence du macrocoſme ; il peut donc imiter le ciel ; il peut même le dominer & le conduire. Tout eſt ſoumis au mou-

vement, à l'énergie, au deſir de ſon ame. C'eſt la force de l'archetype qui réſide en nous, qui nous éleve à lui, & qui nous aſſujettit la créature & la chaîne des choſes céleſtes.

La foi naturelle infuſe nous aſſimile aux eſprits; c'eſt le principe des opérations magiques, de l'énergie de l'imagination, & de toutes ſes merveilles.

L'imagination n'a de l'efficacité que par l'effet de ſa force attractive ſur la choſe conçue. Il faut que cette force ſoit d'abord en exercice; il faut qu'elle ſe féconde par la production d'un ſpectre imité de la choſe. Ce ſpectre ſe réaliſe enſuite; c'eſt-là ce qu'on appelle l'*Art cabaliſtique.*

L'imagination peut produire, par l'art cabaliſtique, tout ce que nous voyons dans le monde.

Les trois moyens principaux de l'art cabaliſtique ſont la priere, qui unit l'eſprit créé à l'eſprit increé; la foi naturelle, & l'exaltation de l'imagination.

Les hommes à imagination triſte & puſillanime, ſont tentés & conduits par l'eſprit immonde.

L'ame, purifiée par la priere, tombe ſur les corps comme la foudre; elle chaſſe les ténebres qui les enveloppent, & les pénetre intimément.

La médecine réelle & ſpécifique des maladies matérielles conſiſte dans une vertu ſecrete que le Verbe a imprimée à chaque choſe en la créant. Elle n'eſt ni des aſtres, ni du concours des atomes, ni de la forme des corps, ni de leur mixtion.

Il faut diſtribuer toute la nature inférieure en trois claſſes principales, les végétaux, les animaux & les minéraux.

Chacun de ces regnes fournit une multitude inépuiſable de reſſources à la médecine.

On découvre dans ces axiomes le premier ger-

me de la théorie chymique ; la diſtinction des élémens ; la formation des mixtes ; la difficulté de leur décompoſition ; l'origine des qualités phyſiques ; leurs affinités ; la nature des élémens qui ne ſont rien en unité ; tout ce qui plaît à la combinaiſon en maſſe, & pluſieurs autres vérités dont les ſucceſſeurs de Paracelſe ont tiré bon parti. Mais cet homme étoit dominé par ſon imagination ; il eſt perpétuellement enveloppé de comparaiſons, de ſymboles, de métaphores, d'allégories ; créateur de la ſcience, & plein d'idées nouvelles pour leſquelles il manquoit de mots, il en invente qu'il ne définit point. Entraîné par le ſuccès de ſes premieres découvertes, il n'eſt rien qu'il ne ſe promette de ſon travail. Il ſe livre aux acceſſoires d'une comparaiſon, comme à des vérités démontrées. A force de multiplier les ſimilitudes, il n'y a ſortes d'extravagances qu'il ne débite. Il en vient à prendre les ſpectres de l'imagination pour des productions réelles. Il eſt fou, & il preſcrit ſérieuſement la maniere de le devenir, & il appelle cela, *s'unir à Dieu, aux anges, & imiter la nature.*

Gilles Gushmann & Jule Sperber enchérirent ſur Paracelſe. *Voyez* l'ouvrage que le premier a publié ſous le titre de : *Revelatio divinæ majeſtatis, quâ explicatur quo pacto in principio, omnibus ſeſe Deus creaturis ſuis, & verbo & facto manifeſtaverit, & quâ ratione opera ſua omnia, eorumque virtutem, attributa, & operationes ſcripto brevi elegantèr comprehenderit, atque primo homini ad ſuam imaginem ab ipſo condito tradiderit.* Et l'écrit du ſecond qui a paru ſous lui : *de Iſagoge in veram triunius Dei & naturæ cognitionem.* C'eſt un ſyſtême de platonico-pithagorico-péripatético-paracelſico-chriſtianiſme.

Valentin Weigel, qui parut dans le quinzieme ſiecle, laiſſa des ouvrages de *Théoſophie*, qui firent grand bruit dans le ſeizieme & dix-ſeptieme. Il prétendoit que les connoiſſances ne naiſſoient point dans l'homme du dehors ; que l'homme en apportoit, en naiſſant, les germes innés ; que le corps étoit d'eau & de terre ; l'ame, d'air & de feu, & l'eſprit, d'une ſubſtance aſtrale. Il ſoumettoit ſa deſtinée aux influences des cieux ; il diſoit que par la lumiere de la révélation, deux contradictions ſe pouvoient combiner. Leibnitz, qui lui accordoit du génie, lui reproche un peu de ſpinoſiſme.

Robert fut, dans le dix-ſeptieme ſiecle, ce que Paracelſe avoit été au ſeizieme. Jamais on n'extravagua avec tant de talent, de génie, de profondeur, de connoiſſances. Celui-ci donna dans la magie, la cabale, l'aſtrologie ; ſes ouvrages ſont un chaos de phyſique, de chymie, de méchanique, de médecine, de latin, de grec & d'érudition ; mais ſi bien brouillé, que le lecteur le plus opiniâtre s'y perd.

Boehmius fut ſucceſſivent pâtre, cordonnier & théoſophe : voici les principes qu'il s'étoit fait ; il diſoit :

Dieu eſt l'eſſence des eſſences ; tout émane de lui ; avant la création du monde, ſon eſſence étoit la ſeule choſe qui fût ; il en a tant fait ; on ne conçoit dans l'eſprit d'autres facultés que celles de s'élever, de couler, de s'inſinuer, de pénétrer, de ſe mouvoir, & de s'engendrer. Il y a trois formes de génération, l'amer, l'acerbe & le chaud ; la colere & l'amour ont un même principe ; Dieu n'eſt ni amer, ni acerbe, ni chaud, ni eau, ni air, ni terre ; toutes choſes ſont de ſes principes, & ces principes ſont de lui ; il n'eſt ni la mort, ni l'enfer ; ils ne ſont point en lui ; ils ſont de lui.

Les choſes ſont produites par le ſoufre, le mercure & le ſel ; on y diſtingue l'eſprit, la vie & l'action ; le ſel eſt l'ame, le ſoufre la matiere premiere.

Le reſte des idées de cet Auteur ſont de la même force, & nous en ferons grace au lecteur : c'eſt bien ici le lieu de dire, qu'il n'eſt point de fou qui ne trouve un plus fou qui l'admire. Boehmius eut des ſectateurs, parmi leſquels on nomme Quirinus Kuhlmann ; Jean Podage & Jacques Zimmermann.

Ils prétendoient tous que Dieu n'étoit autre choſe que le monde développé : ils conſidéroient Dieu ſous deux formes, & en deux périodes de tems ; avant la création & après la création ; avant la création, tout étoit en Dieu ; après la crétion, il étoit en tout ; c'étoit un écrit roulé ou déplié : ces idées ſingulieres n'étoient pas nouvelles.

Jean-Baptiſte Van-helmont naquit à Bruxelles en 1474 ; il étudia les lettres, les mathématiques, l'aſtronomie : ſon goût, après s'être porté légérement ſur la plupart des ſciences & des arts, ſe fixa à la médecine & à la chymie ; il avoit reçu de la nature de la pénétration ; perſonne ne connut mieux le prix du tems ; il ne perdit pas un moment ; il paſſa dans ſon laboratoire tous les inſtans qu'il ne donna pas à la pratique de la médecine ; il fit des progrès ſurprenans en chymie ; il exerça l'art de guérir les maladies avec un ſuccès incroyable : ſon nom a été mis à côté de ceux de Bacon, de Boyle, de Galilée & de Deſcartes. Voici les principes de ſa philoſophie.

Toute cauſe phyſique efficiente n'eſt point extérieure ; mais intérieure, eſſentielle en nature.

Ce qui conſtitue, ce qui agit, la cauſe intérieure, je l'appelle *Archée*.

Il ne faut à un corps naturel, quel qu'il ſoit, que des rudimens corporels; ces rudimens ſont ſujets à des viciſſitudes momentanées.

Il n'y a point de privation dans la nature.

Il n'y faut point imaginer une matiere indéterminée, nue, premiere; cette matiere eſt impoſſible.

Il n'y a que deux cauſes, l'efficiente & la matérielle.

Les choſes particulieres ſuppoſent un ſuc générique, & un principe ſéminal, efficient, générateur; la définition ne doit renfermer que ces deux élémens.

L'eau eſt la matiere dont tout eſt fait.

Le ferment ſéminal & générateur eſt le rudiment par lequel tout commence & ſe fait.

Le rudiment ou le germe, c'eſt une même choſe.

Le ferment ſéminal eſt la cauſe efficiente du germe.

La vie commence avec la production du germe.

Le ferment eſt un être créé; il n'eſt ni ſubſtance, ni accident; ſa nature eſt neutre; il occupe, dès le commencement du monde, les lieux de ſon empire; il prépare les ſemences; il les excite, il les précede.

Les fermens ont été produits par le Créateur; ils dureront juſqu'à la conſommation des ſiecles; ils ſe régénerent: ils ont leurs ſemences propres qu'ils produiſent, & qu'ils excitent de l'eau.

Les lieux ont un ordre, une raiſon aſſignée par la divinité, & deſtinée à la production de certains effets.

L'eau eſt l'unique cauſe matérielle des choſes; elle a en elle la qualité initiante; elle eſt pure;

elle eſt ſimple, elle eſt réſoluble, & tous les corps peuvent s'y réduire comme à une matiere derniere.

Le feu a été deſtiné à détruire, & non à engendrer; ſon origine n'eſt point ſéminale, mais particuliere; il eſt, entre les choſes créées, un être un, ſingulier & incomparable.

Entre les cauſes efficientes en nature, les unes ſont efficiemment efficientes; les autres effectivement: les ſemences & leurs eſprits ordinateurs compoſent la premiere claſſe: les réſervoirs & les organes immédiats des ſemences, les fermens qui diſpoſent extérieurement de la matiere; les palingénéſies compoſent la ſeconde.

Le but de tout agent naturel eſt de diſpoſer la matiere qui lui eſt ſoumiſe, à une fin qui lui eſt connue, & qui eſt déterminée, du moins quant à la génération.

Quelque opaques & dures que ſoient les choſes, elles avoient, avant cette ſolidité que nous leur remarquons, une vapeur qui fécondoit la ſemence, & qui y traçoit les premiers linéamens déliés & ſubtils de la génération conſéquente. Cette vapeur ne ſe ſépare point de l'engendré; elle le ſuit juſqu'à ce qu'il diſparoiſſe de la ſcene: cette cauſe efficiente intérieure eſt l'archée.

Ce qui conſtitue l'archée, c'eſt l'union de l'aure ſéminale, comme matiere, avec l'image ſéminale, ou le noyau ſpirituel intérieur qui fait & contient le principe de la fécondité de la ſemence; la ſemence viſible n'eſt que la ſilique de l'archée.

L'archée, auteur & promoteur de la génération, ſe revêtit promptement lui-même d'une enveloppe corporelle: dans les êtres animés, il ſe meut dans les replis de la ſemence; il en parcourt tous les détours & toutes les cavités ſecretes; il

commence à transformer la matiere, ſelon l'entéléchie de ſon image, & il reſte le diſpoſiteur, le maître & l'ordinateur interne des effets, juſqu'à la deſtruction derniere.

Une concluſion forme une opinion, & non une démonſtration.

Il préexiſte néceſſairement en nous la connoiſſance de la convenance des termes comparés dans le ſyllogiſme avant la concluſion ; enſorte qu'en général, je ſavois d'avance ce qui eſt contenu dans la concluſion, & ce qu'elle ne fait qu'énoncer, éclaircir & développer.

La connoiſſance que nous recevons par la démonſtration, étoit antérieurement en nous ; le ſyllogiſme la rend ſeulement plus diſtincte, mais le doute n'eſt jamais entiérement diſſipé ; parce que la concluſion ſuit le côté foible des prémiſſes.

La ſcience eſt dans l'entendement comme un feu ſous la cendre, qu'il peut écarter de lui-même, ſans le ſecours des modes & des formes ſyllogiſtiques.

La connoiſſance de la concluſion n'eſt pas renfermée néceſſairement dans les prémiſſes.

Le ſyllogiſme ne conduit point à l'invention des ſciences ; il diſſipe ſeulement les ténebres qui les couvrent.

Les vraies ſciences ſont indémontrables ; elles n'émanent point de la démonſtration.

La méthode des Logiciens n'eſt qu'un ſimple réſumé de ce qu'on ſait.

Le but de cette méthode ſe termine donc à tranſmettre ſon opinion d'une maniere claire & diſtincte à celui qui nous écoute, & à réveiller facilement en lui la réminiſcence, par la force de la connexion.

Il n'y a qu'ignorance & erreur dans la phyſique

que d'Ariſtote & de Galien ; il faut recourir à des principes plus ſolides.

Le ciel, la terre & l'eau ont été dans le commencement, la matiere créée de tous les êtres futurs ; le ciel contenoit l'eau & la vapeur fécondante ou l'ame.

Il ne faut pas compter le feu parmi les élémens ; on ne voit point qu'il ait été créé.

La terre n'eſt point une partie du mixte ; elle n'eſt point la mere, mais la matrice des corps.

L'air & l'eau ne convertiſſent rien en eux.

Au commencement, la terre étoit continue, indiviſée ; une ſeule ſource l'arroſoit ; elle fut ſéparée en portions diverſes par le déluge.

L'air & l'eau ne ſe convertiſſent point l'un en l'autre.

Le globe, compoſé d'eau & de terre, eſt rond ; il va d'orient en orient par l'occident ; il eſt rond dans le ſens de ſon mouvement, elliptique d'ailleurs.

Le gas & le blas ſont deux rudimens phyſiques que les anciens n'ont pas connus ; le gas eſt une exhalaiſon de l'eau, élevée par le froid du mercure, & atténuée, de plus en plus, par la diſſipation du ſoufre ; le blas eſt le mouvement local & alternatif des étoiles : voilà les deux cauſes initiantes des météores.

L'air eſt parſemé de vuides ; on en donne la démonſtration méchanique par le feu.

Quoique les poroſités de l'air ſoient actuellement vuides de toute matiere, il y a cependant un être créé & réel ; ce n'eſt pas un lieu pur ; mais quelque moyen entre l'eſprit & la matiere, qui n'eſt ni accident, ni ſubſtance, un neutre, je l'appelle *magnale*.

Le magnale n'eſt point lumiere ; c'eſt une cer-

taine forme unie à l'air ; les mêlanges ſont des produits matériels de l'eau ſeule ; il n'y a point d'autre élément : ôtez la ſemence, & le mercure ſe réſoudra en une eau inſipide ; les ſemences, parties ſimilaires des concrets, ſe réſolvent en ſel, en ſoufre & en mercure.

Le ferment qui empreint de ſemence la maſſe, n'éprouve aucune viciſſitude ſéminale.

Il y a deux ſortes de fermens dans la nature ; l'un contient en lui-même l'aure fluente, l'archée ſéminal qui tend dans ſon progrès à l'état d'ame vivante ; l'autre eſt le principe initiant du mouvement ou de la génération d'une choſe dans une autre choſe.

Celui qui a tout fait de rien, crée encore la voie, l'origine, la vie & la perfection en tout : l'effet des cauſes ſecondes n'eſt que partiel.

Dieu créa les hommes de rien.

Dieu eſt l'eſſence vraie, parfaite & actuelle de tout. Les eſſences des choſes, ce ne ſont des choſes que par Dieu.

Lorſque la génération commence, l'archée n'eſt pas lumineux ; c'eſt une aure où la forme de la vie, l'ame ſenſitive du générateur eſt obſcure, juſqu'à ce que dans le progrès de la génération, il s'éclaire, & imprime à la choſe une image diſtincte de ſon éclat.

Cette aure tend, par tous les moyens poſſibles, à organiſer le corps, & à lui tranſmettre ſa lumiere & toutes les qualités qui en dépendent ; elle s'enflamme de plus en plus ; elle ſe porte avec ardeur ſur le corps ; elle cherche à l'informer & à le vivifier : mais cet effet n'a lieu que par le concours de celui qui eſt la vie, la vérité & la lumiere.

Lorſqu'un être a conçu l'archée, il eſt en lui le

gardien de la vie, le promoteur des transmutations, depuis la premiere jusqu'à la derniere.

Il y a de la convenance entre les archées, par leur qualité vitale commune, & par leur éclat; mais ils ne se reçoivent point réciproquement; ils ne se troublent point dans leur ordre & leur district.

La vicissitude en nature n'est point l'effet de la matiere, mais du feu.

La corruption est une certaine disposition de la matiere conséquente à l'extinction du feu recteur; ce n'est point une pure privation; ses causes sont positives.

Ce sont les fermens étrangers qui introduisent la corruption; c'est par eux qu'elle commence, continue & s'acheve.

Entre les choses, les unes périssent par la dissipation du baume de nature, d'autres par la corruption.

La nature ignore & n'admet rien de contraire à son vœu.

Il y a deux plans dans l'homme, l'un mû naturellement, l'autre volontairement.

La chaleur n'est point la cause efficiente de la digestion, qu'elle excite seulement. Le ferment stomachique est la cause efficiente de la digestion.

La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse.

L'ame ne se connoît, ni par la raison, ni par des images: la vérité de l'essence & la vérité de l'entendement se pénetrent en unité & en identité; voilà pourquoi l'entendement est un être immortel.

Il y a plusieurs sortes de lumieres vitales. La lumiere de l'ame est une substance spirituelle, une matiere vitale & lumineuse.

Ceux qui confondent notre identité avec l'immensité de Dieu, & qui nous regardent comme

des parties de ce tout, ſont des athées.

L'entendement eſt uni ſubſtantiellement à la volonté, qui n'eſt ni puiſſance, ni accident, mais lumiere, eſſence ſpirituelle, indiviſe, diſtincte de l'entendement par abſtraction.

Il faut reconnoître dans l'ame une troiſieme qualité, l'amour ou le deſir de plaire. Ce n'eſt point un acte de la volonté ſeule ni de l'entendement ſeul, mais de l'un & de l'autre conjointement.

L'eſprit eſt un acte pur, ſimple, formel, homogene, indivis, immortel, image de Dieu, incompréhenſible, où tous les attributs qui conviennent à ſa nature ſont raſſemblés dans une unité.

L'entendement eſt la lumiere de l'eſprit, & l'eſprit eſt l'entendement éclairé; il comprend, il voit, il agit ſéparément du corps.

L'entendement eſt lié aux organes du corps; il eſt ſoumis aux actions de l'ame ſenſitive; c'eſt par cette union qu'il ſe revêt de la qualité qu'on appelle *imagination*.

Il n'y a rien dans l'imagination qui n'ait été auparavant dans la ſenſation; les eſpeces intellectuelles ſont toutes émanées des objets ſenſibles.

La force intelligente concourt avec la faculté fantaſtique de l'ame ſenſitive ſur le caractere de l'organe, & lui eſt ſoumiſe.

L'ame a ſon ſiege particulier à l'orifice ſupérieur de l'eſtomac; la mémoire a ſon ſiege dans le cerveau.

L'entendement eſt eſſentiel à l'ame; la volonté & la mémoire ſont des facultés caduques de la vie ſenſitive.

L'entendement brille dans la tête, mais d'une lumiere dépendante de la liaiſon de l'ame avec le corps, & des eſprits éthérés.

L'intelligence qui naît de l'invention & du ju-

gement, passe par une irradiation qui se fait de l'orifice de l'estomac au cerveau.

L'orifice de l'estomac est comme un centre d'où l'ame exerce son énergie en tout sens.

L'ame, image de la divinité, ne pense rien principalement, ne connoît rien intimément, ne contemple rien vraiment que Dieu, ou l'unité premiere, à laquelle tout le reste se rapporte.

Si une chose s'atteint par le sens ou par la raison, ce ne sera point encore une abstraction pure & complette.

Le moyen d'atteindre à l'abstraction pure & complette est très-éloigné; il faut être séparé de l'attention à toutes choses créées, & même incréées; il faut que l'activité de l'ame soit abandonnée à elle-même; qu'il n'y ait aucun discours ni intérieur, ni extérieur; aucune action préméditée, aucune contemplation déterminée; il faut que l'ame n'agisse point, qu'elle attende, dans un repos profond, l'influence gratuite d'en haut; qu'il ne lui reste aucune impression qui la ramene à elle; qu'elle se soit parfaitement oubliée; en un mot, qu'elle demeure absorbée dans une inexistence, un oubli, une sorte d'anéantissement qui la rende absolument inerte & passive.

Rien ne conduit plus efficacement & plus parfaitement à ce dépouillement, à ce silence, à cette privation de lumiere étrangere, à ce défaut général de distraction, que la priere, son silence & ses délices: exercez-vous à l'adoration profonde.

Dans cette profondeur d'adoration l'ame se perdra, les sens seront suspendus, les ténebres qui l'enveloppent se retireront, & la lumiere d'en haut s'y réfléchira: alors il ne lui restera que le sentiment de l'amour, qui l'occupera toute entiere.

Nous pourrions ajouter beaucoup d'autres pro-

positions tirées des ouvrages de cet Auteur, à celles qui précedent ; mais elles n'inſtruiroient pas davantage. D'ailleurs, ce Van-helmont s'exprime d'une maniere ſi obſcure & ſi barbare, qu'on eſt bientôt dégoûté de le ſuivre, & qu'on ne peut jamais ſe promettre de le rendre avec quelque exactitude. Qu'eſt-ce que ſon blas, ſon gas & ſon archée lumineux ? Qu'eſt-ce que cette méthode de s'abrutir, pour s'unir à Dieu, de ſe ſéparer de ſes connoiſſances, pour arriver à des découvertes, & de s'aſſoupir pour penſer plus vivement ?

Je conjecture que ces hommes, d'un tempérament ſombre & mélancolique, ne devoient cette pénétration extraordinaire, & preſque divine, qu'on leur remarquoit par intervalles, & qui les conduiſoit à des idées, tantôt ſi folles, tantôt ſi ſublimes, qu'à quelque dérangement périodique de la machine. Ils ſe croyoient alors inſpirés, & ils étoient fous : leurs accès étoient précédés d'une eſpece d'abrutiſſement, qu'ils regardoient comme l'état de l'homme ſous la condition de nature dépravée. Tirés de cette léthargie par le tumulte ſubit des humeurs qui s'élevoient en eux, ils imaginoient que c'étoit la divinité qui deſcendoit, qui les viſitoit, qui les travailloit ; que le ſouffle divin dont ils avoient été premiérement animés, ſe ranimoit ſubitement, & reprenoit une portion de ſon énergie ancienne & originelle, & ils donnoient des préceptes pour s'acheminer artificiellement à cet état d'orgaſme & d'ivreſſe où ils ſe trouvoient au deſſus d'eux-mêmes, & qu'ils regrettoient ; ſemblables à ceux qui ont éprouvé l'enchantement & le délire délicieux que l'uſage de l'opium porte dans l'imagination & dans les ſens ; heureux dans l'ivreſſe, ſtupides dans le repos, fatigués, acca-

blés, ennuyés, ils prenoient la vie commune en dégoût ; ils ſoupiroient après le moment d'exaltation, d'inſpiration, d'aliénation. Tranquilles ou agités, ils fuyoient le commerce des hommes, inſupportables à eux-mêmes ou aux autres. O que le génie & la folie ſe touchent de bien près ! ceux que le ciel a ſignés en bien & en mal, ſont ſujets, plus ou moins, à ces ſymptômes ; ils les ont plus ou moins fréquens, plus ou moins violens. On les enferme & on les enchaîne, ou on leur éleve des ſtatues : ils prophétiſent, ou ſur le trône, ou ſur les théatres, ou dans les chaires ; ils tiennent l'attention des hommes ſuſpendue ; ils en ſont écoutés, admirés, ſuivis ou inſultés, bafoués, lapidés ; leur ſort ne dépend point d'eux, mais des circonſtances dans leſquelles ils ſe montrent. Ce ſont les tems d'ignorance & des grandes calamités qui les font naître : alors les hommes qui ſe croient pourſuivis par la divinité, ſe raſſemblent autour de ces eſpeces d'inſenſés qui diſpoſent d'eux. Ils ordonnent des ſacrifices, & ils ſont faits ; des prieres, & l'on prie ; des jeûnes, & l'on jeûne ; des meurtres, & l'on égorge ; des chants d'allégreſſe & de joie, & l'on ſe couronne de fleurs, & l'on danſe & l'on chante ; des temples, & l'on en éleve ; les entrepriſes les plus déſeſpérées, & elles réuſſiſſent ; ils meurent, & ils ſont adorés. Il faut ranger dans cette claſſe Pindare, Eſchile, Mahomet, Shakeſpear, Roger, Bacon & Paracelſe. Changez les inſtans, & celui qui fut Poëte, eût été ou Magicien, ou Prophete, ou Légiſlateur. O hommes à qui la nature a donné cette grande & extraordinaire imagination, qui criez, qui ſubjuguez, que nous qualifions d'inſenſés ou de ſages, qui eſt-ce qui peut prédire votre deſtinée. Vous naquîtes pour marcher entre les ap-

plaudiſſemens de la terre ou l'ignominie, pour conduire les peuples au bonheur ou au malheur, & laiſſer après vous le tranſport de la langue ou de l'exécution.

François-Mercure Van-helmont, fils de Jean-Baptiſte, naquit en 1518; il n'eut ni moins de génie, ni moins de connoiſſances que ſon pere. Il poſſéda les langues anciennes & modernes, orientales & européennes. Il ſe livra tout entier à la chymie & à la médecine, & il ſe fit une grande réputation par ſes découvertes & par ſes cures. Il donna éperdument dans la cabale & la théoſophie. Né Catholique, il ſe fit Quaker. Il n'y a peut-être aucun ouvrage au monde qui contienne autant de paradoxes que ſon *Ordo ſæculorum*. Il le compoſa à la ſollicitation d'une femme, qui l'écrivit ſous ſa dictée.

Pierre Poiret naquit à Metz, en 1546, de parens pauvres, mais honnêtes. Il étudia autant que ſa ſanté le lui permit. Il fut ſucceſſivement Syncrétiſte, Eclectique, Cartéſien, Philoſophe, Théologien & Théoſophe. Attaqué d'une maladie dangereuſe, il fit vœu, s'il en guériſſoit, d'écrire en faveur de la religion, contre les athées & les incrédules. C'eſt à cette circonſtance qu'on dut l'ouvrage qu'il publia, ſous le titre de *Cogitationes rationales de Deo, anima & malo*. Il fit connoiſſance étroite à Hambourg, avec la fameuſe Antoinette Bourignon, qui l'entraîna dans ſes ſentimens de myſticité. Il attendit donc, comme elle, l'illumination paſſive, & il ſe rendit l'apologiſte du ſilence ſacré de l'ame & de la ſuſpenſion des ſens, & le détracteur de la philoſophie & de la raiſon. Il mourut en Hollande, âgé de 63 ans, après avoir paſſé dans la retraite la plus profonde, les dernieres années de ſa vie : entre les qualités de

cœur & d'eſprit qu'on lui reconnoît, on peut louer ſa tolérance. Quoiqu'il fût très-attaché à ſes opinions religieuſes, il permettoit qu'on en profeſſât librement de contraires; ce qui ſuffit ſeul pour caractériſer un honnête homme & un bon eſprit.

Ce fut dans ce tems, au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, que ſe forma la fameuſe ſociété des Roſe-croix, ainſi appellée du nom de celui qu'elle regarda comme ſon fondateur; c'étoit un certain Roſencreuz, né en Allemagne en 1388. Cet homme fit un voyage en Paleſtine, où il apprit la magie, la cabale, la chymie & l'alchymie. Il ſe fit des aſſociés, à qui il confia ſes ſecrets. On ajoute qu'il mourut âgé de cent-vingt ans. L'aſſociation ſe perpétua après ſa mort. Ceux qui la compoſoient ſe prétendoient éclairés d'enhaut. Ils avoient une langue qui leur étoit propre, des arcanes particuliers; leur objet étoit la réformation des mœurs dans tous les états, & de la ſcience dans toutes ſes branches; ils poſſédoient le ſecret de la pierre philoſophale & de la teinture, ou médecine univerſelle. Il pouvoient connoître le paſſé, & prédire l'avenir. Leur philoſophie étoit un mêlange obſcur de paracelſiſme & de théoſophie. Les merveilles qu'ils diſoient d'eux, leur attacherent beaucoup de ſectateurs, les uns fourbes, les autres dupes. Leur ſociété répandue par toute la terre n'avoit point de centre. Deſcartes chercha par-tout des Roſe-croix, & n'en trouva point. Cependant on publia leurs ſtatuts: mais l'hiſtoire des Roſe-croix s'eſt tellement obſcurcie depuis, que l'on regarde preſqu'aujourd'hui ce qu'on en débitoit autrefois, comme autant de fables.

Il ſuit de ce qui précede, que les Théoſophes ont

été des hommes d'une imagination ardente; qu'ils ont corrompu la théologie, obſcurci la philoſophie, & abuſé de leurs connoiſſances chymiques, & qu'il eſt difficile de prononcer s'ils ont plus nui que ſervi au progrès des connoiſſances humaines.

Il y a encore quelques Théoſophes parmi nous. Ce ſont des gens à demi-inſtruits, entêtés de rapporter aux ſaintes écritures toute l'érudition ancienne & toute la philoſophie nouvelle; qui déſhonorent la révélation par la ſtupide jalouſie avec laquelle ils défendent ſes droits; qui retréciſſent, autant qu'il eſt en eux, l'empire de la raiſon, dont ils nous interdiroient volontiers l'uſage; qui ſont toujours tout prêts à attacher l'épithete d'héréſie à toute hypotheſe nouvelle, qui réduiroient volontiers toute connoiſſance à celle de la religion, & toute lecture aux livres de l'ancien & du nouveau Teſtament, où ils voient tout ce qui n'y eſt pas, & rien de ce qui y eſt; qui ont pris en averſion la philoſophie & les Philoſophes, & qui réuſſiroient à éteindre parmi nous l'eſprit de découvertes & de recherches, & à nous replonger dans la barbarie, ſi le Gouvernement les appuyoit, comme ils le demandent.

Fin du premier Volume.

TABLE

DES

MATIERES

Contenues dans le premier Volume.

PROSPECTUS *de l'Encyclopédie, ou Dictionnaire raiſonné des Sciences.* pag. 1

DE L'ÉDUCATION *publique.* 41

ESSAI *ſur le Mérite & la Vertu.* 139

TRAITÉ *du Beau.* 309

DE LA PHILOSOPHIE *des Chinois.* 353

ELOGE de RICHARDSON, *Auteur de* Pamela, Clariſſe & Grandiſſon. 413

CHOIX *de quelques articles de Philoſophie, extraits du Dictionnaire Encyclopédique.* 409

PHILOSOPHIE *des Egyptiens.* 411

Des Canadiens. 431

Des Ethiopiens. 436

Des Celtes. 441

Des Chaldéens. 453

Des Japonois. 465

Orientale. 477

Des Perſes. 485

Des Phéniciens. 502

PHILOSOPHIE *Pyrrhonienne ou Sceptique.* 505
Des Etruſques & des Romains. 532
Des Sarraſins ou Arabes. 542
Des Théoſophes. 567

Fin de la Table du premier Volume.